

Les écrits de Mgr Daveluy.

IRFA Archive 5C-MAR/070 (Volume 4)

Notes¹ pour l'histoire des Martyrs de Corée
Transcription par Didier t'Serstevens

Cahier 1 : ff. 1-120 (Certificat 17 février 1887)

Cahier 2 : ff. 121-199 (Certificat 17 février 1887)

Cahier 3 : ff. 200-339 (les autres certificats ne sont pas datés)

Cahier 4 : ff. 340-357

Cahier 5 : ff. 358-515

(Volume 5 : Cahier 7 ff 277-279 (1846)

Contents

Dallet Volume 1 Livre 1 Chapitre 3 (Daveluy Volume 4 f. 23).....	14
Dallet Volume 1 Livre 1 Chapitre 4 (Daveluy Volume 4 f. 35).....	22
Dallet Volume 1 Livre 1 Chapitre 5 (Daveluy Volume 4 f. 42).....	26
Dallet Volume 1 Livre 2 Chapitre 1 (Daveluy Volume 4 f. 53).....	33
Dallet Volume 1 Livre 2 Chapitre 2 (Daveluy Volume 4 f. 64).....	39
Dallet Volume 1 Livre 2 Chapitre 4 (Daveluy Volume 4 f. 79).....	48
Dallet Volume 1 Livre 2 Chapitre 3. (Daveluy Volume 4 f. 87).....	52
Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 1 (Daveluy Volume 4 f. 132).....	78
Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 2. (Daveluy Volume 4 f. 146).....	87
Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 3. (Daveluy Volume 4 f. 156).....	92
Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 4. (Daveluy Volume 4 f. 177).....	105
Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 5. (Daveluy Volume 4 f. 182).....	109
Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 1 (Daveluy Volume 4 f. 209).....	125
Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 2. (Daveluy Volume 4 f. 229).....	137
Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 3. (Daveluy Volume 4 f. 251).....	150
Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 4. (Daveluy Volume 4 f. 289).....	169
Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 5. (Daveluy Volume 4 f. 320).....	183
Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 1. (Daveluy Volume 4 f. 361).....	201
Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 2. (Daveluy Volume 4 f. 393).....	216
Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 3 (Daveluy Volume 4 f. 429).....	234
Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 4 (Daveluy Volume 4 f. 457).....	247
Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 5 (Daveluy Volume 4 f. 479).....	257
Dallet Volume 2 Livre 3 Chapitre 1 (Daveluy Volume 1 F. 500).....	268

¹ Les noms des personnes et des lieux sont capitalisés et sont identifiés en orthographe moderne en pied de page lors de leur première mention.

Titre l'Extrême Orient ou les témoins du Seigneur au 19 siècle dans le royaume de Corée. (ou bien tout titre quelconque)

Le titre n'est pas encore choisi. L'épigraphe du livre est Crux de Cruce. La croix se plante par la Croix. En tête doit être placée la tirade en grand : Justorum animae in manu Dei sunt etc...puis de St Paul aux Hébr. XI, 35 alii distenti sunt etc. l'Ep. dédicatoire est au Cardinal Préfet de la propagande.

Dans une introduction ou chapitre préliminaire, il faut mettre l'histoire de quelques Chrétiens Coréens du temps de la guerre du Japon, rapporter l'introduction des livres Chrétiens en Corée et finir par quelques mots de la vie de Hong Iou Hani² le premier qui ait pratiqué dans ces derniers temps et mort probablement sans baptême et avant les grandes conférences de Ni Piek³.

L'histoire des Chrétiens du temps de la guerre du Japon n'est pas ici, il faut en chercher des lambeaux dans les histoires ecclésiastiques en France. Les Chrétiens d'ici prétendent tenir de Mgr Imbert qu'il y eut alors un Coréen élevé au sous-diaconat ou diaconat. Il faut chercher d'où vient cette tradition...l'introduction des livres Chrétiens en Corée est très obscure, je n'ai pu en trouver que peu de chose et n'aurai de ressource que dans les écrits anciens de quelques familles payennes ; par conséquent ce sera long, peut-être même ce travail ne pourra se faire un peu bien qu'avec la liberté, étant impossible d'emprunter maintenant beaucoup de manuscrits aux payens. L'histoire proprement dite commence aux conférences de Ni Piek, nous en avons la suite à vue de clocher, et nous pensons que les lacunes ne seront jamais comblées, toutefois si on veut continuer les recherches, peu à peu on gagnera quelques chose. Il n'y a plus qu'à puiser dans les manuscrits qu'ont certain nombre de grandes maisons et surtout dans les archives des tribunaux criminels.

Ces deux sources nous sont presque fermées pour le moment. C'est à grande peine que de loin en loin on peut en attrapper quelque petite partie, mais si un jour la religion devenait permise, nous pensons qu'il y aurait alors de grands fruits à espérer de recherches intelligentes et constantes, recherches réservées sans doute à nos successeurs par la Providence.— On nous a pressé beaucoup de mêler à l'histoire des martyrs, des documents sur l'histoire et les mœurs de ce pays. Nous avouons notre ignorance sur ce point qui demanderait des travaux à part que nous n'avons ni le temps ni les moyens d'exécuter. Les mœurs d'un pays s'apprennent par l'oreille et par les yeux. Or notre position de proscrit dans ce pays et les travaux sans cesse pressés du ministère ne nous permettent pas d'user de ces deux sens. Nous ne pouvons voir presque rien par nous mêmes, cloîtrés comme nous le sommes nos relations ne sont presque jamais avec les gens instruits qui pourraient nous mettre au courant des us et coutumes et en outre nos relations même avec le peuple pratiquant sont toujours en passant et comme à la dérobée. Quel espoir avec cela de se former une idée nette et précise sur un pays. On a beaucoup écrit et anciennement et récemment sur la chine et pays voisins. Chacun, nous n'en doutons pas, a du le faire et de bonne foi et après recherches. Toutefois il faut avouer que mille et mille choses ont été peintes sous des couleurs fausses, reconnues en partie aujourd'hui. La crainte de tomber nous mêmes dans les mêmes défauts nous impose une grande réserve et nous fait trembler de dire un mot sur ces matières. On pourrait si on le désire faire précéder l'histoire de quelques mots sur les anciennes dynasties et divisions, puis sur son organisation actuelle civile et militaire. Les quelques pages que nous avons traduites sur la suite des rois et le tableau des différents mandarins ou préfets, pourraient au besoin fournir quelques chose, mais bien sec et bien fade. Pour les quelques détails sur les

² 홍유한 Hong Yu-han 洪儒漢 dit 사랑 Saryang 士良 (1726-1785).

³ 이벽 Yi Byeok 李蘖, (1754-1785) dit 덕조 Deokjo 德祚.

mœurs couchés par nous sur le papier à bride à battue, nous n'osons parler d'en faire usage, pour ne pas nous compromettre.

L'histoire des martyrs finirait par quelques lignes de récapitulation et ses derniers mots devraient être, te martyrum candidatus laudat exercitus, qui en sont le vrai résumé.

On lit dans un livre de documents curieux qu'en l'année Sin mi 1631, l'ambassadeur Tsieng Tou-ouen⁴ vit à Péking l'Européen nommé Niouk Jean⁵ âgé de 97 ans et encore en parfaite santé, il semblait être, dit-il, un des bienheureux sin sien (les bienheureux immortels de la secte Lao tse). Ce doit être un des compagnons du P. Ricci. Il en reçut beaucoup de livres de science faits par les Européens et aussi des objets curieux, tels que pistolets, lunette d'approche, pendules, etc.

Ni Siou⁶, surnommé Sin pong, un des ancêtres du martyr Ni Charles⁷ et un des plus fameux savants qu'ait eu la Corée, parle dans ses écrits de l'ouvrage du P. Ricci, intitulé Tien Tsou Sir Ei⁸ (Véritables principes sur Dieu). Il en donne l'analyse, et parle aussi de la constitution de l'Eglise sous la direction du Souv. Pontife.

L'ambassadeur Ni i mieng i⁹, en l'année Kieng-tsa 1720, vit aussi à Peking plusieurs des missionnaires et parle de la religion. Il dit que notre manière de vouloir se réformer le cœur pour servir Dieu, est assez semblable à celle de la religion des lettrés et qu'il ne faut pas placer notre religion au rang de la secte de Laotse ; puis il compare l'incarnation aux doctrine de Foë.

Ni Ik i¹⁰, surnommé Seng-ho, grand oncle de Ni Ka Hoani¹¹, parle aussi de la religion dans ses écrits et dit que le Dieu des Chrétiens n'est pas autre que le Siang-tiei¹² des lettrés (le Xam-ti des Chinois), et que le paradis et l'enfer sont empruntés de la doctrine de Foë. Il parle aussi du livre des sept vertus, pour vaincre les sept péchés capitaux. Dans des mémoires de cette même famille il est dit que les premiers livres de religion furent apportés avec télescopes et autres objets curieux par une ambassade qui allant au Japon rencontra les Européens dans une île et les reçut d'eux. Tieng Jean¹³, dit iok-iong, dit que la religion était connue en Corée près de 200 ans avant les conférences de Ni Pieki.

Vie de Hong iou-han i, appelé aussi Sa riang i

Il naquit en 1735 ou 36, branche de P'ong san¹⁴, ses ancêtres avaient rempli des charges importantes et sa famille assez distinguée ; dans son enfance il prit les leçons du fameux Ni iki et y apprit à se régler la conduite. Vers 1770 ayant rencontré quelques livres de religion, il en prit lecture avec joie ; laissa de suite ses livres d'étude et s'adonna à la pratique de la religion. Toutefois il n'avait pas les livres de prières et trop peu instruit des règles de

⁴ 정두원 Jeong Du-won 鄭斗源 (1581-?)

⁵ L'interprète jésuite João Rodrigues Tçuzu (1561-1633)

⁶ 이수광 Yi Su-gwang 李晬光, (1563-1628)

⁷ 이경도 Yi Gyeong-do 李景陶 (1780-1802) Charles. Bienheureux.

⁸ 천주 실의 Cheonju-sir-ui / Tianzhu Shilu 天主實錄, Le record véridique du Seigneur du Ciel.

⁹ 이이명 Yi I-myeong 李頤命 (1658-1722)

¹⁰ 이익 Yi Ik 성호 Seongho 李瀾 星湖 (1681-1763)

¹¹ 이가환 Yi Ga-hwan 李家煥 (1742-1801)

¹² 상제 Sangje / Shangdi 上帝 'Dieu' mais interdit aux chrétiens d'utiliser ce nom.

¹³ 정약용 Jeong Yak-yong 丁若鏞 dit 다산 Dasan 茶山 (1762-1836). Jean-Baptiste.

¹⁴ 풍산 홍씨 Pungsan Hong famille

l'Eglise, il avait vu seulement que les fêtes se succédaient de 7 jours en 7 jours et dès lors les 7, 14, 21 et 28 du mois il ne se mêlait pas aux affaires du siècle et donnait tous ses soins à la prière et oraison. Ne connaissant pas non plus les jours d'abstinence, il s'abstenait toujours de prendre ce qu'il y avait de mieux sur la table, et si on lui demandait pourquoi, il répondait : Toute nourriture est bonne à manger, mais le cœur et les yeux se portent toujours sur ce qu'il y a de mieux ; la cupidité étant mauvaise je cherche à la dompter. Un jour il allait quelque part à cheval, voyant un vieillard lourdement chargé et fatigué par des chemins boueux, il en a compassion, descend de cheval, le force à y monter, y met aussi sa charge et marche à pied par ce chemin boueux, et quoique ses bas et autres habits en fussent tout mouillés, il n'avait aucun air de difficulté. Ayant vendu un champ, ce champ fut deux mois après ruiné par un éboulement des montagnes ; il n'est pas juste, dit-il, que les autres souffrent pour le malheur de mon champ et il en renvoya tout le prix. L'acheteur refusait de le recevoir, mais il fit tant qu'il le força à l'accepter. Par un hyver très froid, il était seul dans son appartement, mais voyant un jour une esclave souffrant beaucoup du froid il la fit coucher dans sa chambre, sans que pour cela son épouse ni le mari de l'esclave en conçussent aucun soupçon, tant il passait pour sévère et intègre dans ses mœurs.

Habitant d'abord à Niei San¹⁵, il émigra à Sioung-heng et vécut 13 ans retiré dans les montagnes de Paik San¹⁶. Là séparé du monde il se livrait obscurément à ses exercices religieux. Il retourna ensuite à Niei-San et y mourut.

Les documents dans lesquels nous avons puisé la plupart des faits relatifs aux origines de la religion en Corée ont été réunis par Tieng Iak iong dont il est parlé souvent. Il fut nommé Jean au baptême. Il eut part à presque toutes les affaires de la religion ab initio et était parent ou ami de presque tous les principaux chefs. Homme distingué dans les lettres et les charges publiques, il eut la faiblesse d'abandonner la Religion : ce qui ne lui évita pas l'exil en 1801. Gracié plusieurs années après, il pratiqua avec ferveur, se livra longtemps à tous les exercices de la piété et d'une grande mortification exemplaire et mourut fort chrétiennement. Il a laissé en outre quelques écrits religieux. Nous n'avons fait que copier et lier ces notes malheureusement trop brièves, mais fort bien écrites.

Dallet Volume 1 Livre 1 Chapitre 2 (Daveluy Volume 4 page 5)

L'instrument dont Dieu se servit pour donner le premier branle à la Religion dans le royaume de Corée fut Ni Piekî appelé Tektso et surnommé par lui même « Koang Am¹⁷ » Piekî descendait de la famille des Ni de Kieng tsiou¹⁸ et parmi ses ancêtres qui étaient déjà dans les dignités sous la dynastie Korie¹⁹ on comptait plusieurs membres distingués dans les lettres et par les dignités civiles qu'ils avaient obtenues. Depuis trois générations cette famille s'était livrée aux exercices militaires et avait occupé des charges importantes dans cette nouvelle carrière. Piekî naquit doué de mille belles qualités du corps et de l'esprit. Dès l'enfance son père voulut l'appliquer aux exercices de l'arc, de l'équitation et autres qui puissent lui faire obtenir les degrés militaires ; mais celui-ci s'y refusa constamment au point

¹⁵ 예산 Yesan (Chungcheongnam-do)

¹⁶ 백산 Baeksan

¹⁷ 광암 Gwang-am 曠菴 (le Ho / nom-de-plume de Yi Byeok)

¹⁸ 경주 Gyeongju.

¹⁹ 고려 Goryeo

de dire que dut-il mourir il ne s'y livrerait pas. De là il perdit en partie l'affection de son père qui l'appela Pieki voulant par là désigner son caractère trop attaché à ses idées/. En grandissant devint d'une force et d'une stature énormes. Il avait une taille de huit pieds²⁰ et d'une seule main pouvait enlever cent livres. Large et bien fait, son extérieur était imposant et attirait naturellement tous les regards. Ses talents ne le cédaient pas à un extérieur si avantageux. Sa facilité de parole pouvait se comparer à l'écoulement majestueux d'un fleuve et doué d'une intelligence supérieure en tout il ne cherchait que la raison des choses et les vrais fondements de la doctrine. Partout il s'occupait à pénétrer le fond des choses et dans l'étude des livres sacrés du pays, dès sa jeunesse il s'efforçait d'en saisir les sens profonds.

De si heureuses dispositions lui promettaient un avenir brillant.

Il se livra de bonne heure à l'étude des livres des plus fameux docteurs de ce temps et pour assurer le succès de ses travaux il chercha à se lier avec tous les gens instruits qui pouvaient l'aider et le diriger dans la science. Se souciant peu des usages et de l'étiquette, il avait quelque chose de grand et élevé, mais aimant les paroles plaisantes, il n'eut jamais la noble dignité qui distingue les docteurs de profession (hak tsia). Tel nous est présenté Pieki par les documents du temps.²¹

C'était en l'année 1777 (tieng iou) Le fameux docteur Kouen T'siel Sin i²² accompagné de Tieng Iak tsien i²³ et plusieurs autres nobles studieux et amateurs de la science, se rendit dans une pagode pour s'y livrer ensemble à des études profondes. Ni Pieki l'ayant appris en fut rempli de joie et heureux de pouvoir profiter des leçons de ces hommes remarquables il prend de suite son parti d'aller les trouver. C'était l'hyver. La neige couvrait partout les routes et la distance était de plus de cent lys : mais de pareils obstacles étaient loin de pouvoir arrêter ce cœur ardent et si avide de la science et de la sagesse. Il part de suite et à travers les chemins difficiles et ardues il ne sent pas la fatigue. Le jour tombant ne peut déterminer à retarder la réalisation de ses désirs et continuant sa route de nuit il parvint^{ent} enfin à une pagode vers minuit. Quel n'est pas son désappointement en apprenant qu'il s'est trompé de pagode et qu'il fallait aller de l'autre côté de la montagne. Sans se décourager il pousse sa pointe. C'est une énorme montagne qu'il faut franchir de nuit. Elle est couverte de monceaux de neige, et des tigres nombreux en défendant les abords. N'importe ! Pieki fait lever tous les bonzes et se fait accompagner par eux. A la main il prend un bâton ferré pour se défendre des attaques des sauvages ennemis et poursuivant sa route à travers les épaisses ténèbres, il arriva enfin au lieu si désiré. Une arriv^é si étrange répandit la frayeur parmi les habitants de cet édifice isolé et perdu dans le sein des montagnes.

On ne pouvait se figurer quel motif amenait à une heure si indue des hôtes si nombreux : mais bientôt tout s'étant éclairci la joie et le bonheur succédèrent à la crainte et dans les épanchements suggérés par une rencontre si heureuse, on s'aperçut à peine que déjà le jour avait point. Pendant plus de dix jours que dura cette réunion, on approfondit toutes les questions sur le ciel, le monde, la nature humaine etc., tous les doutes et les opinions des anciens furent mis sur le tapis. De là on étudia les livres de morale des grands hommes ; puis on en vint à examiner quelques livres philosophiques et mathématiques composés en chinois par les Européens, et on mit tout le soin possible à les approfondir. Enfin les études et conférences se portèrent sur quelques livres élémentaires (D'où venaient ces livres ?) du christianisme. On ne sait au juste d'où ces livres étaient venus. Ils avaient seulement alors entre les mains quelques traités sur l'existence et la providence de Dieu, sur la spiritualité et

²⁰ (Note de Daveluy) Le pied dont il est parlé ici n'est pas si grand que l'ancien pied français. C'est du reste un terme usité ici pour désigner une taille extraordinaire.

²¹ (Note de Daveluy) Note sur les docteurs de profession.

²² 권철신 Gwon Cheol-sin 權哲身 (1736-1801) Ambroise.

²³ 정약전 Jeong Yak-jeon 丁若銓 (1758-1816). André.

l'immortalité de l'âme et sur la manière de régler ses mœurs en combattant les sept vices capitaux par les vertus contraires.

Accoutumés aux doctrines obscures et confuses des livres chinois, ces hommes droits et désireux de la vérité n'eurent pas plutôt examiné les fondements de notre Sainte Religion qu'ils entrevirent tout ce qu'il y a de grand, de beau et de palpable dans cette doctrine ; et sans pouvoir l'approfondir d'avantage, faute de livres, leurs cœurs furent aussitôt émus et leurs yeux s'ouvrirent à la Foi. Tant il est vrai que la vérité porte toujours avec soi son cachet. Sa lumière brille toujours aux yeux de ceux qui la cherchent et tout cœur droit ne peut rester insensible aux impressions qu'elle dépose comme un germe de bonheur. (Qu'il est beau et consolant de voir ces hommes qui dans leur pays marchaient à la tête de la science, parvenus à la connaissance de la vérité.²⁴) Voilà donc nos amateurs de la sagesse imbus de la Religion et subjugués par l'évidence de ses fondements. Ils eussent désiré se mettre de suite à la pratique de toutes ses règles : mais les livres qu'ils avaient entre les mains ne suffisant pas pour les diriger, ils durent se contenter de se prosterner tous les jours matin et soir pour se livrer à la méditation. Puis ayant vu quelque part qu'il y avait de sept en sept jours un jour consacré au Seigneur, tous les 7, 14, 21 et 28 du mois ils cessaient toute affaire du monde pour penser aux exercices de l'âme et y faisaient abstinence. On ignore combien de temps ils continuèrent ces exercices, mais ils les faisaient dans le plus grand secret sans en parler à aucun autre et il est probable par la suite des faits que la plupart du moins n'y furent pas longtemps exacts.

Le cœur ardent de Piekî avait reçu un germe fécond. Il sentait combien ce commencement était peu de chose, et toutes ses pensées, et toutes ses vues se portaient vers la Chine où il espérait trouver les livres nécessaires pour compléter l'œuvre commencée. Plusieurs années se passèrent dans cette anxiété et les efforts qu'il fit pour parvenir à son but ne nous sont pas parvenus. Au commencement de l'été 1783, 15 de la 4^{ème} Lune après avoir été à Ma tsai²⁵ dans la famille Tieng, pour l'anniversaire de la mort de sa sœur, il monta sur un bateau avec les deux frères Tieng, Iak tsien et Iak iong pour se rendre à la Capitale. Pendant le trajet les conversations et études philosophiques furent encore leur occupation. Après avoir étudié quelques livres du pays, les esprits se portèrent sur la doctrine des Européens. Ils discutèrent au long et en détail des dogmes de la création du ciel, de la terre et de l'homme, puis de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme et des peines et récompenses dans le Ciel et l'enfer au siècle futur. Tous convinrent de la vérité de ces dogmes et y ajoutaient foi, et tous les passagers qui entendaient pour la première fois ces vérités si belles et si consolantes en étaient tout hors d'eux-mêmes et saisis de joie. Il n'est pas douteux que de pareilles conférences ne se soient renouvelées souvent vers ces époques, et l'ardeur bouillante de Piekî ne sera pas restée dans le repos, mais les détails ne nous en sont pas parvenus. (Ce qui est certain, c'est qu'alors la plupart des gens instruits avaient vu ou entendu parler des livres de science des Européens, et souvent aussi des quelques livres de Religion qui étaient dans le royaume. C'était à la mode de s'en occuper et on remarque que dans les compositions littéraires que chaque année lors de l'ambassade à Péking les Coréens échangeant avec les Chinois on faisait souvent allusion à ces nouvelles sciences. On peut juger par là de la publicité qu'eurent ces premières notions du christianisme, mais les livres alors existant ne donnaient pas la religion en détail.)

Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui le cherchent dans la sincérité de leur cœur avait fixé cette année pour permettre la réalisation des vœux de quelques âmes droites.

²⁴ (Note de Daveluy) Par l'amour des sciences et se rendant de suite à l'évidence de ses principes. Ici comme ailleurs la Religion est toujours la fidèle compagne de la science qu'elle dirige et perfectionne, comme elle en est elle même soutenue humainement parlant. Voilà...

²⁵ 마재 Majae village

Ce même hyver 1783 Ni Tong Ouk i²⁶ fut nommé troisième ambassadeur à la cour de Péking, et son fils Sieng houn i devait l'y suivre. C'est ici le lieu de faire connaître cet homme remarquable qui pendant quelques années va jouer un rôle si important dans cette histoire. Ni Sieng houn i²⁷ appelé aussi Tsa siouri était de la noble famille des Ni de Sieng t'sang. Ses ancêtres remplirent souvent des charges assez importantes parmi les mandarins civils et sa maison jouissait d'une haute réputation. Il naquit en 1759 (année Pieng tsa.) Dès l'âge de dix ans il passait pour capable dans les lettres et à peine fut-il arrivé à 15 ou 20 qu'il avait dans tout le royaume la réputation de lettré distingué. Voulant marcher sur les traces des saints de ce pays, il se lia avec ce qu'il y avait de plus distingué par la science et la conduite et s'appliquait autant à régler ses mœurs qu'à se perfectionner dans les lettres. Il fit aussi connaissance avec Ni Pieki; et toutefois la diversité de leurs goûts, caractères et études ne leur permit pas de vivre dans l'intimité. A l'âge de 25 ans en l'année 1780 (kieng tsa) il obtint le premier degré de bachelier appelé Tsin Sa, et de toutes part les regards se portaient sur lui. Ni Pieki ayant appris que Seng-houn i devait suivre son père à l'ambassade de Péking fut comblé de joie et alla de suite le trouver.

Voici d'après les monuments de l'époque le discours remarquable qu'il lui tint : «Ton voyage à Péking est une occasion admirable que le Ciel nous fournit de connaître la vraie doctrine. La doctrine des saints, du service de l'Empereur Suprême Créateur de toutes choses est au plus haut degré chez les Européens. Sans cette doctrine nous ne pouvons rien. Sans elle on ne peut se régler le cœur et le caractère. Sans elle nous ne pouvons approfondir les principes des choses. Sans elle comment connaître les différents devoirs des rois et du peuple ? Sans elle point de règle fondamentale de la vie ; sans elle la création du ciel et de la terre, l'ordre physique des astres, leurs cours et révolutions régulières, l'ordre des poles etc. ne nous sont pas connus. La distinction des bons et mauvais esprits, l'origine et la fin de ce monde, l'union de l'esprit et du corps, la raison du bien et du mal, l'Incarnation du fils de Dieu pour la rémission des péchés, la récompense des bons dans le Ciel et la punition des méchants dans l'Enfer etc. etc. etc. Sans la doctrine des Européens tout cela nous reste entièrement inconnu. » A ces mots Seng houn i qui n'avait pas encore vu les livres de religion fut ému de surprise et d'admiration. Il demande à voir quelqu'un de ces livres : et ayant parcouru les traités de l'existence et des attributs de Dieu et le livre des sept vices capitaux combattus par sept vertus contraires, il fut ravi de bonheur et ne se possédant pas de joie, il demande à Pieki ce qu'il y avait à faire. Pieki continue en lui disant : «Puisque tu vas à Péking, c'est une marque que le Dieu Suprême a pitié de notre pays et veut le sauver. En descendant de voiture vas de suite au temple du maître du ciel, confères avec les docteurs Européens, interroges-les sur tout, approfondis avec eux la doctrine, informes-toi en détail de toute la pratique de la Religion et apportes nous tous les livres nécessaires. Vas, la grande affaire de la vie et de la mort la grande affaire de l'Eternité est entre tes mains ; Vas, et surtout n'agis pas légèrement. » Seng houn i écouta d'un air soumis ces paroles de Pieki qui le pénétraient profondément et les recevait comme la parole du Maître, il promit de faire tous ses efforts pour réaliser leurs communs désirs.

En considérant le discours de Pieki il est facile de voir qu'il était également altéré de la soif des sciences et de la religion, et le peu de mots qu'il prononça montrent que son intelligence avait déjà compris la Religion comme la base du monde et des sociétés. On voit que cette grande affaire était devenue pour lui la seule, l'unique nécessaire. c'est ainsi que la grâce préparait déjà cet homme à la grande œuvre qu'il allait bientôt commencer en propageant le premier la semence de la Religion.

²⁶ 이동욱 Yi Dong-wook 李東郁 (1739-?)

²⁷ 이승훈 Yi Seung-hun 李承薰 surnommé 자술 Jasul 子述 (1756-1801) Pierre.

Seng houn i partit donc pour Péking. Arrivé là il se rendit à l'Eglise du midi et fut reçu par l'Evêque Tong (C'est Mgr Alexandre Govéa ; du Tiers ordre de St François qui a tant travaillé à ramener le diocèse de Péking à l'observation des décrets du St Siège, pour ce qui regarde les rites chinois. Il était intimement lié avec le célèbre Evêque de Caradre – de St Martin qu'il avait connu lors de sa captivité à Péking. Mgr Govéa en Chinois Thang a été l'un des plus doctes et des plus grands évêques dont ait pu se glorifier la Chine il était Portugais de nation²⁸ Alexandre ou Alexis auquel il demanda de s'instruire. Il trouva aussi là l'Européen Sak (so) Tek t'so²⁹ âgé de plus de 90 ans³⁰ encore plein de santé et d'une extérieur très affable, de plus un jeune homme nommé Niang. Dans les 4 Eglises se trouvaient environ de 50 à 60 personnes. Appliqué à s'instruire à fond de la Religion il put pendant le séjour qu'il fit à Péking se mettre en état de recevoir le baptême qui lui fut conféré par le Père Niang³¹ (probablement) : et comme il fut le premier Coréen baptisé et disposé à répandre la religion parmi ses compatriotes, il fut appelé Pierre comme se trouvant de fait la pierre fondamentale de l'Eglise coréenne. C'était probablement au commencement de l'année 1784. A son départ on lui donna beaucoup de livres, croix, images, etc. et même quelques objets curieux qui plus tard furent envoyés au palais. Au printemps de 1784 (Kap tsin) Seng houn i rentra à la Capitale avec tous ces objets. Il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer à Peki des livres, croix, images etc. Celui-ci trépignait d'impatience et comptait les jours. A peine eut-il reçu ces livres qu'il emprunta une maison et s'y enferma pour s'adonner entièrement à cette étude. C'était une eau de fontaine pour un gosier altéré. Il fut là quelque temps tout absorbé à chercher et à approfondir la vérité dont son âme avait littéralement faim et soif.

Toute autre pensée fut rejetée au loin et il semblait qu'une nouvelle vie toute spirituelle pénétrait toute les parties de son être. Il avait entre les mains de nouvelles preuves de la Religion et des réfutations du culte superstitieux, des explications des sept sacrements, des catéchismes, l'explication des Evangiles de l'année, les vies des Saints pour chaque jour et des livres de prières assez complets. Avec cela il pouvait à peu près voir la Religion dans son ensemble et dans le détail ; et ses pensées ne tendaient à rien moins qu'à la régénération complète de tout le royaume. Après un certain temps d'études il rencontra Seng houn i et les deux frères Tieng Iak tsien et Iak iong et leur dit aussitôt : C'est vraiment une grande doctrine. C'est là la vraie voie. Le grand Dieu du Ciel a pitié des millions d'hommes de notre pays et veut les faire participer largement au bienfait de la Rédemption du monde : c'est l'ordre de Dieu : nous ne pouvons ne pas répondre. Il faut répandre en grand la religion et évangéliser tout le monde. Ne dirait-on pas un nouveau Pierre l'hermite prêchant une sainte croisade et voulant enroler tout le monde sous les étendards de la Croix ?

De ce pas il se rend chez quelques uns de ses amis, homme de la classe moyenne, mais tous distingués par leurs connaissances et leur conduite. Il les prêcha ainsi que leurs amis et un grand nombre se rendirent presque de suite à sa parole vive et pénétrante. C'étaient entre autre T'soi T'sang Hien i³², T'soi In Kir i³³, Kim Tsong Kio³⁴ etc. De là Peki porta la Bonne nouvelle de différents côtés avec passablement de succès ; et fidèle à sa mission il ne se donnait pas de relache.

²⁸ (Note de Daveluy) Note de Mgr Emmanuel Verrolles évêque vicaire apostolique de Mandchourie

²⁹ Le jésuite portugais Jose-Bernardo d'Almeida (nom chinois 索德超 Suo de chao), arrivé à Pékin en 1759.

³⁰ Il est mort en 1805 et ne devait donc pas être aussi âgé.

³¹ Yi Seung-hun a été baptisé par le Père Jean-Baptiste Joseph de Grammont (1736-1812), arrivé en Chine en 1770 pour servir comme érudit de la cour.

³² 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 (1759-1801) Jean. Bienheureux.

³³ 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

³⁴ 김종교 Kim Jong-gyo 金宗敎 (1753-1801) François. Bienheureux.

Bientôt le bruit de la nouvelle Religion se répandit de tous cotés et comme toutes les grandes œuvres, elle ne manqua pas de rencontrer des contradicteurs. Les nobles et les lettrés l’embrassaient, il est vrai, en grand nombre, mais beaucoup d’autres, attachés ou même entichés de la Religion des lettrés virent bien que la nouvelle doctrine allait leur enlever bien du monde et craignirent même de voir saper par là les fondements de leur croyance. Quelques uns aussi purent avec des vues d’abord droites s’efforcer d’empêcher l’introduction de ce que la nouveauté pouvait au premier abord faire considérer comme des rêveries superstitieuses qui entraîneraient dans une mauvaise voie. D’ailleurs l’ennemi de tout bien prévoyant les désertions et les vides que la vérité allait faire dans son parti ne pouvait d’un œil tranquille voir la propagation du culte de son vainqueur ; et il mit en effet, tout en œuvre pour s’opposer au règne de Jésus crucifié. Ni Kahoani³⁵ descendant d’une des familles les plus distinguées du royaume, et illustre à cette époque par plusieurs fameux docteurs, était lui-même un homme supérieur.

Encore jeune il avait une réputation universelle de savoir et se voyait déjà entouré d’applaudissements et de respects. Apprenant la rapide propagation de la religion dans toute les classes, il dit : C’est ici une très grande affaire. Quoique cette doctrine étrangère ne paraisse pas déraisonnable, ce n’est pas notre doctrine des lettrés ; et puisque Pieki veut par là changer le monde je ne puis rester immobile. J’irai dont et le ramènerai dans la bonne voie. On fixa le jour de la conférence et Ka hoani se rendant chez Pieki, inutile de dire quelle foule de curieux et d’amis de chaque parti durent se réunir pour assister à cette solennelle discussion. Ka hoan i essaya tout d’abord de faire revenir Pieki de ce qu’il appelait ses erreurs et se croyait sûr de la victoire ; mais chaque parole du docteur fut de suite relevée par Pieki qui réfutait chacune de ses assertions article par article et le poursuivant jusque dans les plus petits détails détruisait et réduisait en poudre tout l’édifice des raisonnements que le docte payen s’épuisait en vain à vouloir relever. Sa parole claire et lucide mettait le jour partout. D’une part toujours d’accord avec lui-même et conforme à la raison, de l’autre il ne cessait de conforter ses preuves et de les faire ressortir de plus en plus. Sa lucidité à renverser toutes les raisons de son adversaire était brillante comme le soleil. Chacun de ses coups portait. Il frappait comme le vent et tranchait comme un instrument aigu. Les nombreux spectateurs jouirent alors d’un spectacle peu commun. C’était en quelque sorte, le coryphée de la vieille école des ténébreuses doctrines Chinoises aux prises avec un modeste défenseur de la vérité catholique (lumière évangélique).

On pouvait contempler ces deux grands champions se livrant tour à tour aux divers exercices d’une lutte acharnée et mettant à profit toutes les ressources de l’art et du génie. Mais l’un toujours droit, colonne de vérité ne courbe pas un instant, tandis que l’autre malgré toute sa souplesse se laissant percer au défaut de l’armure tombait sans cesse et ne se relevait up peu que pour tomber encore. A cette vue les incrédules frémissaient sourdement, mais les cœurs fidèles palpitaient de joie et tressaillaient de bonheur. La foi restait triomphante sur ce théâtre éminent, se fortifiait chez les néophytes et prenait racine dans les âmes droites et sincères. Une journée ne suffit pas toutefois pour faire rendre les armes au terrible adversaire que Pieki avait en tête. Les discussions reprises coup sur coup durèrent pendant trois jours et eurent pour résultat de faire voir plus en grand la beauté, l’étendue et la solidité de ce que l’on appelait nouvelle doctrine. Après ce temps Ka Hoan i fatigué, vaincu, abattu, n’ayant plus aucun subterfuge à mettre en avant dit ces mémorables paroles : Cette doctrine est magnifique, elle est vraie, mais elle attirera des malheurs à ses partisans : Que faire ? Il se retira et depuis cette époque il ne se représenta plus, n’ouvrit plus la bouche et ne s’en occupa aucunement. Tout l’avantage, toute la gloire de cette célèbre conférence restait donc à Pieki. La vérité triomphait et le bruit ne manqua pas de s’en divulguer au loin et amena de toutes parts de nouveaux adeptes.

³⁵ 이가환 Yi Ga-hwan 李家煥 (1742-1801).

Mais voici un nouvel adversaire qui apprenant les progrès de la foi et les résultats de la fameuse conférence voulut aussi entendre par lui-même les fondements de cette Religion et entra en lice avec ses défenseurs. C'est Ni Kei Iang i non moins remarquable par la haute position de sa famille que par la vaste érudition qui le distinguait à cette époque. Peki fort de la vérité qui le soutenait plus encore que de ses premiers succès n'était pas homme à éviter la rencontre et accepta volontiers la discussion. Il développa devant son docte adversaire la raison du Ciel et de la terre, le bel ordre du monde et de toutes les parties qu'il renferme, l'accord des quatre éléments et les divers fondements de la Providence. Il lui expliqua la doctrine de l'âme de l'homme avec ses différentes facultés, l'admirable correspondance des peines et des récompenses dans l'autre vie avec les actes de chacune pendant sa vie, et lui fit en un mot, toucher du doigt la vérité et l'évidence de la Religion Chrétienne appuyée sur des principes solides et inattaquables. Kei iang i ne put soutenir la discussion et n'osait plus ouvrir la bouche. Il semblait croire au fond du cœur mais ne pouvait prendre son parti pour l'avouer franchement et se mettre à la pratiquer. Aussi quand il se fut retiré Peki dit en parlant de ces deux savants : Ces deux Ni n'ont rien à répondre et ne peuvent soutenir la discussion : mais n'ayant aucun désir de pratiquer on ne peut se fier sur eux. Il n'y a rien à espérer.

Cependant Peki voyait croître de jour en jour le nombre des croyants. Il pouvait espérer voir sous peu une propagation rapide de l'Évangile, mais il songeait toujours pour assurer l'extension et la durée de cette sainte œuvre à lui donner pour fondement quelques personnages dont la science et la réputation puissent imposer le respect et captiver les opinions. Ne comptant plus sur ceux dont nous avons parlé plus haut, il jeta les yeux sur une famille de Iang keun qui déjà avait reçu les premières lueurs de la foi, mais qui semblait depuis ce temps n'y plus penser. Il s'agit de la famille des Kouen dont il a été parlé tout au commencement de cette histoire. La famille des Kouen était dans les hautes dignités du royaume dès la dynastie Korie³⁶. Au changement de dynastie elle fut comptée tout d'abord au nombre des plus fidèles maisons qui s'attachèrent au nouveau roi et depuis cette époque compta toujours des hommes remarquables soit dans les lettres soit par les charges qu'il remplirent avec distinction.

Or à cette époque Kouen t'siel sin i³⁷ surnommé Nok am se trouvait l'aîné de cinq frères tous renommés par leur science et leur belle conduite. Il avait la réputation d'un des plus grands docteurs du siècle, et son troisième frère Il Sin i³⁸ surnommé Tsik am passait aussi pour un homme supérieur. Cette famille avait, outre beaucoup de parents distingués, une grande quantité de disciples qui venaient de toutes les parties du royaume sucer auprès d'eux le lait de la science et de la vertu. Peki pensa donc qu'il fallait travailler à les enrôler sous les drapeaux du Christ pour en faire ensuite la racine et la base de la Religion dans ce pays.

A la 9^e lune de cette même Kap tsin 1784 il se rendit donc à cheval dans cette maison à Kam San district de Iang keun³⁹. Dès son arrivé on se mit à examiner à froid et à discuter en grand de toute la Religion ; et bientôt la vérité parut dans tout son jour. L'aîné T'sil sin i nommé plus tard Ambroise au baptême était un homme d'environ 50 ans qui avait passé sa vie à approfondir la philosophie et la morale des livres sacrés des Chinois. Sans résister à la lumière de l'Évangile, il ne put se décider à quitter en un instant tout le fruit de ses immenses travaux qui avaient fait sa réputation et pour le moment Peki ne trouva pas d'entraîn chez lui. Ce ne fut qu'un peu après qu'il se détermina à la pratique, et après avoir une fois commencé il brilla par une foi constante et une conduite remarquable qui lui méritèrent sa couronne comme nous le verrons plus tard. Mais son frère Il sin i embrassa tout d'abord la Religion avec

³⁶ 고려 Goryeo 高麗

³⁷ 권철신 Gwon Cheol-sin 權哲身 dit 녹암 Nok-am (鹿庵) (1736-1801)

³⁸ 권일신 Gwon Il-shin 權日身 dit 직암 Jik-am 稷庵 (?-1791) François-Xavier.

³⁹ 양근 Yanggeun 楊根

une ferveur remarquable jointe à un zèle éclairé qui lui fit remplir entièrement les vues que Pieki s'était proposées en venant dans cette famille. En effet, à peine eut-il acquis la conviction de la vérité de la Religion qu'il se mit non seulement à la pratiquer lui-même, mais il instruisit de suite les divers membres des deux sexes de sa maison, et la communiqua aussi à ses amis et connaissances avec tout le succès que lui assurait l'autorité de son nom, de sa science et de sa conduite. Il y mit tant de zèle et d'empressement que le district de Iang keun peut à juste titre être considéré comme le berceau de la Religion en Corée.

Ni seung houn i baptisé à Péking comme nous l'avons vu croyait pouvoir conférer le baptême à ceux qui embrassaient la Religion ; et c'est probablement à cette époque qu'il baptisa Ni Pieki et Kouen Il sin i, mais comme ces hommes distingués ne voulaient rien faire à demi, le choix même d'un nom de baptême se fit avec tact et réflexion. Considérant d'une part les idées élevées et la belle conduite de Pieki et de l'autre le rôle que son zèle lui avait fait embrasser en donnant partout le branle à l'étude de la religion et préparant ainsi les voies à la venue du Sauveur dans ce royaume, on sembla voir quelque ressemblance fondée entre sa mission et celle du Saint précurseur, et il fut décidé qu'il serait appelé Jean Baptiste au Baptême. Il sin i ayant un cœur ardent joint à un esprit éclairé et voulant se consacrer à l'évangélisation en grand de ses compatriotes prit pour patron St François Xavier dont la voix avait retenti dans toutes les parties de l'Orient, afin d'en faire son modèle et de marcher sur ses traces. Et c'est sous ce nom que nous le désignerons désormais. Ces trois hommes remarquables marchaient d'un pas également constant dans la noble voie qu'il s'étaient tracée et ne manquaient pas l'occasion de faire briller la lumière de la foi aux yeux de ceux qu'ils espéraient devoir l'embrasser. Jusqu'ici il n'y avait pas de prohibition de la part du gouvernement. Toutes les choses se traitaient librement ; mais déjà il était facile de voir par les contradicteurs qui s'élevaient et par la connaissance de l'esprit de ce royaume que la vérité ne se répandrait pas sans combats, et on pouvait même craindre toute espèce de violence. Quoiqu'il en soit chacun poursuivit son plan et la foi se répandit au loin. Jusqu'ici les vrais pratiquants étaient surtout concentrés à la capitale et dans la province qui lui est adjointe : mais les temps marqués par la Providence étaient venus où cette lumière qui ne doit pas rester sous le boisseau devait être portée dans des régions plus lointaines et en ouvrant les yeux à tant de malheureux aveugles les amener souples et dociles aux pieds de leur Sauveur et Rédempteur.

Kouen Xavier surtout eut ici un succès dont les suites furent immenses soit par ce qu'il fit lui-même, soit par les travaux de ses disciples.

Il y avait alors chez lui un jeune homme nommé Ni tan ouen i ou encore Tson t'siang⁴⁰, appelé plus tard Louis de Gonzague au baptême.

Ni Louis était d'une famille honnête de cultivateurs habitant le village de Ie sa ol⁴¹ au district de T'sien an⁴², province de T'siong t'sieng⁴³, sur le bord de l'immense plaine connue sous le nom de Nai p'o⁴⁴. (le Nai p'o est une immense plaine entrecoupée par mille canaux qui reçoivent le flux de la mer et renommée par sa fertilité en grains qui lui a fait donner à bon droit le nom de grenier de la Capitale. Notes sur les marrées.)

Ayant reçu de la nature des talents peu communs il se livra d'abord chez lui à l'étude des lettres, mais bientôt le désir de travailler en grand et d'approfondir les secrets de la nature lui firent naître la pensée d'aller auprès de quelque grand maître, et attiré par la réputation de la maison des Kouen fort éloignée d'ailleurs de son pays, il se rendit auprès d'eux et se fit leur

⁴⁰ 이존창 Yi Jon-chang 李存昌 ou 이단원 Yi Dan-won 李端源 (1752-1801)

⁴¹ 여사울 餘村 Yeosaul

⁴² 천안 Cheonan 天安

⁴³ 충청 Chungcheong

⁴⁴ 내포 Naepo 內浦

disciple. Kouen Xavier charmé du bon esprit et des belles qualités de cet élève lui donnait ses soins déjà depuis un certain temps quand il eut connaissance des doctrines Européennes. Bientôt après il lui fit connaître la Religion et s'appliqua à le former solidement non seulement sur les principes fondamentaux du Christianisme, mais surtout à la pratique réelle de tous ses devoirs. Il y réussit au delà de tout espoir et bientôt Ni Louis devenu capable d'enseigner les autres retourna chez lui chargé par son maître de la mission d'instruire sa famille et ses connaissances et de répandre la Religion de tout son pouvoir. Ni Louis fidèle à ses instructions convertit immédiatement sa famille, ses proches et une multitude de connaissances que son savoir et sa belle conduite lui attireraient de toutes parts, et dont il savait parfaitement captiver les esprits et les cœurs. Ainsi fut tout d'abord jetté par Kouen Xavier le fondement de la célèbre chrétienté du Nai p'o qui a toujours jetté un si grand lustre dans l'Eglise de Corée, devint la pépinière de la Religion et lui donna de si illustres martyrs comme nous le verrons par la suite.

Kouen Xavier devait aussi avoir la gloire de communiquer la foi et d'établir sur des bases solides la chrétienté de la province du Tsian la. Niou hang kem i⁴⁵ appelé Augustin était d'une famille noble non pas très élevée, mais jouissant d'une grande considération dans sa province et d'une assez grande influence qu'augmentait encore une fortune magnifique. Il habitait à T'so Nam i⁴⁶ au district de Tsien tsiou⁴⁷ environ à 15 lys de cette métropole de la province. Appliqué à l'étude des lettres il y eut quelques succès et pouvait passer pour un homme instruit et capable. Ayant eu bruit de la nouvelle Religion et attiré par la réputation des hommes fameux que l'on disait l'embrasser, il voulut examiner les choses par lui-même et vint chercher la famille Kouen pour pouvoir l'étudier avec des hommes dont le seul nom lui était un garant de la vérité. A peine eut-il entendu les principes du christianisme que son âme droite se rendit et il voulut commencer de suite à la pratiquer. De retour chez lui il instruisit immédiatement sa nombreuse famille et communiqua aussi la bonne nouvelle à ses amis, connaissances et voisins. Sa ferveur, son zèle et sa constance peuvent faire signaler cette maison comme la racine de la Religion dans cette province méridionale du royaume où il y eut toujours depuis de ferventes chrétientés et de nombreux martyrs. Ce fut aussi environ à cette époque que Ioun Paul appelé Tsi t'siong i⁴⁸ demeurant dans la province de Tsien la⁴⁹ au district de Tsin san⁵⁰ reçut la foi par le moyen de Kim Pem⁵¹ ou dont nous allons parler immédiatement : mais nous remettons à parler de cet intrépide athlète de la Religion un peu plus tard en traçant les actes de son martyre. D'ailleurs il eut peu de part, du moins de son vivant, à la propagation de la foi dans cette province. Dans des pays plus rapprochés nous devons signaler la famille Tieng dont nous avons déjà vu deux frères Iak tsien et Iak iong prendre part aux premières conférences avec Peki. Cette famille originaire de Na tsiou demeurait à Ma tsai district de Koang tsiou⁵² province de Kieng kei⁵³. Renommé soit dans les lettres, soit par les charges qu'elle avait toujours remplies avec distinction, elle avait alors plusieurs membres dont le nom faisait autorité et qui secondèrent à cette époque le mouvement

⁴⁵ 유항검 Yu Hang-geom 柳恒儉 (1756-1801) Augustin. Bienheureux.

⁴⁶ 초남이 Chonami

⁴⁷ 전주 Cheonju 全州

⁴⁸ 윤지충 Yun Ji-chung 尹持忠 (1759-1791) Paul. Bienheureux

⁴⁹ 전라 Jeolla 全羅

⁵⁰ 진산 Jinsan 珍山 mais qui est situé à Geumsan-gun dans la province de Chungcheong.

⁵¹ 김범우 Kim Beom-woo 金範禹 (1751-1787) Thomas.

⁵² 광주 Gwangju 廣州

⁵³ 경기 Gyeonggi 京畿

religieux. Puis encore la noble famille de Hong Lucas dit Nak min i⁵⁴ originaire de Pong san dont les deux frères remplissaient alors quelques charges. Il furent instruits par Ni Seng houn i à cette époque ou peut-être un peu plus tard. Dans la classe moyenne ceux qui prirent le plus de part dès le commencement furent T'soi in kiri⁵⁵ nommé Mathias au baptême, d'une famille d'interprètes, instruit par Pieki ; Tsi Sabas dit T'siang hong i⁵⁶ d'une famille de musiciens attaché à la cour, qui se présenta lui même pour se faire instruire. D'un naturel simple, respectueux et diligent, après avoir bien examiné la Religion, il s'appliqua de suite avec ferveur à l'amour de Dieu et désirait toujours de mourir pour lui. Aussi s'exposait-il facilement aux dangers, privations et souffrances et les supportait avec joie : Puis T'soi Jean dit T'siang hien i⁵⁷ plus connu par son surnom Koan t'sien i d'une famille d'interprètes, instruit aussi par Pieki. Il était actif et infatigable. A peine entendit-il parler de la Religion qu'il l'embrassa et copia de sa propre main tous les livres qui en traitaient. Il copia aussi pour d'autres une multitude de livres religieux et sa réputation sur ce point se répandit au point que quand quelques Chrétiens désiraient des livres c'est à lui que l'on recourait comme au grand magasin. C'est à lui aussi qu'on attribue la traduction en Coréen de l'explication des Evangiles pour tous les dimanches et fêtes de l'année : Par où il rendit un service incalculable à cette chrétienté naissante. Il y en avait beaucoup d'autres encore ; Mais tous ceux-ci résidant à la capitale et devant paraître plus souvent, nous avons cru devoir en faire mention dès à présent.

Des personnages si capables et si actifs devaient sans doute donner une grande publicité à la Religion : mais pour en donner une idée plus exacte nous croyons devoir mettre ici quelques détails sur les rapports de société tels qu'ils sont en usage ici surtout parmi les classes qui ne se livrent pas aux œuvres serviles et s'adonnent ou sont censés s'adonner aux lettres.

Tout le monde sait que dans ce pays les femmes qui ne sont pas de la dernière classe se tiennent renfermées. Elles fuient même la vue des hommes restent étrangères à toutes les affaires, et les visites ou autres rapports de société n'ont lieu que parmi les hommes : mais ils en sont d'autant plus libres et plus multipliés. Sur le devant de la maison les personnes un peu à l'aise et surtout les nobles établissent un ou deux appartements, selon leurs facultés. Ce sont les salons de réception. Les hommes seuls y sont admis et les portes qui donnent sur le chemin permettent à chacun de s'y présenter sans communiquer aucunement avec l'intérieur de la maison. Le maître de la maison fait là sa résidence habituelle et se plaît à y recevoir et traiter ses amis et connaissances. Bien plus, l'hospitalité étant considérée comme un devoir sacré et faisant partie essentielle de la civilité, chacun se fait un honneur de recevoir et traiter selon ses moyens tous ceux qui se présentent connus ou inconnus, et il est reçu d'aller demander indifféremment l'hospitalité dans ces salons extérieurs, assuré d'y rencontrer et le repas aux heures habituelles et un gîte pour la nuit. Un morceau de bois carré sert d'oreiller et la natte étendue par terre vous offre un matelas que tous partagent étendus côte à côte. Usage bien beau qui rappelle la simplicité et la cordialité des mœurs antiques et fait penser involontairement aux réceptions hospitalières d'Abraham ou le Lotte dont l'Ecriture fait mention. Usage qui outre les services éminents rendus aux indigents, a introduit et conservé chez ce peuple une fraternité remarquable et que nous dirions au dessus de toutes louanges, s'il n'avait comme toutes choses le revers de la médaille qu'il est hors de notre sujet de discuter ici. On voit de suite combien par là doit facilement s'étendre le cercle des connaissances et des amis. Toutefois le proverbe qui se ressemble s'assemble étant vrai ici comme ailleurs, on

⁵⁴ 홍낙민 Hong Nak-min 洪樂敏 (1751-1801) Luc. Bienheureux.

⁵⁵ 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

⁵⁶ 지황 Ji Hwang 池璜 (1767-1795) Saba. Bienheureux.

⁵⁷ 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 dit 관천 Gwan-cheon 冠泉 (1759-1801) Jean. Bienheureux.

conçoit que toutes les classes et tous les passants ne se réunissent pas indifféremment. Le Coréen naturellement flaneur et jaseur est presque toujours par voie et chemins par vaux et par monts. N'ayant rien à faire chez lui il va de salon en salon pour passer son temps et se mettre au courant des nouvelles du pays. A-t-il quelque affaire en quelque lieu éloigné, ou, doit-il aller visiter quelque parent, ami ou connaissance à plusieurs journées de route, il part à pied ayant pour tout bagage sa pipe et un bâton, ou tout au plus un petit paquet suspendu aux épaules et porté sur le dos, pour tout viatique quelques sapèques, et quelque fois pas du tout. Si le soir il n'a pas atteint le terme de sa course, souvent au lieu d'aller à l'auberge il se dirige vers quelque salon ouvert non loin de sa route. Là il est reçu à bras ouverts et traité sur le pied des amis, sans fatras de cérémonies, mais en partageant comme on dit la fortune du pot. S'il est fatigué ou que le temps soit mauvais il y passera quelquefois un jour ou plus. Souvent on y causera de littérature, ou bien même on s'exercera à quelque petite composition, car, c'est aussi dans ces salons que l'Été surtout les amis se réunissent et passent plusieurs jours ou plusieurs semaines à se communiquer leurs études et à exciter leur émulation réciproques par des compositions journalières. A l'époque dont nous parlons les salons de la famille Kouen en particulier déjà si fréquentés par de nombreuses connaissances et par les amateurs de la science devinrent un véritable hôtel où la foule se pressait sans cesse. Les personnes des environs se retiraient le soir et les plus éloignées y faisaient un séjour plus ou moins long. Les routes avoisinantes étaient, assure-t-on, continuellement couvertes d'une nuée de personnages de toutes les conditions et cette maison semblait convertie en une immense salle de réception où connus et inconnus se pressaient le jour et la nuit. Ce simple aperçu suffira pour faire juger comment en peu de temps la doctrine de la Religion put frapper mille et mille oreilles et se répéter dans tous les salons, mais il ne faut pas en conclure que tous l'aient embrassé ou en aient eu le désir. La curiosité amenait les uns et ils s'en retournaient tels quels ; d'autres attachés à la religion des lettrés qui a dans ce pays une racine bien profonde venaient dans le dessein de combattre la nouvelle doctrine ou avec la résolution ferme de ne pas s'y laisser entraîner. Quelques uns par principe de parti ne pouvaient avoir la pensée d'y prêter l'oreille ; et beaucoup eussent bien désiré, il est vrai, se mettre au nombre des disciples, mais la crainte des malheurs que déjà on pouvait soupçonner les arrêtait, et ce fut bien alors la représentation de ce qui se passa lors de la prédication de St Paul devant l'Aréopage, ou plutôt la réalisation parfaite de la parabole des semeurs proposée par Notre Divin Maître et sans parler de toutes les passions qui les mêmes chez tous les peuples lient le cœur des hommes et les empêchent de pratiquer le bien qu'ils connaissent et estiment, nous ferons dès ce moment remarquer que les divers partis politiques qui partagent la noblesse Coréenne durent être un obstacle formidable à la propagation de l'Évangile. Tous les propagateurs de la Foi dans les commencements étant du parti appelé Nam in, plusieurs autres partis et les Nam in eux-mêmes récemment divisés entr'eux ont dû naturellement se porter pour adversaires de la Foi : Réflexion que la suite des faits confirmera et mettra dans un grand jour, puisque nous verrons la Religion devenir un prétexte pour attaquer les Nam in alors au pouvoir et en forces et leur porter un coup dont peut-être jamais ils ne se relèveront.⁵⁸

Dallet Volume 1 Livre 1 Chapitre 3 (Daveluy Volume 4 f. 23)

Sur le point de consommer la grande œuvre de la rédemption et l'établissement du christianisme, le divin fondateur de la Religion proféra ces paroles mémorables qui seront vraies partout et jusqu'à la fin des siècles : *Nisi granum fromenti cadens in terram mortuum fuerit ipsum solum manet, si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. Qui amat animam suam perdit eam et qui odit animam suam in hoc mundo in vitam æternam custodit eam.* Cette

⁵⁸ Dallet utilise des parties de cette note dans son Introduction.

doctrine fondamentale de la Religion qui a toujours paru folie aux yeux des gentils il était temps de la faire paraître en action devant ce peuple tout enfoncé dans la matière à qui la lumière de la Foi était présentée. Déjà notre sainte Religion avait été publiée au loin dans le royaume ; Déjà elle comptait au nombre de ses disciples des personnages éminents distingués sous tous les rapports et chacune des classes de la société avait ses représentants parmi le petit troupeau.. Il fallait ici comme partout qu'elle passât par l'épreuve du sang, ou plutôt par la fécondation du sang. Il fallait apprendre à ceux qui voulaient suivre le Dieu crucifié jusqu'où vont les devoirs du vrai Chrétien et leur expliquer à eux aussi une doctrine qui jusque là vue seulement dans les livres pouvait leur présenter quelque obscurité. Mais de même qu'à l'origine du christianisme Dieu ne permit point immédiatement que les ruisseaux de sang coulassent, ici aussi ce sera seulement une goutte de sang suffisante pour imprimer son vrai cachet sur l'œuvre divine, et trop peu abondante pour éteindre la foi et abattre le cœur de ces néophytes qu'aucun pasteur ne pouvait même encourager ni consoler.

Les ennemis et contradicteurs de la Religion s'étaient élevés depuis longtemps et les progrès qu'elle faisait de toutes parts augmentaient de jour en jour leur nombre et leurs murmures. Toutefois il ne paraît pas que jusqu'alors le roi eut rien manifesté et l'affaire dont nous allons parler semble avoir été particulière privée et sans la coopération du gouvernement. Au printemps de l'année 1785 (Eul sa) moins d'un an après que la Religion eut vraiment commencé à se propager, le ministre des crimes Kim Hoa Tsin i⁵⁹ (de quel parti est-il) voulut en arrêter les progrès par quelque coup capable de jeter la terreur dans les esprits. Toutefois n'osant pas s'attaquer directement aux chefs bien connus des Chrétiens il fait saisir et traduire à son tribunal Kim Pem ou⁶⁰, nommé Thomas au baptême. Kim Thomas né d'une famille de la classe moyenne ayant des charges parmi les interprètes du royaume, habitait la capitale. Il fut instruit de la Religion dès l'origine par Pieki, et répondant de suite à l'appel de la grâce, il se mit sans retard à la pratiquer avec ferveur. Il en fit part aussi immédiatement à sa famille qui l'embrassa, et son zèle allant plus loin, il convertit encore un certain nombre de ses amis et répandit la foi parmi la classe des interprètes.

(La lettre de l'Evêque de Péking met ce fait en 1788, mais la suite des faits nous engage à le placer ici avec Tieng Jean qui a tout vu.)

Propagateur de la Religion, il fut appelé tout d'un coup à en être le confesseur et ne recula pas devant cette noble mais difficile mission. (Au printemps de l'année eul sa 1785 il fut donc saisi.) Arrivé devant le ministre celui-ci voulut le faire apostasier, mais Thomas appuyé sur la grâce divine refusa courageusement une si lâche défection. On le mit à diverses tortures inutilement. Il tint bon et ne fléchit pas un instant.

Kouen Xavier ayant appris l'état des choses crut indigne de sa position d'abandonner son fidèle corrégionnaire. Accompagné de Ni Kei Sieng i, Ni Liong Eki et Hong Iki, (qui sont-ils⁶¹ ?) (1785 3^e lune nous trouvons une circulaire du T'ai hek saing siouki⁶² pour engager les parents et amis de ceux qui se feraient Chrétiens à rompre avec eux. Elle fit grand bruit. Il y parle de Kim pem ou. Ce tsieng est Nam in mais très hostile à la Religion. En 1786 cette famille s'éleva par une circulaire contre la réintégration de Ni seng houn i. C'est la 1^{ère} pièce publique connue attaquant la Religion pour mettre ses adhérents au ban de la société) il se rendit devant le ministre et eut le courage d'élever la voix en faveur de la vérité opprimée. Il lui dit : Nous professons tous la même Religion que Kim pem ou. Sa vie et ou sa mort ne peuvent pas n'avoir de suites que pour lui seul. Nous voulons partager en tout le sort que vous lui réservez etc. etc. Le ministre ne se sentait pas la force d'attaquer des personnages si

⁵⁹ 김화진 Kim Hwa-jin 金華鎭 (1728-1803)

⁶⁰ 김범우 Kim Beom-woo 金範禹 (1751-1787) Thomas.

⁶¹ Dallet omet ces noms inconnus.

⁶² 정숙 Jeong Suk 鄭淑

puissants. Il ne voulut pas les écouter et les fit renvoyer. Il n'en continua pas moins de persécuter le juste, et après diverses supplices que l'histoire ne nous a pas conservés, ne pouvant pas triompher de la foi et de la constance du chrétien il l'envoya en exil à la ville de Taniang⁶³ à l'extrémité est de la province de T'siong t'sieng. Kim Thomas y fut conduit, (on dit qu'arrivé là il fit ses prières à haute voix et instruisit plusieurs personnes qui ne continuèrent pas. Quelques uns mettent sa mort environ après deux ans. Il ne se démentit pas un seul instant) et c'est là que peu après il rendit son âme à Dieu consumé par les suites de ses blessures. Ainsi reçut la couronne Kim Thomas plus connu sous le nom de Pem ou. Le premier dans ce pays il eut la gloire de rendre au Sauveur la mort que le Sauveur daigna souffrir pour nous sur le Calvaire.

Le premier il eut la gloire de dire à ces contrées par la voix de son sang que Dieu étant notre roi et notre Père, le devoir imposé par la fidélité et la vraie piété ne permet pas d'hésiter à tout souffrir même la mort pour l'honneur de son service : Le premier il eut la gloire d'apprendre aux tyrans de cette extrémité de l'orient que si le corps peut succomber aux supplices l'âme ne périt pas et lui survit dans une espérance toute pleine d'immortalité. Il nous semble dont que Kim Thomas doit à juste titre être placé en tête du nombreux et glorieux chœur des martyrs de la Corée que son exemple a guidés et encouragés à confesser hautement Jésus-Christ sous les coups de la rage des bourreaux.

Cette affaire n'eut pas d'autres suites ; mais elle suffit pour laisser entrevoir aux Chrétiens ce qu'ils devaient attendre de leurs ennemis et les persuader que pour servir le vrai Dieu il faut être prêt à tout. Aussi la terreur se répandit surtout à la Capitale et dans ses environs et ébranla même quelques uns de ceux qui étaient en quelque sorte les colonnes de l'Eglise naissante. (Nombre de familles firent alors tous leurs efforts par prières et par menaces pour empêcher ceux qui leur étaient liés de pratiquer désormais et obtenir leur apostasie : et de toutes parts il y eut de glorieuses confessions comme aussi des défections déplorables. Mais) La voix publique désignait surtout comme fauteurs et chef de la Religion Ni Pierre dit Seng houn i, Ni Peki et les deux frères Tieng, Iak tsien et Iak iong, et éclatait partout en paroles menaçantes. Ces trois familles dont bien des membres n'avaient pas embrassé la foi furent intimidées et mettant tout en œuvre pour arrêter le zèle de ces Chrétiens et leur faire cesser la pratique n'y réussirent malheureusement que trop bien, du moins en partie. Le frère cadet de Seng houn i appelé Tsi houn⁶⁴ i témoignait surtout une haine violente contre la Religion et employa tous les moyens possibles pour dégoûter son aîné et le faire désister de sa détermination. Il fit tant qu'à la fin Seng houn i n'y pouvant plus tenir brûla tous ses livres et fit un écrit pour se justifier devant le public et lui donner satisfaction. Le Père de Ni Peki homme naturellement vif et emporté qui d'ailleurs n'avait jamais voulu se mêler à la Religion fit de son côté les plus grands efforts pour arracher du cœur de son fils les sentiments religieux qu'il y voyait profondément imprimés, et ne réussissant pas dans ses projets il en vint jusqu'à se lier le cou pour se donner la mort. Peki ne pouvait être insensible à de pareilles scènes. Il n'y tenait plus et toutefois ne s'était pas rendu. Un chrétien, indigne de ce nom, vint près de lui pour tâcher d'achever l'ébranlement où il semblait se trouver.

Il employa toutes les ressources possibles et usa de toutes les ruses imaginables pour réussir à le faire apostasier. Peki fatigué, abassourdi de tant de vexations n'apostasia pas ouvertement, mais il usa de paroles de détours pour écarter tous les malheurs qu'il avait devant les yeux. Son cœur avait faibli. Hélas ! Depuis ce temps on l'empêcha de mettre les pieds dehors : La foi qu'il n'avait pas perdu livrait dans son cœur des assauts continuels à ses affections naturelles. D'une part, il voyait son Dieu : de l'autre, c'était son père. Comment

⁶³ 단양 Danyang

⁶⁴ 이지훈 Yi Ji-hun

renier son Dieu ? Comment faire périr son père ? Ces assauts continuels le jettèrent dans un état que la plume ne peut décrire. Il devint morne, silencieux, mélancholique. Jour et nuit ses pleurs ne discontinuaient plus : ses gémissements se faisaient entendre d'heure en heure : Il n'ôtait plus ses habits et le sommeil fuyait loin de sa paupière. Il mangeait encore quelquefois ; mais tout appétit étant perdu, c'était sans goût et sans profit pour le corps. Cet état violent ne pouvait durer et par avance on entrevoyait que la nature avait malheureusement pris le dessus. Peu à peu les remords, les agitations de la conscience se calmèrent, les derniers efforts de la grâce étaient à peine sentis. Il se remit en son état ordinaire de santé, et on prétend même que le désir des dignités vint à renaître chez lui. Quoiqu'il en soit il n'eut pas le temps de rien essayer. Au printemps de l'année 1786 (Piengo) il fut pris de la peste courante (le Jo ping des Chinois) et après huit ou neuf jours quand la sueur commençait à sortir ceux qui le soignaient l'enveloppèrent de plusieurs couvertures, malgré tous les soins et efforts qui lui furent prodigués, il ne fit qu'étouffer sous ces lourds vêtements et la sueur ne pouvant percer et sortir, il en mourut à l'âge de 33 ans. Il est impossible de savoir comment se passèrent ses derniers moments. On croit que des Chrétiens purent pénétrer jusque près de lui, l'exhorter au repentir et le disposer à paraître devant Dieu.

Mais on n'a pu le savoir clairement. Ainsi péri d'une manière bien peu consolante cet homme dont l'ardeur, le zèle et les talents avaient ouvert la porte à la Religion dans ce royaume. Avec de grandes qualités et des vertus incontestables, il n'avait pas assez compris la parole du Sauveur qui dit : Qui amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus, et pour avoir heurté contre cette pierre de scandale il finit ; soit dit sans vouloir porter aucun jugement, d'une manière bien affligeante pour ceux qui l'avaient vu à l'œuvre (son nom restera toutefois comme ayant eu la gloire de donner l'entrain à l'étude de notre Religion qui connue par quelques livres depuis près de 200 ans n'avait encore trouvé personne qui la fit ressortir et connaître plus en détail.)¹ et peu rassurante pour nous tous qui l'avions si souvent admiré. Cependant la foi du petit troupeau un moment ébranlé était loin d'être anéantie. Si d'une part la chrétienté se trouvait dans le deuil à l'occasion de la défection de quelques -uns de ses membres, de l'autre elle était bien consolée et par la constance de la plupart au milieu des persécutions domestiques souvent plus difficiles à supporter que celles des tyrans et par les recrues que chaque jour amenait d'un côté et de l'autre, car il ne paraît pas que cette première démonstration ait beaucoup ralenti l'ardeur générale et les progrès continuaient.⁶⁵ La foi faisait alors surtout de nombreuses conquêtes dans la grande plaine de Nai p'o ou était retourné Ni Louis dit Tan ouen i que nous avons vu sortir de la maison et de l'école de Kouen Xavier pour y diriger ses pas. Là ce ne sont plus des familles doctes et distinguées qui recrutent nos rangs ; ce sont des familles honnêtes, des hommes de labeur, classe qui domine surtout dans cette région : mais la sève qu'ils reçoivent étant la même, ils produiront aussi en leur temps des fruits non moins remarquables. (Détails à la vie de Tan ouen i) (Les talents distingués de Tan ouen i joints à un don particulier de captiver les cœurs lui attiraient de jour en jour plus d'admirateurs et peu savaient résister à l'influence de sa parole aussi le nombre des Chrétiens augmentait considérablement dans ses environs puis la réputation de son érudition se répandant on vit bientôt arriver des personnes de tous les districts d'alentour et la foule était telle chez lui qu'il se forma à cette époque un dicton populaire : On va chercher la science dans la maison de Ni tan ouen i comme on va se rassasier dans celle de Ouen Tong tsi⁶⁶, Chrétien riche habitant non loin de là et renommé pour bien traiter ses hôtes que nous verrons bientôt mourir pour Dieu)

⁶⁵ 용문산 Yongmun-san 龍門山

⁶⁶ 원동지 Won Dong-ji 元同知. Dong-ji n'était qu'un surnom pour un vieil homme de classe inférieure.

N'ayant pas de détails circonstanciés sur ces premiers développements, il ne nous est possible de satisfaire sur ce sujet aux désirs des lecteurs.

Kouen Xavier occupé sans relâche aux travaux d'une vaste évangélisation qu'il s'était imposée en partage au Baptême, sentit toutefois le besoin d'un peu de retraite et de repos. Il avait compris sans doute à l'école de la grâce qui fut son seul maître qu'avant tout il faut se sanctifier soi-même, et qu'on ne peut servir utilement les autres qu'en leur communiquant de sa surabondance propre. Dans cette pensée il conçut le dessein d'une retraite en règle ; et pour pouvoir l'exécuter paisiblement, il quitta momentanément famille et amis et se retira secrètement dans une pagode vide située dans les montagnes appelées Liong Moun San⁶⁷, accompagné d'un seul de ses amis, Tsio Justin, dit Tong Seun i, lui aussi de famille noble et distinguée. Arrivés là, ils convinrent de ne pas se dire un seul mot pendant tout le temps de la retraite, et ils y passèrent huit jours pleins, uniquement occupés à la méditation des vérités de la Religion et à tous les exercices que put leur suggérer l'Imitation de Jésus et des Saints. Il n'est pas douteux qu'une pratique si conforme au véritable esprit de la Religion ne leur ait obtenu de Dieu des grâces abondantes de vertus soit pour eux-mêmes soit pour ceux qu'ils voulaient instruire : mais ces résultats comme tant d'autres choses nous seront toujours cachés.

Les clameurs et contradictions s'étaient un peu calmées avec le temps.

En l'année 1787 (Tieng mi) (Cette année Hong Nak ani commence ses lettres contre la Religion.) Ni seng houn i que nous avons vu succomber par faiblesse, mais dont la foi était toujours subsistante vint de nouveau trouver Kouen Xavier et les frères Tieng Iak iong et Iak tsien pour traiter encore des affaires de la Religion. C'est à cette époque, il paraît, que pour presser et assurer d'avantage l'extension et développement de la foi et aussi pour mieux confirmer et diriger les néophytes de ce pays, ils formèrent le dessein d'établir entre eux la hiérarchie Sacrée. Cette pensée extraordinaire qui aux yeux de plusieurs sera d'abord considérée comme une extravagance, était néanmoins fort naturelle.

N'ayant pas le bonheur comme les Chrétiens de Chine qu'ils avaient pour modèle, de posséder parmi eux des pasteurs venus de l'occident ; ils voyaient très bien qu'une chrétienté ne peut subsister sans chef, et dans leur ignorance, n'ayant pas encore pu apprendre que le Sacerdoce descend nécessairement de Dieu et que son caractère divin doit se communiquer nécessairement aussi par une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus-Christ Souverain Prêtre, il était naturel qu'ils essayassent de créer des Prêtres conducteurs du troupeau et d'assurer ainsi l'avenir de leurs travaux. A nos yeux ce projet des premiers propagateurs de la Religion en Corée est au contraire une pensée grande et féconde qui révèle et la hauteur de leurs conceptions, et la foi qu'ils avaient en la vérité du christianisme, et le désir sincère qui les pressait d'établir la Religion sur une base stable, solide et pour ainsi dire indestructible. Du reste leur humble soumission que vous verrons plus tard et les biens réels que la Providence permit être produits par leur ministère ph^fantastique, semblent pouvoir être des garants de leur bonne foi et les faire excuser.

Ni Seung houn i avait été à Péking où il fut baptisé. Il avait vu là en action la hiérarchie catholique, l'Evêque, ses Prêtres et autres clercs inférieurs. Dans l'Eglise de cette ville il assista aux saints mystères, aux cérémonies religieuses et avait vu conférer la plupart des Sacrements : Aidé en outre par les diverses explications qui se trouvent dans les livres liturgiques ou dogmatiques à l'usage des Chrétiens, il se trouvait en état d'organiser à peu près les choses et de simuler l'administration des sacrements.

(La Prédication de Ni Louis surtout se fit remarquer par ses fruits abondants ; Se voyant désormais tout consacré à l'œuvre de la Religion il s'y livra en grand et semblait n'avoir plus d'autre pensée. Le danger des persécutions probables ne l'arrêtait pas. Il allait partout

⁶⁷ 조동섬 Jo Dong-seom 趙東暹

remplissant de son mieux toutes les fonctions de son ministère et y eut un grand succès. La Religion devint alors très répandue dans sa vaste région du Nai p'o ; elle s'exerçait avec une liberté et publicité presque entières, et il eut le bonheur comme la gloire d'y déposer alors en grand le germe de la foi qui jusqu'à nos jours n'a cessé de produire ses fruits, et a rendu cette contrée incontestablement la pépinière du catholicisme en Corée)

Tout fut donc réglé le mieux que l'on put et on procéda à l'élection des pasteurs. Kouen Xavier que sa position, sa science et sa vertu mettaient hors de rang fut désigné Evêque. Ni Pierre dit Seng houn i et Ni Louis dit Tan ouen i furent nommés prêtres avec plusieurs autres peut-être : (Tsoi Jacques de Ie sa ol au Nai p'o semble avoir été prêtre de 2^d ordre. Il était sous les ordres de Tan ouen i que quelques uns prétendent avoir été Evêque. Nous ne le pensons pas) (Niou Augustin et T'soi Jean dit t'siang hien i furent prêtre aussi (note d'Eur.)) Mais la tradition n'est pas assez claire pour en faire mention. Il est probable toutefois qu'un Prêtre fut encore désigné pour la province de Tsien la ; car Ni Louis était chargé du Nai p'o, l'Evêque et Seng houn i restant pour soigner la Capitale et la province. On ignore du reste s'il y eut quelque cérémonie pour consacrer ces prêtres improvisés au service des autels. Tout étant ainsi établi et réglé chacun se rendit au poste qui lui était confié et se mit à faire une espèce d'administration des Chrétiens, prêchant, baptisant, confessant, donnant la confirmation, célébrant les Saints mystères et distribuant la communion aux Fidèles. (La grand mère du P. André⁶⁸ nièce de Ni Louis et baptisée par lui rapportait qu'ils se servaient d'un calice d'or. Les ornements sacrés étaient confectionnés avec de riches soies de Chine. Leur forme n'étaient pas celle des chasubles, mais la forme des habits de sacrifice en usage dans le pays. Ils se servaient du bonnet permis en Chine pour les cérémonies religieuses. Pour la confession ils étaient placés sur un siège posé sur une estrade, et les pénitents se confessaient debout à peu près comme j'ai vu en Espagne. Les pénitences ordinaires étaient toutes en aumônes, et pour les plus graves le prêtre battait lui-même le pénitent sur les jambes (1 *infra*). Ces sacrements sont les seuls que nous trouvons consignés dans les mémoires. Le Baptême donné par ces pasteurs pouvait être certainement valable et conférer la grâce de la régénération aux néophytes, mais malgré la nullité et le néant des autres fonctions qu'ils remplissaient leur ministère donna un grand élan à la chrétienté et réchauffait partout la ferveur. On parle encore de l'enthousiasme et de la sainte ardeur avec laquelle se passaient toutes les cérémonies ; et pasteurs et brebis semblent avoir été dans une telle bonne foi que le moindre doute ne s'élevait en l'esprit de qui que ce soit.

(1.) suite de la note précédente (On peut présumer que les autres prêtres étaient sur ce pied. Accoutumés à fuir la vue des femmes de condition ils ne voulaient pas les confesser, toutefois on les tourmentait tant qu'ils y consentaient. Les prêtres étaient alors regardés et traités comme des êtres surhumains et des hommes célestes. Ils circulaient peu et on venait chercher les sacrements : mais devaient-ils sortir ils le faisaient à pied et s'excitaient toujours à l'humilité) (A la Capitale aussi les réunions se faisaient bien en règle et nous voyons T'soi Jean surnommé Koan t'sien i⁶⁹ louer une maison exprès pour pouvoir y recevoir les prêtres et faire conférer les sacrements aux fidèles. Avec son caractère actif et capable il disposait toutes choses, préparait les Chrétiens convenablement et était alors occupé jour et nuit pour le service des prêtres et des Chrétiens, sans redouter l'embarras et les fatigues. Ne semble-t-il pas qu'il fut installé catéchiste ? Son père qui ne pratiquait pas du moins entièrement, non seulement ne s'opposait pas à ses nombreuses réunions qui se faisaient à sa maison, mais les couvrait au dehors de tout son pouvoir, en sorte que tout le monde en était dans l'étonnement et

⁶⁸ 김대건 Kim Dae-geon 金大建 (1821-1846) André. Saint.

⁶⁹ 최관천 Choe Gwan-cheon 崔貫泉 Jean.

l'admiration. (En 1788 adressés au roi de tsieng en Ni : puis de Hong nak ani.)(C'est à cette époque que Xavier perdit sa femme)

Ce clergé impromptu remplit ainsi ses fonctions pendant environ deux ans avec des succès plus ou moins marqués, quand en l'année 1789 (Kei iou) quelques passages des livres de Religion lus avec plus d'attention leur firent naître quelques doutes sur la légalité de leur élection à la charge de pasteurs. Aussitôt ils furent saisis de crainte et de confusion, et examinant les choses de plus près la licéité de leur conduite devint de plus en plus problématique. Delà on conclut qu'il fallait cesser de suite toute administration devenue téméraire et s'adresser à l'Evêque de Péking pour en obtenir une solution claire. (On doit bien admirer ici la Simplicité et la Droiture d'intention qui dominait les chefs des Chrétiens. Après s'être ainsi avancés vis à vis de toute la chrétienté ; il devait bien leur en coûter pour quitter leur position au risque de se voir diffamés, et l'amour propre n'aura pas manqué de leur suggérer mille prétextes pour attendre au moins la décision définitive, mais non il s'agit d'une affaire sacrée et sur un simple doute fondé en raison chacun se met de côté, preuve bien claire de la droiture de leurs vues et de la bonne foi où ils étaient.)

Chacun rentra donc dans sa vie privée, sauf la prédication et l'instruction des nouveaux et anciens Chrétiens qui paraît avoir été continué, et on ne s'occupa plus que de faire la lettre consultative et des moyens de la faire parvenir sûrement. L'ambassade annuelle offrait une occasion naturelle, mais les relations sûres n'ayant pas encore été organisées, il fallait trouver un homme capable et dévoué qui voulut bien se charger de la mission et offrit quelque chance de succès. N'ayant pas de chrétien parmi les gens qui font habituellement partie de l'ambassade, on jeta les yeux sur Ioun Paul appelé Iou iri⁷⁰ pour essayer de lui faire jouer ce nouveau rôle aussi important que délicat. Ioun Paul descendait d'une famille tant soit peu noble du district de Nie tsiou⁷¹. Il avait été l'élève des Kouen et instruit de la Religion par Kouen Xavier.

D'un caractère doux, affable et très discret on pensa qu'il pourrait réussir ; et déguisé en marchand, il se mit en route pour Péking à la 10^{ème} lune de cette même année 1789, porteur de la lettre consultative adressée simultanément à l'Evêque de cette ville par Ni seng houn i et Kouen Xavier. Cette longue route de plus de 3,000 lys qui font plus de 300 lieues faite en hyver à travers un pays étranger offre de véritables dangers par les fatigues inévitables et les maladies qu'il est facile d'attrapper. D'où il n'est pas rare de voir succomber un ou deux de la bande. Paul appliqué dès l'enfance à l'étude des lettres et livré à une vie sédentaire, n'était pas accoutumé à supporter la fatigue. D'ailleurs sans expérience, sans connaissances et sans aucun appui il était plus exposé que personne, et dut encore faire la route à pied comme tous ceux dont il simulait la profession. Toutefois soutenu par la grâce et confiant en la bonté de la cause pour laquelle il avait entrepris ce voyage, il en subit joyeusement les fatigues et arriva heureusement à Péking. Il se rendit de suite près de l'Evêque et lui remit la lettre dont il était le porteur ; puis entrant dans le détail des divers événements survenus dans la nouvelle chrétienté, il conféra avec lui des moyens de lui porter secours. (Paul fut alors confirmé et reçut les autres sacrements).

Après le séjour ordinaire, au printemps de l'année Kieng Sioul 1790, il reprit à la suite de l'ambassade la route de sa patrie ; et adroit à répondre à tout et à se tirer des mauvais pas, il arriva sans exciter de soupçons ni susciter aucune affaire. La réponse de l'Evêque était adressée à Ni Seng houn i et à Kouen Xavier. Il les reprenait d'abord fortement de leur folle conduite en s'ingérant dans l'administration des sacrements et ajoutait que non seulement ils ne pouvaient célébrer les saints mystères, mais qu'ils ne devaient pas non plus sacrifier aux

⁷⁰ 윤유일 Yun Yu-il 尹有一 (1760-1795) Paul. Bienheureux.

⁷¹ 여주 Yeaju

ancêtres, faire les prostrations d'usage, ni se mêler aucunement aux superstitions quelles qu'elles fussent. Enfin il les encourageait et exhortait à exciter continuellement les Chrétiens. L'Evêque dans cette même lettre ou peut-être de vive voix avait promis aussi d'envoyer le Père Tsiou pour secourir et administrer les Chrétiens, et commandait de prendre toutes les mesures nécessaires et de faire choix d'hommes capables pour l'introduire sûrement. Cette réponse attendue si longtemps avec impatience ne laissait plus aucun doute sur la grande affaire en question. Elle fut reçue avec calme et soumission entière. Chacun se félicita de la prudence avec laquelle on avait cessé les fonctions du saint ministère et jamais plus désormais la pensée ne vint à l'esprit de qui que ce soit de s'ingérer aux affaires du sanctuaire. La joie, la ferveur et l'union des néophytes n'en fut pas troublées : Mais l'article concernant les sacrifices et les superstitions fut un coup de foudre pour plus d'un. (Jusque là, les fidèles de Corée assidus à toutes les observances de la religion, dont ils avaient connaissance, n'en avaient pas moins continué à participer au culte superstitieux que l'on rend dans ce pays aux parents défunts. L'ignorance et la bonne foi pouvaient jusqu'à un certain point les excuser, mais dès ce moment apprenant que la moindre coopération en la matière était réprouvée par l'Eglise, chacun prit son parti et jaloux de conserver sa foi, s'abstint de tout ce qui était décidé lui être contraire. C'était blesser à la prunelle de l'œil toutes les classes de la population. Dans ce pays la Religion des lettrés qui serait mieux appelée Religion des ancêtres est loi d'Etat. Toute omission des cérémonies en usage sur cet article, est punie sévèrement, et toute infraction est reçue avec une violente répulsion par l'opinion du pays sans exception. Ces usages traditionnels dont l'origine remonte très haut et inviolablement transmis de race en race, sont aux yeux de tous, la base de la société, le fondement de l'Etat, le point d'appui de tous les rapports naturels ; et malheur à celui qui aurait l'audace de les attaquer même en paroles. D'après cela, il était facile de prévoir l'orage que l'on allait s'attirer et tout le parti que les adversaires de la Religion ne manqueraient pas d'en tirer pour essayer de nouveau de la détruire et renverser de fond en comble.

« *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me* » a dit la première victime des persécutions suscitées contre la vraie foi. Quelques Chrétiens faibles cessèrent dès ce jour de se mêler aux pratiques religieuses et dans ce nombre nous avons la douleur de compter Ni seng houn i, que la crainte avait déjà fait tomber d'une manière si déplorable quelques années auparavant. Il se retira chez lui et cessa tout rapport avec les Chrétiens. Bien plus, cédant au désir des dignités, il obtint différents mandarinats et désormais nous ne le verrons plus paraître que de loin en loin, poursuivi malgré sa défection et ne pouvant malgré mille efforts se laver auprès de ses ennemis du crime d'avoir introduit la Religion, espèce de péché originel à leurs yeux, qu'ils reprocheront encore à ses descendants. Malgré cette seconde chute de ce chef influent, la foi des néophytes ne paraît pas en avoir été ébranlée et la presque totalité des Chrétiens soumise d'esprit et de cœur à tout ce qui émanait de la véritable autorité, continua de pratiquer avec ferveur et témoigna de son éloignement à toute pratique superstitieuse.

Dès lors, Kouen Xavier, resté seul des trois premiers fondateurs ne fit que redoubler de zèle et sembla se multiplier pour diriger et entretenir les différentes parties du troupeau fidèle. Il fut merveilleusement secondé par le jeune T'soi Jean, surnommé Koan t'sien i⁷², alors âgé de 30 et quelques années : Et de leur côté Ni Louis au Nai p'o et Niou hang kem i dans la province du Tsien la continuèrent à employer leur temps et leurs forces à travailler au bien spirituel de leurs frères dans la foi. (Cette même année 1790, en 7^{bre}, Ioun Paul et le catéchumène Ou allèrent à Péking pour demander des prêtres (voir la lettre de l'évêque de Péking).)

⁷² 최창현 Choe Chang-hyeon 관천 Gwancheon 崔昌賢 冠泉 (1759-1801) Jean. Bienheureux.

En cette même année 1790, eut lieu la conversion de T'soi Pil kong i,⁷³ appelé Thomas au Baptême. T'soi Thomas était d'une famille de la classe moyenne à la Capitale. Ses ayeux avaient occupé quelque place auprès du gouvernement parmi la classe des médecins, mais à cette époque, n'ayant pas d'amis qui puisse le faire avancer, il était très pauvre et n'avait pu même se marier. Instruit de la Religion par T'soi Jean, son caractère franc et ardent l'embrassa immédiatement et dès le premier jour il fut en ferveur, et ne pensant plus à autre chose, il oubliait même de subvenir aux nécessités du corps. Cet enthousiasme ne tomba point et inaccessible à la crainte, sans s'occuper des malheurs qu'il pouvait s'attirer, il lui arrivait de temps en temps au milieu de la foule des rues de s'écrier à haute voix : Il faut nécessairement servir le grand roi du Ciel et de la terre. Comment ne pas servir le grand Seigneur de toutes choses ? Aussi quoiqu'il fut nouveau chrétien, il était partout connu comme tel et son nom était répété par toutes les bouches. On voit donc que la terreur n'avait pas encore atteint tous les cœurs, ni fait fermer toutes les bouches.

Dallet Volume 1 Livre 1 Chapitre 4 (Daveluy Volume 4 f. 35)

Cependant les ennemis de la religion, dont les clameurs avaient été moindres pendant quelques années, étaient loin de se tenir en repos. Ils tramaient toujours sourdement leurs affreux complots, et sans doute ne préparaient leurs batteries dans le secret que pour les rendre plus formidables. Dès l'année 1788 (mou sin), Ni kei kieng i⁷⁴, d'abord ami de Seng houn i et compagnon de ses études, qui jusque là avait été porté pour la religion, se retira, fit même quelque écrit contre les Chrétiens et alla grossir le parti de Hong Nak-An i⁷⁵ ennemi déclaré de la foi et l'un de ses plus haineux adversaires. Appliqués sans cesse à recueillir tout ce qui pouvait les faire parvenir à leur but, ils épiaient la conduite et les paroles des Chrétiens et n'attendaient qu'une occasion favorable pour éclater et tâcher de les faire périr.

L'année 1791 (sin hai) la leur fournit bientôt, lorsqu'à la mort de la mère de Ioun Tsi t'siong i, ce chrétien ne fit pas les sacrifices aux parents défunts selon l'usage. Ioun Tsi t'siong i⁷⁶, qui va nous occuper maintenant, appelé encore Ou iongi et nommé Paul au Baptême descendait d'une famille illustre de l'île Hai Nam⁷⁷. Ses ancêtres tinrent souvent une place distinguée parmi les dignitaires du royaume et un certain nombre d'entre eux se firent aussi un nom dans les lettres. Son père était venu s'établir dans le district de Tsin san, province du Tsien la au village de Tsang kou tong⁷⁸, C'est là qu'il naquit en l'année Kei mio 1759. Dès l'enfance son intelligence et sa bonne conduite se firent remarquer et bientôt il acquit une réputation de talent. (Sa famille se livrait à l'étude de la médecine et y avait de la réputation.) En l'année 1783 (kei mio), à l'âge de 25 ans, prenant part aux examens public il fut couronné et reçut son diplôme de bachelier dit Tsin sa⁷⁹. L'hyver de l'année suivante, s'étant rendu à la capitale, il y trouva chez Kim Thomas, dit Pem ou⁸⁰ deux livres de Religion qu'il emporta avec lui et dont

⁷³ 최필공 Choe Pil-gon 崔必恭 (1744-1801) Thomas. Bienheureux.

⁷⁴ 이기경 Yi Gi-gyeong 李基慶 (1756-1819)

⁷⁵ 홍낙안 Hong Nak-an 洪樂安 (1752-?) (Note de Daveluy) Hong Nak an i était bien du parti des Nam in. Nous ne savons pourquoi il se mit toujours à la tête de leurs ennemis. Toujours le premier à attaquer la Religion et ses partisans il fut cependant impliqué dans leur ruine et nous le nommons à dessein. Plus tard il changea son nom et s'appela hei oun i (La raison en est dans la division des Nam in, voir la lettre de Hoang Alexandre.)

⁷⁶ 윤지충 Yun Ji-Chung 尹持忠 우용 Wooyong 宇庸 1759-1791 Paul. Bienheureux.

⁷⁷ 해남 Haenam

⁷⁸ 장구동 長久洞 Janggu-dong

⁷⁹ 진사 Jinsa 進士

⁸⁰ 김범우 Kim Beom-woo 金範禹 (1751-1787) Thomas.

il tira une copie, mais ne pratiqua pas encore. Ce ne fut qu'environ trois ans après qu'ayant appris de Tieng Iak tsien i, tout l'ensemble de la Religion il l'embrassa sur l'heure et l'a pratiqua avec ferveur. (Tsi t' siongi était cousin germain de Tieng par sa tante paternelle. Ce qu'il dit de Kim Pem ou déjà mort pourrait bien être une ruse pour cacher la famille Tieng qui peut-être l'aurait instruit la première.) Plus tard ayant appris que la Religion était proscrite, il brûla une partie de ses livres par précaution, sans toutefois cesser de lui être dévoué et d'en remplir exactement les pratiques. Nous ne voyons nulle part qu'il se soit beaucoup répandu parmi les Chrétiens. Il paraît probable que par précaution ou pour d'autres raisons il eut assez peu de rapports avec eux et qu'il s'occupa peu de la propager. En 1790 il apprit que la lettre de l'Evêque de Péking défendait les sacrifices et prostrations aux parents défunts et n'en continua pas moins à rester attaché à sa foi et à ses devoirs religieux, et il brûla les tablettes de deux générations conservées dans sa famille selon la coutume. Sur ces entrefaites sa mère nommée Kouen vint à mourir pendant l'été de 1791 (Sin hai). La position était délicate. Paul chez qui le décès de sa mère allait attirer successivement tous ses parents et amis pour faire leurs condoléances et assister aux sacrifices se trouvait placé entre deux abîmes. Il devait ou violer sa foi et renier son Dieu du moins en action ou se tenir prêt à affronter les reproches, injures et peut-être plus de la part de mille personnes connues et inconnues. Pour tout autre, l'hésitation eut pu avoir lieu. L'âme noble et droite de Paul lui a bientôt fait prendre un parti. Il revêtit le deuil, pleure sincèrement sa mère, fait pour elle tout ce que peut suggérer en pareil cas une piété filiale éclairée et bien entendue, Rien ne manquait à ce qu'exige l'amour et la convenance ; seulement pas de sacrifices. Tout aussitôt les murmures s'élèvent et se font entendre. Partout les conversations roulaient sur un attentat jusqu'alors inouï dans la personne d'un enfant de noble ; la critique se répand de village en village, redouble avec le nombre de ceux dont la nouvelle frappait les oreilles, et en peu de temps une rumeur d'indignation retentit dans toute la contrée et ses échos ont été entendus fort au loin. Signalé comme impie pour tout ce qu'il 𠄎 avait de plus cher, montré du doigt par ses voisins comme un être qui a renié tout sentiment et principe naturels, injurié et menacé d'être traduit comme rebelle à son roi. Paul se trouvait déjà comme mis au ban de la société. Qu'on se figure si l'on peut la douleur, les angoisses et l'amertume dont son cœur était abreuvé.

Lui il n'y a qu'un instant entouré de l'estime et des applaudissements de tous les environs, se trouve tout à coup en butte à tous leurs traits envenimés, foulé aux pieds de tous et déchiré par d'affreuses imputations. Toutefois le juste ne se laissera pas abattre et vaincre par l'adversité. Il avait pour soutien et consolation sa conscience calme qui ne lui reproche aucun crime, l'exemple du divin Sauveur que les injures et les calomnies ont le premier poursuivi, et puis la grâce de son Dieu qui peut bien éprouver, mais n'abandonne pas ses serviteurs. Et aussi persista-t-il dans la noble profession de sa foi. Cette nouvelle parvint aux oreilles de Hong Nak an i : et aucune autre n'eût pu lui causer tant de joie. Aussitôt il adresse une pétition au premier ministre T'sai, alors tout puissant et il ne demandait rien moins que de faire poursuivre et condamner à mort le chrétien. La réponse du ministre à cette époque ne nous est pas connue. Il paraît toutefois qu'il donna des ordres au gouverneur de la province. (Le 22 de la 10^o lune, le ministre T'sai⁸¹ demanda au roi que ceux qui seraient convaincus du crime de la nouvelle Religion fussent punis du dernier supplices pour effrayer et faire revenir tout le monde, le roi le permet (manuscrits), Voir plus bas les notes du 6 et 9 de la 11^o lune).

Mais Hong Nak an i ne s'en tint pas là. Il écrivit aussi au mandarin du district de Tsin sou⁸², qui était alors Sin Sa Ouen i⁸³, afin de le presser de faire des perquisitions et de pousser

⁸¹ 채제공 Chae Je-gong 蔡濟恭 (1720-1799)

⁸² 진산 Jinsan (?)

⁸³ 신사원 Shin Sa-won 申史源 (1732-1799)

vivement l'affaire. Ce fut probablement vraisemblablement cette lettre qui détermina le Sa oueni à faire les premières démarches.

D'après les usages de ce pays, la visite domiciliaire chez un noble est une chose délicate et dangereuse, mais au courant des moindres détails par le bruit public, il était sûr de son coup. Il se rendit donc chez Ioun Paul, dit Tsi t'siongi et trouvant la boîte extérieure des tablettes il fut un peu interdit ; mais trop bien renseigné il examina de très près et s'apercevant qu'elle était vide⁸⁴, (la boîte extérieure des tablettes est formellement prohibée aux Chrétiens, mais alors comme aujourd'hui il paraît que quelques uns se faisaient illusion sur sa licéité avec la différence toutefois qu'alors l'ignorance pouvait excuser ce que des instructions formelles ont rendu si clair par la suite. C'est du moins ce que la conduite franche et décidée de Tsi t'siongi dans toute cette affaire nous donne à supposer.) et il fit à l'instant saisir. (Il paraît par les interrogations que Ioun Paul et Kouen Jean⁸⁵ s'étaient retirés l'un à Koang t'siou⁸⁶, l'autre à Han san, probablement pour éviter les grands coups. Le mandarin n'a donc fait que donner ordre de les saisir. Cet ordre étant parvenu à leurs oreilles avec la nouvelle de la prise de l'oncle de Paul, ils vinrent de suite se livrer, faisant route jour et nuit. Nous ignorons si cet oncle de Paul était chrétien. Il paraît avoir été relâché de suite.) et emmener le chrétien, et envoya en donner avis au gouverneur de la province. Ioun Paul arriva à la préfecture de Tsin San le soir du 26 de la 10^e lune de Sin hai 1791. Les interrogatoires y commencèrent ce même jour et furent continués les suivants jusqu'à la réponse du gouverneur, qui l'appela à son tribunal, où il fut envoyé le 29 de cette même Lune. Le gouverneur de la province de Tsien la⁸⁷ résidant à Tsien tsiou⁸⁸ était alors Tsieng Min Si⁸⁹. Paul interrogé sur ce qu'il avait fait de ses tablettes, répondit d'abord les avoir enterrées ; réponse qu'il fit sans doute pour choquer moins les idées du pays. Mais ayant creusé la terre au lieu indiqué par lui et ne les trouvant pas on se mit à lui faire subir différents supplices et tortures atroces. C'est alors qu'il fit sa profession de foi claire et solide en ces termes : Après la mort de l'homme, son corps retourne dans la terre et son âme va soit au Ciel soit dans l'enfer. Il n'y a pas d'âme qui puisse et doive rester dans la maison du défunt. Ceci est une vérité claire et démontrée que je connais certainement. Prendre une tablette de bois pour lui offrir des sacrifices et des nourritures, c'est témoigner aux parents sa piété et son amour par une voie fausse. Que sont ces tablettes sinon un morceau de bois coupé sur la montagne et livré à l'ouvrier pour le tailler et y passer le ciseau. Mais ce travail de l'ouvrier peut-il faire que l'âme des parents vienne y résider ? Ces Tablettes ne sont donc pas le père et la mère. C'est un simple morceau de bois ; et dès lors, comment pourrais-je les honorer comme père et mère ? Notre vraie Religion du Maître du Ciel défend à bon droit une pareille superstition. Or, je suis chrétien et observe tous les commandements de Dieu. J'ai donc brûlé ces objets. » C'était la première fois sans doute qu'un gouverneur assis à son tribunal rencontrait une telle liberté de paroles. Chacune d'elles taillait dans le vif et attaquait les affections les plus intimes de ces peuples-ci, en dévoilant le vide de leurs croyances religieuses dont les fondements étaient ainsi sapés et chancelants. Le gouverneur, après une déclaration si formelle, fit immédiatement son rapport et l'envoya au roi. Il nous reste quelques détails sur les interrogatoires que Paul eut alors à subir. Ils roulent uniquement sur le crime d'avoir détruit les tablettes des ancêtres et de ne pas sacrifier aux parents défunts ; ils n'offrent du reste rien

⁸⁴ (Note de Daveluy) (Tout est à refaire depuis la prise : voir sa notice envoyée en France et y incluse tout l'interrogatoire et la défense de Ioun tsi t'siongi qui ont été envoyés à part.)

⁸⁵ 권상연 Gwon Sang-yeon 權尙然 (1751-1791) Jacques. Bienheureux.

⁸⁶ 광주 Gwangju

⁸⁷ 전라 Jeolla

⁸⁸ 전주 Jeonju

⁸⁹ 정민시 Jeong Min-si 鄭民始

de très intéressant. Paul aussi présenta sa défense que nous avons non en caractères chinois qui formaient l'original, mais traduite en coréen. Qu'on ne se figure pas ici un plaidoyer tels qu'ils sont en usage en Europe avec toutes les précautions oratoires et les diverses ressources que fournit l'éloquence. Ce sont uniquement quelques pages, où il rend compte de sa conduite et s'efforce sans blesser aucunement les principes de sa foi, de la présenter sous un jour moins odieux et moins révoltant pour l'opinion publique, dont il avait été forcé par devoir de choquer les idées. Elle peut à peu près se résumer ainsi :.....

Le roi était alors Tsieng tsong⁹⁰, âgé de 40 ans. Il gouvernait le royaume depuis environ 15 ans et l'histoire le signale comme un prince sage, modéré, prudent, ami de la science et juste appréciateur des belles qualités de ses sujets. Il avait reçu le rapport du gouverneur du Tsien la, et la suite fait présumer qu'il n'était pas décidé à porter les choses si loin. Mais son premier ministre T'sai le poussa à faire mourir le chrétien et à ordonner d'exposer sa tête pendant cinq jours devant le public, pour effrayer les populations du midi et les empêcher de suivre la religion. Le roi finit par donner son consentement et la dépêche en fut immédiatement expédiée. Il faut croire que les ennemis de la Religion se montraient alors bien menaçants, car le ministre T'sai, homme supérieur et non hostile aux Chrétiens, était lui-même du parti des Nam in et parent ou ami de presque tous les hommes éminents alors connus comme chefs de la Religion. Cette conduite de sa part surprit beaucoup et on l'explique en pensant que par crainte de donner prise sur lui et sa famille, il préféra abonder dans le sens des accusateurs les plus violents ; ce qui toutefois ne le sauva pas entièrement comme nous le verrons. Très peu de temps après l'expédition de la condamnation à mort, le roi se repentit d'avoir cédé aux instances qui lui avaient été faites ; (par la pensée que ce 1^{er} acte deviendrait loi de l'état et qu'on continuerait à mettre à mort tous ceux qui suivraient cette religion) des ordres pressants furent donnés et il envoya un courrier extraordinaire avec ordre de surseoir à l'exécution et d'attendre de nouvelles délibérations.⁹¹ Il était trop tard.

A la réception des premières dépêches, on avait tout consommé et Paul portant sa tête sur l'échafaud avait obtenu la couronne le 13 de la 11^e lune. Dans la trente troisième année de son âge. Ainsi eut lieu la première exécution publique d'un chrétien, que le roi lui même avait voulu éviter, mais qui depuis ce jour, n'en servit pas moins toujours de point d'appui à nos ennemis pour faire considérer la condamnation à mort des Chrétiens comme loi de l'état et fut par le fait la cause des ruisseaux de sang, qui tant de fois inondèrent la Corée. Ioun Tsi t'siongi y gagna la palme du martyr dont Kim Pem-Ou lui avait courageusement montré le chemin. Sa réputation et son influence morale devint alors bien grande dans toute la chrétienté et nul doute que son intercession aussi n'ait bien contribué à attirer dans l'arène et à soutenir dans le combat la nombreuse troupe de ses imitateurs. Nous ne voyons nulle part que Tsi t'siongi ait eu de fils ; mais il laissa une fille, qui parvenue à l'âge nubile fut mariée selon sa condition. (La fille de Paul avait alors 13 ans, elle se retira momentanément dans la maison du père de Kim Thomas, prétorien et élève de Tsi t'siongi. Le jour elle se cachait dans le jardin et la nuit venait dans la maison. Elle fut mariée à un Song à Sout Pangi⁹², district de Kong tsiou. Sa mère la suivit chez son beau fils et continua dit-on à pratiquer. Mais aucun chrétien n'a eu depuis de rapports avec cette famille.) En effet les persécutions n'étaient encore qu'à l'état d'essai et la haine de la Religion n'avait pas encore eu le temps de compléter son système infernal et d'en organiser les nombreux réseaux⁹³. Plus tard, les Chrétiens proscrits et

⁹⁰ 정조 Le roi Jeongjo 正祖 (1752-1800) fut connu comme Jeongjong jusque vers la fin du 19^e siècle.

⁹¹ (Note de Daveluy pour la page 40) Il ne paraît pas que Paul et son compagnon ait eu de violents supplices à subir. Je ne trouve que 30 coups sur les jambes. La haine était alors moins envenimée que par la suite.) Voir la lettre de l'Evêque de Péking

⁹² 숯방이 Soutpang

⁹³ A la mort de sa tante, mère de Tsi t'siongi,

poursuivis par d'indignes traitements et placés de fait bien au dessous du dernier conspirateur contre le roi ou la sureté de l'Etat, ne seront plus même sensés faire partie de la société, et leurs enfants ne purent plus nulle part espérer trouver un parti convenable à leur naissance ou à leur position.

Tsi t'siongi eut près de lui un généreux compagnon de ses combats et de sa gloire dont nous n'avons pas parlé pour ne pas couper la narration de son martyre, Il s'appelait Kouen Siang ieni, nommé Jean (Jacques d'après la lettre de l'évêque de Péking) au Baptême. Sa famille originaire de An Tong, province de Kieng Siang, s'établit ensuite à T'an Pang, district de Kong Tsiou⁹⁴ et sans être de très haute noblesse comptait parmi ses membres quelques personnages assez distingués. Jean qui était parent de la mère de Tsi t'siongi se livrait à l'étude des lettres et s'appliquait à la fois à régler sa conduite et ses mœurs, quand il fut instruit de la Religion par Tsi t'siongi lui-même : et se rendant de suite à l'appel de la grâce, il ne cessa plus de la pratiquer fidèlement. A la mort de sa tante, mère de Tsi t'siongi, il ne se montra pas moins généreux que celui-ci et il ne fit aucun des sacrifices superstitieux prescrits par l'usage. Nous n'avons sur lui aucun document détaillé, ces deux Chrétiens purent se fortifier et consoler mutuellement. Kouen Jean partagea avec Ioun Paul les reproches et les injures de ses parents et amis et de tout le voisinage. Il fut pris avec lui et emprisonné à Tsien tsiou.

Il y subit avec lui et d'une manière non moins constante les interrogatoires et les supplices de la question. Il fut décapité en même temps pour la foi à Tsien tsiou le 13 de la 11^e lune (8 Xbre 1791 après midi) de l'année Sin hai 1791, à l'âge de 41 ans.

Dallet Volume 1 Livre 1 Chapitre 5 (Daveluy Volme 4 f. 42)

Pendant que la Religion était ainsi attaquée et si glorieusement défendue devant le premier tribunal de la partie méridionale du royaume par deux athlètes, qui scellaient la vérité de leur sang, plusieurs de ses principaux membres étaient appelés aussi à la Capitale sur le théâtre des combats. L'affaire de Tsien san en fut encore l'occasion. Hong Nak ani, Mok Man tsiongi⁹⁵ etc. présentèrent une accusation contre Kouen Xavier⁹⁶, dit Il Sin i qu'ils désignaient comme le principal chef et fauteur de la Religion.

(Ж Nous avons sous les yeux plus de 30 adresses au roi, pétitions aux ministres, etc. qui parurent de la 9^e à la 12^e lune ; quelques unes parurent encore l'année suivante. Que l'on juge de là du bruit et du soulèvement d'alors, car chaque pièce représente une coterie d'après l'usage.)

Celui-ci n'avait pas été inquiété à l'affaire de 1785 malgré son courage et ses réclamations publiques. Cette fois il ne put d'avantage échapper à l'envie de ses ennemis qui d'ailleurs ne pouvaient pas ignorer l'influence que son nom, sa science et ses efforts avaient chaque jour sur la propagation de l'Evangile. (Le 6 de la 11^{ème} lune le ministre des crimes Kim Tsang tsiipi demande au roi de faire des perquisitions pour détruire tous les livres de Religion ; que ceux qui les livreraient d'eux mêmes ne soient pas punis, mais que ceux qui ne les auraient pas livrés soient jugés selon la loi. Le roi répond que cet ordre a déjà été donné précédemment et il intime de fixer un délai de 20 jours, à partir de la publication dans chaque district, après quoi tout infracteur surpris devra être poursuivi selon la loi. Il commande que la publication se fasse en règle pour que personne ne puisse l'ignorer. – 9 de la 11^e lune dans une ordonnance

⁹⁴ 공주 Gongju

⁹⁵ 목만중 Mok Man-jung 睦萬中 (1727-1810).

⁹⁶ (Note de Daveluy) En 1791 le gouvernement fit afficher la mort de Ioun et Kouen dans tous les villages et détournait le peuple de la Religion.

le roi dit qu'il ne s'agit pas ici seulement d'une affaire d'enterrement de la part des deux nobles, mais qu'il s'agit du crime de porter la main sur les tablettes. Or si on supporte de tels faits, que ne devra-t-on pas supporter ? Il commande de rabaisser le rang de la préfecture de Tsin san, dans le district de laquelle le mal a pris naissance et de la mettre en dessous des 53 préfectures de la prov. de Tsien la, puis veut que le mandarin en soit cassé pour ne pas avoir pris l'initiative par lui-même, et puni les coupables. Il ordonne que dans tout le royaume on pousse les lettrés à l'étude des vrais principes dans les livres classiques, recommande de faire un choix plus consciencieux pour les examens de chaque province qui approchent et témoigne vouloir y récompenser le mérite et la vertu.) Il fut donc arrêté et traduit devant le tribunal des crimes à la 11^e lune. Ne pouvant pas obtenir une rétractation de la part de cet homme dont les convictions étaient si fortes, on le mit successivement plusieurs fois à la torture, et des supplices extraordinaires furent employés pour y réussir. Mais Xavier ferme dans les tourments ne se laisse pas un instant ébranler. Il fit clairement sa profession de foi sous le fer et le fouet des bourreaux comme auparavant.

Il est impossible, dit-il, de ne pas servir le grand Dieu Créateur du Ciel, de la terre, des Anges et des hommes. Pour tout au monde je ne puis le renier, et plutôt que de manquer à mes devoirs envers lui je préfère subir la mort.

Les tortures avaient réduit son corps à un état affreux qu'il serait difficile de peindre. Le roi qui connaissait Il sin i pour un homme éminent et doué de mille belles qualités ne pouvait se décider à le faire mettre à mort, et toutefois il désirait le faire changer de sentiments. Il commanda donc d'employer tous les moyens imaginables pour le gagner. D'après ses ordres recommença un nouvel assaut plus terrible que les précédents : Ce ne sont plus les supplices et les menaces, mais tous les moyens d'insinuations qui sont mis en jeu, les caresses, les flatteries, les promesses de toute espèce sont successivement déployés avec toutes les ressources que l'amitié et la compassion peuvent suggérer et aucune des affections propres au cœur humain ne fut laissée sans passer par l'épreuve : mais tout étant inutile, on revint encore aux supplices et aux tortures. Xavier se montra aussi insensible d'un côté comme de l'autre, soutint avec une constance admirable toutes ces manœuvres tentatrices ; et tous les moyens étant épuisés sans succès, le roi cependant ne pouvant le sacrifier entièrement, il fut condamné à l'exil dans l'île de Tsiei tsiou⁹⁷ (Quelpaert) avec ordre au gouverneur de le mettre à la question trois fois par mois jusqu'à sa soumission. Xavier restait donc victorieux de ces épouvantables menées de l'Enfer et avait conservé la foi intacte. Il sortit de prison et l'état de ses blessures étant par trop inquiétant, il lui fut permis de rester quelque temps avant de partir pour l'exil. Il passa ces jours là dans la maison de Ni Ioun ha⁹⁸. Pendant ce séjour tout occupé à soigner ses blessures et aux préparatifs du long voyage qu'il allait entreprendre pour se rendre au lieu de l'exil, il ne s'attendait pas à une dernière attaque qui allait encore l'assaillir.

A l'instigation du roi encore, des personnes du tribunal des crimes vinrent lui représenter que sa vieille mère, alors âgée de 80 ans, ne pouvait tarder à mourir et que lui allant au delà de la mer, ne pourrait supporter d'en être séparé et de ne pas assister à ses derniers moments, On ne lui parla pas directement d'apostasie qu'il repoussait toujours avec indignation, mais on l'engagea seulement à une toute petite soumission vis à vis du roi qui ferait commuer son exil et lui éviterait le voyage d'outre-mer. Xavier fut sensiblement ému à cette pensée et soit qu'il ait fait lui-même quelque signe, soit, comme d'autres l'assurent qu'un des assistants l'ait fait pour lui,⁹⁹ à l'instant on dépêcha vers le roi et on commua son exil à la ville de Niei

⁹⁷ 제주 Jeju

⁹⁸ 이윤하 Yi Yun-ha 李潤夏 (1757-1793).

⁹⁹ (Note de Daveluy) Une tradition rapporte la phrase écrite alors par Xavier en Chinois. La voici : Sie iang tsi hak i (ie) Kong maing tsi hak io t'an poul tsieng. Cette phrase un peu incomplète était toutefois compréhensible. Elle signifie : La Doctrine des Européens est très différente La Doctrine de Confucius et Mangtse est mauvaise et non droite On lui fit remarquer qu'il manquait au milieu de la phrase un caractère (ie) nécessaire pour la compléter.

San¹⁰⁰. Hélas ! il n'eut pas même le temps de s'y rendre. A peine se fut-il mis en route que la violence de ses blessures le fit succomber et il mourut dans une hôtellerie.

Nous voudrions déchirer cette page de l'histoire que la vérité nous force à écrire. Eh quoi ! Cet homme que nous avons vu si grand dans sa vie, si grand au milieu des supplices encore, vient de flétrir ses derniers moments par une tache que nous ne pourrions effacer ; et quoique le peu de précision des documents ne nous permette pas d'apprécier la portée de sa faiblesse, nous en sommes réduits toutefois à rester le cœur navré de ce doute insoluble et d'une crainte fondée. Heureux si après avoir (refusé) perdu la couronne du martyr que les Anges tenaient déjà suspendue sur sa tête, il a pu trouver grâce devant le Dieu, dont il eut le bonheur d'établir le culte dans ce royaume sur des bases solides et définitivement stables ! C'est le second exemple notoire que nous rencontrons de ces chutes occasionnées par un regard trop naturel jeté sur les auteurs de nos jours, pour apprendre à la postérité qui dans ces pays surtout, aura besoin de cette leçon, que l'amour des parents, d'ailleurs si juste et si raisonnable, doit lui-même être contenu dans des bornes, qui lui permettent l'harmonie avec d'autres devoirs non moins sacrés.

Ni Seng houn i, que nous avons vu se retirer si honteusement et qui sans même avoir vu le feu, avait voulu se mettre à l'abri des coups, était alors mandarin de la ville de P'ieng t'aik¹⁰¹. Malgré sa défection connue du public, la haine l'y poursuivit encore. Hong Nak An i et ses partisans présentèrent à la cour une requête où il était signalé comme chef des Chrétiens, ajoutant qu'on l'avait vu à la préfecture lire les livres de cette secte. Puis ils soudoyèrent des gens pour l'accuser de ne pas faire les prostrations en usage au temple de Confucius et finissaient par demander qu'il fut traduit et jugé selon les lois. On ne put ne pas examiner des faits en apparence si graves. Des perquisiteurs furent envoyés sur les lieux, mais n'ayant pas trouvé de preuves de la vérité des accusations, Seng houn i (fit alors un écrit pour se défendre) échappa pour cette fois aux mains des comploteurs, qui furent même punis pour leur odieuse calomnie. Dans cette même requête, nous trouvons les paroles suivantes : « Parmi les dignitaires du royaume et les personnages en réputation, déjà sept ou huit sur dix ont embrassé et sont perdus dans cette Doctrine. Où arriverons-nous donc ? » Personne sans doute, ne se laissera tromper par la malice des auteurs dont l'exagération était manifeste ; mais nous croyons pouvoir y trouver la confirmation de la propagation réelle de la religion à cette époque, du grand nombre de ceux qui peut-être sans la pratiquer la voyaient du moins de bon œil, et surtout de la crainte fondée que concevaient ses ennemis de la voir sous peu envahir la masse et l'opinion, si on n'y portait suite quelque remède violent.

Xavier répondit : "Laissez-moi donc tranquille, faites ce que vous voudrez. Le caractère fut ajouté et présenté au roi qui en fut satisfait. Le sens de la phrase était tout changé. Elle signifiait alors : La doctrine des Européens est toute différente de la doctrine de Confucius et Mangtse, elle est mauvaise et non droite.

⁹⁹ 예산 Yesan

¹⁰¹ 평택 Pyeongtaek

(Nous trouvons dans les monuments de l'époque la prise et le procès de T'soi in t'siel¹⁰², Tieng in hieki¹⁰³, Son Kieng ioun i¹⁰⁴, Iang tek nioun i¹⁰⁵, T'soi in kiri¹⁰⁶, T'soi p'il tiei¹⁰⁷ et autres, tous apostasièrent alors et tous furent martyrs plus tard.)

Cette année encore T'soi Thomas, dit P'il-Kongi¹⁰⁸, que nous avons vu ne pas craindre de crier tout haut dans les rues qu'il fallait nécessairement servir le grand Dieu du Ciel et de la terre, fut aussi saisi, probablement sur le bruit de la réputation qu'il s'était lui-même attirée, puis traduit devant le tribunal des crimes. Interrogé sur sa Religion et ses sentiments, il répondit hardiment et à haute voix, là comme ailleurs qu'il fallait absolument suivre la Religion du Maître du Ciel et qu'il était disposé à en remplir toujours les devoirs.

Les supplices auxquels il fut d'après cela, soumis ne lui firent changer ni de sentiments ni même de ton. Il répondit toujours avec une simplicité, une franchise et une conviction qui mettaient tout le monde dans l'admiration. Le roi l'ayant appris admira et aima cette franchise, et ayant pitié de lui, il voulut lui conserver la vie ; et en conséquence commanda d'essayer d'obtenir de lui par la persuasion quelques paroles qui pussent au moins pallier les choses. On s'appliqua donc à le séduire. Les ruses les caresses et tout ce que l'on peut faire en pareille circonstance fut employé près de lui, mais en vain. Toujours la même constance et les mêmes réponses. Le roi cependant ne voulut pas permettre de poursuivre. Sur ces ordres le vieux père et le frère de Thomas furent appelés et par leurs larmes et supplications, ils essayèrent d'émouvoir ce cœur généreux insensible à tous les efforts.

Thomas fut fort impressionné. Tous les sentiments de la nature étaient révoltés.

Toutefois il ne se rendit pas et dit encore que quoiqu'il en fut il ne pouvait se résoudre à renier son grand roi et son grand père. Tous les moyens et toutes les ressources étant épuisées sans succès, il ne restait plus qu'à sévir selon toute la rigueur des lois, et plusieurs fois le ministre des crimes demanda à poursuivre l'exécution et le roi ne voulut jamais y consentir. A la fin le ministre ayant lui-même compassion pour P'il kong i, fit dire au roi qu'il avait fait une toute petite soumission, quoi que ce ne fut pas, et aussitôt le prince louant beaucoup son bon esprit et son obéissance lui fit donner une belle place parmi celles que peuvent occuper les familles de médecins, et dans une autre affaire encore se félicita du changement d'idées de P'il kong i. Celui-ci soit qu'il eut réellement fait une légère soumission, comme le prétendent quelques autres, soit qu'il eut enfin senti qu'il était de son devoir de réclamer contre des paroles qu'il n'aurait pas proférées, tomba bientôt dans une grande tristesse, se mit à pleurer sa faiblesse et se laissa même aller quelques temps au découragement. Mais peu après, touché d'un vrai repentir, il reprit sa première ferveur avec la fidélité à tous ses devoirs et nous le verrons encore appelé à confesser de nouveau sa foi.

+ (voir à page 49 T'soi Jean (Voici ce que dit Hoang Alex. de T'soi Jean. « Le catéchiste en chef, T'soi Jean¹⁰⁹, était neveu éloigné de T'soi Mathias, décapité en 1795, appliqué à bien instruire sa maison, il fut, quand la Religion pénétra en Corée, un des premiers à l'embrasser ;

¹⁰² 최인철 Choe In-cheol 崔仁喆 (?-1801). Ignace. Bienheureux.

¹⁰³ 정인혁 Jeong In-hyeok 鄭仁赫 (?-1801). Thaddée. Bienheureux.

¹⁰⁴ 손경윤 Son Gyeong-yun 孫敬允 (1760-1802). Gervase. Bienheureux.

¹⁰⁵ 양덕윤 Yang Deok-yun 梁德潤

¹⁰⁶ 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795). Matthias. Bienheureux.

¹⁰⁷ 최필제 Choe Pil-je 崔必悌 (1770-1801). Pierre. Bienheureux.

¹⁰⁸ 최필공 Choe Pil-gong 崔必恭 (1744-1801) Thomas. Bienheureux.

¹⁰⁹ 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 dit 관천 Gwancheon 冠泉 (1754-1801) Jean. Bienheureux.

calme, prudent, éclairé et diligent, il passa ses 20 ans sans varier un instant et à la beauté de ses exemples, il joignait une parole toujours droite et douce. Aussi quelqu'un se trouvait-il dans la peine ou la tristesse à raison de quelque doute, ou contrariété, à peine avait-il vu Jean que ses doutes ou sa tristesse diminuait, toute difficulté disparaissait, et après avoir entendu quelques mots de sa bouche, il avait le cœur au large et tout était résolu. Expliquait-il les vérités de la Religion, il le faisait avec précision et clarté et savait les faire goûter.

Il parlait sans apprêt et sans chercher à plaire et toutefois chacun l'écoutait avec plaisir et sans se lasser, toutes ses paroles pénétraient bien avant dans le cœur et les auditeurs en retiraient un grand fruit. Très résigné à la volonté de Dieu, l'humilité lui était comme naturelle et quoiqu'il n'y eût dans sa conduite rien de frappant, on ne pouvait jamais y voir rien de répréhensible, aussi était-il le premier des Chrétiens pour la vertu et l'estime qu'on en faisait, personne qui ne l'aimât et n'eût confiance en lui ». Ce tableau montre bien qu'en tout pays la vraie vertu est la même et toujours aussi appréciée).

Ici se termine ce qui nous a été conservé sur cette année 1791, qui vit prendre naissance à la première persécution véritable que la Religion eut à subir en Corée. Quoique le nombre de combattants n'ait pas été considérable, chaque parti commença dès lors à s'y montrer à découvert. La position du catholicisme était toute faite. Ici comme toujours c'est la vérité, mais pure et entière. La devise du chrétien c'est la fidélité, l'amour, le dévouement pour Dieu, le grand roi de l'Univers, le père de tous les hommes, et cela au prix même de son sang propre. Ses adversaires y entreprennent la défense de leurs vieilles traditions, dont les fondements mis à découvert, ne présentent déjà que vide et faiblesse, mais qu'ils veulent soutenir par la ruse, le mensonge et la calomnie qu'ils mettent en jeu pour faire donner la mort aux Chrétiens.

Le combat est réellement engagé. Nous voyons au milieu des partis un roi non partisan de la Religion, il est vrai, mais loin de partager à son égard les opinions violentes des accusateurs. Sage réservé, juste appréciateur des grands hommes et avare du sang de ses sujets, il n'a pas encore pris un parti définitif et il continuera sur ce pied. Et quoique sa faiblesse n'ait pu empêcher l'effusion du sang, il ne fut pas persécuteur.

Le triomphe de nos deux martyrs ne fut pas effacé aux yeux du public par la faiblesse de quelques uns des combattants. Cette faiblesse elle-même, par toutes les circonstances qui l'accompagnèrent, fut aux yeux de presque tous un triomphe pour la foi, et vaincus, ils ont été dans ce pays regardés comme vainqueurs. Aussi la chrétienté intimidée de toutes parts, ne fut pas découragée et se réunit presque aussitôt sur son premier pied. On ne signale pas de nouvelles défections ; tandis que les rangs se resserraient peu à peu de toutes parts.

Ni Pieki et Kouen Xavier n'étaient plus ; Ni Seng houn i avait déserté les drapeaux : Les chefs éminents avaient donc disparu. Il est vrai que Kouen T'siel sin i, frère aîné de Xavier et l'illustre famille des Tieng étaient toujours là et se montraient fidèles : mais peu mêlés aux affaires extérieures ils ne dirigèrent jamais à proprement parler la Chrétienté. A partir de ce moment T'soi Jean (voir note supra + page 47°) surnommé Koan tsien i, et T'soi In kiri nommé Matthias, homme zélés et capables mais de la classe moyenne, et qui n'avaient pour eux ni les talents ni l'influence des hommes imminents qui n'étaient plus. Cependant la Religion n'en souffrira pas et continuera ses pas progressifs d'une manière non moins réelle quoique peut-être moins éclatante aux yeux des payens. Et s'il est permis de sonder la conduite de la Providence, ne semble-t-il pas qu'après avoir excité le premier ébranlement par le moyen de quelques grands noms environnés de science, elle a voulu presque aussitôt les faire disparaître pour montrer que la Religion n'en a pas besoin. Leçon bien nécessaire dans ce pays surtout où en égard à l'enthousiasme et à l'entrain qu'attire tout ce qui est docte et savant, et au respect qu'impose une haute naissance, il eut été à craindre que le christianisme ne fut considéré lui-même que comme une de ces belles doctrines philosophiques, purement

naturelles qui après avoir jeté quelque éclat et ébloui quelque temps les yeux doivent nécessairement passer, ut non evacuetur Crux Christi. C'est donc sur ce nouveau pied que nous allons désormais essayer de suivre la marche des événements.

Joindre plus haut à la 42° page à ce signe Ж

L'effet¹¹⁰ que les ennemis de la religion attendaient d'une exécution public des Chrétiens se répandit bientôt au loin. Les mandarins enhardis et peut-être poussés par les méchants se mirent à y faire écho dans beaucoup de districts. Malgré le défauts de documents, nous voyons alors beaucoup de Chrétiens saisis au district de Koang-tsiou avec T'soi Marcellin et racheter leur vie par l'apostasie. (Tout cela au Nai p'o).

Au district de Hong tsiou¹¹¹ de même (famille de Seng hoa).

Au district de Tong tsin¹¹², Pai François avec beaucoup d'autres se laisse aller à la même lâcheté que plus tard il doit racheter de sa mort. Le district de Mien t'sien se fit remarquer par le grand nombre des emprisonnements. Pak Laurent¹¹³ voyant les Chrétiens emprisonnés depuis plusieurs mois les plaignait du fond du cœur et avait eu plusieurs fois le courage d'aller les consoler. Un jour, alors qu'on venait de leur servir le déjeuner, il va frapper à la porte du mandarin, entre vis à vis de lui et crie d'une voix forte : Battré violemment un peuple innocent, le tenir en prison pendant plusieurs mois, qu'est-ce donc que de tels principes. Le mandarin en colère demanda quel est cet individu. On répondit que c'est un homme de Hong tsiou le frère de Pak hteu ki, alors enfermé pour la Religion. De suite il est saisi, on lui passe une lourde cangue au cou et on le bat violemment. Laurent ne se laisse pas ébranler ni intimider et dit au mandarin : Cette cangue de bois est trop légère, faites m'en mettre une de fer. La position du mandarin devenait difficile, toute la ville était en émoi et les rumeurs se formaient comme lors des grands événements. Laurent fut envoyé au tribunal criminel de Hai mi¹¹⁴, puis de Hong tsiou, où il fut violemment bastonné sans se démentir. Après un mois et quelques jours une dépêche de la cour arriva et il fut relâché, Une telle constance dut bien consoler les vrais fidèles, ainsi que la conduite de Kim Pie¹¹⁵, arrière grand père du P. Kim André qui ne parait pas s'être laissé ébranler devant les juges et qui commença alors une vie suite continuelle de vexations et d'emprisonnement.

Ni Tan ouen i, dont le nom était si répandu ne pouvait échapper non plus à la haine des perquisiteurs. Il subit diverses vexations et (finit par être pris et renfermé à Kong tsiou ; nous ignorons tous les supplices qu'il eut à y supporter, mais lui aussi se laissa ébranler. Oh que les vrais confesseurs sont rares. Nous trouvons une lettre du gouverneur de cette ville Pak Tsong ak i¹¹⁶, datée du 2 de la 12^{ième} lune, annonçant au Roi la soumission de ce coupable. — Il apostasia dit cet acte de la manière la plus forte, témoigna sa douleur de s'être laissé entraîné dans une mauvaise doctrine, mêlée de magie etc.. S'engagea à aller dissuader tous ceux ceux qu'il avait endoctrinés et à les ramener à la vraie voie et il en fit serment. » Le roi dit de ne le relâcher qu'après retour complet, sa résipiscence étant bien récente. Toutefois il fut relâché le 5 de cette même lune et retourna chez lui. -- Malgré une apostasie si éclatante, il parait qu'il

¹¹⁰ (Note de Daveluy) Il paraît que l'on fit alors afficher dans chaque village la mort des deux martyrs pour intimider le peuple et le détourner de la Religion.

¹¹¹ 홍주 Hongju

¹¹² 당진 Dangjin

¹¹³ 박취득 Park Chui-deuk 朴取得 (1769?-1799). Laurent. Bienheureux.

¹¹⁴ 해미 Haemi

¹¹⁵ 김진후 Kim Jin-hu 金震厚 (1739-1814) Pio. Bienheureux.

¹¹⁶ 박종악 Park Jong-ak 朴宗岳 (1735-1795)

reprit de suite la pratique de ses devoirs ; mais trop connu dans le pays et les environs, il prit le parti d'émigrer pour être moins en butte aux traits de ses ennemis et tromper leur surveillance. Dans la nuit du....)

Dans la nuit du dernier jour de cette année, il fit ses adieux à son frère aîné. Non seulement tous ses parents dont plus de 30 familles habitaient ce lieu, mais encore tous les habitants de 300 et plus de maisons de ce village se réunirent alors autour de lui. Aucun ne pouvait se résoudre à la séparation, et toutefois la perspective de sa position empêchait de le retenir. Ce fut une scène aussi touchante que déchirante. Chacun semblait perdre en lui un père, un frère, un ami, et on ne peut la comparer qu'aux circonstances du départ des missionnaires des chrétiens. Il alla s'établir au district de Hong san et recommença à travailler pour le bien de la Religion avec ferveur et constance quoiqu'avec moins d'éclat et de publicité.

Après 1791.

(1791. Le Père Jean à Remediis vint sur les frontières de Corée, mais ne rencontrant pas les Chrétiens il s'en retourna et mourut bientôt après)

L'Evêque de Péking avait promis un prêtre et ordonné de tout préparer pour l'introduire sûrement. Il était désiré par tous les Chrétiens au delà de ce que l'on peut se figurer : Mais la persécution et la mort du grand chef empêchèrent pour le moment d'essayer de le recevoir. (Lettre de l'Evêque de Péking)

Après ce que nous avons rapporté il ne paraît pas qu'il y ait eu de grandes vexations à la Capitale. Le roi n'était pas pour les partis extrêmes et sa modération contint sans doute ceux qui auraient voulu frapper des coups plus décisifs. La province ou les choses ont moins de retentissement et où chaque grand mandarin est un peu son maître ne fut pas aussi tranquille, et il paraît que le Nai p'o en particulier (1792) ne cessa guères de supporter la persécution, quoique peu de données nous soient restées le district de Hong tsiou devait donner le branle et ouvrir l'arène aux braves. Dans le courant de l'année 1792, la famille Ouen très connue pour sa Religion devait entrer la première en lice et montrer la route. Pierre Ouen¹¹⁷ fut saisi et conduit au tribunal criminel de Hong tsiou sans que l'on sache positivement la cause de cette prise.

(Ouen Jean petit fils de Pierre âgé de 64 ans dit que son grand père fut martyrisé de suite après l'affaire de Ioun Tsi t'siong i en Sin hai 1791, mais étant contredit par un autre parent de 78 ans, nous ne savons quel parti prendre et laissons les choses telles qu'elles.)

(En 1793 Tsi Sabas et Jean Paik (Po) vont à Péking et obtiennent un Prêtre. On ne le fit entrer que l'année suivante.)

Copier la vie de Ouen Pierre telle que je l'ai mise dans le choix des martyrs¹¹⁸.

Tel fut le premier martyr connu à la ville de Hong tsiou et probablement ce fut la seconde exécution publique. Il est resté en grande vénération, surtout dans le Nai p'o, d'où il était originaire et il marcha dignement à la tête des nombreux imitateurs qu'il eut dans cette partie de la Corée.

Il est vraisemblable qu'il eut à cette occasion d'autres vexations : Elles ne nous sont pas parvenues. Nous trouvons encore une persécution à Hong tsiou en 1794. La violence et

¹¹⁷ 원시장 Won Si-jang 元—(1732-1793) Pierre. Bienheureux.

¹¹⁸ Daveluy Archive Volume 5 page 89.

l'étendue de cette affaire nous sont inconnues. Pak Paul, dit Kieng hoa¹¹⁹ eut le malheur d'apostasier. Nous le verrons se venger en 1827.

Hoang Paul¹²⁰, qui n'obtiendra sa couronne qu'en 1813, paraît avoir généreusement confessé sa foi devant ce même tribunal. Un chrétien a entendu dire à un ou deux vieux payens que les famines n'étaient fréquentes en Corée que depuis l'année 1794. Il faudrait des recherches pour l'assurer. Si le fait est vrai, ce serait une punition de la Providence pour les Coréens qui rejettent la religion) Natif du village de Ouni¹²¹, au district de T'sieng iang¹²² il pratiquait avec ferveur, quand tout à coup il fut saisi et conduit devant ce mandarin qui lui dit : Renies Dieu et injurie-le et je te permets de te retirer. Paul répondit : Injurier Dieu, c'est ce que les animaux eux-mêmes ne pourraient faire, comment un homme, qui a une âme spirituelle pourrait-il l'oser ? Il fut battu à mort avec la terrible planche à voleurs. Ses forces étaient entièrement épuisées, et il fut remis mourant à la prison sans avoir faibli. Il revint à la vie grâce aux soins des prisonniers. Le mandarin, surpris qu'il ait survécu, lui imposa le métier de fustigateur, puis trois mois après il le relâcha. Des douze Chrétiens pris alors avec lui, il paraît avoir été seul fidèle à son devoir et à son Dieu.

A la Capitale, quoique nous ne voyions ni martyrs, ni emprisonnements, les ennemis de la Religion ne dormaient pas. Il y eut cette année divers conciliabules de nobles fort significatifs et qui montrent où on voulait en venir.

Il ne firent¹²³ pas toutefois grand éclat et quelques défection seulement s'en suivirent par les vexations particulières des parents et amis.

Dallet Volume 1 Livre 2 Chapitre 1 (Daveluy Volume 4 f. 53)

La jeune chrétienté avait grandi seule et sans le secours d'aucun ministre du Seigneur. Par une disposition peut-être inouïe elle avait su ainsi se fortifier sans aucun conducteur et elle avait pu faire ses preuves jusque sur l'échafaud. (Dès les premières années, dit un ancien mémoire, beaucoup de Chrétiens s'étaient élevés au dessus des choses du monde, beaucoup aimaient vraiment le prochain comme eux-mêmes, beaucoup aussi amateurs de la chasteté ont su la conserver précieusement. Tout ceci est autant de traces frappantes des lumières de la protection et de la conduite directrice du St Esprit : mais...) Il était bien temps que Dieu l'encourageât et la récompensât par la présence d'un pasteur. Les difficultés qui avaient arrêté jusque là, applanies sans doute et le désir de posséder l'envoyé de Dieu, doublant de jour en jour, T'soi Jean, dit T'siang hieni¹²⁴ et ses amis se concertèrent pour envoyer à Péking des conducteurs sûrs. Il fut décidé que Ioun Paul, dit Iou iri¹²⁵ qui avait déjà fait le voyage 2 fois de Péking se mettrait à la tête de l'expédition et serait accompagné par Tsi Sabas¹²⁶, dit Tsiang hong, pendant que l'on préparait à la Capitale une maison dont T'soi Mathias, dit In kiri¹²⁷,

¹¹⁹ 박경화 도항 Park Gyeong-hwa Do-hang 朴—(1757-1827) Paul. Bienheureux.

¹²⁰ 황 바오로 Hwang Paolo (1754?-1813)

¹²¹ 제운 Je-un

¹²² 청양 Cheongyang

¹²³ (Note de Daveluy) (On signalait surtout Kim Ni et Kong Ni t'sien i comme partisans de la Doctrine perverse et le roi nomma Ioun haing im i ministre des crimes pour s'informer du tout.)

¹²⁴ 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 aka 관천 Gwancheon 冠泉 (1754-1801) Jean. Bienheureux.

¹²⁵ 윤유일 Yun Yu-il 尹有一 (1760-1795) Paul. Bienheureux.

¹²⁶ 지황 Ji Hwang 池璜 (1767-1795) Saba. Bienheureux.

¹²⁷ 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

devait être le chef. Tous ces noms sont déjà connus. (Pai Mathias du Nai p'o est signalé aussi comme ayant fait partie de l'expédition. Il était sans doute en sous ordre. Vraisemblablement son séjour en province et son nom moins connu lui firent échapper la mort en 1795. Il ne fut saisi et exécuté que six ou sept ans plus tard. Les courriers n'allèrent pas jusqu'à Péking. Ils introduisirent le Prêtre dans la nuit du 23 X^{brc} 1794.) Les deux vaillants courriers partirent donc à la grâce de Dieu vers la fin de cette année 1794. Ils purent heureusement éviter les nombreux dangers de la route, rencontrèrent le P. Tsiou¹²⁸ à Péking et on convint de le faire entrer au moment du retour de l'ambassade vers la 3^{ème} Lune de l'année suivante. Arrivés à Pien Mien, un Chrétien de cette ville prêta sa maison et son concours pour tout préparer. Le Prêtre y changea d'habits, arrangea ses cheveux à la Coréenne et franchissant avec le fleuve Apno¹²⁹ la terrible barrière, on rencontra de nouveaux Chrétiens, qui conduisirent le Prêtre jusqu'à la Capitale. C'était à la fin de la 3^{ème} ou au commencement de la 4^{ème} Lune 1795. (Une lettre d'Europe dit que les courriers n'allèrent qu'à Pien Mien pendant l'hyver et y introduisirent le Prêtre dans la nuit du 23 X^{brc} 1794. D'autres notes semblent contredire. C'est obscur. Du reste il peut se faire qu'étant entré en Décembre et resté caché jusqu'à Pasques, les Chrétiens aient cru qu'il n'était entré qu'au printemps.

Il fut reçu dans la maison qu'avait préparée T'soi Mathias, au quartier nord de la ville et fut regardé et traité comme un Ange descendu du Ciel.

Le Père Tsiou, appelé Velloze ou Vellozo par les Portugais. (Le P.Tsiou est dit dans quelques lettres d'Europe avoir changé son nom en celui de Ni. Nous n'osons nier le fait, mais il n'est connu des Chrétiens d'ici que sous le nom de P.Tsiou et les actes civils de son procès l'appellent de même, nous le nommerons toujours ainsi) était originaire de Sou theou¹³⁰ au Kiong-Nan¹³¹ en Chine et avait exercé le ministère dans le diocèse de Péking sous l'évêque Tang, qui l'envoya en Corée. Quoique Chinois et ayant la figure peu différente des Coréens, dans les commencements ne pouvant parler ni manger comme les autres et ne sachant pas porter ses habits, il ne pouvait paraître devant les payens. (Les Chrétiens étaient au comble de leurs vœux, ils possédaient enfin le pasteur attendu depuis tant d'années et chacun brûlait du désir de le voir et de recevoir les Sacrements. Bientôt l'affluence fut extrême. Le Prêtre peu au courant des choses du pays et les Chrétiens n'ayant pas de chef parmi eux, tout se faisait sans ordre et sans garder les précautions que la prudence devait suggérer : chacun ne pensait qu'à son bonheur et à réaliser ses désirs, (et en telles circonstances le Coréen est un véritable enfant. (Voir les lettres édif.)

Peu de temps s'était à peine passé que le bachelier Han Ieng iki¹³² de famille noble et commençant depuis peu à pratiquer la Religion, sans avoir la foi consolidée, voulut aussi voir le Prêtre et parvint à se faire introduire chez lui, mais aussitôt des desseins pervers s'élevèrent dans son cœur. Il alla rapporter tout ce qui se passait au frère de Ni Piki, ennemi de la Religion et en faveur à la Cour. (Le président des ministres était alors Hong Nak Sieng.)

Le grand ministre T'sai fut informé de tout par celui-ci et bientôt le roi lui-même. De suite l'ordre fut donné au grand juge criminel T'sio Kiou tsini¹³³ d'envoyer à l'instant des satellites prendre l'étranger sans aucun bruit. (Le 27 juin). Heureusement les Chrétiens qui se défiaient un peu du traître, épiaient toutes ses démarches, et ayant connu toutes ses déclarations et les ordres qui s'en étaient suivis, on vint avertir le Prêtre, qui sortit sur l'heure et se réfugia chez quelqu'autre Chrétien. T'soi Mathias maître de maison du Père resta seul

¹²⁸ Père Zhou Wen-mo 周文謨 (en Coréen 주문모 Ju Mun-mo) (1752-1801). Jacques. Bienheureux.

¹²⁹ 압록강 Yalu River

¹³⁰ Suzhou

¹³¹ Jiangnan

¹³² 한용익 Han Yong-ik (韓永益)

¹³³ 조규진 Jo Gyu-jin 趙奎鎭

pour le garder. Sans se déconcerter et sachant bien qu'il ne pourrait y échapper, il conçut la pensée de mettre le Père entièrement en sureté en se faisant passer pour le Chinois et se coupant immédiatement les cheveux pour contrefaire l'étranger, il attendait paisiblement. Peut-être aussi étant d'une famille d'interprètes, pouvait-il parler facilement le Chinois. Les satellites vinrent en effet aussitôt et le saisissant lui demandèrent : Où est le Chinois ? C'est moi, répondit-il - On l'emmène mais bientôt on s'aperçut de la méprise, car le Père Tsiou avait désigné comme ayant une belle barbe dont Mathias ne pouvait se flatter d'être bien pourvu. On se mit donc en devoir de rechercher le Prêtre, et il n'aurait sans doute pu échapper si le roi craignant de léser beaucoup d'innocents n'avait recommandé de faire les choses sans tumulte et avec modération. Ioun Paul et Tsi Sabas et 5 autres Chrétiens ayant été bientôt pris, l'ordre du roi fut de tuer les trois introducteurs (Tsi Sabas avait 29 ans, Ioun Paul 36 et T'soi Mathias 31.) immédiatement et de s'arrêter là. (T'soi Mathias dit in kiri joignit à la gloire du martyr celle de s'être livré en place du Prêtre pour essayer de conserver son pasteur au troupeau ; car s'il eut fui il eut pu avoir quelques chance de se conserver la vie. Il doit participer aux mérites d'un pasteur qui donne sa vie pour ses brebis.)

(Ainsi les cinq Chrétiens qui avaient généreusement confessé la foi au milieu des plus cruelles tortures furent mis en liberté comme n'ayant pas participé à l'entrée du prêtre. Sabas, Paul et Mathias excitèrent contre eux toute la fureur du juge par leur fermeté et déconcertèrent ses ruses par la sagesse de leurs réponses. Une profession de foi claire et généreuse était la seule réponse qu'ils faisaient aux questions concernant l'étranger, son arrivée et son domicile. Pour leur arracher des aveux compromettants, on les accabla de coups, on leur disloqua les bras et les jambes, on leur écrasa les genoux, mais rien ne put fléchir leur courage, ni lasser leur patience ; une joie toute céleste anima leurs cœurs et leurs visages au milieu de ces affreux tourments, jusqu'au moment où ils consommèrent leur glorieux triomphe.) On les fit mourir la nuit de ce même jour dans la prison et leurs corps furent jetés à la rivière le 12 de la 5^e lune (28 juin 1795). Ce qui ne laissa pas de faire grand bruit. Un dignitaire nommé Kouen iou voulut profiter de la circonstance pour faire périr Ni Kao hani et autres chefs du parti Nam in, mais le roi sachant que c'était une calomnie ne permit pas de poursuivre. Un autre fit une adresse au roi pour demander de lâcher les satellites et de pousser les choses ; il n'y consentit pas non plus. Pendant trois jours il y eut hésitation sans que l'on put en savoir la cause et les choses en restèrent là. (On se borna à prendre des mesures sévères pour empêcher toute communication avec la Chine, et la conversion de nouveaux néophytes. Mais à cette occasion nous trouvons encore beaucoup d'adresses au roi et de circulaires des nobles entr'eux qui dénotent combien l'agitation fut grande et montre en même temps la haine décidée à porter les choses à l'extrémité.)

Ainsi recueillirent la palme du martyr les trois Chrétiens, qui s'étaient donnés tout entiers à l'introduction et au service du Prêtre. Dieu permit que T'soi Jean, dit T'siang hien i échappât et pût encore continuer de rendre à la mission les services qu'il lui avait déjà consacrés depuis bien des années.

Le traître Han Ieng iki fut loin d'être content des suites de sa honteuse conduite. A l'automne de cette même année, il mourut d'une manière assez misérable, hors de chez lui. A l'heure de la mort, il pleurait et poussait sans cesse de grands gémissements et disait lui-même se repentir de ses péchés.¹³⁴

Le P.Tsiou, etc. (voir les feuilles ajoutées ci-après)

(Dans les actes du gouvernement il est dit que quelques années avant 1800 un navire européen ayant été poussé par le vent à la ville de Tong nai¹³⁵ (ville où sont les Japonais) le

¹³⁴ (Note de Daveluy) Puisse t'il avoir obtenu le pardon de son crime.

¹³⁵ 동네 Dongnae

Chrétien Hien Heum i alla à bord et leur parla de secourir les Chrétiens . Y a-t-il quelque part trace de cette entrevue ?)

Le P.Tsiou ainsi proscrit et poursuivi dès son entrée avant même d'avoir pu s'habituer au langage et aux usages du pays dût désormais se tenir entièrement caché et prendre les plus grandes précautions. Les Chrétiens eux mêmes ignorèrent sa retraite pendant la plus grande partie du temps. C'est Kang Colombe qui eut le courage et le mérite de le retirer chez elle et nous devons ici faire ici connaître cette femme célèbre qui joua à cette époque, un si grand rôle dans l'histoire de la chrétienté.

Kang Colombe, appelée Oan Siou Ki¹³⁶ dans les actes de son procès, naquit dans quelques partie du Nai p'o d'une famille payenne descendant de nobles batards.

Elle montra dès l'enfance une pénétration d'esprit remarquable, jointe à un caractère ferme, droit et courageux, ne se permit jamais une mauvaise action et supportait avec une rare patience le caractère acariâtre de sa mère. Remplie de vues élevées, son âme aspira de bonne heure vers quelque chose de grand et elle songeait à devenir une sainte femme (style payen). Mais n'en connaissant pas d'autres moyens elle suivait les autres, s'adonnant à la Religion de Foe et avait le dessein de quitter le siècle pour se livrer toute entière aux pratiques de cette secte, quand parvenue à l'âge de dix et quelques années, ses connaissances s'étant développées elle découvrit la futilité de cette religion et cessa de la suivre. Arrivée à l'âge nubile, elle fut donnée en mariage en 2^{des} noces au noble Hong tsieng i¹³⁷ vivant au district de Tek San¹³⁸, et alors veuf. Il était d'une famille bâtarde et parent éloigné de Hong Nak min i, dont il a été parlé plus haut. Son mari était un home simple et un peu stupide. Colombe avait peine à vivre en harmonie avec lui et se trouvait souvent dans l'anxiété ; et cependant elle savait par ses prévenances et sa douceur gagner l'affection de sa belle-mère dont le caractère était assez difficile. La Religion Chrétienne se répandant alors beaucoup dans les environs, Colombe en entendit parler à un des parents de son mari. Le mot seul de Religion du Maître du Ciel la frappa tout d'abord. Elle se dit : Le maître du Ciel, ce doit être le maître du Ciel et de la terre, le nom de cette Religion est juste, sa doctrine doit être vraie. Elle demande des livres et à peine en a-t-elle pris connaissance que son intelligence en saisit la vérité, son cœur la beauté, et son âme toutes les grandeurs. Elle s'y attache par toutes les puissances de son être et du premier pas aspirant aux vertus héroïques, son assiduité, sa ferveur et sa mortification surpassèrent tout ce qu'on enpourrait croire.

De suite elle s'applique à la conversion de sa maison et des villages voisins. Son mari auquel elle ne manquait pas de donner ses soins, n'avait aucune portée d'esprit : Quand Colombe l'exhortait, il disait: C'est vrai, c'est vrai, et se rendait à elle, puis quand les ennemis de la Religion la décriaient, il remuait la tête en signe d'approbation et croyait leurs paroles ; que sa femme l'en réprimandât il versait des larmes et regrettait ses fautes, puis si de mauvais amis revenaient, il faisait encore comme auparavant. Colombe donc malgré tous ses efforts n'aboutissait à rien et elle vit bien qu'elle ne pourrait parvenir à le faire pratiquer ni en tirer aucun parti. Sa belle-mère aussi fut l'objet de son zèle, mais quoiqu'elle eut commencé à savoir craindre Dieu et à réciter les prières Chrétiennes, elle ne pouvait se résoudre à quitter le culte des ancêtres. Colombe l'exhorte sans cesse et surtout prie avec ferveur, Dieu fera un miracle pour seconder les efforts de sa généreuse servante. Un jour la belle-mère balayait elle même la salle des ancêtres, tout à coup un fracas horrible s'y fait entendre, les poutres et les colonnes en sont ébranlées ; saisie de frayeur elle alla se jeter dans les bras de sa bru et comprit enfin la

¹³⁶ 강완숙 Gang Won-suk 姜完淑 (1761-1801) Colombe. Bienheureuse.

¹³⁷ 홍지영 Hong Ji-yeong 洪芝榮

¹³⁸ 덕산 Deoksan

vanité de ses superstitions. Après cette victoire, Colombe convertit encore son père et sa mère, qui moururent tous deux d'une manière très édifiante. En l'année (1791) sin hai la persécution ayant fait éclat dans le pays où elle était, Colombe fut même arrachée et conduite près du gouverneur de Kong-Tsiou, nous ignorons comment les choses se passèrent, mais il ne paraît pas qu'elle eut alors de tourments à subir ni qu'elle ait apostasié, et elle fut rendue à la liberté. Peu de temps après, soit par désir de vivre dans la continence comme quelques uns le prétendent, soit pour vivre au milieu de Chrétiens plus fervents ou pour d'autres raisons, elle se sépara de son mari. (la sentence de Colombe porte chassée par son mari, Si ces mots sont exacts, il serait permis de présumer que celui-ci effrayé par la persécution et n'ayant pas envie de pratiquer lui aurait dit de se retirer de chez lui, ce qui se fait quelques fois dans ces pays.) lui confia le soin de ses terres et monta à la capitale accompagnée de sa belle-mère, de sa fille (Il est certain qu'une fille de Colombe fut exilée en 1801 après apostasie, quelques uns prétendent qu'une fille aînée fut alors martyre, mais nous n'en retrouvons aucune trace) et de Hong Philippe¹³⁹, fils qu'avait eu son mari d'un premier lit et celui-ci prit une concubine en sa place. Elle aida beaucoup Tsi Sabas pour ses voyages de Péking et à l'arrivée du Prêtre en 1795, elle se fit bientôt baptiser. Le prêtre l'eut à peine vue, qu'il apprécia son mérite et fut rempli de joie et la nomma catéchiste chargée de tout ce qui concernait l'instruction des femmes, emploi dont elle s'acquitta avec autant d'activité que d'intelligence. Cette même année, à la 5^{ème} lune, le Prêtre ayant été trahi et courant les plus grands dangers, Colombe forme le projet de le cacher et arrangeant tout à elle seule, le cacha dans son bûcher et le nourrit pendant trois mois à l'insçu de sa belle mère et de son fils Philippe. Il paraît toutefois que les satellites en eurent vent car ils allèrent jusqu'à la porte de sa maison, puis n'osant pas en franchir le seuil, ils se retirèrent. Colombe affligée de ne pouvoir offrir au Prêtre un asile plus commode, parce qu'elle voyait bien sa belle-mère très éloignée de ses généreuses dispositions, entreprit toutefois de toucher son cœur. Elle se mit à pleurer et gémir presque continuellement, puis en vint à perdre l'appétit et ne dormait plus. La belle-mère craignant pour les jours de sa bru, voulut savoir la cause de son chagrin ; Colombe répondit : Le Père est venu au péril de sa vie pour sauver nos âmes et nous n'avons rien fait pour reconnaître ses bienfaits et il est sans aucun asyle ; l'homme n'étant pas de pierre ou de bois, comment pourrait-il ne pas en être vivement affligé ? Je vais donc m'habiller en homme et parcourir le pays pour tâcher de le trouver et de le secourir. La belle mère répondit en pleurant : Si vous agissez ainsi, qui aurai je pour appui ? Je vous suivrai et mourrai avec vous. Vénérable Mère, reprit Colombe, je suis bien consolée de voir à quel degré de vertu vous êtes arrivée ; je ne craindrais pas certainement d'exposer ma vie pour trouver le missionnaire : cependant vu les circonstances du temps, nous nous exposerions inutilement et ne pourrions le rencontrer, mais le Seigneur du Ciel sait tout et pénètre le cœur des hommes, il voit notre bonne volonté, y aura égard et permettra peut-être que le Père vienne près de nous. Vénérable Mère, s'il se présentait, oseriez-vous le recevoir dans votre maison ? Si vous me donnez votre parole d'honneur que vous y consentez, votre fille aura de suite l'âme en paix, reprendra sa joie et s'acquittera envers vous jusqu'à la mort, des devoirs de la piété filiale. La mère répondit : Je ne veux pas me séparer de vous, faites tout ce que vous voudrez. Aussitôt Colombe tressaillant de joie, se rend à la cachette du Prêtre, le fait entrer à la salle d'honneur et il y demeura pendant trois ans en toute sécurité, protégé par l'usage qui défend aux étrangers l'entrée des maisons de noble.

Après un certain temps, le dangers paraissant moindre, le P.Tsiou s'occupa de l'administration des Chrétiens ; il semble toutefois avoir eu jusqu'à la fin la maison de Colombe pour domicile habituel et quand il en sortait, elle seule savait où il allait. On prit des précautions extraordinaires pour cacher ses pas et ses démarches, il ne communiquait qu'avec les Chrétiens réputés les plus sûrs et beaucoup de pratiquants, surtout en province,

¹³⁹ 홍필주 Hong Pil-ju 洪弼周 (1774-1801) Philippe. Bienheureux.

soupçonnaient seulement sa présence sans en avoir la certitude, il se montrait même peu aux différents membres des familles dans lesquelles il se trouvait et plusieurs des serviteurs même Chrétiens pouvaient seulement deviner sa présence sans qu'on la leur avouât. Aussi la tradition n'a rien laissé sur ses travaux Apostoliques ; on sait seulement qu'il allait de temps en temps à la capitale chez Tieng Augustin, appelé iak tsiong¹⁴⁰, chez Hoang Alexandre, dit Saiengi¹⁴¹ et chez Hong Antang (Antoine)¹⁴². Il fut aussi plusieurs fois et probablement séjourna quelques temps au palais iang tsei Kong¹⁴³, autrement appelé Hiei Kong. Ce palais appartenait à un frère bâtard du roi, appelé Ni in¹⁴⁴ ou encore Il Oang son¹⁴⁵.

Son fils nommé Tam¹⁴⁶ ayant, dit-on, pris part à une conspiration, avait été mis à mort et le père Ni in avait été envoyé en exil à l'île de Kang-Hoa¹⁴⁷, mais malgré des instances réitérées de la part des grands pour le faire mettre aussi à mort, le roi ne l'avait pas permis. La femme et la belle-fille veuve de l'exilé, étaient restées dans ce palais. Vers 1791 ou 92 une chrétienne ayant pitié de leur triste position leur parla de la religion et elles se convertirent, mais personne ne voulaient communiquer avec elles, sous prétexte que cela attirerait des affaires dangereuses. Colombe ne craignit pas tant elle alla les trouver et leur fit même recevoir les sacrements. L'épouse du prince exilé s'appelait Song Marie et sa belle-fille veuve s'appelait Sin Marie ; toutes deux ferventes Chrétiennes, s'aggrégèrent même plus tard à la Confrérie dite Mieng-To¹⁴⁸, mais beaucoup de Chrétiens concevaient toujours de l'inquiétude sur les rapports avec ce palais. Le prêtre allait donc là de temps en temps ; les princesses avec plusieurs de leurs esclaves qu'elles avaient converties, disposaient tout pour le service du Prêtre, il y était caché dans une chambre séparée attenante par le mur à la maison de Hong Antang où se trouva aussi la famille Tsio de Siou heng. On avait même pratiqué un trou à ce mur pour pouvoir communiquer secrètement ; c'est même de ce palais et par cette maison que sortit le prêtre quand il alla se livrer en 1801. On croit généralement que le prince exilé eut connaissance de ce qui se passait ainsi à ce palais mais on assure de toutes parts qu'il ne pratiqua aucunement.

En province le P.Tsiou alla dans la famille de Ioun Paul son introducteur au distr. de Nie tsiou ; Il alla aussi chez Niou Augustin, dit Hang kemi¹⁴⁹, à T'sonam i district de Tsien tsiou¹⁵⁰ prov. de Tsein la et semble y être resté un certain temps ; c'est sans doute lors de ce voyage qu'il alla au distr. de Ko san¹⁵¹ près de là, puis dans les districts de Nam p'o, Kongtsiou, On iang¹⁵², et dans le Nai p'o où il paraît bien avoir fait une apparition. Il ne nous reste d'ailleurs aucun détail sur ces courses et leurs dates, il est seulement certain que la plupart des pratiquants ne purent alors avoir part à la réception des sacrements.

¹⁴⁰ 정약종 Jeong Yak-jong 丁若鍾 (1760-1801) Augustin. Bienheureux.

¹⁴¹ 황사영 Hwang Sa-yeong 黃嗣永 (1775-1801). Alexis. Martyr. (Daveluy se trompe en l'appelant Alexandre)

¹⁴² 홍익만 Hong Ik-man 洪翼萬 ou 안당 Andang 安堂 (? -1802). Antoine. Bienheureux.

¹⁴³ 양제궁 良娣宮 Yangje-gung

¹⁴⁴ 이인 Yi In 李裯 은언군 Eun-eon-gun 恩彦君 (1754-1801) (fils du Prince Sado 사도세자)

¹⁴⁵ 일왕손 Il Wang-son 逸王孫

¹⁴⁶ 이담 Yi Dam 李湛 (?-1786)

¹⁴⁷ 강화 Ganghwa

¹⁴⁸ 명도회 Myeongdo-hoi

¹⁴⁹ 유헍검 Yu Hang-geom 柳恒儉 (1756-1801). Augustin. Bienheureux,

¹⁵⁰ 전주 초남이 Jeonju Chonami

¹⁵¹ 고산 Gosan

¹⁵² 남포, 공주, 온양 Nampo, Gongju, Onyang,

A la Capitale, Colombe se chargeait de tous les soins à l'intérieur pour la nourriture et l'entretien du prêtre et il n'avait qu'à se féliciter de ses services. La confiance qu'il avait en elle, fit qu'elle prit part en outre à l'extérieur à toutes les affaires importantes de la Chrétienté et ses entreprises n'étaient jamais sans réussir. Dans l'arrangement des affaires elle avait de la détermination et de la fermeté et de plus quelques chose de sévère et d'imposant, qui la faisait respecter de tous. Son zèle était dirigé par une prudence qui savait mettre en toutes choses un ordre parfait, aplanir les obstacles et éclairer les affaires les plus obscures. Elle se portait de tous côtés pour répandre la religion, y employant la nuit comme le jour, se réservant rarement le temps de dormir tranquillement, et joignant à une instruction solide une grande facilité de parole, elle persuada et convertit beaucoup de monde. Dans ce nombre se trouvait beaucoup de femmes de familles de mandarines. La loi du royaume ne faisant subir aucun supplice aux femmes de maison noble, hors le cas de rébellion, ces femmes ne s'inquiétaient pas de la prohibition du gouvernement et le prêtre espérant trouver là un grand appui pour propager et faire fleurir la religion, les traitait avec une libéralité toute spéciale, au point, dit un mémoire de l'époque, que toute l'influence semblait avoir passé entre les mains des femmes. Colombe réunissait aussi grand nombre de jeunes filles et les instruisait solidement. Elle fut aidée dans ce travail par ioun Agathe, vierge qui s'était retirée près d'elle et dont nous verrons l'histoire plus tard. Ces jeunes filles après leur mariage se répandant dans beaucoup de maisons, instruisaient d'autres personnes et les amenaient à la foi. Tous ces travaux mettaient de fait Colombe à la tête de la Chrétienté, tous ceux qui la connaissaient, s'inclinaient devant la supériorité de ses vertus et de son caractère, et tous l'appelaient le bouclier, la forteresse de la Chrétienté : mais en même temps le bruit de tant de conversions se répandait de plus en plus et l'affaire de la religion devenait pour la religion une affaire des plus graves.

Dallet Volume 1 Livre 2 Chapitre 2 (Daveluy Volume 4 f. 64)

Tels sont les seuls détails qui nous soient restés sur les travaux que fit ou dirigea le P.Tsiou. Ne pouvant espérer les lier à quelqu'époque, nous avons dû les réunir ici tels quels. Une tradition assez respectable rapporte aussi qu'un jour se trouvant au quartier T'san-Kol¹⁵³ à la Capitale, il s'éleva dans la ville un incendie qui durait déjà depuis près de 24 heures. Le prêtre désolé de ces affreux ravages et ne pouvant aller lui même sur les lieux, envoya le jeune Song, père de Song Philippe avec de l'eau bénite avec ordre d'en jeter sur le feu, et lui cependant se mit en prière. Le jeune homme arrivé sur les lieux jeta de l'eau bénite sur les flammes comme il lui avait été prescrit et presque aussitôt le vent changea, et poussa les flammes du côté où il ne restait que des ruines et les ravages cessèrent par le seul fait.

En 1796 le P.Tsiou écrivit à l'Ev. de Péking pour lui rendre compte de sa mission et lui faire connaître sa position. Jusqu'alors les perquisitions et l'état de surveillance ne lui avait pu permettre de le tenter. Le courrier fut cette fois Hoang Thomas, dit Sim i¹⁵⁴, d'une famille honnête de Liong Meri¹⁵⁵, dans le district de Tek San. - Quelques uns disent qu'il avait été du nombre de ceux qui attendaient le prêtre à Ei Tsiou¹⁵⁶, (1^{ère} ville frontière vis-à-vis de Pien men), lors de son entrée. Il fut obligé d'acheter à prix d'argent une place de domestique auprès d'un des membres de l'ambassade. Le voyage fut heureux et les lettres furent remises à l'évêque le 28 janvier 1797. Dans ces lettres le prêtre parlait des moyens de procurer la paix à l'Eglise Coréenne. Le meilleur lui paraissait être, de faire demander un ambassadeur au Portugal pour

¹⁵³ 창골 Changgol

¹⁵⁴ 황심 Hwang Sim

¹⁵⁵ 덕산 용머리 Deoksan Yongmeori

¹⁵⁶ 의주 Uiju

venir saluer le roi pacifiquement, et faire alliance avec lui. Il devrait être accompagné de prêtres fort instruits en mathématiques et en médecine que l'on se flattait de faire rester et traiter honorablement par égard pour l'ambassade : nous ignorons si la demande en fut faite au Portugal mais tout le monde sait que cette ambassade ne fut jamais envoyée, on l'attend encore aujourd'hui.

Ni Louis de Gonzague¹⁵⁷, malgré son apostasie en 1791, avait repris une partie de sa ferveur et chercha de nouveau à augmenter le nombre des néophytes. Il paraît certain qu'il vit le P.Tsiou et fut même probablement un certain temps près de lui. Le prêtre, lui répétait, dit-on, souvent : Après tous tes méfaits et avoir follement administré les sacrements sans autorité, comment pourrais-tu assez faire pénitence ? Le martyr seul pourra te les faire pardonner. Aussi Louis se livrait volontiers à toutes les fatigues et travaux pénibles. et pensait sans cesse à se préparer au martyr pour expier ses fautes. Nous ignorons les circonstances qui excitèrent une nouvelle tempête contre lui, mais des ordres du gouverneur étant survenus, il fut repris probablement vers la fin de 1795 par son propre mandarin et envoyé à T'sieng tsiou, chef-lieu militaire de la province. Il y subit la question et de violents supplices et ne se rendant pas, il fut renvoyé à sa propre ville de t'ien an pour être mis au rang des fustigateurs, punition en usage dans ce pays et très dégradant pour un homme de condition. Le mandarin toutefois ne lui fit pas exercer ce vil métier et se contenta de le placer chez un particulier sous caution. Il resta ainsi mi-prisonnier pendant 5 ou 6 ans, c.à.d jusqu'à l'époque où reprit son procès en 1801. Il enseignait les lettres à beaucoup d'enfants des prétoriens et ses talents supérieurs, joints à une vertu éclatante, le firent aimer et respecter de tous. Ordre était donné de le mettre à la question le 1^{er} et 15 de chaque mois jusqu'à ce qu'il se rendit et ces ordres durent être exécutés, toutefois il est plus que probable qu'étant fort ami des prétoriens, on ne dût pas l'y faire beaucoup souffrir, du moins la plupart du temps. Du reste Louis ne paraît pas avoir failli, dans ces épreuves il pratiqua constamment sa religion ostensiblement et put faire quelque bien dans ce pays. Ayant un jour obtenu permission d'aller visiter sa famille à ie sa ol, il s'y informa de l'état de la religion dans le village. Il apprit alors que poussé par la crainte on avait réuni tous les livres de religion et en formant un bûcher les avait brûlés publiquement sur la place. A cette nouvelle, il ne put retenir ses larmes et pleura amèrement tant de défections. Puis s'informant si aucun volume n'avait échappé au funeste incendie, un de ses parents apporta deux volumes qui avaient été secrètement soustraits, c'est tout ce qu'il en restait. D'où on peut juger de la position déplorable, où était tombé ce grand village qui comptait autrefois tant de fervents Chrétiens.

La captivité de Louis le retenant ainsi, nous ne le verrons plus prendre part à aucune affaire, nous le suivrons seulement plus tard au moment de son dernier procès.

L'année 1796 nous offre un généreux confesseur qui pour n'être pas mort dans les supplices, n'en eut pas moins de mérite devant Dieu et il est bien digne aussi de trouver place sur nos tablettes édifiantes. **Kim Thomas** était son nom, connu aussi sous le titre de Kim p'ong hen¹⁵⁸ qui veut dire chef de Canton. Né d'une famille du peuple dans le distr. de T'sieng iang¹⁵⁹, prov. de T'siong tsieng, il avait un caractère droit et ferme, n'était pas sans quelques instruction et sur la demande du peuple fut nommé chef de canton. Ayant embrassé la religion il resta dans sa charge, pratiquait avec ferveur, se livrait assiduellement à la prière et aux lectures,

¹⁵⁷ 이존창 Yi Jon-chang 李存昌 (1752-1801) dit Tan-won 탄원 端源. Louis de Gonzague.

¹⁵⁸ 김풍헌 Kim Pung-heon 金風憲 Thomas (Pung-heon n'est pas un nom propre mais le titre d'un policier local non rémunéré.)

¹⁵⁹ 청양 Cheongyang

instruisait soigneusement sa famille et il vivait en parfaite harmonie avec tout le monde. En l'année Pieng tsin (1796) saisi et conduit à la préfecture de T'sieng iang, il eut de violent supplices à supporter, et on alla jusqu'à lui brûler du moxa sur l'anus sans pouvoir lui faire renier sa foi. Ayant fait rougir au feu un soc de charrue, on lui dit de monter dessus pieds nus et il se disposait à le faire, mais on l'arrêta en disant qu'il était fou. C'était la Sainte folie de la croix ! Condamné à mort trois jours avant l'exécution, on lui barbouilla le visage de chaux et lui fit faire le tour du marché au son de la caisse ; mais sur ces entrefaites le mandarin ayant été cassé, la cause fut suspendue, et quoique Thomas demandât que l'exécution ne fût pas différée, on le remit après l'arrivée du nouveau mandarin. Quand il eut pris possession toutes les pièces du procès lui furent présentées et il dit de ne pas le garder à la prison, mais de le mettre sous caution chez un particulier, puis quelques jours après lui fit dire de s'en aller, et de sortir du territoire de cette préfecture. Il partit donc en gémissant et retourna près de sa famille où il témoigna son regret de n'avoir pu obtenir le martyre, disant que pour lui maison et famille n'étaient rien et qu'au fait il n'avait pas de chance.

De là il alla s'établir au district de pou ie, puis peu après à celui de Keun san où il s'appliqua uniquement à instruire les Chrétiens ses voisins et il vivait dans un dénuement complet de toutes choses. Si les Chrétiens lui donnaient quelques habillements ou des souliers, ils répondait que les beaux habits entretiennent l'orgueil, et s'il rencontrait quelques pauvre endeguenillé, il changeait aussitôt avec lui.- Sa nourriture était tellement vile, que personne autre n'en eut voulu et souvent il ne prenait qu'un seul repas dans le jour, Il émigra plus tard dans le distr. de Ko san et quoique toujours dans le même dénuement, il conservait le même calme et la même gaieté. Ayant conclu le mariage de sa fille, il se rendait un jour au marché pour faire quelques emplettes avec de l'argent reçu d'un de ses amis pour cet effet ; quand sur sa route il rencontra une femme éplorée et hors d'elle-même ; lui en ayant demandé la cause il apprit qu'on venait de lui ravir tout son petit mobilier pour payer des dettes à la préfecture et que toute sa famille était réduite à mourir de faim. De suite il lui donne tout l'argent qu'il avait en main en disant : Va payer tes dettes et recouvre tous tes meubles.- Tous les payens en étaient dans l'admiration et de fait qui pourrait ne pas la partager. En 1801, lors de la grande persécution, il alla cacher sa famille dans les montagnes et lui dit : Attendez ici l'ordre de la Providence, pour moi j'ai toujours sur le cœur le martyre qui m'a échappé et l'occasion étant belle, je vais me livrer. On lui représenta que sans lui toute sa famille mourrait de faim et que d'ailleurs lui aussi devait attendre l'ordre de Dieu, et à grand peine on parvint à le retenir, mais il conservait toujours l'espoir que Dieu lui accorderait cette grande grâce. Il était alors à An ko ki¹⁶⁰, distr. de Liong tam¹⁶¹, quand à la 7^e lune, il fut pris de maladie : la veille de sa mort il prédit devoir mourir le lendemain, et le moment arrivé il se fit porter dans la cour, s'y agenouilla et rendit le dernier soupir sans que l'on s'en aperçut. Pretiosa in conspectu mors Sanctorum ejus

Mais revenons à la suite des faits et suivons la conduite du gouvernement et des partis. Après la mort des introducteurs du Prêtre les clameurs des ennemis de la religion augmentèrent beaucoup et leur position devint menaçante. Le roi malgré sa modération, n'y put tenir et malgré lui, il se trouva obligé à y donner quelques satisfaction et à céder à l'opinion. Il envoya donc par disgrâce Ni Ka hoan i, comme mandarin de la ville de Tsiong tsiou¹⁶² et Tieng iak-iong comme surveillant des postes à Kim tseng¹⁶³, distr. de Hong tsiou, (c'est un usage

¹⁶⁰ 안고개 Angogae

¹⁶¹ 용담 Yongdam

¹⁶² 충주 Chongju

¹⁶³ 금정 Geumjeong 金井

dans ce royaume d'envoyer par disgrâce les hauts dignitaires dans des postes inférieurs à leur dignité, c'est toutefois une punition légère.) puis enfin excita Ni Seung houn i à la ville de Niei san¹⁶⁴, d'où il revint après un an. Tous ces endroits étaient signalés comme repaires de Chrétiens et on avait pour but d'en effrayer les populations. Ces trois noms nous montrent évidemment que les fauteurs voulaient de servir du prétexte de la religion, les Piek pai pour renverser les Si pai et les Nozons afin d'abattre le parti Nam in- Ni kahoani principal chef des Nam in, est celui que nous avons vu entrer en lice avec Ni Piek i et jamais il ne pratiqua. Il avait été ministre des travaux publics. Etant mandarin de Kang hoa il avait déjà vexé les Chrétiens, arrivé à Tsiong tsiou il fit de même, et on rapporte qu'il réunissait exprès les lettrés les jours d'abstinence et leur faisait servir de la viande pour éprouver s'ils pratiquaient ou non. Tieng iak iong avait eu aussi une dignité approchante de celle de ministre ; il était bien Chrétien, mais avait presque déserté depuis les grandes affaires et arrivé à Kim tseng, il tourmenta aussi quelques peu les Chrétiens pour se laver aux yeux du public et entr'autres tracassa la famille d'où est sorti le P.T'soi Thomas. Enfin Ni Seng houn i, comme nous l'avons vu plus haut, avait tout à fait renoncé à la religion et avait même fait part de sa défection au public et arrivé au lieu de son exil il publia encore un écrit pour se disculper de christianisme, écrit auquel le siècle ne voulut toutefois pas ajouter foi. Cela suffit pour nous dévoiler le but réel, quoique non avoué, des déclamateurs et de leurs partisans et confirme ce que nous avons annoncé dès le commencement. Toute la conduite du roi à cette époque est expliquée par quelques lignes de Hoang Alexandre. « Le feu roi, dit-il, malgré ses soupçons et appréhensions, ne voulait cependant pas faire naître une grande affaire, mais comme il semblait y avoir des preuves de l'entrée d'un prêtre étranger, l'affaire, si elle venait à être connue, pouvait avoir des conséquences vis à vis de la Cour de Péking, et la position devenir difficile. Aussi depuis 1795, quand plusieurs fois tous les grands demandèrent la prohibition sévère de la religion, il se contenta de renvoyer l'affaire aux mandarins subalternes, sans avoir l'air d'y prendre part. La persécution en provinces venait aussi d'ordres secrets, et il faisait semblant de l'ignorer. Tout cela était pour capter le cœur des Chrétiens, saisir et tuer seulement le prêtre en secret, mais sans avoir pu réaliser ses projets, il mourut inopinément ». De telles dispositions de la part des grands et du roi étaient bien de nature à encourager les gouverneurs et mandarins de la province, aussi plusieurs d'entr'eux essayèrent d'assouvir leur haine contre la nouvelle religion comme nous le verrons à l'instant.

A cette époque, Hong Luc, dit Nak mini¹⁶⁵ avait une dignité importante au palais et se trouva obligé par office de faire une adresse au roi relativement aux événements et à la Religion. Chrétien pratiquant, mais trop faible et irrésolu, il la fit, mais en des termes ambigus et sans se prononcer ni pour ni contre. Il n'eut pas lieu de s'en féliciter.... Le Roi qui n'ignorait pas qu'il était Chrétien, lui reprocha son peu de franchise et de droiture, ajoutant qu'un dignitaire public devait parler à son roi selon sa pensée tout net. Celui-ci, forcé de répondre au roi, eut la bassesse de placer dans sa réponse les odieuses calomnies répandues contre la Religion et y engageait le roi à poursuivre les Chrétiens. Il paraît que le roi ne fut guères plus satisfait et donna encore bien à penser au Chrétien apostat par la réponse peu flatteuse qu'il lui fit parvenir.

En 1797 le gouverneur de la province de T'siong t'sieng¹⁶⁶ résidant à Kong tsiou était Han Iong hoa¹⁶⁷. Il donna des ordres à tous les mandarins d'anéantir la Religion et de prendre les Chrétiens et lui-même se mit en devoir de ne pas rester en arrière.

¹⁶⁴ 예산 Yesan

¹⁶⁵ 홍낙민 Hong Nak-min 洪樂敏 (1751-1801) Luc. Bienheureux.

¹⁶⁶ 충청 Chungcheong

¹⁶⁷ 한용화 Han Yong-hwa 韓用和 (1732-1799)

D'après cela, il y eut nécessairement beaucoup d'arrestations.

Le 8 de la 8^{ème} Lune intercalaire, T'sai Ioun t'sieni, mandarin de Tieng san¹⁶⁸, fit saisir Ni Paul, dit Tokei¹⁶⁹ et bien d'autres Chrétiens. Tous, excepté Paul, furent relâchés après plus ou moins de supplices et une détention plus ou moins longue.

A la 8^{ème} Lune Pak Laurent¹⁷⁰ est pris par le mandarin de Hong tsiou.

Pendant l'été Tieng Iak iong toujours poursuivi par ses ennemis, ne put plus y tenir et pour se justifier complètement il fit une adresse au roi, où sa défection et son apostasie étaient clairement exprimées : ce qui lui permit de respirer un peu, à ce qu'il paraît.

En 1798, nous voyons des Chrétiens prisonniers dans les villes de Kong tsiou, Haimi, hong tsiou et Tek san. (Il est parlé dans la notice de Ni Tokei de la mort de Ni Tson tsiang à cette année. Je ne vois pas comment arranger cela avec la tradition la plus générale. Ce doit être ou une erreur ou un mensonge que le mandarin aurait fait pour obtenir plus facilement l'apostasie de Ni Paul, dit Tokei, ou bien la date de la prise et de la mort de Ni Paul serait erronée.)

Le 12 de la 6^{ème} Lune mort de Ni Paul, dit Tokei, au marché de T'si Seng district de Tieng Son. Mettre ici sa vie telle qu'elle est en Europe¹⁷¹.

Ouen Jacques¹⁷² fut pris cette année à Tek san, 2^{ème} ou 8^{ème} Lune. Nous trouvons aussi des prisonniers à Hai mi, à Kong tsiou. Une partie du Nai p'o était donc en persécution.

Nous avons déjà dit que la présence du Prêtre soupçonnée par beaucoup de Chrétiens n'était pas réellement connue. Nous en voyons la preuve dans les mémoires de Sin Pierre, dit T'ai po¹⁷³ et ce que nous en détachons ici fera connaître ce qui a dû se passer chez mille autres Chrétiens, sans que rien nous en soit parvenu. Mais auparavant disons un mot de ce célèbre Chrétien qui rendit souvent service à la Religion et finit par la sceller de son sang en 1839. Sin Pierre appelé T'ai po, était un noble de condition moyenne habitant à Tong san mit au district de Ni t'sien, province du Kieng kei. Dans le village de Tong San mit, son caractère ferme et droit joint à quelque peu d'éducation, le mettait à même de se mêler avantageusement aux affaires et guidé par un de ses parents nommé Ni Jean dit Ie tsin i, branche des Ni de Tien ei, habitant au même endroit, ils furent ensemble instruits de la Religion et désiraient vivement se rendre utiles. Ni Jean est celui que nous verrons plus tard renouer les communications avec Péking. Les mémoires que nous allons citer furent rédigées par Sin Pierre, probablement en 1838 dans sa prison et sur un ordre de M^r Chastan.

« En 1791, quand parut la première prohibition formelle, je connaissais aussi la Religion sans cependant la pratiquer. Plusieurs nobles Chrétiens du parti des Nam in alors dans les charges et qui m'étaient auparavant attachés battirent à froid. Il n'y avait plus moyen de se parler ni communiquer des livres ; ils baissèrent la tête fermèrent leur porte et ne se souciaient plus d'avoir de relations. Moi aussi effrayé par l'exécution des martyrs Ioun et

¹⁶⁸ 정산 Jeongsan

¹⁶⁹ 이도기 Yi Do-gi 李道起 (1743-1798) Paul. Bienheureux.

¹⁷⁰ 박취득 Park Chui-deuk 朴取得 (1769?-1799) Laurent. Bienheureux.

¹⁷¹ Lettre du 22 février 1855 dans Daveluy Archive Volume 6 page 184 publiée dans les *Annales* Vol. 19 1856 Pages 9-22.

¹⁷² 원시보 Won Si-bo 元— (1730-1799) Jacques. Bienheureux.

¹⁷³ 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 (1769?-1839) Pierre. Bienheureux.

Kouen, je pensai qu'il n'y avait rien plus à faire, et quoique dans le cœur j'eusse la foi, au dehors je rompis naturellement avec mes amis, et n'avais plus de force de me relever. Les prières journalières se récitait ou ne se récitait pas. J'étais sans savoir à quoi m'arrêter. Heureusement je conférai de tout avec Ni Jean, dit Le tsin i. Liés par la parenté, nous avons été instruits par le même maître et vivions l'un près de l'autre. En un mois tous deux nous perdimes nos parents et restés seuls, devant nous soutenir mutuellement, notre attachement à la Religion sembla revivre. Ce n'était guère toutefois qu'en paroles.

Il y avait à la Capitale un Chrétien alors dans les charges chez lequel nous allions tous deux fréquemment. Quoique notre demeure en fut à 140 lys, chaque mois nous faisons cette route deux ou trois fois, le voyant ou ne le voyant pas, et par suite peu de communications surtout en matière de Religion. Nous désirions surtout avoir des nouvelles du Prêtre, et s'il y en avait un, de nous mettre en rapport avec lui ; Mais ce Chrétien sur la route des dignités était plus réservé que tout autre. S'il ne disait rien, je me taisais. A la 12^e Lune mou o (commencement de 1799) par une nuit très froide, je couchai chez lui. Au chant du coq, la neige couvrant plaines et montagnes, cet ami se lève, tire d'une armoire une paire de bas d'enfant, et me la donne en disant de les chausser. Les ayant regardés, il me parut qu'un enfant lui-même ne pourrait les mettre et tout étonné, je dis : Pourquoi engagez-vous une grande personne à mettre des bas d'enfant ? C'est là une de vos farces. - Il me répond : La Religion étant très équitable, il n'y a vis à vis d'elle ni grands ni petits, ni nobles, ni roturier, à peu près comme ces bas, qui souples et élastiques, vont aux grands comme aux petits. Dans la Religion avec de la ferveur on peut voir le prêtre, comme ces bas avec un peu d'efforts entrent bien à un grand pied. Déjà le jour commençait à paraître, les gens du dehors se remuaient pour balayer la neige, je fais quelques efforts, et au fait les bas entrent à mon pied. C'étaient des bas venus d'Europe. Travaillés avec de la laine, ils s'élargissaient ~~avec~~ selon le pied de celui qui les chausse - J'interrogeai alors beaucoup sur le Prêtre, mais cet ami me dit : Ce que je vous ai dit suffit : Tout dépend de vos actes : Rien de plus. Ce jour là, je m'empressai d'aller de tous côtés chercher des Chrétiens pour savoir ce fin mot ; mais partout aucune réponse. Il n'y a pas mèche. Devenu semblable à un malade, je tournai, avançai de ci de là, puis enfin sans espoir, je retourne chez moi et fais part de cet événement à mon parent Ni Jean. Dès le lendemain, il se rend à la Capitale et après environ quinze jours il revint en disant : Il y a bien quelque chose en dessous ; mais pour le voir aucun espoir. Dix jours après, je remonte de nouveau. Mes connaissances semblent plus froides que jamais et cachent tout, sans même me permettre d'ouvrir la bouche. Enfin n'ayant plus où chercher et interroger, je vais chez un ami, y séjourne quelques jours et le conjure de dire quelque chose. Il répond : Quoiqu'il y ait peut-être maintenant des personnes qui reçoivent les Sacrements, il n'y a aucun moyen de le voir. Selon moi, vous ne gagnerez rien à rester ici, retournez chez vous, attendez un peu et préparez-vous aux Sacrements : C'est le meilleur parti : au surplus agissez comme vous voudrez.

Il me parut aussi que c'était ainsi, je redescendis et rapportai le tout à mon parent avec une joie mêlée de soupirs. Tour à tour, nous fîmes la route sept à huit fois, mais sans aucun succès. Alors nous décidâmes qu'il fallait que l'un de nous s'établisse à la Capitale pour voir la tournure des choses, et aussitôt Ni Jean laissant une partie de sa famille en province, se procure quelqu'argent et va s'établir dans cette ville.... et toutefois nous ne pûmes avoir la consolation de voir une seule fois le Prêtre. La nouvelle de sa mort nous arriva plus tard et ne fit qu'augmenter nos regrets et notre désolation. »

Qui ne serait attendri à voir des efforts si sincères et si constants que Dieu ne permit pas d'être couronnés de succès. Mais surtout quand il faut penser que de telles démarches devaient être faites à cette époque par une multitude d'âmes affamées de la vérité, que pourront répondre tant de Chrétiens, qui environnés de mille grâces, en abusent tous les jours ? Le secret était alors des plus stricts : La présence du Prêtre était connu du gouvernement, des arrestations et exécutions avaient lieu journellement de côté et d'autre. Faut-il s'étonner si les précautions

les plus sévères étaient prises pour conserver l'unique pasteur sur lequel semblait reposer tout le salut du troupeau.

L'année 1799 ne vit qu'aggraver la situation des Chrétiens. A la Capitale et en province eurent lieu, disent les mémoires, beaucoup d'exécutions et toutefois bien peu nous sont parvenues. (Tous les faits suivants se rapportent à la persécution de tsieng tsiou, suscitée par le traître Tsio Hoatsini, elle est indiquée dans la lettre de Hoang Alex., mais une lacune de copiste nous prive des détails précieux qui pourraient s'y trouver.)

Le premier qui se présente est Pak Laurent, dit T'soui teuki¹⁷⁴, pris à la 8^{ème} lune précédente, par le mandarin de Hong Tsiou et assommé dans cette ville le 29 de la 2^{de} Lune 1799. (Les martyrs que nous allons placer ici sont peut-être de 1798, au moins plusieurs. On ne s'étonnera pas que les Chrétiens ignorants aient oublié l'année. Ils reportent tout à l'année Sin iou 1801, qui est plus fameuse et est selon eux la première persécution, de même qu'ils reportent à l'année Kei hai (1839) les exécutions qui ont suivi pendant deux ans. Il faut s'étonner au contraire que le jour du martyr ait été si bien conservé pour beaucoup. Dans les martyrs que nous allons donner pour 1799 les dates de la mort semblent ne pas s'accorder avec les faits : nous ne pouvons les débrouiller. Du reste les faits nous paraissent appuyés et dignes de foi.)

Mettre ici sa vie¹⁷⁵, en omettant l'anecdote rapportée plus haut.

Ouen Jacques, dit Tong tsi¹⁷⁶, Tsieng Pierre¹⁷⁷, dit Tong toi (c'est une petite dignité du peuple), et Pang François¹⁷⁸, dit Pit sang (autre dignité plus levée, car ici chacun est appelé par le titre de sa dignité, s'il en a) étaient très liés avec Laurent et semblent s'être promis de se dénoncer l'un l'autre pour être martyrs ensemble. Il ne paraît pas qu'ils se soient dénoncés, mais Dieu permit qu'ils fussent tous saisis à des époques peu éloignées et tous eurent l'honneur de verser leur sang glorieusement pour la Religion dans le cours de cette année. Ouen Jacques, pris dès l'année précédente, mourut le 11 ou le 12 de la 3^{ème} Lune 1799 à T'sieng tsiou, chef lieu militaire de la province de T'siong tsieng,

Mettre ici sa vie¹⁷⁹.

Tsieng Pierre fut aussi exécuté alors, on ne sait quel jour à la ville de Tek san et Pang François à la ville de hong tsiou le 16 de la 12^{ème} Lune.

(L'année 1799 Kei mi est citée par les ravages que fit une sorte de grippe violente.)

Vie de Tsieng Pierre, dit Tsieng tong tsi¹⁸⁰

Vie de Pang François dit Pang Pitsang.¹⁸¹

Nous avons anticipé les époques pour ne pas séparer ces amis inséparables, et que la foi a pour ainsi dire unis sur les échafauds. Cependant nous voyons que les arrestations ne cessaient pas. Beaucoup de Chrétiens se trouvaient en prison avec Tsieng Pierre : et ses

¹⁷⁴ 박취득 Park Chui-deuk 朴取得 (1769?-1799) Laurent. Bienheureux.

¹⁷⁵ Lettre de 1857 dans le Volume 6 de l'Archive Daveluy page 243. Publiée dans les *Annales* Vol. 31 1859 pp 392-400.

¹⁷⁶ 원시보 Won Si-bo 元— (1730-1799) Jacques. Bienheureux.

¹⁷⁷ 정산필 Jeong San-pil 鄭山弼 (1739?1749?-1799) Pierre. Bienheureux.

¹⁷⁸ 방 프란치스코 Bang Francisco 方—(?-1799) François. Bienheureux.

¹⁷⁹ Archive Daveluy Volume 5 pages 95-98.

¹⁸⁰ Archive Daveluy Volume 5 page 100.

¹⁸¹ Archive Daveluy Volume 5 page 99.

compagnons de supplices ne nous seront sans doute jamais connus non plus que les deux commartyrs de Pang François.

L'été de cette même année le Tai sa kan Sin Heu tso¹⁸² présenta une requête au roi dans laquelle il indiquait **Kouen t'siel sin i**¹⁸³ et **Tieng iak tsong**¹⁸⁴ comme les piliers de la Religion Européenne, et demandait qu'on les poursuivît. Le roi avait à peine entendu ces deux noms qu'il fit de graves reproches à l'auteur de la requête, le cassa de sa dignité et défendit de donner suite à cette affaire, de sorte que pour le moment les manœuvres des ennemis de la Religion ne réussirent pas.

Le roi qui était avare du sang de ses sujets et qui voyait beaucoup d'hommes éminents embrasser la Religion voulut tout examiner avec calme. Il fit cette année plusieurs fois les interrogatoires des Chrétiens par lui-même, afin de mieux connaître les choses et de ne pas suivre aveuglément la passion qu'il voyait excitée contre la nouvelle Doctrine et le parti des Nam in.

(A la 8^{ème} lune de Kei mi (1799) dit Hoang Alexandre tout à coup le roi fit appeler par le tribunal des crimes T'soi Thomas, dit P'il kong i¹⁸⁵ et lui demande s'il pratique encore sa mauvaise religion. Thomas qui pensait continuellement à souffrir la mort pour réparer sa faute passée, trouvait là la réalisation de ses désirs. Aussi tout en sachant qu'il y allait de sa vie il déclara franchement la doctrine de la religion et les vrais sentiments de contrition dont il était animé. Sa parole claire, brillante et élevée toucha vivement tous ceux qui étaient présents. » L'interrogatoire suivant conservé par Sin Pierre dans ses mémoires est, pensons-nous, celui de Thomas et son caractère semble s'y révéler.)

Le roi : Moi aussi j'ai lu les livres de la Religion, mais comment te semble-t-elle comparée comparée à celle de Foe ? Le Chrétien : La religion Chrétienne ne doit pas être comparée à celle de Foe. Le Ciel, la terre et les hommes, tout n'existe maintenant que par un bienfait de Dieu et ne se conserve que par le bienfait de l'Incarnation et de la Rédemption de ce très-haut et très-grand Dieu maître et gouverneur de toutes choses ; comment pourrait-on mettre la Religion en comparaison avec cette autre doctrine dénuée de fondements et sans principes. Ici c'est la véritable voie, la vraie doctrine. - Le roi : Celui que vous appelez très haut et très-grand maître de toutes choses, comment a-t-il pu venir dans ce monde, s'y incarner et qui plus est le sauver par la mort infâme qu'il subit de la main des méchants ? Ceci est difficile à croire. - Le Chrétien : Autrefois le très-saint roi Seng t'ang voyant une sécheresse de sept ans et tout le peuple réduit à la mort ne put y rester insensible. Il coupa ses oncles, se rasa les cheveux et le corps couvert de paille il offrit son propre corps en victime et allant dans le désert de Seng lim se mit à pleurer et regretter ses péchés, puis composant une prière il s'offrit en sacrifice. La prière n'était pas achevée qu'une pluie abondante tomba sur un espace de plus de deux mille lys. Depuis ce temps, tout le monde sait qu'on l'appelle le saint roi.

(Tiré de l'histoire de Chine).

Or combien plus grand n'est pas le bienfait de la Rédemption ? Tous les peuples anciens, modernes et futurs, toutes les choses de ce monde sont imprégnées du bienfait de la Rédemption, et ne subsistent que par elle. Aussi je ne puis concevoir comment vous dites que c'est difficile à croire. - Le roi : La doctrine de Foe (le nom de Foe signifie qui sait et connaît tout, sans égal. Ce nom ne se donne qu'à Siek ka ie roi fondateur de la secte qui parait l'avoir pris et peut-être forgé lui-même.) n'est pas non plus à traiter légèrement. Le nom seul de Foe

¹⁸² 대사간 Daesagan 大司諫 신헌조 Sin-heon-jo 申獻朝

¹⁸³ 권철신 Gwon Cheol-sin 權哲身 (1736-1801) Ambroise.

¹⁸⁴ 정약종 Jeong Yak-jong 丁若鍾 (1760-1801) Augustin. Bienheureux.

¹⁸⁵ 최필공 Choe Pil-gong 崔必恭 (1744-1801) Thomas. Bienheureux.

très haut et très grand est sans égal : comment le regarder légèrement et avec mépris ? – Le Chrétien : Si ce n'était ce nom de quoi eut-il pu se couvrir ? Aussi le vola-t-il ?)

Mais par le fait Siek ka ie roi est un homme fils du roi Tsieng pan et de la dame Mai ia. - Or de la main droite montrant le ciel et de la gauche la terre il dit : Au Ciel et sur la terre moi seul suis grand. N'est-ce pas un orgueil et une vanité extrêmes et ridicules ? Quelle vertu et quelle sainteté eut-il pour qu'on ne puisse le traiter légèrement et avec mépris ? - Le roi : La vérité se soutient par elle-même et chaque chose à la fin tourne du vrai côté. Nous verrons la suite.»

Et sans rien décider il fit reconduire le Chrétien au tribunal des crimes. (Les ministres firent plusieurs adresses au roi pour faire mettre ce Chrétien à mort, mais le roi répondit indirectement et laissa voir son intention de l'épargner. Les choses en restèrent là et peu après Thomas fut relâché.)

Ceci suffit, ce nous semble pour montrer combien ce roi modéré était loin de partager la haine aveugle et emportée qui poussait les ennemis de la Religion, aussi tant qu'il vécut, s'il n'empêcha pas toute vexation, il en arrêta beaucoup et ne poussa pas à la persécution. Cependant la province moins contenue que la Capitale continuait à faire couler le sang.

Pai François, dit Koan kiem i¹⁸⁶, natif du village de Tsin mok¹⁸⁷ dans le district de Tang tsin¹⁸⁸ instruit de la Religion presque aussitôt qu'elle se répandit en Corée, après avoir, comme nous l'avons vu, subi de la part de son propre mandarin une persécution dont il sortit peu honorablement émigra à Touroum pa hoi, district de Sie san¹⁸⁹ et il y pratiquait avec ferveur. D'accord avec quelques autres Chrétiens il avait encore émigrer à Iang t'ei, district de Mien t'sien et y avait préparé même un oratoire pour tâcher de recevoir le Prêtre. Ils étaient dans une ferveur brûlante, quand le 3 de la 10^{ème} Lune de l'année Mou o, 1798, le traître Tsio hoatsini¹⁹⁰ vint avec les satellites de Hong tsiou, et François saisi par eux fut conduit à cette ville. On voulut lui faire dénoncer ses complices et livrer ses livres, mais malgré de violents supplices il répondit toujours ne pas en avoir et ne pensait qu'à se préparer à la mort. Pendant plusieurs mois, il dut subir de fréquentes tortures, puis fut transféré à T'sieng tsiou, chef lieu militaire et criminel de la province où il partagea les nombreux supplices de Ouen Jacques et autres. Toutes ses chairs étaient en lambeaux, ses os ressortaient de toutes parts, mais le courage et la patience ne lui manquèrent pas. Il survécut à Ouen Jacques, et sans que l'on sache comment se sont passés les mois suivants. La tradition de la famille place sa mort au 13 de la 12^{ème} Lune de cette année 1799 à T'sieng-Tsiou, où il mourut sous les coups, à l'âge de 60 ans. Il était frère aîné de Pai Mathias que nous avons vu coopérer aux voyages pour l'introduction du P.Tsiou.

Au même temps deux généreux athlètes confessaient glorieusement le nom de J.C. dans la ville de Hai mi, célèbre aussi dans nos sanglantes annales.

Vie de Ni François¹⁹¹, dit Po hien i¹⁹²

Il eut un digne compagnon de son triomphe dans In Eun min i appelé Martin¹⁹³.

¹⁸⁶ 배관겸 Bae Gwan-gyeom 裴— (1740?-1799) François. Bienheureux.

¹⁸⁷ 진목 Jinmok

¹⁸⁸ 당진 Dangjin

¹⁸⁹ 서산 Seosan

¹⁹⁰ 조화진 Jo Hwa-jin 趙和鎭

¹⁹¹ 이보현 Yi Bo-hyeon 李步玄 (1773-1800) François. Bienheureux.

¹⁹² Archive Daveluy Volume 5 pages 137-8.

¹⁹³ Archive Daveluy Volume 5 pages 140-1.

Vie de In Martin appelé Eun min i¹⁹⁴ ou Tsong kan i.

Les détails sur cette année mémorable ne nous sont pas parvenus en plus grand nombre, mais déjà nous ferons remarquer combien le pays du Nai p'o, évangélisé par Ni Tan ouen i, commençait à se distinguer comme nous l'avions annoncé. Ouen Pierre et Jacques, Ni Paul, Pak Laurent, T'sieng Pierre, Pang François, Pai François, Ni François et In Martin étaient tous de différents districts de cette vaste plaine. Faut-il s'étonner qu'une terre si grassement fécondée dès le commencement ait continué à produire des fruits admirables et soit restée proverbiallement la terre classique du christianisme dans ce royaume.

Dallet Volume 1 Livre 2 Chapitre 4 (Daveluy Volume 4 f. 79)

Enhardi sans doute par la vue des exécutions que nous venons de rapporter, le mandarin de la ville de Nie tsien, province de la Capitale, se mit aussi à poursuivre les Chrétiens de son district.

Vers la 3^{ème} Lune de l'année Kieng sin 1800, Ouen Jean avec deux de ses cousins, Ni Martin¹⁹⁵ et un autre encore étaient allés pour passer la fête de Pasques chez le Chrétien nommé Tsieng Tsong ho au district de Nie Tsiou. Celui-ci dont le nom de baptême nous est inconnu, mais dont toute la famille pratiquait avec ferveur les reçut avec grande joie.

(On tue un chien, on prépare du vin et réuni avec les Chrétiens des environs sur le bord de la route, on récitait à haute voix l'Alleluia et le Régina, puis battant la callebasse on chantait en accord ; le chant terminé on buvait le vin et mangeait la viande, puis les chants recommençaient encore et alternant ainsi tout le jour se passa ; mais peu après ayant été accusés par des familles ennemies, ils furent pris et conduits devant le mandarin au nombre de onze. (Hoang Alex.)

Pendant le trajet on passa devant la maison de Ouen Jean et sa vieille mère qui alors seulement apprit la prise de son fils se présenta en larmes devant les satellites, en les conjurant de la laisser voir son fils un instant avant de l'emmener, mais elle ne fut pas écoutée et on continua la route. Arrivés devant le mandarin il leur dit : Dénoncez ceux qui vous ont instruits et vos complices, puis reniez Dieu. - Jean répondit au nom de tous : Il nous est sévèrement défendu de dénoncer personne et devrions-nous mourir, nous ne pouvons nuire à qui que ce soit, et encore moins pourrions-nous renier Dieu.

Le mandarin en colère leur fit subir l'écartement des os et la pancture des bâtons, (Dans le nombre il y avait bien des faibles, mais soutenus par la fermeté et les exhortations de Martin tous tinrent bon dans ces violents supplices plusieurs fois répétés et ils furent enfermés à la prison.)

Ce Ouen Jean dit Sa sin i¹⁹⁶, était de la ville de Nie Tsien et le second beau-fils de T'soi Marcellin, dont il sera bientôt parlé. Fort lié avec Kim Josaphat, dit Ken Siouni, il fut instruit par lui de la Religion et en fit part de suite à sa famille qui se mit toute entière à la pratiquer. Ni Martin, dit Tsong pai, branche des Ni de Tsien tsiou d'une famille bâtarde du parti des Sioron, était du district de Nie tsiou. Son caractère était droit, ferme, mais violent et il avait des connaissances solides en médecine. (Sa force et son courage sortaient du commun et il était grand dans ses vues et résolutions.) Quand il faisait quelque route longue ou courte, il avait pour manie de se reposer le jour et de marcher seulement la nuit et il commettait

¹⁹⁴ 인연민 In Eon-min 印彦敏 (1737-1800) Martin. Bienheureux.

¹⁹⁵ 이중배 Yi Jung-bae 李中培 (1751?-1801) Martin. Bienheureux.

¹⁹⁶ En fait 원경도 Won Gyeong-do 元景道 (1774-1801) Jean. Bienheureux.

fréquemment des violences fort opposées à la justice, mais à peine se fut-il mis à pratiquer qu'il dompta la violence de son caractère et ne conserva que sa droiture et sa fermeté¹⁹⁷. Il vivait seul avec son père et sa femme, et tous trois remplissaient tous leurs devoirs avec ferveur. A la même époque vivait à Tiem teul, district de Nie tsiou, Canton de Kim Soi, un noble nommé Im Hei ieng i¹⁹⁸, de la branche des Im de Pong tsien¹⁹⁹. Ses père et mère, ses frères et sœurs, tous pratiquaient la Religion excepté lui. Il disait, rapporte-t-on, que pour la pratiquer il faudrait n'avoir ni yeux, ni oreilles, ni aucun autre sens. Son père l'exhortait fréquemment à se convertir : Il y employait la douceur, puis les reproches, et jamais hei ieng i ne répondait un seul mot.

Plusieurs années après son père tombant malade et étant près de sa fin le fit appeler et lui dit : Si je te voyais pratiquer avant de mourir, je n'aurais plus aucun regret en quittant ce monde.- Le fils ne répondit rien encore. Un autre jour son père l'appelle de nouveau, le fait asseoir près de lui et lui dit : Je dois mourir demain. A voir ton air je pense bien qu'après ma mort, tu me feras les sacrifices d'usage pour les parents. Pendant ma vie tu n'as guère écouté mes paroles, eh bien ! Si après ma mort tu fais les sacrifices, je ne te regarde plus comme mon fils et te défends de porter mon deuil. (parole foudroyante et anathème désespérant pour ces peuples-ci.)

Ici encore Hei ieng i ne répondit rien. Qui pourrait savoir ce qui se passait au fond du cœur ? Deux jours après son père mourut en effet. Ce fils donna des marques non équivoques de sa désolation ; il se revêtit des habits de deuil, mais ne fit aucun des sacrifices d'usage. Toute la famille et les connaissances le regardaient avec étonnement et de mauvais œil et des murmures furent excités de toutes parts. Au printemps de l'année Kieng Sin 1800, arriva le premier anniversaire, et là encore aucun sacrifice. Bientôt après le mandarin de Nie tsiou, qui l'avait fait épier envoya ses satellites et il fut pris avec Tsio Tsiei, Tong i et son fils Iong Sam i²⁰⁰ Chrétiens qui vivaient chez lui. Le mandarin lui dit : Je sais clairement que tu ne suis pas la Religion du maître du ciel mais on dit que tu ne fais pas les sacrifices aux parents. Je dois donc te faire mourir comme les Chrétiens. Hei ieng i resta muet encore comme vis à vis de son père, et le mandarin le fit déposer en prison avec et sur le pied des autres Chrétiens prisonniers. (à la suite au cahier suivant 1800)

(N.B. Ici termine la f. 81 de Volume 4. La f. 82 et une partie de la f. 83 contiennent un texte rayé à propos de T'soi Marcelin comme suit. Mais il n'y a pas de certificat de copie conforme ici comme on s'y attendrait pour la fin d'un cahier.)

Enfin à la 4^{ème} fut pris encore par le mandarin de Nie tsiou T'soi Marcelin que nous avons vu plus haut subir une légère persécution à Koang tsiou en 1791. Marcelin dont le nom vulgaire est le tsong i, et le nom légal T'siang tsiou, était un noble vivant au district de Nie tsiou et pratiquant avec toute sa famille. Il regrettait toujours d'avoir manqué une fois l'occasion du martyre et quand cette persécution de 1800 s'éleva, il répondit en riant à sa femme qu'il*(sic) l'exhortait à fuir et à se cacher : Quand je n'y serais plus, tu vivras bien tout de même. Sa mère lui fit aussi des exhortations pressantes et par respect pour ses ordres, il fit semblant de fuir disant qu'il allait à la Capitale. Il sortit en effet, mais revint le jour même jour, et ce soir là même les satellites de Nie Tsiou vinrent et se saisirent de sa personne. Arrivé devant le mandarin Celui-ci lui dit : De qui as-tu appris la Religion ? Quels sont tes complices ? Dénonce tout. Marcelin répondit : Ce que vous me demandez me ferait violer le 5^{ème} Commandement, je ne puis donc rien déclarer— Le mandarin irrité le fait mettre à de violentes tortures, lui commandant de plus l'apostasie ; Il lui répond : Devrais-je mourir sous les coups je ne puis ni trahir mon Dieu ni dénoncer personne. Après

¹⁹⁷ (Note de Daveluy) (lié à vie et à mort avec Kim ken Sioun i, il se fit Xtien avec lui, fut baptisé et était rempli d'une ferveur toute de feu. D'un œil vif et d'une grande audace, il ne craignait d'être vu en pratiquant de qui ce soit (Hoan Alex.)

¹⁹⁸ 임희영 Im Hui-yeong 任喜永 (?-1801). Martyr.

¹⁹⁹ 봉천 Pongcheon

²⁰⁰ 조용삼 Jo Yong-sam 趙龍三 (?-1801). Bienheureux. Fils de Jo Je-dong 조제동 (?-1801)

de cruels supplices il est aussi déposé à la prison avec les autres confesseurs dont nous suivrons l'histoire un peu plus bas.

La province de Tsien la avait eu ses martyrs. Le nom de Jésus avait été confessé par plusieurs confesseurs à la Capitale : Le Nai p'o lui avait présenté de nombreux et glorieux témoins, il était temps que la province de la Capitale fit aussi sa profession de foi sur les échafauds et c'est la ville de Nie tsiou qui va offrir les prémices de ses victimes dans la personne de Tsio Pierre dit Long sam i dont nous avons signalé la prise avec Im hei iengi.

Tsio Pierre dit Long Sam i était le fils de Tsio Tsiei t'ong i noble du district de Iang keun et de la branche des Tsio de han iang. Sa famille d'abord originaire de hai tsiou était venu s'établir à Pai sie kol district de Iang keun et son père devenu veuf vivait seul avec ses deux fils, Long sam i et Ho sam i qui tous trois pratiquaient la Religion : Mais ne pouvant plus soutenir leur existence ils se retirèrent dans la famille de Im hei iengi à Tiem teul district de Nie tsiou. Quand celui-ci fut pris vers la 4^{ème} lune vers 1800, hosami sut s'évader, mais Long sam i et son père furent pris avec lui. Pendant la route, le père dit à son fils : Cette fois je suis décidé à donner ma vie et serai certainement martyr : Pour toi que feras-tu ? Pierre répondit : Pour le martyre on ne peut se fier ni à ses résolutions ni à ses forces comment oserai-je, me fiant à moi-même donner à l'avance quelque parole ? — Ils sont conduits au mandarin et dès le premier interrogatoire, le père fait une chute déplorable. Le mandarin dit à Pierre : Toi aussi renonce à la Religion — Pierre — : je ne le puis — Le mandarin : Ton

1800,
1801.

Tsio Tsiei t'ong i était un noble du district de Iang keun et de la branche des Tsio de Han iang. Sa famille d'abord originaire de hai tsiou était venu s'établir à Paise Kol district de Iang keun et lui devenu veuf vivait avec ses deux fils Iong sami et ho sami. Tous trois pratiquaient la religion avec ferveur, mais ne pouvant plus suffire aux besoins de leur subsistance ils se retirèrent dans la famille de im hei iengi i à tiem teul, district de Nie tsiou. Long sam i appelé Pierre, arrivé presque à l'âge de 30 ans, n'avait pu encore prendre le chapeau et se marier. Ayant tout le corps malade il était faible et grêle et tout l'extérieur fort peu avantageux. Ignorant de toutes les affaires du monde chacun riait de lui et n'en faisait aucun cas, mais remarque Hoang Alexandre, il était toujours fort bien traité chez Tieng Augustin qui admirait et louait beaucoup sa grande ferveur. Quand im hei iengi i fut pris vers la 4^{ème} lune de 1800, hosam i sut s'évader, mais Iong sam i et son père furent pris avec lui. Pendant la route le père dit à son fils : Cette fois je suis décidé à donner ma vie pour Dieu et serai certainement martyr, pour toi, que feras-tu ? Pierre répondit : Pour le martyre on ne peut se fier à ses résolutions ni à ses forces ; comment oserai-je bien, me fiant à moi-même m'avancer en paroles. Ils sont conduits au mandarin et dès le premier interrogatoire le père fait une chute déplorable. Le mandarin dit à Pierre : Toi aussi renonce à ta religion. - Pierre : Je ne le puis. Le mand. Ton père veut se conserver la vie et toi tu voudrais mourir, n'est-ce pas là un manque de piété filiale ? Pierre répond : Il n'en est pas ainsi, si les parents viennent à dévier et que les enfants continuent à remplir tous leurs devoirs, dira-t-on pour cela que les enfants manquent à la piété filiale ? Mais de plus quoique chacun doive honorer et servir ses père et mère selon la nature il y a en outre le grand roi et père commun de toutes les créatures du ciel et de la terre, c'est lui qui a donné la vie à nos parents, c'est lui aussi qui me l'a donnée, comment dès lors pourrais-je bien le renier ? Le mandarin, rempli de colère et d'aversion contre lui, lui fit subir deux ou trois interrogatoires accompagnés de supplices atroces dans lesquels son genou fut brisé et détaché de sa jambe et tout son corps réduit à un état affreux. Pierre eut une autre tentation à supporter. Le mandarin après l'avoir beaucoup exhorté sans succès fit appeler son père et lui dit devant son fils : Je dois vous faire mourir à cause de votre fils, mais serait-il juste que par votre faute le père et le fils mourussent, parlez-lui donc, une seule de vos paroles

peut sauver la vie à tous les deux, tout dépend de vous, exhortez-le donc à se repentir ; et en même temps il fait battre le père sous les yeux de son fils. Le père se met donc à exhorter son fils et celui-ci de dire : Je ne puis rompre avec les sentiments naturels, veuillez nous sauver tous les deux puis il fait sa soumission et le mandarin tressaillant de joie les relâche et les renvoie tous les deux. Mais quand Pierre sortit il fut vivement réprimandé et exhorté par Ni Martin et pendant la nuit il fut touché de douleur et d'une vraie contrition. Le lendemain matin retournant vis à vis du mandarin, il dit : Ce que j'ai dit hier est maintenant pour moi la cause d'un regret mortel, j'espère que le mandarin voudra bien faire mourir le fils pour sa faute et traiter le père selon ses désirs ; comment pourrait-on pour la faute du fils, faire mourir aussi le père ? Donnez à chacun selon ses vœux et le mandarin ne voyant plus aucun moyen à mettre en œuvre, le fit enfermer secrètement. Chaque fois qu'il faisait des interrogatoires, quoiqu'il fit battre les autres Chrétiens d'une manière ordinaire, il faisait battre Pierre longtemps et violemment, c'est que voyant sa tournure il le méprisait souverainement et il s'était dit :

D'un tel homme il sera facile d'obtenir soumission ; mais contre toute attente voyant qu'il était au contraire très ferme il le prit en grippe, le haïssait tout ~~en~~ particulièrement et voulait absolument le faire mourir.

Enfin à la 4^{ème} lune fut pris encore par le même mandarin T'soi Marcellien²⁰¹ que nous avons vu plus haut subir une légère persécution à Koang tsiou en 1791. Marcellien dont le nom vulgaire est ie tsioung i et le nom légal T'siang tsiou, était un noble du district de Nie tsiou²⁰², pratiquant avec toute sa famille, il regrettait toujours d'avoir manqué une fois l'occasion du martyre et quand cette persécution de 1800 s'éleva il répondit en riant à sa femme qui l'exhortait à fuir et à se cacher : Quand je n'y serai plus, tu vivras bien tout de même. Sa mère lui fit aussi des instances pressantes, et par respect pour ses ordres, il fit semblant de fuir disant aller à la capitale. Il sortit en effet, mais revint le même jour et ce soir-là même les satellites de Nie tsiou vinrent et se saisirent de sa personne. Arrivé devant le mandarin, celui-ci lui dit : De qui as-tu appris la religion et quels sont tes complices ? Dénonce~~s~~ tout. Marcellien répond ce que vous me demandez, me ferait violer le 5^{ème} commandement, je ne puis donc rien déclarer. Le mandarin irrité le fait mettre aux tortures, lui commande de plus l'apostasie, il répond : Devrais-je mourir sous les coups je ne puis ni trahir mon Dieu, ni dénoncer personne. Après de cruels supplices il est aussi déposé à la prison avec les autres confesseurs, dont nous reprendrons l'histoire un peu plus bas,

Pendant que ceci se passait au distr. de Nie tsiou, le distr. de iang keun son voisin était loin d'être tranquille. Déjà pendant l'été de 1799, une bande de méchants s'était liguée pour perdre la famille Kouen dont la réputation était si grande, elle fut couverte de calomnies et accusé devant le mandarin. Cette famille se trouva alors dans une position fort critique et l'affaire devenait de plus en plus grave, mais la sagacité et la bonté du mandarin lui fit arranger les choses et rendant les accusés à leur liberté, les projets des méchants ne purent cette fois réussir entièrement. Dès lors ils tramèrent secrètement leur affreux complot, s'unirent à quelques méchants dignitaires à la Capitale et à la 5^{ème} lune 1800 allèrent devant le roi et lui dirent : La mauvaise doctrine se répand en grand dans le district de iang keun, il n'est personne qui le sache et cependant le mandarin ne se met pas en peine de faire des perquisitions, il mérite donc d'être sévèrement puni. Le roi ayant accepté l'accusation, le mandarin de iang keun dut donner sa démission et son successeur à peine installé fit renaître le procès et saisit grand nombre de personnes. (Ce fut probablement Tsieng tsiou seng i qui est noté comme

²⁰¹ 최창주 Choe Chang-ju 崔昌周 (1749-1801) Marcellin. Bienheureux.

²⁰² 여주 Yeoju

ayant demandé lui-même des pouvoirs plus étendus pour pouvoir étendre le cercle de ses persécutions.)

Kouen Ambroise, appelé tsiel sin i²⁰³, déjà vieux fut saisi de crainte et se retirant à la capitale il parvint à éviter pour le moment. Le mandarin fit emprisonner son fils en sa place, mais quoique celui-ci eût demandé plusieurs fois de subir aussi les peines en place de son père, le mandarin ne le permit pas et voulait absolument saisir Ambroise lui-même et par suite l'affaire traîna longtemps sans dénouement et on finit même par relâcher le fils.

Malgré ces escarmouches très significatives et les nombreux emprisonnements opérés dans plusieurs parties des provinces, les Chrétiens ne restaient pas inactifs.

Le P Tsiou, vers la 4^{ème} lune de cette année établit la confrérie **Mieng to**²⁰⁴. Elle avait pour but de s'encourager mutuellement à l'étude de la doctrine religieuse, et de s'efforcer de la répandre parmi les Chrétiens et les payens. Le président de la Confrérie fut Tieng Augustin, appelé iak tsong, que ses talents et ses vertus mettaient au premier rang parmi les Chrétiens et dont nous parlerons bientôt plus au long. Cette érection fit assez de sensation et eut alors un heureux succès. « Les confrères étaient assidus à leurs exercices, dit Hoang Alexandre, et ceux même qui n'en faisaient pas partie, entraînés par le mouvement général, se remuant et s'appliquant à la conversion des payens, pendant l'automne et l'hiver le nombre de nouveaux catéchumènes augmentait jour par jour. Les femmes en formaient la plus grande partie, les simples et les ignorants venaient après, et les nobles craignant les malheurs qui se préparaient n'arrivèrent qu'en très-petit nombre. »

L'orage, qui menaçait de fondre en grand sur la Chrétienté n'était contenu que par la modération du roi ; et quoiqu'il eut déjà cédé en partie aux clameurs du parti turbulent, il ne s'était pas encore prononcé directement contre la religion ; d'autre part il voulait épargner le sang de son peuple et surtout avait un amour et une estime profondes pour quelques uns des hommes éminents qu'il savait l'avoir embrassée et ne pouvait se déterminer à sévir contre eux. Tant que vécut ce roi, les ennemis du nom Chrétien qui connaissaient assez ses sentiments, n'osèrent pas découvrir en grand le fond de leurs projets et plusieurs Chrétiens haut placés conservaient l'espérance de faire enfin triompher la vérité ; l'un d'eux quelques années auparavant demandait seulement une dizaine d'années pour y parvenir ; Malheureusement Dieu ne permit pas que la vie de ce prince se prolongeât et une large plaie s'étant formée sur le dos, il mourut le 28 de la 6^{ème} lune de cette année 1800, après 24 ans de règne.

(On pourrait mettre ici quelques détails sur l'usage de ne pouvoir toucher le corps du roi en maladie pour le guérir).

Dallet Volume 1 Livre 2 Chapitre 3. (Daveluy Volume 4 f. 87)

Cette mort si imprévue fut un coup terrible pour tout le royaume qui perdait un prince sage, modéré, ami de son peuple et qui pouvait encore espérer de nombreuses années, pour tomber au milieu des difficultés d'une minorité ; mais c'était un véritable coup de foudre pour les Nam in et pour les Chrétiens qui voyaient en lui tomber le dernier obstacle qui put s'opposer au torrent de leurs ennemis. Voici comment Hoang Alexandre dépeint la position actuelle : « Depuis 200 ans les nobles étaient divisés en 4 partis, nommés Noron, Sioron, nam in et Sio pouk.- Vers la fin du règne actuel, les Nam in se divisèrent eux-mêmes en deux (camps) branches ; l'une était composée de Ni Kahoani, tieng iak iong, Ni Seng houni, hong nak min i, et quelques autres ; tous avaient d'abord cru en Dieu, puis avaient renié leur religion pour se conserver la vie ; au dehors quoiqu'ils fissent semblant d'être hostiles à la religion, au fond du

²⁰³ 권철신 Gwon Cheol-sin 權哲身 dit 녹암 Nok-am 鹿庵 (1736-1801). Ambroise.

²⁰⁴ 명도 Myeongdo

cœur ils croyaient encore ; leurs partisans du reste étaient fort peu nombreux, L'autre branche avait pour chef Hong ei ho et Mok man tsiong, ennemis acharnés de la religion et pendant 10 ans ils avaient fortement invétéré leur haine mutuelle, ceux-ci étaient en outre de la couleur Peik pai. Les Noron se divisaient aussi en deux couleurs, l'une appelée Si pai, composée de sujets vraiment dévoués au roi et très-soumis à toutes ses intentions ; l'autre appelée piek pai, formée d'hommes très attachés à leurs idées particulières et contrariant volontiers les vues du roi (les Piek pai et les Si pai se trouvent aussi quelques peu dans divers autres partis, et surtout chez les Nam in. Vieux ennemis des Si pai, nombreux et puissants, le roi les redoutait, et depuis quelques années leur parti grossissait de toutes parts.- Ni ka hoani était le premier lettré du royaume et Tieng iak iong avait des talents bien au-dessus du commun. Avant 1795, le roi les chérissait et les employait beaucoup, mais depuis il se refroidit et les laissa de côté.- Ces deux hommes étant très redoutables aux piek pai, on cherchait surtout à leur nuire et quoique les partisans de Ka hoani eussent renié la religion et même la persécutassent, tous les piek pai continuaient à les signaler toujours comme attachés à cette doctrine perverse, et accumulèrent sur eux des accusations odieuses avec force calomnies.- Le feu roi les ayant toujours couvert et protégé un peu, on n'avait pu réussir à les abattre entièrement, mais celui-ci venant à mourir, son fils (nommé plus tard Sioun tsong)

(Les rois en Corée n'ont pas de nom, ils reçoivent toutefois de l'Empereur de Chine un nom représenté par un caractère chinois qui sert seulement dans ses rapports avec l'empereur, très-peu de Coréens en connaissent la prononciation et d'ailleurs on ne peut prononcer ce nom du roi, ce n'est qu'après la mort qu'on lui donne un nom sous lequel ils sont désignés dans l'histoire. Cet usage doit leur venir de Chine.)

lui succéda et le nouveau roi étant enfant, la régence tombait de droit entre les mains de son arrière-grand' mère, Kim Tsieng Siouni. (branche des Kim de t'sieng p'ong, famille différente de celle qui a donné les reines aujourd'hui existantes) Aussi abaissa-t-elle la grille

(cette expression vient de ce que la reine dans ses rapports avec les dignitaires, se met toujours derrière une ouverture fermée par une espèce de claie qui la cache un peu, car quoiqu' appelée mère du peuple les usages ne permettent pas qu'elle soit assise près des hommes comme en Europe)

et prit en main l'administration du royaume. Cette reine était la grand'mère marâtre du feu roi (seconde épouse de son grand père) et étant du parti piek pai, sa famille avait été laissée de côté par le roi et par suite de cela la haine fomentée pendant longues années n'avait pu se produire au dehors, mais contre toute attente l'administration tombant entre ses mains, elle s'unit étroitement aux Piek pai et commença de suite à déverser son venin. »

L'occasion était donc favorable pour les fauteurs, une minorité avec l'autorité entre les mains d'une femme et surtout d'une femme dont les sentiments étaient bien connus, devait seconder merveilleusement leurs projets d'attaque et de désordre. Le parti Noron se confirma dans sa résolution de renverser le parti Nam in et les piek pai se préparèrent à redoubler d'efforts pour supplanter les si pai et comme la plupart des hommes éminents nouvellement convertis, étaient du parti Nam in, la nouvelle religion devait servir de prétexte pour s'en défaire plus sûrement, outre que la haine contre le Christianisme que l'on prévoyait devoir ruiner la religion des Ancêtres, poussait encore les uns et les autres. Malheureusement tous ces projets fort adroitement combinés réussirent et sans une protection toute spéciale de Dieu, le seul fait de la mort du roi eut anéanti la religion à jamais dans ce pays.- Toutefois l'éclat n'eut pas lieu immédiatement, nous l'attribuons à l'usage de ce pays qui est de ne pas

commencer des affaires aussi graves avant l'enterrement du roi défunt. Est-ce respect ou superstition ? Peut-être tous les deux.

Toujours est-il que jusqu'à l'enterrement chaque parti sait assez bien se contenir et nous en avons des exemples sous les yeux récemment encore. D'ailleurs les nombreuses cérémonies qui doivent se faire régulièrement près du corps du défunt et les immenses préparatifs pour ses obsèques ne laissent pas le temps de se livrer à tous les détails de bataille et procès. Or l'enterrement ne se fait pas ici au gré des survivants, les règles sont là et elles sont suivies. Le temps fixé pour l'enterrement de l'Empereur de Chine étant de sept mois, le roi de Corée qui est son vassal, ne doit attendre que 5 mois et pour les nobles ou personnages importants le terme est fixé à trois mois. Pendant cet espace de temps, chaque parti peut bien préparer ses batteries, mais nous ne voyons pas qu'il y ait eu d'événements bien graves.

Revenons aux Confesseurs que nous avons laissés à la prison de Nie tsiou. Pendant ce temps deux fois par mois on leur faisait subir de nouveaux interrogatoires accompagnés de violents supplices, on assure que le corps de Ouen Jean, plusieurs fois mis en lambeaux par les coups, se trouvait entièrement guéri dès le lendemain. Ce chrétien avait une vieille esclave qui venait sans cesse le visiter et lui représentant la triste position de sa famille elle mettait tout en œuvre pour le séduire et l'ébranler. Jean restait insensible à tout. Un jour ses paroles furent des plus touchantes et Jean en paraissait violemment ému, mais Ni Martin lancea alors de travers un regard sévère à la vieille et celle-ci tremblante se retira sans oser même achever. Depuis lors elle ne se présenta pas et disait que craignant l'œil terrible du noble Ni elle ne pouvait plus y aller.

Ni Martin eut à supporter aussi une terrible tentation. Son père vint le trouver à la prison et le prenant par la main lui dit en pleurant veux-tu donc mourir et abandonner là ton père en cheveux blancs. Martin répondit avec calme : mon père ce n'est pas que j'ignore les vrais principes de la piété filiale ; si on considère seulement la nature, ma conduite paraîtra bien peu généreuse envers vous, mais si on regarde les choses de plus haut, serait-il juste, dites-moi, pour des affections naturelles de renier le Seigneur suprême de toutes choses, notre grand roi et père commun à tous et il ne se laissa pas ébranler ; Quelle foi vive, quel courage héroïque ! Martin avait bien quelque connaissance en médecine, mais il était loin d'en avoir fait une étude complète. Depuis son entrée à la prison quand on venait le consulter pour quelques maladie, il commençait toujours par implorer le secours de Dieu ; puis employait selon les circonstances soit les médecines, soit l'acuponcture et tous se retiraient guéris.- De là sa réputation se répandit au loin et tant le voisinage que les pays éloignés affluaient pour le consulter, au point que la porte de la prison ressemblait à une place de marché, sans que le mandarin osât le défendre. Bien plus, s'il y avait quelques malade à la préfecture, on venait aussi le consulter, et par suite de cela la disette de vivres ne se fit pas sentir dans cette prison. Kim ken sioun i quand il était interrogé sur les guérisons opérées par Martin, répondait pour ne pas faire trop de tapage, que sur dix, huit ou neuf guérissaient, mais il avouait que réellement c'était dix sur dix, cent sur cent et que pas un ne se retirait sans succès. Les préposés à la prison demandèrent à voir ses livres de médecine, Martin répondit : Je n'ai aucune formule à moi spéciale, seulement je sers le Maître du Ciel ; si vous voulez étudier la médecine, il faut d'abord commencer comme moi par croire en Dieu. Les préposés lui dirent: Vous prétendez avoir brûlé tous vos livres avec quoi pourrions-nous apprendre ? Martin répondit en riant : J'ai dans le cœur des écrits qui sont incombustibles et ils suffisent bien pour vous instruire et vous faire pratiquer la religion. (Hoang Alex.)

Parmi les prisonniers que nous avons vu entrer à cette prison, quelques uns s'attendrissaient beaucoup et laissaient craindre une défection. Ni Martin les consolait, encourageait et exhortait jour et nuit, il leur disait:

« Nous avons été pris le même jour, si nous mourrions aussi tous le même jour pour Dieu, ne serait-ce pas une bien belle chose ? En entendant ces mots la pensée se reporte naturellement vers la prière de ces 40 martyrs plongés dans une eau glacée. Toutefois la prière et les efforts de nos confesseurs n'eurent pas le même succès, plusieurs d'entr'eux firent leur soumission et furent relâchés, il ne resta que Ouen Jean, Ni Martin et Tsieng tsong ho, auxquels il faut ajouter T'soi Marcellien, Tsio Pierre et le payen Im hei ieng i traité sur le pied des Chrétiens . Dans la prison ils s'occupaient par distraction à faire des compositions littéraires, puis on récitait les prières, et s'adonnait à la prédication et exhortation des payens. Hoang Alexandre nous apprend même qu'un des geôliers fut alors touché de la grâce, crut en Dieu se mit à la pratique et devint un fervent Chrétien. A la 10^{ème} lune les prisonniers furent cités devant le gouverneur qui commença par tâcher de les attirer par la douceur, ajoutant qu'une seule parole d'apostasie les ferait de suite relâcher et mettre en liberté- Marcellien répondit au nom de tous : Après avoir servi le grand roi et père commun de tous les hommes est-il convenable de le renier par crainte de la mort ? Non, j'en serai quitte pour mourir. Voyant que toute tentative était inutile, on leur fait donner une volée de coups sur les jambes, prononce leur sentence de mort que chacun d'eux signe et ils sont renvoyés à la prison.

Il n'eurent plus guères dès lors de tortures à endurer, mais au milieu des souffrances et privations de toute espèce ; ils s'appliquaient par la pratique de la patience à mériter la grâce de rester ferme jusqu'à la consommation de leur sacrifice. Cependant le payen im hei ieng i avait subi régulièrement avec les autres Chrétiens deux interrogatoires par mois, sans jamais y proférer une parole ; comme eux, il avait dû subir de violents supplices et toujours les supporter sans pousser aucun cri.

Le mandarin étonné lui disait : Promets seulement de faire les sacrifices d'usage et je te renvoie immédiatement ; mais si tu refuses de le faire je te ferai mettre à mort. Là encore pas un mot de réponse. Quelques temps après l'interrogatoire de la 10^{ème} lune, les Chrétiens ses coprisonniers lui dirent. Toi qui n'adores pas notre Dieu, les supplices que tu endures ne te servent à rien, il vaudrait bien mieux faire ta soumission, te conserver la vie et t'en aller.

Alors seulement il répondit : Mon père à l'heure de la mort en déclarant ses dernières volontés m'a dit : Si tu fais les sacrifices pour moi, tu n'es plus mon fils et je te défends de porter mon deuil ; maintenant que j'ai pris le deuil, comment pourrais-je pour me conserver la vie promettre de faire les sacrifices ? Si on me tue j'en serai quitte pour mourir, mais faire les sacrifices, jamais. Les Chrétiens lui dirent : Puisque tu es si déterminé, maintenant encore il n'est pas trop tard, commence dès à présent à honorer et à servir Dieu et fais en sorte de bien mourir en confessant son saint nom. Ces paroles furent bien reçues, dès lors il se mit à apprendre les prières, à observer les dimanches et fêtes et ne forma plus qu'un seul cœur avec les autres Chrétiens prisonniers et nous les suivrons tous ensemble lors de leur exécution en 1801. - Ce respect pour les ordres du père mourant et cette obstination à ne pas les enfreindre pourront paraître bien étonnants, mais pour qui connaît l'esprit de ce peuple dont toute la religion se résume pour ainsi dire dans l'honneur et l'obéissance dus aux parents l'étonnement sera moindre et nous pouvons assurer que des faits analogues à celui-ci ne sont pas rares dans ce pays.

Le temps fixé par notre divin maître pour tomber entre les mains de ses bourreaux approchant, il voulut bien permettre qu'un traître perfide prit part aux complots de ses ennemis et donnât le premier signal des scènes sanglantes dont il devait être la victime. Des circonstances à peu près semblables se sont rencontrées à toutes les époques, déjà par deux fois cette histoire à du en faire mention et nous les voyons encore aux approches de la crise qui se préparait.

Kim ie sam i²⁰⁵ était originaire de ho tsiong²⁰⁶ (le mot de ho tsiong s'applique à une vaste partie de la province de T'siong tsieng à l'ouest) et le cadet de trois frères qui tous avaient été baptisés et étaient allés s'établir à la Capitale pour fuir la persécution.

Peu à peu ie sam i se refroidit renia sa religion et se lia avec de mauvais sujets et tous les efforts de ses aînés ne purent le rappeler de ses écarts.

Il y avait encore un autre Chrétien nommé Ni Antsieng i²⁰⁷, originaire du même endroit, établi aussi à la Capitale et qui avait quelques fortune ; ie sam i fort pauvre espérait toujours recevoir de lui quelques argent et celui-ci ne satisfaisant pas assez ses désirs ; il en avait conçu une haine violente qui le faisait même grincer des dents. Antsiengi recevait les sacrements habituellement et ie sam i qui le savait secrètement se disait : Si le Prêtre l'exhortait à faire l'aumône, il ne pourrait pas ne pas la faire, et s'il ne le fait pas, c'est que le Père ne l'y pousse pas. Delà sa colère se reporta sur le Père et voulant lui nuire il alla déclarer toutes ses affaires aux chefs des satellites. Ceux-ci qui après cinq ou six ans de perquisitions n'avaient encore pu pénétrer les secrets des Chrétiens furent transportés de joie et lui dirent : Si l'affaire réussit nous te ferons obtenir une place grassement rétribuée, tâche seulement de savoir où est maintenant cet homme. Le Prêtre restait chez Colombe et ie sam i s'en doutait ; il fait accord avec les satellites et leur dit de venir tel jour chez lui et qu'il leur ferait savoir. S'étant ainsi séparés, et ie sam i ayant été par hasard chez quelques connaissance y tomba malade, au point de ne pouvoir revenir chez lui.

Au jour convenu les satellites s'y présentèrent, mais ne le trouvant pas s'en retournèrent tels quels. Heureusement un Chrétien fut informé de tout et en avertit le Prêtre qui se retira dans un autre lieu. (C'est peut-être alors qu'il fit séjour dans le palais de Ni in.) Puis Ni an tsieng i ayant aussi porté quelques somme d'argent chez ie sam i fit sa paix avec lui et calma sa haine pour un temps ; peu de jours après le roi mourait, et de toutes parts les affaires s'étant multipliées, on n'eut pas le temps d'exciter alors la persécution mais ie sam i qui avait déjà fait ses déclarations, ne pouvait reculer ; il continua à fréquenter ses mauvais compagnons et trama fortement son complot avec eux, décidé à ne s'arrêter qu'après avoir vomé son poison (lett. d'Alex.)

(Ni seng hoa dans ses mémoires parle sans le nommer d'un traître Chrétien à la capitale qui désigna alors au gouvernement la marche à suivre pour détruire la religion et indiqua tous les chefs. Ce malheureux, dit-il, vécut toujours depuis dans une grande misère et ne pouvait même pas parvenir à se convertir. Nous pensons qu'il parle de Kim ie sam i.)

Les cérémonies de l'enterrement du roi étant terminées, de suite, à la 11^{ème} lune on cassa tous les dignitaires Si pai et la moitié de la cour en fut vacante. Les grands ministres en fonctions furent changés et choisis dans le sens de la réaction qui se fomentait ; les trois grands ministres en charge furent dès lors Ni Pieng mo²⁰⁸, Sim hoan tsi²⁰⁹ et Kim kouen-tsiou²¹⁰, tous du parti Noron et Sim hoan tsi en outre de la couleur piek p'ai (On lit dans les lettres d'Europe « Qu'un ministre eut alors de courage de défendre les Chrétiens en plein conseil et que nouvel Apollonius il reçut aussi la palme des martyrs en récompense de sa généreuse apologie » Toutes nos recherches n'ont pu encore nous faire rencontrer de traces de ce fait et nous ne voyons pas à qui il pourrait s'appliquer. Ce ne pourrait être que Ni kahoan, mais sauf nouveaux

²⁰⁵ 김여삼 Kim Yeo-sam 金汝三

²⁰⁶ 호충 Hochong

²⁰⁷ 이안정 Yi An-jeong 李安正

²⁰⁸ 이병모 Yi Byeong-mo 李秉模 (1742-1806)

²⁰⁹ 심환지 Sim Hwan-ji 沈煥之 (1730-1802)

²¹⁰ 김관주 Kim Gwan-ju 金觀柱 (1743-1806)

renseignements, nous ne voyons malheureusement pas moyen de le compter au nombre des martyrs.)

(Ici on ne peut improviser des ministres à volonté, leur dignité est à vie et on ne peut mettre en fonction que ceux qui possèdent déjà cette dignité. Pour en créer de nouveaux il faut suivre les règles et remplir une foule de formalités longues et difficiles) De concert avec la reine régente ils songèrent à mettre à exécution leurs affreux projets. En même temps les méchants qui depuis plusieurs années s'étaient joints aux piek p'ai pour attaquer la religion, voyant ce grand changement dans l'état du temps, se relevèrent de concert avec eux et poussant vivement les choses, dès la 12^e lune de cette année Kieng sin parut au nom de la régente le décret impie qui prohibait la religion dans tout le royaume, mettait au ban de la loi tous ses sectateurs et ordonnait de les saisir et juger sans miséricorde.

Dès la 11^{ème} lune un mandat d'arrêt avait été lancé contre T'soi Thomas de la part du tribunal des crimes et il avait été jeté en prison. Son affaire de l'année précédente n'ayant pas eu de dénouement formel, sa prise ne devait pas paraître étonnante ; d'ailleurs ceci n'était qu'un fait personnel où la cour ne semblait pas concourir ; les Chrétiens quoique sur leur garde n'en furent pas très effrayés. Le 19 de la 12^{ème} lune, fête de la Purification au chant du coq T'soi Pierre appelé p'il tiei²¹¹ cousin germain de Thomas, faisait ses prières avec quelques autres dans une pharmacie donnant sur le bord d'une grande rue. Par hasard les sergents chargés de prohiber les jeux de cartes entendirent au dehors de la fenêtre le bruit qu'il firent en se frappant la poitrine, et croyant entendre le bruit de jeu de cartes enfoncèrent la fenêtre et se précipitèrent dans l'appartement. Ils ne virent aucune traces de cartes, mais ayant fouillé chaque personne, ils trouvèrent un calendrier ecclésiastique. Ne sachant pas lire et ignorant ce que c'était, ils le portèrent à leurs camarades plus savants et voyant que c'était un écrit de religion il retournèrent pour saisir les personnes. Le jour paraissait alors. Tous les autres Chrétiens s'enfuirent, on ne put prendre que T'soi Pierre et O Etienne²¹² qui furent conduits au mandarin et enfermés avec T'soi Thomas. Alors les chefs des satellites réunis au traitre Kim ie sam i et aux mauvaises bandes de la Capitale firent de toutes parts leurs perquisitions et scrutaient tous les endroits qui leur paraissaient suspects. Les Chrétiens furent dans une grande agitation, mais les circonstances de la fin de l'année calmèrent un peu bientôt les choses. (Alex.) Ce fut sans doute par suite du décret de la reine, que cette même 12^{ème} lune, Tsio Justin, dit Tong siem i²¹³, noble Chrétien du parti des Nam in et que nous avons vu autrefois se livrer aux exercices de la retraite spirituelle avec Kouen Xavier, fut saisi au distr. de iang keun par son propre mandarin et déposé à la prison après un léger interrogatoire- Et peut-être encore à cette époque que Ni kei ien i²¹⁴, aussi noble du parti Nam in et demeurant à la ville de T'siong tsiou, fut pris de même par le propre mandarin et envoyé en exil après apostasie. Il paraît certain du moins que ce fut avant la fin de cette année Kieng sin.

La circonstance de la fin de l'année mettait donc encore un petit sursis aux grands coups qu'on était résolu de porter. C'est qu'il fallait bien laisser passer la grande fête du jour de l'an, le plus grand des jours de l'année et non moins célèbre que dans les pays d'Europe. On serait peut-être étonné de trouver à cette occasion aux dernières extrémités de l'orient des usages assez semblables à eux de nos pays en pareille circonstance, si on ne savait que la nature étant partout la même, les rapports de société ne sont pas différents et doivent se reproduire sous des formes à peu près analogues- Dès les 3 derniers jours de l'année la plupart

²¹¹ 최필제 Choe Pil-je 崔必悌 (1770-1801) Pierre. Bienheureux.

²¹² 오형달 O Hyeong-dal 吳玄達 Etienne

²¹³ 조동섬 Jo Dong-seom 趙東暹 (1739-1830) Justin.

²¹⁴ 이기연 Yi Gi-yeon 李箕延

des travaux extérieurs cessent, et on se livre au repos ou à quelques divertissements ; Les enfants éloignés de leurs parents songent à se rendre près du foyer paternel, chacun retourne chez soi et il est bien peu de personnes qui passent cette époque hors de sa maison, on ne trouve guères que quelques portefaix ou commissionnaires qui par des retards malencontreux les passent à regret dans quelques auberge ; et dans ce cas la plupart des aubergistes ne reçoivent rien le jour de l'an et donnent la nourriture gratis. Il y a plus, un usage assez suivi, met à cette époque en liberté les détenus pour affaires non graves, on leur assigne quelques jours de congé pour aller rendre leurs devoirs aux parents vivants et morts et le temps fixé étant écoulé ils doivent se reconstituer d'eux-mêmes prisonniers. Dans ces jours encore les mandarins évitent de faire des saisies et souvent on refuse dans les préfectures de recevoir toute espèce d'appels, qui sont par le fait rejetés à plus tard, nous en avons été témoins plus d'une fois. Dans l'étiquette la plus sévère il y a deux salutations en usage : la première se fait le dernier jour de l'année au soir, et porte le nom de salut de l'année écoulée ; la 2^{de} se fait le matin du jour de l'an, c'est le salut du nouvel an ou nos souhaits de bonne année, ce dernier salut est le seul vraiment de rigueur et qui soit pratiqué par tous. Il doit se faire à tous les parents, supérieurs et connaissances, et y manquer serait provoquer le refroidissement des relations et souvent s'exposer à des reproches graves. Mais la cérémonie la plus grave et la plus importante, c'est le sacrifice aux ancêtres, il se fait partout ce jour-là, avec la pompe que la position d'un chacun lui permet, c'est croyons-nous même le plus indispensable de toute l'année- Si les tombeaux des parents se trouvent près de la maison, on s'y rend aussi de suite, sinon on va les visiter dans le courant de la 1^{re} lune et on y fait les salutions d'usage- Les étrennes se retrouvent aussi dans ce pays, mais en petit ; dans la famille il se bornera à quelques parties d'habillement donné aux enfants et aux inférieurs, puis des envois de pâtisseries chez les supérieurs, amis et connaissances- Du reste, il est reçu au moins dans la province que quiconque fait son salut de nouvel an, a droit à un verre de vin ou à d'autres nourritures. L'article des joujoux, dont la Corée est du reste fort mal assortie, joue toutefois quelque petit rôle au jour de l'an, mais seulement à la Capitale ou peut-être encore dans quelques autres villes.

Les premiers jours de l'année se passent donc ainsi en échange de civilités, puis en réunions pour se récréer. Aucun travail ou transaction ne se reprend avant le 5 de la lune, ce qui fait 8 jours de repos, mais on peut dire que 15 ou 20 jours se passent presque à rien faire et les jeux prennent une partie du temps, surtout des soirées.- D'après ces quelques détails on ne sera pas étonné que la grande affaire de la ruine des Chrétiens ait été suspendue pour quelques jours à l'occasion du nouvel an.

Nous sommes donc arrivés à l'année Sin iou, qui répond à 1801 ; année Sin iou à jamais mémorable par ses horreurs et ses cruautés ! année gravée à jamais en caractères de sang dans le cœur de tous nos Chrétiens et qui devrait être aussi dans le cœur de tout honnête homme, sur le pied de certaines années de Néron ou Dioclétien ; mais aussi année glorieuse pour l'Eglise militante, comme féconde pour l'Eglise triomphante et où la Corée revêtue des toges sanglantes de ses généreux enfants semble avoir acquis le droit de se présenter avec confiance devant le Dieu crucifié pour faire valoir ses nobles titres à l'adoption d'enfant du Calvaire. Non, nous en avons la douce assurance, la foi plantée et arrosée d'une manière si admirable dans cette contrée ne saurait y perdre ses racines.

On ne perdit pas de temps. Dès le 9 de la 1^{ère} lune, le traître Kim ie sam i conduisit les satellites chez le catéchiste en chef T'soi Jean, surnommé Koan t'sieni. Jean qui s'attendait à l'orage s'était depuis quelques temps retiré et caché chez d'autres Chrétiens ; mais le 5 de cette même lune ayant été indisposé, il avait été obligé de revenir chez lui pour se soigner. Les satellites se présentèrent au milieu de la nuit s'en saisirent et il fut écroué à la prison des voleurs. Peu après ayant été battu de 13 coups de la planche à voleurs, il paraissait sans connaissance et étendu par terre il ressemblait à un homme mort, mais quand le juge

commença à l'interroger il se redressa et développa avec dignité les 10 commandements. Le juge lui dit : Puisque tu prétends honorer tes père et mère, pourquoi ne leur offres-tu pas les sacrifices ?

Jean répondit : veuillez bien un peu réfléchir sérieusement. Pendant le sommeil aurait-on devant soi des nourritures délicieuses on ne pourrait les goûter, à plus forte raison comment un homme mort pourrait-il user des aliments ; le juge ne put rien répondre et on le fit reconduire à la prison. Après cette prise les satellites en firent beaucoup d'autres et le jour et la nuit, c'était seulement parmi les simples et les ignorants récemment convertis et des femmes. Les personnes plus influentes et plus haut placées furent alors prises en petit nombre.

Le 11, parut un ordre de la Régente qui nous a été conservé, elle s'exprimait ainsi : « Le feu roi disait souvent : en s'appliquant à faire briller la droite doctrine la doctrine déréglée (perverse) s'éteindra d'elle-même. Maintenant j'entends dire que la doctrine déréglée se maintient et que depuis la Capitale jusqu'à la Province et surtout dans le Ho tsiong, elle se répand de jour en jour davantage, comment pourrais-je ne pas en trembler ? l'homme ne devient vraiment homme que par l'observation des relations naturelles, et un royaume ne trouve sa vie que dans l'instruction de la vraie doctrine. Or la doctrine déréglée dont il est question ne reconnaît ni parents ni roi, et rejetant tout principe elle ravale l'homme au rang des sauvages et des animaux- Le peuple ignorant s'en laisse empreindre de plus en plus et s'égaré dans une fausse voie, c'est un enfant qui court à la rivière et s'y perd comment pourrais-je ne pas le prendre en pitié et en avoir le cœur blessé ? Les gouverneurs et mandarins des villes doivent lui ouvrir les yeux, faire en sorte que ses adeptes s'amendent clairement, et que ceux qui ne la suivent pas soient fortement éclairés et avertis, par là nous ne foulerons pas aux pieds les instructions que le feu roi s'est si généreusement efforcé de donner et les lumières qu'il a fait briller. Après cette stricte prohibition s'il y a encore des êtres qui ne reviennent pas à résipiscence il faut les poursuivre de rébellion. En conséquence les mandarins de chaque district établiront chacun dans toute l'étendue de sa juridiction le système des cinq maisons solidaires l'une de l'autre ; si parmi les cinq maison il y en qui suivent la mauvaise doctrine, le chef qui leur est préposé avertira le mandarin pour les faire corriger- Après quoi s'ils ne veulent pas encore changer, la loi est là, qu'on les extermine de façon à n'en laisser aucun germe. Telle est notre volonté, qu'elle soit connue et exécutée tant dans la ville capitale que dans les provinces »

Dès cette époque et pendant tout le cours de la 1^{ère} et de la 2^{de} lune commença à surgir une foule d'adresses au roi, pétitions aux ministres, circulaires des nobles, etc. dont le nombre est vraiment effrayant. Nous en avons sous les yeux une collection, loin toutefois d'être complète, qui atteste combien les esprits étaient montés et prouverait à elle seule que les choses étaient sans remède. Il est dit aussi dans ces mémoires que les mots de trois ennemis employés dans les livres Chrétiens pour désigner le démon, le monde et la chair, ont donné lieu à l'accusation de rébellion, en faisant comprendre le gouvernement du roi sous le nom obscur de monde. Cette remarque a été faite aussi par quelques autres. A tout prix on voulait condamner les Chrétiens comme rebelles afin de mettre par là ces familles tout à fait au ban de la loi et d'empêcher qu'elles ne pussent se relever. Quelle profonde malice ! et malheureusement on ne réussit que trop bien.

Sur ces entrefaites une caisse renfermant des livres et objets de religion, avec différents papiers compromettants et des lettres du P.Tsiou, avait été envoyée par précaution et mise en dépôt dans une maison que l'on croyait à l'abri des perquisitions. Mais bientôt après le depositaire lui-même se trouvant en danger, voulut la faire reporter à son propriétaire et craignant qu'elle ne fût saisie en route par les satellites, il la fit cacher dans des branches de sapin, espérant la faire passer pour une simple charge de bois de fagot. Le Chrétien Im

Thomas²¹⁵ fut donc chargé de ce fardeau, mais la tournure en étant suspecte, un des valets de la mairie qui l'aperçut, soupçonna que ce pouvait être de la viande de bœuf tué en fraude, arrêta le porteur et le conduisit jusqu'au poste de la mairie, où la caisse ayant été ouverte devant le mandarin, on trouva tous ces objets et livres de religion avec des lettres du prêtre. Le mandarin saisi l'envoya immédiatement sous escorte au tribunal des voleurs où tout fut déposé et le porteur soigneusement enfermé- Ce fut de l'huile jetée sur le feu et l'agitation devint extrême.

Ceci se passait le 19 de la 1^{ère} lune. Cette caisse au dire de Hoang Alexandre et de toute la tradition appartenait à Tieng Augustin, dit iak tsong

(Tieng Jean dit Iak tsong²¹⁶, dans ses mémoires se récrie fortement contre la calomnie qui fit passer son frère Augustin pour propriétaire de la caisse. Il ne voit là qu'une ruse de ses ennemis pour parvenir à condamner de rébellion toute sa famille. Cependant outre les autorités que nous avons citées, il paraît que son frère ne nia pas que la caisse lui appartint et nous le regardons comme d'autant plus certain, qu'un parent de cette famille nous assura que l'auteur des mémoires avait des raisons politiques pour tromper sur ce fait même après que tout était consommé.)

et le mandarin de la mairie l'avait ainsi rapporté au grand juge criminel, qui était alors Ni iou kieng i, mais celui-ci conservait des doutes et voyant toute la gravité de l'affaire n'alla pas plus loin et la laissa tomber. Depuis cette saisie tous les Chrétiens consternés et tremblants ne pensaient plus pouvoir vivre même un seul jour, une dizaine de jours se passa toutefois sans aucun événement. Dans les 1^{ers} jours de la 2^{de} lune, le grand juge criminel fut remplacé par Sin tai hien i²¹⁷, qui, on ne sait dans quelle pensée, relâcha immédiatement tous les Chrétiens apostats dont la prison regorgeait et n'en gardait que quatre, à savoir T'soi Thomas, T'soi Pierre, T'soi Jean et Im Thomas. Les uns disaient qu'il voulait les faire périr sous les coups, d'autres qu'on parlait de les envoyer en exil et on cessa même un instant de faire de nouvelles arrestations, d'où les Chrétiens conçurent une joie inespérée et osaient même se flatter que les choses en resteraient là. Mais leur joie ne fut pas de longue durée, car sans perdre de temps Pak tsong oa et quelques autres se concertèrent et dans une adresse à la régente, après avoir fortement décrié la religion, ils demandèrent qu'on traitât les coupables en rebelles et dénonçaient en même temps le grand juge Sin tai hien i pour avoir traité les Chrétiens beaucoup trop légèrement. La régente tout en colère, fit en effet punir le grand juge et donna ordre de transférer les 4 prisonniers à la prison du tribunal appelé Keum pou²¹⁸

(En fait de justice les nobles qui n'ont pas une dignité sont mis sur le pied du simple peuple.)

D'après la loi les dignitaires et les rebelles seuls sont justiciables du Keum pou ; le tribunal des voleurs ne s'occupe que des voleurs et si le peuple se rend coupable de quelque autre délit il est justiciable du tribunal des crimes. Les Chrétiens saisis jusqu'alors, quoique tous du simple peuple avaient déjà été assimilés aux voleurs en les faisant juger par leur tribunal, maintenant les transférer au keum pou, c'était les mettre sur le pied des rebelles pour les traiter en conséquence. D'où l'on vit que les plans des ennemis de la religion étaient dès le commencement déterminés et qu'ils étaient résolus de pousser les choses au parti extrême pour obtenir la réalisation complète de leurs projets.

²¹⁵ 임대인 Im Dae-in 任大仁 Thomas

²¹⁶ 약용 Yak-yong

²¹⁷ 신대현 Sin Dae-hyeon 申大顯

²¹⁸ 금부 Geumbu

Jusqu'ici les saisies n'avaient portées que sur les hommes du peuple ; toutes les mesures étaient bien organisées il était temps de frapper le coup décisif.

Le 9 de la 2nd lune un mandat d'arrêt fut lancé avec les formalités requises sur les principaux dignitaires du parti menacé ; (les satellites ne peuvent pas saisir les dignitaires, s'ils sont accusés on envoie un des mandarins subalternes du tribunal dont ils dépendent et on doit le suivre. Ni kahoan i ministre du 2^d ordre, Tieng Jean dit Ia kiong dignitaire du 4^{ème} degré approchant du ministre, Ni Pierre dit Seng houn i peu auparavant mandarin, et Hong Luc dit Nak min aussi d'une dignité élevée furent arrêtés et déposés à la prison dite keum pou. Le 11 de la même lune Kouen Ambroise dit t'siel sin i, et Tieng Augustin dit iak tsong le furent aussi, et en même temps ordre fut donné au tribunal des voleurs de reprendre tous les Chrétiens récemment relâchés. Le 14 Hong François Xavier dit Kio man i²¹⁹, fut pris avec son fils Léon²²⁰, mais ce dernier fut envoyé à la prison de sa propre ville de Pot'sien²²¹. De plus on fit venir au keum pou les Chrétiens détenus aux villes de Nie tsiou et de Iang keun ; en un mot les principaux des Chrétiens soit de la Capitale soit de la province furent arrêtés. Les allées et venues des satellites dans tous les quartiers ne discontinuaient ni le jour ni la nuit ; le keum pou, les deux divisions du tribunal des voleurs, la prison du tribunal des crimes, tout était plein et regorgeait même, assure-t-on. Des arrestations si nombreuses et de personnages si importants fit un éclat effroyable dans toute la ville, chacun était dans la consternation et surtout les Chrétiens glacés d'effroi et cette terreur fut portée à son comble, quand n'épargnant plus même les femmes nobles on vit le 24, les satellites se porter sur la maison de Kang Colombe et la saisir avec ses esclaves, et ce premier pas fait, beaucoup d'autres femmes nobles furent aussi arrêtées. La plupart de ces personnages importants sont déjà connus par ce que nous avons rapporté dans cette histoire, nous ajouterons seulement quelques mots pour faire connaître les autres.

Kouen Ambroise, appelé T'siel sin i était l'aîné de la famille des Kouen que Ni Pieki choisit pour en faire le fondement de la religion dans ce pays et frère de Kouen François Xavier que nous avons vu périr en 1791. Nous avons déjà dit quelle réputation de science et de vertu il s'était acquis. Quand il entendit parler de la religion il eut d'abord peine à y croire et étant sur ses gardes il en approfondit assez longtemps les diverses parties avant de l'embrasser, mais une fois son parti pris, il ne se démentit pas. Près de ses parents il s'exerçait aux devoirs de la piété filiale ; dans ses rapports avec la société, libéral et dévoué il savait gagner la confiance de tous et généralement était regardé avec un grand respect. L'autorité de son nom attira beaucoup de payens à la religion, puisque cet homme-là regarde la religion comme vraie, se disait-on, comment pourrions-nous ne pas le croire ? Cependant, il ne se mêla jamais aux affaires de la Chrétienté et resta toujours chez lui occupé à ses études et autres devoirs ; malgré cela, son nom seul, trop grand aux yeux de ses rivaux, lui attira beaucoup d'envieux et sa conduite toute opposée aux maximes du siècle augmentait de jour en jour le nombre de ses ennemis- Dans des écrits et circulaires publiques plusieurs fois accablé d'injures, il ne s'en inquiétait pas et continuait tranquillement son genre de vie ; Entendant parler des défections que les tortures arrachaient aux Chrétiens il disait en soupirant : Pauvres gens ! Quel dommage, ils rendent par là inutiles les travaux de la moitié de leur vie et reçoivent les supplices sans aucun salaire. » Prit lui-même et conduit devant ses juges, il y donna en détail toute la suite de la religion et ses pratiques, dans les supplices son visage ne changeait pas et il répondait avec calme et tranquillité, au point qu'un de ses ennemis les plus acharnés ayant

²¹⁹ 홍교만 Hong Gyo-man 洪教萬 (1738-1801) François-Xavier. Bienheureux.

²²⁰ 홍인 Hong In 洪鎭 (1758-1802) Leon. Bienheureux.

²²¹ 보천 Pocheon 抱川

par fonction assisté à la question disait en sortant à ceux qui étaient là : A voir les autres coupables dans les interrogatoires, il semble qu'ils soient tous hors d'eux-mêmes, mais pour Kouen t'siel sin i, il répond au milieu des tortures comme un homme tranquillement assis à un festin.

Un autre prisonnier non moins distingué était **Tieng Augustin** appelé Iak tsong, descendant de l'illustre famille des Tieng de Matsai dont nous avons souvent parlé et un des frères aînés de Tieng Jean appelé iak iong. D'un caractère très droit, il avait encore l'esprit juste, précis et profond. De bonne heure il s'appliqua fortement aux études, eut des succès dans les lettres, se plaisait auprès des personnes graves et instruites, se lia avec le fameux lettré Ni Ka hoan i et voulut prendre les leçons des plus célèbres lettrés alors existants. - Regardant la littérature comme trop légère il renonça à cette partie, résolut dès lors à ne pas entrer dans les dignités dont la voie lui était d'ailleurs si facile, puis se tourna entièrement aux travaux de philosophie et de morale. Quelques temps il s'appliqua à la doctrine de Laotse pour essayer d'obtenir l'immortalité qu'elle promet, mais bientôt reconnaissant le peu de fondement et la vanité de cette secte il l'abandonna entièrement. Ses travaux embrassèrent encore la médecine et il s'y acquit un nom distingué. Vers l'âge de vingt ans il devint veuf par la mort prématurée de son épouse ; toute sa famille l'en plaignait beaucoup, lui seul se tourmentait peu de cet isolement où il se trouvait, ses pensées étaient plus haut, toujours enfoncé dans l'étude il en perdait même la pensée de dormir et de manger, et on le vit quelques fois retiré dans un appartement, tout appliqué jour et nuit à ses recherches sans se troubler ou même s'apercevoir du tapage qu'il fut dont la maison retentissait. Quand la religion se répandit en Corée, Auguste en fut de suite instruit, mais il ne se rendit pas et disait souvent que Ni Piek i sortait de la vraie voie, ce ne fut que 4 ou 5 ans plus tard qu'il céda aux sollicitations de la grâce, et trouvant dans ses hésitations quelques chose de semblable à la conduite de St Augustin, il voulut prendre ce saint pour patron au baptême. Une fois qu'il eut commencé il ne regarda plus en arrière et poursuivit sa route avec une ferveur et une persévérance au dessus de tout éloge. En 1791 alors que ses frères et tant d'autres de ses amis, tombaient dans une misérable défection, il ne se démentit pas. - Son père, non seulement n'avait pas voulu pratiquer, mais encore décriait la religion et la prohibait sévèrement à ses enfants. Augustin tout en continuant vis à vis de lui la pratique de tous les devoirs d'un fils pieux et dévoué, n'en continua pas moins tous ses exercices et supporta avec une patience inaltérable tous les mauvais traitements qu'il lui faisait subir. On rapporte qu'un jour ayant violemment gourmandé trois de ses fils à ce sujet, il finit par les lier ensemble, puis leur demanda comment ils se trouvaient. Augustin répondit qu'il se trouvait mieux que jamais pour bien pratiquer. Il avait eu de sa 1^{ère} femme un fils nommé Charles qu'il instruisait avec soin de tous les devoirs de Chrétien, puis cédant aux instances de la famille il se remaria, mais voulait vivre dans la continence avec sa femme ; les Chrétiens l'en dissuadèrent et suivant leurs conseils il en eut plusieurs enfants dont nous aurons par la suite à nous entretenir. Les affaires des 1795 et années suivantes n'ébranlèrent pas la constance d'Augustin, comme il resta aussi insensible aux clameurs continuelles de ses ennemis, il semblait ne pas en avoir connaissance.

Voici ce que Hoang Alexandre dit de lui après l'avoir si bien connu «ne s'occupant nullement des affaires du monde, il se plaisait surtout à l'étude de la philosophie morale ; fut-il malade ou souffrant de la faim il semblait ne pas s'apercevoir de la douleur ; un point de doctrine lui était-il obscure, perdant le goût des nourritures et la pensée du sommeil il ne cessait ses recherches qu'après l'avoir éclairci ; à cheval ou en bateau il ne discontinuait pas ses profondes méditations ; voyait-il des ignorants, il mettait tous ses soins à les instruire et malgré qu'il eut la langue desséchée ou le gosier souffrant, on ne voyait chez lui ni paresse ni ennui à le faire et parmi les plus grossiers il en est peu qu'il ne parvint à instruire. Il composa en faveur de ces ignorants deux volumes en Coréen, intitulés : Principaux articles de la religion, y

réunissant ce qu'il ~~avait~~ vu dans les livres religieux, y ajoutant quelques peu du sien et s'efforçant surtout d'être clair ; aussi les simples et les enfants en ouvrant ce livre, y voient tout clairement ; aucun doute, aucune obscurité ne les arrête ; c'est un livre précieux pour les nouveaux Chrétiens de ces pays et le prêtre l'autorisa. Appliqué aux études pendant de longues années, c'était devenu chez lui une seconde nature, aussi quand il rencontrait des Chrétiens après les premiers compliments d'usage il parlait de suite de doctrine et pendant tout le jour on ne pouvait placer une parole inutile. Si on lui donnait la solution de quelques point qu'il n'avait pu pénétrer il en avait le cœur tout rempli de joie et en remerciait sans cesse. Si des gens tièdes ou stupides ne s'occupaient pas volontiers à entendre les vérités du salut, il ne pouvait contenir sa peine et sa tristesse.

On l'interrogeait sur toute espèce de points, et aussitôt semblant tirer quelques chose qu'il aurait eu en poche, il répondait sans trouble, discutant successivement sur tout et n'étant jamais à court. Ses discours étaient pleins d'ordre et sans confusion, son esprit étant admirablement précis il confortait la foi et échauffait la charité dans le cœur de tous. Sa vertu et sa réputation étaient moindre que celles du grand catéchiste T'soi Jean, mais ses talents et ses connaissances lui étaient supérieures. »...

De concert avec Kim Josaphat, appelé Ken sioun i²²² Augustin s'occupait de former une suite complète des vérités de la religion, en classant par ordre dans un seul ouvrage, ce qui est répandu dans beaucoup de livres et il en était à peine à moitié quand la persécution les surprit. Il est bien à regretter que cet ouvrage n'ait pas été conservé, rédigé par des hommes du pays, il eût dû être plus à la portée des peuples de ce royaume, aucun vestige n'en reste. S'étant établi à la capitale il reçut nombre de fois le prêtre dans sa maison et avait été nommé président de la confrérie dite Mieng to. Au courant de toutes les menées des ennemis de la religion, il voyait bien qu'il ne pouvait échapper à leurs coups, mais il le voyait avec calme et n'en continuait pas moins de se livrer aux bonnes œuvres, son esprit et son cœur étant bien élevés au dessus de ce monde de boue. On rapporte que peu de temps avant sa prise, un de ses amis Chrétien de la classe des interprètes étant venu le trouver, vit sur ses habits mille petites croix resplendissantes de clarté et lui demanda ce que c'était. Augustin sans répondre directement détourna, dit-on, la conversation d'une manière adroite, mais les Chrétiens y virent un présage des souffrances auxquelles il allait être en but. Le 11 de la 1^{ère} lune de l'année Sin iou, il revenait à cheval de Matsai à la Capitale et rencontra sur la route un mandarin de la prison Keum pou, qui déjà l'avait passé, quand Augustin se doutant qu'il allait pour le prendre, lui envoya son esclave pour savoir qui on voulait saisir, ajoutant que si c'était lui même, il était inutile d'aller plus loin. En effet on allait pour le chercher, il fut donc pris dans ce même lieu et conduit à la prison de la Capitale. Dans les interrogatoires il fit noblement sa profession de foi, développa les vérités de la religion devant ses juges et déclara nettement que se conserver furtivement la vie par le reniement de son Dieu, c'est ce qu'il ne pourrait jamais faire. Delà on essaya cent fois de le faire changer, mais il ne répondit plus un mot et un mandarin dit à un de ses frères : Votre frère est dur comme bois et pierre. Interrogé sur la fameuse caisse prise le 19 de la 1^{ère} lune, il dit qu'elle lui appartenait, mais interrogé ensuite sur les lettres qu'elle contenait il n'ouvrit pas la bouche et resta muet. Le juge envoya dont à la maison d'Augustin et fit dire à sa famille : Si votre père voulait seulement indiquer les noms et la demeure du prêtre, il n'y aurait pas de raison pour qu'il mourût, mais il préfère de violents supplices et ne veut ouvrir la bouche. Vous, sa famille, ses enfants, songez-y bien et pour sauver la vie de votre chef, avouez tout franchement. La famille répondit ignorer le tout.- Augustin en faisant l'apologie de la religion avait dit qu'on ne devait pas la prohiber, ses juges

²²² 김건순 Kim Geon-sun 金建淳 (1776-1801) Josaphat.

en prirent occasion pour dire qu'il se récriait contre l'ordre du roi et présentèrent l'accusation dans le sens de crime de lèse-majesté.

(Dans ce pays ceux qui osent dire que le roi se trompe ou qu'il a tort d'agir de telle ou telle manière, s'exposent à être poursuivis de rébellion, qu'on ne l'oublie pas, car c'est là tout le crime de rébellion qui fut imputé à Augustin.)

Les livres de religion pris dans la caisse présentant le monde comme un ennemi qu'il faut vaincre, on prétendit encore que ce mot indiquait le gouvernement sous un nom couvert ; et enfin par suite de quelques notes prétendues sur les actes du gouvernement contre la religion ou plutôt par suite de la détermination ferme où on était de passer pardessus toute justice et de le traiter en rebelle, on le déclara tel et l'arrêt de mort fut prononcé avec les formalités voulues en pareil cas.

(Nous avons en main les écrits d'un noble qui voulut s'amuser à réfuter la religion, il l'attaqua par la doctrine Chrétienne sur les ennemis le monde et la chair. Regarder son corps, dit-il, comme un ennemi, c'est traiter d'ennemis les parents qui l'ont engendré. Regarder le monde comme un ennemi, c'est regarder le roi en ennemi» Puis prenant occasion de paroles par lesquelles la virginité est louée et désignée comme un conseil de perfection il ajoute, avec l'exagération qu'inspire toujours la mauvaise foi : « Enfin cette doctrine défend les rapports naturels de l'homme et de la femme, elle est donc en tout contraire à la nature.» Telle est la sottise impudence avec laquelle on ose bien mentir, tout en prétendant faire une discussion raisonnée.)

Enfin était encore détenu Hong François Xavier, appelé Kio man i²²³ (hong de Nam iong) descendant lui aussi d'une noble famille de Nam in, depuis longtemps distingué par les charges importantes qu'elle remplit de race en race dans le royaume.

D'un caractère grave et réfléchi, joint aux connaissances qu'il avait acquises, il était considéré et respecté de tous et avait obtenu le grade de Bachelier dit tsin sa. Quittant la capitale il avait été s'établir au distr. de P'otsien à 8 ou 10 lieues de là, et bientôt après la religion pénétrant en Corée, il en fut aussitôt instruit, vraisemblablement par la famille des Kouen de iang keun dont il était allié. Il ne l'embrassa pas de suite, mais plus tard éclairé et pressé par son fils Léon, il en reconnut la vérité, se mit à la pratiquer avec ferveur, se fit baptiser par le P.Tsiou et ne se démentit pas un seul instant. Quoique dans une belle position, il n'eut plus dès lors de pensée pour les grandeurs humaines et cessa ses relations avec ses nombreux amis payens, sans s'inquiéter du blâme et des reproches que sa conduite lui attirait. Tout appliqué à ses devoirs et à l'instruction de sa famille, il s'efforçait de réchauffer les tièdes et de propager la religion et passait fréquemment ses soirées à exhorter les Chrétiens du pays réunis chez lui à cet effet. On ne voit pas qu'il se soit jamais mêlé aux affaires de la religion, toutefois ses ennemis voyaient d'une part en son nom une espèce de péché originel et de l'autre sa religion leur était odieuse ; aussi en 1801 prévoyant bien être recherché, il s'était caché quelques jours, puis sachant qu'il ne pourrait longtemps éviter il prit son parti et retournait chez lui en compagnie de son fils pour y attendre l'ordre de Dieu, quand rencontré sur la route par les satellites il fut saisi et conduit à la Capitale ; il ne perdit pas son calme et sa tranquillité et subit sans faiblesse les supplices qui lui furent infligés, et la sentence de mort ne se fit pas attendre.

Le procès de ces hommes importants ne devait pas durer longtemps, leur sort était décidé à l'avance et la rage de leurs ennemis ne pouvait souffrir de retard. Il reste peu de détails sur les circonstances de leurs interrogatoires et supplices, mais les pièces détachées des actes civils que nous avons entre les mains les portent comme accusés d'être sectateurs d'une

²²³ 홍교만 Hong Gyo-man 洪教萬 (1738-1801) François-Xavier. Bienheureux.

religion étrangère et dépravée, puis pour Tieng Augustin seulement, d'être en outre rebelle aux ordres du roi qui l'avaient prohibée. Dès avant la fin des débats, le 21 de la 2^{de} lune, Kouen Ambroise terminait sa carrière à l'âge de 66 ans tué sous les coups au rapport des uns, et seulement des suites de ses blessures selon d'autres. Quelques uns prétendent même qu'il rendit le dernier soupir en dehors de la prison, circonstance qui leur fait jeter quelques doutes sur sa constance, et est en elle-même de nature à le faire, mais simple soupçon qui n'est appuyé d'ailleurs sur aucun document, ne nous permet pas d'en tacher la mémoire de ce Chrétien dont les sentiments et la conduite ont été si fermes pendant tant d'années et jusque dans les supplices. Les principaux chefs furent aussitôt condamnés à mort et le 28 de la 2^{de} lune (8 avril 1801) montèrent sur l'échafaud en dehors de la petite porte de l'Ouest : Ni Pierre dit Seng houn i, T'soi Thomas dit p'il kong, T'soi Jean dit tsiang hien, Tieng Augustin dit iak tsong, Hong Luc dit Nak min et Hong François Xavier dit Kio man i

En même temps Tieng iak iong et Tieng iak sien frères d'Augustin qui s'étaient rachetés par de lâches et nombreuses apostasies (Tieng iak iong dit encore avoir apostasié lors de sa prise, ainsi que Ni Pierre et Ni kahoani) furent envoyés en exil ; et nous voyons le ministre Ni kahoani frappé de la même sentence de mort comme chef des Chrétiens, enfermé dans une chambre sans nourriture et y mourir après sept jours d'une lente agonie. Ainsi périt cet homme remarquable, immolé à la fureur de ses envieux sous prétexte de religion, mais toutes nos recherches n'ont abouti qu'à nous convaincre de plus en plus que jamais il ne pratiqua et jusqu'à la fin nous ne trouvons aucune trace de conversion qui puisse nous faire espérer qu'il ait trouvé grâce devant Dieu, dont l'existence lui fut toutefois connue, ainsi que la vérité de la religion. (On apprendra avec satisfaction qu'un certain nombre de descendants de ce ministre pratiquent aujourd'hui) *Dilexerunt magis gloriam hominum quam gloriam Dei*. Nos pensées se reportent d'une manière bien plus triste encore sur Ni Pierre que nous avons vu introduire la religion dans ce pays-ci et l'y propager avec zèle, ses nombreuses défections et les écrits dont il les accompagna pour se laver aux yeux du public nous ont déjà souvent percé le cœur, aujourd'hui nous le voyons bien porter sa tête sur l'échafaud, mais qui ne pâliera en apprenant qu'après apostasie, aucune trace de rétractation, aucun vestige de retour vers son Dieu n'a pu être rencontré. O profondeur des jugements de Dieu ! Non multi potentes non multi nobiles ! ! Il avait 45 ans. Après trois jours son corps fut reporté chez lui, personne n'osa aller y faire de visite de condoléances, son ami et allié sim iou fut le seul, il y alla en deuil et pleura sur le corps, ce qui excita des murmures. (Dans la nombreuse parenté de Ni Pierre on compte très-peu de pratiquants, bien plus la plupart de ses parents sont jusqu'à ce jour fort hostiles à la religion. De 3 fils qu'il laissa, deux branches seulement pratiquent aujourd'hui et nous aurons à en faire mention dans la suite de cette histoire.)

Mais détournons nos regards de ces lamentables tableaux et joignant nos concerts à ceux de la cour céleste qui vient de recevoir en triomphe nos cinq glorieux martyrs, édifions-nous des quelques détails qui nous ont été conservés sur ces morts précieuses. C'est d'abord T'soi Thomas dont le caractère si droit et si franc avait, comme nous avons vu, excité les sympathies du feu roi et les nôtres aussi d'une manière si admirable ; Ses dernières tortures furent supportées sans aucune marque de faiblesse. Le bourreau peu expérimenté ne lui ayant pas tranché la tête du premier coup, Thomas porta sa main sur sa blessure, la retire toute ensanglantée, la fixe attentivement et dit avec joie : Précieux sang !

(Oui précieux sang en effet qui était le prix d'une éternelle félicité) et au même instant un second coup ouvre au généreux martyr les portes de la céleste patrie.

C'est ensuite le zélé catéchiste T'soi Jean. Dans les derniers interrogatoires il eut au tribunal des voleurs un moment de faiblesse, mais la grâce a pris le dessus, et de suite au tribunal des crimes il se rétracte franchement²²⁴ et a l'audace disent les textes civils, de

²²⁴ (Note de Daveluy) (Ces deux circonstances ignorées de tous ont été révélées par le texte de sa sentence.)

composer alors par écrit et de présenter une apologie de la religion et c'est sur cette noble confession qu'il va gaiement présenter sa tête au bourreau, voilà l'Apôtre.

Il était âgé de 43 ans-

C'est encore Hong François Xavier sur lequel aucun détail ne nous est parvenu, mais dont un bel éloge fut tracé par ses juges eux-mêmes en disant : Qu'il s'était invariablement montré décidé à mourir de bon cœur pour sa religion.

Il avait 64 ans.-

Suivons aussi Hong Luc²²⁵ cet homme élevé en dignité qui plusieurs fois pour se mettre à l'abri des attaques, avait renié de bouche la religion sans toutefois perdre ses convictions ni abandonner la pratique. Ses apostasies précédentes lui firent faire grâce de la vie, et condamné à l'exil il reçut sur les jambes la bastonnade en usage en pareilles circonstances- C'est alors que la grâce reprenant le dessus et la foi toute sa vivacité, réveillèrent cette âme aux sentiments généreux. Il relève aussitôt la tête et dit à ses juges : Tout ce que j'ai dit par le passé n'était que pour conserver furtivement mon existence ; maintenant que je suis encore battu et déshonoré j'aime mieux vous dire tout ce que j'ai sur le cœur et mourir franchement. Le Dieu que je sers c'est le souverain maître Seigneur du Ciel, de la terre, des esprits, des hommes et de toutes choses.

Ni Mathieu (nom du P.Mathieu Ricci) et les autres missionnaires sont des hommes admirables de doctrine et de sainteté, toutes leurs paroles sont vraies, rien de faux chez eux. Je désire donc maintenant mourir pour Dieu et par là confesser sa vérité..» Les premiers ministres qui présidaient à la séance furent aussi étonnés que piqués des paroles du confesseur de la foi et ce fut une grande rumeur dans toute l'assemblée. Un exprès fut immédiatement envoyé à la régente pour l'informer de ce fait et la reine irritée donna ordre de le traiter d'une manière extrême, ce qui fut fait et on peut se faire une idée de l'état où son corps dut alors être réduit. Hong Luc renvoyé ensuite à la prison disait en lavant le sang découlant de ses blessures : Voilà qui fait bien et met le cœur à l'aise. » Ces paroles ont été conservées par un témoin. - S'il faut en croire sa sentence Luc aurait dit aussi souffrir avec joie les supplices pour expier ses anciennes apostasies dont ils étaient la juste punition.- Quand il monta sur le char^fiot pour aller au supplice il avait un air de bonheur tenait les yeux élevés en haut et exhortait le peuple, il mourut ainsi à l'âge de 51 ans.- L'auteur contemporain de sa notice ajoute une réflexion bien digne d'attention « Après avoir été fermes au commencement, dit-il, beaucoup fléchissaient à la fin ; se relever après la chute et devenir martyr n'est pas chose commune ni facile. On dit que Hong Luc récitait tous les jours son rosaire et que même au milieu de ses fonctions publiques ou du concours d' et amis, il ne l'omit jamais un seul jour, serait-ce ce qui lui a mérité cette grâce extraordinaire ? » On est aussi heureux que surpris de rencontrer cette réflexion dans la bouche d'un néophyte et elle nous montre que les sentiments des Chrétiens sont les même par toute la terre, gloire donc et honneur à la bonne Marie qui jamais n'abandonne ses serviteurs.

Admironons enfin les derniers moments de Tieng Augustin. La noblesse de son extraction, ses talents remarquables et ses vertus éclatantes lui avaient acquis un grand nom qui rehausse encore sa glorieuse confession. Quand il monta sur le char^fiot pour aller au supplice l'air de son visage était calme et rayonnant de lumière. Pendant le trajet il appelle le conducteur et lui dit avoir soif. Les assistants le réprimandèrent fortement, mais il répondit : c'est pour imiter un grand modèle que je demande à boire. »

²²⁵ 홍낙민 Hong Nak-min 洪樂敏 (1751-1801) Luc. Bienheureux.

Infatigable prédicateur jusque dans la prison et à la barre de ses juges, le théâtre de son martyre devait encore être ^{pour lui} une chaire bien éloquente. Arrivé là il s'assoit en face des instruments de supplice qu'il contemple avec bonheur, puis élevant la voix de manière à être entendu de tout le peuple environnant, il s'écrie : Le Seigneur suprême du Ciel et de la terre et de toutes choses, existant par lui-même et infiniment adorable vous a créés et vous conserve. Tous, vous devez vous convertir à votre premier principe, n'en faites pas follement un sujet de mépris et de raillerie. - Ce que vous regardez comme une honte et un opprobre pour moi, va être bientôt le sujet de ma gloire. »

On l'interrompt en l'avertissant de mettre sa tête sous l'instrument du supplice, il se place de manière à voir le ciel, il vaut mieux, dit-il, mourir en regardant le ciel qu'en regardant la terre. » Le bourreau tremblait et n'osait frapper, mais enfin la crainte du châtement l'emportant sur l'admiration, il donne le coup. La tête n'était coupée qu'à moitié, Augustin se redresse fait ostensiblement un grand signe de croix, il se replace paisiblement, la tête tomba sous un nouveau coup et l'âme du héros Chrétien entre triomphante à la cour du roi des martyrs, il avait 42 ans. Ainsi finit un des hommes les plus remarquables et des plus beaux martyrs que la religion ait compté dans ce pays. Admiré de tous, son souvenir est encore présent à beaucoup jusqu'à nos jours. Par une distinction que l'on a peine à s'expliquer, Augustin fut traité sur un pied plus sévère que ses autres compagnons ; il est le seul dont les biens furent alors confisqués par ordre spécial de la cour sous prétexte de rébellion aux ordres du roi, sans toutefois l'avoir jamais accusé d'aucun complot. C'est, dit-on, une précaution prise par ses ennemis pour rendre plus difficile la réintégration de sa famille et lui ôter (rendre impossible) toute idée de vengeance possible ; la prise de la caisse et ~~la~~ sans doute la noblesse et la fermeté constante de ses paroles en fournirent l'occasion ; quoiqu'il en soit, c'est à nos yeux une distinction honorable pour notre martyr et de quel nouvel éclat ne brillera-t-il pas quand nous verrons plus tard presque toute sa famille partager sa palme. Le corps fut recueilli et enterré au pays natal d'Augustin et ses parents peu ou point Chrétiens nous ont assurés que plusieurs guérisons miraculeuses s'étaient opérées sur son tombeau. (voir leur sentences aux pièces justificatives.)

La même sentence de mort du 26 comprenait aussi

Ni Louis de Gonzagues²²⁶ qui malgré une extraction peu distinguée était compté à bon droit au nombre des principaux chefs de la Chrétienté tant par ses talents remarquables que par le zèle qu'il déploya si longtemps pour propager la religion, et si nous ne le voyons pas déposer sa tête sur le même échafaud, c'est que dans le but d'effrayer les populations qu'il avait évangélisées, on donna ordre de l'exécuter à la capitale de sa propre province. Louis, comme nous l'avons vu, gardé sous caution à la ville de t'ien an ; il fut pris de nouveau cette année et transféré à la ville de t'sieng tsiou, chef-lieu militaire de la province et y fut mis à la question ; puis sa cause devant se confondre avec celle des grands chefs il fut envoyé à la capitale où il dut bientôt entendre formuler son arrêt de mort. Aucun détail n'est resté sur ce procès et sa sentence nous paraît confirmer l'opinion générale qui ne lui reproche aucune faiblesse dans ces derniers combats ; Un mot obscur de Hoang Alexandre qui avoue ne pas connaître les circonstances, pourrait-il balancer ces autorités ! Destiné à servir de spectacle de terreur à ses compatriotes, il fut conduit à la ville de Kong tsiou, capitale de la province et le 28 de la même 2^{de} lune (10 avril 1801) il tomba sous le fer de l'échafaud. Plusieurs de ses parents assistèrent à l'exécution la tête ne tomba qu'au sixième coup et tous les assistants en avaient les entrailles bouleversées. La famille recueillit ses restes peu après, on assure qu'au moment où le corps fut reconnu, la tête était posée sur le cou et y tenait attachée. Au dire de ses frères un fil blanc tout au tour du coup ~~peu~~ indiquait seulement la place du coup de sabre, on

²²⁶ 이존창 Yi Jon-chang 李存昌 (1752-1801) dit Tan-won 탄원 端源. Louis de Gonzague.

le transporta et enterra au tombeau de ses ancêtres, il était âgé de 50 à 60 ans. D'un talent supérieur, actif et zélé Louis malgré les faiblesses que nous avons rapportées, est sans contredit un de ceux qui ont le plus servi la cause de la religion. On calcule qu'une grande partie des Chrétiens d'aujourd'hui sont des descendants de ceux que Louis convertit alors ; son nom est encore dans toutes les bouches au Nai p'o et autres parties de cette province et choses singulière les deux premiers prêtres Coréens sont par leur mère parents de cet ancien apôtre de la Corée.

(La grand'mère du P. Kim André était fille du frère aîné de Louis, et la mère de P.T'soi Thomas, fille d'un de ses neveux. Il ne reste aujourd'hui des descendants directs de Louis qu'un petit-fils tout à fait idiot ; Une partie notable de cette famille cessa de pratiquer lors de la persécution, plusieurs reprirent ensuite et il y a aujourd'hui beaucoup de Chrétiens de sa parenté.)

Cette 1^{ère} exécution fit grand bruit dans tout le royaume, la haute position des personnages qui en furent victimes était de nature à porter au loin la terreur ; les principaux chefs du parti Nam in avaient disparus et s'il ne se fut agi que d'une affaire politique, les choses eussent dû en rester là.- Main non, c'est surtout la religion que l'on veut détruire, c'est le sang des Chrétiens dont les méchants ont soif, et cette première scène sanglante n'est que comme le prélude d'une foule d'autres que vous allons avoir à signaler. On ne perdit pas de temps et les procès se poursuivaient sans relâche.

La province de Tsien la avait eu ses martyrs, le nom de Jésus avait été confessé par le sang de plusieurs confesseurs à la Capitale, le Nai p'o lui avait donné de nombreux et glorieux témoins, il était temps que la province de la Capitale fit aussi sa profession de foi sur les échafauds et c'est la ville de Nie tsiou qui va lui offrir les prémices de ses enfants.

Les confesseurs que nous avons laissés à la prison de Nie tsiou sous le poids de leur condamnation à mort avaient encore été cités devant leur propre mandarin à la 1^{re} et à la 2nd lune de cette année 1801, il voulait en obtenir l'apostasie, et sur leur refus les appliqua aux supplices. Il tortura surtout violemment Tsio Pierre dit iong sam i²²⁷ qui lui répondit : Au ciel il n'y a pas deux Seigneurs et l'homme n'a pas deux cœurs, hors le désir de mourir, je n'ai plus rien à vous déclarer » On le fit repartir à la prison et peu de jours après il y rendit le dernier soupir le 14 de la 2nd lune, après avoir été baptisé dans la prison. Bientôt le bruit courut qu'il paraissait du feu dans l'endroit où le corps avait été déposé ; les gens de la ville allèrent pour s'en assurer en compagnie des prétoriens, ils ne virent pas de feu, mais une grande clarté était répandue dans le ciel à cet endroit. Les Chrétiens de cette province ont conservé une grande vénération pour Tsio iong sam i et son nom est presque dans toutes les bouches ; son état de pauvreté fut sans doute ce qui l'empêcha de se marier, toutefois sa qualité d'enfant et l'idée de pureté que chacun y attache l'ont rendu d'autant plus cher à la Chrétienté et nous n'en entendons parler qu'avec un respect mêlé d'un grand amour. Hoang Alexandre dit de lui : « Pendant onze mois de prison ses belles paroles et belles actions furent en très-grand nombre, je les ai oubliées, et ne puis les rapporter en détail, mais j'ai l'intention plus tard de les rechercher. » (Nous avons suivi dans cette narration les dates données par Hoang Alexandre, quoiqu'une autre tradition fasse mourir Tsio iong sam i peu de temps après sa prise à la 5^{ème} lune de 1800)

A cette même époque les autres prisonniers furent cités à la barre du gouverneur et sur leur refus d'apostasier on les fait battre chacun d'une volée sur les jambes, confirme leur sentence de mort qu'ils signent de nouveau et ils sont conduits au tribunal Kem pou d'où ils

²²⁷ 조용삼 Jo Yong-sam 趙龍三 Pierre (?-1801). Bienheureux.

sont envoyés pour être exécutés à leur propre ville. On assure que le payen Im hei ieng i²²⁸ que vous avons vu commencer à pratiquer continua à le faire sérieusement et se déclara Chrétien à la séance devant le gouverneur, y confessa le nom de Jésus-Christ et se déclara décidé à mourir pour lui, on croit aussi qu'il fut baptisé dans la prison.

De retour à Nie tsiou, ces confesseurs n'attendirent pas longtemps la fin de leurs souffrances et la récompense de leur constance, le 13 de la 3^{ème} lune (25 avril 1801) ils furent décapités tous les cinq au dehors des murs de cette ville, T'soi Macellien²²⁹ avait 53 ans ; Ouen Jean de 28 à 29 ; Ni Martin 50 et quelques ; Tsieng Tsong ho environ 50 ans et l'âge de Im hei ieng i nous est inconnu. (voir les sentences à la fin) La sentence de Im hei ieng i ne parle que du refus de faire les sacrifices pour observer les dernières volontés de son père. Quand on martyrisa ces 5 Chrétiens plusieurs soldats étaient chargés d'en exécuter chacun un, tous s'y refusèrent, excepté un qui consentit à les tuer tous ; il les tua en effet mais aussitôt après poursuivi, disait-il, par ceux qu'il venait d'exécuter, il alla se précipiter à la rivière et on n'entendit plus parler de lui ; les Chrétiens ont regardé ce fait comme une punition divine.)

Ce même jour 25 avril, ou peut-être le lendemain, la ville de Iang keun avait aussi ses martyrs, dont la sentence dut être signée en même temps que celle des confesseurs de Nie tsiou ce furent iou han siouk i²³⁰, et Ioun Jacques, dit iou o²³¹ dont le nom vulgaire est tsong ton i. Nous savons seulement que iou han siouk i appelé encore Sa kiem i²³², descendait d'une famille de nobles batards, et habitait le village de Tong mak kol au distr. de iang keun. Fervent Chrétien il paraît ne pas avoir faibli dans les supplices et son nom est répété avec bénédictions par bien des Chrétiens de cette province. Il passa ainsi que ioun Jacques par le tribunal keum pou ; ce dernier frère cadet de Ioun iou iri martyr en 1795, se montra constant jusqu'à la fin et mérita sans doute d'aller prendre place auprès de son aîné et partager sa palme. Ces deux Chrétiens furent décapités en dehors des murs de iang keun le jour ci-dessus et nous regrettons que le détail de ces scènes édifiantes ne nous soient pas parvenues. La famille de Ioun Paul introducteur du P.Tsiou fut à peu près anéantie par la persécution de cette année. Outre Paul et Jacques dont nous avons vu l'histoire leur père et un de leurs oncles furent exilés dans les îles ; un autre oncle ioun André, dit Koan tsiou, fut décapité et tué sous les coups, on ne sait quel jour et nous verrons bientôt la fin glorieuse de ioun Agathe, cousine germaine de Paul. Il ne reste que quelques enfants et faut-il s'étonner s'ils n'ont pu recueillir en détails les actes de leurs pères.

Le P.Tsiou²³³ depuis son entrée en Corée était l'objet des recherches de la police, et il est à présumer que plus les affaires s'embrouillaient, plus les recherches devinrent actives. L'embarras où il se trouva alors, fut sans doute ce qui le détermina pour un moment à retourner en Chine, espérant par là mettre fin à la persécution. Nous ignorons à qu'elle époque il se mit en route, mais il paraît bien qu'il se rendit dans ce dessein jusqu'à la ville de ei tsiou, ville frontière de Corée, vis à vis Pien Men.

Un ancien Chrétien dit même que le traître Kim ie sam i, non encore ouvertement déclaré parvint à l'y accompagner et qu'il eut par là la facilité de connaître beaucoup de secrets pour parvenir à ses fins sanguinaires.)

Puis arrivé là, considérant sans doute les choses sous un autre point de vue, il abandonna son projet et reprit la route de la Capitale. Quand la persécution éclata en grand,

²²⁸ 임희영 Im Hui-yeong 任喜永 (?-1801). Martyr.

²²⁹ 최창주 Choe Chang-ju 崔昌周 (1749-1801) Marcellin. Bienheureux.

²³⁰ 유한숙 Yu Han-suk 俞汗淑 (?-1801). Martyr

²³¹ 윤유오 Yun Yu-o 尹有五 (?-1801) Martyr

²³² 유한숙 Yu Han-suk 俞汗淑 (?~1801).

²³³ Père Zhou Wen-mo 周文謨 (en Coréen 주문모 Ju Mun-mo) (1752-1801). Jacques. Bienheureux.

un Chrétien voyant le danger de sa position et craignant qu'on ne pût le conserver, alla de suite en province chez des Chrétiens qui vivaient cachés et ayant disposé un ou deux lieux sûrs revint à la Capitale et pria instamment Colombe de lui laisser faire connaître au prêtre les moyens d'échapper. Colombe répondit qu'ayant déjà trouvé un lieu pour habiter sûrement, il ne changerait certainement pas. Ce Chrétien fit plusieurs fois de nouvelles instances sans succès et fut forcé de s'en retourner tel quel ; cinq ou six jours plus tard, la persécution grandissant, il abandonna sa maison et se retira avec les siens dans un lieu éloigné.

Tieng Augustin, dans ses interrogatoires n'ayant rien déclaré sur le prêtre on fit donc venir Colombe et son fils et les interrogea aussi au milieu de violentes tortures, mais tous deux bien décidés à mourir, ne dénoncèrent rien non plus. Alors le juge fit mettre à la torture une des esclaves de Colombe, qui ne pouvant résister aux supplices déclara toute la vérité, et en même temps fit connaître l'âge, la figure et la tournure du Prêtre. Le juge dit alors à Colombe : Ton esclave ayant tout dénoncé, il ne t'est plus possible de le cacher, déclare donc le lieu où s'est retiré cet homme. Elle répondit : Il est vrai qu'il est resté chez moi, mais il y a déjà du temps qu'il en est sorti et j'ignore où il est maintenant.- Alors on fit partout coller des affiches indiquant les récompenses promises à celui qui le prendrait ; puis dessinant son visage et tout son signalement on le fit circuler de toutes parts, même dans les provinces.

Dans cette position extrême, il restait au prêtre peu de chances d'échapper ; on prétend même qu'un Mandarin feignant de se convertir était parvenu à connaître sa retraite, quoiqu'il en soit celui-ci ne laissa pas le temps de venir l'y chercher

Il était alors au palais dont nous avons parlé, ou à la maison qui y attenait.

Le 28 avril, 13 de la 3^{ème} lune, un peu après le son de la cloche qui permet de circuler dans la ville, il demande les habits d'un Chrétien de cette maison et s'en revêt, on lui demande où il veut aller et répondant qu'il est inutile de le savoir, il sort absolument seul. Un Chrétien le suit de loin pour savoir ce qu'il allait faire, mais le Prêtre s'en apercevant, lui fit signe avec son éventail, de s'en retourner. Le Chrétien continue à le suivre, mais de plus loin et bientôt la foule qui circulait le lui fait perdre de vue et il revint chez lui. Le P. Tsiou se rendit vis à vis la prison dite keum pou. Les valets lui demandant qui il était, il répondit : Moi aussi je pratique la religion Chrétienne ; ayant entendu dire que le gouvernement la prohibait sévèrement et mettait à mort beaucoup d'innocents, vivrais-je désormais que ma vie serait inutile, je suis donc venu demander la mort. C'est moi qui suis moun mo que vous cherchez en vain partout, il paraît que dans votre royaume il n'y a pas un seul homme, puisqu'on ne peut même parvenir à me découvrir. » Il fut aussitôt saisi et déposé à la prison. Le mandarin lui demanda pourquoi il était venu en Corée ; il répondit : Je n'ai eu qu'un seul motif, celui de prêcher la vraie religion et de sauver par là les âmes de ce pauvre peuple.» Devant le juge sa contenance fut digne de sa vie répondant à tous avec gravité et prudence sans compromettre personne, il composa même par écrit une longue et éloquente apologie de la religion Chrétien^{ne} qui eut sans doute fait impression sur ses juges s'ils n'avaient pas été guidés par la seule passion.

Hoang Alexandre a laissé deux notes seulement sur la prison du Prêtre, il s'exprime ainsi : « On lui mit seulement des entraves aux pieds et les interrogatoires furent subis sans aucun supplice. On dit qu'il y a eu beaucoup de dialogues par écrit, je n'ai pu les voir, seulement j'ai appris que les payens disaient : Celui qui s'est livré se dit Européen ; quand on fit mourir d'abord six Chrétiens (les chefs au 26 de la 2nd lune) on les accusait du crime de rébellion, mais après que le prêtre se fut livré, le peuple de la capitale dit que l'Européen en prison avait clairement fait voir que les Chrétiens n'étaient pas des rebelles ; on rapport encore que l'Européen ne voulait pas mourir de suite, mais dire d'abord tout ce qu'il avait à dire, et qu'alors seulement il demanda à être mis à mort ; tous ces bruits semblent ne pas être faux.

»

Le lendemain ou le surlendemain où le P. Tsiou s'était livré, déjà tout était sans doute dévoilé.- On ne voit pas qu'on ait fait un procès en règle aux princesses, mais le 29 ou 30

d'avril un arrêt de mort était prononcé contre elles par la régente à peu près en ces termes : Pour l'affaire de Song épouse du coupable **In** emprisonné à la ville de Kang hoa, et celle de Sin épouse de son fils tam, il appert que la belle-mère et la belle-fille sont toutes deux perdues dans la mauvaise religion, elles ont communiqué avec l'affreuse race des étrangers, elles l'ont vu et sans craindre la sévérité des prohibitions, elles l'on impudemment caché dans leur maison ; en considérant ces fautes on ne peut les laisser même un seul jour entre le ciel et la terre, qu'on leur donne ensemble le poison et les fasse mourir. » Cet ordre fut exécuté immédiatement et le 17 ou 18 de la 3^{ème} lune 29 ou 30 avril on porta le poison aux deux princesses Chrétiennes. Une tradition rapporte qu'elles refusèrent de le prendre par elles-mêmes et toutefois on sut bien trouver le moyen de la leur faire avaler.

Ainsi périrent victimes de leur foi et de la généreuse hospitalité qu'elles avaient donnée au prêtre persécuté Song Marie et sa belle-fille Sin Marie veuve. On n'a pas d'autres détails sur leur fin édifiante et les palais sont ici tellement séquestrés de tous les rapports ordinaires qu'il ne faut pas s'en étonner : le malheur qui avait été leur pain quotidien fut en quelque sorte la cause de leur conversion et de leur bonheur éternel, pour montrer que Dieu choisit souvent ceux que le monde rejette, mais elles eurent le mérite d'être constamment fidèles à la grâce et leur ferveur ne fut pas un petit encouragement pour la chrétienté naissante. Quelle gloire aussi pour notre petit troupeau de pouvoir compter deux princesses si rapprochées du trône parmi les glorieux confesseurs de sa foi. Leur mort entraîna naturellement celle de plusieurs servantes du palais, qui avec elles avaient embrassé la foi et s'étaient dévouées au service du prêtre ; elles subirent la même condamnation, mais d'après la tradition elles durent aller prendre le poison dans une maison réservée à cette effet en dehors de la petite porte de l'Ouest. Leur nombre et leur nom sont restés inconnus ; il paraît certain qu'il y en eut au moins deux martyrisées, quelques-uns portent même le nombre à cinq.

Cette condamnation servit encore de prétexte aux ennemis du prince Ni In, époux de Song Marie et déjà exilé à Kang hoa par suite de la soi-disant rébellion de son fils. Aussitôt après la sentence des princesses Chrétiennes ils se levèrent et parlant des rapports qu'elles avaient eus avec le prêtre étranger, osèrent avancer sans fondement que tous ces rapports ne pouvaient avoir pour but que quelque monstrueux projet dont certainement le prince Ni In était le moteur et agent secret.

(La femme du rebelle **In** et la femme du rebelle **Tam**, dit l'adresse à la régente, retirées dans les profondeurs du palais, ont communiqué avec une mauvaise race ; par le moyen de plusieurs infâmes esclaves, ayant d'abord préparé les voies, chaque mois elles allaient et venaient et se sont intimement liées avec de mauvaises engences ; puis cachant et recelant les gens en fuite de la justice, c'est devenu un repaire de rebelles. Leurs desseins et horribles projets devaient enfin aboutir à disposer une inexprimable monstruosité- Mais comment ceci pourrait-il être seulement l'œuvre de deux femmes ? Le moteur et l'agent de ces infâmes menées, est certainement **In**.)

L'ordre de mettre à mort la femme de **In** et celle de **Tam** eut sans doute son principe dans une sainte vertu qui veut affermir les principes sociaux et anéantir les affreux complots, mais si on laisse **In** seulement un quart d'heure entre le ciel et la terre la position des rebelles restera la même qu'auparavant, c'est pourquoi on demande que le poison soit aussi donné à **In** et qu'on le fasse mourir. »

La régente n'eut garde de prendre la défense de ce malheureux prince calomnié et bientôt après, malgré qu'il fut frère du roi défunt et qu'il n'eut jamais pratiqué la religion, il fut livré à la fureur de ses ennemis et périt par le poison pour les soi-disant crimes rapportés ci-dessus.- Et pour le dire en passant, ce dénouement donne une idée claire et frappante des coteries qui dans ce pays se forment journellement pour ruiner les familles de leurs ennemis et du succès qu'elles y obtiennent malheureusement avec trop de facilité.

Le procès des principaux Chrétiens se poursuivaitetc. voir un cahier séparé calqué avec la presse.....

Fin du premier cahier

Le procès des principaux Chrétiens se poursuivait avec activité et le 2 de la 4ème lune (14 mai) la sentence de six nouveaux confesseurs fut portée et exécutée. Ce furent Tieng Charles, T'soi Pierre, Tsieng in kieki, Ni hap kiou, plus deux femmes Oun hie et pok hiei, sur lesquelles nous allons donner le peu de détails que nous avons pu recueillir. A la tête de cette nouvelle troupe, nous trouvons Tieng Charles dit tsiel siang i²³⁴, fils du glorieux martyr Tieng Augustin.

Charles perdit sa mère dans un âge encore tendre et bientôt fidèle aux leçons de son père, il embrassa la religion et se montra fidèle observateur de toutes ses pratiques. - Quoique d'une famille distinguée et alors dans les hautes dignités notre pieux enfant ne porta pas là ses pensées et se montrant le digne fils de son vertueux père il ne cherchait qu'à assurer le salut de son âme. Il avait environ 20 ans quand éclata la persécution de 1801, son père et son oncle ayant été enfermés à la prison keum pou, Charles les suivit selon l'usage et resta en dehors près de la prison pour s'efforcer de leur rendre quelques services et ne quitta ce poste qu'après la mort de son père. Pendant qu'il était là les juges envoyèrent le sommer de déclarer toutes les affaires du Prêtre et le lieu où il s'était retiré ajoutant que ce serait un moyen de sauver la vie de son père. La tentation dut être bien délicate pour un cœur aussi pieux envers son père que celui de Charles, toutefois il ne s'y laissa pas entraîner. On eut beau le mettre à d'horribles tortures²³⁵ ou faire souffrir devant lui d'autres supplices à plusieurs de ses parents, il resta inébranlable et suivant le beau modèle que lui donnait son père il ne dit pas un mot qui put compromettre le Prêtre ou la chrétienté. Sorti victorieux de ce pas difficile il continua à rester près de la prison et quand son père eut obtenu la couronne il fut saisi lui-même et traduit devant le tribunal des crimes. Il ne faillit pas un instant et ne témoignait qu'un désir celui de suivre son père en mourant comme lui pour son Dieu. Sa captivité dura un peu plus d'un mois, pendant lequel ce jeune homme élevé dans l'abondance et la délicatesse dut pour subvenir à sa nourriture, tresser des souliers de paille. Il eut sans doute bien des supplices et des souffrances à supporter, mais Dieu n'a pas permis que ses détails fussent connus. Charles montait avec joie sur l'échafaud et alla rejoindre son père Augustin dont il suivait si fidèlement les traces. Son corps fut recueilli par sa famille et enterré avec celui de son père à Matsai. Augustin avait laissé une veuve et trois enfants, Charles laissait aussi une jeune veuve, et un fils. Leur maison et leurs biens ayant été confisqués comme nous avons vu, tous restaient sans secours et leurs parents par crainte de la mort semblaient redouter de leur venir en aide. Toutefois un ami ayant conduit tous ces délaissés à Matsai, on n'eut pas le courage de les chasser et ils commencèrent dès lors une vie toute d'épreuves que nous aurons plus tard l'occasion de signaler.

Après Charles se fit remarquer T'soi Pierre dit p'iltsei²³⁶ cousin germain de T'soi Thomas que nous admirions il y a peu de temps sur l'échafaud et qui semble avoir pris lui même beaucoup de part aux affaires de la religion, se montrant partout le digne membre de cette famille dont le zèle servit si bien à l'accroissement de la religion dès son apparition en Corée. Il était de ceux qui pris en 1791 se rachetèrent par l'apostasie, mais il reprit bientôt la pratique de ses devoirs et les efforts continuels que faisait son père pour le détourner de la religion n'eurent aucun succès et ne servirent qu'à lui faire éprouver sa vertu dans le creuset

²³⁴ 정철상 Jeong Cheol-sang 丁哲祥 (?-1801) Charles. Bienheureux.

²³⁵ (Note de Daveluy) (On prétend qu'on alla jusqu'à lui percer les chevilles avec un vilebrequin)

²³⁶ 최필제 Choe Pil-je 崔必悌 (1770-1801). Pierre. Bienheureux.

des persécutions domestiques plus terribles souvent que les supplices eux mêmes. T'soi Pierre fut pris comme nous l'avons vu plus haut à la 12ème lune de l'année Kieng sin et enfermé avec son cousin. Ce dernier ayant été décapité Pierre demanda permission au mandarin de sortir de la prison pour aller lui rendre les derniers devoirs. On trouvera peut-être étonnant qu'on donne congé à des prisonniers pour aller enterrer quelques parent, mais outre que nous trouvons cette circonstance pour plusieurs autres de nos martyrs ce fait est rapporté par Hoang Alexandre qui le regarde comme ordinaire.

Nous savons d'ailleurs que les détenus pour délits civils, sont souvent relâchés au moins momentanément pour la maladie ou la mort de leur père et mère. Tous ses devoirs sacrés de famille sont considérés dans ce pays.)

Elle lui fut accordée et même on lui insinua de se sauver ensuite pour échapper à la mort qu'il semblait ne pouvoir éviter ; Pierre ne voulut pas suivre cette insinuation ; Après avoir fait les cérémonies de l'enterrement et le terme fixé étant arrivé, il se représenta de lui-même à la prison et n'échappa pas à la sentence de mort. Du reste il avait fait connaître précédemment toute sa pensée à plusieurs de ses amis en disant : Etre décapité martyr pour Dieu est mon plus grand désir, il voulait sans doute par là réparer son ancienne défection et se venger glorieusement. Tout lui arriva selon ses paroles et il porta sa tête sur l'échafaud âgé alors de 32 ans.

Les deux autres compagnons de supplice et les deux femmes qui leur furent adjointes ne nous sont connus que par les sentences retrouvées dans les actes civils, et que nous mettons aux pièces justificatives²³⁷.

Outre cette seconde exécution, plusieurs autres martyrs sont encore signalés comme ayant été exécutés vers cette époque. Pak ioun hoan i²³⁸ demeurant au district de Koang tsiou avait été dénoncé avec plusieurs autres Chrétiens dans les interrogatoires de la Capitale et fut saisi. Son cadet Pak tsioung hoan i²³⁹ demeurant au district de Iang keun l'ayant aussi été par suite de la même affaire ne témoigna que de la satisfaction du sort qui lui écheait. Il fit avec joie ses adieux à sa famille disant vouloir mourir pour Dieu et les exhortait tous à suivre ses traces. Conduit d'abord au tribunal de Koan tsiou il répondit avec droiture et fermeté et témoigna le désir qu'il avait de mourir pour sa religion. Ne pouvant obtenir son apostasie on l'envoya à la Capitale où il eut à subir trois interrogatoires dont on peut se figurer les supplices par les dispositions des juges de cette époque. On lui offrit la vie avec l'exil au prix d'une parole de défection, mais soutenu par sa foi, il ne se démentit et fut décapité le 18 de la 4ème lune, âgé alors de 33 ans.

L'aîné Pak ioun hoani subit aussi tous les supplices sans faiblir et devait aussi être envoyé à l'échafaud, mais une grande sécheresse survenue à cette 4ème lune excita les malheurs du peuple. On disait partout que les nombreuses exécutions étaient cause de cette calamité. La reine régente ayant été informée de ces rumeurs en fut impressionnée, prit tout à coup une autre détermination et la nuit qui précéda le jour fixé pour l'exécution elle changea la destinée de trois Chrétiens condamnés à mort et les fit partir pour l'exil. Pak ioun hoan i était envoyé à heung iang, Sim io son à hai nan, et T'soi tsaito à heng noi.

Dans ce même procès probablement quoique nous ne puissions découvrir toute la suite de l'affaire, fut comprise une jeune vierge nommée Sim Barbe²⁴⁰ sœur de Sim io san ci-dessus mentionnée, elle pratiquait avec grande ferveur et avait résolu de consacrer à Dieu sa virginité. Un jour au district de Koang tsiou où elle habitait, elle dit à ceux qui l'entourait : Mon frère m'attend pour être martyrs tous deux ensemble. Cette parole avait été laissée tomber,

²³⁷ Archive Daveluy Volume 5.

²³⁸ 박윤환 Park Yun-hwan 朴允煥, (?-1801). Martyr.

²³⁹ 박중환 Park Jung-hwan 朴重煥 (1768?-1801). Martyr. C'était en fait l'aîné de deux.

²⁴⁰ 심아기 Sim Agi 沈阿只 (1783-1801) Barbe. Bienheureuse.

quand bientôt ce jour-là même les satellites se présentèrent en disant qu'il y a une femme Chrétienne à la maison.

Les gens de la maison répondent négativement. Les satellites s'obstinent à l'affirmer et déclarent vouloir absolument interroger la jeune personne de la maison. Celle-ci les entendant dit à sa mère. Il y a longtemps que j'attendais ce moment, ma mère, ne vous contristez pas trop et daignez suivre mes traces. »

Aussitôt elle se présente devant les satellites et leur fait nettement sa profession de foi. Sur leur ordre elle se prépare à les suivre, change d'habit sans se laisser impressionner, est saisie et conduite à la capitale où sa constance dans la foi lui mérita après vingt jour seulement d'épreuve d'aller recevoir la double couronne du martyr et de la virginité. Elle fut décapitée à l'âge de 19 ans. Son corps fut recueilli par la famille. On assure que son visage n'avait aucunement changé et qu'elle avait encore l'air vivante.

Le martyr suivant arrivé aussi à la 4ème lune nous présente un caractère d'intérêt tout particulier. Un des caractères de véritable grandeur que le catholicisme porte en lui-même est de reconnaître l'égalité des hommes devant Dieu, grands et petits, nobles ou abjets tous ont part aux bienfaits de sa Providence qui souvent même ne dédaigne pas de confier de nobles missions à ceux que le monde regarde avec mépris et poursuit de son dédain. Il entra dans les vues de Dieu de faire éclater dans ce pays cet attribut qui dénote sa Grandeur sans égale et parmi les hérauts qui devaient faire connaître et glorifier son saint nom il choisit un homme de la classe des abatteurs de bœufs classe ravalée dans ce pays au dessous de l'humanité ; bien inférieure à celle des esclaves. Ceux qui en font partie doivent toujours habiter dans des lieux séparés et personne ne les admet à des communications ordinaires, c'est le parias des Indes et même ne lui serait-il pas inférieur ?

Hoang Alexis appelé ik koang i²⁴¹, était natif de la ville de hong tsiou dans le Nai p'o, et par le malheur de son origine se trouvait faire partie de la classe des abatteurs, que nous venons de signaler. (Son enfance et sa jeunesse se passèrent au milieu de sa famille et il dut supporter les rebuts de toute la population, héritage que recueille de race en race ceux de sa condition. Alexis avait l'esprit juste, porté à la gaieté il aimait à dire de bons mots et on en rapporte encore aujourd'hui un certain nombre qui lui sont attribués. Quand il fut instruit de la religion il l'embrassa de grand cœur et pour la pratiquer avec plus de liberté, il quitta son pays avec son frère cadet et alla s'établir au loin dans la province de kieng siang, où cachant son extraction aux payens, il avait plus de facilité pour communiquer avec les Chrétiens.

Ceux-ci connaissaient bien son origine, mais loin de lui reprocher, la charité le faisait traiter en frère. Il était reçu dans l'intérieur des appartements même des nobles sur le même pied que tous les autres fidèles. Ce qui lui faisait dire plaisamment que pour lui il y avait deux paradis, l'un sur la terre à cause de la manière dont on le traitait, trop honorable pour sa condition, et l'autre dans la vie future. Bientôt il émigra à la Capitale, fut reçu dans l'appartement des esclaves à la maison de Tieng Augustin, et il le trouvait là sur le pied ordinaire des domestiques, rendant au maître de maison les services habituels. Sa ferveur loin de diminuer augmentait de jour en jour, il excitait l'admiration de tous les Chrétiens et sa belle conduite lui avait dès lors acquis un nom parmi les fidèles. Au printemps de cette année il était sorti pour acheter du bois selon son usage (office), quand rencontré par les satellites il fut pris et mené à la prison.

Alexis ne se laisse pas intimider et d'un ton jovial il dit à ceux qui étaient là : On m'a transféré de la préfecture de Namouen à celle d'Ok tsien (nom de deux préfectures) qui est un lieu de délices, quel plus grand bienfait pouvais-je recevoir ? » Pour comprendre le sel

²⁴¹ 황일광 Hwang Il-gwang 黃日光 (1757-1802) Simon (non pas Alexis). Bienheureux.

de ce jeu de mot, il faut savoir qu'en Coréen namou signifie bois, et ok veut dire prison, faisant par là allusion à ce qu'au lieu d'acheter du bois comme son maître lui avait commandé, il avait été jetté en prison. Il eut là de violents supplices à subir, et il le fit avec une rare fermeté, quelques fois même avec joie ; il répondit noblement et avec une sainte liberté à tout ce que les juges lui opposaient, et ceux-ci irrités de ce qu'un homme d'aussi vile condition ne les craignait pas et refusait la vie qu'ils lui offraient au prix de l'apostasie, ne se contenaient pas. Devrais-je souffrir dix mille fois plus, criait Alexis, je ne rendrai pas, faites ce que vous voudrez. » On le fit battre d'une manière atroce et une de ses jambes en resta fracassée. On le condamna à mort et l'envoya pour être exécuté à Hong tsiou sa ville natale. Ne pouvant plus marcher, il y fut porté sur une litière en paille tressée ; jusqu'à la fin il conserva sa gaieté. Sa femme et son fils le suivaient pour le servir jusqu'au dernier moment, mais de peur qu'ils ne fussent pour lui le sujet de quelques tentation, il ne voulut jamais les laisser approcher. Arrivé à cette ville il y fut décapité à l'âge de 45 ans. La vertu d'Alexis et peut-être son extraction extraordinairement vile ont rendu son nom populaire dans une partie de la chrétienté, et on en parle encore aujourd'hui avec respect et admiration. Il passe pour un beau confesseur de la foi, et a honoré notre Ste religion. Les grands payens de ce pays riraient s'ils nous entendaient dire qu'un homme de cette classe est l'honneur de la religion, c'est bien là le gentibus stultitiam de St Paul ; nos Chrétiens ont mieux compris leur devoir et ne craignent pas d'honorer celui que Dieu a choisi pour un des témoins de son nom et nous serions trop heureux que le Vicaire de J.C. en le plaçant sur les autels nous permit de lui rendre un vrai culte religieux. De stercore erigens pauperem ; Que la religion est grande dans ses pensées !

Le P. Tsiou avait eu de fréquentes conférences avec les ministres sans que nous ayions pu savoir aucun détail sur ce qui s'y passa ; il paraît seulement que plusieurs opinèrent pour le renvoyer en Chine entre les mains de l'Empereur, d'après (selon) une convention portant qu'un sujet des deux royaumes qui sera trouvé sur le territoire de l'autre, devra être renvoyé et à son souverain.

Malgré cela le plus grand nombre ne pouvant se résigner à envoyer ainsi impuni le fauteur d'une religion qu'ils poursuivaient avec rage, votèrent pour le mettre à mort et obtinrent le consentement de la reine régente. Voici dans quels termes celle-ci donna ses ordres équivalents à la sentence des coupables ordinaires. « Le 19 de la 4ème lune, affaire du coupable Tsiou moun mo : de l'affreuse race des étrangers, lui-même s'appellait maître de religion et père spirituel, cachant avec soin son ombre et les traces de ses pas, il surprit et trompa une foule d'hommes et de femmes et établit la règle de conférer le baptême ; tout ce qu'il dit n'est qu'une suite de paroles vaines et mensongères. Pendant 7 à 8 ans il fit tourner à une fausse voie l'esprit du peuple, et semblable à une inondation sans cesse croissante cela devenait une calamité inquiétante, qui devait faire arriver à un état bien au dessous des sauvages et des animaux. Mais voici que par un heureux destin, le Ciel se chargeant lui-même de le poursuivre, ce coupable se livra lui-même. Il y a quelques années ayant échappé aux satellites il avait continué à répandre autour de lui et au loin ses fausses doctrines, maintenant qu'il a été mis en prison, le peuple de la capitale et des provinces pourra reconnaître son illusion. Si je considère sa condition il n'est que d'une origine basse et méprisable ; sa conduite est uniquement celle d'un fourbe et artificieux. Pour sa punition nous pensons qu'il est convenable de lui appliquer l'exécution militaire. On le conduira donc au tribunal militaire pour être exécuté selon les formes en usage et faire impression sur la foule. Nous en chargeons le général du poste nommé e iang tsieng i²⁴². »

Ce général qui pour nous ne savons quel motif ne voulait pas se charger de la commission, feignit et prétextua une maladie que l'empêcha et de sortir, et un autre général fut nommé pour présider à l'exécution. Au moment de sortir de la prison le Prêtre reçut une volée

²⁴² 오영청 O Yeong-cheong 御營廳

de coups sur les jambes selon l'usage constant en pareille circonstance. L'intrépide confesseur se rendit avec allégresse vers le lieu des exécutions militaires situé à une lieue de la ville. Il était porté sur une litière en passant sur la place du marché il regarda paisiblement toute la foule des curieux et disant avoir soif demanda du vin ; les soldats lui en donnèrent une tasse qu'il but en entier. De là parvenu à Noteul²⁴³ lieu ordinaire des exécutions militaires (on appelle aussi ce lieu Sai nam t'e) on lui passa une flèche dans chaque oreille et lui présente le résumé de son procès avec la sentence pour qu'il en prit lecture. Quoique cet écrit fut fort long, il le lut en entier avec le plus grand calme, mais élevant la voix il dit au peuple qui était rassemblé : Je meurs pour la religion du Seigneur du Ciel. Dans dix ans votre royaume éprouvera de grandes calamités, alors on se souviendra de moi. » On le fit promener trois fois, selon l'usage, autour de l'assemblée, puis le général commandant les évolutions voulues, il s'agenouilla, joint les mains, incline avec bonheur la tête qui bientôt tomba sous le tranchant du glaive. C'était le 19 de la 4ème lune. (31 mai 1801.) jour de la Ste Trinité à l'heure appelée Sin si, c'est à dire de trois à 5 heures du soir, heure à peu près à laquelle Notre divin Maître voulut lui-même offrir son sang à Dieu pour le salut de tous les hommes. Pendant les longs préparatifs de l'exécution, le Ciel auparavant pur et serein s'était tout à coup couvert de nuages épais, un vent violent s'élève, les éclairs sillonnent de toutes parts, le tonnerre gronde et éclate avec fracas, une pluie affreuse mêlée de boue tombe par torrent et inonde ceux que la curiosité avait rassemblés et des ténèbres épaisses rendaient encore le spectacle plus effrayant. Mais à peine l'âme du St Martyr s'est elle enlevée au Ciel que l'arc en ciel paraît, les nuages se dissipent, la tempête s'apaise et le soleil reprend tout son éclat. On eut dit que la nature entière se cachait pour ne point voir cette scène d'horreur et qu'elle se paraît ensuite de toutes ses grâces pour célébrer le triomphe de la vertu. C'est ainsi du moins que fut interprété un changement si subit et si extraordinaire, la moitié des spectateurs y vit une preuve de la sainteté du missionnaire. Au milieu de leur frayeur beaucoup de gens disaient alors : Il paraît que le Ciel n'est pas indifférent au sort de ce condamné, puisqu'il fait paraître des phénomènes. La tête du martyr fut suspendue et le corps exposé au lieu de son exécution pendant cinq jours et cinq nuits et on le gardait sévèrement sans permettre que personne approchât. On dit que chaque mois des arcs en ciel ou lumières éclatantes paraissaient sur le corps. Quoiqu'il en soit de ces faits il est certain et c'est une tradition unanime des Chrétiens et des payens consignée dans plusieurs mémoires que beaucoup de payens furent fortement impressionnés de tout ce qui se passa alors et le regardèrent comme prodigieux. Plusieurs Chrétiens nous assurèrent même en avoir encore entendu parler dans ce sens à quelques payens dans ces années dernières. Enfin le général donna ordre d'enterrer le corps et on continua de le garder comme auparavant. Les Chrétiens avaient bien remarqué le lieu de l'enterrement avec l'intention de transférer bientôt ses restes, mais le gardiens ennuyés de la peine de le garder allèrent l'enterrer secrètement dans un autre endroit et les Chrétiens eurent beau le chercher, jusqu'à présent on ne peut avoir connaissance du lieu où reposent ces précieuses reliques.

Le P. Jacques Tsiou a laissé en Corée une mémoire bien vénérée. Il était disent les actes de son martyre, plein de zèle, de prudence et de vertu ; infatigable au travail, il abrégait son sommeil pour consacrer plus de temps à l'étude, à la composition des livres de religion et au salut des âmes ; sa vie n'était qu'un jeûne et une mortification continuel... »

L'Evêque de Péking disait en l'envoyant qu'il perdait son meilleur sujet. Il est certain que le P.Tsiou joignait à un vrai talent et à une connaissance profonde des caractères chinois une vertu peu commune. Il fit en tout honneur à la religion dans ce pays ; un extérieur digne, une contenance et une grande bienveillance envers tous lui avaient gagné tous les cœurs.

Pendant plusieurs années d'une retraite absolue, et jusqu'à la fin obligé de couvrir toutes ses démarches avec les plus grandes précautions, il eut belle occasion d'acquérir de

²⁴³ 노들 Nodeul, ou 새남터 Saenamteo

nombreux mérites devant Dieu et par sa fidélité il obtint la grâce du martyr, qu'il subit à l'âge de 49 ans. - La tradition assure des Chrétiens assure qu'il prédit presque au moment de sa mort, la rentrée des prêtres dans la Corée après 30 ans, et en effet après 32 ans d'attente nos Chrétiens recevaient le P. Pacifique iou envoyé pour recueillir les débris de la Chrétienté toujours éprouvée.

Il reste un ouvrage composé en Chinois et traduit en Coréen que l'on a toujours attribué au P. Tsiou, et qui paraît bien avoir été composé par lui. C'est une conduite pour le Carême et le temps de Pâques, dans laquelle sont expliquées d'une manière très claire les dispositions qu'il faut apporter aux sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Ce livre rend encore aujourd'hui service à nos Chrétiens.

Les habits, le chapeau et deux images qui avaient appartenu au Prêtre furent longtemps conservés précieusement et avec respect par les Chrétiens. Sin Pierre dit dans ses mémoires que plusieurs fois elles furent préservées de l'incendie d'une manière qui tient du prodige ; aujourd'hui on ne sait plus où elles sont.

Nous citerons encore ici un fait peu important, il est vrai, mais qui ne sort pas du but d'édification que nous nous sommes proposés. Il est rapporté dans les mémoires écrits de deux de nos martyrs de 1839. Un jeune homme dont le père fut martyrisé avant 1801, fut marié par ses parents au commencement de leur conversion. Le jour du mariage il dit à son épouse : Rempli d'amour pour la virginité, je me sens un grand désir de la conserver, quels seraient vos sentiments à cet égard. Celle-ci donne son consentement avec joie et ils se promettent de vivre en frère et sœur, ce qu'ils ont fait. Le P. Tsiou appella ensuite le mari près de lui et en fit son servant. Un jour c'était avant la persécution de 1801, il fit part au Prêtre d'un songe qu'il avait eu et dont la pensée ne le laissait pas tranquille. Je vis, dit-il, une mer de sang que beaucoup de personnes montées sur une frêle barque s'efforçaient de traverser. Tout à coup une tempête s'élève, et pendant qu'un grand nombre périsait englouti par les flots, une Dame vêtue de blanc vint à moi et semblait me sauver de ce péril. Je ne fus donc pas englouti dans les flots, puis il ajouta que veut dire ce songe ? Le P. Tsiou répondit : Sous peu de temps une grande persécution s'élèvera dans ce royaume, mais la religion n'y sera pas anéantie ; soutenue qu'elle est par la Très Ste Vierge elle ne saurait tomber entièrement. Pour toi au milieu de la tourmente générale tu ne périras pas, sois donc sur tes gardes et aies soin de l'éviter : l'événement justifia de point en point l'interprétation du prêtre ; quand surgit la persécution le servant selon l'ordre qu'il en avait reçu, se mit en devoir de l'éviter et se retira en province, où la rage des tyrans ne l'atteignit pas ; il mourut paisiblement 4 ou 5 ans plus tard.

Enfin pour ne plus revenir sur ce chapitre, anticipant sur les époques nous dirons un mot sur l'annonce de la mort du prêtre que le gouvernement envoya à Peking. La Corée royaume vassal de la Chine doit tenir l'Empereur au courant des événements majeurs qui se passent chez elle et après le massacre de tant de tant de personnages importants parmi lesquels se trouvaient même des princes et princesses, il lui était difficile de n'en rien communiquer à l'Empereur.

Hoang Alexandre a écrit qu'en conduisant le Prêtre au supplice on criait hautement que c'était un homme de Tsiou²⁴⁴ (Quelpaërt), pour cacher entièrement ses traces et ne pas en faire part à Péking. - Sans vouloir nier ce fait, il est probable que le gouvernement Coréen présumant bien que tôt ou tard la mort du P. Tsiou devrait être connue à la Cour Impériale aura changé d'avis, car il est question du P. Tsiou Moun Mo dans les lettres que le gouvernement Coréen adressa à l'Empereur.

Nous avons eu cette lettre sous les yeux et plusieurs faits y sont évidemment présentés sous une couleur fautive, il lui fallait cela pour se justifier. Pour ce qui concerne le prêtre, il dit avoir tué Tsiou Moun sans savoir qu'il était étranger, son visage et son langage n'étant pas

²⁴⁴ 제주 Jeju

différents de ceux des Coréens, et n'avoir appris son origine qu'après l'exécution par les dépositions de subséquentes de ses complices. Il demande ensuite qu'on veuille bien faire surveiller partout, mais surtout à Pien Men pour empêcher que désormais cette mauvaise doctrine soit encore communiquée au peuple Coréen. Il signale encore ceux qui dans leurs courses à Péking ont reçu et propagé ensuite la religion. Cette lettre fut portée par l'Ambassadeur Tso ioun tai. On reconnaît dans cette lettre la politique fourbe et artificieuse de ce pays, en même temps que la crainte s'y fait présenter. Nous avons eu aussi entre les mains la réponse de l'Empereur au roi de Corée. Sur l'article de la religion il y est dit : Qu'il est faux que cette doctrine ait été importée de Chine en Corée ; puisqu'elle n'existe pas même en Chine.- Il est vrai ajoute-t-on qu'il y a bien à Péking quelques étrangers, mais ils vivent absolument séquestrés, sans aucun rapport avec le peuple et ne s'occupent qu'à des travaux d'astronomie. Du reste on aura raison dit-on d'exercer partout une sévère surveillance. » Voilà un extrait de la bonne foi Chinoise, niant hardiment des faits que tout le monde voit et connaît. Nous avons été étonnés de ne pas trouver dans cette lettre un seul mot sur le meurtre du prêtre Chinois, sujet de l'Empereur, et que l'on eut du renvoyer à Péking selon la loi. Ne serait ce pas que le gouvernement Coréen aurait retranché cet article avant de communiquer la lettre au public, comme il se fait encore journellement au sçu de tous pour les choses que l'on veut tenir secrètes.- Quoiqu'il en soit la tradition des Chrétiens prétend que l'Empereur donna une verte semonce au roi de Corée au sujet de cette mort et qu'il y ajouta des paroles menaçantes ; cette lettre aurait jetté la terreur et connaissant bien l'esprit de la Cour de Péking on s'empessa d'envoyer de l'argent à l'Empereur pour l'apaiser ; ce qui eut lieu et il ne fut plus question de rien ? Nous n'osons répondre de la véracité de cette tradition, mais ce que nous pouvons assurer c'est qu'elle est vraisemblable et parfaitement en harmonie avec le génie des gouvernements de ces pays-ci.

Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 1 (Daveluy Volume 4 f. 132)

La mort du grand chef de la religion n'avait pas rassasié la rage de ses ennemis et ils continuèrent à poursuivre jusqu'au bout les soi disant complices du Prêtre qu'il avaient déjà entre leurs mains. Jusqu'ici les personnages importants que l'on avait jugés appartenaient tous au parti Nam in ? Nous allons maintenant suivre le procès d'une noble famille de Noron que sans doute on eut bien voulu épargner, mais la religion étant au moins un des prétexte de ces grandes scènes, on était trop avancé pour reculer et d'ailleurs les personnages dont il va être question étaient trop important pour laisser tomber l'affaire dans l'oubli. C'est avec bonheur que nous allons tracer les lignes suivantes qui nous offrent de nobles confesseurs de la foi sortis du sein de la famille Kim de Antong si célèbre dans les annales de ce royaume et devenue aujourd'hui la première du pays sans contredit.

Kim Josaphat, appelé Ken sioun²⁴⁵ descendait de cette famille ; ses ancêtres avaient toujours tenu un rang distingué par les dignités qu'ils remplirent et par le grand nombre d'hommes célèbres par leur belle conduite, leur dévouement au roi et leur science. Le second de deux fils, il fut adopté dès l'enfance par le principal descendant de la branche principale et se trouvait par là à la source des grandeurs et des dignités. Il habitait la ville de Nie tsiou, prov. de Kieng-kei ; Dès le berceau on remarquait en lui une intelligence des plus remarquables et à peine âgé de neuf ans qu'il voulait s'appliquer à la doctrine de Laotse qui ouvre le chemin de l'immortalité à ses sectateurs. Dans sa maison il y avait un livre composé en Chinois d'une manière attrayante par les missionnaires de Péking et qui était une espèce d'introduction à la religion. Josaphat le lut avec grand plaisir à l'âge de dix ans et bientôt il discutait sur le Ciel

²⁴⁵ 김건순 Kim Geon-sun 金健淳 (1766-1801). Martyr

et l'enfer et la nécessité de leur existence. Dès lors aussi on disait de lui qu'il parviendrait au grade de ministre. En grandissant il se livra à de vastes études, les livres sacrés, l'histoire, la médecine, la géoscopie, la doctrine de Foë et de Laotse et jusqu'à l'art militaire, rien ne lui était resté étranger.

A l'âge de 18 ans son père adoptif vint à mourir. Le deuil légal en Corée se fait avec les cérémonies du temps de la dynastie Song et on néglige les rites des anciens temps. Josaphat ayant eu des doutes à ce sujet avait déjà consulté le fameux docteur Kouen Ambroise, dit t'siel sin i, et ayant par son moyen reconnu que certaines pratiques n'étaient pas fondées sur les livres sacrés, il les regarda comme erronnées et s'en abstint à la mort de son père. Aussitôt les lettrés effrayés de cette infraction aux usages se récrièrent et le blâme lui arrivait de toutes parts.

De suite il composa un écrit en réponse, les citations et les preuves y affluaient d'une manière docte et savante au point que Ni Ka hoani avouait qu'il ne pouvait l'égaliser. Quand il était à la maison il se faisait remarquer par sa piété filiale, sa fidélité, générosité et gaieté. Sa famille étant riche il se faisait un plaisir de dépenser en aumônes tout ce qu'il avait ; et pour ses propres habits et sa nourriture il se traitait comme les pauvres et sa réputation se répandait au loin. S'il allait à la Capitale, les chaises et les chevaux affluaient à la porte de la maison où il descendait, car chacun voulait avoir la satisfaction de le voir une fois. Lié à vie et à mort avec Ni Martin et quelques autres il avait conçu le projet de traverser la mer et de se faire transporter à Péking pour voir les doctes Européens, apprendre beaucoup de choses relatives à l'utilité du peuple et revenir les répandre dans son royaume. Jusqu'ici Josaphat n'avait encore qu'ouï parler de la religion, mais il ne la connaissait pas réellement. Le temps était arrivé où la grâce devait faire cette conquête. D'abord de concert avec ses amis familiers au nombre desquels se trouvait Kang i t'ien i²⁴⁶, il se mit à la suivre pensant y trouver des choses et des procédés extraordinaires. Kang i t'ien i était un lettré renommé du parti Sio pouk dont l'esprit était loin d'être bon. Il s'imaginait qu'il y aurait bientôt un changement dans la dynastie et partout cherchait des procédés merveilleux dans la connaissance des arts magiques pour être prêt à cette époque et pouvoir faire son chemin. Josaphat en se liant avec lui était loin de connaître le fond de ses idées. Car pour lui au milieu d'un certain désir de curiosité, il avait réellement un désir sincère d'approfondir la doctrine de la religion. Aussi ne trouvant pas de Chrétien éminent parmi son parti Noron, il résolut de recourir au Nam In et il fit demander à Kouen Ambroise d'avoir quelques conférences avec lui sur ce sujet. Le noble Chrétien y consentit, mais comme les inimitiés des deux familles ne permettaient pas qu'on se vit publiquement Josaphat s'y rendit de nuit. Il n'eut pas de peine à croire l'existence de Dieu et le mystère de la Ste Trinité, mais ayant entendu parler du mystère de l'Incarnation, il devint aussitôt triste et abattu.

Plusieurs jours il revint dans l'attente de voir celui qui avait proféré une telle parole, écrasé par le tonnerre ou frappé de quelques punition semblable, puis voyant que Dieu ne lançait sur lui aucune punition, il s'avoua vaincu, soumit sa raison à la foi et embrassa fermement la religion. Le P.Tsiou aussi ayant entendu parler de la droiture de Josaphat lui écrivit pour lui faire connaître le véritable esprit de la religion et lui faire déposer toute idée de choses merveilleuses, etc.

Josaphat ému et saisi de frayeur se rendit avec joie, rompit avec les études auxquelles il se livrait et se mit à marcher tout droit dans la voie du salut, il avait alors 22 ans. En même temps tous les amis de cœur de Josaphat suivirent son exemple, de ce nombre étaient les glorieux martyrs que nous avons vus décapités à la ville de Nie tsiou, il n'y eut que Koan i t'ien qui ne crut pas et se sépara de la bande. Deux mois s'étaient à peine écoulés que les affaires de Kang i t'ien i et des siens se dévoilèrent, et le gouvernement soupçonneux croyant voir dans

²⁴⁶ 강이천 Gang Yi-cheon 姜彝天 (1768-1801)

leur conduite et projets une tendance à rébellion et le danger d'exciter des troubles parmi le peuple les fit saisir et citer en justice. Josaphat s'y trouvait naturellement compromis. Heureusement ses belles qualités et sa droiture constante étaient déjà parvenues aux oreilles du roi qui lui avait donné toute son estime. Il sut donc le protéger et le mettre à l'abri des mauvaises suites de cette affaire. Bientôt Josaphat fut baptisé par le Prêtre et sa ferveur en reçut une grande augmentation. Il ne craignait pas de se montrer, instruisait ses parents et amis et les exhortait au bien. Grand nombre de parents dans le district de Nie tsiou et environs lui dirent après Dieu le bienfait de la foi et de toutes parts il était signalé de plus en plus. Son père cependant le voyait avec peine pratiquer la religion et faisait tous ses efforts pour l'en éloigner, pendant les dernières années, Josaphat eut à supporter continuellement des vexations domestiques bien dures et bien pénibles, mais il se montra au dessus de tout cela et continua la pratique fidèle de ses devoirs. Quand on apprit la défection de Tieng Jean qui par un écrit s'était mis à l'abri des critiques, il en fut profondément ému, témoigna toute la douleur qu'il en ressentait, mais ne s'en laissa pas ébranler. Dans la position si élevée où il se trouvait et nécessairement beaucoup impliqué dans beaucoup d'affaires du monde, il ne paraît pas qu'il se soit jamais mêlé aux affaires de la chrétienté. On voit même qu'il se tint un peu retiré quand les clameurs des grands excitaient plus fortement l'orage. C'est alors sans doute que de concert avec Tieng Augustin, il se livra aux travaux pour réaliser un ouvrage complet et méthodique sur la religion. Ils ne purent le terminer, et il est bien à regretter que leur travaux n'aient pas été conservés. Ce plan exécuté par deux hommes aussi éminents et d'après leurs idées familières aux peuples de ces contrées, eut dû produire un traité remarquable, tout dans le goût des lettrés et par suite aurait rendu de vrais services aux Chrétiens et catéchumènes de leur pays. Tel avait été la conduite de Josaphat depuis son baptême, ferme, noble, grave et en tout irréprochable ; son humilité égalait celle des ignorants et lui attirait d'autant plus les respects de tous, aussi n'y avait-il personne qui ne s'effaçât devant lui. Sa vertu devait encore passer par de plus grandes épreuves et la grâce l'y suivre pour l'y soutenir. Quand la persécution éclata tous les yeux devaient être portés sur lui et on se fera difficilement une idée de tous les efforts et tentations que tenta sa famille et même ses autres parents et amis pour obtenir de lui une parole de défection qui le mit à l'avance à l'abri de toute poursuite. Il ne paraît pas que le noble athlète ait failli à son devoir. En effet le mandat d'arrêt fut lancé contre lui probablement dans le courant de la 3^{ème} lune. On alla pour le chercher dans la maison de son propre père à la capitale ; celui-ci était alors à manger, et sans discontinuer il dit aux valets du Keum pou : Mon fils est allé aujourd'hui aux examens, il doit être assis sous tel arbre et il est de telle et telle manière ; remplissez votre devoir sans donner l'éveil à qui que ce soit et en disant ces mots il ne changea ni de ton ni de couleur. Josaphat fut donc arrêté et déposé à la prison. Nous savons que tout fut mis en œuvre pour essayer d'arrêter le procès ; cette famille si puissante dont l'honneur menaçait d'être compromis avait tout arrangé pour que sans apostasie formelle, le noble prisonnier fût relâché sur quelque petit signe indifférent par lui-même, mais il paraît plus probable que rien ne put ébranler le généreux confesseur.

Enfin comme on devait selon l'usage le faire confronter avec le P.Tsiou, on serait encore convenu que s'il voulait dire ne pas connaître cette personne là, il serait immédiatement relâché. Quels combats ne devaient pas se livrer dans son cœur à la vue de tous ses parents et des grands du royaume qu'on laissait à dessein circuler à la prison pour ébranler Josaphat et qui se jetaient en pleurs à ses pieds le conjurant d'avoir au moins pitié de sa famille et d'éviter sa ruine.

L'intrépide athlète fut sans doute un peu ébranlé quand on l'amena devant le Prêtre on lui demanda s'il connaissait cet homme là. Josaphat hésita à répondre et le prêtre comprenant sa tentation voulut essayer de le stimuler en disant : Ah ! toi aussi te montres bien homme d'un petit royaume.» L'orgueil du noble Coréen se trouva piqué et la grâce accompagnant cette parole descendu de la bouche d'un Apôtre chargé de fers pour J.C. le

confesseur reprit courage et confessa hardiment sa foi. Dans les interrogatoires Josaphat fit éloquemment l'apologie de la religion et apporta pour la confirmer une multitude de textes tirés des livres sacrés du pays. Les juges lui dirent : comment un homme de ta maison peut-il parler et agir ainsi ? Tu veux user de nos livres sacrés pour confirmer une doctrine perverse, tu es digne de mort. Josaphat répondit : Je désire que toute la cour et les grands du royaume pratiquent cette religion pour faire le bonheur du peuple et assurer de longues années au roi. »

Tous les expédients étant épuisés et la constance du confesseur ne laissant plus aucun espoir, il fut condamné à mort. Le jour de son triomphe ne fut pas retardé. Le 20 de la 4^{ème} lune (1 Juin) le lendemain de l'exécution de P.Tsiou, il fut conduit au lieu de l'échafaud en dehors de la petite porte de l'Ouest.

Sa noblesse, sa vertu, sa réputation y avait rassemblé un concours immense de toute classe et de toute condition. Josaphat conserva son calme et sa dignité. Au lieu du supplice il dit à la foule réunie autour de lui : Les honneurs et la réputation de ce monde sont vains et mensongers. Moi aussi j'ai quelque réputation et je pouvais m'avancer dans les dignités, mais les sachant vaines et fausses je n'ai pas voulu. Il n'y a que la religion chrétienne qui soit vraie et c'est pour cela que je ne crains pas de mourir pour elle. Vous tous pensez-y bien et suivez mes traces. Bientôt il courbe la tête et reçoit le coup qui lui assure l'immortalité ; il n'était âgé que de 26 ans. Parmi le peuple de la capitale il n'était personne qui ne déplorât et regrettât sa mort. D'après l'usage les proches parents auraient du perdre leurs places et le nombre en était très considérable même parmi les plus hauts dignitaires, mais la famille du défunt à peu près toute puissante parvint à faire passer pour cette fois un axiome que les actes étant personnels les parents n'ont pas à en répondre et par là conservèrent leur dignités. Plût à Dieu que l'on eut appliqué partout ce principe ? Pour enlever aussi autant que possible la tache d'infamie que cette mort portait à la branche principale de cette famille, on fit une pétition en règle dans le but de casser l'adoption de Josaphat ; le gouvernement le permit et un autre lui fut substitué comme descendant de la branche des aînés.

Josaphat ne fut pas seul dans l'arène, il eut plusieurs parents qui ce même jour partagèrent son triomphe. Le plus connu d'entr'eux est Kim paik sioun i²⁴⁷, qui nouveau Chrétien non encore baptisé n'a pas de nom de baptême. Cousin de Josaphat nous ne savons à quel degré, il vivait à la Capitale, était très pauvre et toutes ses pensées étaient portées vers les honneurs et les dignités. Un de ses ancêtres était ministre quand en 1836 les Mantchoux arrivèrent près du fleuve. Fidèle à son roi, il refusa de se soumettre aux barbares et se brula lui-même. Cet acte de soi disant dévouement fit qu'on lui érigea un temple et on permit à ses descendants d'ériger aussi une porte monumentale, deux formalités qui deviennent pour la postérité des gages de dignités et d'avancement. Paik sioun i décriait d'abord la religion, comme tant d'autres et portait ses efforts sur les études propres aux (des) lettrés, mais voyant que la voie du siècle était dangereuse, il cessa de briguer des dignités. Il s'appliqua à lire les écrits philosophiques des grands hommes, mais les trouvant obscures des doutes lui survinrent et ils ne les considéra plus comme entièrement dignes de foi. Ayant vu en outre dans les écrits de Laotse et autres que l'homme en mourant n'était pas anéanti, il se créa de nouvelles doctrines et les expliqua à ses amis. Ceux-ci le réprimandèrent en disant : Tes paroles sont bien étonnantes, sans doute tu as tiré cela de la religion Européenne. Ces paroles le firent réfléchir, il se dit en lui-même. En voyant des choses qui surpassent notre intelligence, tout le monde dit que cela vient des doctrines Européennes, il doit donc y avoir quelque chose de bien grand et extraordinaire dans cette religion de l'Europe et sur ce il se mit à fréquenter des Chrétiens.

²⁴⁷ 김백심 Kim Baek-sim 金伯淳 (?-1801) Simon. Martyr

Après avoir tout examiné, discuté et approfondi pendant deux ans tout lui parut clair, il crut fermement et se mit de tout cœur à la pratique fidèle de tous les devoirs du Chrétien. Sa mère instruite et exhortée par lui embrassa aussi la religion, mais sa femme d'un caractère étroit et raide, après avoir toujours espéré les honneurs pour son mari, voyant tout à coup ses espérances déçues, se laissa emporter à la colère et la haine et ne lui épargnait ni les réprimandes ni les injures.

Un de ses parents l'interrogeant un jour sur la religion il répondit à haute voix et sans se cacher : C'est la vraie doctrine, c'est une grande doctrine, tout homme ne peut ne pas la suivre, suivez-la avec moi.)

Les parents et amis de Paik sioun i ne cessaient non plus de le blâmer et décrier, sans que celui-ci s'en laissât aucunement ébranler. Un jour son oncle maternel venant le trouver chercha à le séduire par toutes sortes de moyens, et ne pouvant parvenir à s'en faire écouter, il finit par lui dire : Si tu ne te rends pas à mes paroles, je romprai avec toi. Paik sioun i répondit avec calme : Devrais-je rompre avec mon Oncle, je ne puis rompre avec mon Dieu. Dès lors ses amis se concertèrent pour ne plus avoir de rapports avec lui, tous ses parents firent aussi résolution de le chasser de la famille. Paik sioun i vit le tout d'un œil égal et se contentait de dire : Depuis que j'ai connu Dieu mon cœur ne s'émeut pas, il est comme une montagne.

Au printemps de 1801, dénoncé par un apostât, il fut jetté en prison. Les détails de ses interrogatoires ne nous sont pas parvenus, s'il faut en croire sa sentence, les supplices lui auraient arraché un instant une parole de défection que bientôt il rétracta hautement et jusqu'à la fin montra une ardeur et un courage peu communs ; Condamné à mort il porta sa tête sur l'échafaud en même temps que son cousin Josaphat à l'âge de 32 ans. Car quoique sa sentence soit datée du 29 de la 3ème lune, plusieurs mémoires du temps le réunissent formellement au triomphe de Josaphat le 1er juin. On ne sache pas qu'il ait été baptisé en prison, c'est donc le baptême de sang qui le mit au nombre des enfants de l'Eglise et lui donna entrée à la Cour du Dieu Crucifié.

Nous ferons encore mention de Kim Paik ki²⁴⁸, aussi parent de Josaphat, mais d'une branche batarde. Sa sentence se trouva jointe à celle de ce dernier et il dut mourir aussi avec lui. Il est étonnant qu'il ne soit pas parlé de religion dans cet acte et d'ailleurs aucun autre monument ne fait mention de lui, nous ne savons donc qu'en penser.

Enfin Ni Luc, appelé hei ieng i²⁴⁹, ami intime de Kim Josaphat se trouva aussi réuni avec lui dans la même confession de foi et sur le même échafaud. Il habitait d'abord la ville Nie tsiou, y fut instruit de la religion et la pratiquait avec lui. Bientôt il émigra à la Capitale, où sa foi ne fut pas ébranlée et sa ferveur alla en augmentant. S'étant exercé à l'art de la peinture, il y réussissait avec succès et peignit nombre de sujets religieux ; c'est des articles sur lesquels porte sa condamnation. Elle est jointe à celle de Kim paik sioun i, ci-dessus, et datée du 29 de la 3ème lune. Il paraît toutefois que son exécution aura été remise à ce jour 1er juin, où nous comptons donc cinq confesseurs, que la position de plusieurs d'entre eux doit faire placer au nombre des plus importants témoins du Seigneur dans cette persécution.

Il y eut peut-être encore d'autres victimes ce jour là ; car un mémoire contemporain nous dit que parmi les parents, alliés et amis de Josaphat, une vingtaine furent pris, parmi lesquels il n'a pu savoir au juste ceux qui se montrèrent fidèles ou eurent le malheur de faiblir. Jusqu'ici nous n'avons pu obtenir de renseignements plus détaillés, mais ces faits suffisent

²⁴⁸ 김이백 Kim Yi-baek 金履白

²⁴⁹ 이희영 Yi Hui-yeong 李喜英 (1756-1801) Luc. Martyr.

pour nous montrer qu'à cette époque la religion compta parmi ses sectateurs un assez grand nombre de cette famille importante. Nous ignorons si à cette époque il y resta certain nombre de pratiquants, mais malheureusement il n'y en a plus aujourd'hui un seul. Du reste son esprit n'est pas hostile à la religion, du moins généralement. C'est de cette famille qu'était la reine épouse du roi Sioun tsong, décédée en 1857 ou 58 et que l'on peut dire avoir toujours été favorable aux Chrétiens, sans oser toutefois prendre leur défense ouvertement ; la reine actuelle est aussi de la même famille et les principaux gouvernants qui de nos jours ont fait éviter bien des vexations aux Chrétiens sont la plupart parents de Josaphat.

(Plus tard il y a bien eu deux femmes martyrisées, mais n'ayant aucun détail nous n'avons pas eu l'occasion de parler.)

Jusqu'ici le sexe masculin était seul descendu dans l'arène pour confesser le nom de Dieu et rendre témoignage à sa religion. Il était de la gloire de Dieu que le sexe le plus faible fut à son tour mis à l'épreuve et montra à ce peuple grossier ce que peut la faiblesse soutenue par la grâce : il fallait que le sexe appelé dévot, fit aussi éclater son dévouement envers Dieu, avec toutes les vertus qu'il entraîne à sa suite.

(Mettre à la suite du paragraphe suivant.)

(Après avoir moissonné les principaux personnages qu'il avait pu saisir, la rage des persécuteurs se porta aussi sur les femmes dont un assez grand nombre était tombé entre leurs mains. C'était la première fois que les femmes étaient traduites devant les tribunaux pour cause de religion, les femmes nobles elles mêmes n'avaient pas été épargnées et il est bien à regretter que les détails de leurs glorieux combats ne nous soient pas parvenus.

Environ un mois après l'exécution que vous avons rapportée ci-dessus, une autre sentence de mort était encore portée par le gouvernement, elle comprenait 13 personnes la plupart du sexe féminin.)

Dieu aime à faire éclater la force de sa grâce en choisissant ce qu'il y a de plus faible pour confondre l'orgueilleuse puissance de ce monde. Voilà pourquoi les plus illustres, les plus héroïques martyrs furent souvent de faibles femmes, des vierges timides et même des enfants. En voyant ces êtres délicats triomphant des ennemis les plus terribles, se riant des plus cruels tourments allant à une mort affreuse avec plus de joie et d'empressement que les mandarins n'en montrent pour leurs fêtes et frivoles plaisirs, on est obligé de reconnaître la vertu toute puissante de la Croix et de s'écrier avec admiration : En vérité le doigt de Dieu est là. Cette preuve évidente de notre religion, tous les peuples, tous les siècles sont venus tour à tour la donner à l'univers.

L'Eglise d'occident eut dès son berceau ses Agnès, ses Cécile, ses Agathe, ses Lucie, ses Claudine, ses Colombe ; l'Eglise d'orient ses Thérèse et ses Catherine ; le Japon vit d'admirables héroïnes suivre de près les traces de ces illustres martyres ; la Corée aussi a de beaux noms à inscrire sur le catalogue des femmes fortes qui ont aimé le Seigneur jusqu'à la mort et jusqu'à la mort du martyr. Réjouis-toi donc, pauvre et petite Eglise de Corée, ta couronne de saintes martyrs n'est pas moins riche que celle des antiques Eglises de Rome et des Gaules et n'auras rien à leur envier. (Mettre ici le paragraphe de la page précédente. Après avoir moissonné...)

Cette sentence est datée du 23 de la 5ème lune (3 juillet) et ce même jour neuf martyrs étaient conduits en dehors de la petite porte de l'ouest et leur tête tombait sous le couteau du bourreau. A la tête de cette glorieuse troupe, nous voyons Kang Colombe²⁵⁰ qui déjà a excité notre admiration. Aussitôt après sa prise, les juges voulant savoir par elle la retraite du Prêtre, elle fut mise par six fois à l'affreux supplice de l'écartement des os : Au milieu de ces

²⁵⁰ 강완숙 Gang Won-suk 姜完淑 (1761-1801) Colombe. Bienheureuse.

tourments, elle resta muette et comme insensible au point que les valets qui la voyaient, disaient : C'est un génie et non pas un homme.

Dans les autres interrogatoires les bourreaux redoublèrent de barbarie, mais ni les chairs déchirées, ni les membres disloqués ne purent lui faire arracher le moindre signe de faiblesse. Loin de là elle continua son Apostolat dans la prison et jusque devant les juges elle proclamait hautement et prouvait la divinité de la religion Chrétienne apportait à l'appui des passages de Confucius et des autres philosophes de ces pays.

Dans leur admiration les mandarins ne l'appelaient que la femme savante, la femme sans pareille et disaient qu'elle leur coupait la respiration- expression qui signifie une espèce de stupeur produite par l'étonnement ou la frayeur. Ils n'en devinrent que plus désireux d'obtenir son apostasie. C'est pourquoi ils déployèrent contre elle tous les supplices que la barbarie la plus cruelle et la plus raffinée peut inventer, mais toujours ils furent vaincus par l'héroïque patience de leur victime. La foi de Colombe triompha non moins glorieusement de son amour maternel. Son fils Philippe²⁵¹ arrêté avec elle, mais incarcéré dans une autre prison avait paru faiblir devant les tourments. Sa mère l'apprit, et celle que les tortures n'avaient pu troubler un instant, se prit à trembler pour le salut éternel de son enfant. Un jour en se rendant aux interrogatoires elle l'aperçut et lui cria d'une voix forte : Jésus est au dessus de ta tête, il te voit, peux-tu t'aveugler et te perdre ainsi. » Nouvelle mère des Machabées elle sauva par cette généreuse exhortation l'âme de son enfant qui conforté reçut la couronne du martyr.

Dans sa prison Colombe apprit la mort du missionnaire martyr, déchirant alors un peu de sa robe, elle y écrivit l'histoire de son apostolat. Cette vie d'un saint écrite dans les fers par une sainte s'est malheureusement perdue par la négligence d'une Chrétienne chargée de la conserver. Dans cette horrible prison Dieu daigna visiter ses héroïques servantes et récompenser leur amour par un prodige. C'était pendant l'été les captives souffraient extraordinairement de la chaleur et de la soif. Colombe après avoir invoqué le nom du Seigneur ordonna à sa servante de creuser la terre dans un endroit qu'elle lui indiqua et une source d'eau vive jaillissant aussitôt les soulagea considérablement.

(Sans vouloir méconnaître ce bienfait de la Providence, il faut cependant dire que la Capitale étant environnée d'une chaîne de montagnes, les sources abondent dans cette ville. Il est peut d'endroits où on ne puisse avoir de l'eau en creusant.)

Plus le jour du sacrifice approchait, plus la ferveur des prisonnières croissait. La veille de leur mort surtout elles paraissaient ivres de joie. Enfin il se lève le jour si longtemps attendu, si ardemment désiré ; le jour du triomphe et de la récompense. Le 23 de la 5^{ème} lune (3 Juillet) Colombe avec quatre de ses compagnes monte sur le chariot et est conduite au lieu du supplice. Durant le voyage elles prient avec ferveur, s'encouragent mutuellement et l'on voit une sainte joie briller sur leur visage. Arrivées au lieu de l'exécution Colombe se tourne vers le mandarin qui présidait et lui dit : Les lois prescrivent de dépouiller de leurs vêtements ceux qui doivent être suppliciés, mais on ne doit pas traiter ainsi des femmes. Avertissez-le mandarin supérieur que nous demandons à être mourir habillées. La permission accordée les saintes femmes se regardent d'un air satisfait. Colombe fait le signe de la croix et présente sa tête au bourreau, qui bientôt tombe noyée dans son sang. Elle était âgée de 41 ans.

Les quatre femmes qui furent décapitée avec Colombe sont : Kieng Pok i fille du palais ; Ieng in i²⁵² fille du palais, Lien i ; et Sin ai. Nous ignorons quelles sont ces bienheureuses martyres. Les femmes n'ayant pas de nom et les actes du gouvernement ne les ayant pas nommées par le nom de famille comme cela a souvent lieu pour les condamnés, on

²⁵¹ 홍필주 Hong Pil-ju 洪弼周 (1774-1801) Philippe. Bienheureux.

²⁵² 문영인 Mun Yeong-in 文榮仁 (1776-1801) Viviane. Bienheureuse.

nous assure que ce sont des noms qu'on leur a imposé pour le procès. On peut voir leur sentence dans les pièces justificatives. Des recherches nombreuses nous ayant amené à penser que Moun Bibianne est probablement une des filles du palais, nommées ci-dessus, nous mettons ici les détails que la tradition nous a conservée sur elle.

Bibiane descendait d'une famille honorable de la classe moyenne, son père et son oncle avaient quelque petite dignité. La troisième de cinq sœurs elle n'avait que sept ans, quand on vint faire choix de filles pour le palais du roi.- Son père tenait cachées les deux aînées et ne s'inquiétait pas de Bibianne que son jeune âge semblait mettre à l'abri des perquisitions, mais les émissaires du palais l'ayant aperçue, et frappés de son intelligence et de ses qualités peu communes, ils l'emmenèrent, elle fut donc élevée dans le palais et à l'âge de 15 ans on lui releva les cheveux et son écriture remarquable lui fit confier la charge des écritures. Son père était payen, mais sa mère pratiquait la religion avec beaucoup de ferveur. Elle regrettait sans cesse de voir sa fille au palais dans l'impossibilité de faire son salut. Quand Bibianne revenait de temps en temps à la maison paternelle, sa mère et ses aînées l'exhortaient vivement à pratiquer la religion ; elle répondait : Pratiquez-la bien pour moi, je suis (étant) captive au palais et impliquée dans des superstitions, je la pratiquerai quand je serai vieille et qu'il y aura moyen de sortir de là. L'usage des filles du palais est de se réunir le soir pour passer le temps à jaser en fumant et prenant des rafraîchissements. Un soir quand on été sur le point de se retirer, Bibianne fut à coup frappée comme d'un coup de bâton à la tête, eut la cervelle bouleversée, perdit connaissance et tomba brusquement. Aussitôt on la relève et lui prodigue tous les soins possibles, mais le mal s'aggravant, elle fut envoyée près de ses parents ; voyant sa position dangereuse, on l'exhorte de plus en plus à se convertir et comme déjà elle en avait le désir et que sa position seule l'avait retenue, elle prit sa détermination et fut ondoyée. Dès le lendemain elle était guérie. Elle se mit aussitôt à apprendre assiduellement les prières et la doctrine et ne ressentait plus aucun reste de maladie. C'était déjà une grâce bien extraordinaire, le prodige toutefois n'en demeura pas là. Tous les jours ou de deux jours en deux jours on lui envoyait du palais médecin et médecines et souvent même plusieurs filles restaient pour la soigner. Dès après son baptême entièrement débarrassée de sa maladie à tout autre moment, s'il venait quelque personne du palais, dès leur entrée dans la maison un bras et une jambe de Bibianne se raidissaient, et devenaient comme morts.- Elle dut à cette occasion subir cent fois l'acupuncture et avaler grand nombre de médecines, elle les prenait toutes avec tranquillité et à peine les gens du palais étaient-ils partis qu'elle se relevait sans aucune douleur, remerciait Dieu et riait aux éclats en disant : Ce sont ces médecines et acupunctures prodiguées à un corps en pleine santé. » Uniquement occupée à lire et à prier, elle fuyait avec le plus grand soin jusqu'à l'ombre du péché et la réputation de sa ferveur se répandit dans la chrétienté. Lisant les vies des saints elle s'efforçait de les imiter, parlait souvent de leur générosité envers leurs bourreaux et témoignait désirer les suivre au martyre. Pendant trois ans consécutifs, tous les soins de l'art lui furent prodigués de la part du palais, mais enfin ne voyant plus aucun moyen de guérir cette étrange maladie, on la raya de la liste des filles du palais et on cessa de lui en faire toucher les appointements mensuels. Dès ce jour Bibianne fut entièrement rassurée, elle rendit à Dieu des actions de grâce pour sa protection si éclatante et n'eut plus de pensée que pour s'appliquer de plus en plus à la pratique de ses devoirs et à l'exercice de toutes les vertus Chrétiennes. Trois ans plus tard, elle entra au service de P.Tsiou avec Kim Susanne, appelée Siem a, mère du catéchiste Kim Siong tsiong i, et pendant plusieurs années s'acquitta de ses fonctions avec un dévouement et une piété toute exemplaires. Quand la persécution fut sur le point d'éclater, le Prêtre s'étant retiré ailleurs, Bibianne revint près de sa mère, attendant le moment du martyre, et comme on semblait ne pas penser à elle, elle se désolait en disant : Est-ce que Dieu me rejetterait ?

Un jour Kim Susanne étant venu la voir avait déposé sous la natte de la chambre un papier où étaient écrites des prières, puis en se retirant l'oublia. Les satellites s'étant présentés

à la maison de Bibianne, l'avaient fouillée sans trouver aucun objet suspect, quand à la fin soulevant la natte, ils saisirent ce papier et dirent à Bibianne : Est-ce que vous aussi êtes Chrétienne.- Sans doute je le suis, répondit-elle sans aucun déguisement. Aussitôt ils la déclarent prise et la pressent de partir. Mais Bibianne se rappelant l'exemple des Saints voulut d'abord exercer sa générosité à leur égard et leur fit prendre des rafraîchissements, ce dont ils furent tout étonnés. Puis faisant ses adieux à sa mère et la consolant dans ses pleurs, elle part et est conduite dans au mandarin. Elle avait alors 26 ans. Le mandarin voyant sa jeunesse, lui dit : Une jeune personne comme toi, comment peux-tu suivre une mauvaise religion prohibée par le roi, veux tu donc mourir dans les supplices ?

Elle répond avec empressement : Je désire de tout mon cœur donner ma vie pour le Dieu que je sers. On essaie de la séduire par toute sorte de moyen, mais Bibianne loin de se laisser prendre aux amorces du tentateur, parle avec franchise et répond à tout d'une manière grave et sévère ; ce qui excita la colère du mandarin et lui fait commencer les supplices. On la bat violemment sur les jambes, le sang en jaillit, mais se convertit immédiatement en fleurs qui s'élèvent dans les airs. Cet événement saisit entièrement le mandarin et il commanda aux valets qui était présents, de ne parler aucunement de ce qu'ils venaient de voir.

Elle eut à supporter beaucoup d'autres supplices qui ne purent ébranler sa constance, et enfin entendit prononcer la sentence de mort, qu'elle avait longtemps désirée.

En allant au supplice, les soldats repoussaient les curieux, elle leur dit : Laissez-les voir, on va bien regarder tuer les animaux, pourquoi ne regarderait-on pas tuer les hommes. Quand elle fut frappée par le bourreau, la tête tomba et il en coula du sang blanc²⁵³ que les exécuteurs remarquèrent avec admiration. Cette scène se passa à la Capitale en dehors de la petite porte de l'Ouest, et le même jour que Kang Colombe.

Quatre hommes, confesseurs de la foi, accompagnèrent sur l'échafaud les cinq héroïnes que nous venons de nommer et complétaient le nombre de neuf que nous avons annoncé pour cette journée du 3 juillet : Ce sont : T'soi in t'siel i²⁵⁴, frère de T'soi Mathias, dit kir i²⁵⁵, martyr en 1795 ; Ni hien i²⁵⁶, neveu de Ni hei ieng i, martyr avec Kim Josaphat ; Hong Tsieng ho, proche parent de Hong Philippe, fils de Kang Colombe ; et enfin Kim Mathieu dit hien ou²⁵⁷, le 7ème des frères de Kim Thomas, dit Pem ou, le premier confesseur de la foi en 1785 ; quand il fut pris, il n'écoula pas les gémissements de ses enfants, mais ne fit que regarder et suivre une grande croix qui apparut devant lui et lui indiquait la route. Nous n'avons aucun détail sur ces 4 confesseurs qui méritèrent d'être décapités pour la foi ; (voir la sentence aux pièces justificatives) ; et pour le dire en passant de huit frères de cette famille Kim, trois seulement pratiquaient, et tous trois par leur ferveur et leur vertu obtinrent la grâce du martyre ; car nous voyons que le 3ème après Thomas, nommé Barbanabé et appelé liou fut aussi pris et par sa constance dans les supplices, mourut sous les coups au tribunal des voleurs, on ne sait quel jour.

Les corps de ces neuf martyrs demeurèrent exposés plusieurs jours pendant lesquels la chaleur fut très grande et il tomba une pluie abondante. Lorsque l'ordre de les inhumer fut donné ou reconnu avec étonnement qu'ils ne portaient aucune trace de corruption ; les chairs étaient saines, les visages merveilleux, le sang même aussi frais et aussi liquide que s'il venait seulement de couler de leurs blessures. Cette merveille toucha vivement les Chrétiens et même les payens qui en furent témoins.

²⁵³ (Note de Daveluy) (La circonstance du sang blanc est rapportée par une Chrétienne dont le père en avait été témoin oculaire. Le sang converti en fleurs est une tradition de la famille.)

²⁵⁴ 최인철 Choe In-cheol 崔仁喆 (?-1801) Ignace. Bienheureux.

²⁵⁵ 최인길 Choe In-gil 崔仁吉 (1765-1795) Matthias. Bienheureux.

²⁵⁶ 이현 Yi Hyeon 李鉉 (?-1801) Antoine. Bienheureux.

²⁵⁷ 김현우 Kim Hyeon-woo 金顯禹 (1775-1801) Matthieu. Bienheureux.

La même sentence du 23 de la 5ème lune condamnait à mort deux autres femmes avec ordre de les envoyer exécuter dans leur ville natale et cette circonstance les empêcha d'être réunies sur le même échafaud que leurs sœurs bien aimées. C'est d'abord Tieng Sioun Mai²⁵⁸, sœur de Tsieng Koang Sioun,²⁵⁹ native du district de Nie tsiou. Désirant consacrer à Dieu sa virginité et craignant les clameurs des payens, elle dit avoir été unie en mariage à un homme qui soi disant se serait appelé He ; et par le moyen de cette ruse put rester seule et se livrer à toutes les bonnes œuvres que sa piété lui inspira. Elle souffrit les tourments avec un courage au dessus de son sexe, fut condamnée à mort et décapitée à la ville de Nie-tsiou, deux jours plus tard, le 25 de la 5ème lune (5 juillet) (Voir sa sentence à la fin)

La seconde est appelée Tsiem hiei²⁶⁰ dans les actes du gouvernement. D'une famille noble de bâtards, native du district de iang Keum, resté vierge et se disant veuve, elle souffrit courageusement les supplices et mérita de porter sa tête sur l'échafaud, dans sa ville natale le 25 de la 5ème lune. Les documents de la tradition nous font regarder comme très probable que cette Tsiem hiei n'est autre que ioun Agathe, nous allons donc rapporter ce qui nous est parvenu sur cette vierge admirable (certains documents la disent nièce de Paul, nous croyons que c'est une erreur)

Ioun Agathe était cousine germaine de Ioun Paul, dit Ou Ri²⁶¹, qui amena le P.Tsiou en Corée et fut martyrisé en 1795. Descendue d'une famille de nobles bâtards, elle habitait le district de iang jeun²⁶². A peine eut-elle connu la religion Chrétienne que désirant se consacrer à Dieu sans réserve, elle fit vœu de virginité. Craignant de rencontrer dans sa famille des obstacles à sa pieuse résolution, elle se fit secrètement des habits d'homme et s'enfuit chez son oncle. Sa mère crut qu'elle avait été dévorée par un tigre et la pleura jusqu'à ce qu'après une longue absence, Agathe revint près d'elle. Ni les prières, ni les murmures de sa famille qui ne comprenait pas son héroïque vertu, ne purent toucher son cœur ni fléchir son courage, elle n'en devenait au contraire que plus zélée pour procurer à tous le bienfait de la foi et se confortait dans sa première résolution. En 1795 elle vint avec sa mère demeurer à la Capitale et n'était pas encore baptisée, lorsque la persécution éclata. Son cousin Paul fut saisi et elle même obligée de se cacher, eut alors beaucoup à souffrir. Après la mort de sa mère, elle se retira près de Kang Colombe, et jalouse de l'aider dans l'exercice des bonnes œuvres, elle ne craignit pas de se dévouer à l'instruction des petites filles que Colombe réunissait, comme nous l'avons vu. Infatigable pour le salut des autres, elle n'était pas moins zélée pour sa propre sanctification. A une vie très austère, à des jeûnes fréquents, à de rigoureuses mortifications, elle unissait une prière continuelle et de ferventes méditations. Aussi ses progrès dans les voies de la perfection furent-ils rapides et Dieu daigna récompenser les efforts de sa servante par plusieurs grâces extraordinaires. Sa mère était morte sans pouvoir participer aux sacrements. Agathe s'en affligeait beaucoup. Un jour elle la vit en compagnie de la Ste Vierge. Craignant l'illusion elle découvrit cette apparition au missionnaire qui l'interpréta favorablement et dès lors notre vierge déposa toutes ses inquiétudes. Une autre fois elle eut une vision de l'intérieur de la Ste Vierge, le St Esprit lui paraissait descendre sur cette Reine du Ciel et reposer sur son

²⁵⁸ 정순매 Jeong Sun-mae 鄭順每 (1777-1801) Barbe. Bienheureuse.

²⁵⁹ 정광수 Jeong Gwang-su 鄭光受 (?-1802) Barnabas. Bienheureux.

²⁶⁰ 윤점혜 Yun Jeom-hye 尹占惠 (1778?-1801) Agathe. Bienheureuse.

²⁶¹ 윤유일 Yun yu-il 尹有一 (1760-1795) Paul. Bienheureux.

²⁶² 양근 Yanggeun

cœur. Dans son humilité profonde Agathe n'osait croire à la réalité de ces divines faveurs, elle les eut repoussées, si le Prêtre n'eut calmé ses craintes en lui montrant une image qui représentait ce mystère.

C'est ainsi que la Reine des Vierges se plait dans tous les pays à témoigner sa prédilection à ceux qui font profession de cette vertu si belle et si chère au cœur du divin Sauveur. Rassurée et fortifiée par ces consolations célestes Agathe s'animait de plus en plus au service de Dieu. Elle avait une dévotion toute spéciale à sa patronne et tachait de l'inspirer à tous les autres. Oh ! disait-elle souvent, si je pouvais être martyr comme Ste Agathe. Ses vœux furent exaucés ; la persécution fut à peine déclarée tout de bon qu'elle fut prise vers la fin de la 2^{de} lune avec Colombe, et eut à subir les mêmes tourments qu'elle. On peut se figurer tout ce qu'elle eut à supporter pendant trois mois, soit des horreurs de la prison, soit des tourments de nombreux interrogatoires par lesquels elle passa ; quoique les détails en soient restés inconnus. Cependant ces deux grandes âmes qui s'étaient si bien comprises et si fortement attachées l'une à l'autre, n'eurent pas la consolation d'aller ensemble au martyre. Leur sentence fut portée le même jour et Colombe arrosa aussitôt de son sang le sol de la Capitale où s'était exercé son zèle. Un autre théâtre était réservé à Agathe et c'est le sol de son pays natal qu'elle était appelée à féconder.

Les persécuteurs voulant effrayer d'avantage les populations envoyèrent Agathe pour être exécutée à la ville de Iang keun sa patrie. Ils furent trompés dans leur attente, car l'intrépide courage, la paix et la sérénité d'âme que la vierge chrétienne conserva jusqu'au dernier moment, fortifia les fidèles et toucha vivement les payens. Elle fut décapitée le 25 de la 5^{ème} lune (5 juillet) deux jours après Colombe. Comme témoignage de son innocence, au lieu de sang on vit couler de la blessure une liqueur blanche comme du lait. (Les actes de Ste Martine Vierge et martyre rapportent un miracle presque semblable. V. sa légende dans le brev. Rom. au 30 Janvier.)

Il fut donc bien glorieux le témoignage que rendit alors le sexe féminin à la religion de J.C. et ce n'est pas une des moindres hontes que les ennemis de l'Eglise eurent à dévorer, se voyant lassés et vaincus par des créatures aussi faibles. Ces 7 victimes jointes aux deux du 14 mai, forment le nombre de neuf femmes fortes, les premières qui aient été immolées pour J.C. Nous y voyons des vierges et des femmes mariées ; l'une d'elle aussi semble avoir été dans l'état du veuvage, pour que ces trois états de vie fussent représentés dans ce groupe triomphant. Gloire soit à Dieu et honneur à ces généreuses héroïnes.

A cette même 5^{ème} lune, la ville de Iang keun fut encore le théâtre d'autres exécutions, sur lesquelles nous n'avons pas de documents contemporains écrits, mais nous avons recueilli ces illustres noms de la bouche de quelques vieillards vivant alors dans le voisinage. Une famille noble, Ni, branche de tsieng tsiou²⁶³, vivant au village de Pai sia kol²⁶⁴, donna 4 martyrs, à savoir Ni Tsai mong i²⁶⁵ agé de 55 ans, son frère cadet Ni K'oai mong i, appelé aussi Tsieng Kir i, agé d'environ 50 ans, plus deux jeunes personnes filles de l'un des précédents, âgées de 25 à 30 ans et qui avaient consacré à Dieu leur virginité. Pris tous ensemble le 20 de la 4^{ème} lune, ils furent mis à la torture, mais refusant constamment de renier leur Dieu, ils furent tous tués sous les coups ou exécutés dans le cours de la 5^{ème} lune. Intrépides athlètes que le monde ne connaît pas !

Nous devons y ajouter aussi Kim Ouen siong i²⁶⁶, noble aussi, vivant au village de Tsi ie oul, pris et exécuté à cette même époque à Iang keun, agé de 45 à 50 ans. Enfin nous

²⁶³ 전주 Jeonju

²⁶⁴ 배석골 Baeseok-gol

²⁶⁵ 이재몽 Yi Jae-mong (1747-1801)

²⁶⁶ 김원성 Kim Won-seong 金源星 (?)

signalons l'illustre vierge + Ni tong tsi, branche + Ni Agathe fille de Ni Tong tsi de Koang tsiou, et cousine au 6ème degré du catéchiste Ni Augustin martyrisé au commencement de la persécution de 1839. Cette jeune personne vivait chez ses parents à Tou Moul mer i, Keut'si, distr. de iang keun. Elle consacra de bonne heure sa virginité à Dieu, mais bientôt ne pouvant plus tenir contre les cris et les menaces des payens, elle prit jour avec Iou Han siouk i²⁶⁷, dont nous avons vu le martyr ci dessus et qui avait avec elle quelque parenté, et celui-ci la faisant secrètement évader, la conduisit à la Capitale près de Ioun Agathe, où à l'abri des clameurs elle put se livrer aux exercices de son zèle, et finit par recevoir la couronne du martyr. Nous regrettons d'autant plus de ne pouvoir rencontrer les détails de sa vie, que son nom est mille fois loué et béni par ceux qui en parlent.

Elle semble avoir pris part à toutes les bonnes œuvres de la Chrétienté alors, mais ne pouvant trouver rien de positif jusqu'ici, force nous est de garder le silence, nous signalons seulement sa mémoire à la vénération des Chrétiens, espérant que Dieu permettra un jour que sa vie soit plus connue.

Nous ne trouvons que ces noms parmi les victimes de cette époque à Iang keun, où tout fut traité par le propre mandarin directement, mais s'il faut en croire l'histoire des vieillards du pays, dont plusieurs parents de Chrétiens, vivaient encore il y a peu d'années, la ville de Iang keun fut alors inondée de sang par la cruauté de son mandarin Tsieng Tsiou seng i dont le nom est encore cité avec horreur par les payens eux mêmes. Nombre de payens auraient été enveloppés dans la proscription ; et la soif du sang chrétien l'aurait mis dans une véritable rage. Heureusement Dieu connaît ceux qui sont à lui et les nobles confesseurs qui seront restés inconnus des hommes n'en auront pas moins leur glorieuse auréole et leur magnifique récompense.

Parmi les 13 confesseurs condamnés à mort à la Capitale le 23 de la 5ème lune, deux hommes aussi devaient être envoyés dans province respective pour que la vue de leur supplice effrayât leurs compatriotes, ce sont Ko koang sieng i²⁶⁸ et Ni kouk seng i²⁶⁹ dont il nous reste à dire quelques mots. Ko Koang sieng i était natif du district de P'ieng san²⁷⁰, prov. de Hoang hai²⁷¹ et d'une famille honnête.

Nous ignorons les circonstances de sa conversion et les détails de son procès Il fut pris, jetté dans les prisons de la Capitale et malheureusement était tombé dans l'apostasie. Dieu permit que Ni kouk seng i arrivât alors dans cette prison. Il reprocha vivement sa faute à Koang seng i, l'engagea à se rétracter et pour lui en faciliter les moyens lui indique les paroles qu'il doit dire au juge en ces termes : Dis au mandarin que ce n'est pas toi qui a apostasié, mais que c'est le diable. Ainsi poussé Koang sieng i se rétracta convenablement, puis eut trois nouveaux interrogatoires à subir sans témoigner aucune faiblesse. Condamné à mort le 23 de la 5ème lune le gouvernement ordonna qu'il fut envoyé exécuté à P'ieng san, sa patrie, ce qui eut lieu non avec l'instrument ordinaire, mais avec une cognée. Sa mort, vu la distance, dut avoir lieu le 27 ou 28 de cette même lune. Admirons la Providence divine qui se sert ainsi de la méchanceté des persécuteurs pour envoyer les témoins de sa religion, la prêcher du haut des échafauds dans les lieux où elle n'était pas connue. Tel paraît avoir été le district de Pieng san, prov. de Hoang hai qui apprit tout d'abord la religion Chrétienne par la constance et la fermeté de notre martyr. Tel fut aussi le district de Pong san dans cette même province de Hoang hai.

²⁶⁷ 유한숙 Yu Han-suk 俞汗淑 (?~1801).

²⁶⁸ 고광성 Go Gwang-seong 高光晟 (1798-1801). (?). Martyr.

²⁶⁹ 이국승 Yi Guk-seung 李國昇 (1772-1801) Paul. Bienheureux.

²⁷⁰ 봉산 Bongsan 鳳山

²⁷¹ 황해 Hwanghae

Un homme natif de là, Hoang, surnommé P'asiou²⁷², nom de la compagnie de tirailleurs dont il faisait partie, était venu à la Capitale pour remplir son office de soldat et eut le bonheur d'y connaître la religion. Pris lors de la persécution et se refusant à toute sorte d'apostasie, il fut condamné à mort et envoyé exécuter à son district de Pong san, où la religion semble aussi n'avoir pas été connue auparavant. On rapporte que lorsqu'il se rendait au supplice, il fut suivi par une de ses jeunes esclaves ; refusant de la regarder de peur de se laisser impressionner, l'esclave se mit en colère et l'accabla d'injures qu'il supporta joyeusement.

Ne connaissant pas l'époque de son martyre, nous l'avons réuni à Ko Kang sieng i, ce sont probablement les deux seuls martyrs de la province de Hoang hai à cette époque et les deux seuls districts où une exécution publique fit connaître alors la vérité de la Croix. Le 2d confesseur envoyé exécuter en province fut Ni Kouk seing i

Ni Pierre, dit Koug seng i²⁷³, et appelé aussi Sieng kiem i (branche des Ni de Tsien tsiou) était natif du district de Eum sieng²⁷⁴, prov de t'siong t'sieng et aussi avait émigré à No peun per i au district de T'siong t'siou. Ayant entendu parler de la religion, il se rendit près des Kouen de Iang keun pour s'en instruire à fond, et se mit de suite à la pratiquer. De retour chez lui, son précepteur payen voulut le dissuader de la religion, mais ce fut sans succès, il continua à le faire avec ferveur. D'un caractère prompt et ardent et animé d'une foi vive, il semble avoir été léger dans beaucoup de ses manières d'agir. Pris d'abord en 1795, il se délivra par l'apostasie.

On voulait le marier, mais lui réfléchissant qu'une femme et des enfants lui seraient un embarras dans la pratique, refusa constamment de le faire et resta seul. Plus tard il émigra à la Capitale où son caractère ardent le signala bientôt partout, plein de zèle pour les bonnes œuvres et n'ayant aucun embarras de famille, il pouvait se livrer à l'instruction des autres et s'occupait beaucoup à exciter tout le monde, en sorte qu'il se trouvait au nombre des Chrétiens éminents et s'exerçait avec ferveur à la vertu. Il ne put éviter d'être pris lors de la grande persécution. Dès son entrée à la prison, il gourmanda fortement Ko koang sieng i de son apostasie et le fait rentrer en lui même et gagner la palme du martyre. Mais bientôt mis lui-même à l'épreuve des supplices, il lache la parole d'apostasie et les supplices cessant il ajoute hautement qu'aussitôt relâché il pratiquerait encore, en sorte qu'il ne fut pas mis en liberté.

Cette scène d'apostasie suivie de rétractation immédiate paraît s'être représentée plus d'une fois ; cependant la foi fortement ancrée dans son cœur prit entièrement le dessus et déposant toute légèreté il finit par une confession plus noble et plus grave et fut condamné à mort. Sa sentence portait qu'il devait être envoyé à Kong tsiou capitale de sa province, pour émouvoir l'esprit de ses compatriotes. Il y fut en effet transporté, puis conduit au lieu de l'exécution. Pendant le trajet une foule de curieux s'étaient réunis et l'accompagnait. Il leur dit : Vous semblez prendre compassion de moi, mais c'est vous qui êtes dignes de pitié. Bientôt sa tête tomba sous le fer du bourreau, ce devait être le 26 ou 27 de la 5ème lune et Pierre était âgé d'environ trente ans, n'ayant jamais été marié. Son corps fut enterré à Kong tsiou par ses neveux.

Ainsi se termine l'exécution de la sentence du 23 de la 5ème lune, qui procura trente nouveaux martyrs à l'Eglise et donna leur héroïque constance en spectacle à six districts de trois diverses provinces. Quel éclat pour la religion, quelle gloire pour son divin fondateur.

²⁷² 황포수 Hwang Po-su 黃砲手(?) Martyr.

²⁷³ 이국승 Yi Guk-seung 李國昇 dit 성겸 Seonggyeom (1772-1801). Paul (et non pas Pierre). Bienheureux.

²⁷⁴ 음성 Eumseong

A la même 5ème lune fut encore exécuté dans cette ville de Kong tsiou, une esclave nommée Nioun Ioun tsin i²⁷⁵. Après avoir servi dans une des maisons où se trouvait le P.Tsiou, elle se sauva en province pour fuir la persécution. Elle fut prise toutefois et sa constance lui mérita la mort pour son Dieu. Inconnue partout ailleurs elle nous fut signalée par une vieille chrétienne qui eut avec elle quelques rapports, la suivit dans la ville de Kong tsiou et la vit passer pour se rendre au supplice.

A la 3ème lune (Cette relation serait plus à sa place après celle de Ni Louis de Gonzague 28 de la 2ème lune, si elle n’y gêne pas trop l’échainement des faits) avait eu lieu aussi dans cette ville le martyre d’un Chrétien très peu connu, à nous rapporté par un vieillard octogénaire que des circonstances avaient amené près de la prison et qui entendit distinctement tout ce qui se passait.

Ni t’siong kouk²⁷⁶ i dont on ignore la famille et le nom de baptême avait été pris à Tsioung tsiou et conduit au chef lieu de la province. Vers le 15 de la 3ème lune, alors que la lune était dans tout son éclat, il se tint toute la nuit appuyé sur le seuil de la porte et récitait des prières. Arrivé au premier point du jour, il ouvre la porte et regardant du côté de l’Orient disait à diverses reprises : Pourquoi donc le jour tarde-t-il donc tant à paraître. Sur ce il entendit la décharge d’un fusil, se lève, saute de joie et dit : Voilà qui est bon on ne tardera pas à m’appeler, puis se rasseoie et se remet en prières ; quelque temps après une nouvelle décharge de fusil se fait entendre, il tressaillait dans l’attente. Enfin la porte de la prison s’ouvre, et les geôliers lui apportent le galas des condamnés à mort. Ni T’siong kouk i se met à table remercia Dieu longuement d’avoir créé dans le monde cette abondance de bien, puis goûte d’un chacun des mets qu’on lui avait présenté et renvoyant la table se met à prier. Tout à coup un cri se fait entendre au dehors : Faites sortir Ni T’siong kouk i, il l’entend, ne se contient plus et bondit de joie ; il appelle chacun par leur nom les Chrétiens ses coprisonniers et leur dit : Pour moi par la miséricorde infinie de Dieu et le secours de Marie je vais maintenant jouir du bonheur du Ciel ; vous tous surtout ne perdez pas confiance et suivez mes pas. Il les exhortait chaleureusement et à haute voix, mais pressé par les soldats il sort, et placé sur un cheval la figure tournée vers la queue et est ainsi conduit au lieu de l’exécution, rayonnant de joie et de bonheur. Il fut décapité dans la 27è année de son age.

Pour ne pas interrompre cette première et longue suite d’exécutions à la Capitale, anticipant un peu sur les faits, nous ajouterons de suite ici le récit de deux autres confesseurs dont l’histoire est en partie liée aux faits relatés ci dessus et martyrisés seulement le 27 de la 8ème lune (4 8bre)

Le premier est Hong Philippe, appelé P’il tsiou, dont les rapports avec Kang Colombe ont déjà captivé notre sympathie, il n’était pas né de Colombe, mais d’un premier lit du mari de Colombe, et était appelé son fils, selon l’usage de ce pays, et d’ailleurs il la servit constamment comme sa propre mère. D’un caractère naturellement bon, il suivait sa mère dans la pratique de la religion, mais sans exactitude ni assiduité. Sa mère ayant été s’établir à la Capitale, il l’y accompagna. Quand ils eurent recueilli le Prêtre chez eux un an ne se passa pas, que Philippe était devenu un autre homme, tout le monde en était dans la surprise et l’admiration. Tous les jours il servait la Messe et lui rendait avec une grande assiduité tous les services que sa position réclamait. Représentant à l’extérieur de la maison de Colombe, il fut pris avec elle, conduit à la prison et fut mis à de très violentes tortures dans l’espoir de le faire dénoncer quelque chose sur le Prêtre et le lieu de sa retraite. Philippe les supporta avec une grande force d’âme, et ne laissa échapper aucune parole compromettante. La crainte de

²⁷⁵ 문윤진 Mun Yun-jin

²⁷⁶ 이정국 Yi Jeong-guk

nouveaux supplices le mit quelques temps dans un état d'hésitation qui faisait craindre une malheureuse défection, mais bientôt conforté par les paroles de sa mère qui l'aperçut un jour en passant, il reprit généreusement son courage et persistant jusqu'à la fin dans une franche confession de sa foi, il fut condamné à mort et décapité à la capitale le 4 Octobre, âgé alors seulement de vingt huit ans.

Philippe eut pour compagnon de son triomphe un noble confesseur de la foi, inconnu des Chrétiens actuels, mais que Dieu juste appréciateur des mérites, daigna placer au nombre de ses fidèles témoins. Il s'appellait Kim Tsong kio²⁷⁷,

(Kim Tsong kio est noté par Tieng Jean comme décapité le 26 de la 2ème lune, mais sa sentence étant datée du 27 de la 8ème lune avec Hong Philippe, nous ne balançons pas à le placer ici.)

dit encore T'si hoi, et était d'une famille d'interprètes et de médecins. Ami de tous les fervents jeunes gens de cette classe, dont nous avons parlé dans cette histoire et peut-être même leur parents, il connut la religion dès qu'elle se répandit en Corée. D'un visage froid et peu prévenant, d'ailleurs d'une famille pauvre, il avait peu d'accès auprès des grands, et peu de chances d'avoir des charges. En revanche il avait du goût pour les études profondes et Ni Peki plein d'estime et d'amour pour lui répétait souvent que T'si hoi était un homme étonnant. En 1791 il se racheta par l'apostasie, comme tous ses camarades, mais toutefois reprit tous ses exercices avec ferveur et assiduité et jusqu'à la fin mena une vie obscure dans l'exercice de la vertu. A la persécution dénoncé par un apostât, il fut jetté en prison où il confessa d'abord généreusement le nom de J.C., mais s'il faut en croire sa sentence ; il eut un moment de défection au tribunal des voleurs, puis se rétracta presque aussitôt devant le tribunal des crimes et résolu à mourir ne se laissa plus intimider, fut condamné à mort et exécuté le même jour que Hong Philippe, le 27 de la 8ème lune.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la Chrétienté de la Capitale et de sa province, car ses ennemis acharnés s'y étant réunis, tout le foyer de la persécution y était comme concentré. Toutefois ceux qui avaient juré la ruine de la religion connaissaient bien les divers rameaux qu'elle avait dans les provinces et avaient pris leurs mesures pour ne pas épargner toutes les personnes un peu importantes regardées comme les piliers de cette secte maudite. Aussi dès le commencement de la persécution de nombreuses prises avaient eu lieu dans beaucoup de localités et n'ayant pu les signaler pour ne pas interrompre le cours des faits nous devons maintenant nous reporter au printemps de cette année pour y suivre les graves événements qui s'y passèrent.

Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 3. (Daveluy Volume 4 f. 156)

La province de Tsien la, depuis le martyr de Ioun Paul en 1791, avait joui de la paix et les Chrétiens s'y étaient beaucoup multipliés. D'ailleurs le nom de Niou Augustin, dit Hang keum i²⁷⁸, était trop connu comme un des principaux propagateurs de la foi pour qu'on ne le comprit pas dans la proscription. Aussi voyons-nous que dès la 3ème lune, une partie de sa famille fut prise et conduite dans les prisons de Tsien Tsiou Capital de cette province dont Kim tal sioun²⁷⁹ i était alors gouverneur. Nous ignorons le détail de ses interrogatoires, mais

²⁷⁷ 김종교 Kim Jong-gyo 金宗教 (1753-1801) François. Bienheureux.

²⁷⁸ 유항검 Yu Hang-geom 柳恒儉 (1756-1801). Augustin. Bienheureux.

²⁷⁹ 김탈순 Kim Tal-sun

il paraît bien s'être laissé aller à l'apostasie, et surtout son frère batard appelé Kang kem i²⁸⁰ témoigna une faiblesse incroyable dont les suites furent incalculables. Le gouverneur charmé de sa souplesse lui fit voir l'état désespérant de toute sa famille, lui faisant en même temps espérer qu'une grande franchise à déclarer tout ce qu'il savait sans aucun déguisement, serait un moyen de s'attirer les bonnes grâces de la Cour et d'éviter la mort. Koang kem i poussé par le désir de la vie donna facilement dans ce piège. Il commença par brûler tous ses livres. Sur la demande du gouverneur il fit une longue liste des Chrétiens de sa connaissance, par le moyen de laquelle les saisies furent facilement opérées. En peu de jours les districts de Tsiou Tsiou, Kem san, Kosan, Ieng Koang, Mou trang, Kim tsei²⁸¹ et autres furent sillonnés par les bandes de satellites et plus de 200 personnes, dit un mémoire du temps, furent jettées dans les prisons, et soumises à de terribles interrogatoires et malheureusement la plupart n'eurent pas le courage et la constance de rester fidèles à leur Dieu²⁸²

(Sans en avoir la certitude nous pensons qu'il pourrait bien être le même que Kim Iou Sam i plus tard exécuté)

ayant été pris, il fit des aveux sur les allées et venues de voyages et les choses se compliquèrent. Koan kem i continuant de suivre en aveugle la route où il croyait trouver la vie fit des aveux de toute espèce. Un fragment des actes de son procès nous dit qu'il déclara devant le tribunal : « Que pour pratiquer la religion, il faut absolument des prêtres, sans eux on ne peut recevoir les sept sacrements. C'est pourquoi on a dû faire venir le P.Tsiou. Mais à peine fut-il entré que l'on vit la difficulté de le garder longtemps caché. De plus pour administrer les sacrements de baptême et de confirmation, il faut des S.S. huiles et ces Saintes huiles doivent être renouvelées chaque année, on a dû tous les ans envoyer à Péking. En 1797, Hoang sim i y alla, puis après un Kim de Kosan...

Il fallut donc remédier à tous ces inconvénients faire venir des navires Européens qui puissent s'entendre avec le gouvernement et faire accorder la liberté de religion...»

Après cela il dénonça quelques uns de ceux auraient fourni de l'argent pour subvenir à ces frais de voyage et parmi ces noms nous sommes fort étonnés de trouver Ni Seng houn i qui ne pratiquait plus et Ni Kahoani qui n'a jamais eu de rapport avec les Chrétiens, ce qui nous incline à croire que poussé par les tourments, ou bien il a voulu rejeter sur ces hommes déjà exécutés des faits odieux pour épargner les vivants, ou, ce qui est plus probable, qu'on lui a tiré à plaisir des accusations sans fondement comme cela a lieu si fréquemment dans les procès de ce pays. Tous les chefs exécutés le 26 de la 2ème lune se trouvaient aussi compromis dans cette accusation.

Les choses devenant de plus en plus graves, on se hâta de relâcher ou d'envoyer en exil ceux qui avaient renoncé à la foi et un certain nombre des plus influents ou des plus compromis furent envoyés à la Capitale pour y être jugés par le gouvernement lui même ; de ce nombre nous ne connaissons que les deux frères Niou Hang kem, Ioun Tsi hen i²⁸³, Kim Iou san²⁸⁴ i ou Tsipi²⁸⁵, Han Stanislas appelé Tsieng Heun i²⁸⁶, T'soi Mahias, dit Ie kiem i²⁸⁷

²⁸⁰ 유관검 Yu Gwan-geom 柳觀儉 (1768-1801).

²⁸¹ Jeonju, Geumsan, Gosan, Yeonggwang, Mujang, Gimje

²⁸² (Note de Daveluy) Bientôt après Kim Thomas (Sans ...)

²⁸³ 윤지헌 Yun Ji-heon 尹持憲 (1764-1801) François. Bienheureux.

²⁸⁴ 김유산 Kim Yu-san 金有山 (1761-1801) Thomas. Martyr.

²⁸⁵ 이우집 Yi Woo-jip 李宇集 (1761-1801)

²⁸⁶ 한정흠 Han Jeong-heum 韓正欽 (1756-1801) Stanislas. Bienheureux.

²⁸⁷ 최여겸 Choe Yeo-gyeom 崔汝謙 (1763-1801) Matthias. Bienheureux.

et Kim André dit T'sien ai²⁸⁸, ces trois derniers toutefois ne paraissent pas avoir été compromis dans l'affaire de l'argent donné pour les rapports avec les étrangers, ils étaient seulement sous le poids d'accusations pour leur invincible attachement à la religion persécutée.

Tous ces accusés ayant été transférés à la Capitale avec toutes les dépositions et pièces du procès, une grande rumeur s'éleva bientôt parmi tous les ennemis de la religion, et profitant adroitement des aveux tirés aux coupables on voulut voir dans ces faits un aveu complet contre le gouvernement Coréen. Mais pendant mille débats qui eurent lieu pour savoir sur quel pied on devait traiter les accusés, on voulut en finir avec quelques prisonniers trop attachés à leur religion pour oser la renier et le 13 de la 7ème lune (21 Aoust) une sentence de mort était portée contre cinq généreux confesseurs de diverses provinces que leur constance ou d'autres circonstances avaient réunis dans les prisons de la Capitale ; la sentence portait qu'ils devaient être envoyés exécuter dans leur district respectif pour effrayer les populations et arrêter la propagation du mal. Deux étaient de la province de T'siong T'sieng, Kim André et Tieng Teuki²⁸⁹, les trois autres de la province de Tsien la : ce sont Hong Stanislas, Kim André et T'soi Mathias, sur les quels nous allons donner quelques détails édifiants.

Kim André, appelé Koang ok i²⁹⁰, était de Ie sa ol au district de Niei San dans le Nai p'o ; né d'une famille honnête, il avait de la fortune et exerça la fonction de chef de Canton ; son caractère très violent le faisait craindre partout et personne ne pouvait le contenir et réprimander. A l'âge d'environ 50 ans il fut instruit de la religion contre toute attente par Ni Louis de Gonzagues qui était presque du même village, et au grand étonnement de tous il l'embrassa de suite, devint très fervent et pratiquait ostensiblement sans se mettre en peine des payens. De plus il convertit sa famille, beaucoup de ses proches et d'autres personnes du village, et tous les jours en quelque saison que ce fût tous se réunissaient pour réciter en chœur les prières du matin et du soir ; souvent aussi il expliquait la doctrine et savait faire naître parmi ses auditeurs une ferveur toute mêlée de joie. Pendant la Ste Quarantaine il observait un jeûne rigoureux, si livrait à diverses pratiques de mortifications et par une grande assiduité aux exercices des vertus il parvint à mater tellement son caractère, qu'on le disait devenu semblable à un enfant à la mamelle.

Quand il vit la persécution de 1801 s'élever en force, il se retira pour l'éviter dans les montagnes de Kong Tsiou, mais ayant été dénoncé dès la 1ère lune fut saisi par les satellites de sa propre ville. Il disait alors : Il eut paru impudent de ma part d'attendre assis dans ma maison, et j'aurai semblé me fier à mes propres forces, j'ai donc dû fuir et éviter le danger, mais au fonds le martyr est un de mes grands désirs, aujourd'hui que je suis pris uniquement par l'ordre de Dieu, je n'ai aucun regret. » Et il paraissait content et joyeux au point que les satellites et autres témoins en étaient stupéfaits. Conduit au mandarin, il fut mis aussitôt à la question et tout en lui reprochant de s'être enfui pour donner la peine de le chercher, on lui commanda de dénoncer ses complices et ses livres de religion. André répond : J'ai beaucoup de coreligionnaires, mais comme vous les traiterez comme moi, je ne puis vous les faire connaître, pour les mes livres, ils sont trop précieux pour que je les livre entre vos mains.

Le mandarin en colère fait redoubler les supplices et André toujours ferme dans son silence, ayant perdu connaissance on le chargea d'une lourde cangue et le reconduisit en prison. Un second interrogatoire ne tarda pas à lui être imposé, on y déploya une grande sévérité pour lui inspirer la terreur et le juge débuta en lui disant : cette fois tu ne peux sauver ta vie qu'en déclarant tout ce que je t'ai déjà demandé et par l'apostasie ; si tu résistes tant soit peu, tu meurs sous les coups. En même temps les tortures sont mises en jeu, l'écartement des os, la puncture des batons, etc. Mais pendant plus d'une demie journée, le vaillant confesseur n'avait

²⁸⁸ 김천애 Kim Cheon-ae 金千愛 (1760-1801) André. Bienheureux.

²⁸⁹ 김정득 Kim Jeong-deuk 金丁得 aka 대춘 Daechun (?-1801) Pierre. Bienheureux.

²⁹⁰ 김광옥 Kim Gwang-ok 金廣玉 (1741?-1801) André. Bienheureux.

qu'un seul mot à la bouche : Ne m'interrogez plus de nouveau, un sujet fidèle ne sert pas deux rois, une épouse fidèle ne se donne pas à deux maris. Il ajoutait encore : Voyez donc, vous mandarin, voudriez-vous enfreindre les ordres du roi ? Oseriez-vous bien le renier ? Non, dix mille fois non, je ne puis renier mon grand roi et mon père : Vis à vis des rois et des parents, il y a bien des circonstances où les actes extérieurs ne sont pas en harmonie avec les sentiments du cœur, mais notre Dieu voyant les plus secrètes pensées, les sentiments et les intentions, on ne peut devant lui pêcher même intérieurement, ne m'interrogez donc plus. Le mandarin était à bout, je vois bien, dit-il, qu'avec des supplices ordinaires ce coquin là ne se rendra pas, par quelque supplice que ce soit il faut en tirer des dénonciations, mettez-vous à l'œuvre et si par quelques sentiment d'humanité, vous ménagez les coups, je vous fais mettre tous à mort : Sa voix avait retenti comme un tonnerre, les valets changeaient de couleurs, et sans prendre le temps de respirer ils le battaient selon les ordres qui avec la planche à voleurs, qui avec les gros batons, sans précautions aucune et comme à l'envie. Bientôt les valets furent épuisés de fatigue ; tout le corps d'André ne faisait qu'une plaie, son sang coulait de toutes parts et inondait le sol, toutefois il paraissait encore vigoureux et le visage enflammé il répétait de temps en temps : Ne m'interrogez plus là dessus. Le mandarin étonné disait : Ce n'est pas un être humain. Enfin on fut obligé de lui repasser une lourde cangue et de le faire retransporter à la prison. Tous ces détails furent transmit au juge criminel qui répondit sèchement de l'informer quand on aurait obtenu son apostasie et les dénonciations voulues. Il fallut donc en venir à un 3ème interrogatoire où les appareils de supplices furent déployés d'une manière toute spéciale et où la cruauté des bourreaux put librement s'exercer pendant tout le jour. Après quoi le mandarin lui dit : Le juge criminel m'ordonne de te mettre à mort si tu n'obéis aux injonctions qui t'ont été faites, on va maintenant t'achever ; mais que trouves tu donc de si bon à mourir ? Tu as une femmes, des enfants et de la fortune, tu n'as qu'un mot à dire et tu retournes au jour, pourquoi t'obstines tu à mourir dans les tourments ? Il tacha ainsi par de douces paroles et par mille moyens d'émouvoir et de séduire le cœur d'André, mais celui ci semble un rocher et ne se laisse pas ébranler. Il disait : La vie et la mort son loin de m'être indifférents, mais je ne puis avoir la pensée de renier mon Dieu. Chaque homme est dans sa condition, Vous mandarin payé par le roi, vous devez suivre ses ordres, moi j'attends seulement que vous les exécutiez. Devrais-je mourir sous les coups ; ne m'interrogez plus ; devrais je mourir dix mille fois, je n'ai rien autre chose à répondre, agissez comme vous voudrez, je suis prêt à tout. Le mandarin furieux dit à ses gens : Cette fois il faut le tuer, ne comptez plus les coups, relevez-vous les uns les autres pour le battre, commencez par le bas du cops et quand il sera broyé allez en montant. Il fut ainsi abîmé sous un nombre incalculable de coups, mais ne changeant pas de sentiments, ses bourreaux furent mis à bout et lui dirent de signer sa sentence, ce qu'il fit d'un visage rayonnant de joie, puis s'occupait à louer Dieu et Marie. Renvoyé à la prison le jour et la nuit il faisait ostensiblement ses prières, développait quand il en avait l'occasion les vérités de la religion et sa ferveur fortifiée par la grâce d'en haut ne faisait qu'augmenter. Il parait qu'André fut envoyé plus tard au tribunal de Tsien Tsiou, chef lieu militaire de la province et probablement envoyé de là à la Capitale d'où semble être émanée sa sentence définitive. Les ordres de la Cour portent de le faire exécuter à la ville de Niei San, son district natal, il fut mis en route accompagné de Kim tai t'sioun i, son allié condamné le même jour que lui et qui devait être mis à mort à Tai heng, district limitrophe de Nie San. Les deux confesseurs s'exhortaient mutuellement pendant le voyage, et arrivés à l'embranchement où la route se sépare ; ils se firent leurs adieux se rendant rendez-vous à la céleste patrie pour le lendemain à midi, jour où ils devaient chacun de leur côté avoir la tête tranchée- Qu'ils durent être édifiants ces entretiens de deux confesseurs pour ainsi dire au pied de l'échafaud et que ces adieux avec rendez vous dans le sein du Seigneur nous paraissent beaux et touchants !

En effet le lendemain, après sept mois de détention, André étant porté sur une litière de paille au lieu des exécutions. En s'y rendant il récitait son rosaire à haute voix et les curieux disaient : C'est bien singulier, il est content de mourir et va au supplice en chantant. André répondit : C'est qu'aujourd'hui je serai près de Dieu pour y jouir d'un bonheur sans fin. Arrivé au pied de l'échafaud, il dit : Je n'ai pas fini mes prières, attendez tant soit peu ; il se met à genoux, les termine à haute voix, puis se plaçant lui-même sous le menton, le billot qui doit le soutenir, il s'incline. Le bourreau le frappe, mais à faux et n'atteint que l'épaule. André se relève essuie le sang avec son mouchoir, se remet en position et dit au bourreau : Fais attention et coupes moi la tête d'un seul coup, puis avec le plus grand calme reçoit ce dernier coup qui consomme son sacrifice. C'était le 17 de la 7ème lune (25 août) et André devait avoir environ 60 ans.

Le second confesseur condamné le même jour qu'André est Tieng Teuk i, dont le nom de famille et de baptême sont inconnus. La sentence d'ailleurs très claire dans ses termes n'a mis que le prénom du confesseur comme il arrive souvent ici. Toutefois il nous paraît plus probable que c'est Kim Pierre, dit Tai t'sioum i²⁹¹ que nous venons de mentionner dans la notice ci dessus. Il était natif du district de Sai heng²⁹², dans le Nai p'o. Pris et d'abord conduit au tribunal de Hong Tsiou, puis bientôt après transféré au chef lieu militaire à Tsieng tsiou où il eut de graves supplices et souffrances à supporter pendant plusieurs mois.

Il eut quelques temps pour compagnon son allié Kim André, et toujours constant dans sa foi, paraît avoir été avec lui jusqu'à la Capitale, d'où ils partirent ensemble pour cueillir dans leur propre pays la palme de la victoire. Il fut décapité à la ville de Tai Heng le 17 de la 7ème lune (25 août) le même jour que Kim André à Niei San et ne manqua pas au touchant rendez-vous qu'ils s'étaient donnés.

Trois autres confesseurs avaient aussi été condamnés en même temps et étaient dirigés vers leurs propres districts dans la prov. de Tsion la. C'est d'abord Han Stanislas, appelé Tsieng heum i, noble du district de Kim Tiei dans cette province. Pauvre et parent de Niou Augustin, il vivait habituellement chez celui-ci, remplissait auprès de ses fils la fonction de précepteur. Il y apprit la religion, l'embrassa de grand cœur, la pratiqua avec ferveur et quand il fut pris vers la 3ème lune avec Augustin, ne se laissa ébranler ni par les supplices ni par les voies de la douceur. Fidèle à son Dieu, il le confessa noblement d'abord à Tsien Tsiou, puis sur un plus grand théâtre à la Capitale. Non impliqué dans la soi disant affaire de complot, il fut condamné comme attaché obstinément à la religion, envoyé pour être mis à mort dans son propre district à Kim tiei où il fut décapité le 18 de la 7ème lune (26 août) à l'âge de 46 ans.

Kim André, dit T'sien ai, esclave de la maison de Niou Augustin, et imbu par lui des principes de la foi, sut la pratiquer avec une générosité au dessus de sa condition. Pris avec son maître, il ne consentit jamais à racheter sa vie par l'apostasie, souffrit honorablement la question à Tsien tsiou, puis à la Capitale, mérita d'y être condamné à mort et fut envoyé pour l'exécution à Tsion Tsiou son propre district. Sa tête tomba sous le fer le 19 ou 20 de la 7ème lune, (27 ou 28 août), il était âgé de 42 ans.

²⁹¹ 김대춘 Kim Dae-chun

²⁹² 대흥 Daeheung (?)

Enfin le dernier des héros Chrétiens condamnés ce même jour fut T'soi Mathias, dit Le kiem i²⁹³ ; né de parents qui avaient quelque petit titre de noblesse au district de Mou Tsiang prov de Tsien la. Jeune encore, ayant vaguement entendu parler de la religion, il désirait beaucoup la connaître et se tourmentait de ne pouvoir y parvenir. Mais s'étant marié au district de Han-san dans la partie Sud du Nai p'o, il apprit bientôt qu'il y avait beaucoup de Chrétiens dans les environs, alla de suite les trouver et s'étant fait instruire se mit à pratiquer avec grande ferveur. Son ardeur et son zèle le firent sortir du commun, il répandait partout la connaissance de la foi et convertit grand nombre de payens en sorte que son nom était signalé au loin. La persécution ayant éclaté, elle sévit fortement dans le district de Mou Tsiang, sa patrie. Mathias se retira pour l'éviter dans la famille de sa femme à Han San ; mais grand nombre de Chrétiens ayant été pris et entr'autre 28 de ses élèves, il fut trahi par quelqu'un d'entr'eux et le lieu de sa retraite ayant été dénoncé, il fut pris le 13 de la 4ème lune et conduit d'abord à la préfecture de Han San ; Il y subit un interrogatoire devant le mandarin, puis remis par celui ci entre les mains des satellites pour le faire apostasier eut à souffrir des tortures horribles ; mais sa volonté ne fléchissant pas, on en donna avis au gouverneur qui le fit conduire chargé de la cangue à son propre mandarin à Mou Tsiang. Là de nouveaux supplices l'attendaient, il dut subir coup sur coup plusieurs interrogatoires, pendant lesquels toute espèce de tortures ne furent pas épargnées, mais rien ne put abattre le courage du noble athlète de J.C., il tint ferme contre toutes les attaques et les ruses des suppôts de l'Enfer et le mandarin poussé à bout, l'envoie au tribunal de Tsien tsiou Capitale de la province. Ce nouveau théâtre ne fit pas changer le cœur inébranlable du généreux soldat de J.C. et sa sentence de mort fut portée. Ayant encore sa mère presque octogénaire il demanda l'autorisation de la voir une fois, afin de mourir sans aucun regret, cette permission lui fut refusée. Mathias se trouvait heureux, mais ayant entendu dire qu'il était question de le faire mourir sous les coups, et craignant que par là quelque chose manquât à son sacrifice, il en devint triste pendant quelques jours, mais bientôt Dieu ayant agréé les vœux de son serviteur permit qu'il fut transféré par des fidèles confesseurs Han Stanislas et Kim André et le chemin du martyr lui paraissant tout frayé il n'eut plus la pensée que de se réjouir avec ses généreux compagnons dont la joie ne le cédait pas à la sienne. Enfin le gouvernement ayant rendu une sentence définitive il fut conduit au marché de Tsi kap dans son propre district de Mou Tsiang et décapité le 19 de la 7ème lune (27 Aoust) à l'âge de 39 ans. C'est ainsi que malgré la défection d'un grand nombre, nous avons la consolation de voir de nouveau la foi triomphante dans cette province arrosée du sang de Ioun Paul en 1791, et le même tribunal où il avait fait connaître notre Ste religion, retentit encore des accents si éloquents de l'apologie de son sang.

Pendant que ces exécutions avaient lieu, le procès des frères Niou Hang kem²⁹⁴, etc se poursuivait à la Capitale. Ayant été traité de complot contre la sûreté de l'Etat. Les débats en furent longs et les interrogatoires multipliés en conséquence. Tous les salons de la grande ville et tous le peuple en étaient dans l'agitation dans l'attente du dénouement de cette grande affaire.

Ennemis de la Religion et ennemis des Nam in, tous se remuaient à l'envie pour faire un grand éclat.- Enfin on décida de traiter les coupables en grands rebelles et le 11 ou 12 de la 9ème lune leur sentence fut définitivement portée, comme coupables de la mauvaise religion, ayant communiqué avec les étrangers, et formé le complot d'appeler les navires Européens pour forcer la volonté du gouvernement. D'après cela ordre était donné de les conduire tous les cinq à la ville de Tsien tsiou Capitale de leur province pour y être exécutés devant le peuple.

²⁹³ 최여겸 Choe Yeo-gyeom 崔汝謙 (1763-1801) Matthias. Bienheureux.

²⁹⁴ 유항검 Yu Hang-geom 柳恒儉 (1756-1801) Augustin. Bienheureux.

Niou Augustin dit hang kem i ; son frère Niou Koan kem i²⁹⁵ et Ioun François dit Tsi hen i²⁹⁶, devait être décapité et le cadavre coupé en six.

(Ce supplice consiste après avoir tranché la tête à couper les 4 membres, ce qui avec le tronc forme six morceaux.)

Les deux autres Ou tsi pi et Kim Iou san i devaient seulement avoir la tête tranchée. De suite on les expédia donc sur la ville de Tsien tsiou cap. de la prov. de T'sien La et le 17 de la 9ème lune (24 octob.) le gouverneur les fit exécuter de point en point selon la sentence. De plus leur famille ayant été déclarée mise ainsi au ban de la loi, leur maison et tous leurs biens furent confisqués selon l'usage.

Ainsi finit ce procès trop célèbre que nous avons la douleur de voir lié avec un soi disant complot. Niou koan kem i après avoir apostasié et fait des dénonciations si compromettante pour toute la chrétienté, eut-il le bonheur de se rétracter : nous l'ignorons ; il mourut à l'âge de 34 ans.

Niou Augustin, dit Hang kem i que nous avons vu si zélé à pratiquer et à répandre la religion dans toute sa province est supposé aussi avoir apostasié, ainsi que les trois autres. Toutefois ce fait étant nié par un grand nombre, nous osons espérer qu'ils partageront devant Dieu la palme des martyrs.

Il mourut à l'âge de 46 ans.

Ioun François, dit tsi hen i²⁹⁷ était le frère cadet de notre glorieux premier martyr Ioun Tsi T'siong i. Après la mort de son frère il avait quitté le district de Tsie san pour se retirer à Tsie koun district de Ko san et continuait d'y pratiquer sincèrement la religion. Pris en 1801 il eut la faiblesse de se laisser prendre aux insinuations de ses juges et déclara le lieu où étaient cachés ses livres de religion. C'est cette circonstance qui a fait douter quelques uns de sa constance. La violence des tourments lui fit avouer aussi que les Chrétiens voulaient faire venir les navires Européens comme Koan kem l'avait déclaré et c'est ce qui le fit passer pour complice et rebelle. Il mourut âge de 38 ans. Sa femme par suite de cela fut exilée à l'île Ke tsi ei²⁹⁸ où elle mourut vers 1828. Ses trois fils furent exilés aussi dans les Iles, l'un âgé de 3 ans y mourut presque aussitôt, et on prétend que l'un d'eux vit encore aujourd'hui.

Ou Tsi pi dont le nom de famille²⁹⁹ et de baptême ne nous sont pas connus était allié à la famille de Niou hang kem, nous ne savons rien sur sa vie. Enfin Kim Iou San i était un homme de la classe du peuple, qui allait de côté et d'autre pour le service de la famille Niou et autres familles Chrétiennes pour leurs rapports intimes. Il fit aussi une ou plusieurs fois le voyage de Péking pour échanges de lettres du missionnaire. C'est par là qu'il fut compromis dans le complot. Il est probable qu'il s'appelait Thomas et fut décapité à l'âge de 40.

S'il faut maintenant ajouter un mot sur le fond même du procès, nous pensons qu'il y a eu mélange de calomnies. Les Chrétiens désiraient et sollicitaient une intervention pacifique des Européens, comme nous l'avons vu dans les lettres du P. Tsiou, rien jusqu'ici n'a pu faire soupçonner qu'ils voulussent la guerre et la ruine du gouvernement Coréen. L'argent qui aurait été ramassé, à pu l'être pour subvenir aux frais du missionnaire et des voyages de Péking, il ne l'a pas été pour subvenir aux frais d'une expédition ; d'ailleurs des

²⁹⁵ 유관검 Yu Gwan-geom 柳觀儉 (1768-1801).

²⁹⁶ 윤지헌 Yun Ji-heon 尹持憲 (1764-1801) François. Bienheureux.

²⁹⁷ 윤지헌 Yun Ji-heon 尹持憲 (1764-1801) François. Bienheureux.

²⁹⁸ 거제 Geoje

²⁹⁹ Il semble qu'il s'appelait Yi.

gens non intéressés dans la partie y auraient-ils contribués. Il y a donc eu dessous quelque calomnie, que concevra facilement quiconque aura vu de ses yeux comment on parvient dans ce pays à faire déclarer aux accusés tout ce que l'on veut par le moyen d'atroces supplices. Pour nous après avoir entendu mille détails sur cette époque, nous ne croyons pas à la pensée de complot de la part des condamnés ci dessus.

Les ennemis de la religion et du parti Nam in, peu contents que plusieurs personnages importants eussent été seulement exilés, et que les familles des martyrs n'eussent pas été entièrement ruinées, profitèrent des accusations intentées contre les morts dans le procès ci dessus pour se lever de nouveau et essayer d'obtenir leur anéantissement complet. Ils présentèrent une requête pour appeler de nouveau en jugement les exilés des familles Tieng et Ni Seng houn i ; de plus demandaient de poursuivre les femmes et enfants des grandes familles dont les chefs avaient été mis à mort à la fin de la 2de lune, et de confisquer leurs maisons et leurs biens.

A cette requête le gouvernement ne fit pas de réponse. On ne se rebuta pas pour cela, une partie des grands dignitaires et les plus acharnés ennemis se réunirent un nd nombre de fois pour aviser aux moyens de parvenir à leur but, et on prétend qu'il firent à ce sujet environ 70 séances. Le jeune roi âgé seulement de 12 à 13 ans et qui n'avait pas même l'administration du royaume, ayant été informé de leurs réunions et projets, proprio motu fit publier un ordre où il se plaignait amèrement de ce que tous les grands se réunissaient pour comploter la mort de ses sujets, au lieu de chercher à leur csauver la vie, puis il défendait sévèrement de passer outre. Cet acte éclatant sauva les restes de plusieurs grandes familles, qui jusqu'à ce jour conservent reconnaissance pour le roi dont cet acte de générosité fit éviter l'extinction de leur race.

Avant de passer à d'autres faits, il nous paraît plus à propos de rapporter ici tout ce qui concerne cette intéressante famille Niou quoiqu'une partie des événements n'aient eu lieu que plusieurs mois plus tard. A cette effet nous devons faire connaître les différentes personnes de cette famille dont il va être question.

Niou Augustin avait encore sa mère, arrivée à un age avancé ; il avait deux frères dont l'un³⁰⁰ mort sans connaître la religion avait laissé un fils nommé Mathieu, âgé de 15 à 20 ans, connu alors sous le nom de Koang Tsiou³⁰¹ To Rieng et que les lettres édifiantes appellent Ouen tsiou, peut-être aussi que sa mère veuve existait encore ; Koan Kem avait sa femme et semble n'avoir pas eu d'enfants.

Augustin avait aussi sa femme et six enfants ; l'ainé Niou Jean appelé Tsiong Siak i³⁰², le second était une fille mariée récemment, mais non encore envoyée à la maison de son mari ; le troisième Niou Jean, appelé Moun Tsiel i³⁰³, non marié. Les trois autres avaient 9, 6 et 3 ans. Toute cette famille nombreuse pratiquait avec la ferveur que nous avons souvent remarquée, et Dieu la comblait de bénédiction. A cette nombreuse famille nous devons joindre Ni Luthgarde, qui par son mariage avec l'ainé Jean, vint aussi en faire partie et nous devons ici quelques détails sur cette charmante enfant, l'amie de nos plus intéressants martyrs.

Ni Luthgarde³⁰⁴, dont le nom d'enfant est Niou hei, naquit à la Capitale de Ni ioun³⁰⁵ et de Kouen. Descendue d'une des plus illustres familles du pays elle était sœur cadette de Ni

³⁰⁰ 유익검 Yu Ik-geom 柳益儉.

³⁰¹ 강주 Gangju 康州

³⁰² 유중철 Yu Jung-cheol 柳重哲 (1779-1801) Jean. Bienheureux.

³⁰³ Non pas Mun-cheol mais 유문석 Yu Mun-seok 柳文碩.

³⁰⁴ 이순이 Yi Sun-i 李順伊 ou bien 유희 Yu-hui (1782-1802) Lutgarde. Bienheureuse.

³⁰⁵ 이윤하 Yi Yun-ha 李潤夏 (?-1793) Matthieu.

Charles dont nous verrons les actes à la 12ème lune (voir là la noblesse de son extraction), et eut pour frère cadet Ni Paul dont le martyre fut si glorieux en 1827. Elle reçut en partage un cœur aussi ardent que ferme, et était douée en outre de toutes les belles qualités du corps et de l'esprit, qu'une éducation convenable à sa position put facilement développer. Son père mourut pendant son enfance et probablement sans avoir entendu parler de la religion. La mère plus heureuse s'instruisit des articles de la foi et éleva ses enfants dans la piété. Luthgarde répondait fidèlement aux soins de sa vertueuse mère, toutes ses pensées étaient pour le salut de son âme et elle n'avait aucun désir des grandeurs et plaisirs que sa haute naissance lui eut facilement procuré. Elle avait environ quatorze ans, quand le P. Tsiou étant entré en Corée, elle eut occasion de le rencontrer. Son jeune âge et le peu d'instruction des Chrétiens d'alors faisaient craindre qu'elle ne pût être admise aux sacrements, mais déjà comprenant le prix de ces dons célestes, elle s'enferma seule dans une chambre pendant quatre jours, uniquement occupée à s'y disposer, et le Prêtre l'ayant jugé capable de les recevoir, elle fut au comble de ses vœux. Son unique soin fut dès lors de bien conserver le fruit des grâces qu'elle avait reçue, son unique désir d'orner son âme de toutes les vertus et bientôt après jalouse d'attirer toutes les bonnes grâces de son divin Epoux, elle fit résolution de lui consacrer sa virginité. Mais de grands empêchements s'y opposaient. Outre le rang distingué que tenait sa famille, c'est une chose inouïe dans ces pays. Et on regarderait comme un attentat les démarches qui seraient faites pour empêcher un enfant d'obtenir les relations d'époux.

Dieu vint au secours de sa servante et lui avait préparé un homme selon son cœur. Le P. Tsiou qui désirait pouvoir laisser vivre cette jeune personne dans la virginité, avait connu un jeune homme Chrétien qui lui aussi avait le désir du célibat.

C'était Niou Jean, fils aîné de Niou Augustin, jeune homme d'une famille noble et très riche, mais de condition très inférieure à celle de la Demoiselle, et en outre il habitait à Tsonami³⁰⁶ près de Tsien Tsiou, prov. de Tsien la ; c'est à dire à une grande distance de la Capitale, et dans une région où les hautes familles ne s'établissent guères.

Toutefois le P. Tsiou arrangea les choses pour faire unir ses deux cœurs sous le voile du mariage et leur permettre de vivre en frère et sœur, selon leurs désirs.

La veuve mère de Luthgarde donna volontiers son consentement et le mariage fut conclu. Quand ses parents payens apprirent la conclusion du mariage ils furent vivement froissés commencèrent de grandes vexations et réunirent leurs efforts pour faire casser un contrat si inconvenant à leurs yeux. La mère veuve tint bon contre leurs clameurs et donna pour prétexte que dans sa position il fallait bien lui laisser se créer la ressource d'un gendre richard. Peu après l'orage se calma, le mariage eut lieu en 1797, et l'année suivante à la neuvième lune la jeune personne se rendit dans la famille de son mari où dès la 10ème lune, ils firent tous deux le vœu de virginité. Laissons Luthgarde nous donner elle même ces détails, nous les trouvons dans une lettre adressée à sa mère de sa prison en 1801 «Arrivée là, dit-elle, il s'agissait de ce qui faisait l'inquiétude et le tourment de toutes mes journées : ayant manifesté ce désir formé dans mon cœur depuis nombre d'années, il me dit aussi que lui aussi dès avant notre mariage avait ce même désir, notre réunion est donc une permission, une grande grâce de Dieu. Chacun de notre côté nous remerciâmes sa divine bonté et nous ne trouvons d'autre moyen de payer ce bienfait que par la mort soufferte pour lui. Nous avons résolu, quand on nous remettrait l'administration de la maison, de faire trois ou quatre parts de ces grands biens, une partie pour les pauvres, une partie considérable aux frères cadets pour qu'ils puissent bien soigner nos parents, et si la religion devenait publique, nous devons nous séparer et vivre chacun en particulier. L'un et l'autre nous promîmes de ne jamais violer cet engagement mutuel. L'année dernière à la 12ème lune une tentation des plus violentes se fit sentir, j'étais dans de terribles angoisses semblables à quelqu'un qui marcherait sur une glace

³⁰⁶ 초남이 Chonami

brisée, ou sur les bords escarpés d'une eau profonde, une dizaine de fois je crus tout perdu, les yeux levés vers Dieu j'invoquai les mérites du Précieux Sang, je conjurai de toutes mes forces le Seigneur de nous accorder la victoire, et par sa grâce à grand' peine à grand' peine nous évitâmes, nous sommes encore enfants (expression pour dire qu'ils ont conservé leur intégrité). De part et d'autre notre confiance mutuelle est devenue solide comme fer et pierre, nos sentiments d'amour et de fidélité réciproque sont devenus fermes comme un bloc des montagnes. Nous passâmes ainsi en frère et sœur les quatre ou cinq ans qu'il nous fut donné d'habiter ensemble.»

Luthgarde toute appliquée à la pratique des bonnes œuvres se montrait respectueuse et soumise envers ses beaux parents, modeste, charitable et exacte à tous ses devoirs. Douce et complaisante elle n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun des membres de cette nombreuse famille, et était citée comme une femme accomplie entre toutes. Son mari Jean aussi avait une piété franche et ouverte, très assidu à ses devoirs, plein d'une ferveur dévouée et réelle, il s'attirait tous les cœurs. Toute sa vie était régulière, il avait déposé tous les airs du siècle et malgré sa jeunesse pouvait passer pour un homme grave et mûr, en sorte que cette union fondée sur un amour tout pur et tout chaste, était un véritable modèle vivant d'un mariage chrétien. Ces heureuses années ne furent pas de longue durée, dès le printemps de 1801, son beau père et plusieurs membres de la famille furent emprisonnés ainsi que son mari Jean ; On peut imaginer quelle épreuve ce fut pour le cœur bien né de Luthgarde. Bientôt après elle apprit que plusieurs avaient été transférés à la Capitale, son mari restant prisonnier à la ville de Tsien tsiou.

Pendant tout l'été, le frère cadet nommé Jean aussi, allait continuellement à la ville faire passer des vivres à son aîné, mais il ne put réussir à lui faire passer des habits, il dut donc pendant les huit mois de sa captivité et au milieu des grandes chaleurs de l'été, garder les lourds habits qu'il portait lors de sa saisie, et bientôt leur saleté, l'odeur qui s'en élevait, la vermine qui s'y engendra, ne furent pas un léger supplice pour Jean élevé dans le luxe et la délicatesse. Nous ignorons quelles tortures il eut à supporter, on sait seulement qu'il fut jour et nuit continuellement chargé de la cangue, elle ne lui fut enlevée qu'au moment de partir pour le supplice. Du reste Jean ne se laissa pas ébranler et sut conserver sa foi intacte jusqu'à la fin. Vers le 15 de la 9^{ème} lune, probablement un jour ou deux avant l'exécution de Niou Augustin et de ses compagnons, tout le reste de sa famille fut saisi et emprisonné ; on mit toutefois de côté la mère d'Augustin, que son grand âge sans doute fit épargner, sa fille nouvellement mariée qui n'était plus sensée faire partie de la famille, et encore une femme peut-être la veuve, mère de Niou Mathieu, mais la grande maison étant confisquée, elle dut être évacuée et ces trois personnes furent déposées sans aucune ressource dans une misérable cabane près de là. On entendra avec intérêt Luthgarde rapporter elle-même ces événements et les suivants. « Depuis le printemps de cette année déjà j'avais le cœur fendu, mais les choses étant venues sans remède, et obligée de me voir à jamais séparée de mon beau père, tout désir de vivre m'abandonna, et je ne pensais qu'à mourir pour Dieu pendant que l'occasion en était belle. Je prends ma résolution et méditant cette grande action je faisais mes efforts pour m'y bien préparer, quand tout à coup de nombreux satellites arrivent et me saisissent ; c'est juste au moment où je craignais que l'occasion ne manquât, que mes désirs sont remplis, grâces soient à Dieu pour ses bienfaits ! Quoique je n'eusse que des pensées de joie, j'étais néanmoins troublée et agitée ; les satellites me pressent, des gémissements à faire trembler Ciel et terre se font entendre, retentissent de toutes parts, il fallait se séparer et pour toujours de mes parents, amis, voisins et de mon pays et la nature n'était pas éteinte chez moi, je fais mes adieux éternels les yeux baignés de larmes, puis me retournant une seule pensée me restait celle d'une bonne mort. On m'enferma d'abord dans une prison séparée, puis bientôt me transporta dans une autre où je trouvai ma belle mère, ma belle tante et mes deux frères Jean et Mathieu. (Mathieu était cousin de son mari, mais le mot de frère s'emploie aussi dans ce cas). Nous nous

regardons mutuellement dans un profond silence en pleurant. La nuit se fait, la lune était dans son plein et brillait agréablement sur le ciel d'automne, on se voyait et on pouvait facilement connaître nos pensées communes, couchés ou assis, ce que chacun désirait, ce que chacun demandait, c'était la grâce du martyr. Ce désir débordant chacun vient à en parler et tous les cinq nous nous promettons de mourir pour Dieu, et chacun formait à part sa résolution ferme comme fer et pierre. Nos pensées étant les mêmes on se les communiqua, la confiance l'amour se resserrent et toute tristesse s'oublie. A chaque pas la grâce de Dieu augmente la joie spirituelle devint d'autant plus forte, aucune attache, aucune inquiétude ne restait et toutefois mes pensées se reportait toujours sur une seule personne en prison ailleurs. (sur son mari Jean) Etant encore à la maison je lui avais écrit : Soyons martyrs ensemble le même jour. » Mais l'occasion étant peu favorable, j'avais tardé d'envoyer cette lettre et enfin toute communication ayant été coupée et prohibée, n'ayant pu la faire parvenir, je priais en silence ; mon désir mon espérance était de mourir pour Dieu et de mourir un même jour avec lui. Qui pourrait connaître les desseins et les bienfaits de Dieu ! Le 9 de la 10ème lune, mon beau frère Jean nous est subitement enlevé ; je ne savais à quelle intention. Où va-t-on le mener ? demandai-je ?

L'ordre du mandarin, répond-on, de le conduire à la grande prison avec son frère aîné. J'étais coupé en deux, on l'emmena. Oui, lui dis-je, et qu'en sera-t-il ? Allez avec lui, ne nous oublions pas ; et je lui fais mes recommandations ; Dites à Jean de ma part que je veux mourir pour Dieu le même jour avec lui. On se sépare et quatre que nous restions attendions de Dieu seul secours et protection. A peine un quart d'heure s'était-il passé, que la nouvelle de leur mort nous arrive. La peine et compassion naturelles n'eurent chez moi que le second rang, le bonheur de mon mari Jean me remplit de joie et je m'en félicitais. Mais hélas ! comment tout s'est-il passé ? A cette pensée mon cœur semblait transpercé de mille glaives et je ne savais où tourner mes pensées ; puis bientôt je me calmait en disant : Ceci même ne serait-il pas une grâce de Dieu, se pourrait-il bien qu'il les délaissât entièrement ? Et je me consolai un peu sans toutefois pouvoir me tranquilliser. Enfin on me fit dire de la prison qu'on avait retiré son corps et que sur les habits qu'il portait on avait vu ses recommandations à sa sœur (nom qu'il donne à sa chaste épouse) «Je vous exhorte, vous console, revoyons-nous au royaume des Cieux. » Dès lors toutes mes inquiétudes tombèrent... Je craignais toujours qu'il ne vint à renier Dieu, jour et nuit cette pensée me tourmentait, j'espérais mourir avec lui, qui aurait su qu'il m'eût précédé ? C'est un nouveau bienfait de Dieu. Désormais je n'ai plus rien ici bas qui puisse me préoccuper, qu'une pensée s'élève, c'est vers Dieu ; qu'un soupir s'élève c'est vers le Ciel. »

En effet peu de temps après l'exécution de Niou Augustin, sur le pied des rebelles, le gouvernement donna des ordres pour mettre à mort ses deux fils aînés par la strangulation, comme il est d'usage en pareil cas. Le 6 de la 10ème lune un mandarin attaché à la prison Keum pou était député de la Capitale pour faire mettre cet ordre à exécution et le 9 de cette même lune (14 Nov.)

Niou Jean, dit Tsiong Sieki et son frère Jean, dit Moun Tsiel³⁰⁷ i étaient étranglés dans les prisons de Tsien Tsiou et allaient rejoindre les nombreux martyrs tombés déjà sous le fer des bourreaux. Les quatre Chrétiens restés à la prison furent, sans doute en même temps, condamnés à l'exil, quoique nous ne voyions nullement de traces d'apostasie de leur part, c'était sans doute une suite de la condamnation des chefs de la famille. Mathieu et Luthgarde réclamèrent : Suivant les lois, disent-ils, les Chrétiens les doivent être mis à mort, nous demandons à être exécutés promptement. »

(1801 suite –

³⁰⁷ 유문석 Yu Mun-seok 柳文碩 (1784-1801) Jean. Bienheureux.

C'est ainsi qu'ils cherchaient à provoquer de la part de leurs juges une sentence capitale, que leur cœur appelait de tous leurs vœux. Ce zèle fut-il indiscret ? Nous n'osons le penser – Sans doute les lois de l'Eglise ne permettent pas aux confesseurs de provoquer les juges, elles portaient même autrefois des peines sévères contre ceux qui en agissaient ainsi. Nul doute que si nos ardents confesseurs les eussent connues, ils eussent modéré leur zèle pour obéir simplement à ces sages règlements, mais dans la simplicité de leur foi, ils ne suivirent que l'élan de leur cœur, élan inspiré quelque fois, ou du moins approuvé par Dieu lui-même et que l'Eglise toujours éclairée par l'esprit de lumière a su discerner des écarts de l'orgueil et de la passion dans plusieurs des martyrs de la primitive Eglise.

Les juges n'eurent pas égard à ces réclamations et nos quatre confesseurs frustrés dans leur espérance du martyre prirent à regret le chemin de l'exil. Mais à peine avaient-ils fait quelques lieues que l'ordre arriva de les ramener à la prison pour être jugés de nouveau. Nous ignorons ce qui motiva ce nouvel ordre, mais si dans les conclusions précédentes il avait pu entrer quelque chose des dispositions légales contre les enfants des rebelles, il nous semble que ce nouveau jugement ne peut avoir aucune autre cause que la pertinacité de ces Chrétiens dans la profession de la religion que la haine poursuivait alors. Nous pensons que l'on verra encore avec plaisir ce que notre Luthgarde écrivit de ces divers événements pour ce qui la concerne. Elle s'exprime ainsi : « Le 13 de la 10^{ème} lune (4 jours après l'exécution de son mari) je fus condamnée à l'exil à Piek tong et devenais par là esclave de cette préfecture.

(Les femmes esclaves des préfectures sont ce qu'il y a de plus dégradé sous le soleil ; méprisées, vilipendées, elles sont à la merci du mandarin, des prétoriens, du premier venu. Cette condamnation plus affreuse que la mort pour une honnête femme est un déshonneur éternel.)

Je me rendis près du mandarin et lui dit : Adorant le Dieu du Ciel, selon la loi, je dois mourir, donnez-moi donc la mort pour Dieu comme aux autres personnes de ma maison. Il me renvoie brusquement. J'insistai, m'assoie devant lui et lui dit : Etant payé par le gouvernement comment n'exécutez-vous pas ses ordres.. etc. Mais il ne fait pas même semblant de m'entendre et me fait emmener.

Plus de remède, on part, le long de la route, je priais plus que jamais.

A peine avions-nous fait cent lys que des satellites sont envoyés à ma poursuite et je suis rappelée. O bienfait incomparable ! Comment pourrai-je dignement remercier le Seigneur, même après ma mort, daignez encore l'en remercier pour moi. Nous avons passé par quatre villages, je pensais aux quatre quartiers que Jésus traversa pour aller au Calvaire et dans ma pensée serait-ce une petite ressemblance qu'il veut me donner avec ce divin sauveur ? Je reçus ces satellites avec une joie indiscible, comme si j'eus rencontré mes propres parents. Dès le 1^{er} interrogatoire je dis vouloir mourir en servant Dieu. (Dans ces nouveaux interrogatoires (disent les actes de son martyre), Luthgarde répondit avec une assurance incroyable et défendit la religion avec éloquence. Les paroles sortaient de sa bouche comme une eau courante ; elle n'avait aucune crainte ; croyait fermement et espérait fermement la grande justice.)

On dépêcha vers le roi et la réponse arrivée, je reparais devant le juge, signe ma sentence, reçois une volée de coups, on me charge de la cangue et me remet à la prison. Mes chairs étaient écorchées et le sang coulait, après un quart d'heure plus de souffrance, les bienfaits augmentent en avançant. Après 4 ou 5 jours, contre toute attente, tout était guéri. Après ce supplice voilà ! plus de vingt jours écoulés et je n'ai plus la plus petite souffrance à endurer. Les autres disent que je suis dans la souffrance, mais c'est non seulement abuser des termes, mais encore directement contraire à la vérité, moi je dis être dans la paix et le bien être ; qui serait chez lui aussi tranquille et aussi bien que je suis ici. Voilà plus de vingt jours que la réponse du roi est arrivée et toutefois on ne parle de rien ; le bruit court même qu'il y a pas chance de vie ; je n'ai espoir qu'en Dieu, pourrait-il bien me rejeter entièrement. »

Luthgarde pensait souvent à sa mère et sachant bien que sa position devait lui crever le cœur, elle chercha à la consoler dans ses lettres ainsi que sa belle sœur, femme de Ni Charles, alors en prison à la Capitale.

Nous ne croyons pas hors de propos de rapporter ici quelques uns de ces passages qui nous font connaître mieux encore le bon cœur et la piété de notre martyr. Le style en est vif, brillant, riche en figures et nous regrettons de ne savoir les traduire convenablement. Elle écrit à sa mère et à sa belle sœur : J'ai à vous communiquer des vœux testamentaires, daignez ne pas les rejeter. Quand vous entendrez dire que je suis morte, j'ose l'espérer dix mille fois, ne vous en peinez pas trop. Moi vil et méprisable enfant, moi sœur stupide et sans sentiments, si je puis devenir enfant de Dieu, avoir part avec tous les justes, devenir l'amie des saints du paradis, jouir de leur bonheur parfait et participer au sacré banquet, quelle gloire ne serait-ce pas ? Voudrait on l'obtenir, ce serait chose difficile. Qu'une fille ou une sœur devienne l'objet des bonnes grâces du roi, on s'en félicite, qu'elles ne devraient pas être les félicitations quand un enfant devient l'objet de l'amour du grand roi du ciel et de la terre. Moi la plus grande pécheresse de l'univers, dans ce monde ne pouvant plus me laver du titre d'esclave de la préfecture de Piek tong, et qui par mes péchés ai renié mon Dieu et ses bienfaits, si je fais bien et que je vienne à être martyre, en un clin d'œil tous mes titres de pécheresse sont effacés et j'entre dans le sein de dix mille bonheurs ; comment pourriez-vous vous contrister ? S'entendre appeler sœur d'une esclave de préfecture, ou bien sœur d'une martyre, lequel des deux vous sourit-il ? Ma mère, quand vous vous entendrez appeler mère d'une martyre, que penserez-vous de ce titre ? Regardez ma mort comme une véritable vie, et ma vie comme une véritable mort ; ne vous contristez pas de ma perte, mais seulement de la perte de Dieu par les fautes passées et craignez de la perdre encore de nouveau : Que tous nos regrets se portent seulement sur le passé pour le pleurer et en faire pénitence ; appuyé sur le secours de la sainte Mère, calmez votre cœur pour pouvoir devenir le trône de Dieu. Si vous êtes bien résignée à la volonté divine, vous vous conformerez au dessein de Dieu qui par cette peine veut vous purifier et sans aucun doute il vous fera part de son amour et de ses consolations, veuillez ne pas perdre en vain cette occasion d'obtenir ses grâces et de grands mérites, y aurait-il rien de plus déplorable ?

Calme et résignée appliquez-vous à la pénitence et à l'acquit des vertus.

Craignez la moindre faute comme un grand péché et repentez vous en de même, dans l'acquisition des vertus au contraire, n'omettez pas un bien quelque petit qu'il soit. Appuyez-vous sans cesse sur le secours de Dieu, demandez lui la grâce d'une bonne mort, excitez-vous toujours à la ferveur et contrition, et vous semblerait-il même n'en avoir aucunement, ne cessez de vous exciter et priez, Dieu finit par les donner.... Pendant toute ma vie je n'ai rien fait pour mes parents et ne laisse aucune trace de piété filiale, mes sœurs, (à ces deux belles sœurs) suppléez à ce que je n'ai pas fait et ne puis plus faire et soignez bien ma mère. La piété filiale qui s'exerce envers les corps est bonne, mais celle qui s'exerce envers le cœur est encore meilleure. Moi aussi vivant près de mes beaux parents, j'ai vu que rien ne les satisfait comme de leur être uni de sentiments et d'entrer dans toutes leurs vues. Si étant pauvre vous ne pouvez lui offrir ce que vous désireriez, soyez lui du moins bien unies et consolez la. Réveillez souvent son intelligence obscurcie, et si pas hasard elle avait quelque petit tort, ne vous contentez pas de lui adresser de bonnes paroles, faites le encore avec un air gai et serein ; si elle est dans la tristesse, cachez bien la vôtre, faites même l'enfant avec elle, et par quelque parole joviale, forcez la à se remettre....

Si j'obtiens l'objet de mes désirs, pourrais-je bien oublier ma mère et mes sœurs ? Quoique faible et misérable, si j'obtiens la couronne de gloire et le bonheur éternel, quand vous quitterez ce monde, je viendrai vous prendre par la main, et vous introduirai dans le séjour des éternelles jouissances.... N'ayant moi-même aucune vertu j'ai bien osé vous y exhorter longuement ; ne suis-je pas comme ces bons hommes de bois placés sur le bord des

chemins, qui enseignent la route sans pouvoir faire eux mêmes un seul pas. Toutefois il est dit que les paroles d'un mourant sont droites, peut-être les miennes ne seront-elle pas trop fautives.
»

Oh ! plaise à Dieu que ces admirables conseils de piété filiale soient gravés dans le cœur de tous les enfants, ils produiraient partout le bonheur des familles, la tranquillité des Etats, et le salut des âmes !

Les autres confesseurs rappelés sur le chemin de l'exil, eurent aussi des interrogatoires à subir, mais les détails nous en sont inconnus ; on rapporte seulement qu'après leur condamnation à mort, on leur brisa les doigts des pieds, sans qu'ils en ressentissent aucune douleur. Arriva enfin le jour qui allait mettre le comble à leurs désirs. Pendant le trajet de la prison au lieu du supplice, Mathieu prêchait au peuple avec beaucoup de ferveur. Deux femmes montrant quelque faiblesse, Luthgarde s'écria : Mathieu ranimez notre courage. » Cette faiblesse était bien excusable chez sa belle mère, que la pensée de ses jeunes enfants exilés tourmentait : mais la vierge héroïque sut lui rendre du courage et élever toutes ses pensées vers Dieu. Suivant l'usage, le bourreau voulut les dépouiller. Luthgarde le repoussa par quelques paroles pleines de pudeur et de dignité, puis ôta elle même son vêtement de dessus, ne permit pas qu'on lui lia les mains et présenta avec calme sa tête au fer du bourreau. Elle avait alors 20 ou 21 ans. Les trois autres furent aussi décapités.

Mathieu qui n'avait jamais été marié, était âgé de 15 à 18ans et les deux autres femmes de 35 à 45 ans. Cette exécution eut lieu le 28 de la 12ème lune (31 janv. 1802) dans la ville de Tsien tsiou. Quelle gloire pour l'Eglise de Corée de pouvoir compter parmi ses membres dès son berceau, de chastes époux comme Niou Jean et Ni Luthgarde, qui tous deux tenant la palme des martyrs sont ceints de la couronne des vierges ! Pour compléter le désastre de cette remarquable famille, les 3 jeunes enfants de Niou Augustin, âgés de 9, 6 et 3 ans furent exilés séparément dans les îles heuk Siento, Sin tsi to, et Ke tsiei ; on dit qu'une de ses filles y vit encore aujourd'hui. De plus sa fille alors nouvellement mariée se trouvant menacée d'être répudiée par son mari, comme il se fait souvent en pareil cas, en sorte que ce fut véritablement une ruine complète et on ne doit pas s'étonner s'il ne reste pas aujourd'hui un seul Chrétien de cette nombreuse famille.

Nous ajouterons ici le nom de quelques confesseurs de cette province de Tsien la, sur lesquels il ne reste pas de détails et dont le jour du martyr même est inconnu, ce sont : Ni Hoa Paiki, noble du district de Ieng koang, élève de T'soi Mathias martyr ci dessus, décapité dans son propre district.

T'soi il an i, vulgairement appelé keum no, neveu du même T'soi Mathias, qui après une glorieuse confession mourut par suite des supplices dans la prison de Tsien tsiou, à l'âge de 40.

Un Chrétien nommé O, noble du village de Pok san au district de Iong koang, alors aussi décapité ; enfin un Chrétien nommé Ouen, pris à Sol tei district de Keum San et décapité à Tsien tsiou. Nul doute qu'il y en eut alors beaucoup d'autres qui consolèrent les fidèles par leur courage et fécondèrent cette province, jusqu'ici nous n'avons pu les retrouver.

Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 4. (Daveluy Volume 4 f. 177)

Le procès des frères Niou était à peine terminé à la Capitale, qu'on y amenait prisonnier Hoang Alexandre, recherché depuis 8 mois et saisi enfin le 29 de la 9ème lune sur le territoire de Tsiei t'sien.

Hoang Alexandre appelé So ieng i³⁰⁸, était considéré avec raison, malgré sa jeunesse, comme un des chefs les plus influents de la chrétienté. Il descendait d'une grande famille du parti des Nam in, distinguée dans le royaume par sa noblesse et les dignités qu'elle avait obtenues, quoiqu'à cette époque elle ne paraît pas avoir été des plus influentes du parti. Doué des plus belles qualités du corps et de l'esprit, dès l'enfance il se fit remarquer entre tous ses compagnons, fit de rapides progrès dans les lettres et, toutes ses connaissances auguraient pour lui un avenir brillant. Sa réputation augmenta bien encore quand on le vit à l'âge de 17 ans couronné aux examens publics et obtenir le grade de bachelier, appelle Tsin sa.. Le roi ayant entendu parler de ses talents remarquables, voulut qu'il lui fut présenté, le traita avec une bienveillance remarquable, le chérissait beaucoup et alla jusqu'à lui serrer le poignet en signe d'amitié et lui dit : Lorsque vous aurez vingt ans, venez promptement je veux vous avoir à mon service. Tout ceci paraîtra bien insigne en pensant que les rois de ces pays ne voient aucune société ; n'ont de rapports qu'avec leur famille et avec les dignitaires pour les affaires de l'Etat, et ne peuvent se permettre aucune de ces familiarités même dignes et réservées que nos usages d'Europe comportent. Aussi Alexandre dut avoir dès lors habituellement un cordon au poignet qu'il n'était plus permis de lui toucher inconsidérément. Il fut marié à la fille d'un des Tieng de Matsai, dont il est parlé beaucoup dans cette histoire, ce fut sans doute par cette voie qu'il fut instruit de la religion ; quoiqu'il en soit dès qu'il la connut, il l'embrassa avec ardeur, ne voulut plus connaître d'autre science que celle du salut, fuyait le siècle et ses plaisirs dangereux et devint un catéchiste zélé. Ses parents et amis l'accablèrent de reproches et de mauvais traitements sans pouvoir ébranler sa résolution, la faveur et les promesses du roi ne lui firent plus aucune impression et ne furent pas capables de le séduire. Quand celui-ci apprit sa conversion, il en fut affligé, mais il ne l'inquiéta pas, tant il avait d'estime pour ses rares qualités, peut-être même fut-il touché de ce mépris héroïque des grandeurs de la terre. Alexandre avait une âme digne de servir un plus grand maître. Admis à la réception des sacrements il ne mit plus de borne à sa ferveur, il n'avait plus d'attraits que pour ses exercices religieux et secondait le Prêtre de tout son pouvoir dans l'exercice de son ministère et toute sorte d'autres bonnes œuvres. En 1798 et 1799 il habitait la Capitale au quartier nommé Ai okai s'y occupait à enseigner les lettres à quelques jeunes gens Chrétiens, transcrivit des livres de piété, et reçut souvent chez lui le P.Tsiou soit pour le retirer, soit pour faire recevoir les sacrements à d'autres fidèles.

Quand la persécution éclata, Alexis fut nommément dénoncé, se rappelant alors le conseil du Sauveur : Lorsque'on vous persécutera dans une ville fuyez dans un autre. » Il prit ses mesures pour éviter. Pour ne pas être reconnu, il se coupa d'abord une belle barbe dont les Coréens sont si jaloux, se revêtit des habits de deuil dont la forme est parfaitement propre à masquer les personnes, puis voyant bien qu'il ne pourrait échapper aux perquisitions il quitta la Capitale vers le 15 de la 2de lune, et descendit, d'abord au district de Liei T'sien prov. de Kieng Siang³⁰⁹, alla de là sur les bords de la prov. de Kang Ouen³¹⁰, puis finit par se fixer dans une fabrique de poteries composée de Chrétiens au village de Pairon, distr. de Tsiei T'sien. On avait préparé pour le recevoir une espèce de chambre souterraine dont les avenues étaient couvertes par tous les grands vases de terre que l'on y fabriquait. Les Chrétiens du village, ignorèrent eux mêmes longtemps sa présence, le maître de maison était seul du secret avec sa femme et la mère de Kang Grégoire qui venait souvent pour le servir secrètement. Alexandre avait souvent près de lui Kim Pierre, appelé Han pin i³¹¹, pour l'envoyer de côté et d'autre

³⁰⁸ 황사영 Hwang Sa-yeong 黃嗣永 (1775-1801). Alexis (Daveluy et Dallet se trompent en écrivant Alexandre).

³⁰⁹ 경상 Gyeongsang

³¹⁰ 강원 Gangwon

³¹¹ 김한빈 Kim Han-bin 金漢彬 (1764-1801) Pierre.

savoir les nouvelles. Ce Kim Pierre était natif du distr. de Hong T'siou dans le Nai p'o, et monté à la Capitale il y avait été enrôlé soldat, d'où il est connu de plusieurs sous le nom de Kim p'o siou. Il avait aussi fait connaître à Hoang Thomas son homme de confiance.

Thomas, appelé Sim i³¹², était natif du village de Liong mari au distr. de Teksan dans le Nai p'o. Descendu d'une famille honnête, il était marié à la sœur de Ni François, dit Po hien i³¹³, martyr en 1799. Il paraît s'être consacré entièrement au service des commissions du Prêtre, fit plusieurs fois le voyage de Péking en témoignant partout un grand dévouement. C'est dans sa retraite de Pairon que Hoang Alexandre écrivit composa et écrivit une longue lettre à l'Evêque de Péking. Ce document précieux nous donne nombre de détails sur les premiers martyrs de cette persécution. Sur beaucoup d'autres il avoue lui même ne pas avoir eu de renseignements suffisants et plusieurs faits, en effet, nous paraissent d'après d'autres documents avoir été avancés trop légèrement. Mais surtout nous serions heureux qu'il n'eut jamais écrit la dernière partie de cette lettre que nous avons en entier. Il s'étend fort longuement sur les moyens de faire donner la liberté de religion et les moyens sur les quels il insiste, ne peuvent qu'attrister les cœurs Chrétiens : Ce sont des projets détaillés pour asservir la Corée à la Chine d'une manière plus stricte et il en indique tous les menus détails.

Puis il demande que les Européens viennent à force armée pour dompter le gouvernement et va jusqu'à demander 60 à 70 mille hommes, ou si on ne peut les réunir engage à essayer avec 7 à 8 mille, pensant que ce serait absolument suffisant. Ses paroles y sont d'ailleurs peu réservées et partout semble percer son cœur de Nam in jaloux de se venger des Noron et des ennemis de la religion. Il l'avait écrite sur de la soie avec de l'encre sympathique qu'on ne pouvait lire sans connaître le secret. Elle était datée du lendemain de la fête des SS Simon et Judde 28 Oct. (21 de la 9^e lune et signée Thomas et autres. On dit qu'il avait fait venir auparavant près de lui Hoang Thomas et Ok t'sien hei³¹⁴ pour prendre ses mesures avec eux et la faire passer, et reçu leur promesse de faire le voyage à Péking à la fin de cette année.- Ok t'sien hei natif du district de Sien T'sien prov. de P'iong an ne nous est connu que par les voyages de Péking qu'il faisait pour le Prêtre avec dévouement. Il y avait encore été pendant l'hiver de 1800 et de retour à Péking, ayant appris la persécution ouverte des Chrétiens il retourna de suite à Pien Men pour tâcher d'informer les Chrétiens de Chine de la position facheuse.

Sur ces entrefaites la fuite de plusieurs Chrétiens influents porta à son comble la fureur des ministres, on doubla les recherches et Hoang Thomas fut arrêté. Croyant qu'aucun Chrétien ne pourrait échapper et espérant pouvoir faire peut-être cesser la persécution, il découvrit le lieu où Alexandre était caché. (Nombre de Chrétiens prétendent qu'il avait reçu de lui l'ordre de le découvrir si les choses étaient poussées à l'extrémité. Les satellites rendus à Pairon ne pouvaient l'y trouver.

Enfin le bruit sourd que rendaient les grands vases de terre quand on marcha sur la terre cave excita leurs soupçons et il fut rencontré. Alexandre les vit arriver sans s'effrayer, il ordonna de ne pas toucher la main où se trouvait le cordon signe de la faveur royale, et cet ordre fut respecté. Chargé de fers il fut conduit à la capitale, et la fameuse lettre écrite sur une pièce de soie fut trouvée sur lui. Nous ignorons comment le gouvernement put en prendre lecture ; une tradition rapporte qu'un Chrétien alors menacé de périr, s'offrit à en donner la clef, ce qui fut accepté, mais ce fait est loin d'être prouvé. Quoiqu'il en soit la lettre fut lue et jetta l'épouvante à la Cour. Le complot était clair et formel, on ne pouvait plus traiter le coupable que comme un grand rebelle, et il faut avouer qu'il eut eu de la peine à se conserver la vie vis à vis des gouvernements même moins soupçonneux que la cour de Corée.

³¹² 황심 Hwang Sim 黃沁 (1756-1801) Thomas.

³¹³ 이보현 Yi Bo-hyeon 李步玄 (1773-1800) François. Bienheureux.

³¹⁴ 옥천희 Ok Cheon-hui 玉千禧 Jean.

Cependant Ok t'sien hei avait été saisi, et Kim han pin i pris d'abord à la 8ème lune et évadé des mains des satellites, avait été repris et leur procès se fit à la fois. A ces quatre Chrétiens en fut joint un autre de la classe des interprètes, nommé Hien kiei heum i³¹⁵, nommé aussi Sa Siou ; c'est le père de Hien Charles catéchiste décapité en 1846.

D'abord il s'était sauvé en province, mais toute sa parenté s'étant trouvée par trop compromise, on lui écrivit de se livrer, ce qu'il fit.

En 1799, un navire Européen ayant mouillé en rade de Tong nai, il avait été le visiter et avait rapporté qu'un seul navire comme celui là pouvait facilement détruire plus de cent navires de guerre Coréens. On prétendit qu'il avait été faire complot avec les Européens et à tort ou à raison, il fut impliqué dans tout le procès d'Alexandre. Tous ces accusés eurent des tortures extraordinaires à supporter et tous le firent en héros. La pensée de renier leur foi ne leur vint pas, et le jugement porté contre eux comme traître à la patrie et tramant complot avec les étrangers, ne tarda pas à paraître. Le 24 de la 10ème lune (29 Nov.) Hoang Thomas qui avait signé la lettre fut décapité et coupé en six morceaux, agé alors de 45 ans ; et Kim Pierre dit Han pin i agé de 38 ans fut son compagnon de supplices, mais seulement décapité.

Peu de jours après les 3 autres allaient au supplice. La sentence portée contre Hoang Alexandre, lui imputant tout ce que sa lettre contenait le condamna comme coupable de Lèze majesté et être dénaturé. Il fut décapité et coupe en six, agé alors de 27 ans. Ok t'sien hei agé de 35 ans, et Hien kiei heum i agé de 39, furent exécutés avec lui, mais seulement décapité. C'était le 5 de la 11ème lune (10 Déc.)

En même temps la maison et les biens d'Alexandre furent déclarés confisqués, sa mère exilée à l'Ile de Ke tsiei, sa femme à Quelpaert et son fils Kien hen i à l'Ile Tsiou tsa to où il vivait encore ces années dernières. Deux Chrétiens de Pairon furent aussi compromis, comme receleurs d'Alexandre, l'un d'eux fut condamné à l'exil, sans doute après apostasie, l'autre Kim Kouï tong i³¹⁶ natif du district de Nai p'o, et qui pour pratiquer sa religion avait quitté ses biens, sa famille, son pays et s'était retiré à Paison, sustentant sa vie par la fabrique des poteries fut pris en même temps qu'Alexandre, après plusieurs supplices on lui promit la liberté s'il voulait apostasier, mais il s'y refusa constamment et déclara vouloir mourir avec les autres. On dit qu'il fut envoyé à la ville de Hong tsiou, son propre district, et qu'il y fut décapité le 30 de la 12ème lune (2 févr.1802).

Nous ne chercherons pas à disculper l'auteur de la fameuse lettre ci dessus, il a pu peut-être avoir des intentions droites et ne pas comprendre toutes les suites de sa démarche, mais au fait c'est plus que de l'imprudence, c'est un vrai déshonneur pour lui. Cette lettre du reste est un fait à lui personnel ou tout au plus un petit nombre de ses amis l'ont il connu ? Ce qui ne paraît même pas. Ce n'est pas la même affaire que celle des frères Niou ; ceux-ci nous paraissent avoir été calomniés, ici nous n'avons rien à répliquer. Le gouvernement a dit et a pu croire que c'était un complot formé entre tous les chefs des Chrétiens. Les faits et la tradition démentent cette assertion. De plus on a accusé à faux les Chrétiens d'avoir recueilli de l'argent pour seconder les étrangers, nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de cette calomnie ; on a encore osé avancer que déjà on levait secrètement des troupes dans la même intention, imputation plus calomnieuse encore et plus ridicule. Jamais aucun Chrétien n'en a eu la pensée, nous l'affirmons sans crainte de nous tromper tout ce que nous avons lu et entendu du passé la dément à nos yeux et très clairement.

Cette lettre d'ailleurs n'a jamais été connue des Chrétiens, on la fit circuler alors parmi les dignitaires du royaume, mais les Chrétiens alors tous cachés ne l'avaient jamais vue,

³¹⁵ 현계흠 Hyeon Gye-heum 玄啓欽 (1763-1801) Florus. Bienheureux.

³¹⁶ 김귀동 Kim Gui-dong 金貴同 (?-1802).

et regardaient tous les imputations faites à son auteur comme calomnies toutes pures, nous n'avons pu savoir la réalité qu'après avoir obtenu à force de recherches un exemplaire de cet écrit. Ce fait à jamais déplorable a été depuis cette époque la cause de bien des injures lancées contre notre Ste Religion, et jusqu'à ce jour la cause, d'une grande partie de nos maux que les Chrétiens ont souffert et souffrent encore, et c'est un exemple capable d'enseigner la prudence à ceux qui n'auraient d'ailleurs que des intentions droites.

Le procès et les accusations ci dessus avaient mis le comble à la rage des ennemis des Nam in et de la religion. Ils firent une requête nouvelle pour anéantir les parents seulement exilés des principaux chefs Chrétiens. Leur mort était résolue, assure-t-on, il furent appelés et traduits de nouveau devant les tribunaux. Nous ignorons ce qui se passa, mais les accusés eurent le talent de se disculper et ils furent seulement condamnés à un exil plus sévère. Cette sentence fut rendue le 5 de la 11ème lune, le même jour que la sentence de mort d'Alexandre etc. et c'est par là que la reine régente termina les séances de la chambre extraordinaire, qui fut dès lors congédiée.

Dallet Volume 1 Livre 3 Chapitre 5. (Daveluy Volume 4 f. 182)

La persécution était donc à peu près terminée. Le gouvernement fit préparer un compte rendu de ce grand drame pour faire circuler parmi les dignitaires. Il fut promulgué le 22 de la 12ème lune, il serait peut-être intéressant de rapporter ici cette pièce en entier, elle donne en effet une idée de la manière dont se traitent les ces affaires dans ce royaume. Comme elle se trouve aux pièces justificatives³¹⁷, il sera facile de l'insérer ici, si on le juge à propos.

Après ces actes définitifs, il y eut encore quelques exécutions que nous allons faire connaître en commençant par celle de la Capitale. L'ordre semble avoir été donné de terminer le tout avant le jour de l'an comme cela a lieu fréquemment en pareille circonstance. Une seule exécution eut lieu à la capitale, ce fut le 26 de la 12ème lune (29 janv.1802) et d'après le témoignage de témoins oculaires, huit Chrétiens y obtinrent la palme du martyr. Le premier de cette glorieuse troupe fut Ni Charles, appelé Kieng to³¹⁸, frère aîné de Luthgarde.

Né à la Capitale en l'année 1780, il était à 12 ou 15 générations le principal escendant d'un fils bâtard du roi T'ai T'so fondateur de la dynastie d'aujourd'hui régnante, ennobli sous le titre de Kieng hieng koun. Sa famille quoique ne comptant plus parmi les princes depuis plusieurs générations, avait conservé un rang très distingué dans le royaume. Illustre par nombre de grands hommes, elle était à la tête du parti Nam in, et toutefois quoique par suite de morts prématurées, la branche de Charles n'avait pas à l'époque dont nous parlons de représentant dans les hautes dignités. D'un caractère doux, généreux et grave, dès l'enfance, Charles n'avait pas de conversations légères ; doué de talents naturels peu communs ; il se fit de bonne heure remarquer dans les lettres et chacun lui trouvait la gravité et maturité de la vieillesse. A l'âge de 17 ans, il fut marié selon sa condition et trois mois après son père vint à mourir. Riche et aîné de la famille il lui était difficile d'éviter de prendre part aux superstitions si nombreuses en telles occasions, toutefois il réussit à se tenir pur de toute coopération. Déjà depuis longtemps, pour se tenir éloigné du siècle et éviter les occasions journalières de péché, il affectait d'être bossu et demandait à Dieu ardemment de lui envoyer cette infirmité. Chez lui même il ne marchait jamais qu'en se courbant et ayant l'air de se traîner à grand' peine. Delà l'épine dorsale fut dérangée, se courba en prééminence et l'infirmité s'était tellement formée que plus tard on fut obligé de le porter à dos à tous les interrogatoires. Devenu dès lors

³¹⁷ Daveluy Archive Volume 5 pages 266-276

³¹⁸ 이경도 Yi Gyeong-do 李景陶 (1780-1802) Charles. Bienheureux.

chef d'une grande maison il la conduisait convenablement y réglait tout, instruisait ses subordonnés et ne laissait rien apercevoir que de digne, mais ne sortant jamais pour aller visiter ses parents et amis et ne se mêlant pas à leurs conversations et amusements futiles, il s'attira bien des blâmes et des réprimandes, qui ne lui firent toutefois pas abandonner sa vie retirée. Il eut une tempête bien plus forte encore à subir lors du mariage de sa sœur Luthgarde, contre lequel tout le monde s'éleva contre lui, mais décidé à tout pour le salut de son âme et des siens, il tint ferme et ne s'en troubla même pas.

Son nom trop connu ne pouvait lui laisser espérer d'éviter la persécution : en 1801 il fut pris en effet et paraît avoir noblement confessé sa foi. Puis peu à peu s'étant laissé aller à des tergiversations, il semble avoir eu quelque faiblesse, mais bientôt sa foi reprit le dessus, sa résolution devint ferme et il ne se démentit plus. Le cours de son procès ne nous est pas connu en détail, il fut condamné à mort, sans avoir été compromis dans aucune affaire politique et fut décapité à la Capitale à l'âge de 22 ans le jour ci-dessus indiqué.

Un des compagnons de Charles sur ce théâtre sanglant fut Son Kieng Ioun³¹⁹, catéchiste. D'une famille honnête de la Capitale, il se convertit dès avant l'entrée du Prêtre. Ayant été nommé à la charge de Catéchiste, il s'acquitta de ses fonctions avec une assiduité remarquable et on parle encore de son zèle et dévouement.

Il acheta une énorme maison, y vendait du vin à des masses de payens et sous le couvert des ses dehors bruyants, il réunissait dans le fond un très grand nombre de Chrétiens pour les instruire et les exhorter. Son nom le dénonça tout d'abord à la rage des persécuteurs et il prit la fuite, mais toute sa famille ayant été saisie en sa place, il crut devoir se livrer lui-même pour les faire relâcher. Il eut, dit-on, à souffrir des tortures affreuses, mais soutenu de la grâce, il sortit victorieux de toutes ces épreuves et reçut la couronne à l'âge de 42 ans.

Kim Simon, dit Paik sim³²⁰, aussi d'une famille honnête de la Capitale, ne se conduisit pas moins bien. Quelque temps au service dans une maison que le Prêtre habitait et renommé par sa ferveur peu commune le firent rechercher dès le printemps de 1801. Il se sauva et resta longtemps caché, puis ayant appris que son père était retenu captif en sa place, il alla se présenter de lui-même. Après cette démarche on peut penser qu'il n'eut pas la pensée de renier son Dieu, il le confessa hardiment et sans aucune faiblesse. Le juge ayant reçu de l'argent pour le faire relâcher, l'envoya passer trois jours dans sa famille, pensant par là ébranler sa constance ; Quand Kim Simon revint, le juge lui dit : Eh bien as-tu changé maintenant ? Oui répond le confesseur. Voilà qui est beau, reprit le juge, désormais tu ne suivras donc plus cette mauvaise secte.-

J'ai bien changé, répartit Simon, mais c'est en prenant une résolution ferme, de pratiquer mieux que par le passé. Le juge fut stupéfait et piqué de cette réponse et Simon ne voulant entendre parler d'autre composition fut condamné à mort et exécuté avec les précédents.

Hong Antoine, connu sous le nom d'Antang³²¹, fut adjoint à ces généreux athlètes ; sa constance et sa glorieuse mort sont signalées de toutes parts, mais son exécution et les détails de sa vie sont ignorées partout. On sait seulement qu'il habitait pour un temps la maison contre le palais et avait par là des rapports fréquents avec le Prêtre.

³¹⁹ 손경윤 Son Gyeong-yun 孫敬允 (1760-1802) Gervase. Bienheureux.

³²⁰ 김백심 Kim Baek-sim 金百心 Simon.

³²¹ 홍익만 Hong Ik-man 洪翼萬 dit 安堂 Andang (?-1802) Antoine. Bienheureux.

Enfin une femme nommée Siei rai³²² fut encore décapitée avec eux. Une des accusations portée contr'elle est d'avoir confectionné un habit de deuil à Hoang Alexandre pour l'aider à se soustraire aux perquisitions. Les trois autres compagnons de ces cinq martyrs sont inconnus. C'est par cette nombreuse et glorieuse exécution que finit cette longue scène sur le théâtre de la Capitale. Nous noterons toutefois ici le nom de quelques martyrs décapités au même lieu dans le courant de cette année, sans qu'on en connaisse aucune circonstance, se sont :

Philippe³²³ et Jacques, deux beaux fils de Hong Antoine auxquels quelques uns joignent son épouse ; Pien teuk tsiong i³²⁴ ; Kim keing sie³²⁵, fils d'un teinturier, et un Chrétien nommé Pak, père de Pak Mieng koang i³²⁶ martyr en 1839 ; tous noms écrits sans doute sur le livre de vie, mais dont les combats pour le nom de Jésus ne nous serons connus qu'au grand jour des révélations et de la Justice.

Quoique le nombre en fut moins considérable, les échos de la Province se mêlaient noblement aux accents des confesseurs de la Capitale pour faire mieux connaître et vénérer le nom du Seigneur, alors si persécuté dans ses membres, et si vilipendé.

Le district de P'o T'sien trouvera son héraut dans un de ses enfants,

Hong Léon³²⁷, nommé In, fils de Hong François Xavier avec lequel nous avons vu qu'il fut pris à la 2ème lune. D'un caractère bon et tranquille, Léon passa sa jeunesse dans ce district et portait ses idées sur les grandeurs humaines, dont sa naissance et sa position lui frayaient la route. Mais à peine eut-il connu notre Ste religion, qu'il l'embrassa et en même temps déposa tout désir des dignités. Sa piété filiale le porta tout d'abord à chercher à éclairer les doutes de son père et étant parvenu à l'affermir dans la pratique de la religion, son zèle se porta sur sa famille qu'il instruisait assiduellement, sur les tièdes qu'il excitait avec force et sur les payens dont il convertit un grand nombre. On admirait surtout son humilité, parlant toujours de lui même dans des termes plus que modestes et se plaisant à relever les bonnes qualités et actions de tous les autres. L'estime générale lui était acquise, mais ne voulant plus se mêler aux affaires du siècle, il ne put éviter les reproches et le blâme de tous ses amis. Il les supporta avec calme, et endurait aussi avec joie et résignation toutes les privations que la grande pauvreté de sa maison lui imposait journellement. Pris avec son père et emprisonnés séparément, cette séparation lui fut pénible et déchirante, et les nombreux supplices qu'il eut à subir fréquemment au tribunal de P'o t'sien, eussent pu ébranler une vertu moins solide, mais la pensée de la glorieuse mort de son père et le désir de marcher sur ses traces le soutinrent merveilleusement et son courage fit l'admiration des satellites de ce district. Après 10 mois de détention au milieu de toute sorte de souffrances et d'épreuves, demeurant aussi ferme dans sa foi que dans les commencements, il mérita de se voir condamné à mort et fut exécuté décapité à l'âge de 44 ans, dans cette même ville, le 27 de la 12ème lune (30 janv. 1802)

Après sa mort une grande lumière entoura son corps, qui paraissait conserver tous les airs de la vie, tous ceux qui le virent en étaient dans l'admiration et les satellites surtout ne cessaient de répéter : Vraiment, c'est une chose extraordinaire.

³²² 최설애 Choe Seol-ae 崔雪愛

³²³ 홍필주 Hong Pil-ju 洪弼周 (1774-1801). Philippe. Bienheureux.

³²⁴ 변득중 Byeon Deuk-jung 邊得中

³²⁵ 김경서 Kim Gyeong-seo

³²⁶ Probablement 박후재 Park Hu-jae 朴厚載 (1799-1839) Jean. Saint.

³²⁷ 홍인 Hong In 洪鎭 (1758-1802) Léon. Bienheureux.

Au district de Iang keun le féroce mandarin ne cessait de chercher les moyens d'assouvir sa rage contre le nom Chrétien. Furieux de n'avoir pu mettre à mort le noble Tsio Justin, dont la cause avait été saisie par le tribunal suprême comme nous l'avons vu, il voulait à tout prix se repaître du sang de son fils de Tsio Justin³²⁸ et malgré les difficultés pour aller le faire saisir au fond de la prov. du nord, sur un terrain étranger à sa juridiction, il ne se rebuta pas, fit à cet effet diverses requêtes à la cour et ayant obtenu tous les pouvoirs nécessaires, il l'envoya saisir chercher à la 8ème lune. Le fils de Justin s'appellait Tsio Thomas, dès l'enfance il se faisait remarquer par sa piété filiale et à peine fut-il instruit de la religion qu'il devint par son exactitude à ses devoirs un modèle de piété parmi tous les autres Chrétiens.

Quand son père fut saisi en 1800, il le suivit près de la prison, faisait tous les jours deux fois le voyage de la ville à la distance d'une lieue pour lui apporter ses repas et le consolait de tout son pouvoir. Il le suivit aussi à la prison de la Capitale, et ne s'étant pas trouvé là quand il partit pour l'exil, il le suivit jour et nuit pendant 300 ly, jusqu'à ce qu'il eut pu le rejoindre, et l'accompagna ensuite jusqu'au lieu de sa déposition à environ 150 lieues de la Capitale. Son père, déjà un peu agé contracta une maladie des suites de ses blessures et des fatigues du voyages. Thomas toujours près de lui, le servait avec un dévouement inexprimable, au point que le maître de la maison après l'avoir considéré quelque temps, n'en revenait pas et répandit partout que jamais on avait vu pareille piété filiale. Cependant Justin se remit et Thomas restait près de lui, quand à la 8ème lune, ils virent arriver les satellites de Iang keun pour se saisir de lui. Justin ne dit mot, alla attendre son fils sur la route et à son passage lui dit : Eh bien, à quoi es-tu résolu ? Thomas forcé de laisser seul son vieux père était coupé en deux ; mais soumis d'une part aux ordres de Dieu et de l'autre pour ne pas impressionner son père, il répond avec calme et aisance : Je n'ai d'autre pensée que de suivre pas à pas la croix de J.C.

C'est bien, repris Justin, maintenant je te quitte tranquille et sans regret.

Et on se sépare en se faisant des adieux éternels. Arrivé à Iang keun le mandarin lui dit : Connais-tu le crime de ton père ? Thomas répond : Comment pouvez-vous assez méconnaître les principes pour me parler de la sorte, quelle faute a commis mon père ?

La position où il se trouve aujourd'hui vient de mes fautes à moi : Le mandarin furieux gronde comme un tonnerre et le fait mettre à de violentes tortures, que Thomas supporte avec constance et amour. Pendant près de deux mois presque tous les jours il fut cité avec ordre d'apostasier et mis à la torture, sans jamais avoir un moment de faiblesse ; mais son corps finit par succomber à de si fréquents supplices, dans les premiers jours de la 10ème lune, et il mourut dans la prison.

On rapporte que Thomas étant chez lui, profitait des moments où il était seul pour se battre violemment les bras et les jambes, afin de s'accoutumer à supporter les supplices si Dieu permettait qu'il fut pris ; cœur généreux auquel une riche couronne fut sans doute accordée. – Quelques temps après, cette même ville fut encore le théâtre du triomphe de la foi.

Kouen Bastien, appelé Siang Moun i³²⁹, second fils de Kouen Xavier, et devenu par adoption fils et héritier de Kouen Ambroise, n'avait pu être laissé de côté par les ennemis de la religion. Le nom de ses parents, joint à la réputation que ses talents et bonnes qualités lui avaient déjà acquise au loin malgré sa jeunesse, étaient plus que suffisant pour le faire proscrire, outre qu'il était connu par sa ferveur à pratiquer la religion prohibée. Il fut donc pris, incarcéré à sa propre ville et y souffrit des tourments atroces qui lui arrachèrent d'abord l'apostasie ; mais transféré devant les tribunaux de la Capitale, il se rétracta et au milieu des tortures qui ne lui furent pas épargnées, confessa et défendit de nouveau la religion Chrétienne. Après environ dix mois de détention, il fut condamné à mort et envoyé exécuter à son district de Iang keun. Le 27 de la 12ème lune (30 janv. 1801) sa tête tombait sur l'échafaud, il était alors dans

³²⁸ 조동섬 Jo Dong-seom 趙東暹 (1739-1830) Justin.

³²⁹ 권상문 Gwon Sang-mun 權相問 (1769-1802) Sebastien. Bienheureux.

la 33ème année de son âge. (Il nous reste un doute si ce martyr n'est pas de 1799, quoique les Chrétiens le disent de 1801)

La ville de T'sieng t'siou que déjà nous avons vu teinte du sang Chrétien en 1799, aura encore cette fois de généreux athlètes cités à son tribunal et ils lui viendront de la terre féconde du Nai p'o, si connue de nos lecteurs.

Le confesseur que Dieu s'était choisi cette fois, fut Kim François, nommé Sa tsipi³³⁰, du village de Pipang Kotsi³³¹ du distr. de Tek san. Né d'une famille honnête et adonnée aux lettres, il avait lui-même des connaissances de littératures et concourait aux examens publics. Instruit de la religion, il ne porta plus là ses idées et rompit avec le siècle, pour ne plus s'occuper que d'études religieuses ; La prière, la prédication et la lecture faisaient ses délices, et une conduite exemplaire jointe à la droiture naturelle de son cœur, lui donnèrent une grande réputation, et autorité dans le voisinage. Bon et sensible, il faisait volontiers l'aumône ; se procurait-il un habillement neuf, il donnait de suite au plus pauvre celui qu'il dépouillait, secourait avec sollicitude les nécessiteux de son village, et s'il entendait dire qu'une femme en couches, n'avait pu se procurer les petits soulagements dont on use habituellement alors ; il les lui envoyait sur le champ, en sorte que tous les malheureux et délaissés trouvaient en lui un secours assuré. Non moins dévoué envers ses parents, il avait partout la réputation de fils pieux, et à leur mort il observa strictement l'abstinence pendant tout le temps du deuil de deux ans accomplis.

Habile en calligraphie, il copiait beaucoup de livres de religion et en donnait gratis les plus nécessaires aux Chrétiens qui n'avaient pas les moyens d'en acheter. C'est ainsi que par une vie toute pleine de bonnes œuvres, il essayait de s'attirer les bonnes grâces de son Dieu. A la persécution, beaucoup de livres copiés de la main de François ayant été saisi il fut par là même tout d'abord signalé, P deux traîtres, feignant d'être attirés par la réputation de son écriture, vinrent lui commander quelques livres, et se retirèrent pour bientôt après amener les satellites avec mandat d'arrêt. François fut d'abord conduit à sa propre ville de Tek san, où la liberté lui fut promise immédiatement s'il voulait apostasier, mais il répondit : Moi qui sers le grand Dieu du Ciel, comment pourrais-je le renier ? Le mandarin lui inflige quelques supplices, le dégrade au rang des satellites et le renvoie à la prison. Cité de nouveau il montre la même constance sous les coups, et est dégradé au rang des fustigateurs ; ce qui ne l'ébranla pas et il écrivait à ses enfants :

Appuyé sur l'assistance de Dieu et de la Ste Mère, tachez de passer votre vie chrétiennement et n'ayez pas la pensée de me revoir. » C'est que son parti était pris de ne pas faillir au milieu des épreuves. A la 10ème lune, transféré au tribunal criminel de hai mi, il reçut 90 coups de la planche, mais sans vouloir se soumettre, ce qui le fit renvoyer à la 12ème lune à T'sieng tsiou chef lieu militaire de la province.

Ce voyage fut une véritable torture ; par un froid rigoureux, chargé d'une cangue et alors que ses blessures n'étaient pas encore fermées ; il dut parcourir 180 lys ; ses cheveux blancs étaient épars sur ses épaules, le sang coulant des plaies traversait ses habits et ceux ci se collant sur la peau, il avait tous les mouvements arrêtés, et butant de côté et d'autre, son état était des plus pitoyable. La résignation et le calme de François n'en furent pas troublés, il fut admirable pendant cet horrible voyage qui dura trois jours. De nouveaux supplices l'attendaient, mais ne le rebutaient pas. Il se montra toujours fidèle, fut condamné à mort et le 22 de la 12ème lune (25 janv. 1802) après avoir été donné en spectacle sur le marché, et reçu 80 coups de la planche à voleurs, il rendit son âme à Dieu.

³³⁰ 김사집 Kim Sa-jip 金— (1744-1802). François. Bienheureux.

³³¹ 배방고지 Bebang-goji

Jusqu'à la fin, disaient des témoins oculaires, sa foi, son espérance et sa charité parurent des plus vives, et son cœur resta ferme comme fer et pierre. »

Il était âgé de 58 ans.

Dans cette même ville, fut aussi exécuté une Chrétienne nommée Colombe, épouse d'un noble Ni, habitant à Piel Am, district de Tek san, et ne connaissant aucun détail, nous sommes forcés de signaler seulement son nom en passant.

Les témoins du Seigneur devaient se montrer partout. La grande ville de T'siong tsiou autrefois capitale de la province de T'sieng t'sieng en fournira aussi quelques uns. Un noble nommé Ni Kei ien i³³², exilé après apostasie à la fin de l'année précédente, fut rappelé de son exil, subit de nouveaux interrogatoires et condamné à mort pour la foi : y était décapité le 27 de la 12ème lune (30 janv. 1802) à l'âge de 63 ans. Mais ce témoignage non assez parfait, ne suffisait pas, nous allons en voir de plus pur et sans tache, qui nous sont fournis par la classe des prétoriens, classe peu noble, il est vrai, mais dont tous les actes ont un grand retentissement parmi le peuple. Aucun détail, aucune date ne nous est parvenu, le nom seul de ces intrépides confesseurs nous a été découvert par un témoin oculaire, qui alors payen, en a conservé jusqu'ici un souvenir plein d'admiration.

Ni Pou t'sioun i³³³ était prétorien dans cette ville, instruit dans les lettres, parlant bien et d'une prestance avantageuse. Attaché à la foi il était très fidèle à tous ses devoirs et s'efforçait de suivre en tout les exemples des S.S. Son 3ème fils Ni Siek tsiung i³³⁴, instruit comme son père par le noble Ni Kei ien i ci dessus, surpassait tous les autres en ferveur, et malgré qu'il exerçât le métier dangereux de marchand, il savait trouver du temps pour tous ses exercices et était devenu le modèle de tous les Chrétiens. Le père et le fils furent pris probablement à des époques différentes, mais leur constance fut la même dans les supplices et ils firent l'étonnement de tous ceux qui ne connaissaient pas les prodiges qu'opère la grâce divine dans les cœurs des fidèles disciples. Inébranlables dans leur foi, ils furent tous deux décapités dans cette ville, le premier à 68 ans, et le second à l'âge de 29 ans.

Le sexe faible devait aussi confesser dans cette ville la vérité de la religion, Ni Akinien i³³⁵, fille de prétorien aussi, et instruite par le même noble ce dessus, fut mariée dans cette même classe et perdit son mari après en avoir eu deux fils.

Quoique ceux ci refusâssent de pratiquer, la veuve Chrétienne n'en fut pas moins un modèle d'assiduité à ses devoirs et exercices de piété. Jamais, dit on, la moindre froideur ou paresse ne se fit voir chez elle. Dieu récompensa sa noble persévérance, il permit qu'elle fut saisie et placée sur le théâtre des confesseurs de la foi et parmi d'horribles supplices, son calme et son courage mâle furent l'honneur de la cause sainte qu'elle défendait, aussi bien que l'admiration et l'étonnement de toute la ville. Elle finit par y être décapitée... Les anciens Chrétiens faisaient tous un grand éloge des martyrs de T'siong tsiou, sans pouvoir en donner de détails. C'est sans doute à l'occasion de ces généreux prétoriens glorieux martyrs, car nous n'avons pu retrouver de traces d'aucun autre martyr dans cette ville.

Enfin la ville importante de Koang tsiou prov. de Kiong kei³³⁶ devait aussi avoir en spectacle les héros du christianisme en lutte avec les persécuteurs de la foi et être témoin de leur victoire. Le premier est Ou tek oun i, sur lequel nous n'avons pas de détails, mais sa sentence très claire nous montre un homme décidé, qui prit quelques fois soin de la sépulture des martyrs et reprit fortement Hong Protais de sa lâche apostasie.

³³² 이기연 Yi Gi-yeon 李箕延 (1737-1801)

³³³ 이부춘 Yi Bu-chun 李富春 (1773-1801). Martyr.

³³⁴ 이석중 Yi Seok-jung 李石中 (1773-1801). Martyr.

³³⁵ 이야기련 Yi Agi-nyeon 李阿只連

³³⁶ 경기 Gyeonggi

Il fut le 28 de la 12ème (31 Janv. 1802) à l'âge de 50 ans

Le second est Han Thomas, appelé Tek ouen i³³⁷. Né d'une famille noble du district de Siou Ouen³³⁸ prov. de Kieng kei, il avait émigré sur le territoire de Koang tsiou. D'un caractère naturellement ferme, sa conduite ne le démentait pas. Assidu à la prière et aux lectures pieuses, il aimait à réunir les Chrétiens pour les instruire et exhorter et alors, dit on, ses paroles étaient touchantes et fermes comme son cœur lui même. Sa principale occupation était de se conformer en tout à la volonté de Dieu et il le faisait avec une constance et invariable. Saisi en 1801 par les satellites de Koang tsiou, il est traduit devant le juge qui veut obtenir de lui des dénonciations. Thomas refuse et appliqué aux tortures, il les supporte avec patience et dans une sainte joie sans que son visage changeât aucunement. Mis à de nouveaux supplices il dit : Si vous deviez donner des récompenses à ceux que je dénoncerai, je le ferais bien, mais loin de là vous les feriez saisir, leur presserez le cou jusqu'à à les étrangler et à mesure qu'ils viendraient vous leur (trancheriez la tête) couperiez le cou. Je ne puis donc dénoncer qui que ce soit. Il eut à supporter des tortures longues et nombreuses, et le fit avec un calme héroïque et une franchise de paroles extraordinaires. Sa sentence de mort fut envoyée à la Capitale où elle fut confirmée.

Il se rendit joyeusement au lieu du supplice, soutint lui même le billot qui doit affermir le menton et regardant le bourreau fixement, lui dit d'un air sévère : coupe moi la tête d'un seul coup ; celui ci saisi de crainte et tremblant frappe à faux. Thomas le réprimande hautement, il frappe de nouveau, mais la tête ne tomba qu'au 3ème coup. C'était le 30 de la 12ème lune (2 févr. 1802). Thomas était dans la 52ème année de son âge.

Nous regrettons de ne pas avoir plus de détails, Thomas est, en effet, cité comme un des plus beaux confesseurs de cette époque, d'un calme et sans froid incroyable dans des supplices affreux, ayant la parole vive, forte et pénétrante, et s'en servant pour défendre la religion. C'est une des gloires du pays et c'est par lui aussi que nous terminons les récits de cette année à jamais mémorable et glorieuse dans les fastes de l'Eglise de Corée.

Ne pouvant toutefois laisser entièrement dans l'oubli quelques noms qui n'ont pu trouver place plus haut, nous les ajouterons ici sous forme de note ou chapitre supplémentaire. Le premier est Pai Mathias qui employa toutes ses forces pour le bien de la chrétienté et lui rendit des services importants il était frère cadet de Pai François³³⁹ martyr en 1799. Ne pouvant contenir le désir qu'il avait de faire entrer les prêtres, il s'offrit à faire les périlleux voyages de Péking, y alla en effet plusieurs fois, y reçut les sacrements et paraît avoir fait partie de la troupe qui introduisit le P. Tsiou. La persécution éclatant, il se cacha, louant sans cesse le courage des martyrs, entendait avec joie le récit de leurs souffrances et témoignait désirer les suivre dans l'arène pour faire pénitence de ses péchés.

Ce n'était pas chez lui vaines paroles ; pour s'y préparer il tachait de supporter avec joie toutes les peines de la vie, et pour se faciliter le mépris des jouissances du monde, il vécut dans la continence avec son épouse. En tout on admirait sa droiture, son dévouement, sa ferveur et les Chrétiens se rendaient facilement à ses avis. Il fut pris et se montra fidèle ; dans les supplices on remarquait un courage mâle mêlé d'une grande joie. Dans la prison il ne cessait d'exhorter et d'encourager les Chrétiens. Quatre ou cinq mois de tortures de continuelles n'avaient pu l'ébranler et le juge voyant l'inutilité des ses efforts, essaya le moyen des insinuations, lui parla de sa famille, etc.. et d'indignes prisonniers Chrétiens y joignant aussi leurs efforts, la nature prit le dessus, il lacha le mot fatal et fut mis en liberté. A peine sorti, que la grâce le pousse, il rentre immédiatement prononçant à haute voix les S.S. noms

³³⁷ 한덕운 Han Deok-un 韓德運 (1752-1802) Thomas. Bienheureux.

³³⁸ 수원 Suwon

³³⁹ 배관겸 Bae Gwan-gyeom 裵—(1740?-1800) François. Bienheureux.

de Jésus et Marie, et poussant des gémissements sur sa faute. On le réprimande vivement en disant : Il n'y a qu'un instant tu t'étais rendu, maintenant es-tu devenu fou ? Mathias : Oui ma folie c'est d'avoir osé proférer cette indigne parole, devrais-je mourir, comment pourrais-je méconnaître mon grand roi et père. On eut beau le presser, il tint ferme et bientôt condamné à mort, il fut étranglé dans la prison à l'âge de 33 ans, on ne sait plus à quelle époque.

Un chrétien du district de Porieng, dont le même est inconnu, s'était rendu à la Capitale pour acheter des images religieuses, il y fut pris et conduit à la prison ; sous les coups il ne faillit pas un instant. Voyant sa fermeté peu commune, on décida de le mettre à mort, et peu de jours après les satellites vinrent et lui dirent de se passer le lacet au cou, il refusa de le faire lui même, ajoutant qu'on pouvait le tuer parce que certainement jamais il ne se démentirait. Ce jour même il fut étranglé.

Dieu permit qu'un prisonnier Chrétien se trouvât dans la chambre voisine, il entendit le tout très distinctement et sorti de prison, rapporta à sa famille ce récit édifiant.

Ni Jean, appelé Mieng ho³⁴⁰, périt d'une manière moins appréciée devant les hommes, mais non moins méritoire devant Dieu. Descendu d'une noble famille du parti Nam in, son père Ni ikoun i était gouverneur de la province de Kieng kei avant et pardevant la persécution de 1801. Ayant embrassé la religion, il travailla à réformer son caractère trop vif et à régler toutes ses actions ; Il se mortifiait continuellement dans ses repas, rompit avec le siècle, n'allait plus dans les sociétés et se tenait toujours retiré dans un appartement séparé, seulement le dimanche il alla se joindre à quelques chrétiens pour se livrer à des lectures et exhortations pieuses. Son père allarmé du danger où se trouvait compromise toute la famille, fit tous ses efforts pour lui faire abandonner la foi, mais sans succès. Le danger devenait de plus en plus imminent et la haute position de sa maison ne lui permettait d'éviter par la fuite. Il attendait donc avec résignation les ordres de la Providence, quand son père, aveuglé par la crainte vint lui dire de se faire mourir par le poison, il refusa de le faire, mais plusieurs personnes réunissant leurs efforts on parvint à lui faire avaler de force et il en mourut. Mort admirable inconnue des hommes, mais nous n'en doutons pas, bien précieuse et riche devant Dieu.

A la ville de Niei tsiou, on signale une jeune veuve nommée Ni, branche de Oan san, fervente Chrétienne prise et exécutée avec un de ses parents, non pratiquant, mais enveloppé dans le même désastre.

Au district de Siek Sieng prov. de T'siong t'sieng, un noble nommé T'soi Pan ; s'était séparé pour pratiquer d'une concubine bien aimée et remplissait avec ferveur tous ses devoirs, il fut pris et décapité.

Kim Thomas natif du district de Tek san, qui avait accompagné le P.Tsiou dans ses courses, comme conducteur de cheval, fut aussi pris et décapité.

Ioun Paul natif du Tsiouroul, distr. de Tek san et Han Thomas de Olkoutsi, district de Mien t'sien, furent tous deux martyrisés à la ville de Hong tsiou

O Koang tsiou, un homme et une femme de la famille Ouen, sont dit y avoir été exécutés.

³⁴⁰ 이명호 Yi Myeong-ho 李明鎬

Sin koang sie³⁴¹ natif de Han t'e³⁴², district de Tieng san, émigra près de Tsien tsiou, fut traduit devant le tribunal de cette ville et y fut exécuté, sans apostasie, avec Ni Kouk Pou de Kong tsiou et deux ou trois autres.

Enfin Ni Liong Kiemi, valet du Koan à la Capitale, y fut décapité sans apostasie ; mais pensons qu'il pourrait bien être le même Ni kiou noté au 14 mai.

Nous joindrons ici une partie de la lettre de Hoang Alexandre qui fera connaître la position physique et morale des Chrétiens à la fin de cette persécution et montre les efforts qu'ils voulaient faire pour relever la chrétienté en ruine. « Dès l'entrée du prêtre en Corée tout d'abord un traître l'ayant dénoncé et le feu roi l'ayant su, il fallut sans cesse être sur ses gardes et ne pouvant librement donner les sacrements beaucoup ne purent y prendre part, et parmi ceux qui les reçurent la moitié fut des femmes. Parmi les Chrétiens de la province et le peuple de la Capitale, quoiqu'un grand nombre fut très fervent, très peu y furent admis. Tous avaient supporté de grandes souffrances et espéré bien des années dans le secret ; mais depuis qu'ils ont vu le prêtre devenu la proie des méchants et sa tête suspendue exposée, toutes leurs souffrances et efforts de dix années se trouvent en un instant devenus inutiles, corps et âme tout est sur le penchant de la ruine, à la vie à la mort les voilà sans aucun soutien ; de là leur cœur faillit, leurs idées sont toutes bouleversées et ils ne savent plus que devenir. Nous leur disons bien pour les consoler que le prêtre étant venu dans le seul but de sauver les âmes, désirait sans doute se répandre partout et les sauver toutes mais que de grands empêchements s'étant rencontrés il dut comprimer et ne pas laisser produire au dehors son affection ; que maintenant ayant été martyrisé et se trouvant près de Dieu ; sa protection devra avoir plus de force que lorsqu'il était sur la terre et que dès lors nous devons nous confier et espérer plus que par le passé et ne pas nous laisser aller tant soit peu au désespoir. Quelques uns nous croient d'autres sont dans le doute ; les uns sont rebutés et les autres semblent un peu consolés ; jamais en un aucun temps se trouva-t-il une aussi terrible punition ?

En Europe les anciennes persécutions ont bien pu être plus violentes que celles de Corée, mais les prêtres s'y étant succédés sans interruption, la religion a pu ne pas être anéantie et les âmes trouver leur salut ; ici en Corée la position est toute différente et nous ne pouvons avoir le même espoir. Que de faibles agneaux perdent leur berger, il reste des moyens de les nourrir et élever : qu'un enfant à la mamelle perde sa mère, il y a encore espoir de le voir survivre, pour nous nous avons beau y réfléchir, vraiment aucun espoir de vie ne nous reste. Nés dans un pays reculé et heureusement devenus les enfants de Dieu, nous avons la ferme pensée de consacrer toutes nos forces à faire glorifier son saint nom essayant par là de payer du moins la dix millième partie de ses bienfaits, qui aurait pu savoir qu'à mi-route nous tomberions dans cette triste position ? Nous avons bien entendu dire que le sang des martyrs est une semence de Chrétiens, mais notre royaume a malheureusement pour voisin à l'Est le Japon qui par ses cruelles exécutions a anéanti la religion et les projets de notre gouvernement sont de le prendre pour modèle, comment ne serions nous pas dans l'alarme ? Il est vrai qu'en Corée les hommes étant naturellement faibles et souples et la législation moins rigide on ne devra pas y aller aussi violemment qu'au Japon, mais aujourd'hui parmi les Chrétiens il ne reste pour ainsi dire plus aucun homme capable et ferme ; les ignorants, gens de basse condition, femmes et enfants, peuvent bien y être encore au nombre de plusieurs mille, mais personne pour les diriger, personne pour les exciter, comment pourraient-ils se conserver longtemps. N'y aurait-il pas de persécution qu'avant dix ans tout sera de soi même réduit à néant. (Le gouvernement comprenait parfaitement toute la force de ces considérations, aussi,

³⁴¹ 신광서 Shin Gwang-seo 辛光瑞

³⁴² 한투 Hantui

comme le fait remarquer Alexandre dans un autre endroit de cette lettre, il chercha toujours à mettre à mort les gens de haute classe ou se livrant aux lettres, comme pouvant diriger les affaires. Pour les ignorants et gens de vile condition, on les laissa quelque fois de côté, même sciemment, ou bien tout en les prenant on les traitait peu rigoureusement.)

Quelle douleur ! mais tant que nous seront en vie, comment pourrions-nous voir ainsi la ruine complète de la religion ? Ayant échappé aux malheurs de cette année nous en sommes émus et tremblants, rendant grâce pour le bienfait qui nous a conservés et sauvé la vie ; et dans la crainte, comme n'ayant pas été jugés dignes d'être élus ; et pendant ce reste de notre existence nous désirons vraiment supporter tout ce qu'il faudra pour Dieu, mais non seulement nos expédients sont à bout, nos forces ressources sont aussi épuisées, faut-il donc que notre désolation nous accompagne dans la tombe ! Au milieu de tous ces malheurs et peines qui aura pitié de nous ? Qui nous consolera ? Nous voudrions bien aller déposer nos pleurs et nos demandes aux pieds de votre bonté, mais empêchés par la distance nous ne pouvons faire que des vœux et rien de plus ; Quelle tristesse ! Quelles angoisses ! Que deviendrons-nous ? Quand nous apprîmes que le prêtre s'était livré, outre le saisissement et la douleur, nous avons conçu encore un sujet de crainte ; si on fait part à Péking de cet événement ne sera ce pas une cause de malheurs pour votre Eglise ? Et s'il en était ainsi, aucune espérance ne resterait pour la religion en Corée. Ceci fait jour et nuit le sujet de nos craintes et inquiétudes et elles sont plus fortes encore que pour ce qui nous concerne personnellement. Si, par bonheur, on ne fait pas de perquisitions ultérieures, nous autres étant encore en vie et Jean aussi ayant été conservé, comme vous resterez sans doute chargé de la Corée ; comment pourrions-nous ne pas faire tous nos efforts pour avoir part aux bienfaits de Dieu, veuillez donc bien écouter nos paroles et y réfléchir profondément. La Corée est le plus pauvre royaume du monde, et les Chrétiens y sont les plus pauvres de tous, il y a à peine dix familles qui n'aient pas à souffrir de la faim et du froid. En 1794 quand on reçut le prêtre, on ne put rien préparer à l'avance et ayant seulement disposé les choses après son arrivée, tout ressentit une grande misère. Cela provint bien de notre inhabilité et ignorance des affaires, mais la cause en fut aussi dans notre pauvreté, nos forces ne purent y suffire : Plus tard le nombre des Chrétiens ayant augmenté, on fut moins à la gêne, toutefois nous ne pûmes arranger les choses convenablement et ayant reçu parmi nous des gens peu sûrs, la persécution s'éleva, comme on l'a vu, tout cela provint en grande partie du défaut de ressources.

Après la persécution de cette année, tous ceux qui la subirent sont entièrement ruinés, ceux qui voulurent se conserver la vie, en sont sortis nus ne conservant que le souffle de la vie, notre pauvreté est donc encore plus grande qu'en 1794 et aurions nous même quelques bon expédient nous ne pourrions le mettre à exécution. Malgré tous les désastres de la chrétienté, si nous avons quelques ressources, il semble que nous pourrions maintenant essayer quelques chose. Parmi les Chrétiens qui n'ont pas été dénoncés, quelques uns étant propres à traiter les affaires, on pourrait asolument les réussir ; si nous considérons l'état du temps, depuis 1795 il y avait deux causes continuelles de persécution, l'une que le feu roi, soupçonnant et craignant le Prêtre, voulait absolument le trouver ; l'autre était la haine qui poussait les Noron à anéantir les Nam in ; maintenant le prêtre ayant été saisi et les Nam in poursuivis par les Noron ayant vu périr tous ceux qui parmi eux avaient quelque nom dans la religion, cette année on peut espérer le calme. Pour ce qui est des lieux il est vrai que la loi sur les cinq maisons solidaires l'une de l'autre dure encore, mais exécutée dans les quartiers où se trouvaient les Chrétiens, elle n'existe que de nom dans les autres quartiers, tout y est tranquille et on peut aller s'y établir. Pour ce qui concerne les routes dans les provinces de Kieng kei, t'siong tsieng et tsien la où il y avait beaucoup de Chrétiens, et celles de Kieng siang et Kang Ouen où les Chrétiens fugitifs se sont retirés depuis quelques années, sont soumises à des perquisitions, mais dans les provinces de Hoang hai et Pieng an où il n'y avait pas de Chrétiens et où ils ne se sont pas réfugiés, on ne parle de rien et les soupçons ne sont pas éveillés. A Pien

Men même quoiqu'on exerce la surveillance, dans un ou deux ans tout sera passé et on pourra essayer d'agir. Quand à notre manière d'agir, jusqu'ici on s'était seulement efforcé de répandre la religion en grand et de la rendre libre, maintenant que c'est devenu impossible, il faut tâcher de la conserver par la prudence ; il faut s'appliquer à conforter tous ceux qui pratiquaient la religion, à bien instruire ceux qui ne faisaient que commencer, prier Dieu en secret et attendre en silence ; Par là on pourra se conserver sans inquiétude. En 1794 les Chrétiens joyeux et se félicitant de leur bonheur, pour n'avoir pas su craindre et n'avoir pas pris de précaution, firent tout manquer dès l'abord et ayant été surpris une fois, les choses devinrent sans remède, mais par la suite, instruits par le passé et s'en servant comme d'un miroir, on prendra toutes les précautions convenables et évitant les accidents, il n'y a pas de raison pour que la persécution s'élève.

Notre position étant telle, nous ne pouvons attendre la mort sans rien faire, mais rien ne se peut qu'avec des ressources ; Il est difficile de croire que l'existence et la ruine de la religion dans un royaume la vie ou la mort des âmes dépendent du mauvais Mammon, toutefois la religion faute de ressources étant ici sur sa ruine, et les âmes condamnées à la mort, quelle ne doit pas être notre douleur ? C'est pourquoi nous osons vous en prier et nous espérons que vous voudrez bien implorer des secours dans tous les royaumes de l'Europe pour nous, tout pécheurs que nous sommes, afin de soutenir la religion en Corée et de trouver moyen de sauver nos âmes. De notre côté nous nous disposerons, formerons nos plans, et après avoir tout préparé sûrement nous vous demanderons le bienfait d'une seconde vie, de grâce ayez pitié de nous. Nous savons qu'il y a une sorte d'impudence à faire une pareille demande, toutefois considérant que sans votre secours nous sommes condamnés à une mort éternelle ; si après avoir demandé nous n'obtenons rien, nous n'emporterons pas du moins dans la tombe le regret de n'avoir rien essayé, c'est ce qui nous fait oser ouvrir la bouche. Isolés et sans aucun appui comme nous sommes, nous vous en conjurons avec instance. Daignez à l'exemple du Dieu tout bon et tout miséricordieux, penser à des enfants pauvres, misérables et faibles et consoler nos espérances en comblant nos vœux, quel plus grand bien pour l'Eglise ? Quel plus grand bien pour nous. Si ne nous rejetant pas vous voulez bien nous ouvrir le chemin d'une seconde vie, nous ferons tous nos efforts pour y répondre ; mais il ne s'agit pas de choses réalisables en quelques jours, en quelques mois, rien ne se peut se faire qu'en au moins deux ou trois ans. L'entrée en Corée rencontre deux grandes difficultés, les cheveux et le langage ; les cheveux peuvent croître assez facilement, mais le langage ne se change pas aussi vite, si on pouvait bien parler toute difficulté disparaîtrait. Dans notre humble pensée, il serait bon d'envoyer à l'avance un Coréen à Péking pour apprendre au prêtre la langue Coréenne, et en faire usage plus tard, Si vous le permettez, nous conviendrions secrètement d'un signe et nous nous disposerions pour le passage soit de l'hyver, soit du printemps, selon qu'il vous serait commode. Il serait aussi très avantageux qu'un Chrétien de Chine fervent et fidèle vint s'établir secrètement à Pien Men. Il ouvrirait une maison pour défrayer les voyageurs et nos communications en deviendraient beaucoup plus faciles. »

Il présente ici plusieurs projets pour faire obtenir la liberté, le premier serait de faire écrire à l'Empereur de Chine par le Pape pour lui donner ordre de laisser la mission en paix et de la recevoir ; ensuite il parle des ridicules projets signalés ci dessus et enfin termine sa lettre en ces termes : « Pour nous les jours sont comme des années vous voudrions faire quelque chose, mais n'ayant aucune ressource nous ne pouvons qu'espérer. Nous désirons instamment qu'ayant pitié de nous, vous nous sauviez sans retard. Après la violente persécution de cette année peu de Chrétiens ont échappé et tous doivent se tenir cachés et paraître entièrement anéantis, c'est le seul moyen de conserver ici les restes de la chrétienté. Les uns se sont faits marchands ambulants, les autres pour émigrer se trouvent sur les routes, nous demandons dispense des jeûnes et abstinences pour tous ceux qui sont en route.

An de J.C. 1801, le lendemain de la fête de S.S. Simon et Judde, nous pécheurs Thomas et autres, vous saluons de nouveau en vous envoyant ces détails. »

Cette lettre ayant été prise, ne peut être envoyée, comme nous l'avons vu ci dessus, mais elle dépeint bien à nos yeux le triste état où se trouvaient les débris de la Chrétienté. Qui pourrait ne pas en être ému ?

(Voir la suite au cahier Nos 13 Ainsi se termine cette année)

Fin du cahier 2

Plan de l'histoire de Corée suite

Fin 1801 à 1815

Ainsi se termina cette année Sin iou malheureusement célèbre non moins dans les annales politiques que dans les nos fastes religieux. Un deuil pour ainsi dire universel couvrait le royaume ; l'échafaud s'était dressé de toutes parts : le sang avait ruisselé dans toutes les parties du pays ; des familles nombreuses étaient ruinées ; des orphelins sans nombre restaient sans appui, quel triste tableau ! quel spectacle désolant pour tout homme droit, pour tout cœur honnête ! Ce ne furent pas là les désolations de la guerre qui passe et ravage comme la foudre : Ce ne furent pas des exécutions de voleurs et rebelles dont la punition trop juste rend au peuple sa tranquillité et ne laisse aucun regret ; ce fut un massacre lent et calculé d'hommes droits et vertueux, aimés et respectés de leurs voisins et connaissances, dont quelques uns très capables et éminents sous tout les rapport avaient rendu et devaient rendre encore des services importants à leur roi et à leurs concitoyens. Ils sont tous dévorés à petit feu et meurent sans ouvrir la bouche, condamnés par les procédés d'une justice aveuglée par la haine, et chacun d'eux prie pour ses bourreaux et demande seulement à la Souveraine Justice de daigner leur ouvrir enfin les yeux. Vindica sanguinem nostrum, Vengez notre sang, mais en faisant tomber ses impies aux pieds du Dieu de vérité et en sauvant leur âme. L'univers Chrétien va enfin connaître ces sanglants détails, mais l'Univers Chrétien ne les connaîtra que pour prier en faveur des impies et les faire tous rentrer au bercail. Le Ciel a entendu la voix de leur sang et la terre l'entendra aussi pour joindre ses prières aux soupirs de pardon qu'ont exhalés ces héros du catholicisme.

Les auteurs de ce grand drâme avaient à peu près obtenu leur but, sauf toutefois les Piek pai qui eurent peu de profit dans l'affaire. La Religion avait reçu un coup mortel dans ce pays, non seulement par la terreur répandue partout, mais surtout par la perte de tous ses chefs et membres les plus importants ; et si elle eût été l'œuvre de l'homme jamais elle ne s'en serait relevée ; mais le sang des martyrs est pour elle un germe fécond, et elle sortira de son tombeau.

Le parti des Nam in était ruiné et de telle sorte que jusqu'à nos jours il n'a pu se remettre sur pied, et ne vit que languissant par un reste de générosité de son vainqueur, qui n'a pas cherché à lui ôter son dernier souffle de vie. Tout l'avantage resta donc au parti Noron qui saisit le pouvoir et l'a conservé depuis, grossissant et se fortifiant de jour en jour, et aujourd'hui, c'est lui qui fait la loi du pays.

Il a une espèce d'omnipotence que ses rivaux ne semblent plus pouvoir avoir la pensée de lui ravir. Tous les faits que nous avons rapportés nous semblent démontrer d'une manière palpable que cette première persécution générale fut autant l'effet des dissensions politiques que de la haine religieuse :

(Il est vrai que les Martyrs n'ont été pris que dans les trois provinces de Kieng kei, T'siong t'sieng et Tsien la, et un ou deux dans celle de Hoang hai ; mais la Religion fut alors prohibée publiée dans les huit provinces par les édits détaillés du gouvernement. (cet édit

détournait, il est vrai de la Religion, mais comme il signalait en détail les grands hommes qui à cette époque donnèrent leur vie pour conserver leur foi ; il devenait par là même l'apologie de cette doctrine, et par le fait, cette pensée amène toujours de nouveaux adeptes) et surtout par les exilés qui apostats de bouche restèrent Chrétiens dans le cœur : et la plupart ont repris la pratique religieuse dans leur exil. Plusieurs même y ont fait du prosélytisme dont les fruits se sont fait sentir plus tard dans bien des localités. Il est donc vrai de dire que la Religion et le Saint Nom de Dieu ont retenti partout le royaume.)

Mais Dieu s'en servit pour faire éclater sa gloire et faire connaître son nom sur toutes les parties du territoire Coréen

Nous devons noter ici les principaux payens qui furent enveloppés dans cette persécution. Déjà nous avons vu Ni Ka hoani chef du parti Nam in mis à mort à la 2de lune. Le prince Ni in appelé Il oang son frère bâtard du roi récemment défunt dont la femme et la belle fille furent martyres, fut tué avec le poison.

(Dans ce pays les grands dignitaires condamnés à mort sont souvent exécutés par le poison : Le plus souvent on les fait entrer dans une chambre extraordinairement chauffée et leur faisant prendre une forte dose d'arsenic , ils périssent en peu de temps.)

hong nak im i tué avec le poison

Ioun haing im i id id

Le 1er ministre T'sai exilé et gracié quelques années après.

Hong Nakani un des plus ardents ennemis de la Religion et toujours le premier à lever la voix contre elle, exilé à Quelpaert où il mourut après 20 ans de détention.

Ni Tsi houn i frère de Ni Pierre dit Seng Houn i, exilé à l'île Ke tsiei. Il était aussi ennemi acharné.

Ni ke iang i exilé

Ni Koan kei neveu de Ni ke ien i exilé à Tsang heng prov. de Tsien la

Ni hak kiou exilé à Kim hai prov. de Kieng Siang

On nous saura gré d'ajouter ici le tableau des principales familles mises hors la loi en l'année Sin iou, et nous noterons celles dont les descendants pratiquent aujourd'hui

o Payen tué. Ni Ka hoani, branche de Ie heng, payen chef du parti Nam in, proscrit, à peu près réhabilité plus tard, mais sa famille ne se relève pas. Ses descendants pratiquent en grande partie.

3 Martyrs. martyr. Ni Kieng to, branche de Tsien tsiou du parti Nam in, descendant de prince Kieng Niang Koun, famille très puissante et très célèbre dans les lettres, proscrit et non réhabilité. Sans descendants directs, mais tous les neveux pratiquent.

o Chrétien apostât décapité. Ni Seng houn i branche des Ni de Pieng t'sang, Nam in, famille puissante et célèbre, proscripée et réhabilitée en 1856. Ses descendants pratiquent tous, sauf une branche.

Martyrs 3 martyrs Kouen T'siel sin i, branche des Kouen de Antong, un des chefs du parti Nam in, famille puissante et très célèbre, proscripée et non réhabilitée. Tous les descendants pratiquent.

4 martyrs. martyr Tieng Iak tsong, branche des Tieng de Na tsiou, une des principales du parti Nam in, et puissante, proscripée et réhabilitée. Elle se relève un peu. Une partie des descendants pratiquent.

2 martyrs. martyr Ioun Tsi hen i, branche des Ioun de hai nam, grande famille Nam in, proscrite et non réhabilitée. L'ainé Tsit' siong i étant mort sans enfants mâles et tous les enfants de Tsi hen i exilés dans les îles, la famille est censée anéantie.

4 martyrs martyr Hong N(o) ?ak min i, branche de Hong de Pong san grande famille Nam in, proscrite et non réhabilitée. Tous les descendants pratiquent.

2 martyrs Martyr Tsio Tong Siem i, branche des Tsio de Han iang, famille importante Nam in proscrite et non réhabilitée. Les descendants pratiquent.

Martyr 2 martyrs Hong kio man i + branche des Hong de Nam iang, grande famille Nam in, proscrite et non réhabilitée. Tous les descendants pratiquent.

martyr 1 martyr Hoang Sa ieng i, branche des Hoang de ,famille importante Nam in, proscrite et non réhabilitée. On dit toutefois que son fils exilé vit encore.

martyr 7 ou 8 martyrs Niou hang kem i, branche des Niou de famille Nam in, mais moins distinguée, proscrite et non réhabilitée famille anéantie. On dit toutefois qu'une de ses filles exilée vit encore.

An Si martyr Ni kei ien i, branche des Ni de Ien An famille Nam in assez distinguée proscrite et non réhabilitée. Plus de descendants mâles, mais les descendants par les filles pratiquent en partie.

Exilé Ni Siei koani, branche des Ni de Ien An, famille Nam in assez distinguée, proscrite et non réhabilitée. Les descendants pratiquent.

Payen exilé Ni Kei iang i, branche des Ni de Koang tsiou, un des chefs des Nam in, famille célèbre proscrite et réhabilitée ; ses descendants pratiquent mais la famille ne se relève pas.

Peu pratiquant : exilé Ni hak kiou, branche des Ni de Pieng t'siang, grande famille Nam in, proscrite et réhabilitée, mais non relevée. Il pratiqua plus tard et ses descendant l'ont imité.

Chrétien exilé Sin Ie kouen i, branche des Sin de Pieng San, famille Nam in assez distinguée : elle fut réhabilitée, mais elle est bien tombée. Pas de pratiquants.

Probablement Chrétien exilé O Siek t'siong i, branche des O de Tong Pok grande famille Nam in, proscrite et réhabilitée.

Martyr – 1 martyr Kim Ken Sioun i, branche des Kim de Antong, principale famille de Noron et de tout le royaume, proscrit, mais de suite réhabilité. Il n'a pas de descendants.

Payen exilé. T'sai, Nam in, famille du Ministre, proscrite puis réhabilitée, mais probablement passablement tombée. (Pas de Chrétien dans la famille du ministre, mais sa belle fille sœur de Tieng Augustin, veuve à 16 ans mourut vers 1850 dans la pratique.)

Payen exilé Hong Nak an i famille de Nam in proscrite. Nous ignorons sa réhabilitation.

Payen tué Hong Nak im i, famille de Noron réhabilitée.

Payen tué Ioun haing im i famille de Noron réhabilitée.

Ni hei ieng i

Nous devrions y ajouter la famille du Prince Ni in dit il oang son dont la femme et la belle fille furent martyres. Cette famille fut poursuivie encore plus tard et ne fut réintégrée qu'en 1850 quand le roi étant venu à mourir sans postérité, la vieille reine adopta un des petits fils de Ni in qui règne aujourd'hui et dès lors il dut faire laver ses ancêtres des taches qu'on leur avaient imputées.

On conçoit facilement que le parti Nam in ait été ruiné par là, car tous les proches parents des proscrits sont de droit éloignés de toute dignité et on peut dire que peu de famille influentes du parti sont restées intactes.)

Beaucoup d'autres familles furent alors proscrites pour cause de Religion, mais étant moins connues et importantes, nous n'en faisons pas mention.

Nous pourrions ajouter encore la liste des nombreux exilés de cette année, mais ayant tous passé par l'apostasie cette page leur serait peu honorable.

(Un petit nombre passe toutefois pour avoir été exilés sans apostasie. Les faits sont trop peu avérés pour que nous puissions l'assurer. Nous les mettrons toutefois en leur rang et dès ici signalerons T'sio hieki d'une famille honnête pris à la capitale. Il n'apostasia pas, dit-on, dans les supplices de la question et fut exilé à T'sin po province de Kieng Siang où il mourut bientôt après : Et encore Kim Etienne originaire d'une famille du peuple de Hong tsiou pris à Han t'e district de Tieng San. A la 10ème Lune il fut conduit par divers tribunaux jusqu'à la capitale, et résista sans apostasie à tous les supplices. Lorsqu'il fut condamné à mort, son fils âgé de 14 ans se jeta sur lui en pleurant et disant : Que vais-je dont devenir ? Etienne ne lui répondit pas, mais le mandarin ému changea sa sentence et l'envoya en exil à Ko Sieng prov. de Kieng Siang où étaient déjà deux autres Chrétiens exilés. Il y fut souvent tourmenté par les satellites et gens du prétoires et mourut dans les mêmes sentiments le 20 de la 11ème Lune Kei Sa 1809. Trois mois après sa mort, le 30 de la 2ème Lune son fils alla avec sa mère pour transporter ses restes. Il pleurait et s'affligeait beaucoup ; mais voyant le corps sans corruption et semblable à celui d'un homme vivant, il fut bien consolé. Etienne avait 68 ans. Il s'appelait Siom pin i.)

Nous n'avons fait du reste aucune recherche pour obtenir ce catalogue ; mais si l'on pense qu'ayant seulement noté ceux qui se sont présentés d'eux même sur notre route et que ce nombre monte à une soixantaine on pourra juger alors qu'il y en eut une quantité considérable.

La chrétienté était dispersée et consternée. Beaucoup de familles cessèrent alors de pratiquer une Religion qu'ils croyaient et aimaient, mais qu'ils ne pouvaient conserver qu'au péril de leur vie. D'autres voulaient encore observer les règles de l'Eglise, mais sans chefs ni livres ils en faisaient bien peu et dans le plus grand secret ; d'où il faut conclure que pendant un certain intervalle de temps, le nombre des vrais pratiquants dans ce royaume fut bien petit. Ils se consolait et fortifiaient, nous dit Sin Pierre dans ses mémoires, par l'espoir de retrouver plus tard des pasteurs et étaient soutenus par la vue des miracles qui avaient eu lieu pendant le cours de la persécution, et aussi sans doute par la prédication du P.Tsiou pour la rentrée des Prêtres. Mais quels sont ces miracles ? Tous les anciens prétendent tenir de la tradition qu'il y en eut beaucoup, et malgré cela, nous sommes forcés d'avouer que toutes nos recherches à ce

sujet n'on pas eu de succès. Nous rapporterons ici le peu de faits plus ou moins miraculeux que nous avons pu découvrir et qui n'ont pas trouvé place dans les notices particulières.

(Ni Seng hoa dans ses mémoires dit : Au moment du martyre de P.Tsiou, grands et petits, personne n'ignore les miracles évidents qui eurent lieu et jusqu'aujourd'hui les payens tout en parlant mal de la Religion, quand ils s'entretiennent de ces miracles, disent vraiment c'est incompréhensible, puis se taisent et se retirent.- Serait ce autre chose que ce que nous avons rapporté à la notice du P.Tsiou ? - Il ajoute : Il y eut en Corée beaucoup de miracles de la part des Martyrs et des vierges. Je ne puis tout rapporter. Il y eut aussi des punitions frappantes sur les persécuteurs de la Religion, soit parmi les dignitaires, soit parmi le peuple, je ne puis tout dire. »

Sin Pierre écrivait aussi : on parle des miracles sans nombre arrivés près des restes de beaucoup de martyrs. Je ne le tiens que par différentes bouches. Mais comment n'en concevriions nous pas d'espoir ?)

Au district de Hong tsiou, dit Sin Pierre, le jour où cinq Chrétiens avaient été décapités, les valets de la préfecture s'éveillant vers le chant du coq, virent sur le lieu de l'exécution une grande voie semblable à un arc en ciel blanc ; et sur cette voie cinq palanquins à deux chevaux s'avançaient très visiblement dans les airs, surpris ils veulent aller voir de plus près, mais ils n'aperçoivent plus rien. Ayant divulgué ce qu'ils avaient vu, la conversion de quelques personnes s'en suivit.- Il écrivit encore : Dans le district de T'siong tsiou au lieu nommé Mou kep tong, à environ deux lys de la ville (c'est le lieu ordinaire des exécutions) il y avait eu aussi une exécution de Chrétiens. Quatre jours après en me rendant quelque part, il arriva que je j'entraï pour passer la nuit dans un auberge à trois lys du Mou kep tong. C'était le jour de marché à la ville. Deux ou trois hommes revenant du marché entrèrent à l'auberge où je me trouvais pour allumer le tabac et dirent : C'est bien étonnant en passant après la chute du jour à Mou kep tong, un feu dont on ne peut imaginer l'origine brillait de toutes parts. L'aubergiste dit : Serait-ce un feu qui vient de la ville ? Ils répondent : Un feu de la ville, comment pourrait-il se refléchir si loin, d'autant plus que la voie est masquée par un bois ? L'aubergiste dit alors : Depuis qu'on a mis à mort récemment quelques personnes dans ce lieu, c'est singulier, beaucoup d'autres personnes qui y avaient passé de nuit ont rapporté à peu près la même chose que vous. J'ai été moi même témoin de leur surprise à tous, ajoute Pierre. A la capitale on assure que les gardiens payens des corps des martyrs sur le lieu de l'exécution où ils restent exposés ordinairement trois jour, ont été témoins bien des fois de colonnes de feu qui paraissaient sur les corps ; ils admiraient aussi souvent comment les corps des martyrs ne se corrompaient pas et ne jettaient pas d'odeur infectes comme les cadavres des criminels.

Quelques unes des punitions un peu frappantes des persécuteurs sont aussi parvenues jusqu'à nous. Nous avons vu combien Tsieng tsiou seng i mandarin de Iang Keun faisait ses barbares délices de tourmenter et massacrer les Chrétiens. Cet homme exécration devint aveugle, perdit le seul fils qu'il eut et sa maison fut entièrement ruinée. On dit que les restes de cette famille vivent aujourd'hui dans la plus grande misère au district de T'siong tsiou, et les payens eux même la signalent encore punie du Ciel pour l'atrocité avec laquelle il traita les Chrétiens à cette époque. – Ni Pierre, dit Seng hoa dit dans ses mémoires : A la persécution de Sin iou un homme de la province après avoir commencé à pratiquer changea complètement et se concertant avec les satellites, il vexait les Chrétiens, ravissait leurs biens, les dénonçait tous au point qu'on n'y pouvait plus tenir. Par hasard cet être fut saisi par le mandarin et envoyé en exil où il se pendit par désespoir. Ses parents allèrent l'ensevelir et en rapportèrent son corps, surpris par la nuit, on déposa le corps dans la cabane des litières funèbres du village. Le feu y prit par hasard inopinément, le cadavre fut entièrement consumé et on exigea des parents le prix d'une litière qui avait été brulée avec lui. Sa famille perdit ensuite son avoir et fut

réduite à la misère. (Ne pas même pouvoir avoir les honneurs de la sépulture est dans l'esprit de ces peuples ci une chose bien plus terrible qu'en Europe.)

Les Chrétiens du Nai p'o rapportent ainsi la fin malheureuse de deux traitres qui avaient beaucoup nuit à la chrétienté en Sin iou : Tsio hoa tsin i dont les crimes se multipliaient fut sur le point d'être saisi par le gouvernement et craignant de tomber entre ses mains, il se fit lui même justice en se suicidant. Un de ses compagnons Kang Tong oki après mille délits finit enfin par être envoyé en exil. Arrivé là il ne changea pas : Sa mauvaise foi et ses escroqueries révoltèrent les gens du pays qui n'y tenant plus mirent le feu à sa maison, et il périt consumé par le feu. Son cadavre fut retiré et ses parents venus pour l'emporter le déposèrent pour passer la nuit près d'une rivière vis à vis de l'auberge. Une pluie abondante ayant grossi les eaux la rivière déborda et le cadavre fut emporté sans qu'on ait pu en trouver aucun vestige. Et tous les Chrétiens y voient une punition de Dieu sur ces deux scélérats persécuteurs.

Nous terminons ici le peu de détails qui nous soient restés sur cette année si féconde en beaux exemples de courage, avec le regret de ne pouvoir en recueillir d'avantage. Nous avouerons ingénument que la pensée de scruter cette antiquité ne nous était jamais venue et nous pensions les documents passés en Europe assez complets. Si la pensée nous en était venue il y a dix ans, nos richesses historiques eussent doublées, car nous avons connu bien des vieillards témoins de ces scènes et aujourd'hui défunts : Mais il était réservé à Sa Grandeur Mgr Berneux Ev. de Capse et aujourd'hui Vic. Apost. de ce pays de concevoir et de faire réaliser ce projet. Que de précieux détails seront à jamais enfouis dans l'oubli ! Que de noms ignorés ici bas, car l'homme le plus à même d'avoir bien connu les événements Tieng Iak iong porte le nombre des victimes immolées à au moins deux cents, sans parler des exilés et de ceux qui furent relâchés. Dieu n'a pas permis qu'ils soient tous connus ; ils le seront au grand jour.

(Hoang Alex. dit que les payens estimaient à 300 au moins les seules victimes de la Capitale et ajoute que jamais aussi nombreuse boucherie n'avait eu lieu dans les fastes de la Corée. Alexandre ne vit pas tout cependant.)

Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 1 (Daveluy Volume 4 f. 209)

Les exécutions avaient eu lieu jusqu'au dernier jour de l'année Sin iou, et il ne paraît pas qu'elles se soient renouvelées après le jour de l'an de la nouvelle année, Im sioul 1802. Cependant la poursuite des Chrétiens étant censée passée loi de l'Etat, il y aura sans cesse des vexations et à la suite d'une si grande commotion il a dû y avoir bien des misères qui sont comme la queue des orages. La plupart ne nous sont pas connues. La suite des événements nous conduit à faire connaître ici la famille de Ni Pierre dit Seng hoa que nous verrons sur le théâtre en 1827 et 1839. Ces détails seront tirés de ses mémoires rédigés en 1839 dans sa prison sur l'ordre de Mr Chastan miss.apost.

Ni Mou Mieng i que nous nommons ainsi parce qu'aucun de ses noms ne nous est parvenu était père de Ni Pierre dit Seng Hoa et originaire d'une famille honnête du district de Hong tsiou où il vivait avec ses deux frères cadets au village de Pai ol. En 1790 ils eurent le bonheur d'entendre parler de la Religion et en connaissaient les principaux articles ; mais n'ayant pu rompre avec les superstitions toute leur pratique se bornait à réciter l'Angelus et quelques prières journalières. A cette époque la prohibition n'existant pas ils pratiquaient avec joie et beaucoup de leurs parents ou voisins embrassèrent volontiers le christianisme. Mais en 1791 l'exécution de deux martyrs de Tsien tsiou forma une prohibition de fait et la crainte s'empara tout d'abord de leurs cœurs. Sur ce ayant été pris par le mandarin du propre district, ils apostasièrent. Revenus chez eux ils regrettaient bien leur faute ; mais la crainte éloignait toute ferveur, puis les vexations des payens augmentant, à peine s'ils récitaient encore

quelques prières. Quelques années après poussés par la grâce ils parvinrent à se procurer d'abord un livre complet de prières en Chinois, puis en Coréen, et se remettant tout de bon à la pratique, ils songèrent à quitter leur pays, et à se retirer dans quelque montagne pour être tranquilles.

Le second des frères émigra le premier en 1797 dans les montagnes et bientôt après ayant connu la présence du Prêtre, il alla à la Capitale où il semble s'être fixé. En 1798 Ni Mou Mieng i et son plus jeune frère Le sam i appelé Paul allèrent s'établir dans la province de Tsien la où dans les premiers mois de l'année Sin iou 1801 Mou Mieng i y fut pris avec son fils aîné et conduit à la préfecture de Hong tsiou. Dix jours plus tard son second fils Ni Seng hoa fut pris aussi. Laissons le parler lui-même : « Ayant été pris moi aussi, il ne restait plus dans les deux maisons que des femmes et des enfants. C'était au milieu des montagnes : de toutes parts on ne rencontrait que des forêts ; on n'entendait que le cri des oiseaux et des animaux farouches. Obligé d'abandonner ainsi ces familles sans soutien ni consolation, je marchai à la suite des satellites sans savoir où porter mes pensées. Dans mon agitation, malgré que je ne susse pas monter à cheval, j'en pris un et me rendis à la ville de Hong tsiou où l'ordre fut donné de me conduire près du gouverneur où déjà mon père avait été porté ; et en trois jours nous y étions rendus. J'y subis un léger interrogatoire, puis ayant été confronté avec mon père, l'ordre fut donné de nous passer la cangue au cou et de nous enfermer séparément. Ainsi, séparés tous les trois, je passais les jours en pensant à ce que pourrait être l'issue de cette affaire. Mon père et mon frère furent cités de nouveau devant le juge. Ils reçurent vingt coups de planche à voleurs et subirent de violents supplices pendant lesquels mon père ne fléchit pas et les supplices continuant sans qu'il se démentit, on en référa au gouverneur qui envoya une dépêche au gouvernement. Pour moi je n'avais plus eu d'interrogatoire à subir, sans doute parce que toutes nos paroles concordaient. Cependant je ne pensais qu'à manger et tous mes desirs se portaient à me conserver la vie. Après deux mois la réponse du gouvernement arrivant nous reçûmes chacun une volée de coups sur les jambes, puis dix jours après cités de nouveau nous dûmes subir quelques tortures, en enfin après 3 mois chacun de nous ayant reçu 20 coups de bâton sur les jambes mon père fut condamné à l'exil dans la province de Tsien la et mon frère et moi nous fûmes relâchés. En me relâchant le juge me dit : Désormais le feras-tu encore ? Ayant répété ces mots deux ou trois fois, tout troublé que j'étais par les souffrances et ayant à peine ma raison, je répondis : Je ne le ferai plus et je me retirerai. J'étais fort ému et les larmes qui coulaient naturellement de mes yeux mouillaient mes habits, hélas ! je ne pensais ni à mon péché, ni à la passion du Sauveur, ni aux peines éternelles, ni au regret de voir mon père non délivré avec moi. Sans penser à rien je passai un certain temps à verser un torrent de larmes et sans contenance. On me servit un souper extraordinaire pour me féliciter et louer de ma délivrance, et moi qui auparavant n'avais d'autre pensée que de manger, je ne pus en avaler une seule cueillerée. La nuit passée et sur le point de retourner à la maison, nous allâmes, mon frère et moi, faire nos adieux à mon père qui nous dit : Puisqu'on vous relâche repartez de suite retrouver les gens de la maison qui sont dans l'anxiété : Pour moi, puisque je dois aller en exil, allez me chercher un peu de viatique. Il serait impossible de rendre les déchirantes impressions de notre séparation ; mais mon père nous disant de partir sans retard, cette parole frappait nos cœurs comme un glaive, et sans savoir où porter nos pensées, nous reprîmes la route de la maison où nous retrouvâmes la famille un peu consolée par notre arrivée. Mais trois jours après déjà mon père partait pour l'exil, et en ayant reçu la nouvelle j'allais avec quelque peu d'argent le rejoindre en route. (C'est un usage constant et inviolable que quand les parents vont en exil, un des enfants les accompagne en route et souvent reste près d'eux. Le frère cadet doit aussi accompagner son aîné.)

Après un jour de marche à sa suite, voyant que je ne pouvais absolument pas marcher, mon père me renvoya en me disant d'aller le trouver au lieu de l'exil, quand mes blessures seraient remises. Je lui fis donc mes adieux et retournai à la maison. Trois mois après allant

pour le visiter je trouvai les trois Chrétiens enfermés dans la même prison mais dans des cases différentes et sans pouvoir communiquer entre eux ; et de plus ni le jour ni la nuit, ils n'avaient la liberté de jouir de la vue du ciel. A cette vue je ne pus me contenir et étais tout hors de moi. Bien plus moi qui venais de quelques centaines de lys, on me laissa bien entrevoir mon père, mais sans pouvoir librement nous communiquer nos sentiments. Comment rendre les impressions que nous éprouvions ? Cependant à la 2^{de} lune de l'année Im sioul 1802 ayant appris que mes deux oncles échappés à la persécution s'étaient retirés dans les montagnes au district de Kong tsiou, j'allai pour les visiter. Nous fumes pris alors tous les trois : et conduits à cette ville nous fûmes mis par trois fois aux tortures de la question et après 2 mois de réclusion mes deux oncles furent exilés chacun séparément : Pour moi ayant tout d'abord rapporté comment emprisonné l'année précédente avec mon père et mon frère, l'un avait été exilé et moi relâché avec mon aîné, je fus délivré après 30 coups de la planche extraordinaire sur les jambes et revins chez moi. Mais désormais sans appui, mon père et mes oncles en exil, comment rendre la position où je me trouvais ? Les trois familles me restaient sur les bras, et de plus ma grand' mère âgée de 80 ans. J'y perdais la tête et ne voyais aucun remède. Trop jeune pour supporter ce lourd fardeau, à peine si nous vivions. Au milieu de tout cela je récitais bien quelques prières apprises par cœur, mais les livres et tout objet religieux étaient cachés bien profondément. Et ayant ainsi vécu quelque temps, ma foi, mon espérance, tout s'affaiblissait. Mon père après quatre ans d'exil mourut en l'année Kapsa 1804. J'en reçus la nouvelle et les Chrétiens enfermés avec lui envoyaient quelques lignes d'écriture. Elles marquaient : «Vers la fin de sa vie, il languissait depuis plusieurs jours, lorsqu'une fois étant mis éveillé, une Dame vêtue de blanc vint et le consola en disant : Ta maladie étant grâve, je suis venue pour te consoler. Ne t'inquiète pas trop.—Et puis il ne vit plus rien. Pendant un jour et une nuit la maladie disparut presque entièrement et il causa avec les autres d'une manière ordinaire, puis s'éteignit. C'est une protection évidente de la Ste Vierge. Ne vous inquiétez donc pas ! » Ceci n'est-il pas un miracle ? Je me rendis sur les lieux et lui rendis les derniers devoirs de la sépulture : mais mon père étant mort sans avoir pu recevoir le Baptême, le regret m'en reste encore imprimé dans le cœur. »

(Mémoires de Ni Pierre dit Seng hoa.)

(En émigrant, les riches donnent aux voisins de quoi vivre, et tout disparaît. Le Coréen est ainsi.)

Nous avons cru devoir donner tout ceci en détail parce que tracé par un homme qui avait tout éprouvé, il nous a semblé qu'on y verrait mieux que par des lignes sorties de notre main les diverses impressions des pauvres Chrétiens dans les persécutions. Nous retrouverons bientôt encore cette famille dans les épreuves des Elus.

Cette même année 1804 Tsio tsiou kei un des parents de Tsio Justin dit Tong Siem i, fut arrêté à Tan nai district de Ni t'sien et conduit au tribunal de Iang keun. Dans les tourments il eut la faiblesse de dénoncer Ni Jean dit Ie tsin i dont on a déjà parlé ; et celui-ci fut aussi saisi. A peine cette nouvelle fut-elle connue que Sin Pierre dit T'ai po menacé lui-même d'être dénoncé, vendit un cheval qu'il avait et se rendit à la Capitale où par des démarches assidues et quelques présents il parvint à faire obtenir l'élargissement de Ni Jean, Dieu le permettant sans doute, comme réservé pour rendre sous peu quelques services importants à la chrétienté. Ni Jean sortit donc de prison après avoir pardonné à Tsio siouk ei et lui avoir fait concevoir un vif regret de sa faute qui peut-être avait été jusqu'à l'apostasie. Quoiqu'il en soit Siouk ie repentant ne fut pas relâché et la tradition rapporte que lorsqu'il allait au supplice, Ni Jean se présenta devant lui et l'appellant, d'un coup d'œil il lui montra le Ciel, à quoi Siouk ie répondit par signe qu'il comprenait. Il fut décapité à Iang keun, et on a tout lieu de croire qu'il mourut bien, quoique le défaut de renseignements précis ne nous permette pas d'en donner l'assurance.

Cependant les Chrétiens commençaient à sortir de la stupeur où les avait jettés la persécution. D'abord ils n'osaient plus pratiquer, à peine sortis de chez eux, et s'ils se rencontraient dans les routes il n'osait ni se saluer ni se porter parler mutuellement. Mais peu à peu les dispersés se réunissaient, les communications reprurent et ils désiraient rencontrer quelques membres du sauvetage de la grande tempête. Après s'être recherchés s'ils avaient le bonheur de rencontrer quelque fidèle, rien ne pourrait exprimer l'affection qu'ils se témoignaient. Le retour d'un frère, d'un enfant n'eut pas été plus fêté : on se parlait des anciens désastres ; on s'excitait à reprendre la pratique, on s'aidait à retrouver quelques livres, on s'instruisait mutuellement des principales vérités ou règles de la Religion et souvent on prenait des mesures pour se mettre à même de pratiquer plus fidèlement et plus librement. Et c'est ainsi qu'après avoir admiré cette chrétienté de Corée se formant et grandissant sans le secours du prêtre, nous allons encore la voir se reconstituer aussi sans l'aide des pasteurs, d'une manière non moins étonnante et donner ainsi plusieurs fois à l'univers un spectacle peut-être unique dans les fastes de l'Eglise.

Kouen Jean, dit Kei in i³⁴³ de la célèbre famille des Kouen de Iang keun et neveu du martyr Kouen Ambroise dont les talents et la réputation étaient très répandus se cacha pendant la persécution et traitant secrètement les affaires pour les prisonniers Chrétiens, il les aida souvent de ses fonds et jour et nuit se donnait beaucoup de fatigue pour eux avec une admirable patience. La persécution finie il supporta encore avec calme et résignation les sarcasmes de ses connaissances et fit ouvrir les yeux à plusieurs. Voyant la lacheté des Chrétiens et craignant que la Religion ne s'éteignit entièrement, il se mit à aller de côté et d'autre pour les exhorter et réveiller de leur apathie, et contribua beaucoup à la Capitale et dans toute sa province à remettre les Chrétiens sur pied et à leur faire reprendre une pratique régulière.)

A cette époque T'soi Maur, dit Sengt'oki, de la famille des T'soi de Tarai kol, homme instruit, fervent et capable, se répandit beaucoup parmi les Chrétiens du Nai p'o surtout, et par ses efforts et exhortations contribua beaucoup à leur faire renouer les anciennes relations, outre que par la multitude de livres qu'il écrivait il les mettait à même de pouvoir s'instruire et pratiquer ; et il doit être regardé comme un de ceux qui alors ont bien mérité de la chrétienté.

(On nous a parlé quelques fois de deux ou trois Chrétiens qui ont mené plus ou moins longtemps la vie de véritables ermites : mais on en sait si peu de chose que nous ne pouvons en parler.—La famille Tieng dit qu'il y en eut passablement.)

Alors aussi surtout semblent avoir commencé plus en grand les émigrations dans les montagnes qui eurent bien lieu avant la persécution ; mais qui devinrent plus fréquentes et firent peupler pour ainsi dire les déserts de Corée. Que de peines et de sacrifices pour quitter son pays, ses parents et aller s'établir là où les bêtes farouches seules habitent. On sera bien aise d'entendre d'un de ces Chrétiens tous les détails. Nous allons rapporter ce qu'en dit pour sa propre histoire Sin Pierre déjà cité. On y trouvera trait pour trait le tableau des tribulations de mille autres Chrétiens. « La persécution était bien apaisée, dit-il, mais nous n'étions que deux et avons perdu les livres de prières. Quel moyen de pratiquer ? Par hasard j'apprends que les restes d'une famille de martyrs habite dans le district de Niong in. Je fais tous mes efforts pour la chercher, et enfin je la rencontre. Il n'y avait que des femmes dans l'âge mûr. Tous les jeunes gens étaient encore non formés. En tout trois maisons toutes liées par la parenté. Ils étaient sans appui et sans ressources, mais surtout ne respirant plus quand on parlait de Religion. Ils avaient bien quelques volumes de prières et l'explication des Evangiles, mais le tout profondément caché et quand je demandais à les voir, on me coupait la parole en agitant les mains. Il n'y avait plus à tenter. Toutefois ces femmes étaient dans une grande joie en apprenant ma présence et désiraient converser avec moi. Etant de différents sexe les convenances ne permettaient pas de nous voir.

³⁴³ 권기인 Gwon Gi-in

(Dans ce cas les usages du pays permettent quelques fois de se parler sans pourtant se voir. On se place dans des chambres voisines et on communique à peu près comme font les religieuses cloîtrées à travers une grille ou une toile.)

Mais je leur parlai un peu de l'état des événements de notre position mutuelle dans laquelle nous ne pourrions ni servir Dieu ni sauver notre âme ; et leur joie redoublant elles étaient vivement touchées ; quelques unes même versaient des larmes et témoignaient le désir de nous mettre en relation pour nous soutenir les uns les autres. Je demeurais à 40 lys de là et depuis ce temps tous les huit à dix jours nous avions de part et d'autre des allées et venues où notre union devint très intime et ne la céda pas à celle des proches parents. Nous recommençâmes à prendre la lecture des livres et à faire les exercices des Dimanches et fêtes. Ces personnes avaient reçu les sacrements du Prêtre et quand j'entendis des détails sur lui et ses exhortations, il me semblait le voir lui même. La joie et le bonheur se répandirent dans mon âme. C'était comme si j'avais trouvé un trésor. J'aimais tous ces Chrétiens comme des Anges, mais de part et d'autre nous habitions parmi les payens : de tous cotés leurs yeux étaient sans cesse ouverts sur nous et je devais faire les 40 lys de nuit pour les éviter. Peu à peu les payens voisins voulurent savoir mon nom, puis le lieu où j'habitais et on était en connaissance.

Tout ceci nous déplaisait et nous nous proposâmes d'émigrer tous ensemble et d'aller quelque part former un petit village séparé. Pour moi je n'avais sur les bras que mon fils et ma fille ; mais nos cinq maisons formaient ensemble un nombre de 40 personnes, et chacun n'ayant pour toute fortune que des dettes, la vente des maisons ne devait pas, dettes payées, fournir seulement le viatique nécessaire au voyage, car le lieu que j'avais en vue était dans le fond des montagnes de la province de Kang Oeun là où se trouve à peine traces d'hommes. Quoiqu'il en soit que la chose dût réussir ou non, l'émigration est décidée. Deux familles avaient les maisons entièrement vides, ignorant le matin ce qu'elles mangeraient le soir. Les trois autres vendent leur maison avec leur mobilier et en retirent à peine 100 nhangs, sur lesquels il fallait payer beaucoup de dettes. Il fallait fixer le jour des départs ; mais chacun dans les cinq familles voulait partir le premier et n'avait qu'une pensée à savoir sortir de cet enfer pour aller chercher un Paradis, et on se disputait au point d'en venir à des airs de mésintelligence et de discorde. Grand Dieu ! quelle peine à tâcher de leur faire entendre raison ! Pour moi je confiai mon fils et ma fille à la charge de mon neveu et on décida que le départ d'une famille encore serait remis à quelque temps : Mais sans parler des enfants il y avait cinq femmes qu'on ne pouvait absolument retarder et qui soit à raison de l'âge, soit à défaut de savoir marcher ne pouvaient aller à pied. J'achète donc à grand' peine deux chevaux, puis encore un troisième pris entièrement sur le viatique, et n'ayant plus de ressources on alla trouver deux amis riches du village qui voulurent bien faire commander cinq litières et emprunter deux chevaux. Avec cet équipage nous partons. Les chevaux étaient bons et les valets remplissaient bien leur office ; et toutefois la première journée se fit à grand' peine. Notre tournure était fort suspecte. Ce n'était pas un cortège de nobles, et non plus de roturier ; mais surtout les accoutrements des chevaux étaient fort bizarres.

Dès le second jour il fallut changer. Nous laissons là les cinq litières et les femmes s'affublant de jupes sur la tête en guise de mantelets durent aller à cheval. La tournure de notre caravane était devenue celle de province, voir même de montagnards, et toutefois les passants et les aubergistes nous disaient de la Capitale : les plus malins riaient même en disant : Voilà des familles de Chrétiens : Et ainsi nos traces se remarquaient ; notre tournure donnait l'éveil partout et nos affaires se dévoilaient. En huit jours de marche tant bien que mal, nous arrivâmes enfin au but désiré. Nouvel embarras ! Pas de maison et aucune connaissance ! Nous parvînmes à emprunter une maison pour abriter tout le monde et cinq chevaux devenant embarrassant, je vendis de suite le mien pour nous procurer des vivres, puis acheter une cabane où les jambes pouvaient à peine s'étendre. Nous devions renvoyer les deux chevaux d'emprunt, mais faute de viatique, il nous fallut les garder un mois et leur nourriture consuma presque le

prix d'un cheval. Toutefois on parvint à les renvoyer et au retour on amena la famille laissée en arrière.

Sans que nous le sussions le temps de la culture se passait et l'hiver commençant les neiges s'accumulent et interceptent les voies de communication. Dans les environs aucune connaissance : Pas possible même de communiquer avec les voisins. Voilà plus de 40 personnes à mourir de faim.

(Dans la province de Kang Ouen les neiges tombent dans une abondance effrayante. Non seulement les routes sont interceptées, mais souvent on ne peut communiquer même dans le même village. Ceux qui n'ont pas de provision meurent de faim et sans de grandes précautions les maisons seraient ensevelies.

chasse aux bêtes)

Un cheval qui nous restait avait rongé et dévoré son énorme auge en bois ; les enfants criaient sans cesse demandant à manger : les grandes personnes elles-mêmes s'inquiètent et s'impatientent ; aucune chance de vie ne se présente ; partout sont pour nous des aspects de mort et la religion étant censée avoir causée cette épouvantable position, chacun de murmurer, de détester son sort pour s'être créé soi même cette infortune. Pour essayer de remédier à ce mal et d'apaiser ces agitations, la seule médecine opportune serait des vivres. Hors de là tout est vain, mais des vivres où en avoir ? Enfin sans savoir comment nous avions survécu l'hiver se passa, et le printemps arrivé permettait de circuler et de franchir la montagne. Apprenant qu'un riche bachelier nommé T'soi vivait à environ 70 lys de nous, je me rendis chez lui y restai deux jours, et lui ayant fait le tableau de l'horrible misère où se trouvaient nos familles, il s'entremet pour me faire obtenir une vingtaine d'hectolitres de riz non épluré. Pour éviter le prix de transport j'allai prier les habitants du pays qui s'y prêtèrent avec beaucoup de complaisance, de m'éplurer ce riz : puis j'en vendis une partie et fis transporter le reste en deux ou trois jours. Tout ce grain était payable à époque fixe à une société. Ayant ainsi terminé cette affaire j'essayai de nouveau de consoler tout notre monde et alors seulement je fus écouté ; la joie reparut parmi nous et on semblait vraiment s'aimer.

(Vraie mortification. Dès avant Sin iou instruments de pénitence.)

De ci de là nos emprunts s'élevaient à plus de 100 nhangs. En y allant de la sorte il n'y avait pas où s'arrêter ; mais si je parlais d'être sur mes gardes et d'économie tous les visages prenaient un air sombre et désolant. Il fallait couler doux. (Mémoire de Sin Pierre dit T'ai po.)

Telle est à peu près l'histoire de toutes les émigrations de nos Chrétiens ; mêmes fatigues, mêmes misères et aussi ; disons le, même protection de Dieu.

(Emigration ordinaire en ballots sur le dos, femmes et enfants suivent. Omnia mecum porto.)

(En 1805 saisie de quelques Chrétiens à Hai mi.)

La chrétienté se reconstituait. Malgré la saisie de quelques Chrétiens qui eut lieu à Hai mi en 1805, beaucoup avaient rallié sous les drapeaux. De nouveaux frères se recrutaient aussi : Les fidèles amenaient peu à peu quelques uns de leurs parents ou connaissances, et la dispersion forcée des brebis était un moyen dont Dieu se servait pour recueillir çà et là les quelques âmes d'élite qu'il s'était réservé dans ce pays³⁴⁴.

La pensée, le désir de tous se portait toujours sur la possession de Pasteurs. Ceux qui avaient eu le bonheur de participer aux sacrements se rappelaient la force qu'on y puise et les consolations vraies que l'on y éprouve. Ceux au contraire qui n'avaient pu jouir de cette faveur étaient poussés d'une sainte jalousie, et leur âme courbée sous le poids du péché, affamé du sacré banquet gémissait, languissait dans cette attente.

³⁴⁴ (Note de Daveluy) C'est ici qu'il faut mettre quelques détails sur la charité mutuelle des Chrétiens, leur presque communauté de biens, leurs visites réciproques etc. etc.

Tous en un mot soupiraient après le Prêtre ; tous priaient pour qu'il leur soit accordé. Dieu abandonnerait-il ses enfants ? Les principaux Chrétiens qui consacrèrent alors leurs efforts pour faire réussir les choses furent Ni Jean dit *Le tsin i*³⁴⁵ et Kouen Jean dit *Kei in i*. Ni Jean dont les efforts sincères et constants dataient de si loin était résolu de subir les chances et les fatigues du long et périlleux voyage de Péking. Il était résolu de cacher ses titres de noblesse et mêlé aux marchands aux valets qui accompagnent l'ambassade, il ne craignait pas de passer pour l'un des leurs et de subir tous les traitements en conséquence. Kouen Jean que nous avons signalé un peu plus haut n'avait pas la pensée de faire le voyage, mais il se donnait beaucoup de peine pour essayer de le faire réussir. Mais après les désastres et les trahisons de 1801, il y avait beaucoup de précautions à prendre, et on voulait d'abord tâcher de renouer les communications avec Péking à l'insçu de la majorité des Chrétiens, ce qui faisait disparaître une partie des dangers. L'argent était nécessaire, et l'argent manquait. On essaya de se mettre dans quelque grande entreprise pour consacrer là les larges bénéfices qui s'y trouvent, mais les choses ne tournant pas heureusement, on y fit que des dettes. Aucun moyen ne s'y présentant plus, on se détermina à faire appel au concours d'un grand nombre de Chrétiens et ceux ci répondant généreusement à la Capitale et dans les provinces, on recueillit la somme suffisante pour faire une tentative. Ce fut à cette époque que furent envoyés à Péking et de là en Europe les quelques documents qui existent sur la persécution de Corée et la lettre de l'Evêque de Péking étant datée de 1811, nous en concluons que ce voyage eut lieu vers la fin de l'année Kieng o 1810 et le retour au printemps de 1811, contrairement à la tradition qui semble mettre le départ à la fin de 1811 seulement. Nous ignorons par qui furent rédigés ces documents ; mais il est naturel de penser qu'ils furent au moins approuvés par les hommes qui s'occupèrent d'arranger le voyage, tous hommes instruits et capables, ayant eu part par eux-mêmes ou par leurs familles ou amis aux grands événements qui s'étaient passés. Les principaux dont les noms nous ont été conservés par la tradition sont Kouen Jean, dit *Kei in i*, Kouen No pangi un de ses parents, Ni Jean, dit *Le tsin i*, Tsio Justin, dit *tong siemi*, qui du fond de son exil voulut, dit-on prendre part à cette grande affaire, Hong Ou song i fils de Luc, dit *Nakmin i*, Tieng Iak iong nommé Jean, apostât, il est vrai, mais resté Chrétien dans le cœur, comme la suite le prouva (puisque revenu de son exil, il se livra à toutes les pratiques de la piété, de la méditation et de la mortification et mourut d'une manière bien consolante en vrai pénitent en l'année 1833 ou 34, après avoir vu le P. Pacifique. Il est auteur d'un livre qui nous a conservé les origines de la religion en Corée.)

Han Thomas du district de Mien t'sien au Nai p'o est signalé aussi comme ayant concouru aux dispositions de cette expédition, mais nous pensons que ce fut pour le matériel seulement. Outre la relation des événements de 1801, une lettre écrite, dit-on, par Kouen Jean au nom de tous était adressée à l'Evêque de Péking. Il y exposait d'une manière si touchante l'état des pauvres brebis restées sans pasteurs que tous les Prêtres de Péking ne purent retenir leurs larmes.

(Une lettre aussi au Pape où sont signalés les noms de 37 hommes, 3 vierges et 4 femmes martyrs. chercher cette lettre.)

Cependant Ni Jean chargé de ces dépêches se mit en route. Arrivé heureusement à Péking et ne sachant où chercher les Chrétiens il lui vint en pensée de chercher quelque boutique de tabac à priser dont la formule de confection a été importée en Chine par les missionnaires. Sur ce Dieu permit qu'il rencontra une de ces boutiques n'ayant sur sa porte aucun caractère superstitieux. Il y entra avec confiance et bientôt s'étant reconnu

³⁴⁵ 이여진 Yi Yeo-jin

mutuellement pour Chrétiens il obtint d'être conduit près de l'Evêque et lui remit les dépêches dont il était porteur.

(Copier ici les parties intéressantes de la lettre, voir les nouvelles lettres édifiantes.)

Le cœur de l'Evêque dut être bien ému. Toutefois, soit faute de missionnaires, soit qu'il crut les dangers trop grands encore pour envoyer quelque Prêtre, il ne put satisfaire au désir des Chrétiens Coréens et Ni Jean dût retourner sans aucune promesse. Son voyage toutefois eut le résultat heureux d'avoir renoué les relations avec la Chine et par là de soutenir merveilleusement le courage et l'espérance de l'Eglise Coréenne.

Il rapporta alors grand nombre d'images, médailles et autres objets religieux que l'on dut vendre à grand prix pour couvrir les immenses frais de voyage et payer les dettes contractées à cet effet : et dans cet état de gêne il fut même impossible d'en faire présent à ceux qui avaient généreusement contribué à l'avance aux frais de l'expédition. Or, comme la nature et l'homme sont les mêmes partout, beaucoup eurent la faiblesse de se piquer en voyant qu'il ne recevaient pas même cette petite récompense qu'ils croyaient avoir méritée ; et déçus d'une espérance qu'une intention plus pure n'aurait pas dû même leur laisser concevoir, plusieurs se laissèrent aller à de fâcheux murmures qui sans troubler la chrétienté auront bien quelques fâcheuses suites.

Ni Jean avait remis en même temps à l'Ev. de Péking une lettre des Coréens au Souv. Pontif. pour lui demander aussi des pasteurs.— Copier cette lettre ou quelques parties intéressantes — puis mettre ensuite : Ces secours si vivement désirés et si ardemment demandés, la pauvre Eglise de Corée devait les attendre longtemps encore, parce que le bras de la justice divine avait frappé sur l'Europe de coups terribles dont le contre coup se fit sentir dans les missions. La révolution avait bouleversé la France et détruit ses institutions religieuses, le chef Auguste de la Chrétienté était dans les fers, la Société de Jésus n'était plus ou commençait à peine à renaître de ses cendres, la congr. de St Lazare était dispersée et ruinée, celle des Miss. Etrang. plus heureuse avait pu conserver son organisation et ses chefs étaient retirés à Londres, mais ses biens avaient été confisqués. Les grandes familles de St Dominique et de St François que nous voyons aujourd'hui reparaître avec tant d'éclat n'étaient plus qu'un souvenir. Le clergé séculier dont les rangs avaient été éclaircis par les échafauds, les pontons et la Guyane avait trop de vides à combler pour fournir encore de nombreuses vocations à l'apostolat, le Collège de la Propagande à Rome eut peut-être envoyé des missionnaires, mais l'invasion française l'avait détruit et du fond de sa prison le Souv. Pontife réclamait en vain la restitution de ses biens, l'Eglise de Péking elle-même privée de secours et des renforts qui lui venaient de France, en butte à une cruelle persécution qui renversait ses temples, massacrait ses missionnaires et les forçait à prendre le chemin de l'exil et dissipait les fondements de son séminaire, l'Eglise de Péking, dis-je, ne pouvait plus suffire à ses propres besoins et ce n'était pas le moment de chercher à s'étendre. Enfin l'œuvre de la propagation de la foi n'était pas encore sortie des inépuisables trésors de la charité divine pour réparer tant de ruines, consolider ces édifices chancelants et envoyer des ouvriers évangéliques dont le zèle recueilleraient les épis jettés çà et là par l'orage et ferait croître une abondante moisson dans ces plaines arides de l'infidélité. Tel était l'état religieux du monde et des missions en particulier, lorsque les fervents Chrétiens de Corée firent une nouvelle tentation pour se procurer le bonheur d'avoir au milieu d'eux un prêtre qui put les diriger dans la voie du salut et on conçoit que leurs vœux n'aient pu être de suite réalisés.

Dieu voulait priver encore quelques temps cette Eglise de tout secours humain, mais sa main protectrice, pour être cachée, n'en était pas moins puissante ; c'était elle seule qui au milieu de ces tempêtes continuelles soutenait l'arbre de la croix planté sur le sol Coréen et l'y enfonçait plus profondément, et pour montrer que son œuvre est indestructible, il permit que de nouveaux orages vinssent l'affermir en voulant l'ébranler.

Les années 1812 Im sin et 1813 Kiei iou vinrent rappeler aux Chrétiens qu'ils devaient toujours être prêts à confesser le nom de J.C. et que la tranquillité ne devait pas être leur partage ici-bas. Ni Paul, dit Ie sam i³⁴⁶ oncle de Ni Pierre dit Seng Hoa, que nous avons vu plus haut envoyé en exil en 1802 avait enfin obtenu son élargissement en 1812. Il était à peine de retour que des rumeurs ayant eu lieu dans le district de Hong tsiou pour des causes que nous ignorons, le mandarin fit saisir quelques un de ses parents : mais ceux-ci le dénoncèrent et l'un deux même conduisit les satellites au village de Kai tsiki district de Keum san province de Tsien la où il s'était réfugié, et c'est là qu'il fut pris à la 6ème lune de cette même année 1812 et conduit à Hong tsiou. C'était pour la 3ème fois qu'il tombait entre les mains des mandarins. Sa volonté tint ferme sous les supplices : Il répondait avec courage et force aux interrogations, et le mandarin n'espérant plus rien obtenir de lui le condamne à mort. On ignore quels supplices il eut à subir pendant les six mois qu'il fut en prison. Des payens de ses amis l'engageaient à se conserver la vie : mais il répondit être décidé à mourir pour Dieu.

A la fin, c'était un jour de marché vers la fin de la 11ème lune, le mandarin résolut à le mettre à mort commande à deux vigoureux fustigateurs de le battre avec le bâton triangulaire. Après des coups sans nombre, Paul était sans mouvement, et le mandarin dit de voir s'il était encore en vie. Les bourreaux répondent qu'il est presque mort ; mais Paul se relève, s'assoie convenablement sur ses talons et demande de l'eau qu'on lui apporte. Alors il fait un grand signe de la croix et se verse de l'eau sur la tête pour se conférer le Baptême. (La circonstance du Baptême n'est pas rapporté par tous, mais le signe de la croix est mentionné par presque tous les déposants) puis regardant le mandarin il dit : Un pécheur tel que je suis, si vous me battez seulement ainsi ma mort est encore bien éloignée. Après quoi il indique qu'il faut le frapper sur les côtes, et en deux coups donnés comme il l'avait indiqué, il rendit le dernier soupir à l'âge de 43 ans environ. Paul avait toujours été assidu à la prière, la méditation et aux différentes pratiques de la Religion. Avant de commencer quelque'action, il se tenait quelque temps silencieux pour se recueillir, ce qui pouvait le faire passer pour un homme maladif ou un peu imbécille. Au moment de son martyre, trois jeunes gens passant non loin de là virent une lumière brillante qui s'élevait jusqu'au Ciel. Ils se disaient entre eux : Qu'est ce donc que cela ? Ce n'est pourtant pas du feu. C'est singulier ! Et ils continuèrent leur route. L'un d'eux Chrétien, de retour chez lui, appris après trois jours la nouvelle du martyre de Paul, et calculant le jour et l'heure, il reconnut que la lumière cadrait avec le martyre et il se mit à louer Dieu de ce prodige. Les parents et amis pays retirèrent son corps et lui firent les honneurs de la sépulture, mais ils furent bien étonnés de voir que ce corps livré aux tortures n'avait aucune trace de blessures, il était au contraire tout rayonnant. Chacun s'étant retiré, l'un d'eux voulut embrasser la Religion et la pratiqua de tout son cœur.

Un témoin oculaire de cette lumière extraordinaire vit encore aujourd'hui, ainsi que plusieurs témoins auriculaires de cette époque. Du plus un payen qui l'enterra vient encore de témoigner que son père et sa mère avaient vu le corps intact après tant de supplices. Le nom de Ie sam i (nom vulgaire de Paul) est longtemps resté proverbial parmi les satellites de Hong tsiou. Ils disaient aux Chrétiens dans les supplices : Il faut supporter les coups comme Ie sam i : Et après la mort des Chrétiens ne voyant pas de lumière extraordinaire, ils disaient : Celui-ci, sans doute, ne vaut pas Ie sam i. Cette persécution paraît avoir été particulière à Ni Paul, et ne pas s'être étendue plus loin, et c'est ce qui explique pourquoi le bruit de cette exécution ne se répandit guères au delà de quelques districts voisins.

(La révolte ayant eu lieu à la 12ème lune 1811, nous ne savons s'il faut placer en 1812 ou 1813 les martyrs suivants.)

Tacher de trouver quelques détails sur la révolte de la 12ème lune Im sin.

³⁴⁶ 이여삼 Yi Yeo-sam 李汝三 Paul (?-1812). Martyr.

L'année 1813 Kiei Iou vit s'élever une affaire un peu plus étendue dont nous n'avons pu connaître la cause et l'origine. Nous sommes même portés à croire qu'il y eut deux affaires distinctes dans différentes localités. Quoi qu'il en soit Hoang Paul qui déjà avait eu la gloire de confesser le Nom de J.C. en 1794

(un Chrétien assure qu'auparavant il avait subi persécution de la part de son propre père qui lui mit des charbons ardents entre les doigts, puis à l'anus sans pouvoir obtenir son apostasie)

fut pris dans le district de Porieng le 15 de la 4ème lune de cette année et conduit au tribunal de Hai mi. Beaucoup d'autres Chrétiens furent aussi pris à cette époque et emprisonnés avec lui. Interrogé par le mandarin sur son précepteur et ses complices, il répondit que son précepteur était mort, et ceux que vous appelez mes complices sont tous ici avec moi. Peu satisfait de cette réponse, on le pressa de dénoncer encore, et lui fait subir par trois fois le supplice de l'écartement des os des jambes et de la poncture des bâtons. Dans cette horrible torture il était ferme et confessa généreusement sa foi. Il fut donc déposé à la prison et après quelques mois de souffrance fut à la 8ème lune transporté au tribunal du gouverneur de Kong tsiou. A cette époque se trouvèrent dans les prisons de Kong tsiou beaucoup d'autres Chrétiens entre lesquels nous citerons Ouen Pierre et Tsiang Mathias. – Ouen Pierre était du village de Tekmeri au district de Kiel sieng et vivait dans une poterie payenne de ce pays. Converti avec son frère aîné et ne pouvait plus tenir dans ce lieu, il émigrèrent à Hoang si ol district de Hong tsiou encore dans une fabrique payenne³⁴⁷ et subirent d'abord persécution de la part du mandarin de cette ville, puis ayant été relâchés, ils se réfugièrent à Eu sil district de Ien san dans une fabrique Chrétienne. La persécution ayant éclaté et les Chrétiens de cette fabrique dénoncés, les deux frères se sauvèrent et furent pris à Tsil maro au district de Tsin tsaon, d'où conduits à la préfecture de Ien san. Ils y subirent un interrogatoire et furent envoyés au juge criminel à Kong tsiou. Là l'aîné eut la faiblesse d'apostasier et fut envoyé en exil ; mais Ouen Pierre ne se rendit pas et traduit devant le gouverneur, il y fut mis à toutes les épreuves, souffrit de cruelles tortures dans trois interrogatoires pendant lesquels il ne faiblit pas un instant et mourut glorieusement en prison, la nuit après la dernière question ; environ quinze jours après sa réclusion à Kong tsiou dans les premiers jours de la 10ème lune.

Tsiang Mathias dit Tai ouen i était aussi du village de Tek meri district de Kiel sieng. Ayant perdu de bonne heure ses parents et étant encore payen, il se mit d'abord au service chez autrui, puis s'aggrégea à une troupe de comédiens ambulants. Mais ayant eu le bonheur d'embrasser la Religion, il cessa de suite les excès de vie auxquels il s'adonnait, alla à la fabrique Chrétienne de Solt'ei au district de Keum san et y pratiqua avec ferveur. Cependant s'étant relâché, il prit concubine, sans cesser toutefois entièrement ses pratiques religieuses, et son épouse étant venue à mourir il se maria avec sa concubine et regrettait sans cesse ses égarements passés.

Il fut pris probablement vers la 8ème lune 1813 à Eu sil district de Ien san où il avait fui et conduit à Kong tsiou. Après avoir supporté courageusement de violents supplices, de nouvelles tortures et les horreurs de la faim lui arrachèrent l'apostasie. Mais bientôt excité par les Chrétiens prisonniers ; il se rétracta et se comporta dès lors d'une manière si ferme et si franche que les témoins du temps dont deux oculaires encore existants, ne tarissent pas en éloges sur sa foi et la ferveur de sa confession. Réuni dans cette prison à Hoang Paul, ils partagèrent les mêmes souffrances et tortures et toujours constants méritèrent d'être condamnés à mort. Quand ils se rendirent au supplice ils furent l'objet de la risée du peuple

³⁴⁷ (Note de Daveluy) Le Chrétien qui nous a fait ce récit paraît bien au courant des faits, toutefois il reste assez d'obscurité pour que nous n'osions pas le présenter en toute sécurité assurance.

assemblée. Mathias sans changer de couleur leur criait. Vous autres vous ne devriez pas rire, mais bien plutôt pleurer. Tous deux furent décapités ensemble le 19 de la 10ème lune année Kiei iou 1813. Paul avait 59 ans.

A ces trois martyrs nous devons ajouter un confesseur de la foi auquel Dieu n'accorda pas la palme. Le nommé Ioun Saing Ouen, de famille noble qui commençait à peine à pratiquer et n'avait encore appris que l'Angelus, fut aussi pris alors au district de Ien sang et transféré à Kong tsiou. Aucun supplice ne put lui arracher une apostasie et il aurait du partager la mort avec les autres : Mais s'étant fait un nom par une piété filiale remarquable, le gouverneur, d'après les usages du pays, dû à raison de cette piété lui diminuer sa peine et le condamne seulement à l'exil dans une province du Nord, d'où étant revenu en 1832 il se mit à apprendre les prières et la doctrine et pratiqua fidèlement jusqu'à sa mort. Tous les autres Chrétiens ayant été relâchés ou exilés ; cette affaire n'eut pas d'autres suites.

Le peu de succès du premier voyage à Péking n'avait pas abattu le courage et l'espérance des Chrétiens et on voulait faire de nouvelles tentatives. Mais la difficulté de se procurer des fonds avait augmenté par les mécontentements d'une partie de ceux qui avaient contribué à la première expédition. Malgré cela on ne se découragea pas et allant frapper à de nouvelles portes, soit à la capitale, soit en province, on parvint à recueillir de quoi subvenir aux frais d'une nouvelle route. C'est encore Ni Jean dit Le tsim i qui paraît encore s'être exposé aux fatigues et périls de l'entreprise. Il partit probablement à la fin de l'année 1812 ou peut-être à la fin de 1813. Son voyage fut heureux encore cette fois mais ses désirs ne furent pas comblés : Aucun Prêtre ne fut envoyé et probablement même pas promis. Après son retour Ni Jean qui avait eu l'honneur de renouer les relations avec la Chine et d'ouvrir la route à d'autres, ne paraît plus d'une manière saillante dans la chrétienté. Là paraît s'être borné sa mission et désormais il n'aidera plus ses frères que par ses exemples et ses exhortations. Dieu permit qu'il fut cruellement éprouvé en 1815 par la perte, coup sur coup, dans l'espace de trois mois, de sa mère, sa femme, son frère et sa belle sœur et d'un neveu. C'était sans doute pour épurer sa vertu. Il mourut tranquillement en 1833 à Eugi dans le district de Iang tsi.

Kouen Jean, dit Kei ini, qui lui aussi avait consacré tous ses soins et pris tant de peine fatigues pour tâcher de réintroduire les Prêtres en Corée, voyant qu'il ne pouvait réussir, disait souvent : Etant trop grand pécheur je ne puis m'attirer les regards favorables de Dieu, et il ne m'accorde pas l'objet de mes demandes et prières continuelles. Il était allé s'établir dans les montagnes pour pouvoir mieux diriger par lui même les affaires de la chrétienté. Un jour il dit à ceux qui étaient à ses côtés : Je ne suis pas loin de ma dernière heure, et après ma mort il y aura des trous sur ma poitrine. En effet peu de temps après il tomba gravement malade. A ses derniers moments un trou parut à sa poitrine, et après sa mort, cinq trous s'y étaient formés. Il mourut à la 3ème lune de l'année Kap sioul 1814, à l'âge de 47 ans.

Cette même année Kim Pie, dit Tsin ou termina son orageuse carrière. Né à Sol moi au district de Mien t'sien d'une famille honnête, il se livrait beaucoup aux superstitions et à la géosiope. Il avait environ 50 ans quand il entendit parler de la Religion, mais son cœur uniquement désireux des honneurs du siècle fut alors fermé à la voix de la grâce. Il put obtenir une petite fonction près du gouverneur de province, et revenu de là il résista encore aux sollicitations de son fils. Mais enfin touché de la grâce il abandonna toutes ses idées d'honneur, rompit avec ses amis et se mit à pratiquer tout de bon.

Il fut cité devant les tribunaux en 1791 et y confessa la foi.

On ne sait trop comment se termina cette affaire, mais sorti de là Pie eut toujours à souffrir et dû subir à différentes époques des interrogatoires et supplices devant les tribunaux de Hong tsiou, t'sieng tsiou et Kong tsiou. Successivement pris, relâché et repris à différentes époques, il fut une fois envoyé en exil, et il paraît probable qu'au milieu de tout cela, il se

racheta une fois la vie par l'apostasie. Revenu de l'exil il fut bientôt pris de nouveau en 1805 et conduit à la préfecture de Hai mi. Il y eut beaucoup à souffrir et ne paraît pas s'être démenti. Il ne fut pas mis à mort, mais les affaires traînant en longueur, il y fut sur le pied de prisonnier à terme indéfini, ayant beaucoup de souffrances, mais peu de tortures à endurer. Son caractère grave et digne lui concilia le respect et l'estime des prétoriens et des géoliers et il pratiquait sa Religion au sçu de tout le monde. Enfin après dix ans de réclusion supportée avec patience et sans violer sa foi ; il mourut dans cette ville de hai mi à l'âge de 76 ans le 20 de la 10ème lune 1814 Kapsioul. On ne sait pas au juste s'il mourut de maladie, de faim ou sous les coups ; mais les longues persécutions qu'il endura, jointes à sa mort qui fut celle d'un confesseur l'on rendu cher à toute la Chrétienté, et ses descendants ont donné à la Religion plusieurs martyrs ainsi que le premier prêtre Coréen martyr lui-même en 1846.

Nous ferons encore ici mention de Iou Siméon, dit Koeun Miengi, noble de province, originaire de Soiak kol au district de Mien t'sien. Son caractère était extrêmement bon : Il parlait peu et n'avait jamais à la bouche de paroles inutiles ou conversations mondaines : aussi l'appellait-on l'excellent homme, ou encore le fils pieux, à cause de sa belle conduite envers ses parents et des soins assidus qu'il leur prodiguait. Après la mort de ses parents aux jours de sacrifices, il redoublait de piété et tous les environs disaient : Il n'y a personne comme lui pour remplir tous les devoirs de la piété filiale. Ayant émigré à Hoang mosil district de teksan, il y fut instruit de la religion et avait 49 ans quand il l'embrassa. Depuis ce jour il abandonna toutes les superstitions et ne savait plus que servir et honorer Dieu. Baptisé par Ni tan Oueni qui faisait l'office de Prêtre au Nai p'o, sa ferveur redoubla : Il partageait ses revenus avec les pauvres et les malheureux et donna la liberté à tous ses esclaves ; puis ne faisait plus son occupation que d'écouter et exhorter les nombreux Chrétiens qui venaient chez lui. Il fut pris à la 5ème lune de l'année Sin iou et mis à de nombreuses et violentes tortures. Il les supporta avec constance. Plus tard il eut la faiblesse de déclarer où était ses livres de Religion, mais il tint ferme à ne dénoncer aucun Chrétien et refusa l'apostasie jusqu'à la fin. Condamné à l'exil il partit pour s'y rendre, alors âgé de 68 ans, et arrivé là resta fidèle à ses exercices, témoignant seulement le regret de n'avoir aucun livre de prières et mourut à genoux assis sur ses talons à la grande surprise et admiration des habitants du lieu. Il avait 82 ans. La tradition sur sa constance à ne pas renier la foi paraît assez digne de foi. Elle n'est pas assez claire toutefois pour nous enlever toute espèce de doute, ou du moins pour nous permettre de l'affirmer devant l'Eglise.

Si maintenant nous jettons un coup d'œil rapide sur les 15 années qui sont écoulées depuis la persécution générale, que voyons-nous ? Les malheureux fidèles réduits à l'extrémité par la haine de leurs ennemis se sont relevés et reformés en chrétienté. Ils ont repris les pratiques religieuses ; ils ont recommencé à s'instruire ; ils ont même eu le courage et la force de relater leur relation avec l'Eglise de Chine et la pensée d'envoyer quelques actes de leurs glorieux combats à leurs pères et frères d'Europe pour les associer à leurs souffrances, s'assurer le concours de leurs prières et les exciter à prendre en pitié la chrétienté de Corée. Ils sont, si l'on peut dire, comme le soldat au camp, n'ayant pas, il est vrai, d'engagement sérieux, mais sans cesse harcelé par l'ennemi. Quelques uns sont morts au champ d'honneur pour témoigner à tout le royaume que le Christianisme n'était pas éteint comme ses ennemis l'avaient prétendu : mais le corps n'a pas été entamé ; bien plus il a remplacé les vides de ses rangs, et trompant la surveillance de ses adversaires ; il a su saisir les occasions et étendre sa ligne d'action ; car au moment du sanglant désastre, les trois provinces de Kieng kei, T'siong t'sieng et Tsien la avaient seules des Chrétiens : Mais depuis les Chrétiens forcés dispersés ont envahi en grand la province Kieng siang pour se soustraire d'une part aux vexations et de l'autre pour exploiter les montagnes de ces pays, Dieu le permettant ainsi pour répandre son nom là où il n'était encore connu que par quelques rares exilés.

(Les émigrations sont journalières. quelques uns comptent 30, de là pauvres et sans amis. C'est passé en défaut. Les payens disent : à quoi bon s'attacher à eux.)

(Les deux provinces du nord Ham kieng et P'ieng an ont bien pu avoir quelques Chrétiens isolés, mais jusqu'à ce jour elles n'ont pas eu de chrétienté en règle. Nous avons un certain nombre de Chrétiens natifs de P'ieng an, mais convertis après leur émigration. Quand on leur parle d'évangéliser leur pays, ils disent la chose impossible. Cette province forme comme une race à part dont le caractère violent et un peu barbare est difficile à entamer, et on assure que celui qui essayerait de la propagande serait mis à mort secrètement par la famille. La province de Hoang Hai n'avait pas eu non plus jusqu'ici de chrétienté. Les descendants d'une exilée ont formé aujourd'hui un noyau qui donne quelque espoir, malgré de grandes difficultés qui sans un coup de la grâce la ferait probablement anéantir.)

Il fallait que cette riche province, le fondement du royaume et le foyer des antiques superstitions du culte des ancêtres mêlé aux pratique de la Religion de Foë, vit enfin les Chrétiens de près et fut témoins de leurs actes comme de leurs combats. Les Chrétiens avaient aussi pénétré dans la province de Kang Ouen et partout la Religion avait eu ses adeptes. Quand au nombre des fidèles n'ayant jamais pu connaître un chiffre approximatif depuis l'origine de la Religion dans ce pays, nous ne pouvons parler de ses accroissements et ou diminutions. C'est donc sur le pied que nous venons d'indiquer que va commencer l'année 1815 bien célèbre dans nos annales ; et si nous ne voyons pas une guerre générale, nous allons voir toute la force de l'attaque tomber sur la nouvelle province où les Chrétiens s'étaient établis, et causer par contre coup une violente commotion à toute la chrétienté.

Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 2. (Daveluy Volume 4 f. 229)

La récolte de 1814 avait complètement manqué et une famine épouvantable telle qu'on en rencontre peu dans les annales de ces temps modernes désolait toutes les provinces de la Corée.

(Nous faisons remarquer ici que la Corée n'ayant de relations commerciales avec aucun pays, elle ne peut en temps de disette recevoir de secours de l'étranger, ce qui rend les famines plus meurtrières que partout ailleurs. On assure aussi, que soit plus de précaution, soit protection de Dieu, les Chrétiens, toute proportions gardée meurent de faim en temps de disette en beaucoup plus petit nombre que les payens.)

Le peu de grain récolté ayant été consommé pendant l'hiver, le printemps présenta un spectacle encore plus affreux. Beaucoup périssaient chez eux par les tortures de la faim et un grand nombre aussi tombaient et expiraient sur les routes ou le besoin les avait fait s'aventurer. Au milieu de tant de maux un infâme traître nommé Tsien Tsi soun i se mit dans l'esprit de vivre aux dépens des Chrétiens. Il allait donc de chrétienté en chrétienté dans la province de Kieng siang mendiant et de l'argent et des vivres. Les Chrétiens lui donnaient et probablement beaucoup eu égard à leur misère complète. Mais bientôt toute ressource ayant été épuisée, ils ne purent continuer autant et peu satisfait des aumônes qu'il recevait il conçut le dessein de dénoncer les Chrétiens par vengeance, et pour pouvoir piller et se rassasier de leur petit avoir. Il savait aussi que la famine fait changer tous les esprit et se croyait sûr par avance de trouver écho près de satellites dont la cupidité ne manquerait pas d'être excitée par l'appât du pillage certain de tous les pauvres Chrétiens. Il alla donc faire sa dénonciation qui fut agréablement reçue, mais pour ne pas manquer son coup et saisir plus facilement sa proie, connaissant l'usage des Chrétiens de revenir toujours chez eux pour célébrer les grandes fêtes, il fut décidé que le premier coup serait frappé inopinément le jour de Pâques qui tombait cette année à la 2ème lune.

(Quelques uns disent le 22 de la 2de lune)

Ce jour arrivé, alors que par le fait les Chrétiens étaient réunis et célébraient ensemble la grande fête, le traître se mit à la tête des satellites et ils tombèrent tout à coup sur le village de Norai San au district de T'sieng song. Les Chrétiens qui pensaient peu à la persécution furent surpris et pensant d'abord que c'étaient des brigands, ils se mirent, ayant à leur tête Ko Joseph homme agile et vigoureux, à vouloir repousser la force par la force ; mais bientôt ayant su clairement qu'il y avait des ordres du mandarin, toute résistance cessa et Ko Joseph lui-même, devenu doux comme un agneau se laissa saisir, commençant ainsi le sacrifice que nous lui verrons glorieusement consommer. Un grand nombre de Chrétiens furent pris à cette première irruption et tous furent conduits au tribunal de Kieng tsiou d'où dépendait vraisemblablement leur district. Mais ce n'était pas assez : on avait, sans doute, pris ses mesures à l'avance, car très peu de temps après, une seconde irruption se fit par d'autres satellites sur le village de Merousan au district de Tsin po et les nombreux Chrétiens qui y furent saisis furent conduits à la préfecture criminelle de Antong dont ils dépendaient.

Le bruit de la persécution se répandit bientôt de toutes parts ; la terreur se mit parmi les Chrétiens et comme dans semblables circonstances, les uns prirent la fuite, les autres n'en ayant pas même les moyens, attendaient dans les trances l'heure de leur arrestation, passant les jours et les nuits partie sur les montagnes, revenant furtivement chez eux pour préparer quelque nourriture et regagnant de suite les repaires des bêtes fauves qui alors perdent à leurs yeux tout ce qu'elles ont de terrible. Jamais Chrétien poursuivi par les monstres de satellites n'a eu la pensée de craindre le tigre, l'ours ou semblable habitant des forêts. De tous côtés cependant des nombreuses saisies, furent faites et les prisons regorgeaient de Chrétiens. Les supplices de la question ne se firent pas attendre ; et on peut dire que chaque Chrétien emprisonné doit les endurer d'une manière plus ou moins longue et violente selon sa constance et ou sa position.

Au tribunal de Kieng tsiou les supplices et la faim arrachèrent bientôt l'apostasie d'un certain nombre, et quelques uns furent relâchés sous peu ; D'autres confessèrent hardiment le nom de J.C. et le firent connaître clairement à cette extrémité de la province de Kieng Siang. Sept d'entre eux, dit-on, consumés par la faim et les suites des tortures expirèrent en prison dans le cours de la 3ème lune, sans avoir eu le temps d'être transférés à un tribunal supérieur. Ce sont :

Pak Paul père de Pak T'sioun Sieng i³⁴⁸ ; Pak Jean, dit Koan Sie³⁴⁹, cousin germain du même. Veuf et nouvellement converti, il ne fut baptisé que pendant la persécution ; Ko san Kim Sie pang³⁵⁰, oncle naturel du même ; ainsi appelé parce qu'il venait du district de Ko San ; Kim Sa iri³⁵¹ de la province de Kieng Siang et trois autres dont les noms ne nous ont pas été conservés : mais sans vouloir faire aucune injure à aucun d'eux, nous dirons que les témoins et la tradition faisant défaut sur cette partie reculée et isolée, il nous est impossible de donner un témoignage quelconque. D'autres enfin constants dans leur confession de foi, furent bientôt envoyés au chef lieu de la province à Tai kou. Ce furent Sie André³⁵² avec sa femme Kou Barbe³⁵³ et son beau fils T'soi François, dit Ie oki³⁵⁴ ; Kim Alexis, dit Siou i³⁵⁵ ; Ko

³⁴⁸ 박춘성 Park Chun-seong.

³⁴⁹ 박관서 Park Gwan-seo

³⁵⁰ 김서방 Kim Seo-bang

³⁵¹ 김사일 Kim Sa-il

³⁵² 서석봉 Seo Seok-bong 徐碩奉 (?-1816) André. Bienheureux.

³⁵³ 최성열 Choe Seong-yeol 崔性悅 (1776-1816) Barbe. Martyre.

³⁵⁴ 최봉한 Choe Bong-han 崔奉漢 dit 여옥 Yeo-ok (1785?-1815) François. Bienheureux.

³⁵⁵ 김시우 Kim Si-woo 金時佑 1783-1816 Alexis. Bienheureux.

Pierre³⁵⁶ et son cadet Ko Joseph³⁵⁷ et enfin Kim Agathe Magdeleine³⁵⁸. Nous devons faire connaître chacun d'eux en quelques mots.

Nous ne savons rien sur Sie André grand' père maternel du Pak de Son Kol, sinon qu'après avoir encore supporté les supplices à Tai kou³⁵⁹, il y fut condamné mort et mourut dans la prison avant que la sentence ait pu être exécutée.

Sa femme T'soi Kou Barbe plus connue sous le nom de veuve Sie Barbe, était, dit-on, originaire de Han nai tsang pel au district de Hong tsiou. Elle avait un extérieur agréable, un caractère doux et patient et se faisait remarquer par une vertu peu commune.

Convertie dès avant 1801 elle perdit son mari et passa en secondes noces à Sie André ci-dessus. Prise le jour de Pâques, elle eut à supporter de violentes tortures, ce qu'elle fit courageusement. Un peu plus tard, elle fut encore horriblement maltraitée sous les coups du bâton triangulaire et de retour à la prison, elle semblait tourner à vouloir se conserver la vie. Son beau fils T'soi François alla l'exhorter à ne pas manquer une si belle occasion et l'engagea à donner ensemble leur vie pour Dieu ; et il la fortifia si bien que toute tentation disparut et elle tint ferme au milieu des diverses tortures. Transférée à Taikou, elle ne se démentit pas et fut déposée à la prison où nous la retrouverons bientôt.

T'soi François, dit le Ok i (branche de Tsien tsiou, oncle maternel de T'soi Jean martyr à Ouen tsiou en 1839) et connu de plusieurs sous le nom de Tsien kang i son nom d'enfance, était beau-fils des époux ci-dessus. Natif de Taraikol au district de Hong tsiou, il convertit avec sa mère dès lors dans les montagnes Mou sieng san. Apprenant le séjour du P.Tsiou à la Capitale, il s'y rendit avec sa mère et sa sœur. Sa mère y reçut les sacrements et l'Extrême Onction et mourut bientôt après. Sa sœur resta à Séoul chez Tieng Augustin et lui se retira en province où il voulait vivre célibataire, mais ayant vécu près de son cousin germain dès les commencements de son mariage, l'envie lui prit de faire comme lui et il se maria à la fille de Sie ci-dessus. Depuis il regrettait souvent de n'être pas resté garçon, mais pratiquant avec beaucoup de ferveur, il n'en vivait pas moins en bonne intelligence avec sa femme et ses beaux parents. Pris, comme nous l'avons vu, il dit aux Chrétiens de tout rejeter sur lui dans les interrogatoires devant le mandarin, et fut à cause de cela torturé plus que tous les autres ; mais toujours ferme et constant il ne se démentit pas un instant. Transféré à Tai kou il eut à subir coup sur coup des supplices atroces, et bien dès fois il en perdit connaissance, sans que son ardeur et son courage remarquables en fussent ébranlés. Quelques récits le signalent comme un des beaux confesseurs de la foi. Nous regrettons de n'avoir pas d'autres documents. Condamnés à mort, il périt sous les coups ou peu après dans la prison à l'âge d'un peu plus de 30 ans vers la 5ème lune de cette année Eul hai 1815.

Kim Alexis ; dit Si oui et très connu sous le nom de Kim Siou tsai était d'une famille noble du district de T'sieng iang (branche de Nien San). Il avait un caractère bon et souple et pratiquait avec une ferveur remarquable sa religion ; mais ayant tout le côté droit paralysé, il vivait très pauvrement et n'avait pu se marier. Il allait de côté et d'autre chez les Chrétiens et était soutenu par eux. Assez instruit et plein d'adresse, ne pouvant écrire de la main droite, il se servait de la gauche pour copier les livres et se procurer ainsi quelques ressources. Chez les Chrétiens il s'attachait surtout à leur expliquer la doctrine, instruisit et convertit beaucoup de payens et avait partout une réputation de ferveur et de capacité peu communes. Ayant suivi les Chrétiens à Morai san, il fut témoin de la saisie du jour de Pâques, mais n'ayant pas été

³⁵⁶ 고성대 Go Seong-dae 高聖大 (?-1816) Pierre. Bienheureux.

³⁵⁷ 고성운 Go Seong-un 高聖云 (?-1816) Joseph. Bienheureux.

³⁵⁸ 김윤덕 Kim Yun-deok 金允德 (1765?-1815). Agathe Madeleine. Bienheureuse.

³⁵⁹ 대구 Daegu

lui-même pris, il se mit à pleurer. Qu'as-tu donc à pleurer, lui disent les satellites ? Moi aussi je suis Chrétien, répondit-il, mais parce que je suis estropié, vous ne voulez pas me prendre. C'est ce qui me fait verser des larmes. — Les satellites lui dirent : Si tel est ton désir, viens aussi avec nous.— Et aussitôt il les suivit d'un air content et joyeux. Traduit devant le tribunal de Kieng tsiou, il eut, malgré son état de maladie, de violents supplices à endurer, mais ferme et constant il fit l'admiration de ses juges.

(Quelque connaissance des lettres jointe à une grande facilité de parler excitèrent son zèle et il développa plusieurs fois devant les tribunaux les principaux articles de foi, l'existence d'un Dieu créateur, l'Incarnation et la Rédemption, les peines et récompenses futures, etc.)

Transféré à Tai kou, il fut cité devant le juge criminel, puis devant le gouverneur qui lui dit : On dit que tu adores Jésus ; mais ce Jésus qui est-ce autre chose qu'un homme mort sous les coups de ceux qui l'ont crucifié. Or, quelle raison pour adorer un homme tué par d'autres et qu'y a-t-il de si beau dans sa mort ? —

Alexis répondit : Pendant une inondation de neuf années, le roi Ha ou Si circula de tous côtés l'espace de huit ans pour tacher de sauver son peuple (histoire de Chine) et par trois fois venant à passer vis à vis la porte de son palais, il refusa d'y entrer. Personne ne niera que ce soit bien beau de sa part. Or, ce roi qui n'a eu en vue que le salut du corps de son peuple, fut signalé tous les âges pour sa bonté surprenante. Notre Seigneur Jésus souffrit et mourut, lui, pour sauver les âmes de tous les hommes, de toutes les parties de l'univers. Pourrait-on regarder comme homme celui qui ne servirait pas un tel bienfaiteur ? Vous aussi, gouverneur, qui êtes un homme, ajouta-t-il, vous devez remercier et adorer Jésus et embrasser sa Religion.— Le gouverneur fut confus et sa honte se changeant en colère, il commanda de fermer la bouche à Alexis en lui brisant la mâchoire, et fit augmenter les tortures. Alexis fidèle dans la confession de son Dieu fut condamné à mort, signa sa sentence et en attendait l'exécution dans la prison. Ne pouvant pas comme les autres prisonniers faire des souliers de paille, il ne pouvait se procurer aucun secours, et de plus ne pouvant faire de temps en temps ce petit cadeau à la femme qui apportait de la nourriture, elle lui en faisait quelques reproches et était peu disposée à le servir. Affaibli par les supplices et dévoré par la faim, il mourut dans la prison environ deux mois après son arrivée à Taikou à la 5ème ou 6ème lune de cette année 1815, âgé de 34ans.

Son infirmité, son adresse, ses talents et son état de virginité l'ont rendu fort cher aux Chrétiens et il est considéré à bon droit comme un des beaux confesseurs de la foi qui ait fait honneur à la Religion dans ce pays.

Les deux frères Ko Joseph, dit Le pin i et Pierre dit Sieng iri son frère cadet étaient du village de Piel am au district de Teksan. Instruits de la Religion par leurs parents, ils pratiquèrent dès l'enfance ; mais Pierre avait le caractère assez violent et tout le monde le craignait.

(Ils se faisaient remarquer par une piété filiale peu commune et pendant 8 mois de maladie de leur père tous les jours ils priaient pour lui à heure fixe avec une ferveur qui édifiait tout le village. Leur bonne harmonie avec tous, leur assiduité à la lecture et à l'exhortation des Chrétiens les faisaient aussi admirer de tous)

Pris à Tsie kou ri kol au district de Kosan en 1801, il fut conduit à Tsien tsiou où après avoir confessé courageusement sa foi, il succomba à la tentation de se conserver la vie et fut mis en liberté. Depuis il regrettait souvent sa faute et disait : Il me faut un coup de sabre pour faire pénitence de cet énorme crime. Ayant par la suite émigré avec son frère à Norai san au district de T'sieng song, ils furent pris tous les deux le jour de Pasques comme nous l'avons rapporté, et tenant ferme au milieu de tous les supplices ils furent envoyés à Tai kou et méritèrent par leur constance d'entendre prononcer leur sentence de mort. Nous les retrouverons bientôt sur le théâtre de l'honneur.

Enfin Kim Agathe Magdeleine tante maternelle de Pak T'sioun sieng i était née à Eun tsai district de Siang tsiou prov. de Kieng Siang. Elle avait été mariée à un nommé Kim à An pai district de Ien P'ong et devint mère de Sioun teuk i appelé plus tard Oun pin i et est connue de beaucoup sous ce nom. Après s'être fait Chrétienne, elle émigra près des Chrétiens à Morai san et y ayant été prise avec les autres, elle subit de graves supplices avec courage et patience. Citée de nouveau le mandarin lui dit : Une ignorante comme toi par quelle idée veux-tu donc mourir ? Elle répondit : Quoique vil et ignorant qui pourrait méconnaître les bienfaits du Dieu Créateur, et oser le renier ? Elle est mise de nouveau aux tortures, mais sans succès, et elle fut transférée au tribunal de Tai kou où nous l'admirerons sous peu.

Ainsi parmi les Chrétiens conduits au tribunal de Kieng tsiou, malgré la faiblesse d'un grand nombre, nous avons eu la consolation de voir beaucoup de fidèles confesseurs dont les uns ont déjà terminé leur carrière de souffrances et les autres, à savoir : T'soi Kou Barbe, les deux frères Ko et Kim Agathe Magdeleine nous édifieront de nouveau après que nous aurons jetté un coup d'œil sur le tribunal de An tong où nous avons vu les Chrétiens emprisonnés dès le commencement. Ici encore quel triste spectacle pour les cœurs Chrétiens, car il faut bien l'avouer, le plus grand nombre des captifs voulut se racheter la vie par une déplorable défection, ce qui n'étonnera personne si l'on réfléchit que la pauvre nature humaine est la même partout. Mais sans fixer d'avantage les yeux sur ce tableau lugubre, édifions-nous de la constance de ceux de nos frères, que la chute des autres nous fera paraître d'autant plus admirable.

Nous y trouvons d'abord Kim Mieng siouki natif du district de Hong tsiou qui pratiquait dès avant 1801. Sa pauvreté le força à émigrer au district de Ien P'ong près des Chrétiens ; mais ceux-ci ayant été pris et conduits à la Capitale à la grande persécution, Mieng Siou ki émigra au district de tsin po. C'est là qu'il vivait en 1815 dans la viduité, ayant seulement avec lui son fils Tsiang poki âgé de 19 ans et encore garçon et une fille à peu près parvenue à l'âge nubile quand éclata la persécution. Pleins de ferveur le père et le fils se plaisaient à faire beaucoup d'aumônes et les satellites arrivant les trois membres de cette famille furent pris et conduits à An tong. Peu après la jeune fille fut ravie par les satellites sans qu'on en ait eu jamais plus de nouvelles : Mais Mieng Siouki et son fils subirent avec constance et joie les différentes tortures qui leur furent appliquées et fidèles à leur foi ne se démentirent pas. En peu de temps consumés par la faim et les suites des supplices, ils moururent tous deux dans cette même prison de Antong vers la 3ème lune de cette année 1815.

(Le père et le fils n'ayant été baptisés qu'à cette persécution, leur nom de Baptême est inconnu. Ce fut un peu un usage chez les Chrétiens de baptiser au moment des persécutions à peu près tous ceux qui pratiquaient pour ne pas les exposer à mourir sans ce sacrement, et nous voyons en effet qu'en 1815 Kim Ambroise donna le Baptême en masse à tous instruits et ou non instruits.)

Mieng Siouk avait alors 51 ans

Là encore mourut d'une manière bien consolante T'soi André père de T'soi Seng siou. Pris au district de Tsin po par les satellites de cette ville, il resta un mois dans cette prison et y subit quatre ou cinq fois les supplices de la question, sans manquer à la fidélité qu'il devait à Dieu. Transféré ensuite devant le juge criminel de An tong, il témoigna la même constance et après des supplices atroces il fut reporté presque mourant à la prison par les geoliers. C'est alors que son frère cadet Martin, qui, par désir vivait dans le célibat, apprit la prise d'André et vint le trouver pour le consoler et le servir. André était alors censé recevoir de la préfecture une ration de six poignées de riz par jour, mais à raison de la disette tout était soustrait par les satellites et les geoliers et presque rien ne lui parvenait. Martin pour conserver la vie à son frère aîné alla se présenter devant le mandarin, lui fit connaître les fraudes et obtint que la

ration désignée parvint à son frère. Les satellites furieux de se voir ainsi frustrés de leur profit dirent à Martin : A cause de toi nous n'y tiendrons pas, vilain coquin, mais ne serais-tu pas aussi Chrétien par hasard ? Martin répondit affirmativement. Sur ce les satellites se dirent entre eux : Puisqu'il est Chrétien pourquoi ne pas nous défaire de cet être là ? Et ils se mettent en nombre à le frapper des pieds d'une manière atroce et pendant fort longtemps. Ceci se passait le soir et le lendemain matin Martin expirait à l'âge de 56 à la 3ème lune 1815. Dans cette même ville de Antong. Pour André resté sans secours à la prison, il tint ferme et après de longues souffrances et privations, il y mourut, sans doute des suites de la faim vers la 11ème lune de cette même année.

Nous mentionnerons encore ici un Chrétien nommé Pak et son épouse grands père et mère de Pak Alexis vivant aujourd'hui au district de Tsieng san. Pris tous les deux à cette époque au district de Tsin po, ils ne se laissèrent, dit-on, pas ébranler dans les supplices et de tribunal en tribunal arrivèrent jusqu'à celui de Tai kou et c'est dans cette prison qu'ils moururent. N'ayant aucun détail sur eux, nous n'aurons plus à en reparler. Mais attachons-nous à faire connaître ici

Ni Anne ³⁶⁰, Kim François ³⁶¹ et Kim Jacques ³⁶² qui devons nous édifier incessamment et d'abord Ni Anne connue dans la chrétienté sous le nom de mère de Tsion aki était du village de Nop heum moi au district de Teksan descendant d'une famille noble, et sœur de Ni Sieng sam i mort en 1827 dans les prisons de Tsien tsiou. Douée de belles qualités du corps et de l'esprit, elle avait en outre une grande fermeté et pratiquait la Religion avec une ferveur peu commune. Elle avait résolu de garder la virginité, mais bientôt après son âge la faisant trop remarquer des payens et sa famille ne pouvant plus tenir contre mille vexations, elle se détermina à fuir et à se retirer loin de là dans une maison où vivaient quelques vierges réunies. Un batelier Chrétien du nom de Pak se chargea de l'y conduire

Mais quand elle fut entre ses mains il ne put résister à la tentation, lui fait violence et comme il était alors sans femme, en fait sa propriété. Malgré sa désolation force fut à Anne d'en passer par là. Un enfant leur naquit : il fut appelé Tsong aki et peu d'années après Anne devenue veuve continua à remplir fidèlement tous ses devoirs.

On s'étonnera peut-être qu'Anne ait consenti à vivre avec un vil batelier : mais outre que nous ne connaissons pas tous les détails de cet enlèvement, nous ferons remarquer qu'il y a dans ce pays un proverbe, on peut dire transformé en usage, portant que toute femme sans propriétaire devient la chose du premier qui l'accapare. Or le batelier l'avait réduite à sa possession, un procès n'eut aboutit à rien. Il eut fallu qu'Anne fut résolue à subir force mauvais traitements pour éviter les approches de cet homme, et encore sortie de là, où aller ? En chemin elle fut devenue la proie de quelques autre.

Elle dut donc penser qu'après avoir perdu son honneur et sa virginité, il valait mieux se taire et contracter mariage avec ce Chrétien : Ce qu'elle pouvait licitement. Du reste par suite de l'usage, l'esprit des femmes de ce pays, sans doute, est porté en pareil cas à se regarder réellement comme enchainées et elles ne pensent pas à la possibilité de se délivrer. Les exemples sont nombreux. Inutile d'ajouter que ces usages et ces idées n'ont plus lieu parmi les Chrétiens, et nous avons un certain nombre de nos veuves enlevées par des payens, s'en débarrasser à la fin par des résistances opiniâtres et à toute outrance : mais pour arriver là il ne faut rien ménager.

En 1815 prise par les satellites de Tsin po, elle fut mise à la question dans cette ville, et le mandarin n'ayant pu rien obtenir, elle fut envoyée au tribunal de Tai kou où de nouveaux

³⁶⁰ 이시임 Yi Si-im 李時壬 (1782-1816) Anne. Bienheureuse.

³⁶¹ 김희성 Kim Hui-seong 金稀成 ou 경서 Gyeong-seo (1765-1816) François. Bienheureux.

³⁶² 김화춘 Kim Hwa-chun 金若古排 (김약고배) (?-1816) Jacques. Bienheureux.

supplices n'ébranlèrent pas son courage et sa constance, et elle fut condamnée à mort, comme nous verrons plus loin.

Kim François, dit Kieng Sie, était du village de Le Sa ol au district de Niei San. D'une famille aisée il s'appliquait à l'étude des lettres et son père Kim André, dit Koang ouk i, fervent Chrétien lui donna toutes les instructions désirables. Celui ci ayant été pris à la persécution de 1801 profita de toutes les occasions pour recommander à sa famille de suivre ses traces, de s'exercer à la charité envers Dieu et le prochain, de vivre en bonne harmonie entre eux et avec les voisins et de servir Dieu et sauver leur âme par la pratique de la mortification, après quoi il fut décapité, comme nous l'avons vu plus haut. La ferveur de François augmenta dès lors de plus en plus, et méprisant toutes les choses temporelles, il laissa là tout son avoir et se retira dans les montagnes Il ou el san, au village de Ko teun tsiang i district de Ieng iang, province de Kieng siang. Arrivé là il vécut de racine et de glands et depuis ce temps garda la continence. Chaque année pendant le carême il observait un jeûne rigoureux, se livrait à toutes les pratiques de la mortification et son caractère devint si doux par les efforts qu'il fit pour le dompter que chacun en faisait l'éloge. A la 3ème lune de 1815, le traître Tsin Tsi son i vint inopinément accompagné de satellites de An tong. François se trouvait alors sur la montagne à travailler. Les satellites lui ayant crié de descendre, il dit à son fils Moun aki : Pour moi, c'est l'ordre de Dieu, je dois me rendre ; mai toi ne viens pas avec moi. Soigne bien toute la famille, surtout prends soin de ta grand'mère. Après ces mots il descendit tout joyeux, traite généreusement les satellites et le traître lui-même, fait ses adieux à sa mère en lui recommandant de ne pas trop s'affliger et la consolant par de bonnes paroles : Puis s'adressant à sa femme il lui recommande d'être bien soumise à sa mère et de la bien soigner, de bien instruire ses enfants et enfin de marcher sur ses traces. Après quoi il suit les satellites d'un air aisé et content. Arrivé à la ville de An tong, il subit avec constance une interrogatoire et peu de jour après fut transféré à Tai kou où ne laissant rien à espérer, il fut bientôt condamné à mort, comme la suite le montrera.

Enfin Kim Jacques, dit Hoa T'sioun i, sur lequel il nous reste peu de documents était d'une famille de Sou tani district de T'sieng iang, émigré ensuite au village de T'sieng na tong, district de Porieng. D'un caractère doux et patient, il ne manquait toutefois pas d'énergie. Très fidèle observateur des règles de l'Eglise il se faisait remarquer par son assiduité à la prière et aux lectures pieuses. Pris on ne sait dans quel lieu, en 1815, il fut conduit à la préfecture d'An tong où résistant à toutes les sollicitations et ne se laissant pas ébranler par les violents supplices qu'on lui infligea, il fut aussi transféré à Tai kou où nous le rencontrerons de nouveau.

Ainsi sans parler de diverses petites préfectures ou les Chrétiens ne furent guères qu'en passant et dont nous ne parlons pas pour ne pas embrouiller les faits, déjà le nom du Sauveur Jésus avait trouvé dans les deux sexes de nombreux et fidèles confesseurs vis à vis des tribunaux de Kieng tsiou et d'Antong, deux des plus importants, sans contredit, de l'immense province de Kieng siang, et la foi Chrétienne ainsi scellée de sang plantait ses racines dans ce nouveau pays.

Plusieurs de ces compagnons athlètes étaient morts dans l'arène d'une manière prématurée, si l'on peut ainsi parler, les survivants c'est à dire les trois dont nous avons parlé en dernier lieu joints aux quatre sortis du tribunal de Keing tsiou sont réservés à paraître sur le théâtre de Tai kou ; (le gouverneur de Tai kou Kim si keun i) immense ville, peut-être la seconde du royaume, et métropole de toute la province. C'est là que nous verrons le dénouement de leurs combats.

Cependant les arrestations avaient eu lieu de toutes parts, les uns livrés par le traître, d'autres dénoncés par des frères auxquels la violence des tourments arrachait de fatals aveux,

et les prisons se remplissaient. Le 23 de la 4ème lune fut arrêté au village de Ou lien pat, district de An tong, Kim André avec beaucoup d'autres Chrétiens. Et nous ne pouvons ne pas donner quelques détails sur cet homme si connu dans la chrétienté par ses vertus comme par son courage.

Kim André, dit kiei ouen i et dont le nom légal est Tsiong han³⁶³ i était du village de Sol moi au district de Mien t'sien et fils de Kim Pie dont on a vu la vie.

Dès l'enfance fidèle aux instructions de ses parents, il apprit à servir et honorer Dieu. Les persécutions continuelles auxquelles son père fut en but pendant plus de 20 ans formèrent son cœur à l'école du malheur, et le détachant de tout ce qu'il y a de séduisant dans le monde, ne firent que corroborer sa foi et développèrent le germe de vertu qu'il avait reçu du Ciel, tout en le préparant aux dures épreuves qui lui étaient réservées. André dont la famille était ainsi poursuivie et proscrite se vit bientôt obligé de quitter ses parents et amis et avec sa patrie les tombeaux de ses pères. Il alla donc s'établir dans un pays inconnu, tout au fond des montagnes à Ou lien pat au district d'Antong province de Kieng siang et y restant caché il s'occupa uniquement pendant dix sept ans à l'exercice des vertus. Assidu à la prières et aux lectures pieuses, il transcrivit encore beaucoup de livres pour aider les Chrétiens à la pratique de leurs devoirs. En carême il jeûnait habituellement tous les jours, sans parler des mortifications ordinaires qu'il s'imposait. Une de ses principales occupations fut toujours l'instruction et l'exhortation des Chrétiens et il s'y livrait avec un tel zèle que souvent il les prolongeait au delà du milieu de la nuit. Jaloux aussi de répandre la foi parmi les infidèles, il en instruisit beaucoup et les convertit autant par la force des paroles que par l'efficacité de ses prières et de ses vertus. Pour nourriture il ne prenait guères que du millet cuit et du sel, et s'il ne pouvait s'en procurer, il se soutenait la vie avec des fleurs d'arbres, des glands, des racines et légumes sauvages ou autres choses semblables. Jamais la pensée de quelque nourriture agréable au goût ne lui venait et toujours il était un modèle de joie pour tous, toujours égale et rempli de la même assiduité. C'est dans l'exercice de toutes les vertus qu'il rencontra la persécution de 1815. Arrêté par les satellites de Antong le 23 de la 4ème lune il fut conduit devant le juge criminel de cette ville qui s'efforça d'obtenir de lui une apostasie, mais n'y ayant pas réussi, il le fit déposer à la prison, et deux jours après sur l'ordre du gouverneur, après avoir reçu une volée de coups sur les jambes, il fut transféré à Tai kou. Il arrivait à la porte de ce tribunal quand il rencontra une Chrétienne sortant de l'interrogatoire et s'en allant. Il lui demanda ce qu'il en est, elle lui répond avoir apostasié et s'en retourner libre. C'était Kim Agathe Magdeleine que nous avons vue ferme dans les supplices au tribunal de Kieng tsiou et qui arrivée à Taikou, ne pouvant plus supporter la violence des tourments avait eu la faiblesse de renier sa foi. André lui dit en soupirant : Vous perdez là une bien belle occasion, et qu'attendez-vous donc pour ne pas vouloir mourir maintenant ? Vous vous en allez de la sorte ; mais combien d'années vivrez-vous donc ? Elle répond : Quoique je m'en aille ainsi, comment savoir si je ne mourrai pas aujourd'hui ou demain ? – S'il en est ainsi répond André n'est ce pas bien pire que de faire maintenant une bonne mort ? Puis il continue à l'exhorter par des paroles de tonnerre qui lui font ouvrir les yeux et elle rentre avec lui – Les satellites la frappent, la grondent et la repoussent ; mais ne les écoutant pas, elle veut aller jusques vis à vis du mandarin. Les geoliers l'en empêchent, mais saisissant un bon moment, elle se glisse arrive devant lui et s'assoie. Celui-ci la reconnaît et lui dit : Je t'avais relachée pourquoi reviens-tu donc encore ? – Elle répond : Tout à l'heure trop faible pour supporter les supplices, j'ai renié mon Dieu, mais en y pensant, je m'en repens et reviens devant vous : Devrais-je mourir, comment pourrai-je renier Dieu ? Le mandarin la traite de folle et la fait chasser, mais elle parvint à retourner près de lui et se rétracte encore à haute voix. Le mandarin irrité la fait lier

³⁶³ 김계원 Kim Gye-won, ou 증한 Jong-han 金宗漢 (?-1816) André. Bienheureux.

et battre en grand ; ses chairs tombent en lambeaux, ses os sortent de toutes parts et perdant connaissance, elle fut transportée à la prison ou elle mourut presque en y entrant. C'était au commencement de la 5ème lune. Elle avait 50 ans. On peut juger par là des ressources qu'avait André pour émouvoir et convertir les cœurs. Cité devant le tribunal on voulut le faire apostasier, et il fut tenté de toutes les manières. Tout étant inutile on lui fit donner une volée de coups sur les jambes et on envoya une dépêche au Gouvernement. La réponse fut qu'il fallait obtenir sa soumission, et sur son refus il fut battu pour la 3ème fois. Définitivement inébranlable il prit place parmi les 7 Chrétiens condamnés dont nous avons parlé, ou plutôt il prit la place de Kim Agathe Magdeleine à qui ses paroles venaient de faire cueillir la palme, et recompléta ainsi le nombre primitif de sept. Ces généreux confesseurs tous sous le poids d'une condamnation à mort, attendaient le moment de leur exécution : Mais Dieu qui avait ses desseins permit qu'il y eut surcis et les prisonniers commencèrent dès lors dans la prison un nouveau genre de vie, où les tortures mises de côté furent remplacées par les privations, la faim et des vexations de tout genre ; et pendant bien des mois nous les admirerons dans cette vie mourante, dans ce long martyr de tous les jours.

Les arrestations de Chrétiens ne semblent pas être renouvelées après la 5ème lune de cette année, c'est à dire qu'elles eurent lieu pendant plus de deux mois. La plupart avaient eu lieu dans la grande province de Kieng Siang, premier foyer de ce grand incendie, mais les dénonciations arrachées par les supplices aux malheureux Chrétiens firent aussi saisir un grand nombre de personnes dans les provinces de T'siong t'sieng et quelques uns même dans la province de Kang Ouen. Si maintenant nous considérons que, outre les Chrétiens relâchés ou décédés dans les diverses préfectures de la province, il y eut à la fois plus de cent incarcérés dans les prisons de Tai kou sa métropole, il sera facile de conclure que le nombre de saisis porté à plus de 200 par les monuments de l'époque, est loin d'être exagéré. Parmi ce grand nombre, les lettres écrites par Kim André de sa prison et conservées jusqu'à nos jours, ainsi qu'une relation de témoin presque oculaire, nous donnent le témoignage bien consolant qu'une partie bien considérable resta fidèle à son Dieu jusqu'à la mort.

(Plusieurs d'entre eux sont signalés aussi comme ayant développé avec courage et lucidité les principaux articles de notre Ste Religion devant les différents tribunaux où ils furent traduits.)

Une grande quantité sans avoir succombé à l'apostasie périt misérablement dans les prisons au milieu des horreurs de la faim ce qui se concevra facilement par qui connaîtra le régime des prisons de ces pays où certaines rations sont bien assignées par la préfecture à ceux des prisonniers qui n'ont aucune ressource ; mais passant par nombre de mains, chacun en soustrait quelque partie à son gré, et ce qui parvient au pauvre patient se réduit à quelques grains de riz insuffisants pour soutenir son existence. A plus forte raison en 1815 où une famine atroce mettait à la gêne les plus aisés, satellites, prétoriens, geoliers, fustigateurs et autres durent-ils mettre une large main sur les vivres donnés par les Chrétiens considérés comme des êtres dégradés et indignes de faire partie de la race humaine.

Au milieu de la confusion des procès journaliers, beaucoup de Chrétiens pris dans la province de T'siong t'sieng dont un grand nombre n'étaient pas non plus apostâts, furent renvoyés pour être définitivement jugés et punis dans leur propre préfecture ou province, et ici encore des témoins de l'époque assurent qu'une vingtaine au moins après s'être trainés à grand' peine sur les routes pendant quelques jours, périrent aussi de faim ou des suites de leurs blessures, les uns sur le bord des routes, où les conducteurs les abandonnaient, les autres dans les auberges où le défaut de viatique ne leur permettait pas de se réconforter.

Enfin grand nombre d'autres cédant à la tentation, se rachetèrent la vie par une honteuse défection ; une partie fut simplement relâchée et beaucoup envoyés en exil dans les diverses provinces du royaume ; et vers le milieu de l'été il ne restait que peu de confesseurs

aux prisons de Taikou. – Parmi eux nous pouvons encore citer An T'siem tsi dit T'si riongi³⁶⁴ natif du district de Po eun et grand père maternel de Kim mieng hoa de Tong niak kol, qui mourut après avoir entendu sa condamnation, de la peste ou de la faim dans les prisons de Taikou. Il était âgé environ de 50 ans. Et Ni Ioun tsiipi second mari de la mère de Ni Benoit de Ken sa ma kol, non encore baptisé, il fut pris à Ou lien pat avec Kim André, et mourut dit-on, sans apostasie de faim et d'épuisement dans les prisons de Tai kou.

Nous regrettons bien que tant d'autres noms honorables ne nous soient pas parvenus : mais il suit de ce que nous avons pu rapporter que la persécution de 1815, sans avoir été générale dans tout le royaume fut au moins très violente. La lacheté de beaucoup fut compensée par un grand nombre de fidèles témoins que Dieu s'était réservés. Ce saint nom fut alors prêché à des peuples qui jusqu'alors ne l'avaient pas connu : l'Eglise triomphante y fit une ample moisson, l'Eglise militant y acquit de nouveaux lauriers et l'Eglise de Corée en particulier, au lieu de s'en trouver ébranlée, pris racine dans ces nouvelles localités qui aujourd'hui nous amènent encore quelques nouveaux prosélytes. Nous ferons remarquer enfin que dans cette persécution, le sexe féminin fut moins épargné qu'auparavant. En 1801 nous ne voyons saisies que quelques femmes et encore dans les familles les plus éminentes et par la même les plus compromises aux yeux de l'Etat.

(La plupart des femmes ne furent ni saisies ni poursuivies de vexations : Elles furent seulement ruinées par la déprédation des biens de leurs maris et se retirèrent presque toutes avec leurs les enfants.)

Cette fois les satellites plus livrés à eux-mêmes firent souvent main basse indistinctement sur tout ce qu'ils rencontraient, et proportion gardée, le nombre de saisies des femmes paraît avoir bien augmenté. C'est que le mépris pour la race des Chrétiens s'était répandu par toutes les provinces par les instructions du gouvernement et que chacun se faisait comme un devoir d'en anéantir la race :

Arbitrati sunt se obsequium praestare Deo : et nous verrons plus tard qu'il y eut encore progrès. Procédé tout à fait contraire à l'esprit et aux usages de ce pays où les femmes ne sont pour ainsi dire jamais compromises dans les procès de leur maison, et qui plus est peuvent se livrer impunément à beaucoup de violences, d'injustices ou d'autres abus qui seraient fortement punis s'ils étaient commis de la part des hommes.

La province de Kang Ouen dont les vastes montagnes offraient un bel abri aux émigrations des Chrétiens en avait reçu un grand nombre depuis 1801. La persécution de 1815 y pénétra aussi tant soit peu par les saisies opérées sur les dénonciations des prisonniers de la province de Kieng Siang, et le nom de J.C. devait aussi alors retentir vis à vis du tribunal de Ouen tsiou capitale de toute la province

Kim Simon³⁶⁵ sera le hérault du Christ dans ces parages, et nous donnerons ici quelques détails malheureusement trop court sur sa vie et ses souffrances.

Kim Simon, dit le saingi (d'autres disent le Siengi) était d'une famille honnête du district de Sie San province de T'siong t'sieng. Il avait le caractère grand et courageux et était avantaagé des biens de la fortune. Ayant été instruit de la Religion dès avant l'entrée du P. Tsiou, il abandonna aussitôt presque tous ses biens et ses esclaves, quitta son pays et ses proches parents et se retira avec son frère cadet Thaddée au district de Ko san dans la province de Tsien la. C'est là qu'il eut des rapports avec le Prêtre près duquel il séjourna plusieurs fois. Mais à la persécution de 1801 ayant été signalé comme un des principaux du parti, les satellites furent lancés à sa poursuite. Ils circulèrent partout portant avec eux son signalement, et

³⁶⁴ 안치룡 An Chi-ryong dit 첩지 Cheom-ji (1766?-1816?).

³⁶⁵ 김강이 Kim Gang-i 金綱伊 dit 여생 Yeo-saeng. Simon.

pendant plus d'un an que durèrent les recherches, il serait difficile de rapporter toutes les privations et souffrances que Simon eut à endurer pour se dérober à leurs perquisitions. Cependant sa femme avait été saisie et du subir de violents supplices à cause de son mari dont on lui demandait le lieu de retraite, et elle ne fut relâchée que plus d'un an après à force d'argent. Pour se mettre mieux à l'abri et pouvoir subvenir à son existence, Simon prit le parti de se faire le métier de marchand ambulant qui devait couvrir les traces de ses pas, et s'étant à cet effet associé à des payens, il eut le courage au milieu du désastre de la Religion de la leur faire connaître, et il en convertit quelques uns : mais peu tranquille dans cette position pour se livrer aux pratiques de la piété, il l'abandonna bientôt et se retira à Merou san dans la province de Kieng Siang pour s'adonner à la culture, il y fut suivi par quelques uns de ses prosélytes qui émigrant avec leurs familles y formèrent avec lui un petit village Chrétien. Bientôt son zèle lui fit encore opérer quelques conversions dans les environs ; mais forcé d'émigrer plusieurs fois de nouveau, il alla enfin s'établir dans le district d'Oul sin province de Kang Ouen. La persécution s'étant élevée dans la province de Kieng Siang il fut dénoncé dans les supplices à Antong, par un Chrétien qui avait été domestique chez lui, et les satellites de cette ville vinrent le saisir, emportant en même temps tout ce qu'ils purent de leurs effets. C'était à la 4ème lune 1815. Simon arrivé à la prison y trouva beaucoup de Chrétiens prisonniers et la famine étant dans son fort, tous souffraient horriblement de la faim. Il eut la pensée de réclamer auprès du mandarin les nombreux effets que les satellites avaient pillés ; et celui-ci soit compassion, soit pour épargner les fonds de la préfecture, ayant presque tout fait rapporter, Simon les distribua aux prisonniers et soulagea ainsi pour un temps leur trop cruelle position. Cependant il avait subi dans cette ville un ou plusieurs interrogatoires dans lesquels n'ayant pas voulu faire la sa soumission, il fut transféré à la 5ème lune au tribunal de Ouen tsiou Capitale de sa province avec son frère Thaddée. Ils s'y trouvèrent réunis avec six ou sept autres Chrétiens pris sans doute avec eux dans les environs. C'était, que nous sachions, la première fois que des Chrétiens se trouvaient captifs dans cette ville et qu'ils étaient cités à ses tribunaux. Simon s'y montra ferme et résolu. Il résista à tous les supplices qui lui furent infligés, aussi bien qu'à toutes les sollicitations par lesquels on essaya de le faire fléchir et fit beaucoup d'honneur au nom Chrétien par une noble et franche confession de foi. Il ne se laissa pas même ébranler par la déplorable défection de son frère Thaddée qu'il vit partir pour l'exil en récompense de sa lacheté. Cité plusieurs fois aux deux tribunaux criminel et du gouverneur aucune torture ne peut lui arracher l'affreuse parole qui eut pu lui conserver la vie, et sa constance comme sa patience dans les tourments firent l'admiration de tous. Il fut donc condamné à mort, signa sa sentence selon l'usage et elle fut envoyée au roi pour recevoir sa confirmation. Elle fut en effet confirmée, mais quand la réponse arriva, Simon était gravement malade des suites de ses blessures jointes à une violente dyssenterie. On fit à cause de cela surcis à l'exécution et peu de jours après, Simon sans avoir pu recevoir le coup glorieux qu'il désirait, mourut dans cette prison de Ouen tsiou le 5 de la 11ème lune 1815, après 8 mois de détention et à l'âge de 50 et quelques années.

Ici se terminent les scènes (faits) qui eurent lieu alors dans la province de Kang Ouen, car il n'est parlé nulle part du sort des cooprisonniers de Simon.

Ce ne fut qu'une lueur, un léger éclat apparut momentanément au milieu de ce monde idolâtre ; mais qui sait s'il n'a pas influé sur le salut de plusieurs, outre que Dieu y trouve toujours sa gloire.

Reportons nous maintenant vers les généreux confesseurs qui réunis à Taikou sans savoir quel sera le terme de leurs souffrances, continueront à nous édifier du fond de la caverne où ils étaient jettés. Pendant les mois nombreux qu'ils y passèrent, nul doute qu'ils n'aient attiré les regards de la cour céleste, comme ils étaient suivis par les encouragements et prières

de leurs frères dans la foi. Disons plus ils furent pour les payens eux même un spectacle d'admiration. Tous animés d'un même zèle et des mêmes sentiments, et délaissés sans ressources dans le cachot, le jour ils s'occupaient presque tous de la confection de souliers de paille pour subvenir à leur subsistance, et Dieu permit qu'ils n'eussent plus trop à souffrir de la faim. La nuit ils allumaient une lumière et vauquaient tous ensemble à la lecture de livres pieux et à la récitation de leurs prières qu'ils faisaient en commun et à haute voix. En un mot ils se donnaient plus que jamais aux œuvres du service de Dieu, de tout leur cœur. Les habitants de la ville qui les entendaient en étaient tous surpris et un grand nombre venant pour voir ce que c'était, ils s'en retournaient stupéfaits. La joie, la tranquillité, la concorde de ces soi-disant poursuivis de la justice frappaient tous ceux qui en entendaient parler. Pas une dispute, pas une parole grossière, pas un mot d'impatience. Est-ce donc là, devait-on se dire, le repaire des criminels ? La prison se trouvait en effet changée en une école de vertus ; elle présentait le spectacle d'une admirable famille tout unie et réglée dans tous ses actes et ou paroles. Les prétoriens et satellites se présentèrent souvent pour savoir ce qu'était la Religion Chrétienne. Ils envoyèrent les plus instruits et beaux parleurs d'entr'eux pour entamer des discussions et se relevaient les uns les autres. André le plus instruit des sept prisonniers acceptait avec joie la dispute. Ils leur développait les principaux articles de la foi, leur exposait la beauté des commandements de Dieu, puis répondant à leurs argutieuses questions, il les suivait article par article et réfutait tous leurs arguments ; éclaircissait en détail chaque matière, de telle sorte qu'en se retirant, ils se disaient entre eux : Vraiment il n'y a pas de lettré quelque savant qu'il fut qui put lui tenir tête, et sa parole peut-être comparée à celle des plus fameux orateurs. André par le fait n'avait qu'une instruction assez légère, mais accoutumés à discourir avec les Chrétiens des choses de la Religion, il pouvait facilement mettre à bout, en fait de discussion religieuse, la faconde de la race prétorienne, et puis la grâce le soutenait toujours sur ce théâtre, plus modeste, il est vrai, mais très étendu si l'on considère que les rapports des prétoriens circulaient ensuite partout. De là on voit que le séjour des p confesseurs dans la prison servait beaucoup à faire connaître la doctrine de la Religion dans cette grande ville et si les fruits se font attendre, ils ne laisseront pas de paraître au jour, nous en avons la confiance.

(Le traître Tsien tsi son i fut aussi incarcéré et le gouverneur avait dit de le laisser mourir de faim, nos prisonniers lui sauvèrent la vie en lui donnant tous les jours une partie de leur petite ration. Il put enfin être délivré et n'ayant rien à se mettre sur le corps, nos prisonniers lui donnèrent encore une paire d'habits, c'est ainsi que la vraie charité sait se venger.)

Dans le cours de cette année ou de la suivante, André subit encore deux ou trois interrogatoires dont le détail nous est inconnu et tout nous porte à croire, qu'ils furent partagés, selon l'usage par ses compagnons de captivité. Mais tous étant fermes dans leur résolution de mourir, on dépêcha de nouveau au roi dont la réponse se fit beaucoup attendre, d'où les choses traînaient en longueur. André s'en effrayait et dans toutes ses lettres il attribuait ce retard à son peu de vertu, et témoignait de toute manière la crainte où il était de ne pas parvenir au but désiré, puis il y conjurait tous les Chrétiens d'intercéder pour qu'il ne manquât une si belle occasion qui ne se retrouve pas deux fois. Pour moi pauvre pécheur, écrivait-il, je n'ai rien qui me puisse faire obtenir une si grande faveur, et je me fis seulement sur la force de tous les Chrétiens. Priez et demandez-le sans cesse pour moi, et j'ose espérer ne pas manquer mon coup.

De grâce veuillez ne pas le faire légèrement, et j'ai confiance que mes désirs pourront être comblés.— Et ailleurs : Espérer sans fondement serait folie, aussi avant tout j'espère dans un bienfait tout gratuit de Dieu, et en second lieu en l'intercession de tous les Chrétiens. Priez donc et priez de tout votre cœur et de toutes vos forces, priez tous les jours afin que je porte des fruits. J'ose entièrement l'attendre de vous.— Dans ces lettres qui nous ont été conservées, on voit toujours sa ferveur envers Dieu, de belles instructions pour sa famille ; mais il n'y a rien d'assez saillant pour engager à les traduire, outre que passant par la main du traducteur,

elles perdraient leur caractère propre. Nous voyons encore par ces mêmes lettres qu'André fut bien péniblement éprouvé au sujet de sa femme. Craignant de se compromettre, les Chrétiens n'osaient pas la recevoir chez eux et elle menait une existence bien misérable sans abri fixe et sans ressources. Il écrivit à plusieurs Chrétiens pour la recommander : Il leur témoigne qu'après de cette peine toutes les souffrances auxquelles il est en but lui sont bien légères et s'exprime en des termes si touchants et si pathétiques qu'il n'a pu ne pas être écouté.

Ni Anne l'une des prisonnières eut aussi pendant sa captivité la douleur de voir périr dans ses bras son fils Tsiong aki ; mais elle en dut être bien consolée par la pensée de son heureux destin. En effet, ce jeune enfant non encore parvenu à l'âge de raison avait suivi à la prison sa mère, le seul soutien qu'il eut sur la terre. Il partagea avec elle les horreurs de la faim et toutes les privations et souffrances de ces affreux cachots et mourut vraisemblablement des suites de cette position. Ne doit-il pas dès lors être considéré comme une de ces innocentes victimes offertes pour apaiser la colère de Dieu et avoir quelque part aux mérites des confesseurs dont il partagea les souffrances. Son nom de Baptême est inconnu. Les sept confesseurs avaient ainsi passé environ 20 mois dans la ferveur et la patience et apuré leur vertu dans ce creuset de tribulations, quand de nouveaux ordres arrivant, sans doute leur exécution fut décidée. On ne sait pas au juste ce qui se passa au moment de leur martyre. Voici ce qu'on a pu recueillir des témoins et personnes du lieu. Arrivé au lieu du supplice Kim André qui avait toujours été considéré comme le chef devait être mis à mort le premier. Le bourreau novice dans son métier se sentit alors sans force et à grand' peine put-il faire tomber la tête en une dizaine de coups. Tous les assistants voyant le calme avec lequel André recevait les coups étaient fort surpris et se disaient : Il n'est pas le moins du monde impressionné. Voyant cet affreux spectacle Ko Joseph dit au bourreau : Fais attention et coupe moi la tête d'un seul coup — Et comme il lui fit une monition sévère, d'un seul coup la tête tomba. Puis les trois autres hommes furent décapités. Après quoi le mandarin s'adressant lui-même aux deux femmes voulut encore essayer de les attirer et ébranler et leur dit : Ces hommes-ci viennent d'être mis à mort, mais vous autres femmes c'est différent des homes. Après d'eux votre faute est légère. Que croyez-vous donc savoir si bien pour vouloir mourir ? Allons, maintenant dites seulement un mot et je vous fais mettre en liberté.— Anne répondit : Comment encore pouvez-vous à ce point méconnaître les principes ? D'après vous les hommes doivent honorer leur parent (Dieu) et les femmes ne doivent pas l'honorer. De nombreuses paroles sont inutiles. J'attends seulement que vous me traitiez selon les lois. — Puis toutes deux comme d'une seule voix s'écrièrent : Quand Jésus et Marie m'appellent et m'invitent à monter de suite au Ciel avec eux, comment pourrais-je apostasier et pour me conserver cette vie passagère perdre le bonheur éternel du Ciel ? — Aussitôt l'ordre est donné et elles sont aussi décapitées. D'où l'on peut voir, dit l'auteur d'une notice que quoique revêtues d'un corps féminin la fermeté de leur cœur ne le cédait en rien au sexe viril, et par l'offrande de tout leur corps elle rendirent un témoignage éclatant à la gloire de Dieu. Ainsi se consumma le long martyre de ces sept glorieux confesseurs. Ce firent Kim André, dit Kiei Ouen i ; Kim François, dit Kieng Sie à l'âge de 52 ans ; Ko Pierre, dit Ie pin i, célibataire ; son frère Ko Joseph, dit Sieng iri ; Kim Jacques dit hoa t'siouni ; Ni Anne veuve, dite mère de Tsiong aki âgée de 35 ans, et Kou Barbe connue sous le nom de veuve Sie Barbe, à l'âge d'environ 40 ans.

C'était le premier de la 1^{ère} lune de l'année Pieng tso 1816, à Taikou capitale de la province de Kieng Siang. Des ordres donnés par le mandarin dans les quartiers voisins firent enterrer les corps. Ils avaient été ensevelis avec beaucoup de soins, mais en les enterrant ils furent recouverts d'une couche de terre fort légère et chacun avait son inscription. Les parents des martyrs et autres Chrétiens habitants loin de là, se coalisèrent pour les faire transporter dans un lieu à part. Le 2 de la 3^{ème} lune de l'année suivante une dizaine de Chrétiens se rendirent sur les lieux : on voulait faire la translation sur la chute du jour, et on craignait d'être

vu par les habitants de la ville. En un moment par un effet où les Chrétiens reconnurent la protection de Dieu, une nuée noire et épaisse couvrit du côté de la ville le lieu où était les corps. Le Ciel semblait abaissé. Un vent et une pluie douce se firent sentir et quoique les chandelles donnassent pleine lumière, les personnes même assez près de là n'eussent pu les voir. On découvrit les corps. Celui de T'soi Kou Barbe avait été enlevé et dévoré par quelqu'animal. Les six autres étaient entiers, nullement corrompus et semblaient n'être sans vie que depuis quelques instants. A peine sortis de terre, le peu d'odeur qui s'était exhalée au moment où les fosses s'ouvrirent, disparut et les vêtements eux mêmes étaient bien conservés et sans humidité. Tous les Chrétiens en furent dans l'admiration. On les transporta dans un lieu plus convenable et ils sont enterrés dans quatre fosses seulement. Les noms de ces sept illustres martyrs sont restés gravés dans la mémoire de tous les Chrétiens qui ne cessent d'en parler avec vénération, comme ils s'excitent par le récit de leurs glorieux combats à marcher sur leurs traces dans la pratique des vertus et la confession de leur foi.

Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 3. (Daveluy Volume 4 f. 251)

Pendant que se consumaient ces actes sanglants et malgré la commotion où se trouvait encore toutes les parties de la chrétienté, on n'omettait rien toutefois pour parvenir au but tant désiré de se procurer des pasteurs et quand nous considérons en détail les soupirs ardents et constants joints aux sacrifices et efforts généreux qu'on a cessé de faire pour y réussir, ils nous semble qu'on ne peut comparer les Chrétiens de Corée qu'à la nation juive soupirant dans l'attente et l'espérance de son Messie. « Toutes les pensées sont là, tous les discours y tendent : Rien ne coûte pour en opérer la réalisation. Ah ! c'est qu'en effet les Pasteurs devaient amener avec eux le véritable Messie Sauveur des Ames. Là ils devaient trouver la véritable vie. Hors de là aucune perspective que la mort. Ils l'avaient bien compris ces Chrétiens dont la foi est réellement vive et comme fondée sur le roc. A l'hyver de cette année 1816, une nouvelle députation vers Péking se trouvait préparée, et cette fois c'est Paul Tieng³⁶⁶ qui porteur de tous les désirs de ses frères va commencer l'office d'ambassadeur qu'il remplira ensuite si fréquemment³⁶⁷. Le seul nom de Paul Tieng fait battre dans ce pays tous les cœurs Chrétiens. C'est l'homme fort, c'est l'homme dévoué c'est le sauveur de ses frères. Il ne saurait périr dans leur mémoire.

Paul descendait d'une des familles illustres de la Corée, récemment encore dans les hautes dignités du royaume. Il naquit en 1795. Il était fils du célèbre Tieng Augustin dit Iak tsiong martyr en 1801 ;

(Toute la famille de Iak Tsiong avait été mise en prison. Relâchée, elle fut conduite à Matsai par un neveu payen au 5ème degré. Laisseée sans bois ni nourriture, elle fut soutenue par un roturier et plus tard Paul peut payer cette dette.)

et son frère aîné Charles avait aussi porté sa tête sur l'échafaud. Agé alors seulement de 6 à 7 ans, son jeune âge le fit épargner, ou plutôt Dieu le réservait pour l'exécution de ses desseins, et couvert pour ainsi dire du sang des martyrs, ayant perdu sa maison et ses biens, il descendit avec sa mère et ses jeunes sœurs à Matsai chez un de ses oncles où de nouvelles épreuves et tribulations l'attendaient. Baptisé dans son enfance par le P.Tsiou, il persista avec sa mère et ses sœurs dans la pratique fidèle de ses devoirs religieux. Mais sa famille que la persécution avait proscrite et ruinée et dont plusieurs membres étaient encore en exil, palissait

³⁶⁶ 정하상 Jeong Ha-sang 丁夏祥 (1795-1839) Paul. Saint.

³⁶⁷ (Note de Daveluy) Nous pensons sans être certain que ce fut le premier voyage de Paul à Péking. confirmé par tsiong pini.

et tremblait au seul nom du christianisme et ne pouvait pardonner la pensée de vouloir continuer de semblables exercices. Elle fit donc tous ses efforts pour empêcher Paul et les siens de vâquer désormais au Service de Dieu : Reproches amères, menaces, mépris, dérisions, mauvais traitements même, tout fut mis en jeu et rendait ce séjour à Paul plus odieux que celui des cachots où la rage des persécuteurs est plus ostensible.

(Etant encore à Matsai, il s'amusa à soulever une énorme pierre que les hommes ordinaires ne pouvaient lever. L'ayant soulevée jusqu'à la tête, il fut renversé et elle tomba sur sa poitrine. Par une protection de Dieu ou par la force des mains il put se défendre du coup et ne fut pas gravement blessé.)

Il tint bon toutefois contre ces indignes menées et persévéra envers et contre tous. Il fallait que le malheur et les traverses éprouvassent et consolidassent cette âme d'élite dont toute la vie devait se passer dans les peines et les sacrifices. Ainsi se forment les grandes âmes. Paul sans aucun livre religieux n'avait pu avoir qu'une instruction bien superficielle qu'il tenait verbalement de sa bonne mère ; et toute communication avec les Chrétiens lui étant strictement interdite, il gémissait en silence, il songeait aux moyens de s'instruire, et surtout il priait avec ferveur. Arrivé à l'adolescence, quoique sa famille fut déchue, il eut pu facilement trouver quelque parti honorable, ne serait ce que parmi les familles de son rang proscrites comme la sienne ; et les belles qualités de l'esprit et du corps dont il était doué l'eussent mis à même de subvenir aux besoins de sa subsistance tout en pourvoyant au salut de son âme. Mais ce grand cœur était loin de penser au mariage, et ses nobles penchants le portaient trop haut pour fixer ses regards sur cet état vulgaire.

Dès lors une seule pensée, une seule passion sembla l'absorber. Il voulait travailler à l'introduction des Prêtres, et en se sauvant lui-même, procurer, quoiqu'il en dût coûter le salut de ses frères dans la foi. Toutes ses démarches, ses projets et ses rêves semblent avoir été portés là d'une manière fixe et inébranlable. Hors d'état de supporter d'avantage les vexations de sa famille, il prend la résolution de s'évader, laissant momentanément à la garde de Dieu sa mère et sa sœur dont il n'aurait pu pourvoir à la subsistance, et se retira chez deux pauvres Chrétiens près desquels il mena quelque temps une vie trop pénible à décrire. Sans aucune ressource, sans habits, souvent même sans riz comme ses généreux hôtes, il porta bientôt ses pensées plus loin et forma le projet d'aller trouver au lieu de son exil à Mon San, Tsio Justin, dit Tong siem i dont le grand cœur, les talents et les vertus lui avaient été rapportés, comptant trouver près de lui l'avantage d'étudier un peu les lettres chinoises dont la connaissance serait nécessaire pour l'exécution de ses projets. Il ne s'agissait de rien moins que d'une distance de mille lys dont les derniers jours de marche devaient être à travers des pays presque déserts. Paul n'avait pas encore 20 ans et n'était jamais sorti de la maison paternelle. A tout autre, la pensée d'un tel voyage, seul et sans ressources, n'eût pu même venir : mais pour le cœur de Paul, les dangers et les difficultés ne sont rien. Il compte uniquement sur le secours de Dieu et d'ailleurs sa constitution physique d'une force bien au dessus du commun semblait lui permettre de tout oser. Il part donc à l'aventure, et au milieu des fatigues et souffrances que l'on peut se figurer arrive heureusement à la ville de Mou san. Il est généreusement reçu par le noble exilé, reste près de lui, s'y livre sans relâche à l'étude de la Religion et des lettres chinoises et conforté par lui dans ses grands desseins, il en revient après certain nombre de mois, et s'étant mis en relation avec les Chrétiens de la Capitale, s'agit pour obtenir les moyens de faire le voyage de Péking, objet de ses désirs. Ayant trouvé de l'écho dans tous les cœurs, les préparatifs se firent pour l'année 1816. Paul devait avoir seulement 21 ans ; mais déjà c'était un homme mûr et capable de faire réussir tout ce qu'il entreprendrait. Lui aussi, comme son prédécesseur, dût cacher ses titres de noblesse, et se mettant au service des interprètes, sur le pied de leurs valets, il partit à pied et à travers toutes les fatigues de la route et les souffrances de l'intempérie des saisons, il fit heureusement les deux routes d'allée et de retour. Les détails de son voyage ne sont pas connus, mais cette fois encore ni Prêtre, ni promesse fixe de donner

un Prêtre ne fut obtenue. Mais la voie était ouverte à ce grand homme. Il s'était par la réception des sacrements confirmé dans la résolution de poursuivre ses ardents projets ; et la route connue, il ne se lassera pas désormais de remplir obscurément cette grande tâche qu'il considérait comme sa vocation spéciale. Paul racontait souvent dans la suite la protection toute spéciale de Dieu dont il fut l'objet à son retour. Son pied à terre à la Capitale était chez Tsio Pierre, dit Siouki³⁶⁸, et c'est là qu'il devait se rendre en arrivant. Ayant pris des bêtes de charge à la ville d'Eitsiou sur la frontière de Corée pour porter son bagage, il devait arriver à la Capitale en un certain nombre de jours fixe. Le hasard, comme on dit, si jamais il y a des hasards, voulut qu'une de ses bêtes fut blessée à la jambe et retarda d'un jour sa marche et son arrivée. Bien lui en fut, car en dehors des portes il rencontra des Chrétiens postés pour l'avertir que la maison de Tsio Pierre et sa famille avaient été saisies la veille par les satellites ; et s'il fut venu un jour plutôt, il fut infailliblement devenu, lui et ses effets, la proie des persécuteurs. Mais Dieu garde ceux qu'il veut faire servir à l'exécution de ses desseins et ils savent lui en rendre des actions de grâce.

Chaque année semble devoir être marquée par des traces de sang ; et nous sommes obligés de rapporter ici les détails de l'arrestation que nous venons de signaler et de faire connaître les époux que nous devons suivre dans leur carrière de souffrances.

Tsio Pierre, dit Mieng siou et plus connu sous son le nom légal de Siouki, était de la noble famille de Tsio Justin, dit Tong siemi, exilé en 1801 et naquit au district de Iang Keun. Jeune encore quand éclata la grande persécution, il se retira alors avec ses parents, dans la famille de sa mère qui habitait la province de Kang Ouen, pour en éviter les suites, et y vécut plusieurs années. En grandissant il fit paraître des talents, au dessus du commun et malgré sa jeunesse un air grâve et posé, apanage de l'âge mûr joint à un caractère bon et complaisant le faisaient remarquer de ses connaissances. La crainte dont son cœur se trouvait continuellement ému, rendait sa foi peu vive et l'empêchait de pratiquer avec exactitude la Religion. Heureusement son mariage ayant été conclu avec Kouen Thérèse³⁶⁹, les exhortation de cette fervente Chrétienne le réveillèrent aussitôt et en firent un excellent Chrétien. Kouen Thérèse était d'une famille non moins remarquable dans le royaume que dans nos annales religieuses. Fille de Kouen Xavier, dit Il sin i³⁷⁰, elle naquit au district de Iang keun et dès l'enfance reçut le bienfait de l'instruction religieuse et pratiqua avec une ferveur au dessus de son âge. Elle perdit sa mère à l'âge de 7 ans et deux ans plus tard vit périr son père à la persécution de 1791, et sut dès lors modérer la violence des impressions de la nature en supportant pour Dieu cette perte.

La dernière de quatre enfants devenus par là orphelins, ils vécurent ensemble se soutenant mutuellement. Le caractère doux et complaisant de Thérèse lui fit conserver une parfaite harmonie avec tous, et chacun la regardait avec admiration. En grandissant ses belles qualités de cœur et de l'esprit jointes à une extérieur peu commun la firent remarquer de plus en plus, en même temps que la ferveur de son amour pour Dieu se manifestait jusqu'au dehors. Excitée encore par le bienfait des sacrements qu'elle reçut du P.Tsiou, elle pris la résolution de garder la virginité. Elle était âgée de 18 ans quand par suite de la persécution, elle vit sa famille autrefois riche et aisée entièrement ruinée, et ses frères envoyés en exil. Toutefois elle n'en fit paraître aucune impatience, et n'ayant plus aucun appui elle se retira à la capitale avec un de ses neveux, toujours décidée à refuser le mariage. Bientôt ses parents la voyant sans soutien et craignant les clameurs des payens si elle restait seule, lui firent considérer les dangers de cet état et les avantages du mariage, si bien qu'à la fin elle se rendit, mais à contre cœur. A l'âge de 21 ans, elle fut donc donnée à Tsio Pierre qu'elle savait être un Chrétien

³⁶⁸ 조명수 Jo Myeong-su 趙明秀 ou 조숙 Jo Suk 趙淑 (1786-1819) Pierre. Bienheureux.

³⁶⁹ 권천례 Gwon Cheon-rye 權千禮 (1784-1819). Thérèse. Bienheureuse.

³⁷⁰ 권일신 Gwon Il-sin 權日身 (?-1791) François-Xavier.

assez tiède. Les usages du pays ne lui permettant pas de parler tout d'abord librement à son mari, elle prépara un écrit où faisant ressortir la beauté de la virginité ; elle l'exhortait à vivre ensemble dans la continence, et le lui remit aussitôt qu'ils furent seuls dans leur chambre. Par une faveur toute spéciale de Dieu, Pierre accéda à ses désirs et ils se promirent de vivre comme frère et sœur, et Thérèse voyant là une faveur signalée du secours de Dieu, ne cessa de l'en louer et remercier. Les deux époux réunis et vivant en bonne harmonie, Pierre fut bientôt réchauffée par l'insigne vertu et les paroles pénétrantes de sa jeune pieuse épouse et en peu de temps devint tout autre homme.

La tranquillité étant parfaitement rétablie, il transporta sa famille à la Capitale où il commença à se livrer à toutes sortes de bonnes œuvres. Malgré sa grande pauvreté qui souvent les faisait manquer du nécessaire, tous deux en supportaient avec joie les privations et vivant avec beaucoup d'épargnes, ils trouvaient encore moyen de pratiquer des aumônes. Pierre tout appliqué à la prière et aux méditations versait souvent des larmes abondantes de contrition. Voyait-il quelque Chrétien dans la tiédeur, il en était sensiblement affligé et s'empressait de le réveiller. Il instruisit et convertit beaucoup de payens, s'appliquait aussi à baptiser les enfants payens en danger de mort. Il procura le salut à un grand nombre. En instruisant les Chrétiens il avait le don de réchauffer les cœurs. Tous se faisaient un plaisir de l'entendre et un grand nombre se présentaient sans cesse pour profiter de ses leçons et exhortations. Aucunement mêlé aux affaires du monde, il n'avait d'application que pour les choses religieuses et tous les Chrétiens l'admiraient. Désireux surtout de réussir à introduire des Prêtres, il y travailla longtemps de tous ses efforts, puis se concerta avec Tieng Paul pour effectuer le voyage de Péking se chargeant de faire tous les préparatifs, et il serait difficile de rapporter toutes les peines et les embarras qu'il eut alors à supporter, sans jamais faire paraître que ce lui fut à charge. Thérèse de son côté n'était pas moins assidue à faire tout le bien qui était en son pouvoir. Jalouse avant tout de son avancement spirituel, elle s'efforçait de le procurer par divers exercices de mortification, et jeûnait habituellement deux fois par semaine et mêlait très souvent à son riz de la cendre ou de la poussière en secret. Continuellement malade et souffrante, elle supportait ses douleurs avec joie et ne laissait paraître aucun air de malaise. Toute appliquée aux prières et méditations et remplie du désir de suivre J.C. dans sa vie souffrante, elle ne faisait pas attention aux fatigues du corps et ne sentait plus ses douleurs. Elle s'appliquait tant à ses exercices de piété et y prenait tant de goût, qu'oubliant les besoins du corps et ne pensant pas à manger et dormir, il fallait souvent que les gens de la maison l'en fissent apercevoir. Chaque jour elle ne reposait ou dormait que peu de quant d'heure, donnant tout son temps à la prière ou pénétré de douleur et de contrition, elle versait fréquemment des torrents de larmes et portait à la ferveur tous ceux qui la voyaient. S'étant fait une règle de l'assiduité à la lecture pour sa propre instruction, elle voulut étendre aussi son zèle sur le prochain, et considérant son instruction et exhortation comme sa propre charge, elle était toujours disposée à répondre à quiconque s'adressait à elle pour cet effet, et chacun de ceux qui l'entendaient en étaient satisfaits, touchés et édifiés. Il ne se passait pas de jours sans que quelques uns vinsent pour s'instruire et jamais personne n'était rebuté.

C'est ainsi que chacun de deux époux, s'appliquant chacun de son côté à aider le prochain, tout en se sanctifiant soi-même, leur ménage était le modèle des époux Chrétiens, comme le rendez-vous de tous ceux qui cherchaient instruction, consolation et édification. Le démon ne pouvait voir d'un air tranquille tant de vertu et de zèle. Aussi pendant les 15 ans qu'ils vécurent ensemble, suscita-t-il plusieurs fois de violentes tentations pour le faire renoncer d'abord à la continence, et Pierre surtout fut à différentes reprises sur le point de violer sa promesse ; mais chaque fois Thérèse sut par ses bonnes paroles et exhortations le faire revenir à ses premiers sentiments et le confirmer dans sa résolution. Aussi tous deux ne cessaient d'en remercier le Seigneur soit au fond du cœur soit même par des paroles d'actions

de grâces. Ainsi préparés par l'exercice de toutes les vertus, Dieu, permit qu'ils soient mis à l'épreuve des grandes tribulations.

Vers la fin de la 3ème lune de l'année Tien t'siouk 1817 au moment où on attendait de jour en jour le retour de Péking de Tieng Paul, un calendrier ecclésiastique fut saisi sur Tsio Pierre, ou comme d'autres le prétendent sur un nouveau cathéchumène qu'il instruisait alors et qui l'aurait dénoncé. Quoiqu'il en soit, ce calendrier ayant été porté de suite au grand juge criminel ; celui-ci lacha immédiatement ses satellites et ils se saisirent de Pierre. Thérèse ne voulant pas quitter son marin ni le laisser seul dans une position critique et décisive le suivit et se constitua aussi prisonnière. Pierre fut bientôt mis à la question, et selon l'usage, on lui demanda l'apostasie avec la tradition de ses livres et la dénonciation de ses complices. Il tint ferme au milieu des supplices et tortures que l'on déploya et ne lacha pas une seule parole qui put compromettre qui que ce fut. On voulut d'abord user de la douceur pour engager Thérèse à apostasier et à se conserver ainsi la vie. C'était bien peu connaître le grand cœur de cette femme courageuse. Elle répondit avec calme et fermeté : Dieu étant le père de tous les hommes et le maître de toutes les créatures, comment voulez-vous que je le renie ? On ne pardonnerait pas dans le monde à quiconque renierait ses parents, combien plus ne peut-on pas renier le grand parent de tous. On en vint donc aux supplices, mais elle les supporta avec joie ; son visage ne changeait pas même de couleur et on vit de suite qu'on obtiendrait pas sa soumission. Dans les interrogatoires faits aux deux époux, elle répondait toujours immédiatement sans laisser à son mari le temps de prendre la parole, et eut pour cela de plus violents supplices à subir. Après quelques interrogatoires dans lesquels on ne gagna rien, on les déposa définitivement à la prison sans que l'on put entrevoir quel serait le dénouement de l'affaire.

Il eurent encore une autre fidèle compagne de leur captivité et de leurs souffrances Ko Barbe Magdeleine. Celle-ci était d'une famille du peuple du district de Tsai rieng province de Hoang Hai. Etant encore payenne elle suivit son mari condamné à l'exil à la ville de Mousan, et y ayant eu des relations avec Tsio Justin, dit Tong siemi, elle fut par lui instruite de la Religion. Son mari étant mort dans cette ville, sans considérer la distance et les difficultés, elle fit reporter son corps aux tombeaux de ses pères ; puis pensant que rien ici bas n'est comparable au service de Dieu et au salut de l'âme, elle se rendit à la Capitale et fit tant d'efforts qu'elle rencontra la maison de Tsio Pierre qu'elle avait vu à Mousan dans les voyages qu'il faisait chez Justin. Au comble de ses désirs elle resta près de lui où elle faisait la fonction de servante ou commissionnaire, et assidue à s'instruire, elle pratiquait de tout son cœur. Au moment de la prise de ses hôtes à la 3ème lune, elle ne voulut pas se séparer d'eux et les suivit à la prison.

Elle dut comme eux subir divers interrogatoires et les supplices de la question, mais non moins ferme, elle partagea leur sort jusqu'à la fin.

Cependant ces trois confesseurs dont le séjour se prolongeait beaucoup dans ses infectes cachots, se consolait mutuellement par la pratique fidèle de leurs devoirs religieux. Ils remerciaient et louaient Dieu ensemble des grâces signalées qu'il leur accordait et s'exhortaient à une constance inébranlable. Thérèse surtout fit alors paraître toute sa force d'âme et ranimait merveilleusement les autres en toute circonstance.

Toujours gaie et constance, elle faisait sa joie des souffrances, conservait un visage calme et serein et semblait n'avoir rien à endurer. Elle disait souvent : A moi pécheresse Dieu avait déjà bien voulu accorder la trop grande faveur de garder la virginité, et voici qu'il daigne encore m'appeler au bienfait du martyre. C'en est trop. Comment le pourrai-je remercier dignement ? Un jour son mari lui dit que de tels supplices n'étaient plus supportables ; et le découragement semblait le pousser à faiblir. Aussitôt Thérèse s'efforça de le ranimer avec des paroles fortes et insinuantes qu'elle savait si bien mettre en jeu : Puis elle lui disait : Si vous manquez cette belle occasion et vous conservez la vie, que trouverez donc de si bon dans le monde ? Elle le conforte, le console de tout son pouvoir et le détermine de nouveau à être

martyrs ensemble, le même jour pour Dieu. Depuis ce temps Pierre ne fut plus ébranlé. Il écrivit de sa prison plusieurs lettres pleines de beaux sentiments qui édifièrent beaucoup tous ceux qui en prirent lecture ; mais aucune n'a été conservée. Le détail des souffrances et divers supplices qu'eurent à subir par intervalle ces prisonniers a été perdu. Nous savons seulement que fermes jusqu'à la fin, ils méritèrent de donner leur vie pour Dieu. Ils furent tous trois décapités à la Capitale le 21 de la 5ème lune de l'année Kei mio 1819, après 27 mois de prison. (Ou le 13 de la 6ème lune d'après T'soi Brigitte.) Pierre avait alors 33 ans, Thérèse 36 ans et Barbe Magdeleine plus de 60 ans. Une Chrétienne encore existante vit le corps de Thérèse après son exécution. Les traces de trois coups de sabre y étaient empreints, la figure et tout le corps lui parurent d'une beauté extraordinaire.

(Le corps de ces trois martyrs ne put être recueilli qu'après un mois, il ne restait plus que les ossements. La chevelure de Thérèse fut conservée chez Nam Bastien martyr en 1839 et déposée en désordre dans un panier d'osier. Plusieurs témoins ont déposé que lorsqu'on ouvrait le panier il en sortait un parfum qui embaumait toute la chambre.)

Cette affaire, grâce à la fermeté des trois captifs ne s'étendit pas plus loin et personne autre n'y fut compromis. Aucune apostasie, aucune faiblesse ; autant de couronnes que de combattants ! L'Eglise Coréenne y recueillit une gloire toute pure et sans la moindre tache, et le fleuron dont elle augmenta alors sa couronne sanglante fut d'autant plus beau que nos deux époux unirent le lys de la virginité à la palme des martyrs. La tradition constante n'a qu'une voix sur cet article, circonstance bien rare dans l'histoire de l'Eglise et que nous avons le bonheur de noter pour la seconde fois dans nos annales. Quelles délicieuses jouissances ne durent-ils pas goûter au moment de leur admission aux noces de l'Agneau.

(Mettre ici en 1817 l'histoire de Ni iong pin i³⁷¹ placée d'abord en 1825.)

Tsio Pierre avait été pris à la 3ème lune 1817, comme nous l'avons vu. Cette même année à la 10ème lune eurent lieu en province de nouvelles prises dont la première fut faite au village de Pai na tari district de Tek San. Les satellites de Hai mi s'y présentèrent subitement sans que l'on en connaisse la cause et enchainèrent un certain nombre de Chrétiens qu'ils conduisirent à cette ville déjà connue par les exécutions du passé. Cette persécution qui ne s'étendit pas au delà des quelques districts voisins est une des parties les plus obscures de notre histoire. La cause en est-elle dans la position un peu isolée de ce tribunal, ou bien ne serait-ce pas que les Chrétiens n'y voyant pas une affaire très grave ne s'en sont guères occupés ? Nous voyons du reste qu'à toutes les époques ils n'ont guères jetté les yeux que sur les exécutions faites sur l'échafaud et que tous les autres confesseurs dont plusieurs sont certainement de très beaux martyrs ont peu fixé leur attention. Quoiqu'il en soit cette persécution de hai mi se présenta sous un aspect moins cruel. Les arrestations ne se portèrent probablement pas au delà de 20 ou 30 ; les supplices n'y furent pas poussés jusqu'à la même atrocité ; aucun Chrétien n'y fut mis directement à mort et les plus décidés furent seulement consignés à la prison d'une manière indéfinie.

Aussi nous a-t-il été impossible jusqu'ici d'obtenir des détails aussi clairs que sur nos autres persécutions et tous les témoins que nous avons vus nous laissant beaucoup à désirer, nous en sommes réduits à mentionner historiquement quelques noms honorables, sans oser nous avancer plus loin.

Le Chrétien qui parut d'une manière plus saillante à cette époque, y confessa le nom de Dieu avec plus de courage et fut vraiment honneur à notre Ste Religion fut Tieng Etienne, dit Ioun po ; mais la longue suite de souffrances par lesquelles il passa jusqu'à sa mort près de 40 ans plus tard, nous force à remettre à cette époque les détails sur sa vie.

³⁷¹ 이용빈 Yi Yong-bin

Furent alors pris avec lui au même village de Pai na tari Min Pierre dit Min T'siem tsi et une de ses belles sœurs, veuve alors et nommée Anne.

Min Pierre³⁷² natif du district de Kiel Sieng³⁷³ faisait son occupation habituelle d'instruire et exhorter les autres Chrétiens. Il avait habité quelques années à Soi ak kol³⁷⁴ au district de Mok t'sien³⁷⁵ et ayant émigré de là à Pai na tari³⁷⁶, il se mit de suite, selon sa coutume, à instruire tout le village et s'attirait ainsi l'estime et l'affection de tous. Pris à la 10ème lune, il paraît avoir été ferme dans les quelques supplices qu'on lui infligea et ne se laissa pas ébranler non plus que sa belle sœur Anne par la défection de beaucoup de prisonniers, (refusant) la liberté au prix de l'apostasie. Déposés à la prison ils y souffrirent horriblement de la faim et de la soif et environ après deux mois de détention, tous deux moururent de faim. Chacun avait alors plus de 60 an. On remarque qu'Anne avait six doigts à une des mains.

Siong Joseph, dit Siong T'siem tsi³⁷⁷ et oncle de Siong Philippe, dit T'sioun hoa³⁷⁸ était alors for âgé : Mais n'ayant aucune ressource et d'ailleurs sans famille, il vivait domestique chez autrui. Simple et fort doux, il ne voulut pas renier sa foi, après avoir été pris avec les autres ci-dessus et mourut aussi dans la prison de Hai mi. Un autre Chrétien qui avait confessé J.C. généreusement attendait dans cette même prison la décision ultérieure de son sort, mais continuellement torturé en secret par les satellites qui voulaient obtenir de lui la dénonciation d'un de ses parents riche, pour piller ses biens, il ne tenait plus à leurs mauvais traitements. Un jour la fuite lui paraissant possible, il se brisa et arracha le poignet par lequel il était enchaîné et parvenu à tromper la vigilance des gardiens, il s'évada et se cacha chez les Chrétiens où il ne mourut que longtemps après.

Son Joseph dit Ien ouki³⁷⁹ se distingua à cette époque par son intrépidité à confesser la foi aussi bien que par sa constance dans les supplices et mérita de voir son nom conservé dans la mémoire de beaucoup de Chrétiens de ces parages. Né dans le district de Hong tsiou, son caractère doux et son air affable le faisaient aimer de toutes ses connaissances ; mais surtout la ferveur dans la pratique de ses devoirs le rendait remarquable et souvent il témoignait le désir de donner sa vie pour Dieu. Pris et conduit à Hai mi, le juge criminel le fit comparaître et voulut le forcer à dénoncer les Chrétiens, livrer ses livres et renier son Dieu. Il répondit à cette question comme doit le faire tout soldat de J.C. et par suite fut mis aux tortures de la question. On les continua même plusieurs jours de suite, mais son cœur ne se laissa pas ébranler, sa constance resta ferme comme le fer ou la pierre et aucune parole compromettante ne tomba de ses lèvres qui n'avaient de mouvement que pour implorer son Dieu. La défection de beaucoup de ses cooprisonniers ne fit pas plus d'impression sur lui. Au contraire, il sembla en prendre occasion pour se conforter et réparer la gloire du nom de Dieu trop indignement outragé. Après nombre de supplices dont nous n'avons pas le détail, il fut laissé à la prison avec plusieurs autres fidèles

³⁷² 민점지 Min Cheom-ji Pierre

³⁷³ 결성 Gyeolseong 結城

³⁷⁴ 쇠악골 Soiak-gol

³⁷⁵ 목천 Mokcheon

³⁷⁶ 배나드리 Paenadeuri

³⁷⁷ 송침지 Song Cheom-ji

³⁷⁸ 송춘화 Song Chun-hwa

³⁷⁹ 손연옥 Son Yeon-uk

confesseurs et s'y établit comme pour y passer sa vie. Six ou sept ans se passèrent sans que sa ferveur se relachât et il avait obtenu depuis peu de vivre avec son frère dans une maison près de la prison quand la mort le surprit d'une manière qui frappa beaucoup les Chrétiens. Il ne paraissait atteint d'aucune maladie. Un jour sans que personne prévît sa fin prochaine, après avoir passé la nuit en prières, et récité même, assure-t-on, les prières de la recommandation de l'âme, il sort dès le matin va se laver à la fontaine, puis s'asseyant au bord de la fontaine sur une grande pierre il rendit le dernier soupir, sans que les personnes qui étaient près de lui s'en aperçussent même. Son corps exhala une odeur de parfums et conserva toute sa souplesse. Plusieurs assistants et témoins en restèrent saisis d'admiration. C'était en l'an Kap Sin 1824.

Son *Ie Sim*³⁸⁰ père de Joseph avait été pris aussi trois jours après son fils, et conduit à la préfecture de Hai mi, il s'y comporta d'une manière courageuse dans les nombreux supplices qu'il eut à subir plus de 20 fois. On prétend qu'à la fin il se laissa aller à quelque faiblesse : Malgré cela il fut consigné à la prison et y passa longues années avec d'autres Chrétiens détenus comme lui. Tout à coup pris de maladie et le danger devenant pressant, le mandarin l'envoya dans sa famille avec ordre de revenir après sa guérison. Mais il ne s'en releva pas et mourut bientôt après. C'était en 1827, année Tieng hai.

Nous ne nous arrêterons pas d'avantage sur cette persécution dont les détails nous ont offert peu de circonstances intéressantes. Elle se présente à nous sous un aspect assez différent des autres. Il y a peu de grandes scènes, peu de vie, rien qui captive la curiosité du lecteur. Nous aimons toutefois à penser qu'outre les quelques confesseurs signalés, Dieu y a encore recueilli quelques uns de ses élus dont les noms se sont perdus comme tant d'autres détails qui eussent pu nous édifier. Pour ne pas interrompre la suite des faits, nous avons un peu anticipé sur les événements et devons rejeter nos regards en arrière pour ne pas laisser échapper ce que peuvent nous présenter d'intéressant les années qui suivirent 1817.

(Dieu semble avoir accordé de temps en temps des faveurs signalées à quelques membres de la Chrétienté. Ioun Jacques âgé de 11 ans allait tous les jours faire le bois sur la montagne avec ses camarades. Un jour il revient de bonne heure fatigué et souffrant et se dit pris d'une maladie mortelle, puis il ajouta : Sur la montagne me trouvant souffrant je me reposai lorsqu'un sentiment intérieur invincible me fit connaître que je mourrais le jour de l'Ascension à midi. On examine son corps on n'y trouva aucune marque de maladie, cependant il va plus mal et bientôt la position devient dangereuse. 3 jours avant l'Ascension il demande instamment le Baptême qui lui est conféré. La veille il demande des habits propres et demande à être enterré avec ces habits, puis donne à quelques camarades les objets dont il se servait habituellement. Le jour de l'Ascension sa fin ne paraissait pas probable, il déclara toutefois que c'est son dernier moment. Au moment de l'Angelus il le récite avec tous, et dit que l'heure est arrivée, quelques instants après il rend l'âme dans le calme.)

On nous sera peut-être gré de signaler en passant l'invasion du choléra morbus en Corée. Ce fut en l'année Sin sa 1821, que vint du Japon selon la tradition, ce terrible fléau jusqu'alors inconnu tant du peuple que de la docte médecine. Les détails que l'on nous en rapporte ne diffèrent pas de ceux dont nous avons été témoins en France lors de ses ravages. Partout sur ses pas il semait la mort et la mort presque subite. Aucun remède ne pouvait arrêter les progrès du mal : Toutes les familles étaient dans le deuil :

Les routes mêmes étaient quelquefois jonchées de cadavres. Après un certain temps quelques remèdes tant soit peu efficaces furent trouvés, mais en sauvèrent assez peu. Cependant les Chrétiens que nous appelons de ce nom, quoique fort peu fussent alors baptisés,

³⁸⁰ 손예심 Son Ie-sim

reçurent ce sacrement en masse, les uns à l'heure de la mort, les autres à l'avance par précaution pour ne pas s'exposer à être emporté sans avoir été régénéré. Cette ère de mortalité dura quelques mois, et depuis, le fléau destructeur n'a pas fait de nouvelle invasion en grand : Quelques cas rares se sont seulement présentés de loin en loin, et nous croyons en avoir vus même 4 ou 5 cas parmi les Chrétiens en l'année 1850 où différents bruits font présumer que quelques payens en furent alors attaqués.

Cependant Tieng Paul malgré sa jeunesse se trouvait par le fait à la tête des affaires de la Mission et nous pensons que dès cette époque s'associèrent à lui Charles Hien³⁸¹ fils du martyr Hien kiei hum i³⁸² et Ni Paul, dit Tsiong hoi³⁸³, frère cadet du martyr Ni Charles³⁸⁴ avec tant d'autres que nous verrons paraître plus en grand pendant le séjour des Prêtres. Paul avait fait plusieurs fois le voyage de Péking et sa constance ne se rebutait pas des difficultés et de la non réussite.

(Nous voyons à cette époque plusieurs Chrétiens faire le voyage de Péking pour aller recevoir le Baptême près des missionnaires.)

Il dut être bien consolé et fortifié par un événement tout providentiel qui semblait annoncer que les temps de la miséricorde approchaient et qui par le fait devint en grande partie la cause du salut de la Corée. Nous voulons parler de la conversion de Niou Augustin, dit Iong sim i³⁸⁵ homme vraiment grand autant par ses talents et sa constance, que par ses vertus et sa patience dans les souffrances. Niou Augustin était d'une famille honorable de la classe des interprètes du royaume, dans les dignités de race en race et très nombreux à cette époque. Dès l'enfance étant encore payen, il avait du goût pour l'étude et s'y livrait avec ardeur. Avant l'âge de 20 ans il avait la réputation d'homme très instruit. Sa famille vivait dans l'abondance et quoiqu'il fut dans les dignités, il ne recherchait aucunement la gloire et les plaisirs du monde, n'ayant d'attache et de passion que pour les études profondes et sérieuses. Son désir le portait toujours à connaître clairement l'origine et la fin de l'homme et du monde ; et dans l'espoir d'y réussir il étudia en grand les livres de la Religion de Foë ainsi que beaucoup d'autres, et jour et nuit acharné au travail pour trouver enfin quelque chose de solide, il en vint à se blesser les facultés intellectuelles et se fit beaucoup de tort à la santé. Pendant dix ans ayant continué ses travaux sur ce pied il acquit connaissances et une érudition bien rares dans ces pays, et sa réputation de savant se répandant partout, on disait de lui qu'il renfermait dix mille volumes dans sa poitrine et que tout, tant ancien que moderne, s'y trouvait réuni. Après avoir fait de si vastes recherches, Augustin ne trouvait nulle part de principes vrais et solides, et était loin d'être satisfait.

Trop jeune en 1801 pour entendre parler de la Religion par les bruits publics ; plus tard il entend raconter qu'â alors beaucoup de personnages célèbres par leur science et érudition avaient été tués comme professant la Religion du maître du ciel et qu'ils mourraient avec résignation et plaisir. Ne serait-ce pas là la vraie doctrine, se dit-il en lui-même ? Et dès lors il cherchait à rencontrer des Chrétiens ou du moins eut désiré à pouvoir se procurer des livres de cette Religion. Mais où se procurer des livres ? Où rencontrer ces hommes ? Après de longs et vains efforts Dieu qui voyait sans doute la droiture de son cœur et de ses intentions permit qu'il fut mis un peu sur la voie. Il y avait chez lui un meuble tapissé avec de vieux papiers tapissés de papiers imprimés de Chinois. Regardant un jour par hasard quelques feuilles en partie décollées, il y vit ces mots : âme sensitive, âme végétative, âme spirituelle. Des paroles

³⁸¹ 현석문 Hyeon Seok-mun 玄錫文 (1797-1846) Charles. Saint.

³⁸² 현계흠 Hyeon Gye-heum 玄啓欽 (1763-1801) Florus. Bienheureux.

³⁸³ 이경언 Yi Gyeong-eon 李景彦 dit 종회 Jong-hoi (1792-1827) Paul. Bienheureux.

³⁸⁴ 이경도 Yi Gyeong-do 李景陶 (1780-1802) Charles. Bienheureux.

³⁸⁵ 유진길 Yu Jin-gil 劉進吉 (1791-1839) Augustin. Saint.

si extraordinaires piquent sa curiosité et aussitôt il décolle une à une avec les plus grandes précautions toutes les feuilles qui recouvraient le meuble, et les coordonnant, il eut entre les mains une partie du livre Chrétien intitulé : Vrais principes sur Dieu. Il se mit à le lire avec toute l'attention possible ; mais bien des choses étaient peu claires et incomplètes, et il ne put encore savoir au juste ce qu'il désirait. Néanmoins plus avide que jamais d'avoir toute la solution, il se met en quatre pour trouver des Chrétiens et enfin après mille recherches, parvint heureusement à en rencontrer. C'était en l'année Kiei mi 1823. A peine eut-il entendu près d'eux quelques explications et lu quelques livres que la Religion lui parut claire et palpable. Aucun doute ne lui reste sur le cœur et il se met de suite à la pratiquer avec assiduité et ferveur.

Tel était l'homme que la Providence allait associer aux efforts des Chrétiens pour se procurer des Pasteurs. Et les diverses circonstances de sa conversion l'ont toujours fait regarder comme un miracle de salut pour la chrétienté.

Interprète du gouvernement par fonction, il lui était facile de faire la route de Péking. Sa charge le mettait hors de soupçons et sa position de dignitaire lui donnait assez d'influence pour couvrir encore les démarches des autres. Quel secours pour Tieng Paul ! quel précieux compagnon ! Dès l'année qui suivit sa conversion, c'est à dire en 1824, Augustin fit en effet le voyage de Péking, en qualité d'interprète de l'ambassade. Arrivé en cette ville, il se rendit auprès de l'Evêque et des Prêtres, demanda et reçut le Baptême ; puis les suppliant de regarder en pitié toutes les âmes des Chrétiens de Corée, semblables à des brebis délaissées sans pasteurs et par suite en proie aux ravages de la fureur des loups, il les conjura de pourvoir à leur salut par quelque moyen que ce fut. Son zèle éclairé ne se borna pas là, et ses pensées élevées se portant jusque vers le Souverain Pontife qu'il vénérât comme Pasteur universel des âmes, il crut avec raison qu'une supplique adressée directement au nom de tous les Chrétiens, ses frères pourrait hâter la réalisation de leurs communs désirs, et il écrivit, dit-on, cette année là même une lettre au Pape où lui dépeignant le misérable état de la chrétienté, il le conjurait de leur prêter la main pour sortir de l'abyme. (Voir si cette lettre est en Europe) L'Evêque de Péking fut touché des efforts constants de ces pauvres orphelins, et ce fut dès cette année ou peut-être seulement la suivante qu'il promit à Tieng Paul de leur accorder un Prêtre, (Il est marqué que ce fut au cinquième voyage de Paul) et les arrangements furent pris sur l'époque du rendez-vous à Pien mien ville frontière de la Chine. Les Chrétiens se trouvaient donc comme à la veille de retrouver enfin un Père et Pasteur qui leur rendit la vie et chacun se disposait à quitter le deuil pour revêtir des habits de fête. Tous les préparatifs se firent avec empressement et au terme convenu on se rendit à Pien Mien pour recevoir et introduire l'Envoyé du Seigneur. Mais le temps des épreuves n'était pas encore passé.

Arrivé là, on ne rencontre pas le Prêtre ; personne n'y était venu. Comment décrire le désappointement de tous les courriers et l'abattement qui s'empara d'eux. Tieng Paul qui était à leur tête ne pouvant deviner la cause de cette absence poursuivit la route jusqu'à Péking et là encore n'ayant pu avoir aucun détail, il dût revenir dans sa patrie la tristesse dans l'âme et comme abattu. Qu'ils sont profonds les desseins de Dieu !

Et quel jour affreux que celui où cette nouvelle dût se répandre parmi les Chrétiens ! Qui pourrait se figurer leur désolation ? Qui pourrait voir sans attendrissement les ruisseau de larmes qui se répandirent alors dans tous les lieux habités par les fidèles ? Toutefois les voyages de Péking ayant été, dès cette époque, sur un pied fixe et régulier, un désespoir absolu n'abattit pas tous les cœurs : Les froids se réchauffèrent ; les nonchalants furent réveillés et un air de vie paraissait dans notre Eglise toujours si éprouvée.

A cette époque Tieng Paul et Niou Augustin continuellement préoccupés de tout ce qui pouvait faire réussir leur grand projet cherchaient à s'associer quelqu'homme sûr et dévoué qui pût rendre les routes plus faciles. Ils désiraient quelqu'un des valets habitués de l'ambassade : mais malheureusement aucun Chrétien ne s'y trouvait. Après mûre réflexion ils

jettèrent les yeux sur Tsio Charles³⁸⁶, alors payen, qu'ils avaient un peu connu dans les routes, et dont le caractère bon, droit, ferme et désintéressé leur fit concevoir l'espoir de pouvoir l'attirer à se convertir. Tsio Charles était originaire du district de Hoi iang³⁸⁷, province de Kang Ouen. A l'âge de 5 ans il perdit sa mère, et peu à peu le petit avoir de sa famille s'étant épuisé, il quitta la maison paternelle, se rasa la tête et se fit recevoir parmi les bonzes où il passa quelques années. Puis revenant dans le siècle, il se plaça au service dans quelque maison et soutint ainsi son existence au milieu de bien des souffrances et travaux. Arrivé à l'âge de 23 ans, il se mit au nombre des valets attachés à l'ambassade de Péking, et parvint à ramasser quelque petite chose dont il usa pour soutenir son père et son frère. Bientôt son bon caractère le fit remarquer entre tous ses compagnons ; Chacun se fiait à lui, le regardait avec admiration et on disait de lui qu'il était le premier entre tous ses camarades du même état. Il avait environ 30 ans quand on eût la pensée de l'associer aux efforts des Chrétiens. On le fit donc appeler chez quelque fidèle où Niou Augustin se chargea d'aller pour lui faire les premières ouvertures sur la Religion. D'abord il fut un peu interdit et ne pouvait pas bien comprendre, disait-il ; mais ayant entendu des instructions pendant plusieurs jours, son esprit s'ouvrit à la lumière de la foi, et il donna sa parole de pratiquer tout de bon. Quelque temps après sa conversion, il se mit en route avec Augustin pour le voyage de Péking, s'y présenta au Prêtres et eut le bonheur de y recevoir le Baptême, la Confirmation et la Ste Eucharistie. De retour il ne se contenait pas de joie, pratiquait de grand cœur, se faisait remarquer entre tous par son humilité, sa patience, son amour ardent envers Dieu, et sa charité envers le prochain qu'il soulageait volontiers par ses aumônes et fit tant d'efforts auprès de sa femme qu'il parvint à surmonter ses répugnances à se faire Chrétienne et la rendit une excellente néophyte qui ne se démentit pas jusqu'à sa mort qui arriva quelques années après. Tel fut donc l'homme dévoué et précieux que l'on conquit alors, et qui depuis dans sa condition basse et vile, rendit par son activité et son zèle des services incroyables pour toutes les relations à l'étranger et l'introduction des Prêtres au point que son nom a mérité de n'être plus séparé de ceux de Tieng Paul et de Niou Augustin.

Un peu avant cette époque (mettre à 1817 un peu plus haut), c'est à dire en 1825 se présente à nous un trait bien édifiant et tout inconnu de la plus part des Chrétiens.

Ni Iong pin i dont le nom de Baptême n'est pas connu, ou pour mieux dire, qui ne fut jamais baptisé, selon toute vraisemblance, vivait à Tam t'ang kai au district Siou Ouen. Il avait épousé une personne de la famille Chrétienne de Tsio han tsi, et perdu au milieu des payens pratiquait franchement seul avec son épouse. Devenu veuf, il se retira chez quelqu'un de ses parents tous payens pour y trouver quelqu'appui à son existence et continua d'y pratiquer sa Religion avec fidélité et ferveur. Déjà bien des mauvaises paroles s'étaient élevées contre lui de la part de sa famille, mais n'y faisant pas attention, il ne pensait qu'à l'accomplissement de ses devoirs. Dans le nombre de ses parents un d'eux lui semble devoir écouter avec docilité quelques paroles sur la Religion et poussé par le désir de sauver cette âme, il lui fit part de la doctrine du christianisme. Nous ignorons le succès de son zèle, mais sa famille déjà mal impressionnée contre lui, craignant qu'il n'infatuât plusieurs de ses membres de la fatale doctrine et n'attirât par là de grands maux sur la tête de tous, fit résolution de se défaire de lui. Ni Iong pin i ne voulant pas renoncer à sa foi fut donc enlevé secrètement par la famille et on le fit périr, sans qu'aucun bruit en échappât au dehors. Son nom est inconnu des hommes, mais sera-t-il pas écrit sur le catalogue céleste des témoins du Seigneur ?

En cette même année 1825 tournant nos regards sur d'autres contrées, nous retrouvons encore le tableau de confesseurs tourmentés sous les coups de l'impiété, sans

³⁸⁶ 조신철 Jo Sin-cheol 趙信喆 (1796-1839) Charles. Saint.

³⁸⁷ 회양 Hoeyang

toutefois que la tranquillité paraisse avoir été troublée. Pai Augustin dont le nom légal est Tseng mo³⁸⁸ natif du district de Tang tsin et fils de Pai François martyr en 1799 était parvenu à se cacher quelque temps lors de la prise de son père mais étant revenu chez lui, il fut pris et conduit au tribunal de T'sieng tsiou où son père était détenu. On lui demanda s'il était aussi Chrétien et sur sa réponse affirmative, il fut sommé d'apostasier et de dénoncer ses complices. Il refusa et mis à de violentes tortures qu'il supporta avec intrépidité, il lassa la fureur de ses juges et fut déposé à la prison dans un lieu séparé de son père. Quand son père fut sur le point de mourir, le mandarin lui permit de le voir, et après sa mort lui remit le corps avec permission de l'enterrer.

Augustin après avoir enterré les restes de son père profita de l'occasion pour se sauver et afin de se dérober aux recherches, il fit pendant un an le métier de matelot sur mer, puis se cacha encore pendant 4 ou 5 ans au district de Kong tsiou. La persécution étant apaisée de toutes parts, il alla s'établir à Kang Moun i district de Mien t'sien et soutint son existence par des travaux de menuiserie dans lesquels il excellait et copiait aussi des livres religieux pour l'usage des Chrétiens dont il se fit toujours remarquer par une grande ferveur et exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs. Il fut repris, on ne sait à quelle occasion, en l'année Eul iou 1825 et conduit au tribunal de Hai mi où des supplices sans nombre lui furent infligés. Fidèle à ses antécédents il les supporta avec une patience mêlée de joie et persistant à refuser une honteuse défection, on assure qu'il entendit sa condamnation à mort, ce qui parait peu probable toutefois. Déposé à la prison, il vécut avec les autres Chrétiens qui s'y trouvaient indéfiniment reclus, puis ayant conquis l'estime et la confiance de tous ceux qui l'entouraient, il obtint, après deux ou trois ans, la permission de retourner chez lui, à charge de se présenter les 1er et le 15 de chaque mois devant le mandarin et enfin mourut paisiblement à l'âge de 63 ans le 26 de la 6ème lune de l'année Kei t'siouk 1829.

Nous trouvons encore alors à cette même ville la veuve Ha Barbe dont la mémoire n'a que des louanges dans cette partie de chrétienté. Née de parents payens au district de Tang tsin, elle fut mariée dans celui de Mien t'sien, et son caractère doux et complaisant engagea un des parents de son mari à lui faire connaître la Religion. Elle l'embrassa avec joie et son ardeur pour le bien la distinguait au-dessus des autres.

Bientôt après devenue veuve, elle s'occupa de l'instruction et de l'exhortation des femmes Chrétiennes, comme d'une charge qui lui eût été confiée, et semblant n'avoir plus d'autre pensée elle parcourait différents districts de la plaine du Nai p'o, instruisant partout, réchauffant les cœurs et aussi convertissant beaucoup de payennes. Son zèle et son activité à remplir cette fonction l'ont rendue bien chère aux Chrétiens de cette contrée, et peut-être est-elle la seule, du moins en province, qui ait ainsi consacré sa vie aux bonnes œuvres sur une vaste échelle. Dieu satisfait sans doute de ses travaux permit qu'elle eût quelque part à la gloire des confesseurs. Saisie au village de Pan tei ma eul, district de Asan à la 3ème lune de 1825, à ce que l'on croit, elle fut conduite à Hai mi où elle rencontra Pai Augustin et autres. Sommée d'apostasier et mise aux tortures elle montra la force de son âme virile et ne se laissa aucunement ébranler. Déposée d'abord à la prison, elle obtint plus tard de se retirer sous la condition de se présenter les 1er et le 15 de chaque mois, et mourut bientôt après de maladie.

Malgré ces quelques escarmouches, nous ne voyons pas qu'il y ait eu d'autres saisies, et nous n'avons qu'à glorifier Dieu du courage de ces de ces deux confesseurs. La devise de la préfecture de Hai mi semble donc être de laisser ses victimes se consumer peu à peu sans les égorger. Mais ce n'est pas leur cœur qui a failli aux supplices, c'est le fer qui leur a failli et Dieu saura bien les récompenser en conséquence.

³⁸⁸ 배정모 Bae Jeong-mo 裴正模 ou 배손이 Bae Son-i 裴孫伊

Nous voici parvenu naturellement à l'année Tieng hai 1827 époque qui tient une place mémorable dans notre histoire et se présente encore continuellement à la pensée tous de nos Chrétiens.

La Religion était en paix dans tout le royaume : ses ennemis ne semblaient pas avoir la pensée de l'attaquer de nouveau ; les tentatives pour se procurer des pasteurs réitérées sans interruption donnaient enfin l'espoir fondé de se convertir bientôt en réalité et rien ne troublait les fidèles dans la pratique de leurs devoirs. Faut-il penser hélas ! que le mal va sortir du sein même de la chrétienté, et que l'imprudance comme la mauvaise conduite de plusieurs de ses membres va devenir le principe et la cause d'un horrible désastre ?

Douze ans plus tôt c'est-à-dire 1815, nous avons vu le vaste incendie allumé dans la province de Kieng Siang ; le théâtre de nos malheurs sera cette fois la province de Tsien la déjà éprouvée en 1801, mais où les années de tranquillité avaient fait émigrer de fort nombreux Chrétiens auxquels il faut joindre les prosélytes qu'ils s'associent toujours partout où ils s'établissent.

Dans le village de Tek sil au district de Kok sang³⁸⁹ vers le sud est de la province se trouvait une fabrique de poteries, toute composée de Chrétiens et un nouveau converti nommé Tsien y avait étable une maison de vin pour le service du village. Han Paik kiem i³⁹⁰, fils du beau martyr Han Thomas de Tek ou mi trop connu par la violence de son caractère et sa conduite peu exemplaire vivait alors dans ce village et n'y démentait pas par ses actes le dicton répandu parmi les Chrétiens d'alors : Faut-il qu'un si noble martyr ait laissé un si mauvais fils ? Un jour que les poteries devaient être retirées du four, il y eut selon l'usage, grand concours de peuple et par suite, le vin était pris en abondance Han Paik kiem i que déjà les fumées du vin avait excité, se plaignit vivement que les poteries étaient trop petites et après s'être disputé avec le cabaretier, de plus en plus échauffé par les vapeurs bachiques, il s'en prit à la femme et poussa les choses si loin qu'il en vint à la battre violemment. Le cabaretier dont la foi n'était sans doute pas consolidée, ne put supporter une telle injure, et résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il prit des livres de Religion et sans réfléchir, sans doute, au suites étendues de sa démarche, les porta au mandarin du Kok sieng en lui dénonçant comme propriétaire son ennemi et d'autres Chrétiens. Ce n'est pas la première fois que l'histoire signale les suites déplorables d'un caractère non maîtrisé ou d'une passion non réprimée ; mais ici qu'il est triste de voir une dispute fort peu importante en elle même devenir la cause de tant de familles ruinées, de tant d'apostasies, de la perte, en un mot de tant d'âmes !

Le mandarin de Kok Seng par la réception des livres de Religion ayant en main des preuves manifestes n'hésita pas un instant et donna immédiatement ses ordres pour la saisies des Chrétiens. Ce devait être à la 2de lune de 1827. Alors se représenta le tableau déchirant des pauvres Chrétientés livrées à la merci des féroces et avides satellites.

Hommes, femmes et enfants deviennent en grand nombre leur proie, et après avoir vu le pillage de tout leur avoir vont s'entasser dans les hideux cachots de la soi-disante justice. Les verges, les bâtons et toutes les espèces de tortures, commencent aussi à être mis en jeu pour obtenir de ces innocentes victimes le reniement de leur foi et la dénonciation de leurs frères. Peu à peu soit déclaration des faibles Chrétiens, soit qu'un incendie une fois allumé se communique naturellement à tout ce qui est proche, la persécution avança de district en district avec ses lugubres appareils et se répandit bientôt partout où les Chrétiens habitaient dans cette province.

(Kok sieng, Sioun t'siang, Liong tan, Im sil, Tsieng sieng, Tsien tsiou et bien d'autres districts.)

³⁸⁹ 곡성 Gokseong

³⁹⁰ 한백겸 Han Baek-gyeom

Les routes étaient pleines de fidèles en fuite, d'autres en plus grand nombre n'osant espérer par là mettre leurs familles à l'abri, attendaient chez eux ou sur les montagnes environnantes le sort que Dieu leur réservait, et les uns comme les autres ne parvenaient pas à éviter la dents des tigres sous forme humaine qui tout en envahissant les demeures des Chrétiens gardaient soigneusement toutes les routes. Les Chrétiens non captifs étaient eux-mêmes comme réduits à la mort. Sans chef de famille, sans vivres, ni aucune ressource, tout étant devenu la proie des satellites, ils n'osaient se féliciter d'avoir été épargnés, n'échangeant pour ainsi dire, les horreurs de la prison que pour la perspective d'une mort lente et non moins probable. Non, rien ne saurait donner une idée exacte de ces horribles scènes, parce que rien ne peut faire imaginer la licence et la rapacité des monstres que l'on appelle ici exécuteurs des ordres du gouvernement. Nous n'avons aucun détail des divers interrogatoires subis dans les différentes petites préfectures où les Chrétiens furent d'abord conduits. Sauf les plus lâches et les plus acharnés à se mettre à l'abri tout prix à l'abri de toute vexation, le plus grand nombre fut bientôt transféré au tribunal de la métropole de la province qui est Tsien tsiou. Dans le cours de la 3ème lune, tout le nord de la province fut aussi envahi. Au district de Keum san, au nombre des Chrétiens arrêtés se trouva un nommé Kang qui par désespoir ou par crainte de ne pas se conduire assez fermement se donna lui-même la mort en route, sans arriver même jusqu'au tribunal. Au district de Ko san les prises furent fort nombreuses, et presque tous aussi furent conduits à la capitale de la province. Le gouverneur alors résidant à Tsien tsiou était Ni Koang Moun ⁱ³⁹¹ de la branche des Ni de Ou Pong : et nous devons remarquer à l'avance que le système suivi dans cette persécution fut un peu différent des précédents. (Il semble qu'il y ait eu moins d'acharnement de la part du gouverneur.)

(Soit qu'il y ait eu moins d'acharnement contre les Chrétiens captifs parmi lesquels ne se trouvait aucun personnage très important, ou bien que l'on ait voulu faire essai de nouveaux procédés pour arriver au même but.)

On fit tout pour éviter le supplice de mort, sans toute fois faire aucune grâce à la foi des Chrétiens qui jamais ne leur fut pardonnée. Ainsi quand un Chrétien se montrait ferme dans les supplices et ne faisait pas clairement les dénonciations demandées, on chercha presque toujours quelque faux-fuyant pour le condamner seulement à l'exil, et ceux même que l'on condamna à mort comme soi-disant plus entêtés ne furent pas exécutés, mais déposés indéfiniment à la prison où on les laissait attendre lentement leur mort naturelle.

Soit à raison de la tiédeur des Chrétiens, soit à cause des tendances du tribunal à ne pas mettre à mort ce qui entraîna beaucoup de prisonniers dans les filets séducteurs qu'on leur tendait, nous devons avouer que cette persécution fut la plus déplorable entre toutes les autres par la quantité de défections et le petit nombre de courageux confesseurs. Toutefois nous devons mentionner ceux qui se sont montrés fermes et ont soutenus par leurs actes l'honneur de notre Sainte Cause.

La première qui se présenta à la consolation des vrais fidèles est une femme : Ni Magdeleine, sœur de Ni Paul de Tsiang Kiei et mère de Ni Mieng ei. Native du Nai p'o, elle fut mariée à Ni André à l'âge de 17 ans, et Dieu bénissant cette union, elle eut sept enfants qu'elle éleva et instruisit avec soin et sut diriger dans une pratique fervente dont elle leur donnait de beaux exemples. Prise au district de Kok Sieng au commencement de cette persécution, elle fut traduite devant le juge criminel dont tous les efforts tendirent à lui faire dénoncer le lieu de retraite de son frère. Mais Magdeleine concevant combien de telles déclarations étaient contraires aux devoirs des vrais disciples de J.C. supporta avec fermeté et patience les violentes tortures où elle fut mise et n'ouvrit pas la bouche. Les caresses jointes aux promesses de la relacher ne firent pas plus d'impression sur ce cœur viril, elle ne voulut rien entendre et tint bon jusqu'à la fin dans sa noble résolution sans fléchir un instant. Le juge

³⁹¹ 이광문 Yi Gwang-mun 李光文 (1778-1838).

ne pouvant rien gagner la condamna à l'exil, et elle fut envoyée à la ville de Paik t'sien³⁹² province de Hoang hai. Là de nouvelles épreuves l'attendaient. Les habitants de ce lieu la couvrirent de plaisanteries et de sarcasmes sur la cause de son exil, et son sexe lui attirait encore plus de vexations où les vils traitements et les injures n'étaient pas épargnés. Sans s'ébranler d'avantage, Magdeleine continua la pratique fidèle de sa Religion et supporta tout avec une patience extrême et d'un cœur soumis et content. Ne sachant pas lire, elle comptait les jours et faisait les exercices du dimanche, sans pouvoir observer les autres Fêtes qu'elle ne connaissait pas. Elle passa ainsi quatre ans, une maladie dont elle portait le germe depuis longtemps l'ayant reprise avec violence, elle sentit sa fin s'approcher : Ayant son chapelet en main, elle se mit à genoux pour prier et rendit son âme à Dieu dans cette position le 12 de la 11ème lune de l'année Kieng in 1830. Elle avait 53 ans.

Après cette fidèle servante de Dieu, nous mentionnerons Kim André, dit Toming i³⁹³. Né au district de Mien t'sien³⁹⁴ et d'un caractère souple et droit, il fut dès l'enfance docile aux instructions de ses parents et se faisait remarquer par sa dévotion. Pris à la 2ème lune à Sin tsiék, district de Sioun Tsiang³⁹⁵, il fut conduit au juge criminel de Tsien tsiou, refusa constamment de renoncer à son Dieu et de dénoncer qui que ce soit. Mis à diverses tortures et menacé de la mort, il ne se laissa pas intimider. Ses supplices très multipliés dont le détail ne nous est pas parvenu, ne purent le déterminer à manquer à la foi qu'il devait à son Dieu, et sa constance fut inébranlable. Il ne paraît pas toutefois qu'il ait été condamné à mort, mais déposé à la prison, il dû y languir pendant plusieurs années et y mourut en persévérant dans les mêmes sentiments, un peu après 1832 à l'âge de 50 et quelques années.

Nous trouvons encore Ni Jean Baptiste, dit Sieng tsi³⁹⁶ : Descendant (de la branche des Ni de Ham pieng) d'une famille de mandarin militaire, il habitait le village de Nop heun moi³⁹⁷ au district de Tek san et ne fut instruit de la Religion qu'à l'âge de 24 ans. L'ainé de trois frères et chargé de la conduite de la maison, il comprit de suite que dans ce pays, entouré de nombreux parents le culte des tablettes et autres superstitions lui seraient un grand empêchement dans le service de Dieu et le salut de son âme. Il

1827. Il sort donc avec toute sa famille et se retira dans les montagnes où ne s'appliquant qu'à bien observer les préceptes de la Religion, son petit avoir fut en peu d'années complètement épuisé, et toute la famille dû souvent souffrir de la faim et du froid. Cependant son père resté payen jusqu'âlors le gourmandait fortement et rejetait continuellement sur la Religion la perte de ses biens et la misère où ils se trouvaient : Mais J.B. ne cessait pas pour cela de continuer ses pratiques et toujours désireux de la conversion de son père, il porta là tous ses efforts pendant plus de dix ans et les vit enfin couronné de succès deux ans avant la mort de son père. Avant tout J.B. cherchait la facilité de pratiquer, et il se vit pour cela obligé d'émigrer plusieurs fois et enfin s'était établi au district de Ko san, province de Tsien la.

Là il se faisait une occupation de secourir les malades et les indigents, et dans les années de famine prenait soin de donner la sépulture aux morts qu'il voyait sur les routes. C'est dans l'exercice de ces bonnes œuvres qu'il fut pris le 23 de la 3ème lune par les satellites de Tsien tsiou et il vit bientôt ses deux frères et tous les membres de sa famille au nombre de

³⁹² 백천 Baekcheon

³⁹³ 김도명 Kim Do-myeong 金道明 André.

³⁹⁴ 면천 Myeoncheon

³⁹⁵ 신척 Sincheok, 순천 Suncheon

³⁹⁶ 이성지 Yi Seong-ji

³⁹⁷ 높은 뫼 Nopeun-moi

13 saisis et consignés soit à la prison, soit chez des particuliers sous caution. Il dût subir bien des interrogatoires à sa propre ville, puis au tribunal de Tsien tsiou.— Qu’as-tu fait de tes tablettes, lui dit-on ? Je les ai enterrées – D. Tu n’honores donc pas tes ancêtres ? R. Je puis bien honorer mes parents, mais un morceau de bois coupé sur la montagne peut-il jamais devenir mon père et ma mère ? –

On lui demanda beaucoup de dénonciations et sur son refus, il dût subir l’écartement des os, des bras plus de dix fois. Ses bras furent mis hors de service et la connaissance lui manqua. Dans cet état ne pouvant plus répondre, on lui fit passer la cangue au cou et le renvoya en prison. Trois jours après cité de nouveau il fut encore sommé de faire des dénonciations et eut à supporter plus de trois cents coups de la puncture des bâtons, puis encore dix jours plus tard divers autres supplices sans se laisser ébranler. Un mois après il subit, coup sur coup, pendant plusieurs jours divers interrogatoires entremêlés de tortures, puis enfin alla par devant le gouverneur qui lui dit : Puisque tu violes la loi du royaume et restes entêté dans tes idées, mourrais-tu dix mille fois tu n’es pas digne de compassion. J.B. était décidé à la mort. On ne voit pas toutefois que sa sentence ait été prononcée. Il fut remis indéfiniment à la prison où après 9 ans de souffrances et huit mois de maladie, il mourut à l’âge de 58 ans, le 11 de la 4ème lune Eul mi 1835.

Le 3ème des frères de J.B. Ni Jean, dit Seng Sam i³⁹⁸, malgré un caractère vif et violent se faisait remarquer par la douceur de sa parole quand il exhortait les Chrétiens. Tout appliqué aux devoirs de la piété filiale, il avait réussi, selon le désir de ses parents, à apprendre les lettres tout en se livrant aux travaux du corps et copiait beaucoup de livres religieux qu’il vendait ensuite aux Chrétiens. Ayant été pris en 1827, il avait déjà subi bien des supplices devant le juge criminel, quand de nombreux prisonniers l’ayant dénoncé comme copiste des livres pris chez eux, ce nouvel article devint pour lui la cause de bien des embarras et des souffrances. Traité alors comme chef des Chrétiens, les tortures devinrent et plus fréquentes et plus terribles. Mis un grand nombre de fois à la question, il eut à supporter des coups affreux et des supplices atroces, et son corps ne pouvant plus les porter, il mourut épuisé dans la prison le 14 de la 9ème lune de cette année à l’âge de 33 ans.

Les trois confesseurs que nous venons de citer, paraissent ne pas avoir subi la sentence de mort, sans que l’on en voit bien la raison. A tort ou à raison quelques faiblesses leur ont été imputées et nous ne pouvons dissiper entièrement les obscurités dont sont entourées quelques circonstances de leur vie. Toute fois il est certain qu’ils ont fait honneur au nom Chrétien, et l’apostasie ne paraissant pas avoir eu lieu, nous avons pensé ne pas devoir les passer entièrement sous silence.

Tournons maintenant nos regards sur quatre autres confesseurs dont les actes devront fixer longtemps notre attention : Tieng Paul³⁹⁹, Ni Job⁴⁰⁰, Kim Pierre⁴⁰¹ et Ni Pierre⁴⁰² sont les noms de ces courageux témoins du Seigneur : et tous les quatre étaient originaires de la célèbre contrée du Nai p’o que nous avons souvent déjà signalée.

³⁹⁸ 이성감 Yi Seong-sam

³⁹⁹ 정태봉 Jeong Tae-bong 鄭太奉 (1796-1839) Paul. Bienheureux.

⁴⁰⁰ 이일언 Yi Il-eon 李日彦 (1767-1839) Job. Bienheureux.

⁴⁰¹ 김대권 Kim Dae-gwon 金大權 (?-1839) Pierre. Bienheureux.

⁴⁰² 이태권 Yi Tae-gwon 李太權 dit 만보 Man-bo (1782-1839) Pierre. Bienheureux.

(note : Pour ne rien omettre de la vérité nous avouerons ici que ces 4 confesseurs et même Sin Pierre que vous verrons plus bas ont été accusés vaguement de quelques paroles d'apostasie ou en approchant. Ces bruits sont refutés par plusieurs des témoins oculaires d'alors et ne nous semblent pas très fondés. Mais même en les admettant tous avouent que c'eût été dans les commencements de leur procès. Or, ils se sont montrés tellement décidés à la mort ensuite jusqu'à même signer 3 fois leur sentence, et toute leur conduite fit tellement honneur à la Religion qu'eussent-ils même eu d'abord quelques faiblesse, ils doivent compter au nombre des vrais confesseurs de la Foi. Ajoutons qu'après plusieurs années de prison, on leur offrit encore la vie, aux prix de l'apostasie, ce qu'ils refusèrent de nouveau. Il n'y a donc aucun doute à élever sur eux, et nous ne mentionnons pas dans le cours de l'histoire cette faiblesse douteuse d'une part, et dont l'époque ne saurait être fixée.)

Tieng Paul dont le nom légal est Man po, mais plus connu sous son nom d'enfant T'ai pong, était du district de Tek san et cousin issu de germain de Tieng Pierre martyr en 1801. Ayant perdu ses parents de bonne heure, il fut élevé chez son oncle au 5ème degré, et, comme il arrive fréquemment en telles circonstances, il dû passer par bien des tribulations qu'un caractère naturellement bon et complaisant lui fit supporter avec patience et résignation. Cependant s'étant établi et pouvant suffire à sa subsistance, il ne voulut pas rester dans la plaine où mille empêchements s'opposaient à la pratique fervente de sa Religion et il se retira au district de Liong tan dans la province de Tsien la où après trois ans de séjour, il vit s'élever la persécution de 1827. Il avait toujours eu le désir du martyre et de temps en temps plaçant un billot sous son menton il disait : Si je recevais le coup de sabre dans cette position, peut-être pourrais-je sauver mon âme. (Et il était si appliqué aux lectures religieuses que quand il prenait un livre, il ne cessait de lire qu'après avoir lu tout le volume) Toutefois pour ne pas agir avec trop de témérité, il fit semblant de fuir en revenant sans cesse chez lui. Il y fut rencontré par les satellites qui se présentaient avec un billet d'arrêt sur une dénonciation faite dans les supplices. Ce billet portant un autre nom que le sien il eut été facile à Paul de se tirer d'affaire, mais trouvant l'occasion favorable pour remplir ses désirs, il suivit les satellites et fut conduit à la préfecture de Liong tan où après un interrogatoire suivi d'une volée de coups sur les jambes, on l'envoya à Tsien tsiou le chef lieu de province. On lui fit subir par deux fois le supplice de l'écartement des os et de la puncture des batons, sans pouvoir obtenir de lui aucune apostasie ou dénonciation. Il disait ne pouvoir faire connaître des personnes que l'on mettrait à cause de lui aux tortures comme lui-même.

D'autres supplices restant aufsi inutiles, le juge à la fin lui dit : Cet être là devrait-il mourir ne dénoncera certainement personne, et il le fit déposer à la prison où nous le suivrons un peu plus tard.

Ni Job appelé Il eni dont le nom légal est T'ai moun i et plus connu sous le nom de vieux Ni d'An ei, était du village de Tai pol⁴⁰³ au district de Hong tsiou. Il fut instruit de la Religion par ses parents et pratiquait dès avant la persécution de 1801. A cette époque il fut pris et après une détention, dont on ignore les détails, exilé à An ei province de Kieng Siang. Arrivé au lieu de son exil, mal vu du mandarin et des prétoriens, il fut enfermé dans la prison, ce qui n'a pas lieu ordinairement pour les exilés. De plus on ne lui donnait à manger qu'une fois par jour, quelque fois même tous les deux jours seulement, et on alla jusqu'à lui refuser le feu et l'eau à volonté. Accablé par les géoliers et prétoriens de reproches et d'injures, il les recevait comme s'il n'eût pas entendu, en sorte qu'on disait de lui : On n'a jamais vu un homme comme celui-ci. Après quelques mois il avait su gagner les esprits : on s'accoutuma à lui et il obtint d'avoir les repas accoutumés avec le libre usage du feu et de l'eau. Toutefois pendant dix ans il dut être renfermé dans la prison et eut mille souffrances à y supporter. Après

⁴⁰³ 대벌 Daebol

ce long espace de temps on lui permit de se mettre dans une maison particulière avec caution, et en 1815 sa femme ayant été le trouver pour éviter les poursuites, ils purent vivre ensemble jusqu'à l'époque de son élargissement qui eut lieu à la 5ème lune de l'année 1826. Mis alors en liberté, Job alla s'établir au village de Tai p'an au district de Imsil, province de Tsien la.

Il y était à peine que surgit la persécution de 1827. Sa femme l'engageait à fuir, sans qu'il fit semblant d'entendre ses paroles. Un jour qu'il avait disparu, on se mit à le chercher partout et enfin on le rencontra seul dans un lieu retiré, assis et pleurant à chaudes larmes. Interrogé sur la cause de ses pleurs, il répondit : Par le passé j'ai manqué une belle occasion d'être martyr et regrette vivement de mettre laissé envoyé en exil : Et à l'époque actuelle n'est-il pas regrettable aussi d'être dans un lieu retiré ? Ses soupirs étaient sans doute allés jusqu'au Ciel, car trois jours après les satellites de Tsien tsiou arrivèrent subitement, le saisirent, et il les suivit plein de joie. Dès le premier interrogatoire, le juge criminel ayant connu ses précédents, le prit en grippe et le fit battre extraordinairement. Le mandarin civil le voyant déterminé, après une volée de coups sur les jambes prononça sa sentence de mort. Job était petit et avait un extérieur sans apparence. Mais sa constance et sa fermeté dans les souffrances le firent vraiment remarquer de tous les gens de prétoire et ils se disaient : Nous l'avons mal jugé sur la mine. Ce gaillard là est un vrai chef de Chrétiens. Job fut donc déposé à la prison où il attendait le dénouement que nous verrons plus loin.

Kim Pierre dit Tai koani était d'une famille originaire de Soutani⁴⁰⁴ au district de T'sieng iang⁴⁰⁵ et émigré ensuite à T'sieng na tong⁴⁰⁶ district de Porieng. Frère aîné de Kim Jacques martyr en 1816, il avait été instruit de la Religion dès l'enfance : Mais ne la pratiquait guères, et ce ne fut qu'après la mort de ses parents, quand il fut devenu grand que sa ferveur s'excitant d'elle même, il devint très exact à tous ses devoirs religieux. Potier par son état, il s'était établi au district de Kong tsiou et avait alors de fréquents démêles avec sa femme. Un jour qu'il s'était fortement mis en colère l'un contre l'autre, Pierre alla dormir dans la chambre ordinaire tandis que sa femme resta à la cuisine pour se livrer au repos. Pendant son sommeil croyant entendre la voix de Dieu qui l'appellait, il se lève en sursaut et voit un tigre emportant sa femme dans sa gueule. Aussitôt il le poursuit et parvint à retirer son épouse. La jambe toutefois était fortement blessée. Le lendemain il lui dit : Ce fâcheux accident est arrivé à cause de nos discordes, mais puisque heureusement Dieu a permis que tu aies la vie sauve, il faut d'abord l'en remercier, puis nous corriger, pratiquer le bien et jusqu'à la mort vivre en bonne intelligence. Dès ce moment ils formèrent leur résolution et vécurent tous deux dans une piété exemplaire. Chaque dimanche il exhortait et instruisait sa famille et tous les gens du village. A la fête de Noël il ne manquait pas d'aller sur quelque'une des montagnes voisines et emportant les Evangiles et quelques autres livres, il passait la nuit en exercices de piété. Un jour après être monté sur une de ces montagnes et s'y être assis, un grand tigre vint s'asseoir vis à vis de lui et se mit à pousser ses rugissements. Pierre, sans trop s'effrayer, resta où il était, fit tous ses exercices à l'ordinaire, puis le jour venant à paraître, il redescendit tranquillement, et alors seulement le tigre regagna aussi son repaire. Pendant le carême Pierre était plus assidu que jamais à la prière et méditation, il ne faisait alors qu'un repas, ne prenait qu'une demie écuelle de riz qu'il mangeait avec de l'eau froide et accompagnait d'un peu de sel seulement. Malgré cela son visage après la quarantaine n'avait aucunement changé. Il avait dans le cœur un vrai désir du martyre et après l'exécution de son frère cadet en 1816 ayant rapporté le billot qui soutenait son menton, au moment du supplice, il se le plaçait souvent sous le menton pendant le sommeil pour penser plus efficacement à l'échafaud.

⁴⁰⁴ 수단이 Sudani

⁴⁰⁵ 청양 Cheongyang

⁴⁰⁶ 청라동 Cheongna-dong

Il avait émigré au district de Ko san et quand il apprit que la persécution avait éclaté en 1827, il engagea les autres à fuir pour l'éviter, mais pour lui il attendait en paix la réalisation des desseins de Dieu. Une bande fort nombreuse de satellites cerna le village où il se trouvait et se rua sur les pauvres Chrétiens.

(On dit près de 100 satellites. On s'étonnera peut-être de voir ainsi de tous côtés des satellites sans nombre. Il est certain qu'il y en a énormément dans ce pays, mais ici nous appellons ainsi indifféremment tous ceux qui les suivent qu'ils soient ou non satellites. Ceux-ci ont habituellement sous leurs ordres 2, 3 ou 4 valets qui les accompagnent ou qu'ils envoient séparément. Il y a en outre d'autres gens, ayant leur état ou profession à part que l'on recrute au moment du besoin et qui retournent ensuite chez eux. D'autres enfin sont des hommes non inscrits sur les registres que l'on fait par circonstance courir de côté et d'autre à peu plus comme on louerait des hommes de corvée journée.)

Pierre sans s'effrayer va en riant à leur rencontre, et saisi par eux il est conduit, lié de la corde rouge, au tribunal de Kosan. Il semblait se rendre à un festin.— Suis-tu cette mauvaise Religion, lui dit-on ? — Il répond ne pas suivre de mauvaise Religion, mais adorer seulement le vrai Dieu du Ciel et de la terre. Sur ce on lui passe la cangue et il est envoyé au juge criminel de Tsien tsiou qui lui dit : Suis-tu cette mauvaise doctrine prohibée par le roi et les mandarins ? Il répond suivre la Religion véritable du Maître du Ciel. Sur quoi le juge lui dit : Si tu renies Dieu, je te relache toi et tes enfants, sinon tu seras mis à mort.— Pierre frémissant à ce mot dit à haute voix ces admirables paroles, à nous rapportés par des témoins oculaires : Devrais-je mourir sous les coups, je ne puis renier mon Dieu. Ces sentiments ont pénétré ma chair et mes os. Me couperait-on les chairs, chaque morceau en resterait imprégné, me broyerais-on les os, chaque grain de poussière les conserverait, non, dix mille fois, non, je ne puis renier mon Dieu.-

Quoique de vile condition, n'est-ce pas là vraiment une grande âme. Il ne redoute pas ses juges féroces comme il semblait autrefois ne pas s'inquiéter à la vue des tigres. Mais le juge, furieux de l'entendre ainsi parler, le fait dépouiller de ses vêtements et battre de verges, sans aucune des réserves ordinaires. Le sang coule et ruisselle tandis que Pierre ne fait qu'invoquer Dieu et Marie et conserve un air de joie qui se manifeste sur tout son extérieur. De là il fut déposé dans une chambre où il eut à subir de la part des satellites et valets des plus violents supplices encore, mais sa résolution reste la même et ceux-ci disaient : C'est un gaillard à qui l'on ne peut rien dire. Le lendemain cité de nouveau devant le juge qui lui demande ses livres et la dénonciation de ses complices, sur sa réponse de ne pouvoir le faire en disant qu'il en serait quitte pour mourir sous les coups, des ordres sévères sont donnés pour lui faire subir par trois fois le supplice de la puncture des bâtons pendant lequel il invoque sans cesse les noms de Jésus et Marie, et finissant par perdre courage connaissance il est renvoyé à la prison. Arrivé là il reprend peu à peu les sens et voyant tout son corps comme brisé, il dit : Pourrai-je bien par là payer la dix millième partie des bienfaits de Dieu. Puis se repend en larmes de contrition et se dispose tranquillement à mourir pour Dieu.— Encore trois jours après cité de nouveau, on lui dit : Cette fois ne renieras-tu pas Dieu ?

(On fit venir son fils pris comme lui, et lui mettant un couteau sur la gorge devant le père on le menace de trancher la tête s'il n'apostasie pas. Pierre répond : Si mon fils a ainsi la tête coupée, c'est une gloire pour lui et pour moi, non je n'apostasierai pas – le fils fut envoyé en exil...)

Il répond : Je vous ai déjà dit que dussé-je avoir les chairs coupées et les os broyés, je ne le puis. J'en serai quitte pour la mort. A quoi bon m'interroger encore ? Le juge excite et presse les bourreaux et par trois fois lui fait subir l'écartement des os ; mais loin de se rendre, Pierre invoque Dieu plus que jamais.— Quel mauvais coquin, dit le juge et il en réfère au gouverneur. Celui-ci entouré de 80 valets, tous le bâton de supplices à la main, lui fait subir ce jour là et le lendemain deux interrogatoires où au milieu des tortures Pierre la même fermeté,

le même air d'aisance ; et invoquant toujours le Seigneur il disait : Comment faire pour payer au moins gros comme le bout d'un poil, les bienfaits de la Passion de N.S., mais supportant tout avec patience et avec joie, on désespéra de le faire fléchir et il fut déposé à la prison avec les autres confesseurs.

Ni Pierre, dit Seng hoa dont la famille et les antécédents sont déjà connus par ce que nous avons dit à l'année 1802, avait continué malgré ses premières faiblesses à vivre dans la pratique exacte de sa Religion. Quand s'éleva la persécution de 1827, il eut bien voulu prendre la fuite, mais jour et nuit il pensait que toutes les routes étant gardées, ce moyen même ne servirait à rien, outre qu'il ne voyait pas où pouvoir se réfugier. D'ailleurs ayant avec lui sa vieille mère, sa femme et ses jeunes enfants, comment faire avec eux, quelque route ? Il se décida donc à attendre les ordres de Dieu et se contenta de faire fuir à travers les montagnes son frère cadet. Les satellites ne tardèrent pas à se présenter, et saisi par eux, il fut conduit le juge criminel à Tsien tsiou. C'était pour la 3ème fois qu'il tombait entre les mains des persécuteurs. Il subit plusieurs interrogatoires au milieu des tortures, sans se laisser ébranler, il fut mis par les bourreaux hors d'état de faire usage de ses membres.

Mais bientôt il fut mis à de nouveaux et plus terribles supplices par la dénonciation des Chrétiens qui disaient avoir été instruits par lui, ou aussi avoir reçu des livres copiés de sa main. Ne sachant comment se tirer d'affaire, il dut subir souvent la question à cette occasion, et les tourments intérieurs qui le déchiraient ne le cédaient pas aux souffrances du corps qu'on lui infligeait. Au milieu de tant de peines il ne paraît pas qu'il ait apostasié, mais il avoua avoir eu la faiblesse au milieu de l'atrocité des supplices, de promettre de livrer quelques livres, sans que nous sachions s'il le fit réellement, et de plus dénonça un Chrétien. Malgré ces taches dont on ne peut le laver, il se montra décidé à la mort dans tout le cours du procès, soit vis à vis du juge criminel, soit par devant le gouverneur et mérita d'entendre de la bouche de ce dernier ces paroles : Cet être là continuant de parler ainsi je ne puis le laisser vivre.— Remis à la prison, il resta avec les autres confesseurs dans l'attente du dénouement de la cause.

Voilà donc nos quatre confesseurs détenus dans l'attente d'un jugement définitif et s'abandonnant entre les mains de Dieu qui ne les abandonnera pas aux jours difficiles. Depuis la 2de lune jusques dans le courant de la 4ème les arrestations avaient eu lieu seulement dans la province de Tsien la et on pourra se faire une idée de la violente commotion éprouvée par cette chrétienté en pensant que sans compter le grand nombre de pusillanimes relâchés presque aussitôt et les détenus dans les diverses préfectures, les Chrétiens réunis à cette époque au seul tribunal de Tsien tsiou (le gouverneur était Ni Koang moun i) chef lieu de la province étaient au nombre de plus de 240 parmi lesquels se trouvait un nombre considérable de femmes. Soit que les prisons fussent trop étroites, soit plutôt qu'on voulût empêcher les prisonniers de se concerter entre eux, les uns étaient vraiment incarcérés, tandis que beaucoup d'autres étaient seulement déposés sous caution, avec défense de sortir, dans des maisons particulières. Presque tous étaient enchaînés et avaient la cangue autour du cou sur les épaules : d'autres étaient liés les uns aux autres avec des liens de paille qui les tenaient au cou et aux jambes, et ce dût être pour cette grande métropole un spectacle non moins affreux que surprenant. Ne dirait-on pas que le trône est menacé ? Ne croirait-on pas qu'une conspiration a amené de nombreux révoltés sous ces chaînes ?

Et toutefois ce sont tous des hommes pacifiques et tranquilles. Que devait penser la grande ville en émoi ?

Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 4. (Daveluy Volume 4 f. 289)

Cependant de nouvelles dénonciations avaient été faites vers le milieu de la 4ème lune ; et plusieurs des dénoncés étaient dans d'autres provinces. Nous ne citerons pour le

moment que Sin Pierre, dit T'ai po⁴⁰⁷, habitant alors la province de Kieng Siang et Ni Paul, dit Tsong hai⁴⁰⁸, habitant la capitale, dont l'histoire va maintenant nous occuper. D'après la loi les tribunaux criminels, ne peuvent arrêter personne sans l'autorisation du propre mandarin civil auquel ils doivent la faire demander. Toutefois ils se dispensent souvent de cette formalité quand il s'agit de menu peuple et qu'il se trouve dans le rayon de leur juridiction directe.

Quand il s'agit de provinces étrangères quelque fois ils doivent s'adresser à son gouverneur, et en tout cas ne peuvent absolument se dispenser d'aller au propre mandarin civil du district où se trouve l'accusé. D'après les dénonciations ci-dessus mentionnées des satellites furent envoyés soit à la province de Kieng Siang, soit à la Capitale et ces deux Chrétiens furent saisis comme on va le voir.

Sin Pierre, dit T'ai po dont les antécédents ont été vus dans cette histoire,

(On rapporte que Sin Pierre étant encore catéchumène et dans le temps qu'il s'instruisait, il fut tourmenté par plusieurs démons qui lui auraient apparu et l'auraient même enlevé de l'appartement où il étudiait la Religion avec d'autres. Ils cherchaient à le dissuader de se faire Chrétien. Pierre leur résistant et leur déclarant que rien au monde ne pourrait l'empêcher de suivre la Religion, le démon furieux le rejetta à sa place avec une telle violence qu'il en conserva toute sa vie quelques douleurs.)

après avoir pris beaucoup de peine pour les collectes relatives au voyage de Péking ne s'occupait plus des affaires. Toutefois son nom était très connu dans la chrétienté et le grand nombre de livres qu'il avait transcrits tendaient à le compromettre plus que tout autre en temps de persécution. Après diverses émigrations, il s'était enfin établi à Tsai kol au district de Siang tsiou, province de Kieng Siang où il vivait sans beaucoup de relations avec les Chrétiens du dehors.

Toutefois ayant appris les progrès de la persécution de 1827, il comprit que son nom devrait être facilement dénoncé et fit ses préparatifs pour mettre en sûreté sa famille et sa personne. Tout était prêt, le cheval ferré et on devait partir avant le jour, le 22 de la 4ème lune, quand cette nuit là même, au chant du coq, les satellites de Tsien tsiou font irruption sur le village et entourent la maison de Sin Pierre et le déclarent prisonnier. Celui-ci voyant les lettres de police venues de la préfecture de Tsien tsiou, province différente de la sienne, refusa de les suivre, mais il dû aller avec eux chez son propre mandarin qui ayant visé les pièces, le remit aux satellites. Toutefois ils durent retourner chez Pierre avec des prétoires de la ville.

Dans la route ils rencontrèrent d'autres de leurs compagnons envoyés pour se saisir d'un autre village Chrétien. Dès qu'ils se virent de loin ils se mirent à sauter et frapper des mains puis se félicitèrent et réjouirent les uns les autres, burent à grandes gorgées et avaient un air de démon. Surpris par la nuit, on dû coucher dans un village. Là ils se firent donner par menaces et de force quantité de vin, des poules à volonté et firent les cent coups au détriment des pauvres habitants. Arrivés à la maison de Pierre, les satellites de Tsien tsiou voulaient se livrer au pillage, mais ceux de la propre ville les empêchèrent et prirent note de tous les objets qui s'y trouvaient pour le cas où quelque chose serait réclamé. Après quoi on se mit en route et en quatre jours, on était arrivé sur le territoire de Tsien tsiou, non loin de la ville, et pendant qu'ils se préparaient à passer la nuit arriva une troupe de Chrétiens montés sur bœufs ou chevaux escortés par des satellites. Ayant dénoncé des livres dans les supplices, et ne pouvant plus marcher on les envoyait ainsi équipés pour les apporter. Pierre passa la nuit avec eux et pendant que tous ces gens de prétoire étaient à boire, jouer, crier et faire les cent coups dans la cour, il s'informa de l'état des choses et apprit que tous les livres avaient été avoués et

⁴⁰⁷ 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 (1769?-1839) Pierre. Bienheureux.

⁴⁰⁸ 이경언 Yi Gyeong-eon 李景彦 dit 증회 ou 경병 (1792-1827) Paul. Bienheureux.

dénoncés et que dans le nombre beaucoup étaient de sa main. Inutile donc de cacher les choses désormais. Le lendemain on se sépare, et bientôt après arrivé à la ville, il est conduit au juge criminel qui lui demande d'abord : Es-tu noble ? —

Dès ce moment nous ne ferons que copier une partie de la narration de Pierre. Il va parler lui même : Je réponds : Arrivé ici la différence entre noble et roturier ne sert plus gueres de rien.—Le juge : On dit que dans trois provinces tu répands une doctrine perverse et en infatues le peuple, est-ce vrai ? R – Je ne suis pas de doctrine perverse, mais seulement la Religion du maître du ciel. Le juge : Il ne veut pas dire une doctrine perverse. Il dit la Religion du maître du Ciel. Puis il ajoute : Eh bien ! en suivant la doctrine perverse du maître du ciel, savais-tu qu'elle est sévèrement prohibée ?— R. Comment l'ignorerais-je ?

Je l'ai fait sciemment – Le juge : Ayant contrevenu sciemment aux ordres du roi, n'es-tu pas digne de mort ? R : Je savais bien que l'on me ferait mourir. Le j. : Maintenant que le roi commande de vous mettre tous à mort, ne te raviseras-tu pas ? R : Il n'y a qu'un sujet stupide qui ayant servi son roi dans la prospérité, puisse lui désobéir dans l'adversité : de même que ce sont les fausses doctrines que l'on suit seulement quand tout est souple et abandonne aux jours difficiles. Que le mandarin agisse selon la loi, moi j'agirai selon mes convictions. Le j. : Ce coquin là a la parole mauvaise. C'est un vrai chef dans la clique. Puisque tu désires être traité selon la loi, goûtes-en. Puis il ordonne de me mettre à la question bien en règle. On me lie donc les bras croisés derrière le dos puis on fait passer entre eux et le dos un gros baton qu'un valet doit faire manœuvrer. D'autre part avec une corde en crin on me lie ensemble les deux jambes aux genoux et au dessous des chevilles, puis enfonce entre les deux deux gros batons sur chacun desquels un homme doit faire effort de chaque côté. Attirant donc d'une part le bâton fixé contre le dos, et de l'autre appuyant avec effort sur ceux croisés entre les jambes, mon corps semblait suspendu en l'air, ma poitrine devait crever sur l'avant, mes os être pilés : et je perdis toute connaissance sans pouvoir répondre aux questions de l'on m'adressait. On ordonne le lacher un peu les courroies. Peu après mes esprits se remettent : Le soleil me paraissait des torches : mes bras et mes jambes me semblaient ne plus exister : mon corps était tout en feu, et pressé de nouveau de répondre par les coups de bâtons dont me perçaient deux valets, à grand' peine je répondis avoir été instruit par un Chrétien martyrisé depuis longtemps et n'avoir aucun disciple. Le Juge : Vilain fourbe, attends-tu donc de nouveaux supplices pour déclarer la vérité ? R : Si c'est oui, je dis oui ; si c'est non je dis non. Je suis déjà à moitié mort et si on continue tant soit peu, je vais mourir tout à fait. Au moment de mourir comment pourrai-je tromper ? Le Jug. : Malgré cela, on ne meurt pas, toi seul auras plus à souffrir essayes-en. On m'élève donc les jambes et appuie fortement sur les deux bâtons. Mon corps n'avait plus de vie : Toute salive était épuisée, la langue s'allongeait hors de la bouche ; les yeux sortaient de leurs orbites et la sueur couvrait tout mon corps. Les cris de déclare tout retentissaient au loin. Je ne répondais pas, priant seulement que ma vie s'épuisât bien vite. C'était le dernier jour la 4ème lune. Le jour étant tombé, le juge dit : Aujourd'hui il se fait tard. Comme c'est le premier jour, tu n'as eu qu'une échantillon, demain tu auras de vrais supplices à supporter. Tache donc de réfléchir cette nuit et de penser à conserver ton existence. On me délie et deux valets me passant un bâton entre les jambes m'emportent dehors où bientôt on me servit à souper : mais je ne pouvais ni m'asseoir ni faire usage de mes bras : Bien plus l'odeur du riz m'excitait la nausée et ne pouvant rien prendre on m'approcha des lèvres un bol de vin trouble que je bus ; et la raison sembla me revenir. Quand déjà la nuit était avancée le chef des satellites qui m'avait amené vint me dire : Vous êtes digne de pitié. Le mandarin est convaincu que Ni Ie tsin i est chez vous et que s'il n'y est plus, vous savez où il est. Demain vous aurez pour cette affaire là de terribles supplices à endurer. Il vaudrait mieux, ce me semble, l'avouer franchement et vous sauver la vie.—Je répondis : J'ignore qui est cet homme, si je le voyais, je pourrais peut-être dire s'il m'est connu ou non : Et lui, n'étant ni mon père ni mon frère, quelle raison aurais-je de le cacher au prix de ma vie ? Mais toi qui a

vu ma maison peux savoir ce qu'il en est. Y était-il caché ? Et l'eussé-je même recellé, comment pourrais-je savoir où il s'est sauvé ? Il me semble que dans cette affaire, les doutes ou l'acquiescement dépendent de tes paroles.— Il répond : A cause de ce Ni le mandarin et les prétoriens m'accusent d'incapacité pour ne l'avoir pas encore pris. Je n'ai plus rien à dire : mais à coup sûr vous en savez quelque chose. Agissez en conséquence. On me reproche aussi de n'avoir saisi chez vous aucun livre. J'ai dit qu'après avoir tout retourné, je n'en avais pas trouvé. On vous interrogera aussi là dessus : Répondez net que vous n'en aviez pas.— Après quoi il suspendit la cangue dont j'étais chargé, afin qu'elle ne me fit pas souffrir, appella le gardien pour lui recommander l'enlever mes selles et urines, ajoutant qu'il lui en tiendrait compte, puis enfin me fit prendre du vin. Cette conduite me consola étonnamment et je fus vivement touché et reconnaissant de ces marques de compassion. Bientôt la porte de la préfecture s'ouvrit et des valets arrivant pour m'y transporter. Le juge dit d'une forte voix : Pense à ce que je t'ai dit hier et fais les aveux franchement. Je répondis : Hier n'ayant pas la connaissance, je ne me rappelle pas vos ordres. Pour ce qui est de faire des aveux, s'il y en avait à faire, je l'eusse fait hier. Pourquoi attendre à aujourd'hui ? Le J. : Ni le tsini était certainement chez toi et tu connais ses affaires, et si tu ne l'avoues pas, tu n'y tiendras pas. R. : J'ignore quel est ce Ni ; mais supposé même que je l'eusse recellé, comment pourrais-je savoir où il est allé maintenant ? Je ne puis rien vous en dire. Il n'est ni mon père ni mon frère serait-il juste que je me fasse tuer pour lui ? Si vous voulez me mettre à mort, faites le pour mes propres fautes. Le J. : Il paraît que tu as trouvé le supplice d'hier léger, et tu veux en goûter de plus violents : eh bien ! essayes en.—En même temps il excite les bourreaux en disant : Ce coupable quoique vieux est le plus dût de tous : allez y raide et me fait donner en grand l'écartement des os des jambes ; on serre les courroies et déjà j'étais presque évanoui. A force de presser, un baton se brise ; A ce bruit je crus ma jambe cassée et regardai tout effrayé au fait, c'était seulement le bâton. J'entendais des paroles et ne pouvais répondre. On apporte du vin et me l'approche des lèvres, mais je ne pus l'avalier et je rejettai. Après quelques moments de repos, on l'approche de nouveau et peu à peu mon gosier s'humectant, je pus boire cette portion. Le juge dit à voix modérée : Tu veux absolument mourir pour l'affaire d'autrui. Je ne comprends pas tes principes.— Puis il fait préparer son escorte, monte à cheval et se rend près du mandarin supérieur. Ne m'ayant pas fait délier, je restai assis à l'ardeur du soleil de la 5ème lune. Toutefois je ne me sentais pas la chaleur, mais plutôt un air froid. Après un assez long temps il revint et dit d'un ton fâché et violent : Puisque tu ne veux pas faire d'aveux, il faut que tu meures ou que je perde ma place. Pas de milieu. Essayes donc d'y tenir— Recommencez les tortures— On obéit : les souffrances n'étaient ni plus ni moins fortes. On variait les tourments. Pour moi, c'était tout un. Le soir venu, on me délie et me remporte. Je ne pus manger le riz : on me donna une tasse de vin et la nuit se passa ainsi. J'entendis de nouveau les cris pour l'ouverture des portes de la préfecture. Ces cris me répugnaient souverainement, (aux préfectures tout se fait avec des cris) et je me croyais toujours au entendre les cris pour l'appel des accusés. Par le fait les valets ne tardèrent pas à venir me chercher. Ils poussaient des cris injurieux ; et sans aucune précaution et ni ménagement m'achevalent sur le baton et vont me déposer vis à vis du juge, qui me dit : Tu peux voir qu'il y a entassé ici beaucoup de livres écrits par toi. Tu passes pour être le chef de trois provinces, et avoir copié bien des livres aux autres. Nécessairement tu dois avoir un exemplaire de chaque : Avoue tout franchement et ne t'obstine pas à mourir dans les tourments.—Je n'avais pas la force de parler. On me fait prendre quelque chose et à grand' peine je pus articuler quelques mots. Dans cet interrogatoire fondé sur ce que m'avait dit les Chrétiens que nous rencontrâmes en route, à savoir que tous les livres de tels et tels avaient été dénoncés, j'avouai avoir copié quelques volumes pour eux, ajoutant que chez moi il n'y en avait pas, comme pouvaient le certifier les satellites qui avaient fouillé ma maison : Quand je copiai ces livres ce fut chez ces Chrétiens et sur des exemplaires hors de service qu'ils avaient.— Le J. : Tu ne

dis pas vrai et ne dis pas tout : Nous verrons la fin.— Bientôt après on me fit remporter, sans avoir eu cette fois à subir d'autre supplice. Cette nuit là on me porta chez les prétoriens réunis en nombre, et ils me disent : Vous dites être noble, et toutefois ne parlez pas franchement devant le mandarin. Ni Le tsin i, le grand chef, n'ayant pas été saisi, cette affaire ne peut se terminer.

(Il paraît par là que Ni Le tsin i avait non seulement été dénoncé, mais que ses voyages à Péking avaient aussi été révélés.)

Il est certain qu'il était dans votre village, et s'il en est sorti, c'est vous qui avez dirigé sa fuite. Dire que vous ne le connaissez pas et tromper aussi sur les livres, c'est vous attirer de graves tortures de la part du juge. Comment y tiendrez-vous ? Demain on doit encore recommencer la question. Avouez tout ici et nous en avertirons le juge.—Je répondis : Désirer la vie et craindre la mort est un sentiment commun à tous : Et qui désirerait s'attirer des souffrances ? Mais vous, vous n'y allez que par supplices, sans faire attention au fond des choses. Est-ce là de la justice ? Ils me disent pourquoi vouloir prendre nos paroles en mauvaise part ? Nous n'agissons que pour vous épargner les supplices. Dénoncez seulement ce Ni ; et on ne parlera plus d'autre chose nous nous en chargeons. Pourquoi vous entêter ainsi ? — Je réponds : J'ai dit tout ce que j'avais à dire et n'ai rien de plus à avouer. Si je meurs tout sera fini par là. Si on me laisse la vie, c'est un ordre de Dieu : Mais je n'ai guères la pensée de vivre. Reconduisez-moi vite là où j'étais.—Tout ceci avait été suggéré par le juge lui-même. On me reconduit et déjà les porte de la préfecture s'ouvrait, et je suis bientôt traduit à sa barre. Le juge dit à haute voix et en colère ? Je voudrais en finir de cette affaire, mais toi seul fait des déclarations si confuses que je ne puis voir les choses. Puis par quelques paroles il conclut que tous les livres reviennent à ma charge. Quelque remède pouvais-je apporter à cela ? Ce n'est pas tout. De nombreuses images et objets religieux dont plusieurs venaient de pays étrangers avaient aussi été rejetés sur moi par les Chrétiens. Le juge dit : Tu ne dois plus rien avoir pour te justifier. Déclare d'où viennent ces images et autres objets.— Je répondis : J'ai déclaré la vérité pour quelques volumes. Pour le reste, veuillez bien interroger ceux à qui appartiennent ces objets.—Le juge : Tous les rejettent sur toi— Que faire ? Essayer de me justifier, n'aurait fait qu'embrouiller les choses. Force fut d'accepter la responsabilité de tous les livres. Mais pour les images et autres objets la difficulté restait et ne sachant quel parti prendre, je restai muet. Le juge interroge de nouveau les Chrétiens prisonniers si tous ces objets venaient de moi, et tous répondant affirmativement, je dis : Puisqu'ils rejettent tout sur moi, aucun moyen de me justifier. Je vais vous dire la chose en gros. Il y a quelques années j'ai entendu dire qu'après l'année Sin iou 1801 quelqu'un ayant acheté la maison d'une personne exécutée alors en la démolissant trouva ces objets dans les murailles. Ils auraient été partagés et répandus de côté et d'autre. C'est sans doute de là qu'ils sont venus. Le juge courroucé dit : En allant ainsi, nous n'arriverons à rien. Il faut d'abord torturer ces Chrétiens là.— On prend des cordes avec lesquels on se met à leur scier les membres, et tous de me renvoyer l'affaire de plus en plus. Ne voyant plus rien à faire et comme je me disposais à parler on me mit à la même torture en disant : Aujourd'hui avec de petits procédés nous n'en sortirons pas. Serrez d'ur et on presse les bourreaux. Ceux-ci poussés par le juge n'avaient pas l'intention de m'épargner. C'était effrayant ; mais par bonheur je souffris moins qu'auparavant.— Ne feras-tu pas encore tes aveux, me disait-on ? — J'ai tout dit, répondis-je. Le juge criait : Nous n'en finirons pas. Serrez d'avantage. Elevez fortement les jambes. Et les cordes de crin s'enfoncèrent entièrement dans mes chairs. On serre encore et bientôt toute salive est épuisée ; ma langue se raidit, et eussé-je voulu parler, je ne l'aurais pu. On desserre un peu les courroies et me fait prendre quelque chose ; puis après un peu de repos je dis avoir déclaré la vérité. Le juge : S'il en est ainsi, dis qui a d'abord reçu ces objets et par quelles mains ils ont ensuite passé.— Je réponds : Les personnes qui vivaient en 1801 sont presque toutes mortes, et s'il en reste quelques unes, elles ne sont même pas Chrétiennes. Qui les a d'abord reçus ? A qui les

a-t-il transmis ? Tout ceci s'est passé entre eux, et se transmet soit par la mort, soit par des dons. Qui pourrait jamais savoir par quelles mains tout à passé ? Le J. : Les autres prisonniers disent que tu sais tout.—J'ignore presque tout.— Le J. : Dis ce que tu sais— J'indiquai alors 4 ou 5 noms (parmi les morts sans doute, comme les bons Chrétiens font toujours) Quand au reste, il m'est impossible de rien savoir.— Le Juge : Parmi un si grand nombre, tu n'en saurais que quatre ou cinq. C'est une dérision.— On serre de nouveau et je devins presque mort. Le juge donne une liste de noms à un prétorien et j'avais ordre de répondre à mesure qu'il les prononçait : mais ne pouvant plus parler, je répondais par un signe de tête et le fit négativement pour tous, connus ou inconnus.— Et le juge ajoutant : Ne connais-tu pas non plus Ya So ? Je fis encore ce même signe négatif. Il était soir, on me délie, mais les cordes étant enfoncées dans les chairs on ne pouvait les oter et je perdis connaissance pendant l'opération : On me remporta et sans pouvoir manger, je fus couché dans la prison, la tête appuyée sur ma cangue. Les cris affreux du tribunal me restaient toujours dans l'oreille, et je pensais par hasard à ces paroles du juge : Ne connais-tu pas non plus Ya So ? Alors seulement je réfléchis que les caractères chinois du St nom de Jésus se prononçait Ya So en Coréen. Je me pris à trembler, regretter, déplorer : mais nul moyen de revenir.

(Les caractères chinois se prononcent Ye Sou en Chine et nos Chrétiens ont conservé cette prononciation ; mais les payens ici ne voyant que les caractères les prononcent Ya So selon la prononciation Coréenne. On conçoit qu'un pauvre patient n'ait pas fait cette réflexion dans une telle circonstance.)

J'en avais le cœur serré et pouvais à peine respirer On vient encore me presser de manger, mais abattu, désolé indigné par la pensée que la mort pour moi devenait infructueuse, loin d'avoir l'envie de manger, je repoussai avec reproche ceux qui me présentaient le riz et me décidai sur des sollicitations réitérées à prendre quelques gorgées de vin. En moi-même j'essayais de me consoler en pensant que quoique le Juge ait voulu dire Jésus, je n'avais entendu que Ya So. Dieu me le pardonnera-t-il ? Et je me résolu de me rétracter clairement devant le juge le lendemain ; mais dès lors ayant été conduit devant le mandarin civil, je ne pus le faire, et le regret n'en reste fixé jusque dans la moëlle des os.

Le lendemain 5 de la 5ème lune je fus traduit devant le mandarin civil et les mandarins de Mou tsiou, de Ko san et d'Ik san se trouvaient à la séance. Le mandarin d'Ik San accompagné d'un prétorien vint se placer près de la balustrade et me dit : Si vous voulez seulement régler votre conduite, les doctrines de Confucius, Mongtse et autres saints sont bien suffisantes. Maintenant contre la défense du roi vous suivez une doctrine étrangère et vous avez été saisi, n'est-ce pas un crime digne de mort ? Je vis que c'était différent du tribunal criminel. Le propre mandarin avait bien l'air terrible, mais tous les autres avaient un air affable ; ils me regardaient avec compassion et semblaient regretter les affreux supplices auxquels j'avais été soumis. Leurs suivants ne faisaient pas de vociférations et eux même parlaient à voix modérée. Ce ne me semblait plus un tribunal mais une affaire particulière. Je répondis avec d'autant plus de respect : On défend notre Religion par cela seul que cette doctrine vient d'un autre royaume ; mais partout je vois chez vous des objets venus des royaumes étrangers ; littérature, habillements, meubles, tout parmi vous vient des autres royaumes.

Le mand. : Ce sont des objets dont on se sert dans tous les pays et nulle raison pour les prohiber ; mais en fait de doctrine Confucius et Mongtse ne sont-ils pas suffisants ? Je réponds : Pour les maladies du corps, quand avec les médecins de notre pays, on n'obtient pas d'effet, on a recours aux médecines de Chine, qui souvent opèrent la guérison. Chaque homme a les 7 passions profondément malades. Or, sans notre Religion on ne peut les guérir. Ce n'est pas que j'ignore la doctrine de Confucius et Mongtse, mais, selon moi, quand réunis dans les temples de ces sages ou autre, on se bat pour une écuelle de riz ou un morceau de viande, en proférant même des injures, non seulement on s'inquiète fort peu de la doctrine et des actions de ces sages, mais souvent on leur fait injure, et ces temples au lieu d'être des écoles de vertu,

deviennent des écoles de désordre. Il n'y a que peu de personnes qui veulent au moins à l'extérieur se contenir un peu et garder les convenances, et encore dans le fond du cœur, elles n'en restent pas moins mauvaises. Notre doctrine au contraire règle tout d'abord l'intérieur, redresse les 7 passions, dirige par le moyen du décalogue l'extérieur aussi bien que l'intérieur et est de fait le perfectionnement des doctrines de Confucius et autres.— Si du dis vrai, elle ne serait pas perverse ; mais puisque le roi la prohibe, diras-tu que le roi a tort ⁴⁰⁹ ? R. : De même qu'il n'y a qu'un soleil au Ciel, vous voulez qu'il n'y ait qu'une seule doctrine dans le royaume. C'est bien : mais maintenant qu'il y a la doctrine des vrai et du faux, lettrés et celle du Maître du Ciel, jusqu'à ce qu'on ait fait la distinction du vrai et du faux le roi n'aurait pas tort de la prohiber momentanément : mais celui qui sait cette doctrine qui par le fait est vrai, ne peut non plus avoir tort. Le Mand. : Une chose fausse est fausse : une chose vraie est vraie. Or, d'après tes paroles le vrai et le faux se rencontreraient en même temps pour le même objet. R. : En tout la raison est le grand maître. Or, quand par la raison on commence à vouloir faire la distinction du vrai et du faux, il y a un moment où rien n'est encore décidé. Dans les discussions les uns découvrent la vraie raison avant les autres ; et en fait de doctrine, un sujet peut bien appercevoir la vérité avant que le gouvernement n'ait réussi à la connaître. C'est précisément ce qui a lieu aujourd'hui dans ce royaume. Le mand. : D'après cela tous ceux qui parmi vous ont été exécutés, selon la loi, avaient donc raison ? R. : Ici encore, la doctrine étant vraie, ils ont eu raison ; si elle était fausse, ils auraient eu tort.— Le propre mandarin se leva alors d'un air colère et dit : De telles paroles sont inutiles.— Et il dit de lui apporter le livre des actes civils. Après quoi ayant proféré sur la sentence quelques paroles que je n'entendis pas, le mandarin de Moutsiou en prend lecture et dit tout surpris : Vous déciderez-vous pour (la mort) l'exécution. Le propre mand : C'est ainsi.. Celui là répond : Dans cette affaire, il n'y a pas de raison pour en venir toujours à l'exécution.— Et il semblait le regretter. Mais le propre mandarin ajouta : Il est juste de décider ainsi.

Après quoi le mandrin d'Ik san reprend la parole et me dit : Répète tout ce que tu as dit devant le juge criminel et aussi dis en détail ce que tu avais commencé sur les 7 passions.— Je répétais donc ce que j'avais dit au tribunal criminel et lui développait comment chacune des sept passions se traitait par les sept vertus opposées et un prétorien prenait note de tout. Le Mand. : A voir les supplices que tu as endurés et l'état où tu es réduit, vraiment on t'en a trop donné. Dans l'état où tu es, il te serait difficile de prendre toi même lecture du résumé de ta cause, un prétorien va te le faire entendre.— Puis il donna le livre au prétorien que me le lit.— C'était à peu près le fond mais sans détails. On avait allégé les choses et penchait à me laisser la vie. Je dis : on voit que vous êtes touchés de compassion. Le jugement sera un triomphe sur la loi.— Le propre mandarin dit d'un ton de colère : Nous aurions bien fait de le condamner à mort. Ils sont tous entêtés à ce point.— Le mand. d'Ik san : D'après vos paroles vous n'auriez pas tort ; mais toi tu as violé les prohibitions du roi, et moi je suis délégué pour te juger. En Europe à la bonne heure. Ici il n'y a pas de remède. On appelle ensuite le gardien, me remet entre ses mains et je fus déposé dans une maison particulière. En 4 ou 5 jours je pûs me lever, sans toutefois pouvoir marcher. Je ne pouvais non plus guères manger et ne prenais guères que du vin. Quelques jours après, on me porta devant le gouverneur. Tous les Chrétiens étaient réunis. En attendant au dehors des portes j'étais assis appuyé sur ma cangue. Les valets et les prétoriens se moquaient de moi. Les uns frappaient la cangue avec les pieds : le plus mauvais montaient dessus pour la faire peser d'avantage : tous n'avaient que des injures. Je fus cité le premier. Le gouverneur me dit : Es-tu noble ? R. : Ici à quoi peut servir la différence de noble à roturier ? Le gouv. : Si vous voulez suivre cette Religion, pourquoi ne le faites-vous jamais qu'en cachette ? — Puis il m'ordonna de déclarer en détail le propriétaire de chaque livre, image et autre objet religieux. Je réponds : Dans l'interrogatoire tous les prisonniers rejettant tout sur

⁴⁰⁹ (Note de Daveluy) Dans ces pays par respect pour le roi on ne peut jamais dire qu'il a tort, et c'est pour cela que les Chrétiens répondent par des paroles de détour.

moi, on me pressa de faire des aveux, et si je disais ne pas savoir, on redoublait les tortures, exigeant absolument que je prisse la responsabilité de tout. N'en pouvant plus il ma fallut tout accepter. Maintenant vous voulez que je dise à qui appartient chaque objet. Comment pourrai-je le savoir ? Le gouv. : As-tu des tablettes ? R. : Je n'en ai pas. Le gouv. : Et pourquoi n'en as-tu pas ?

R. : Seul resté d'une famille ruinée, sans maison et toujours allant de côté et d'autre, n'ayant pas même où les placer, je n'en ai pas. Le gouv. : Ne fais-tu pas les sacrifices ? R. : Aux jours anniversaires je prépare seulement des nourritures, selon mes facultés, et les partage avec les voisins. Le gouv. : Les manges-tu sans faire même les genuflexions. R. : Puis, sans autres questions, on me remet au gardien. Le lendemain on me porte devant le propre mandarin : Tous les prisonniers Chrétiens y étaient. On nous présentait cinq par cinq, et nous donnait quelques volées sur les jambes. Mais quoique qu'on battit fortement, auprès du supplice de la courbure des os, ce n'était pas un supplice. Puis on déliait les accusés leur passait la cangue et leur mettait les fers aux pieds et aux mains : A moi seulement à cause de ma trop grande enflure, on ne mit pas les fers aux pieds. Quand on nous reconduisit à la prison, le mandarin voyant mon état dit au prétorien de me faire oter la grande cangue et de m'en passer une légère et pour la première fois elle me fut enlevée. Mes jambes n'avait plus un morceau de chair : on ne voyait que des os. Je ne pouvais ni m'asseoir ni manger le riz. Chaque jour, je ne prenais que deux ou trois bols de vin. Personne n'osait m'approcher et on se bouchait le nez pour passer près de moi. De plus la chambre était pleine de vers et de vermine et personne ne pouvait la supporter. Heureusement quelques Chrétiens en bonne santé me soutenaient pour pouvoir me remuer, et voulaient bien emporter mes évacuations. Comment assez les remercier ?

Telle est la prison où fut déposé ce généreux confesseur et où on le laissa reposer quelques temps en attendant le dénouement de sa cause que nous suivrons bientôt.

Les satellites de Tsien tsiou s'étaient aussi rendus à la Capitale pour y saisir Ni Paul dénoncé par les mauvais Chrétiens dans les interrogatoires, comme auteur de plusieurs images ou tableaux, et c'est cette pieuse légende qui va maintenant satisfaire notre dévotion.

Ni Paul, dit Tsiong hoi et appelé légalement Kieng Pieng⁴¹⁰, était le dernier des frères de Ni Charles et de Ni Luthgarde... martyrisés en 1801 et fut imbu dès l'enfance des principes de la Religion. D'une condition faible et délicate, son caractère était à la fois doux et ferme et il avait reçu de la nature de belles qualités du cœur et de l'esprit. Descendant du roi fondateur de la dynastie actuelle, sa famille avait pris part jusqu'à cette époque aux grandes dignités du royaume : Mais son frère Charles et sa sœur ayant été décapités en 1801 pour cause de Religion, il dut voir en un instant sa famille proscrite et sa maison ruinée. Paul avait alors de 9 à 10 ans. Resté avec sa mère veuve et sa belle sœur veuve aussi, et vivant à la Capitale, il eut beaucoup à souffrir des misères de la pauvreté. Parvenu à l'âge du mariage, il fut uni à une personne de la classe moyenne et par une permission de Dieu sa femme ayant un caractère intraitable et des plus violent, il eut avec elle pendant tout le cours de sa vie des peines incroyables qu'il supporta toujours patiemment. En 1815 sa mère et sa belle sœur s'étant retirés en province chez son frère aîné à Ien p'ong⁴¹¹, il resta seul à la Capitale avec sa femme. Continuellement appliqué à la lecture des livres de Religion et se répandant beaucoup parmi les Chrétiens, il exhortait les tièdes à la ferveur, travaillait par ses discours et exhortations à instruire et exciter tous les autres dont il pouvait être regardé comme le mentor, n'omettant pas non plus de donner ses soins à la conversion des payens.

⁴¹⁰ 이경언 Yi Gyeong-eon 李景彦 dit 증회 ou 경병 (1792-1827) Paul. Bienheureux.

⁴¹¹ 연풍 Yeonpung 延豊

Atteint d'une maladie intérieure qui le faisait souvent souffrir, à peine s'en occupait-il, et jamais ne laissait paraître au dehors aucun air de souffrance. Malgré cela, il allait partout soutenir et conforter les Chrétiens. Le jour n'y suffisant pas il y consacrait une partie de ses nuits, et malgré l'état de gêne où il vivait, il s'efforçait encore de soulager ceux qui étaient dans la pauvreté. Toujours vigilant sur lui-même il demandait souvent aux autres s'il n'était pas pour eux une occasion de péché. S'il en était ainsi veuillez bien m'avertir, disait-il ; et ces sentiments étaient si sincères chez lui, que nous trouvons dans une de ses lettres à un ami datée de la prison ces paroles bien remarquables : Notre affection mutuelle était loin d'être commune. Si ce n'est vous jamais personne ne m'a parlé de mes défauts. Maintenant que j'y réfléchis vraiment, je vois quel trésor c'était pour moi » S'appliquait-il à la prière ou méditation, son attention était tellement fixée en Dieu qu'il ignorait s'il y avait ou non quelqu'un près de lui. Plein de défiance de lui-même, on remarquait qu'en parlant aux personnes du sexe, il ne les fixait jamais, aussi ne connaissait-il par la forme de leur visage. De si beaux exemples ne pouvaient manquer de faire impression sur tous et il avait sur eux un tel ascendant que bien peu de Chrétiens tièdes restaient sans se rendre à ses touchantes sollicitations. N'ayant rien pour soutenir son existence, il s'occupait à copier des livres de Religion et des images qu'il vendait ensuite aux Chrétiens, et jusque dans ses travaux il savait porter sa piété et sa ferveur. Il s'excitait fréquemment à la contrition de ses péchés et demandait instamment à Dieu d'accorder des pasteurs à ce pays, puis s'étant concerté avec plusieurs autres des principaux Chrétiens, il parvinrent à envoyer plusieurs fois à Péking et l'Evêque de cette ville ayant ordonné de choisir quelques catéchistes parmi les deux sexes, Paul les réunissait le premier dimanche de chaque mois, leur donnait des sujets de méditations et les excitait à la vraie piété. Un jour vers la fin de l'été, comme il se trouvait debout vis à vis la porte d'un de ses esclaves, une vieille femme vint à lui et lui présente un rouleau qui ressemblait à des compositions littéraires. Il le déroule ; c'était une lettre d'une jeune veuve riche qui lui découvrait ses désirs et l'engageait à y répondre.

(Dans ce pays où les secondes noces sont en déshonneur, beaucoup de jeunes veuves ne pouvant supporter leur position emploient quelques moyens pour se faire compter comme concubine par quelques noble surtout. Pour Paul si pauvre et si malheureux en ménage quel acte héroïque de refuser à la foi et plaisirs et richesses.)

Tout effrayé Paul chasse et renvoie cette personne. La vieille non découragée se présente une seconde fois et il la chasse de nouveau avec une verte réprimande. Elle revint une troisième fois et Paul dont les sentiments n'avaient pas changé, pensant qu'il pourrait peut-être prêcher et convertir la jeune veuve, fait semblant de donner son consentement et suit la vieille. Il arrive d'abord chez elle où on le fait asseoir pour attendre la nuit, et apprend qu'elle est la nourrice de la jeune veuve. Le jour tombé on le fait entrer plus avant. C'est une belle et grande maison. Il est conduit tout au fond dans une des pièces de l'appartement des femmes et on l'y fait asseoir, puis se retire. Là tout respirait l'aisance et le bien être. Bientôt une jeune femme vêtue de blanc (c'est la couleur de deuil et les veuves doivent toujours la porter) tenant en main une lanterne, ouvre la porte, entre et s'assoie non loin de lui (x) Il se met à lui parler des vérités de notre Ste Religion, de Dieu, des Anges, de l'âme et du péché, lui développe le tout et se retire. Ensuite dans une seconde séance il l'instruit des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Dans l'intervalle de ses visites, on lui envoya plusieurs fois par le moyen de la vieille des objets de grand prix que Paul refusa de recevoir, et les fit déposer chez elle. Déjà il avait donné les 12 prières principales et la jeune veuve s'appliquait à les apprendre, quand tout à coup tombant malade et le danger devenant pressant, elle fait avertir Paul qui saisissant un moment favorable, s'y rend, l'instruit, l'exhorte et lui confère le Baptême. Trois jours après elle mourait. Paul dit alors à la vieille de reporter à cette maison les objets précieux déposés chez elle ; mais comme elle le trouvait inconvenant, il les reçoit lui-même, les vend, puis sous le titre d'argent reçu autrefois en prêt, il fait reporter le prix intégralement dans cette

maison, conservant ainsi et sa vertu de pureté et un admirable désintéressement au milieu de sa pauvreté. Dans ses méditations Paul affectionnait surtout le sujet de Jésus au Jardin des olives, et engageait aussi les autres à prendre souvent ce sujet. Il conservait aussi dans le cœur de désir du martyr désirant suivre la croix du Sauveur, et plusieurs fois engageant les autres à être toujours prêts à souffrir la mort pour Dieu, il disait : Il faut que notre sang soit versé pour que la Religion se répande en grand dans ce pays. La persécution s'étant élevée formidable dans la province de Tsien la en 1827, il fut dénoncé dans les interrogatoires au tribunal de Tsien tsiou pour les livres et images qu'il avait répandus de toutes parts. Les satellites de cette ville furent donc envoyés à la capitale pour se saisir de sa personne. Et Paul va être appelé à paraître sur un nouveau théâtre où fidèle à suivre les traces de son frère et de sa sœur, il ne dégénérera pas de cette race généreuse et nous offrira des exemples non moins utiles à notre édification et fort que dignes de notre admiration.

Dès ce moment nous allons le laisser parler lui-même par la narration qu'il écrivit de sa prison et dont la véracité nous est garantie de toutes parts. Voici sa lettre :

J'avais souvent pensé : Par le martyr du moins pourrai-je bien espérer de satisfaire pour tous mes péchés ? Au moment où je n'y pensais aucunement, le 21 de la 4ème lune au commencement de la nuit, Kim Seng tsipi et une dizaine de satellites tant de la province que de la Capitale, se présentèrent à moi, me saisissent et me déposent à une des préfectures de police. Sur la demande qu'ils me firent à savoir : s'il était vrai que j'eusse dessiné des tableaux, je compris que les choses étaient sans remède. Cela est vrai, leur dis-je.— Après quelques paroles échangées pendant la nuit, le grand juge criminel m'appelle et me dit : Est-il vrai que tu suives la Religion du Maître du Ciel ? R. Cela est vrai. D. Par qui as-tu été instruit ? R. Mon frère aîné étant mort pour cette cause, dès l'enfance j'en avais quelque peu entendu parler, p mais par la suite m'étant lié avec Tsio Siouk i tué lui-même pour la même cause, je m'y suis exercé plusieurs années et m'en suis rempli le cœur. D. Maintenant encore si tu veux te désister, je te ferai conserver la vie. R. Je ne le puis. D. Ce que tu as déclaré hier est-il vrai ? R. Il en est ainsi — Et il me fait reconduire à la prison. Trois jours après le grand juge après avoir pris avis du premier ministre me livre aux satellites et à la chute du jour nous traversions le fleuve. Depuis trois jours n'ayant rien pu manger et tracassé continuellement par mille soucis, j'étais épuisé. La nuit se passa non loin de là et le lendemain de bonne heure, je partais accompagné de Seng tsipi et six satellites. Jettant les yeux sur la route que je commençais et la nature n'étant pas entièrement morte chez moi, des larmes coulèrent de mes yeux. Puis je pensais en moi-même : Jésus lui-même a bien daigné faire route chargé de sa croix : Pourquoi moi refuserai-je de faire ce voyage ? Non, je veux suivre Jésus pas à pas. Cette pensée me rendit des forces et chaque jour faisant une route de 100 lys le 28 au soir j'entrai à la préfecture de police de Tsien tsiou où après quelques instants de repos, je fus introduit devant le juge. Il était entouré d'une vingtaine de serviteurs et la lumière des torches jettait partout une vive lumière. Cela ne ressemblait pas mal à l'image de Jésus lors de sa prise au jardin des olives. On me demanda seulement mes noms, prénoms, et quelques uns de mes ayeux et je fus reconduit aussitôt. Le riz me fut servi bien convenablement dans un appartement chaud, mais après trois ou quatre cueilleries, le cœur ne m'en disant rien, je m'étendis. Dès lors on m'insère les pieds et les mains entre deux barres de fer, et me passant au cou une grande cangue on me renferma. Ma nuit se passa sans dormir et sans savoir où porter mes idées. Dès le lendemain quand le jour parut, je suis cité au tribunal et le juge me dit : Combien as-tu dessiné de tableaux ? Combien as-tu de livres et quels sont tes complices ? Je réponds sans détour : Je déclarai quelques tableaux livrés autrefois à Tsio siouki et deux donnés à Seng tsipi qui m'avait dénoncé. Pour des complices : resté seul d'une famille ruinée, mes parents et amis m'ont tous délaissé : Il n'y a pas jusqu'aux roturiers qui ne me crachent dessus. Je n'ai donc plus d'amis, comment pourrai-je avoir ce que vous appelez des complices ? Enfin quand aux livres : Dès le commencement je n'en eus pas : J'ai été instruit entièrement de vive voix, et mes livres sont

seulement gravés dans mon intérieur. Je n'en ai pas d'autres. Le juge : Tu me trompes. Parmi vous les roturiers ignorants ont eux mêmes chacun trente ou quarante volumes, et, toi tu n'en aurais pas ? Battez le fortement. Je répondis : Devrais-je mourir sous les coups, je n'ai ni complices ni livres. Ayant fait apporter ensuite une quantité d'images, de verres de tableaux, d'Agnus Dei et une masse de médailles, il me dit : Ces peintures sont-elles de toi ? Oui, répondis-je — Et on me remet en prison. Le juge se rendit de suite chez le gouverneur, et après quelque temps on me fit passer dans une salle près de ce tribunal. Pendant que j'attendais la pensée de ma sœur me venait à l'esprit (c'est à cette même ville que sa sœur fut jugée et martyrisée en 1801) Oui, me dis-je, je la suivrai. Et vraiment n'est-ce pas elle qui m'attire à sa suite ? Et en même temps une joie mêlée de tristesse s'élevait dans mon cœur. Je fut bientôt traduit devant le gouverneur qui accompagné du juge me fait quelques questions auxquelles je répondis comme hier : Mais tout l'appareil était dix fois plus terrible que chez le juge criminel. Le gouv. : Es-tu donc bien décidé à agir ainsi ? R. Je le suis D. Qu'est ce que Dieu ? R. C'est le grand roi et grand père de tout l'univers. Lui seul a créé le Ciel, la terre, les esprits, les hommes et toutes choses. D. Comment le sais-tu ? R. D'une part examinant notre corps, et de l'autre considérant toutes les créatures peut-on dire qu'il n'y a pas un Créateur de toutes ces choses. D. L'as-tu vu ? Ne peut-on donc croire qu'après avoir vu ? Le mandarin a-t-il vu l'ouvrier qui a construit ce tribunal ? Ce que nous appelons le cinq sens ne nous font percevoir que les sons, les couleurs, les odeurs, le goût et choses semblables, mais pour les principes, la raison toutes les choses immatérielles, c'est l'esprit qui les fait distinguer— Après quelques instants il ajoute : Dis-moi tout ce que tu as appris. R. Je sais les dix commandements et les sept péchés capitaux, puis encore les prières que nous adressons à Dieu le matin et le soir— Le gouv. Pour cela je l'ai déjà entendu : Mais à la fin ne te rétracteras-tu pas ? R. Je ne le puis. Un enfant qui ne sert pas son père, un sujet qui ne sert pas son roi est un impie et un rebelle ; Comment étant homme pourrai-je ne pas servir Dieu ? D. Ne crains-tu pas la mort ? R. Comment ne la craindrai-je pas ? D. S'il en est ainsi comment n'abandonnes-tu pas cette Religion ? R. La raison pour laquelle je ne puis l'abandonner je vous l'ai donné à l'instant : Veuillez ne pas m'interroger de nouveau. J'en serai quitte pour mourir.— Et on me fait reconduire. Le lendemain le propre mandarin accompagné de ceux de Ko San et de Kok Sieng, de Tong pok et de Tieng euk s'étant assis et ayant renvoyé tous leurs suivants me font approcher tout contre la barre et le propre mandarin me dit d'une voix très modérée : Toi, enfant de noble, ce n'est pas comme ce peuple ignorant : Et de plus ayant un physique comme tu as, comment peux-tu vouloir suivre cette mauvaise Religion ? R. Quand il s'agit de principes, il n'y a pas de supérieur et inférieur, de noble et roturier, de visage plus ou moins avantageux : C'est seulement l'âme qui peut et doit faire la distinction. Le mand. : Dans la Religion du Maître du Ciel quel principe peut-il y avoir ? Après quoi le mandarin de Tong pok m'engageant à dire quels étaient les principes de la Religion, je rapportai en abrégé les principes développés dans les trois parties d'un de nos livres : La connaissance du vrai Dieu ; la connaissance de la nature humaine, et les récompenses et punitions. Puis encore développant le Décalogue, le propre mandarin dit : Ce sont toutes niaiseries : Il n'y a pas d'âme. Il n'y a ni Ciel ni enfer ; Il n'y a même pas de Dieu. Et puis vous n'offrez pas de sacrifices aux ancêtres. Parmi vous les biens et les femmes sont en commun. Y a-t-il une doctrine plus dénaturée et plus impie ? R. Que nous n'offrions pas des sacrifices, c'est vrai : mais que les biens et les femmes soient en commun, cela n'est pas. Les sacrifices aux ancêtres sont une chose vaine qu'une doctrine droite prohibe avec raison. L'homme vient-il à mourir ? L'âme des bons va au Ciel et l'âme des méchants aux Enfers. Après y être entré, elles ne peuvent en sortir à volonté : première raison. De plus l'âme étant immatérielle comment pourrait-elle manger des choses matérielles ? Enfin, les tablettes étant simplement l'ouvrage d'un artisan, n'est-ce pas une injure de les vouloir honorer pour ses parents ? Tout ceci est fondé sur la raison et je le crois fermement. Quant aux biens que l'on dit être en commun parmi nous, dans le monde en effet s'il n'y avait

pas quelque communication des richesses, comment les pauvres vivraient-ils ? Enfin pour ce qui est des femmes, ce qu'on nous impute est formellement prohibé dans les commandements et répugne à tous les sentiments de la nature. Il nous est défendu même de désirer la femme du prochain. Comment pourrions-nous avoir les principes que vous nous prêtez ? Et n'étant pas des animaux comment pourrions-nous en agir ainsi ? C'est une pure calomnie dix mille fois déplorable.—

Le propre mandarin me dit : On dit que tu as encore ta mère et de plus femme et enfants : Maintenant encore dis seulement une parole et sortant d'ici tu iras retrouver ta mère, ta femme et tes enfants. Ne sera-ce pas bien doux ? Pour aller retrouver ma mère vous voulez que j'apostasie ? Mais Dieu étant le grand roi et le père de tous les hommes, ma mère elle-même est une de ses créatures, comment jamais pourrais-je le renier ? — Après avoir ainsi conversé pendant une demie journée, on me reconduisit à la prison. Trois jours après je fus cité devant le juge criminel qui entouré d'un appareil terrible me dit : Dénonce tes complices : Déclare tes livres et renies le Dieu du Ciel.— Puis me faisant placer sur la planche à torture, on me lie et me frappe de coups sans nombre. Mes forces étaient épuisées et quoique j'eusse peine à parler, je ne faisais que dire : Je n'ai ni livres ni complices et ne puis renier mon Dieu. On me reporte à la prison. Le lendemain même scène et mêmes supplices— après quoi irrité le juge criminel irrité commande de me faire approcher. J'étais rempli de crainte et tout saisi ; je m'évanouis. Plusieurs valets me portant dans le haut de la salle et me frictionnant doucement tout le corps, Quand je revins à moi, il était nuit. Un jour après, je fus porté à dos chez le propre mandarin. A voir tous les dispositifs, je crus mon dernier moment arrivé. On me fait lecture du rapport au gouverneur et de l'adresse au roi, et le mandarin ajouta : Tu le vois, tout le monde s'efforce de te conserver la vie. Dis seulement une parole. Les autres Chrétiens ont bien tous apostasié ; Pourquoi voudrais-tu seul agir avec entêtement ? R. Je ne le puis pas.

Après des tentatives sans nombre, n'ayant plus rien à essayer, on me fait signer ma condamnation. Depuis trois jours que ceci s'est passé, on dit encore que le juge criminel doit m'interroger de nouveau. Qu'en sera-t-il ? Pendant toutes ces épreuves quoique je ne m'appuyasse que sur Dieu et Marie, j'eus de violentes tentations, me voyant entre la vie et la mort. Jour et nuit j'étais singulièrement tourmenté. Depuis hier je suis moins dans la crainte et mon cœur est calme. Combien grande est cette grâce ! Comment faire pour remercier Dieu ? Comment y répondre ? Je ne le puis que par ma mort.

Le 6ème de la 5ème lune après avoir été conduit au tribunal criminel, je fus ramené chez le propre mandarin. Lui et plusieurs autres mandarins réunis me firent comparaître par trois fois devant eux et employèrent pour me sauver la vie mille paroles attrayantes et pleines de finesse. A la fin comme je ne me rendais pas : Lui parler d'avantage, c'est inutile, dirent-ils, et ils me renvoyèrent à la prison où tous les jours j'étais servi confortablement. Le 13 après avoir fait subir l'interrogatoire à plus de 50 Chrétiens, vers 4 heures du soir je suis cité moi-même et le juge me dit : A la fin ne viendras-tu pas à résipiscence ? Je réponds : Que voulez-vous que j'aie à voir de nouveau ? Et sans plus de questions, on me place sur la planche à tortures. Hélas ! Je n'ai aucune ferveur et suis d'une faible complexion, mais par une grâce toute spéciale, pendant que je fus sur cette planche, je ne pensais qu'au Crucifix et à la flagellation du Sauveur. A chaque coup j'invoquais Jésus et Marie. Après une vingtaine de coups, la connaissance commençant à ma manquer, je dis : Mon Dieu, recevez mon âme entre vos mains. Quand le nombre voulu fut achevé, on me tira hors de la planche, m'imposa au cou une cangue d'une vingtaine de livres, et me traina jusque sous la porte. La connaissance revenant un peu, et soutenu par deux personnes, j'essayai de marcher, sans pouvoir y réussir. Un jeune homme du nombre des spectateurs, d'un air complaisant me chargea sur son dos et le chef de la prison soutenant le haut de ma cangue, je fus porté et déposé dans une chambre de la prison. Pendant que ce jeune homme me soutenait couché sans ses bras, le chef de la prison, des prisonniers Chrétiens et d'autres personnes se mirent à me presser doucement tous

les membres et à bander mes blessures. Ouvrant tant soit peu les yeux, j'entrevis toutes mes jambes en lambeaux et le sang coulant de toutes parts ou caillé sur les plaies. Hélas ! Jésus dont le corps ne devait pas être plus fort que le mien répand une sueur de sang au jardin des Olives ; Il subit la flagellation et chargé de sa croix jusqu'au sommet d'une haute montagne, il marche ainsi plus de mille pas. Au milieu de tout cela personne ne le regarde en pitié et pas un Chrétien ne lui vient en aide : Et moi grand pécheur comme je suis, on me porte ainsi compassion et secours ; on s'efforce de me faire revenir en connaissance. Quelles actions de grâces ne serait-il pas juste de rendre ? Et cependant dans ma sottise, je ne sais pas même remercier ; Anges et Saints du Paradis, et vous tous, mes amis veuillez bien rendre grâce à Dieu en ma place pour ce bienfait ! En avançant les grâces et les faveurs augmentent. Le temps d'un repas ne s'est pas écoulé que les douleurs cessent. Trois jours ce sont depuis écoulés et l'endroit des plaies ne me fait pas trop souffrir. Toutefois ne pouvant faire usage des jambes et une lourde cangue m'écrasant il y a bien quelque petite chose à endurer. Je mange à l'ordinaire et mon cœur est très calme. Si ce n'était le secours de Dieu et de Marie, comment par mes seules forces pourrait-il en être ainsi. Moi qui ne pouvais supporter une morsure de pou ! Vraiment je n'y comprend rien. Le 15 on a dépêché vers le roi ; la réponse viendra, dit-on, vers le 20. Quelle sera-t-elle ? Je l'attends avec anxiété. Malgré que j'ai mis tout mon espoir en Dieu seul, étant sans mérites et tout couvert de péchés, quel sera son ordre sur moi ? Plus la fin est proche, plus je crains la mort et tremble. La raison n'en est pas autre : C'est l'effet de la grandeur et du poids de mes péchés. Le 16 me réveillant après le sommeil, mes jambes se trouvent plus légères et les douleurs diminuées. Je reçois bienfait sur bienfait, comment pouvoir remercier ? Un jeune Chrétien se trouve près de moi fait toutes mes commissions et me sert sans relâche ; n'est-ce pas encore une grâce ? Des Chrétiens que je ne n'avais jamais vus, dont je n'avais jamais entendu parler viennent de temps en temps me trouver. Les uns me donnent quelqu'argent, les autres me consolent. C'était par trop. Demain relâchés ou exilés, on dit qu'ils vont se disperser. Si toutes ces personnes après tant de travaux et de vertus, en sont venues à ce point par quel mérite, un être tel que moi je suis m'a-t-il pu y tenir ? Au surplus avant d'avoir bien fini, il ne faut pas parler trop haut. Jusqu'ici, il semble que toutes les faveurs se soient réunies sur moi seul. Tout mon corps se changeât-il en lèvres, comment donc remercier assez ? Vous tous Chrétiens veuillez en ma place remercier et remercier encore le Seigneur. J'aurais bien encore mille choses à dire, mais le temps me manque et aussi tout confus comme je le suis comment pourrai-je les dire ? Surtout retrouvons-nous dans l'éternité.

(P.S. le 19 Je fus conduit encore devant le juge criminel, signai de nouveau ma condamnation et après m'avoir mis la cangue et les fers aux pieds, on me renvoya à la prison et dépêcha de nouveau au roi. Maintenant les choses paraissent se décider. Si d'une part j'étais content, mes forces morales étaient bien faibles, j'avais peine à calmer mon cœur effrayé. Revenu à la prison, je conversai avec quelques Chrétiens et nous consolant et exhortant mutuellement, mon cœur se calme. Depuis ce temps, soutenu d'abord par la grâce de Dieu et le secours de Marie, puis aidé par ces Chrétiens je passe les jours sans aucun souci, mais les rumeurs étant incertaines j'ignore encore quel sera le dénouement. Se pourrait-il bien que Dieu me rejettât ? Pour moi d'heure en heure je prie instamment daignera-t-il m'écouter ? Je ne puis qu'espérer ; et j'espère, oui j'espère.)

Paul n'eût plus à ce qu'il paraît d'autres interrogatoires à subir. Déposé à la prison, il continua à faire l'édification de ceux qui le voyaient. Son corps trop violemment maltraité ne put prendre le dessus. Epuisé par ses blessures, il languit quelque temps et le 4 de la 5ème lune intercalaire, sa belle âme s'envola vers le Ciel pour y recevoir le prix de son invincible constance. Il avait alors 36 ans.

Ainsi mourut cet insigne confesseur de la foi, l'un des plus célèbres, comme, sans contredit un de plus beaux de notre histoire. A peine arrivé à la prison il avait relevé le courage de beaucoup et conforté les chancelants et contribua beaucoup à soutenir dans l'arène les autres athlètes. A sa mort il emporta les regrets universels, comme il avait fait l'admiration de tous, Chrétiens, payens et même de ses juges.

Nous avons pensé devoir rapporter au long ces deux interrogatoires les seuls qui nous restent un peu en détail. Outre qu'ils font voir les procédés usités dans ce pays dans la poursuite contre les Chrétiens, il ne nous paraît pas hors du dessein de cette histoire de montrer comment au milieu d'affreuses boucheries, la divine Providence a su trouver moyen de faire prêcher sa doctrine toute sainte devant les tribunaux et les magistrats ; et tout en manifestant la gloire de sa Religion, de la faire connaître plus en détail pour le salut d'un grand nombre et la trop juste condamnation de ceux qui ayant des oreilles n'ont pas voulu entendre.

Cependant il était bien temps de décider enfin le sort de tous ces Chrétiens que pendant plus de deux mois on avait réunis comme par troupeaux de toutes les parties de la province dans les cachots de sa Capitale Tsien tsiou. La plupart, comme déjà nous l'avons insinué, par une lâche trahison s'étaient eux-mêmes stigmatisés du signe honteux d'apostats, et si par là ils s'étaient attirés quelques regards d'indulgence de la part de leurs juges, on était loin toutefois de leur avoir pardonné le crime d'avoir osé adorer leur Dieu et leur Rédempteur. Vers le milieu de la 5ème lune on commença à préparer le dénouement de l'affaire. 24 mandarins furent appelés pour coopérer à leur jugement, et siégèrent en un même jour dans les diverses parties du tribunal. Chacun d'eux devait questionner les accusés cinq par cinq. La séance commençait par administrer à chacun 30 coups de bâton extraordinaire. Leur sang se répandait sans aucun mérite : leurs chairs étaient en lambeaux et après quelques questions on leur passait la cangue au cou et les renvoyait à la prison. Dix jours après chacun d'eux fut encore appelé, reçut une, deux ou trois volées de coups de bâton et entendit sa sentence définitive. Les plus (déterminés renégats) entachés de félonie furent relâchés en conséquence de leur félonie ainsi que d'autres moins compromis et les autres condamnés à l'exil dans diverses parties éloignées du royaume. Alors ces malheureux qui n'avaient pas perdu la foi, mais à qui leur conscience reprochait leur trahison portèrent le long des routes cet ignominieux fardeau et se dirigèrent chacun vers le lieu où ils devaient expier leur crime, heureux, si, comme nous avons lieu de le penser pour beaucoup, ils surent recevoir ce chatiment de la justice humaine en satisfaction des réparations qu'ils devaient à la justice divine. Le grand nombre d'exilés qui couvrirent alors toutes les routes dût frapper vivement alors toute la population. Leur quantité surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans ce genre, et aucun coin du royaume, si l'on peut parler ainsi, qui n'ait vu les traces de leur pas ou ne leur ait donné asyle.

Ni Paul le véritable héros de ce grand drâme, le coryphée des confesseurs de cette époque n'était plus. Mais ses généreux collègues dans la confession du St Nom de Dieu restaient encore à la prison. (C'étaient Sin Pierre, Tieng Paul, Ni Job et Ni Pierre que nous avons vu plus haut) Ils avaient pu contempler la dispersion de tous les prisonniers, et presque tout restait vide autour d'eux. Ils se regardaient mutuellement et se disaient : Nous au moins par un bienfait tout spécial, porterons-nous quelque fruit ? Peu de temps après ils furent cités devant le propre mandarin, on leur fit signer leur sentence de mort, puis les appelant un à un on leur demande par trois fois s'ils n'ont pas de regret de mourir. Chacun répondit n'avoir aucun regret. On leur passe la cangue, remet les fers aux pieds et les reconduit à la prison. Le lendemain cité devant un autre mandarin la même (cérémonie) scène que le jour précédent est répété par trois fois encore, et ils regagnent leur cachot. Puis enfin, un jour ou deux après traduits devant le gouverneur la même scène se répète par trois fois et ils demandait aussi à chacun en particulier : N'as-tu aucun regret de mourir. tous répondirent n'en avoir pas, et toutes formalités remplies, ils sont définitivement condamnés à mort. Sur leur passage les

valets criaient force injures ; les uns les frappaient avec le pied, d'autres faisaient pirouetter leur cangue ; tous leur prodiguaient des marques de mépris et de dérision. De retour à la prison, ils s'attendaient à porter d'un jour à l'autre leur tête sur l'échafaud. La réponse du roi devait arriver sous peu. Et tous de se consoler et fortifier mutuellement. La joie et la gaieté les accompagnait : on faisait quelque plaisanterie pour se distraire. C'est pour aujourd'hui ; c'est pour demain, disait-on ; et chacun confiant au secours de Dieu était bien résolu. Quelques jours se passent ainsi, puis quelques mois, puis des années entières, et le moment de l'exécution se faisant attendre indéfiniment nous devons laisser quelque temps nos généreux prisonniers sous les chaînes de l'honneur, pour aller contempler ailleurs des spectacles non moins dignes de notre attention.

Dallet Volume 1 Livre 4 Chapitre 5. (Daveluy Volume 4 f. 320)

Quoique la persécution fut violente et générale dans la province de Tsien la, toutes les autres parties de la chrétienté avaient été en paix jusqu'au 22 de la 4ème lune de cette année. A cette époque, par suite de dénonciations, les satellites de Tsien tsiou franchirent les barrières de la province de Kieng Siang et se saisirent de Sin Pierre au district de Siang tsiou, comme nous l'avons vu. Deux jours après d'autres de leurs compagnons étaient envoyés encore pour arrêter d'autres Chrétiens dénoncés au village d'Aing Mou tong dans le même district de Siang tsiou. Mais déjà le bruit s'était répandu et tous les Chrétiens avaient pris la fuite. Ils ne purent alors mettre la main sur leur proie. Nous ne voyons pas bien comment les choses se passèrent à ce moment, mais la suite des faits semble indiquer que les mandarins civil et criminel de Siang tsiou éveillés par là sur l'existence des Chrétiens dans leur districts et excités sans doute par les hauts faits de leurs collègues de la province de Tsien la voulurent aussi se donner le mérite au plutôt la satisfaction de tourmenter les disciples de J.C. mis partout au ban de la société, quoiqu'il en soit, il certain que vers la fin de la 4ème lune cinq ou six grands villages Chrétiens du district de Siang tsiou furent bouleversés. Les plus alertes ou les plus heureux trouvèrent leur salut dans la fuite, tandis qu'un bon nombre saisis à domicile ou sur les routes furent déposés dans les prisons de cette ville. Parmi ce nombre Dieu avait encore choisi ses témoins et sa Religion y rencontra des défenseurs et des apologistes (devant ce tribunal ou les Chrétiens n'avaient sans doute pas encore paru) sur lesquels nous devons donner quelques détails.

Le premier est Pak Paul, dit Kieng Hoa, nom légal To hang i⁴¹², descendant d'une famille tant soit peu noble du district de Hong tsiou. Il vivait dans l'abondance. D'un caractère grave et ferme, humble et charitable, il embrassa la Religion à l'âge de 33 ans, et bientôt après soumis aux épreuves de la persécution de 1794, il eut la faiblesse d'obtenir sa délivrance par une honteuse défection. Mais d'un cœur vraiment droit, sa chute ne fut pour lui qu'une occasion de redoubler de ferveur. Touché de repentir il se remit avec plus d'exactitude à la pratique de ses devoirs et rencontrant dans son pays beaucoup d'obstacles au service de Dieu, il abandonna son avoir et ses proches et se retira dans les montagnes où cachant son origine, il se fit passer pour un homme de la classe moyenne, puis rompant avec les relations et étiquettes du siècle ne songeait plus qu'au salut de son âme. Le P.Tsiou étant entré en Corée, il eut le bonheur de recevoir le Baptême de sa main et y trouva son renouvellement complet. Dès lors il recherchait toujours les lieux retirés pour pouvoir se livrer à heures fixes aux exercices de la prière et de la méditation, et le reste de son temps était employé à des lectures pieuses et à expliquer aux autres les vérités de la Religion. Tout le monde disait de lui : Voilà un homme vraiment dépouillé du siècle. Et beaucoup le fréquentaient pour avoir l'avantage

⁴¹² 박경화 도항 Park Gyeong-hwa Do-hang 朴—(1757-1827) Paul. Bienheureux.

d'entendre ses paroles. Dans l'éducation de ses enfants, il leur faisait regarder l'exercice de la prière comme le plus important, et les exhortait sans cesse à la pratique de toutes les vertus dont ses exemples journaliers ajoutaient à l'efficacité de ses conseils. En 1827 voyant la persécution sévissante dans la province de Tsien la, il s'efforçait de consoler les Chrétiens, les rassurait et leur parlait de résignation à la volonté de Dieu. Dans le cœur, disait-il, chacun doit se préparer au martyre : mais pour le corps, la prudence veut que l'on cherche à éviter. Pour lui il n'avait plus de pensée que pour se disposer à souffrir la mort. Déjà par le passé quand parfois il était malade, il avait dit souvent pour rassurer son fils et lui enlever toutes ses inquiétudes : Pour moi je ne mourrai pas en votre présence. Et personne ne savait où tendaient ces paroles. Ce ne fut qu'après l'événement que sa famille les comprit. Depuis neuf ans il habitait à Ka ma ki dans une profonde montagne du district de Taniang : mais son émigration ayant été résolue, il ne pensa pas que la persécution dût y mettre obstacle et dans le courant de ce printemps, il transporta sa famille à Meng ei mok⁴¹³ district de Siang tsiou. Nous avons passé neuf ans dans ce lieu, disait-il ; c'était l'ordre de Dieu ; Notre émigration actuelle pendant cette persécution ne l'est pas moins. Ils étaient ainsi établis depuis peu, quand le jour de l'Ascension dernier jour de la 4ème lune, au moment où réuni à sa famille et aux Chrétiens voisins ils faisaient les prières accoutumées, un traître entra dans sa maison à la tête des satellites qui les saisirent presque tous. Pendant qu'ils se rendaient ensemble à la ville, Paul disait : Rendons bien grâce à Dieu pour la route que nous faisons aujourd'hui— et la joie rayonnait sur son visage. Par là les satellites le reconnurent pour l'un des chefs et dans les supplices, on ne l'oublia pas. Arrivé devant le juge criminel il lui fait les interrogations d'usage, et Paul ne pouvant en conscience satisfaire aux questions du juge, fut malgré son grand âge, mis à de terribles tortures, et comme on les réitérait plusieurs fois il dit : Je remets mon corps entre les mains du mandarin, pour mon âme je la remets entre celles de Dieu.— Il est remis à la prison où il commence aussitôt à exhorter les Chrétiens et à leur rendre les petits services en son pouvoir. De nouveau cité il montre la même constance et au milieu de nombreux supplices, les bourreaux ne craignaient pas de lui frapper les joues, de lui arracher la barbe et de le couvrir de mille injures. Paul disait seulement : Ce supplice est un bienfait pour lequel je rends grâce à Dieu. Après quelques autres tentatives infructueuses, il fut envoyé au tribunal du gouverneur à Tai kou. Celui-ci lui dit : Ces nombreux prisonniers sont tous infatués pas toi ; Un plus grave supplice t'est bien mérité— Et en même temps il donne ses ordres et d'affreuses tortures lui sont infligées : mais la joie de Paul soutenue par son amour pour Dieu, redoublant, il supportait tout sans se plaindre. Trois jours consécutifs il dut subir des supplices extraordinaires, après quoi ne voyant plus rien à tenter, on lui prononce la sentence de mort et il est remis à la prison.

Le fils de Paul avait été pris avec lui. Il se nommait André, dit Sa Sim i et son nom légal était Sa ei⁴¹⁴. Imbu dès l'enfance des principes de la Religion et jouissant de l'éducation d'un père vertueux, il se livra toujours aux exercices de la piété et se fit remarquer à mesure qu'il avançait en âge par une ferveur et fidélité peu communes. Réglé dans toutes ses actions, il était complaisant envers tous et s'appliquait surtout à la piété filiale. Les nombreuses émigrations qu'il dut supporter l'avaient réduit à une grande pauvreté : aussi le jour jamais oisif, il se livrait de toutes ses forces aux travaux pour gagner sa vie ; mais le soir après avoir fait ses prières en famille, il ne manquait jamais de faire quelque lecture pieuse. Dès son bas âge quand ses parents étaient malades, il ne les quittait pas, et s'étant fait une loi de ne jamais manger qu'après eux, ils se contraignaient alors pour prendre quelque nourriture afin de le laisser libre. Son père aimait à prendre un peu de vin, il ne manqua jamais de lui en offrir,

⁴¹³ 먼게목 Meonge-mok

⁴¹⁴ 박사의 Park Sa-ui 朴士儀 (1792-1839) André. Bienheureux.

et malgré la pauvreté où vivait sa famille, il se multipliait et travaillait sans cesse pour pouvoir lui procurer cette petite satisfaction. Avait-il besoin de sortir, il n'outrepassait jamais l'époque marquée pour son retour. Dans ces circonstances ni le vent, ni la pluie ne l'arrêtaient, et il ne craignait pas même de braver les ténèbres de la nuit pour éviter à ses parents toute inquiétude sur son retour. Le moindre signe, le moindre désir de leur part, étaient pour lui des ordres. Un jour son père dit par manière de conversation : Notre maison est bien étroite, et ne serait-ce que pour pouvoir donner au besoin l'hospitalité à quelques Chrétiens sans maison, il serait bon que nous eussions deux ou trois appartements en sus. Chacun l'avait pour des paroles sans conséquence : mais dès ce jour, André tout en se livrant à ses travaux habituels rapportait chaque fois qu'il sortait une ou deux poutres ou solives et bientôt put construire ce que son père semblait désirer. De toutes parts les Chrétiens affluaient dans cette maison bénie, et malgré sa pauvreté son père n'était pas en repos s'il ne pouvait offrir à chacun de ses hôtes quelque petite chose qui peut les exciter à manger. André entrant encore dans ces vues trouvait moyen de traiter ces hôtes convenablement, dût-il même se refuser et aux siens le nécessaire. Qui n'eût admire tant de soins vigilants et constants pour l'auteur de ses jours ? C'était là le mobile de toutes ses pensées et de tous ses actes. Aussi les Chrétiens touchés du dénuement où il se trouvait pour soigner son vieux père et faire face à toutes ses obligations, lui envoyèrent plusieurs fois quelque secours en argent. André ne voulait pas les recevoir et disait : Il est juste que je paie moi seul par mon travail les dettes que je contracte pour soutenir mon père et ma famille, et n'employant pas cet argent pour son usage, il le faisait passer en aumônes à quelques Chrétiens dans le besoin. C'est ainsi que ce pieux Chrétien employait sa vie dans l'exercice de toutes les vertus. Ayant été pris avec son père en 1827, il témoigna dans les supplices et dans les souffrances un courage et une patience remarquables et du tribunal de Siang tsiou il fut aussi transféré à Tai kou. Et pendant tout ce temps ne cessa d'être assidu à soulager son vieux père. D'après la loi du royaume, on ne doit pas faire subir la question au père et au fils simultanément dans le même lieu. André voyant la faiblesse et l'épuisement de son père ne pouvait supporter la pensée de le quitter même pour quelques instants et exposa la chose au juge qui touché de sa piété filiale lui dit : D'après la loi je ne puis en agir ainsi, mais toutefois je ne puis refuser d'entrer dans les vues de la piété. Aussi quoique les autres prisonniers subissent la question chacun séparément, il la fit toujours subir simultanément à André et à son père ; et André alors même qu'après les supplices il ne pouvait faire usage de son corps, s'approchait toujours pour soutenir et rendre plus légère la cangue dont son père était chargé. Ce que tous les assistants ne pouvaient voir sans une émotion mêlée d'admiration. André non moins fidèle à son Dieu que dévoué à son père soutint jusqu'au bout avec intrépidité toutes les épreuves de la question et ses nombreuses tortures, et après avoir mérité d'entendre sa condamnation, fut aussi remis à la prison pour attendre l'exécution.

Parmi les Chrétiens saisis à Aing mou tong⁴¹⁵ et conduits à cette même préfecture de Siang tsiou, deux surtout sont appelés à fixer notre attention : Ce sont Kim André et An Richard.

Kim André, dit Sa keun i⁴¹⁶, était du district de Sie San. Sa maison était riche et opulente ; mais ses parents ayant abandonné leurs biens pour se faire Chrétiens et émigrer dans les montagnes, il leur restait peu de choses. Naturellement fier et violent son caractère céda sous l'influence de l'éducation religieuse qu'il reçut, et il était devenu doux, humble et charitable. En 1815 son oncle Simon fut martyr pour la foi et son père Thaddée envoyé en exil. André jeune encore fut alors relâché, et depuis il disait souvent : J'ai manqué une belle

⁴¹⁵ 앵무당 Aengmudang

⁴¹⁶ 김사건 Kim Sa-gyeong 金思健 (1794-1839) André. Bienheureux.

occasion.— Et en gémissait. Son père étant en exil, André qui était plein de ferveur, voulut consacrer sa vie aux bonnes œuvres.

Il allait de côté et d'autre chez les Chrétiens, faisait parvenir des livres et objets religieux dans les lieux éloignés, prêchait et exhortait partout, s'efforçait d'ouvrir l'intelligence aux idiots et baptisait beaucoup d'enfants payens en danger de mort. Il se rendait fréquemment au lieu d'exil de son père et le consolait et fortifiait de tout son pouvoir. S'il était chez lui il se livrait d'une manière fixe et régulière à la prière, la méditation et lectures pieuses ; puis instruisant sa famille avec beaucoup de soin, lui développait souvent et expliquait les vérités de la Religion. De là il acquit la réputation d'être aussi fidèle aux devoirs de la piété filiale qu'à toutes les autres vertus domestiques, et chacun était touché de ses beaux exemples. Il conservait cependant dans le cœur l'espérance que Dieu lui rendrait l'occasion du martyre qu'il avait une fois manquée : Et quand surgit la persécution de 1827, pensant qu'après avoir instruit les Chrétiens de tous côtés il ne pouvait y échapper, il méditait tous les jours plus que jamais pour bien répondre aux desseins et à la grâce de Dieu. Pris et conduit au tribunal de Siang tsiou, le juge après quelques questions lui dit : Dis-moi franchement quelle est la doctrine de votre Religion et les règles que vous suivez. André se met aussitôt à développer la doctrine sur l'existence et la nature de Dieu, puis à expliquer en détail des dix commandements. Le juge lui dit : Parlant aussi bien que tu le fais, tu as certainement beaucoup de disciples. Indiques les en détail.— Et de suite il commande de le battre avec le gros bâton, puis lui fait subir l'écartement des os et scier les jambes avec une corde.

(Ce supplice affreux est quelques fois infligé à l'enfourchement des jambes, et on se figure l'état où doit être le patient. André ne paraît l'avoir subi que sur le gros des jambes et des cuisses. N'est-ce pas déjà assez horrible ?)

Ses chairs étaient brulantes et ses os paraissaient. André ferme au milieu de tout dit : Devrais-je mourir je ne puis dénoncer personne.— Et pourquoi ne peux-tu pas ? — C'est qu'un homme droit ne peut rien faire qui doive tourner au détriment des autres— Pendant trois jours continus il subit de semblables supplices sans faiblir. Au contraire sa joie toute spirituelle augmentait de plus en plus. Peu de temps après il fut envoyé au tribunal du gouverneur à Tai kou. Là encore il fut mis aux tortures pour le faire apostasier. Mais André dit : Si je voulais apostasier je l'aurais fait dès le premier tribunal. A quoi bon venir jusqu'ici ? Le gouverneur tout en colère dit : Il faut que tu meures et après l'avoir fait torturer par des supplices extraordinaires, ne pouvant rien en obtenir, il le renvoie en prison. Le lendemain il est cité de nouveau, et on lui dit doucement : As-tu changé de sentiment ? André répondit : Je n'ai aucune envie d'en changer.— Et le gouverneur fit augmenter encore les supplices. André dût vers cette époque se rendre au tribunal de Tsien tsiou pour répondre sur certains objets que les Chrétiens avaient rejettés sur lui. Malgré l'affreux état de son corps tout déchiré par les supplices, il fut jetté sur un cheval et fit cette longue route au milieu des souffrances qu'il est plus facile d'imaginer que de dépeindre, et après avoir subi examen, revint à sa première prison. Il avait parcouru ainsi près de mille lys. Après quoi soumis encore une fois à la question, il y fut condamné à mort et déposé à la prison dans l'attente du jour glorieux qui devait finir ses souffrances.

An Richard, appelé Koun sim i⁴¹⁷ était originaire du district de Porieng. Il avait le visage ouvert, et un caractère humble et complaisant. Après avoir embrassé la Religion dès sa jeunesse, il quitta sa patrie, cacha les traces de ses pas et se fit remarquer par son ardente piété. On admirait surtout la bonne éducation qu'il donnait à ses enfants et sa charité généreuse pour le prochain. Appliqué à la mortification, il jeûnait habituellement trois fois la semaine. Assidu aussi à la prière et méditation, il ne manquait jamais ses exercices, et passant une grande partie du jour à copier des livres religieux pour subvenir à sa subsistance, il se faisait un plaisir de

⁴¹⁷ 안군심 An Gun-sim 安— (1774-1835) Richard. Bienheureux.

les expliquer aux Chrétiens et d'instruire les ignorants. Une certaine année ayant été arrêté, le mandarin lui dit : Est-il vrai que tu exerces de mauvais arts ? — Il répondit : Je ne connais nullement l'exercice des mauvais arts— Et sans l'interroger de nouveau, on le renvoya. Cette expression, quoique rarement, est quelque fois employée en parlant de la Religion, mais d'une manière si impropre que nous ne savons si on pourrait blâmer sa réponse. Toutefois, il regretta toujours depuis d'avoir osé en agir ainsi et détestait son peu de courage. Comme surtout par les livres qu'il avait transcrits, quand éclata la persécution de 1827, il pensa ne pouvoir échapper et se préparait au martyre. Toutefois ayant réfléchi que N.S. lui-même avait plusieurs fois fui devant ses ennemis, il se cacha quelque temps ; mais rencontré par les satellites de Siang tsiou, il fut arrêté et conduit à cette ville. Le mandarin lui dit : Est-il vrai que tu suis la Religion Chrétienne ? Cela est vrai répondit-il— Le mandarin : Explique-moi donc la doctrine de Dieu.— Aussitôt il se met à développer clairement les principes de la connaissance du vrai Dieu, de la connaissance de la nature humaine, et des peines et récompenses.— Puis il expliqua les dix commandements.— Le mandarin lui dit : Ce que tu dis est bon : mais enfreindre la loi du royaume n'est-ce pas manquer de fidélité au roi ?— Richard : Dieu étant le grand roi de l'univers et le père de tous les hommes, nous l'honorons par dessus tout. Le roi, les mandarins et les parents ne doivent être honorés qu'en dessous de Dieu— Le mandarin : Renonce Dieu et fais connaître tes complices— Sur son refus on le fit battre violemment, et constant dans sa profession il est reconduit en prison. Le lendemain on recommence les tortures, mais sans succès et après quelque temps d'inutiles efforts, il est transféré à Tai kou résidence du gouverneur. Là encore cruellement battu, son corps fut mis dans un état affreux : mais sans pouvoir lui enlever l'ardeur de son amour pour Dieu, et bientôt condamné à mort, il est déposé à la prison.

Ainsi ces quatre généreux confesseurs après avoir passé par le fer et le feu se trouvaient réunis dans les prisons de Tai kou dans l'attente de nouveaux supplices. Ils y furent bientôt rejoints par d'autres athlètes non moins intrépides qui arrivant revêtus de leurs toges sanglantes et couverts d'honorables cicatrices devaient partager leur prison comme ils avaient partagé les mêmes sentiments et les mêmes épreuves.

Ce sont Ni André et Kim Ambroise que nous devons maintenant faire connaître.

Ni André, dit Tsioung iri⁴¹⁸, originaire du district de Hong tsiou avait un caractère ferme, droit et charitable qui le faisait remarquer sur tous ses camarades. Il ne fut instruit de la Religion qu'à l'âge de vingt et quelques années ; mais aussitôt pressé de la pratiquer tout de bon, et ne se trouvant pas dans sa propre patrie à même de le faire comme il le désirait, il quitta sa famille, son avoir et ses proches, se retira dans les montagnes et bientôt forcé d'émigrer plusieurs fois, il vit se dissiper le peu qu'il avait emporté et dût soutenir son existence par quelque chétif métier. La résignation d'André au milieu de la pauvreté et des épreuves qui l'accompagnent, son entière concorde et fraternité envers tous, sa patience à supporter les injures, sa réserve dans toutes ses paroles, le soin qu'il prenait de l'instruction et éducation de sa famille et tant d'autres vertus qui brillaient en lui excitaient partout les louanges et l'admiration de ses connaissances. Quoique très occupé par les soins exigés pour l'entretien de sa maison, son application assidue et incessante à la prière et aux lectures pieuses étaient telles que tous les membres de sa famille étaient entraînés à sa suite et se trouvaient imbus de ses beaux exemples. Ayant connu la persécution élevée en 1827 il se prépara au martyre par la fuite des sociétés, consolait et encourageait les siens en disant : Que chacun de nous se prépare à souffrir la mort, et toutefois ne connaissant pas les desseins de Dieu, nous devons chercher à l'éviter. Il vivait à Komtsiki au district de Sioung heug⁴¹⁹ et les satellites

⁴¹⁸ 이재행 Yi Jae-haeng 李在行 dit 종일 Jong-il (1776-1839) André. Bienheureux.

⁴¹⁹ 순흥의 곰직이 Sunheung Gomjig-i

étant venus le saisir ; il les reçut avec allégresse et de sa propre ville fut conduit au tribunal d'Antong. Le juge lui dit : Est-il vrai que tu suis une mauvaise doctrine ? — Il répondit : Le Dieu du Ciel est le créateur de toutes choses ; c'est le grand roi qui gouverne tout et le grand père qui nourrit tous les hommes ; C'est lui qui récompense le bien et punit le mal : le devoir de tout homme étant de l'honorer, je l'adore et le sert. Quant à une mauvaise doctrine, je n'en connais pas.— Le mandarin : Tu réponds bien vilainement. Apostasie de suite— Et il le fait battre cruellement. André d'un visage calme et d'un air ordinaire disait : Dix mille fois dix mille fois je ne puis renoncer à mon Dieu. Veuillez ne plus m'interroger là dessus— Le mandarin piqué et furieux fit continuer les supplices pendant plusieurs jours ; mais l'amour de Dieu ne faisant qu'augmenter chez André, il tint ferme jusqu'au bout, et fut envoyé au tribunal du gouverneur qui lui dit : J'entends dire que tu ne veux pas abjurer. Essayes dont d'y tenir— Et aussitôt les ordres sont donnés et on lui fait subir par trois fois des tortures atroces, mais en vain. Il fut pris ensuite par la douceur et tous les moyens mis en jeu pour l'attirer, aidé de la grâce de Dieu, il sut encore tout repousser et condamné à mort fut consigné à la prison avec les autres confesseurs.

Kim Ambroise, dit Kouen mi et appelé légalement En ou⁴²⁰, descendait d'une famille d'interprètes de la Capitale, et était parent éloigné de Kim Thomas confesseur de la foi en 1789. A peine la Religion fut-elle introduite en Corée qu'il l'embrassa de toute l'ardeur de son âme, et en fit part à sa femme et à ses enfants : mais ceux-ci ne voulurent pas l'écouter, et non content de ne pas pratiquer, ils faisaient tous à l'envie mille vexations à Ambroise : sa femme surtout d'un caractère violent et accariâtre ne le laissait pas en repos, voulait entr'autre l'empêcher d'observer les jeûnes et abstinences de l'Eglise et disait souvent à haute voix force injures contre la Religion. Ambroise fatigué de tant d'importunité prit le parti de quitter sa maison, et faisant ses adieux à sa famille peu après 1791, il descendit chez les Chrétiens de la province, allant chez l'un et chez l'autre, instruisant tous ceux qui voulaient l'entendre et copiant des livres de Religion tant pour les répandre parmi les Chrétiens que pour pourvoir à sa subsistance. Il eut le bonheur de voir le P.Tsiou près duquel il paraît même être resté quelque temps, et y conforta sa foi et sa vertu. N'ayant pas de domicile, il se retirait de temps en temps dans le fond des montagnes pour se livrer plus tranquillement à ses exercices. Toujours fidèle à ses exercices devoirs, sa principale occupation chez les Chrétiens était d'instruire les ignorants, de catéchiser les enfants, de réchauffer les tièdes : en un mot, il ne cessait d'exciter un chacun à la pratique des vertus et ses beaux exemples ajoutaient beaucoup à l'efficace de ses paroles. Chaque nuit, même dans les grands froids de l'hyver, il se levait à minuit pour se livrer à la prière. Très sobre dans sa nourriture, quel que fut la qualité bonne ou mauvaise de ce qu'on lui présentait, il restait toujours dans les bornes qu'il s'était prescrites et s'en fit une règle jusqu'à la fin de sa vie. Aussi partout où il passait était-il en vénération : La ferveur se renouvelait sous ses pas dans les chrétienneté et beaucoup ne l'appelaient plus que du nom de Maître. Il avait pu échapper à la persécution de 1801 et put éviter encore celle de 1815, après avoir failli être pris. En 1827 tous les Chrétiens de sa connaissance étaient en fuite : chaque jour amenait la prise de plusieurs d'entre eux et son maître de maison ayant fini aussi par aller se cacher chez un payen, Ambroise ne savait plus de quel côté diriger ses pas, et prévoyant ne pouvoir désormais se soustraire aux poursuites, il prit la résolution de se livrer de lui-même.

Il se rendit donc à la ville d'Antong à la 5ème lune, déposa chez un geolier le petit paquet qu'il portait et voulut se présenter devant le juge criminel. Le portier l'en empêcha, mais Ambroise répondit : Je suis Chrétien : allez avertir le juge que je suis là— Les satellites

⁴²⁰ 김세박 Kim Se-bak 金世博 dit 군미 Gun-mi or 언우 Eon-woo (1761-1828) Ambroise. Bienheureux.

le traitent d'insensé et le repoussent ; mais il cria à haute voix : Je ne suis pas un insensé, mais bien un Chrétien. On dut donc avertir le juge qui le fit venir et lui fit quelques questions. Ambroise refusa de répondre sur le lieu de sa demeure et celui où étaient ses livres, reçut une volée de coups sur les jambes et fut mis à la prison. Un mois plus tard il fut envoyé à Tai kou où se trouvaient les autres confesseurs, tous ses amis intimes. Devant le gouverneur il reçut par trois fois des coups violents, sans s'ébranler et subit encore un autre interrogatoire dont il supporta les supplices avec joie comme toutes les privations de la prison. Un Chrétien lui faisant une fois condoléance sur les supplices qu'il avait eu à endurer, il dit : Avec des supplices comme ça, crois-tu qu'il y ait de quoi mourir ? Il fut donc réuni indéfiniment avec les autres prisonniers, on pense même qu'il reçut sa condamnation ; et il attendait la fin. Il y avait à cette époque un bonze très fameux dans la province et qui s'était même coupé par dévotion quatre doigts de la main. Par hasard il se trouvait alors dans la ville de Taikou, et on commanda à Pak Paul de discuter avec lui la vérité ou fausseté des doctrines. A cette nouvelle tous les Chrétiens prisonniers étaient fort inquiets. Paul leur dit : Etant sans études comme je le suis, comment pourrai-je lui tenir tête par mes propres forces ? Mais si je m'appuie seulement sur le secours de Dieu et de sa Sainte Mère qu'y a-t-il à s'inquiéter ? Arrivé au tribunal et lorsque la discussion allait commencer, Les prétoriens voyant que Paul avait les forces épuisées lui offrirent une tasse de vin qu'il accepta avec actions de grâces, et après l'avoir bue il se mit à raisonner avec le bonze. On était à peine entré en matière que le bonze était à déraisonner, et restant sans pouvoir répondre aucunement, il fut obligé de s'avouer vaincu et tout couvert de honte voulait prendre la fuite. Les mandarin, les prétoriens et satellites tous en colère le réprimandent fortement et ne pouvant le décider à proférer encore une seule parole, on le chassa ignominieusement. Paul rendit grâce à Dieu de la victoire qu'il lui avait accordée, et comme il retournait à la prison les satellites le louaient, l'exaltaient, le félicitaient grandement et ils se dirent entre eux : La Religion du Dieu du Ciel est certainement une doctrine vraie. Quant aux bonzes sectateurs de Foë qu'on en empoigne seulement deux ou trois et qu'on leur fasse subir les tourments comme aux Chrétiens, il n'en restera pas même de graines sous la calotte des Cieux pour propager la doctrine de Foë.— Cependant les arrestations de Chrétiens ne se renouvellaient pas et on songeait à débarrasser les prisons. Chacun de prisonniers fut de nouveau rappelé et les uns relachés, les autres envoyés en exil : On donna à chacun sa feuille de route. Les petits enfants de Pak Paul alors en bas âge furent aussi relachés et quand ils furent sur le point de partir, il leur dit : Allez et repentez-vous sincèrement. Ayez soin de pratiquer toujours fidèlement notre Ste Religion. Avant dix ans d'ici les Chrétiens de Corée auront un grand sujet de joie— Il voulait parler de l'entrée des Prêtres : Et un de ses petits fils nous a dit avoir toujours conservé ces paroles gravées dans son cœur.

Il ne restait aux prisons de Tai kou que les six confesseurs dont nous avons parlé. Inébranlables dans leur résolution et voyant que le moment de l'exécution traînait en longueur, ils s'établirent comme pour passer leur vie dans ces sombres lieux. Chacun d'eux pour soutenir son existence se mit à confectionner des souliers de paille, s'excitant sans cesse à augmenter de ferveur. Un nouveau gouverneur ayant remplacé le précédent il les fit citer à sa barre et après un léger interrogatoire les fit battre de nouveau très violemment. Pak Paul épuisé par les divers supplices qu'il avait endurés joints à son grand âge, ne put survivre que peu de jours à ces nouvelles tortures. Rentré à la prison, il ne fit que languir et vit bien que sa fin était venue. Appellant son fils André et les autres (prisonniers) condamnés à mort, il les exhorta à la constance et fidélité à leur Dieu et leur dit : Regardez cette prison comme une terre de bonheur et ne laissant pas partager votre cœur sur les parents et enfants que vous avez au dehors, suivez mes pas.— Après quoi il rendit son âme à Dieu dans un calme et une paix admirable le 27 de la 9ème lune de l'année Tieng hai 1827 à l'âge de 71 ans et après 5 mois de prison.

(L'année suivante cinq mois après l'enterrement de Paul, les Chrétiens allèrent pour faire la translation de ses restes. Le veille ayant entrouvert le linceuil qui le recouvrait, ils virent une figure calme et ordinaire semblable à celle d'un homme vivant. Sans vouloir aucunement critiquer la piété qui y vit un secours de Dieu voulant conserver le corps de ses fidèles amis, nous dirons que de pareils faits ne sont pas rares ici. On nous en a rapporté un certain nombre soit pour des Chrétiens soit pour des payens et nous n'avons pas de raison de suspecter la bonne foi des témoins)

Ainsi mourut ce digne confesseur de la foi Pak Paul dont la mémoire est restée en grande vénération dans tout ce pays. Sa bonté extraordinaire, sa douceur inaltérable, la vertu d'hospitalité qu'il exerçait si généreusement, son zèle à instruire et exhorter les Chrétiens et toutes les autres vertus dont il donna toujours des exemples si frappants, le font regarder à juste titre comme un homme patriarcal : et par les bénédictions qu'il obtint de Dieu sur sa famille, non seulement son fils André que vous suivrons encore dans sa prison, ne dégénérera pas : mais nous avons la consolation de dire que son petit fils aujourd'hui existant, fidèle à de si saintes traditions continue à être par les touchants exemples de vertu dont il échauffe tous ceux qui l'approchent, un des plus beaux ornements de la chrétienté.

Kim Ambroise suivit bientôt Pak Paul, c'est à dire environ un an après ayant passé quelques mois dans la prison, il apprit que les prisonniers qui ne pouvaient se sustenter étaient nourris par une collecte faite dans le quartier d'après les ordres de la préfecture. Toute sa vie il regrettait d'être à charge à ceux qui lui donnaient asyle, et la pensée qu'il était encore à charge aux gens du quartier le tracassait singulièrement. C'est sans doute ce qui le détermina à se priver presque entièrement de nourriture, détermination que beaucoup de Chrétiens au contraire attribuent à une inspiration divine. Il commença donc un jeûne absolu, ou du moins ne mangeait plus qu'infiniment peu. Les autres Chrétiens lui dirent : Maître puisque vous ne mangez plus, nous devons tous faire comme vous. Il les reprit fortement en disant : Quoique je doive en agir ainsi je ne sais même pas pourquoi, mais pour vous ce serait un suicide. Il vécut ainsi un grand nombre de jours, après quoi il s'éteignit ou bien d'après d'autres témoignages il aurait repris des aliments d'après son long jeûne ; vécut encore quelque temps et mourut à l'âge de 68 ans le 27 de la 10ème lune de l'année Mou tsa 1828. Il emporta les regrets d'une grande partie de la chrétienté et y est encore aujourd'hui en grande vénération que lui a mérité sa sainte vie et sa glorieuse fin.

Enfin, cette même année 1827 eut encore lieu dans l'extrémité est de la province de Tsioung t'sieng une autre saisie de Chrétiens qui ne paraît pas liée aux précédentes, et du reste n'eut pas de suites graves.

Niou Laurent, dit Sioun tsi⁴²¹ avait transporté sa tente au commencement de cette année à Kip keun kol district de Tan iang, et la persécution s'étant élevée dans la province de Kieng Siang, comme nous avons vu, un certain nombre de ses parents ou amis s'étaient réfugiés chez lui pour se mettre à l'abri. Sur ces entrefaites un des amis payens de Laurent le dénonça aux prétoriens de Tan iang, les engageant à le saisir pour en tirer quelque rançon. Ils n'eurent pas de peine pour se rendre à une invitation si conforme à leurs goûts et dans le courant de la 5ème Lune, vinrent le prendre avec une vingtaine de personnes alors réunis chez lui. Conduit à cette ville tous firent le plongeon excepté Laurent que de violents supplices trouvèrent inflexible. Le mandarin dit : Je voudrais bien vous relacher tous ; mais ce coquin là est un chef et s'il n'apostasie pas, je ne renverrai personne des autres. Aussitôt tous les autres prisonniers d'éclater en murmures contre Laurent ; on lui fait mille instances, le moleste et l'importune de telle sorte que n'y tenant plus, il apostasie pour faire relacher tous les Chrétiens.

⁴²¹ 유성태 Yu Seong-tae 劉性泰 dit 순지 Sun-ji (1789/1794-1828) Laurent. Martyr.

Etant donc sortis tous ensemble, Laurent fait partir tous les Chrétiens et les renvoie chacun de son côté, puis quand il fut resté seul, il retourna devant le mandarin se rétracte et se montre de nouveau déterminé à mourir. Les supplices ne lui manquèrent pas : mais le courage ne faillissant pas non plus, on finit par l'envoyer au juge criminel à T'siong tsiou. Il eut encore à y subir bien des tortures, et montrant toujours la même fermeté, sa mort fut résolue, puis on ne sait pourquoi elle fut changée en condamnation à l'exil. Laurent se récria devant le juge disant que selon la loi, il devait mourir mais non écouté, il dut partir pour Mou San ville à l'extrémité septentrionale de la province de ham Kieng. En l'expédiant le juge dit : Ce coquin là pourrait bien pendant la route infatuer de sa doctrine quelques hommes du peuple. Soyez sur vos gardes et surveillez le.— Et de nouvelles recommandations furent faites. Arrivé au lieu de son exil il pratiqua sa Religion ostensiblement et en parlait beaucoup soit aux prétoriens soit au peuple. C'est pourquoi mal vu du mandarin et de ses gens, il fut quelque temps après enfermé avec défense de sortir. Puis enfin on finit par ne plus lui donner de nourriture. Quelques jours se passèrent, et ne pouvant plus supporter la faim et la soif, il demandait instamment qu'on lui apportât quelque chose. On détrempa alors de la farine de riz avec une égale quantité de sel et en formant des gateaux on les lui présenta. Son estomac déjà ruiné par l'inanition ne put supporter cet horrible met, et avant d'en avoir pris la moitié, il mourut, comme on l'avait prévu. C'était vers la 12ème lune de cette année, ou selon d'autres à la 3ème lune de l'année Mou tsa 1828. Il était alors âgé de 35 ou 40 ans. Tel est le récit de cette affaire qui nous a paru le plus digne de foi. Nous avouons néanmoins que nous n'y avons pas rencontré les mêmes caractères d'authenticité que dans la plupart de nos documents, sans avoir cru devoir pour cela le passer entièrement sous silence.

Les persécutions de 1827 avaient passé comme l'orage, et la chrétienté était restée debout. Si nous les considérons maintenant en résumé nous voyons qu'elles s'étaient étendues sur toute la province de Tsien la, sur quelques districts de celle de Kieng Siang et sur un village de T'siong t'sien. Les saisies eurent lieu pendant près de trois mois et les arrestations montaient en tout à près de cinq cents. Nous ne jetterons plus les yeux sur la pusillanimité trop générale : Consolons-nous seulement par la pensée de la gloire réelle d'un certain nombre de héros et remarquons surtout que la Religion fut prêchée vis à vis quelques grands tribunaux et sa doctrine justifiée aux yeux de beaucoup de magistrats. Moins acharnés qu'en 1801, il furent par là même moins aveuglés, et tout en condamnant des innocents, ils ont reçu dans leur esprit des germes qui porteront peu à peu leur fruits et propageront des idées moins hostiles et plus justes dans les populations. La chrétienté ne fut pas privée de ses chefs : Elle perdit même peu d'hommes influents, si toutefois il est permis de dire avoir perdu ceux qui reçus en triomphe au Ciel par le vrai chef de tous les martyrs sont devenus ses puissants protecteurs, ou encore ceux qui chargés de chaînes et livrés aux souffrances d'une longue captivité attirèrent par là sur leurs frères de si abondantes bénédictions. Tout le reste de la Chrétienté n'ayant pas été attaqué, elle n'eut pas besoin de se reformer. Elle avait seulement quelques plaies à panser en soulageant tant de malheureux restés sans ressources ; et elle le fera sans peine ; car outre que l'assistance mutuelle semble faire partie du génie de ce peuple, nos Chrétiens surtout, sauf rares exceptions, se sont toujours montrés en pareille occasion les vrais disciples du Dieu de Charité.

(Au reste, les emprunts sont faciles aux Chrétiens. On se fie à eux et leur donne ce qu'on refuse à d'autres ; chose honorable pour la Religion.)

1830—Voir un cahier calqué à ces mots : Le roi alors regnant était Sioun tsong...

[Fin du cahier 3]

pour la suite à 140—
(1827 fin)

(1830) Le roi alors regnant était Sioun Tsong⁴²². Quoique aimé et estimé de son peuple et agé pour lors de moins de 50 ans, il soupirait après le calme et la tranquillité, avait déjà associé au gouvernement des affaires son fils Ik tsong et s'était fait préparer un palais de retraite à la ville de Siou ouen éloignée de 80 lys de la Capitale. L'époque à laquelle il devait s'y retirer définitivement n'était pas éloignée quand le jeune roi attaqué de maladie commença à laisser craindre pour ses jours. Toute la science des médecins de la cour étant à bout, on pensa à appeler près du malade quelques hommes que leur réputation désignait hautement, et l'un d'eux était Tieng Jean dit iak iong que vous avons vu exiler à la fin de 1801. On l'avait bien gracié et rappelé de son exil en 1818, mais la grâce n'était pas complète, il n'avait pas été réintégré dans ses dignités et menait la vie de simple particulier. Or d'après les usages constants, la porte du palais ne peut être ouverte et à plus forte raison la réception devant le roi ne peut être permise à de pareilles personnes. Le danger étant pressant, on réintégra tout à coup Tieng Jean, qui réussit ainsi à remettre sa famille sur pied par le moyen de ses rares connaissances en médecine. Toutefois il ne put sauver la vie au jeune roi qui mourut presque immédiatement après. Jean deux ou trois ans après son retour d'exil avait repris la pratique de la religion dont la vérité lui avait toujours paru palpable, il s'enfermait continuellement dans une chambre séparée et n'y recevait qu'un petit nombre d'amis. Il se livrait fréquemment au jeûne, et autres exercices de pénitence. Il ne quitta pas une ceinture fort douloureuse qu'il s'était faite lui-même et mettait aussi souvent des chainettes sur diverses parties du corps. Livré en grand à la méditation, il laissa par écrit une partie de ses réflexions, composa divers ouvrages pour réfuter les superstitions et aussi pour l'instruction des ignorants. Une partie de ces écrits plusieurs fois cachés sous terre dans les persécutions a été perdue par la pourriture, beaucoup sont conservés par sa famille. Après son entière réintégration, Jean ne changea rien à son genre de vie retirée et sa ferveur toujours croissante réjouirent toutes ses connaissances Chrétiennes. Il mourut en 1835 après avoir reçu les sacrements de la main du P.Pacifique, et les beaux exemples de sa vieillesse réparèrent aux yeux de la chrétienté les scandaleux reniements de sa foi.

note. Hong ioun san, fils de Jean, ne pratiqua pas d'abord la religion et la crainte l'en rendait même ennemi. Homme très remarquable par ses connaissances, ses talents lui firent obtenir quelques dignités, mais avancé en âge il ne tenait plus contre sa conscience, demanda le baptême et mourut après quelques années de pratique. Une sœur de Tieng Jean était belle fille du fameux ministre T'sai, dont on a parlé en 1801 ; devenue veuve dès l'âge de 16 ans elle passa une vie bien triste, que vint consoler plus tard une pratique fervente de la religion. Quand elle mourut, vers l'année 1851, on trouva le moyen d'introduire dans cette maison toute payenne le prêtre indigène T'soi Thomas qui lui administra les sacrements.)

Le jeune roi Ik Tsong ayant eu quelque temps l'administration du royaume, ses obsèques durent être faites sur le pied de ceux des rois et non pas sur le pied d'héritier présomptif. L'enterrement des rois passe pour la cérémonie la plus grandiose et la plus imposante qu'il y ait dans ce pays, et toutes les pratiques alors en usage, ne nous sont malheureusement pas entièrement connues. Nous n'en signalerons donc qu'une partie. A peine le roi a-t-il rendu le dernier soupir, que commence une époque toute spéciale qui doit durer cinq mois, c.à.d jusqu'à l'enterrement. Aucun homme n'ayant le droit de toucher le corps du roi, cette défense subsiste même après sa mort, la préparation du corps et le revêtement des habits se font par des procédés spéciaux et sans aucun attouchement du corps. Dès lors il est

⁴²² Son nom a été changé en Sunjo vers 1898.

placé dans une espèce de chapelle ardente où les sacrifices accompagnés des gémissements de règle se font sans manquer matin et soir, et fréquemment à jours réglés, toute la cour et les grands dignitaires doivent y assister. Le roi ne pouvant être toujours à soigner le défunt, porte seulement le deuil pendant quelques jours, puis on désigne un membre de la famille qui doit en sa place revêtir le deuil, prendre soin du corps et des sacrifices, faire en un mot les fonctions de fils en place du roi que les affaires de l'Etat occupent ailleurs. Cependant et jusqu'après l'enterrement tous les sacrifices des particuliers dans toute l'étendue du royaume doivent cesser, et pas suite aucun enterrement ne doit avoir lieu. (On ferme les yeux sur les enterrements des va nu pieds, mais le peuple qui se respecte un peu tient à l'usage). Dès lors aussi défense de tuer les bœufs et de manger cette viande on doit faire abstinence. Plus de cérémonies de mariage, plus de réjouissances publiques, plus de chants et de musique, ce dernier article doit même s'observer pendant les 27 mois de deuil. Enfin vu ce respect, ou superstition on ne peut mettre à mort les criminels ni les battre, tout ceci est contre la règle et en un mot toute espèce d'affaire majeure est de droit et de fait suspendue. Le roi étant reconnu père du peuple, on ne se borne pas à donner le nom, on en vient aux effets et tout le peuple doit porter le deuil pendant 27 mois. Un ordre du mandarin est lancé et désigne quel vêtement on doit revêtir. Plus aucune couleur, tout doit être blanc ou en toile de chanvre no blanchie, on prend le chapeau blanc, la ceinture et les guêtres doivent être en toile de chanvre no blanchie, et tout sur ce pied jusqu'à ce qu'à la fin du deuil un nouvel ordre vienne faire déposer cet habillement ; les femmes ne sont pas comprises dans la loi comme restant à l'intérieur de la maison et n'étant pas du reste race assez importante. Les infracteurs sont arrêtés et punis. Le costume étant revêtu, les principaux de chaque district se réunissent à jour fixe près du mandarin et là tous ensemble, on pousse les gémissements d'usage aux décès et on termine la cérémonie par une gémissement à l'adresse du roi défunt. Tout le peuple ne pouvant se réunir à la préfecture, les hommes de chaque village doivent également se réunir entr'eux et se rendant sur le bord du village ils poussent en chœur les gémissements, se tenant tournés vers la Capitale, et finissent également par la gémissement au roi défunt. A la Capitale cette cérémonie se fait contre le palais, de la part des nobles et des principaux du peuple qui n'étant pas en dignité ne peuvent entrer jusque dans la chapelle ardente. Cet usage me paraît for beau et bien représenter la grande famille dont le roi est réellement le père, malheureusement tout ceci est plus ou moins entaché de superstition ; c'est à la lettre un deuil national et qui répond aux sentiments d'amour que ce peuple a su conserver pour ses rois.

Cependant il faut choisir un lieu convenable pour l'enterrement ; les géoscopes les plus renommés sont mis en réquisition et on se donne mille et un tracas pour découvrir un lieu qui porte bonheur. Ici tout fait pitié, quand on voit des hommes encore esclaves de tant de supercherries, et la superstition seule fait la loi.

Dès le commencement du deuil, se préparent les immenses préparatifs de l'enterrement. L'usage est que chaque famille noble de la capitale fournisse un ou plusieurs esclaves pour faire partie du cortège et les habille selon l'uniforme voulu ; cet usage semblerait avoir été dans le principe un honneur volontaire de la part des nobles et c'était beau de leur part : aujourd'hui on ne peut plus se dispenser de suivre l'usage et il est devenu très onéreux pour beaucoup de familles. Pendant plusieurs mois ce grand nombre d'esclaves doit se réunir fréquemment pour faire l'exercice des évolutions voulues et le maître n'en peut plus jouir. Ils sont réunis à un grand nombre d'autres hommes pris dans certaines corporation de marchands spécialement attachés au gouvernement, puis à des recrues faites parmi les valets de divers établissements publics ; chaque corps forme une compagnie à part, ayant chacun sa bannière propre et ils doivent former une partie du cortège et se relever pour porter le corps.

Le corps du roi défunt est déposé sur un énorme brancard, surmonté d'une espèce de châsse pour le recevoir, le tout orné le plus richement possible forme un assez bel effet ; ce brancard est porté à la fois pas une multitude d'hommes qui se relèvent continuellement et en

sentent à peine le poids. Le jour fixé pour l'enterrement, toute l'armée est convoquée, tous les grands dignitaires en costume de deuil font partie du cortège et ordinairement le roi lui-même préside la cérémonie. La marche se fait en grande pompe et on va déposer les restes du défunt sur la montagne qui a obtenu la préférence, les sacrifices et autres cérémonies d'usage s'y font au complet et peu à peu un monument s'y élève : puis on installera près de là un hôtel où seront logés plusieurs mandarins chargés de la garde du tombeau et de présider aux sacrifices ordinaires des jours moins solennels. Toutes les montagnes environnantes dépendent dès lors de ce tombeau, quelques fois à 3 et 4 lieues à l'entour, on fait exhumer tous les corps auparavant enterrés sur ces montagnes, et si l'exhumation n'est pas faite, on rase l'éminence des tombes pour en faire disparaître toute trace, et désormais tout autre enterrement y est prohibé. Tel est le peu de détails que nous connaissons sur cette cérémonie.

Mais revenons à notre chrétienté. Cette même année 1830, Tsio Justin dit Tong Siem i⁴²³ mourait dans son exil à Mou san au fond de la province du Nord. Pris à iang keun à la fin de 1800, comme nous l'avons vu il fut conduit au tribunal de la Capitale et condamné à l'exil quoique très probablement il n'ait pas apostasié. Il continua toujours la pratique de sa religion, et supporta avec calme et résignation sa séparation d'avec son fils qu'il voyait saisi pour être condamné aux tortures et à la mort. En 1819 la prise de Tsio Pierre dit Siouk i⁴²⁴, lui suscita un nouvel interrogatoire, le mandarin lui demanda s'il pratiquait encore sa religion ; Justin répondit : « Si je ne la pratiquais plus serai-je dans cette position ? » Si tu restes obtiné on te mettra à mort, et aussi celui de ta famille que l'on vient de prendre.— Je ne crains rien de tout cela, répondit Justin. Dès ce moment le mandarin donna des ordres pour ne plus laisser communiquer personne avec Justin. Tous les autres n'osaient plus venir, mais le noble exilé avait une grande quantité d'élèves qu'il instruisait dans les lettres Chinoises, et tous lui étaient fort attachés. Ceux-ci ne firent aucun cas de la consigne, escaladaient les murs et les hayes pour se rendre à ses leçons, et y mirent une telle détermination qu'on dut fermer les yeux sur leur conduite. Pendant trente ans d'exil, Justin supporta avec une patience et une résignation admirable les peines et les souffrances de sa position et fit une sainte mort à l'âge de 92 ans le 14 de la 6ème lune Kieng in (2 août 1830). Quelques années après, plusieurs de ses disciples allèrent plusieurs fois à 1500 ou 1600 ly dans des pays inconnus pour tâcher de rencontrer des Chrétiens et de se mettre en rapport, malheureusement la crainte de se compromettre empêcha ceux auxquels ils s'adressaient, de se déclarer Chrétiens et ces pauvres gens furent obligés de se retirer, et sans doute qu'ils n'auront plus pratiqué, car les Chrétiens n'ont aucun rapport avec ce pays éloigné, toutefois Dieu abandonnerait-il entièrement ces hommes courageux qui ont fait des démarches si extraordinaires !

Portons maintenant nos regards sur le Nord de la province de Kieng-Siang, où la grâce opérait des prodiges, et offrait des exemples admirables en la personne d'un jeune homme, nommé Kim ho ien i⁴²⁵. Il descendait d'une famille du district de Antong, célèbre par la rare vertu d'un de ses ancêtres. D'un caractère bon et doux, dès l'enfance il était réfléchi parlait peu et ne se mêlait guères aux badineries de ses compagnons. Quelques uns pensèrent d'abord que c'était chez lui idiotisme, mais on vit bientôt le contraire, car sortant au dessus du commun, dès avant l'âge de vingt ans, il avait acquis une connaissance exacte de la plus part des livres sacrés du pays et était versé dans toute espèce de choses. Instruit dans la morale, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, les arts magiques, et dans les doctrines de Foë et Laotse, il n'avait aucune pensée de la gloire du siècle et ne concourait pas même aux

⁴²³ 조동섬 Jo Dong-seom 趙東暹 (1738-1830) Justin.

⁴²⁴ 조숙 Jo Suk 趙淑 (1787-1819) Pierre. Martyr.

⁴²⁵ 김호연 Kim Ho-yeon (1796-1831) Paul.

examens. Rompant avec le monde tout le jour il restait modestement assis, occupé à approfondir les sciences, traitait ses amis presque sans parler et ne répondait pas aux paroles plaisantes, aussi le signalait-on comme un sage, et sa réputation se répandant naturellement au loin, beaucoup de monde venait le trouver. Incommodé de cette affluence il quitta son pays pour se cacher et se retira au pied de la montagne T'ai paik san⁴²⁶ au district de Sioun heng⁴²⁷. C'est là que la grâce le conduisait pour récompenser sa vertu et combler ses désirs, que l'ignorance laissait chez lui dans un vague indéfinissable. A peine y fut-il arrivé qu'il fit connaissance avec un Chrétien instruit et capable, qui habitait dans ces mêmes montagnes. Leurs conversations roulant toujours sur la science, il eut bientôt conçu une haute estime pour ce Chrétien, que la lumière de la vérité mettait à même de traiter des questions inconnues aux payens, et plus il le consultait plus son admiration augmentait. Le Chrétien fut peu à peu conduit à parler de la religion ; à peine la première ouverture en fut-elle faite, que Ho ein i tressaillant de joie, lui dit : Voilà ce que je cherchais, toute ma vie j'avais présumé que l'homme devait avoir une fin digne de lui, mais ne trouvant là dessus rien dans nos livres sacrés, j'en étais resté sur des doutes, aujourd'hui j'ai rencontré la vraie doctrine. Sans perdre de temps il se mit à étudier quelques livres de religion, rompit à l'instant avec toutes les superstitions et détestant toutes les erreurs de sa vie passé, il ne pensait plus qu'à obtenir les faveurs du Ciel et la grâce de Dieu. Tout occupé à cette préparation il n'avait pas de repos.

Après une vingtaine de jours ainsi passés dans les exercices de la pénitence pour purifier son âme ; il invita le chrétien à aller faire une promenade et arrivé sur les bords d'un courant d'eau il demanda le baptême et fit des instances si pressantes que le chrétien ne put lui résister et lui administra. Paul fut le nom qu'il prit au baptême ; tout le jours des larmes abondantes coulaient de ses yeux par intervalle et dans l'excès de son bonheur, il disait : Pour remercier Dieu de ses incomparables bienfaits, il n'y a d'autre voie que le martyre pour lui. » Sa ferveur augmenta dès lors d'une manière frappante, toutes ses pensées étaient sur des exercices de piété et l'accomplissement de ses devoirs, bientôt il instruisit son frère et peu à peu fit voir à son père des livres de doctrine. Celui-ci se rendit et avoua la vérité de la religion, mais ayant ensuite appris que la religion prohibait toutes les cérémonies et sacrifices en usage dans le pays, il entra dans une grande colère et dit : Si on suit cette religion les temples du génie protecteur du royaume, le temple des ancêtres du roi, les temples de Confucius et des grands hommes, les tablettes et tous les sacrifices sont ruinés, le roi a donc bien raison de l'interdire sévèrement. (Qu'on remarque bien cette phrase, elle résume tout le culte de ce pays, et les idées fondamentales de ce peuple que la religion a à combattre.) Dès lors il réprimanda son fils très fortement et lui ordonna de rompre absolument avec les Chrétiens et tous les livres de la religion, et tous les jours il le tracassait pour l'empêcher de pratiquer. Mais Paul conforté par la grâce qu'il avait reçue en abondance ne se désistant pas, il en vint à le battre plusieurs fois violemment avec le baton. Paul qui était d'une constitution naturellement très délicate, était menacé d'en devenir malade et ne pouvant plus supporter tant de mauvais traitements répétés, il quitta secrètement sa maison, et alla se cacher chez des Chrétiens où il passa quelques mois. Il n'avait plus les coups à craindre, mais il serait difficile de décrire toutes les souffrances et privations qu'il eut à supporter pendant ce temps.

Dès la 4ème lune il se choisit une place qu'il ne quittait jamais, assis là il se livrait à la prière, aux lectures et méditations, passait ainsi tout le jour, une partie de la nuit et au chant du coq seulement faisait semblant de prendre quelque repos. Tous les jours se succédaient ainsi et les vendredi et samedi il jeûnait, de sorte que les Chrétiens se disaient entr'eux que Paul semblait être un homme n'ayant pas plus de corps. Pendant les grandes chaleurs de l'été il ne changea rien à ce régime et on ne le vit pas une seule fois sortir de sa chambre pour

⁴²⁶ 태백산 Taebaek-san

⁴²⁷ 순흥 Sunheung 順興

prendre l'air ; malgré cela non seulement il n'avait pas l'air fatigué, mais encore était frais et bien portant, ce que chacun attribua à un miracle de la Providence. Le père de Paul voyant qu'il ne revenait pas pendant plusieurs mois, se doutait bien qu'il était quelque part chez des Chrétiens et se disposa à en accuser quelques uns devant le mandarin pour retrouver son fils. Cette affaire pouvant avoir de graves conséquences, on en fit avertir Paul qui prit parti de retourner chez lui. Il confia aux Chrétiens un livre qu'il avait composé sur la Religion et les divers objets religieux qu'il pouvait avoir et leur fit ses adieux en disant : Revoyons-nous dans la véritable patrie.— Quand il se présenta à la maison paternelle, son père avait tout d'abord l'air content, mais peu de jours après il lui dit : Pendant que tu n'étais pas ici, beaucoup de monde vint pour te chercher, ta réputation dans les sciences et toute espèce de choses est déjà répandue au loin, quand on viendra te consulter de toutes parts, si tu ne renonces pas à cette religion, comment pourras-tu répondre aux questions qui te seront adressées ; pourquoi rester ainsi entêté ? Tous les jours c'étaient de fortes réprimandes mêlées à des coups ; plus d'un mois se passa ainsi. Paul supportant le tout patiemment sans cesser les pratiques de sa religion, mais ces mauvais traitements coup sur coup le rendirent fortement malade. Il languissait et s'épuisait peu à peu, bientôt il n'eut plus que la peau sur les os, et environ deux mois se passèrent ainsi sans que la colère féroce du père se calmât et sans que la ferveur et la résignation de Paul eût rien diminué. Deux jours avant sa mort son père vint le trouver un couteau à la main et lui dit : Tu dois évidemment mourir sous peu de temps, si tu meurs après avoir apostasié, je te reconnais pour mon fils ; mais si tu refuses d'apostasier, je te tue maintenant avec ce couteau et il servira aussi à me donner la mort. Paul répondit : Si pour obéir à un père, on ne peut transgresser les ordres du rois, comment plus, Dieu étant le Souverain roi de tout l'univers et le père de tous les hommes, récompensant le bien et punissant le mal, ne devons-nous pas lui obéir ? Vous voulez me forcer à le renier, est-ce là le devoir d'un père ? Il n'avait pas achevé que son père entrant dans une fureur tout à fait folle se précipite et veut le percer de son couteau ; mais la mère et les frères de Paul s'élançant sur lui, le saisissent et le retiennent, le père ne pouvant les repousser veut se percer la gorge, on l'en empêcha également, et cependant Paul disait à haute voix : Quoique vous en veniez à ces excès, je ne puis ne pas suivre les ordres de notre père céleste, et le père ne pouvant plus rien essayer, cessa... Le lendemain dès le matin Paul était encore encore tout appliqué à la prière et méditation, pendant la matinée il demandait fréquemment s'il était midi, et ce temps arrivé il récita dévotement son Angelus, puis bientôt levant les yeux au Ciel, il s'agenouille et rend l'âme à Dieu avec tant de calme que ceux qui étaient près de lui ne s'aperçurent pas de son dernier soupir. C'était à la 8ème lune de l'année Sin mio (sept. 1831) un an s'était à peine écoulé depuis sa conversion et il était âgé de 36 ans. On rapporte qu'après sa mort ses parents ayant voulu faire les sacrifices d'usage l'autel dressé à cet effet s'écroula de lui-même.. N'avons nous pas raison d'admirer les effets prodigieux de la grâce dans cette âme forte que Dieu avait tirée du soin des superstitions et ne devons nous pas co aussi compter Paul parmi les glorieux témoins du Seigneur ? S'il n'a pas paru sur un théâtre aussi brillant que plusieurs autres, il eut à supporter des combats plus difficiles peut-être, et sortit victorieux de toutes les attaques que l'amour naturel lui suscita et où nous avons vu déjà succomber nombre d'intrépides athlètes, la palme lui est sans doute réservée près de Dieu, comme la lui ont déjà décernée ses frères dans la foi, qui admirateurs de sa vertu et de son inflexible courage ne craignent pas de le mettre au nombre des martyrs, la gloire de cette Eglise Coréenne.

En 1832, Dieu voulut sans doute châtier cette nation qui continuait à repousser les vérités évangéliques prêchées éloquemment devant tant de tribunaux et sur tant d'échafauds permit que des pluies continues et des inondations extraordinaires vinssent ravager le pays et faire disparaître à l'avance presque tout espoir des cultivateurs. Le gouvernement ne comprit pas sans doute d'où partait le coup, toutefois poussé par un instinct en quelque sorte naturel,

il a toujours été en usage dans ce pays, qu'au milieu de grandes calamités publiques, le roi répande largement ses faveurs en grâciant des coupables et condamnés, afin par ces actes de clémence d'attirer sur le royaume les regards bienveillants du Ciel et de l'exciter à la compassion. La grâce accordée alors par le roi paraît avoir été des plus étendues et les nombreux Chrétiens exilés en 1827, furent tous relâchés, y compris même une partie de ceux de 1801 ; ils revinrent donc prendre place dans les chrétiennetés et il y eut peu de districts qui n'eut à se féliciter de ce grand événement. L'usage observé alors ordinairement vis à vis des Chrétiens, est de ne les relâcher qu'après une nouvelle apostasie de leur foi. Nous ne chercherons pas à scruter ce qui eut lieu alors pour chacun d'eux, mais nous remarquerons en passant avec bonheur que Hong Protais apostâta et exilé en 1801 et que nous reverrons en 1839, ne voulut pas acheter sa liberté au prix d'une nouvelle apostasie et resta en exil ; les généreux confesseurs que nous avons vu emprisonner et condamner à mort à Tsiou tsiou en 1827 et qui depuis cette époque languissaient dans les prisons, eurent aussi alors le courage de refuser une abjuration au prix de laquelle, on leur promettait l'élargissement ; cinq années d'affreux cachots et d'affreuses souffrances n'avaient donc pas abattu ces nobles cœurs, et ils ne reculent pas devant la perspective de ce supplice indéfini pour l'avenir ; et qu'ils sont bien dignes de la vénération de leurs frères et combien les chœurs des Anges durent avec joie intercéder pour eux ; nous ne serons donc pas étonnés de les voir plus tard si bien couronner leur pénible carrière.

Pendant l'été de cette même année le pavillon Britannique se montra sur les côtes de la Corée, un navire marchand que l'on pourrait supposer envoyé par les sociétés bibliques, abordait près de l'île appelée Ouen San à l'entrée presque de la baie Basile sur la cote ouest de ce pays. Au milieu de l'étonnement général, le cœur des Chrétiens fut encore plus vivement agité, car il portait écrit sur son pavillon en caractères chinois : Religion de Jésus-Christ. Quelques Chrétiens pensant rencontrer des frères, s'empressèrent d'aller à bord, sans s'inquiéter des mauvaises affaires qu'ils pouvaient s'attirer de la part du gouvernement, mais ils furent bien surpris, quand à leur arrivée le ministre protestant les salua par ces paroles sacramentelles parmi les payens « Que l'Esprit de la terre vous bénisse » A ces mots devinant qu'un piège était tendu à leur bonne foi, ils se retirèrent et ne reparurent plus. Le navire resta plus d'un mois à l'ancre, le résultat de sa mission se borna à jeter sur le rivage quelques caisses de livres religieux. On envoya aussi au roi quelques cadeaux avec quelques livres en chinois et même en Anglais, assure-t-on ; mais celui-ci refusa de les recevoir et les fit aussitôt reporter aux Etrangers sans permettre même de les ouvrir.

Les choses en restèrent là ; et ne trouvant pas dans ce pays un abri assuré sous le canon de leur gouvernement, les colporteurs de Bibles fidèles à leurs anciens principes, se gardèrent bien de s'aventurer dans l'intérieur des terres. Ils avaient raison ; car cherchant avant tout le bien être et la sûreté de leur peau ; ils ne l'eussent certainement pas trouvé ici ; et ils durent sans doute se féliciter de leur prudence, quand ils apprirent que peu d'années après les Missionnaires catholiques s'étant livrés d'eux mêmes pour épargner le sang de leur troupeau, furent mis à mort, victimes de leur dévouement. C'est aussi que la vérité et l'erreur portent toujours leur cachet dans leurs différents actes, cachet permanent et aussi lucides que le soleil, quand donc nos frères égarés voudront-ils bien ouvrir les yeux et le reconnaître. Fiat, fiat.

Toute la chrétienté était en paix et le gouvernement par l'amnistie générale accordée aux exilés Chrétiens dénotait un certain esprit de tolérance qui tranquillisait les fidèles. Mais chaque année de nos annales marquée par des traces sanglantes nous ont appris déjà ce qu'est la paix en Corée pour les disciples du Dieu crucifié.

Le 20 de la 9ème lune de cette même année 1832 les satellites se ruaient à la capitale au milieu de la nuit sur la maison de Hoang André, chrétien fervent et dévoué, dont les voyages à Péking et d'autres généreux travaux en faveur des fidèles avaient mis le nom en évidence et

excité les soupçons de la police. Il ne paraît pas toutefois que cette affaire ait été suscitée par le gouvernement lui-même ; ce fut ou le désir du pillage chez quelques satellites, ou quelques motif semblable de la part d'un mandarin subalterne. André ne se trouvant pas alors chez lui, échappa, mais son oncle Hoang Pierre fut saisi avec les autres personnes de la maison et quelques Chrétiens qui habitaient près de là, on fit en tout dix prisonniers, dont la plupart cédant aux supplices furent bientôt relâchés ou exilés, il n'y eut que qu'un seul généreux confesseur dont la conduite et les paroles firent briller la vérité de la religion et consolèrent les fidèles.

Ce nouvel athlète était Hoang Pierre, dit Sa ioun i⁴²⁸, descendant d'une famille noble de la province, il naquit et vivait au village de Saim kol, district de Siou ouen ; d'un caractère grave et sévère il était respecté de tous ses parents et connaissances qui osaient difficilement lui parler. A l'âge de 40 ans il fut instruit de la religion, se convertit avec toute sa famille et dès lors témoigna une ferveur non interrompue. Il disait depuis avoir cru que le désir du martyre manifesté par certains Chrétiens n'était qu'un pur enthousiasme, mais qu'il en était bien détrompé. Il s'appliqua à dompter son caractère trop violent et faisant résolution de ne plus prendre de vin dont il avait trop usé autrefois, il ne s'en approcha plus même des lèvres. Peu à peu il perdit ses quatre enfants, puis encore sa femme, mais au milieu de ces épreuves il ne laissa paraître aucune émotion violente, il remerciait Dieu de les avoir tous appelés à lui dans de bonnes dispositions. Sa petite fortune s'étant dissipée, resté seul et sans appui aucun, on admirait l'égalité d'âme et la gaieté avec lesquelles il supportait sa position, et il devint de plus en plus assidu à la prière et à la pratique des vertus. Retiré à la capitale chez son neveu André, il fut pris à l'improviste dans sa maison comme nous l'avons vu ci-dessus. Le juge criminel après avoir entendu la confession de sa foi, touché peut-être par les cheveux blancs de Pierre, lui promit la vie pourvu qu'il apostasiât, ce que le confesseur refusa hautement : Quel es-tu donc, reprit le juge, pour vouloir bien enfreindre les défenses du roi ? et en même temps les appareils de tortures sont mis en jeu, mais en vain ; Pierre reste ferme et est envoyé à la prison où il eut à endurer des tourments inexprimables de la part des féroces géoliers. Il avait été pris sans aucun objet religieux, ce qui rendait son élargissement plus facile, mais désirant plutôt la mort qu'il ne la craignait, il suggéra aux Chrétiens pris avec lui de le signaler comme propriétaire de tous les objets qui avaient été saisis. Cette démarche faite en partie peut-être pour s'assurer la palme, pouvait bien aussi avoir pour but le bien public. Nous voyons souvent en effet en pareilles circonstances les meilleurs Chrétiens assumer sur eux la responsabilité des objets appartenant à d'autres, c'est pour éviter les dénonciations qu'ils provoquent de la part des Chrétiens faibles, dénonciations qui font toujours trainer les procès en longueur et compromettent si souvent une partie notable de la chrétienté. Quelques fois aussi c'est pour décharger entièrement ceux que l'apostasie met dans le cas d'être délivrés. Quelqu'ait été l'intention de Pierre on le fit passer, selon sa demande, pour propriétaire des objets pris et il en prit devant les juges la responsabilité, ce qui lui attira des interrogatoires longs et des tortures plus multipliées. Par la suite le juge sembla avoir eu vent que ces objets n'appartenaient pas réellement à Pierre et le lui témoigna ; celui-ci se récria fortement et soutint les premiers dire. Après plusieurs interrogatoires au tribunal des voleurs, Pierre inébranlable dans sa résolution fut transféré au tribunal des crimes où refusant encore de racheter sa vie au prix de sa foi, il dut de nouveau subir des supplices atroces, c'est devant ce tribunal que ce vieillard à cheveux blancs sut trouver dans l'héroïsme de sa Charité des paroles dignes des temps apostoliques : Quoi, disait-il, pendant qu'on le torturait pour obtenir une parole d'apostasie, je vais bientôt mourir de vieillesse, il y a trente ans que j'observe les commandements du Seigneur, Créateur du Ciel et de la terre, et vous voudriez que par une parole infame, je perde en un instant l'amour de mon Dieu ? Qui ne se rappellerait à ces mots

⁴²⁸ 황사윤 Hwang Sa-yun 黃斯允 Pierre.

les paroles du disciple de St Jean en pareille circonstance « Il y a 90 ans que je sers le Christ et il ne m'a jamais fait de mal, pourquoi voulez-vous que je le maudisse ». Les amis de Dieu, les martyrs du Seigneur ont toujours su témoigner les mêmes sentiments, parce qu'ils sont tous conduits et inspirés par le même Esprit, qui leur met dans la bouche ces paroles admirables.

Pierre après une glorieuse confession eut le bonheur de s'entendre condamner à mort et il signa joyeusement sa sentence, après quoi chargé d'une lourde cangue il fut envoyé dans une prison à part. A son arrivée les prisonniers payens entre lesquels se trouvait un bachelier nommé Kim, furent tous étonnés de l'air de joie et de bonheur qui paraissait dans la contenance et les traits du Chrétien, ils se disaient : Chacun a ses fautes à part, mais pourquoi ce vieillard-ci loin de craindre la mort, semble-t-il si content de la subir ? C'est, répond Pierre, que le Dieu que je sers est le grand roi du ciel et de la terre ; le père de toutes les créatures, et plutôt que de le renier je serais heureux de mourir dix mille fois pour lui. S'il en est ainsi, reprirent les prisonniers, faites-nous donc connaître cette doctrine. Pierre ne se fit pas prier et depuis ce temps il leur développait fréquemment les vérités de la religion et les dix commandements. Il passa ainsi près de huit mois toujours inquiet que Dieu n'acceptât pas son sacrifice, et se recommandait sans cesse à la Ste Vierge. Tout à coup il tomba malade et en peu de jours il rendit paisiblement l'âme à Dieu dans les premiers jours de la 5ème lune de l'année Kiei sa (Juin 1833) à l'âge de près de 70 ans, après avoir subi cinq fois la question en grand et souffert nombre d'autres supplices. On fit savoir sa mort à sa famille et quand elle vint réclamer le corps, le bachelier payen Kim, lui dit : « Au moment de sa mort une vive lumière paraissant de tous côtés, les autres prisonniers sortirent pour voir ce que c'était ; ils virent un feu brillant dans la chambre où se trouvait Hoang, ils y entrèrent, aperçurent une colombe tournant dans la chambre et un moment après le malade expirait. »

Tous en étaient dans l'admiration, et ne cessaient de louer le défunt. C'est ainsi que Dieu fit éclater la gloire de son nom, par la bouche et la vertu de son fidèle serviteur, qui pour n'avoir pas eu la tête tranchée selon ses désirs, n'est pas moins un généreux confesseur, un glorieux martyr de la foi.

Cependant Tieng Paul et Niou Augustin, que vous avons vu tourner leurs efforts pour obtenir un prêtre de l'Evêque de Péking, n'avaient pas cessé de faire le voyage de Chine et poursuivaient avec une constance infatigable la réalisation de leurs projets.

Les 30 ans prédits par le prêtre martyr en 1801 étaient écoulés et les moments marqués par la Providence pour faire cesser le veuvage de l'Eglise de Corée étaient arrivés.

Déjà depuis 1828 le St Siège dont la sollicitude n'excepte aucun pays quelque éloigné ou quelque petit qu'il soit, avait détaché la Corée du diocèse de Péking, et avait offert cette charge à la Congrégation des Missions Etrangères de Paris. Cette société accoutumée.....⁴²⁹

Mettre ici aux pièces justificatives la bulle d'érection en Vic. Ap.— Histoire de Mgr Bruguières et sa lettre.— Entrée du P.Pacifique iou, mort de Mgr, entrée de Mr Maubant— Mort de An Richard à Taikou en 1835 et détails sur ses coprisonniers. Entrée de Mr Chastan. Vie de Kim Agathe dite Sien Sa Kong kak si morte à la Capitale le 9 de la 12ème lune (15 janvier 1837) ; vie de Kim Simon dit ioun ou, mort à kong tsiou dans l'hyver de 1837 ; entrée de Mgr Imbert.. Vie de Tsio André dit heng oun i mort à hai mi le 20 de la 8ème lune mou sioul (8 oct.1838) ; chercher des détails sur le séjour des prêtres, voir toute leurs lettres— on arrivera ainsi à l'affaire de in t'sien en 1838, la mort de Ni Pierre dit ho ieng i, l'affaire de Sourisan et persécution de 1839

⁴²⁹ Daveluy ne finit pas sa phrase, ajoute simplement une liste des choses qui doivent suivre. C'est ici que Dallet termine son Volume 1. Le cahier suivant de Daveluy commence avec une phrase qu'on trouve dans Dallet Volume 2 Livre 1 Chapitre 6 (page 127). Dallet a dû couvrir la période 1830-1839 sans Daveluy.

[Fin du cahier 4]

Vers la 9ème lune de cette année le chrétien Tsieng Paul habitant à In t'sien détruisit les tablettes de ses ancêtres pour pratiquer la Religion.

A toutes les époques les tablettes furent la corde la plus délicate à toucher dans ce pays, c'est attaquer les principes fondamentaux de la morale et du gouvernement. Aussi la rumeur fut grande dans tous les environs, et pour accomplir une fois encore la prédiction de Notre divin Maître, la famille du Chrétien fut la 1ère à s'insurger, et sur refus de revenir sur ses pas Paul fut dénoncé par elle au mandarin Hi hieng ouen i. Il échappa par la fuite, mais cette affaire fit disperser plus de 50 Chrétiens et une dizaine furent arrêtés et jetés en prison. Ni Pierre dit Ouen mieng⁴³⁰ i était celui des prisonniers sur lequel on comptait d'avantage pour trouver la piste des coupables et sur lui semblait devoir retomber toute la responsabilité. Il fut donc conduit à la capitale par les satellites, mais arrivé au passage du fleuve, il tomba et périt au milieu des eaux, soit qu'il y eut été jeté par les gardes, soit qu'effrayé par les tourments auxquels il allait être soumis, il se soit lui-même précipité dans les eaux. Il ne restait aucun prisonnier important, et le mandarin sans doute ne voulant pas pousser les choses à l'extrême, il paraît qu'on ne demanda pas même l'apostasie aux Chrétiens saisis. Ils furent relâchés après quelque temps sous caution, avec ordre de ne pas s'éloigner de chez eux et de se représenter à la première injonction qui leur serait faite. Les choses n'eurent pas d'autres suites, mais déjà nombre de familles avaient perdu leurs maisons et leur avoir et ne pouvaient plus revenir dans ce pays. C'est ainsi que les pauvres fidèles sont sans cesse harcelés et dépouillés de tout. On comprendra par là qu'aucun d'eux ne puisse parvenir à vivre dans l'aisance.

Ni Pierre dit Hoiengi⁴³¹ que nous avons vu confesser courageusement sa foi en 1835 et déposé à la prison après condamnation à mort continuait à y épurer 1839 son âme par les souffrances journalières de sa pénible position. Il ne paraît pas qu'il ait eu d'autres tortures à endurer ; mais outre le supplice continu de ces infectes cachots, on sait que de privations et vexations doivent y souffrir les prisonniers, surtout quand par leur titre de Chrétien ils sont placés au dessous des voleurs et des assassins. Pierre ne se laissa pas abattre : A défaut de consolations extérieures il disait avec St Paul : Scio cui credidi, et non content de supporter avec résignation les souffrances et maladies, il se livrait encore très fréquemment à la pratique du jeûne. Sa droiture et sa douceur paraissant sur son extérieur lui avaient concilié le cœur des géoliers et il parvint par ses constantes exhortations à convertir et préparer au Baptême un des vieux prisonniers de ce cloaque. Il se consolait aussi avec sa Sœur Agathe toujours ferme et inébranlable, et ils se promettaient d'être martyrs le même jour pour Dieu. Mais à la fin ses forces étant complètement épuisées, il dut se préparer à mourir. Il disait en soupirant : J'avais toujours désiré mourir sous le glaive, mais tout vient de l'ordre de Dieu. Après quatre ans de prison, il rendit paisiblement à Dieu son âme purifiée par les tortures et souffrances le 8 de la 10ème lune, mou sioul 1838 à l'âge de 36 ans.

Peu de temps après Mgr Imbert quitta la Capitale pour aller visiter quelques Chrétiens de la campagne à Souri san à 50 lys de la Capitale et passer avec eux les fêtes de Noël. Ce jour là-même des satellites firent brusquement irruption dans une famille Chrétienne de ce village ou tout auprès, et s'emparèrent de quelques livres de Religion, et saisirent tout le personnel pour le livrer au mandarin. Un voisin et ami payen accouru sur ce bruit, parla fortement aux satellites, composa l'affaire au prix d'une rançon d'environ cent francs et les objets de religion furent brûlés d'un commun accord sans apostasie. Ce fut comme le début de la grande persécution que nous allons avoir sous les yeux. On a toujours pensé que cette affaire

⁴³⁰ 이원명 Yi Won-myeong Pierre

⁴³¹ 이호영 Yi Ho-yeong 李— (1802-1838) Pierre. Saint.

avait été suscitée par Kim Jean dit le saing i⁴³², chrétien indigène de ce nom. Pauvre et sans ressources il avait plusieurs fois reçu quelques soulagements des prêtres et des Chrétiens, mais son cœur ingrat poussé par la même passion qui maîtrisa celui de Judas, alla proposer aux satellites de leur révéler les secrets des Chrétiens et de diriger leurs perquisitions. Ayant reçu le salaire de cette infâme trahison, il continua à se mêler aux Chrétiens sous le masque de la pratique des devoirs religieux et en même temps par ses sourdes menées il dirigeait ces tigres altérés de sang et fut sans contredit la cause de l'éclat et de l'étendue de cette persécution que la Providence ne jugea pas à propos d'arrêter, pour des raisons toujours dignes de sa sagesse.

Depuis 1801 il n'y avait eu que des persécutions locales et la capitale en particulier n'avait éprouvé que des escarmouches sans conséquence. Cette fois elle doit être le centre du foyer, et le démon jaloux des progrès de notre Ste Religion va susciter de nouveau la rage et la fureur des ennemis du nom Chrétien, et essayer encore de la faire disparaître de ce pays. Il est certain que la présence des Prêtres pendant plusieurs années, puis l'arrivée du premier Evêque qui ait foulé ce sol infidèle avait donné à la propagation de la Religion un essor marqué. De toutes parts un grand nombre l'embrassait ou se disposait à le faire, des familles notables, quelques unes même importantes étaient gagnées à la vraie foi : les relations à l'extérieur étaient sur un pied solides et malgré le défaut d'hommes qui se fait sentir partout, on avait à l'intérieur le moyen de pousser les progrès : chacun se félicitait des temps favorables quand Dieu permit encore que ce petit troupeau passât par le creuset et voulut faire éclater d'avantage la vertu de la croix.

Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 1. (Daveluy Volume 4 f. 361)

Mgr Imbert rapporte ainsi le premier signal de la tempête : « Le 16 janvier 1839 à la brune, les satellites conduits par un sergent neveu d'un fervent Chrétien que j'avais administré quelques jours avant de quitter la ville, voulurent s'emparer du Chrétien qui avait assisté son oncle à la mort, et pour cela ils s'emparèrent de trois familles, Tsio François, Kim Pierre et notre courtier Kouen Pierre qui avait assisté le malade et m'avait conduit chez lui. Ils prirent aussi son beau frère qui était chez Pierre Kouen, en tout 4 hommes, 6 femmes et 7 petits enfants dont 3 à la mamelle. C'était un beau spectacle de voir ces petits innocents dans le séjour destiné aux criminels, spectacle capable de toucher la pitié des mandarins qui fâchés de cette arrestation différèrent plusieurs jours à commencer l'interrogatoire, et capable même de faire cesser la persécution si les malheureuses mères n'eussent apostasié dès la première question et ramené ces enfants. Pierre Kim et une belle sœur de François, jeune et riche veuve, eurent aussi le malheur d'apostasier, plus que de bouche. Pierre mourut quelques jours après des suites des tourments qu'il avait éprouvés : il ne me fit pas appeler et se bouchait les oreilles pour ne pas entendre les exhortations de sa femme repentante. Il paraît que le désespoir l'a tué plus que la maladie, car cet apostât avait non seulement renié la foi ; mais encore prononcé à la dictée du mandarin les plus sâles et impures imprécations contre Dieu, chacune des trois personnes et la Très Ste Vierge surtout. Je n'ai pu entendre ce récit sans frémir d'horreur. J'aurais voulu arracher la langue à ces. . . . O St Louis !!!

Ces malédictions ne furent pas du reste particulières à ces apostats, c'est la formule que subissent la plupart des apostats pour être mis en liberté. Les harpies de satellites s'emparèrent de la maison de Kouen Pierre qu'il vendirent ensuite à moitié prix, puis des meubles et effets des trois maisons, ce qui leur fut une belle aubaine. Tsio François et surtout sa belle sœur étaient riches.

Le 25 janvier j'appris cette affligeante nouvelle dans la chrétienté de Kattengi à dix lieues de la capitale. Je me pressais d'en terminer la visite et sans aller visiter celle de la t'sien,

⁴³² 김여상 Kim Yeo-sang. Nom officiel 김순성 Kim Sun-seong 金順性. Mort en 1862.

je retournai le 30 janvier à la ville soit pour encourager rassurer et encourager les Chrétiens épouvantés, soit surtout pour profiter de l'occasion du nouvel-an Coréen, où ici comme en Chine on jouit de quelque tranquillité de la part du prétoire, pour me presser de faire l'administration des environs mille chrétien de la ville avant que la persécution n'éclatât totalement. Je commençai le 1er Dimanche de Carême 17 février et poussai vigoureusement le travail jusqu'au jeudi Saint. J'entendis environ 550 confessions dans les divers Kong so ou lieux de réunion. Malgré la précaution que nous prenions que les femmes ne vinsent que la nuit et se retirassent avant le jour, deux fois les satellites s'aperçurent de nos réunions et se mirent en faction dans la rue pour observer, mais je partais avant le jour et tout rentra dans l'ordre. Jamais je n'ai éprouvé tant de fatigue. Je me levais vers les 2½ : à 3½ commençaient nos exercices, baptêmes, confirmations, messe, communions et actions de grâce. Cela durait environ deux heures. Les 20 femmes environ qui avaient reçu les sacrements se retiraient avant le jour et d'autres prenaient leur place. A Paques je pris quelques jours de repos pour écrire en Chine et faire partir les courriers de Pien men et éviter l'affluence qu'aurait amené la solennité. Il ne restait plus guères que les Chrétiens de deux Kong so excessivement nombreux, mais ces deux Kong so n'existaient plus Nam Damien eut la charité de prêter sa maison pour une réunion de deux jours avant la quasi modo ? J'avais toujours défendu qu'on admit plus de 20 personnes par jour, mais ces Chrétiens habitués à ne suivre aucune règle et les personnes chargées d'avertir étant très imprudentes, on invita une soixante de Chrétiens pour les deux jours et ceux-ci en amenèrent d'autres. D'ailleurs ne connaissant pas la maison il leur fallait des guides et il y eut plus de cent personnes réunies le vendredi soir. J'en chassai un bon nombre le samedi ; d'autres arrivaient encore, et les allées et venues ne cessaient pas. Je fus très fâché ; le pauvre Damien était en courroux ; Cependant il se contint. Je reçus 146 confessions en deux jours, et le Dimanche de Quasi modo je partis avant le jour pour retourner à notre résidence et y célébrer une seconde messe avant laquelle je reçus la confession de la vieille mandarine Nam Barbe âgée de 80 ans qui profitait de l'absence de son fils pour venir faire ses Pâques. Le soir la persécution éclata. »

Cette première partie ne sera guère que la copie du journal de Mgr Imbert

Dès le 7 mars un Chrétien fabricant et marchand de vin avait été arrêté contre le fleuve. C'était le brave T'soi Philippe tant soit peu à son aise. Sa sottie femme nia être Chrétienne, ce qui n'empêcha pas les satellites pour pouvoir piller la maison, de la garotter et de l'amener à la ville avec son mari et deux caisses de livres Chrétiens soit à eux, soit à différentes familles qui les avaient cachés chez eux. Le mandarin leur fit donner une assez légère bastonnade, renvoya la femme apostâte qui était enceinte et fit le lendemain une fausse couche, et mit le mari à la grande prison où il resta généreusement jusqu'au 20 avril jour où il eut le malheur d'en sortir par l'apostasie. Le 21 mars furent encore arrêtés à Kouï san district de Koang tsiou à 4 lieues de la ville, les frères Kim qui cette fois purent se faire relâcher pour quelque argent, et furent plus tard repris. Le 28 mars avait aussi été arrêtée une catéchumène marchande de cheveux avec son fils catéchumène aussi. Cette femme peu instruite, mais extrêmement forte dans sa foi souffrit à plusieurs reprises de dures questions et cruels supplices sans jamais lâcher un seul mot d'apostasie.

Mais ce fut surtout à partir du 7 avril Dimanche de Quasi modo que les choses prirent une tournure décisive et ne laissèrent plus appercevoir aucun remède. Le soir vers la brune les satellites entrèrent dans la ci-devant auberge de la mission et arrêtèrent tous ceux qui s'y trouvaient. De ce nombre fut une femme dont le mari mauvais catéchumène, mais connaissant toutes les affaires des Chrétiens, vint de suite pour réclamer sa femme aux satellites, comme elle ne voulait pas apostasier, ceux-ci refusèrent de la lâcher ; Alors cet homme furieux dénonça tout ce qu'il connaissait de Chrétiens et donna une liste, dit-on de 53 personnes.

(La prison des voleurs a deux divisions et deux grands juges criminels qui ont chacun leurs subordonnés et prononcent leurs jugements à part. On les appelle juge de la droite et de la gauche. Celui qui eut alors le plus de part aux affaires des Chrétiens devait être Kou sin i.)

La maison attenante à l'auberge fut aussi envahie : Puis deux escouades de satellites de la droite et de la gauche se portèrent aux Kong So de Nam Damien et d'Augustin Ni. Damien et sa famille extrêmement fatigués de l'affluence des Chrétiens les deux jours précédents avaient négligé de faire porter en lieu sûr les ornements de l'Evêque comme il l'avait commandé en partant. Ils étaient déjà couchés, quand réveillés en sursaut par le bruit des satellites, sa belle sœur se sauva par une porte de derrière avec son fils âgé de 8 ans et une couturière et se rendit chez Ni Augustin où les satellites arrivant peu après les saisirent aussi. Ces deux familles furent entièrement arrêtées, et l'ornement de l'Evêque avec un Bréviaire et la Mître simple tombèrent entre les mains des satellites. Une vingtaine de personnes furent donc déposées à la prison et les arrestations continuèrent les jours suivants. Le 8 et le 9 avril eut lieu le premier interrogatoire des familles de Nam Damien et Ni Augustin que nous devons faire ici connaître.

Nam Damien appelé Moun hoa⁴³³ descendait d'une famille noble et bien connue. Etant payen il vivait sans aucune règle ni retenue, se mêlait à toute espèce de gens dévoyés et n'avait d'autre occupation que le jeu. A l'âge d'environ 30 ans ayant été instruit de la Religion, il se mit franchement à la pratiquer, et quand le P.Pacifique entra en Corée, il se fit immédiatement baptiser et redoubla de ferveur pour tous ses devoirs religieux. Ayant rompu avec ses nombreux amis payens, il donnait tous ses soins à l'étude de la Religion, se faisait remarquer par son zèle à instruire les autres et les aidait dans tous leurs besoins. Sa famille était l'objet spécial de ses soins, mais il les prodiguait également aux tièdes et aux payens, allait consoler les malades et tâchait de procurer le Baptême aux enfants de payens en danger de mort. C'est dans l'exercice de toutes ces vertus qu'il fut arrêté et mis en prison. On rapporte qu'un jour un de ses amis lui demanda en riant : dans l'autre monde, comment vous appellera-t-on ? Il répondit : Si on m'appelle Nam Damien de la Confrérie du St Scapulaire, martyr pour Dieu, mes désirs seront à leur comble. Son épouse Ni Marie naturellement ferme et intelligente se faisait aussi remarquer par son assiduité aux bonnes œuvres.

Ayant formé un oratoire de leur maison, Marie ne redoutait pas les peines et les fatigues que le service des Prêtres et des Chrétiens réclamait alors. Elle s'efforçait de bien préparer les Chrétiens à recevoir les sacrements et tout le monde admirait les exemples de piété et de régularité qu'elle offrait. Quand elle fut prise et déposée à la prison, elle gourmandait les satellites de leur insolence : son mari Damien lui dit à haute voix : Un Chrétien doit mourir pour son Dieu comme un agneau : ne perdez pas une si belle occasion. Et Marie touchée de ses paroles supporta dès ce moment sans aucune impatience les injures et les mauvais traitements.

Ni Augustin, dit T'si moun i⁴³⁴, descendait d'une famille connue par sa noblesse avait le caractère grand, mais porté aux plaisirs.

Dès avant son mariage, il aimait à fréquenter les maisons de divertissements et vivait sans aucun frein. Instruit de la religion à l'âge de plus de 30 ans, il déplora de suite de ses égarements passés, se mit en grand à la pratique de ses devoirs et veillant sur toutes ses paroles et actions, il devint bientôt grâve et réglé, au point qu'on pouvait le proposer comme parfait

⁴³³ 남명혁 Nam Myeong-hyeok 南明赫 (1802-1839) Damien. Saint.

⁴³⁴ 이치문 Yi Chi-mun

modèle d'amendement vrai et solide. Ayant dû plusieurs fois fuir pour éviter la persécution, tout son petit avoir fut épuisé, mais plein d'un véritable esprit de mortification il supportait patiemment les privations de la pauvreté : Jamais on ne vit un air peu résigné : au contraire toujours content, il s'efforçait de rendre service au prochain ne regardant ni à la peine ni à la fatigue, et s'était fait un devoir de travailler à réchauffer les tièdes et convertir les payens : Beaucoup lui furent redevables de leur conversion ; Sa femme Kouen Barbe se convertit en même temps que lui, attira les regards des Chrétiens par sa patience et résignation dans le dénuement et par son assiduité à servir les Prêtres et Chrétiens dans les réunions qui se faisaient chez elle pour la réception des sacrements. Leur fille Agathe alors âgée de 17 ans fut prise avec tous les autres et dût partager avec eux tous les supplices de la question.

L'interrogatoire commença donc et quoiqu'on y ait employé quelques violents supplices il ne fut pas très terrible. Le juge semblait peu à son aise. Il voulut exiger l'apostasie, mais grand et petits sans distinction de sexe s'y refusèrent tous d'une voix et reçurent par les tourments le prix de cette unanime confession. L'ornement le bréviaire et la mître ayant été pris chez Damien, devenaient son affaire personnelle et rendaient sa position délicate. Mais le juge craignant la rumeur que ces objets extraordinaires excitaient parmi le peuple et les satellites voulut bien recevoir tels quels les mensonges de Damien disant que c'étaient des objets du temps du Père Tsiou en 1801 : Il suggérait même que dans l'assemblée des Chrétiens lui même assis sur une chaise et peau de tigre revêtait ces habits : Et le mandarin faisant semblant de le croire répondait oui pour ne pas trouver la vérité : car les mandarins savaient fort bien et se disaient à l'oreille qu'il y a dans le royaume trois Européens prêchant la Religion et il est tout clair que ces ornements leur appartenaient : mais on n'osait pas pousser les recherches plus loin, car s'il venait à être prouvé juridiquement que cette rumeur est vraie il faudrait les prendre, et si on ne les prend qu'en faire ? C'est une affaire trop grande pour un roi enfant, et un petit royaume : ce sont leurs expressions. On ne poussa donc par l'examen. Le juge espérait au moins avoir bon marché des enfants, le fils de Damien âgé de 12 ans, le fils d'Augustin du même âge et sa fille de 17 ans. Il essaya d'abord de les amener à l'apostasie par de douces paroles, et se voyant vaincu fit employer les supplices, mais ces tendres enfants transformés en héros par la grâce n'écoutaient ni menaces ni caresses, ne s'effrayaient pas des supplices et demeuraient inébranlables. Le juge en fut saisi d'admiration. Il les considérait comme des êtres extraordinaires et les envoya tous avec leurs parents à la prison du tribunal des crimes. Il voulait renvoyer telle quelle la vieille mère d'Augustin âgée de 80 ans et un de ses petits enfants âgé de 8 ans, mais cette généreuse Chrétienne eut encore assez de force pour dire vouloir rester avec toute sa famille et le juge y consentit.

Les arrestations et procédures continuant sans relâche, une partie de la chrétienté était consternée, mais beaucoup d'autres priaient Dieu ardemment de les préparer à bien supporter les épreuves que sa Providence semblait leur réserver. Quelques uns même brûlaient du désir de verser leur sang pour la cause de J.C. et s'excitaient mutuellement à la constance. Au nombre de ces derniers furent les six Chrétiens dont nous allons rapporter l'histoire. Au village de Pong t'sien non loin de la Capitale vivait la famille Ni, à laquelle on donne quelque petite noblesse. La mère He Magdeleine et ses deux filles Barbe et Magdeleine pratiquaient ensemble la Religion avec beaucoup de ferveur, mais gênées par le père payen et fort ennemi du christianisme, Elles étaient obligées de faire leurs exercices en secret et avaient bien des vexations à supporter. Barbe arrivée à l'âge nubile fut promise par son père à un payen : mais déterminée à ne pas consentir contre sa conscience à ce mariage, elle fait semblant d'être estropiée de la jambe et de ne pouvoir se lever. Elle reste donc continuellement assise ou couchée, et le mariage ayant été retardé, elle eut la constance de souffrir ce martyr continu pendant trois ans. Au bout desquels le futur ennuyé d'attendre la guérison alla se marier ailleurs. Un Chrétien qui connaissait le fond de l'affaire la demanda bientôt après et elle fut accordée, mais devenue veuve après deux ans, elle s'était retirée dans sa famille puis chez sa

tante Ni Thérèse à la Capitale. Magdeleine avait le désir de garder la virginité, mais quel moyen d'y réussir avec un père tel qu'elle avait. Quand elle vit qu'on s'occupait de son mariage avec un payen, appuyée sur la grâce de Dieu et confortée par l'exemple de la constance de sa sœur Barbe en pareille occasion, elle prit le parti de l'enfuir, et appelant une servante Chrétienne elle la mit dans son secret et lui dit : Il faut que je fuie chez ma tante à la Capitale, mais ne sachant la route ni l'une ni l'autre, voilà ce qu'il faut faire. Demain de grand matin mon père part pour la ville, suis-le d'assez loin pour n'être pas reconnue et moi te suivant aussi de loin, nous arriverons. Surtout ne dis mot à personne. Tout étant ainsi arrangé elle se lève bien avant le jour, revêt de vieux habits et prenant avec elle ses habits ordinaires, elle va attendre dans le bois qui est sur la route. Là elle teint de sang ses habits ordinaires, les met en lambeaux et les disperse dans le bois pour faire croire qu'elle a été dévorée par le tigre ; puis bientôt après son père venant à passer, la servante suit, elle aussi et ils parviennent heureusement chez sa tante Thérèse. Celle-ci fut d'abord effrayée et jeta des cris de douleur, mais Magdeleine la rassurant lui conte ses affaires et lui demande de la tenir cachée. Ce qui fut fait. Le père vint ce jour là dans la maison et Magdeleine s'esquiva et se cacha. Cependant la mère de Magdeleine ne voyant pas sa fille dans la maison la fit chercher de tous côtés et ayant trouvé dans le bois ses vêtements en pièces et teints de sang on ne douta pas qu'elle ait été dévorée par le tigre et de suite on dépêcha un courrier annoncer cette nouvelle à son père. Il était dans la maison de sa sœur Thérèse et tous deux se mirent à pousser de longs gémissements et cris de douleur sur la mort tragique de cette pauvre enfant. De retour chez lui les parents prirent le deuil et après trois mois la mère fut d'abord avertie de tout, puis le père voyant son air calme et consolé se doutant de quelque chose la conjura de ne lui rien cacher et de lui dire si leur fille était encore en vie avec promesse de ne plus les molester à l'avenir. La mère lui ayant rapporté toute l'histoire, il courut à la Capitale et rencontrant sa fille il lui dit : Il me suffit de te voir en vie : désormais je ne puis plus m'opposer à tes désirs. Magdeleine resta donc à la Capitale chez sa tante. Vers la fin de Mars sa mère y était venue aussi pour recevoir les sacrements, et tous les jours avec ses deux filles et sa belle sœur, on s'excitait à la fidélité envers Dieu et à bien supporter la persécution si on devait la subir. Par hasard se rencontrèrent encore à cette maison deux ferventes Chrétiennes, l'une était Kim Marthe, appelée Pou p'ieng tsip. Etant encore payenne elle avait quitté son mari pour cause de discorde et s'était remariée à la Capitale à un aveugle faisant le métier de sorcier. C'est là qu'elle apprit la Religion et commença à pratiquer. Puis l'aveugle étant mort, elle sortit de la maison touchée de regrets d'avoir prêté la main à ses superstitions et n'ayant aucun moyen d'existence. Elle allait où on voulait bien la recevoir, toujours confiante en Dieu et contente au milieu de mille tribulations que sa position faisait naître continuellement.

L'autre était Kim Lucie dite fille du pan mou tsip. Née près du fleuve, elle pratiqua avec sa mère dès l'enfance et à 14 ans avait fait vœu de garder la virginité. Ses parents étant morts, elle se retira près des Chrétiens vivait avec ceux qui lui offraient l'hospitalité et se faisait partout remarquer par sa ferveur et son empressement à rendre service au prochain. Ces six Chrétiennes se trouvaient donc réunies dans la maison de Ni Thérèse. Leur ferveur était à son comble et on ne s'entretenait que du martyre. Ayant sur ces entrefaites entendu le récit du courage et de la grandeur d'âme qu'avaient montrés dans les supplices les enfants de Nam Damien et de Ni Augustin l'enthousiasme les prit, et jalouses de donner aussi leur vie pour J.C. elles délibèrent entre elles de se livrer volontairement. La proposition fut reçue avec joie par toutes à l'envi et le parti bientôt pris.

(L'histoire de l'Eglise nous fournit nombre d'exemples de Chrétiens qui se sont livrés d'eux mêmes aux magistrats et prévinrent la main du bourreau. Voir les vies de Ste Appolline, Ste Eulalie, St Caprais et une foule d'autres. L'Eglise toutefois y reconnaissant l'inspiration du St Esprit les honore d'un culte solennel.)

Cette résolution toute extraordinaire qu'elle paraisse, si elle ne fut pas une inspiration spéciale de la grâce paraît du moins avoir été approuvée par Dieu lui-même, car aucune des six ne se laissa ébranler jusqu'à la fin et leur admirable conduite fit beaucoup d'honneur à la Religion. On partit donc et se rendant à la maison de Nam Damien devenue un poste de satellites elles se livrent entre leurs mains le 11 avril.

D'abord ces tigres eux-mêmes furent stupéfaits, ne voulaient pas croire leurs paroles et refusaient de les saisir : mais toutes appuyant la demande et montrant leur rosaire comme preuve de leur Religion, elles furent conduites à la prison des voleurs. Le juge criminel fut saisi d'effroi quand on les lui présenta avec le rapport de leur tradition volontaire. Il entrevoyait sans doute par là que les Chrétiens ne seraient pas détruits si facilement qu'on le désirait. Il commença par leur imposer l'apostasie, mais toutes d'une voix de répondre : Si nous voulions renier Dieu et abandonner notre Religion, nous ne nous serions pas présentées de nous mêmes. On les met donc aux tortures qu'elles supportent avec une joie désespérante pour le juge qui, furieux de voir des femmes et jeunes personnes courir d'elles-mêmes au devant des supplices, fait redoubler les coups toujours reçus avec action de grâce. On les enferme à la prison et cinq jours après les traduit de nouveau devant le tribunal et le juge leur dit : Maintenant que vous avez goûté des souffrances de la prison, êtes-vous revenues à de meilleurs sentiments ? Elles répondent : Devant le mandarin comment pourrions-nous parler aujourd'hui dans un sens et demain dans un l'autre ? Notre résolution est fixe : Tuez-nous selon la loi du royaume.— On met en jeu diverses sortes de tourments atroces. A peine paraissent-elles souffrir ?

La candeur et égalité d'âme de la jeune Kim Lucie attirèrent surtout les regards du grand juge ; Etant aussi bien née que tu l'es, lui dit-il, pourrais-tu bien pratiquer cette religion ? — Oui vraiment je la pratique.— Désistes-tu et je te sauverai la vie. — Je ne puis y consentir.— Pourquoi ne veux-tu pas renier ce Dieu ? — Notre Dieu étant celui qui a créé et gouverné toutes choses il est le grand roi et le père de toutes les créatures. Comment renier son roi et son père ? Devrais-je mourir dix mille fois, non je ne puis y consentir— Le juge : De qui as-tu appris ? Depuis quel âge pratiques-tu ? Combien as-tu de complices ? Pourquoi n'es-tu pas mariée ? Qu'est ce que l'âme ? Ne crains-tu pas la mort ? Elle répond dès l'âge de neuf ans j'ai appris la religion près de ma mère défunte. La religion défendant sévèrement de nuire à qui que ce soit, je ne puis vous dénoncer aucun que ce soit de ceux qui la pratiquent avec moi. N'ayant encore qu'une vingtaine d'années, il n'est pas étonnant que je ne sois pas mariée : Du reste il ne convient pas à une jeune personne de répondre sur l'article du mariage et veuillez ne plus m'interroger là dessus — L'âme est une substance spirituelle que l'on ne peut voir des yeux du corps — Je crains bien la mort, il est vrai ; mais pour me laisser vivre vous voulez que je renie Dieu, c'est pourquoi tout en craignant la mort je désire mourir. Le juge : l'âme où est-elle ? — Elle est partout le corps— As-tu vu le Dieu du Ciel ? Le peuple des provinces ne peut-il pas croire à l'existence du roi sans l'avoir vu ? En voyant le Ciel, la terre et toutes les créatures, je crois au grand roi et au grand parent qui les a créés — Le juge essaye de l'attirer par caresses puis par menaces, mais n'y gagnant que la honte, il la fait mettre à de nouvelles tortures. Placée dans un appartement puis dans un autre on met en jeu mille et mille moyens de la décider : Lucie cependant conservait toujours un visage content et serein et répondait à tout avec un à propos remarquable au point que la pensée vint aux satellites qu'elle était possédée de quelque génie. Il n'y avait plus rien à tenter. Après environ dix jours de détention, nos six héroïnes d'un courage tout viril, sont transférées au tribunal des crimes.

Le 12 avril T'soi Jacques dit Hei ieng i fut arrêté avec sa femme et deux jeunes filles, toutes malades, puis deux veuves qui se trouvaient alors chez eux. Sa maison fut pillée et on saisit quatre cruches de vin de messe déposé chez lui, que les satellites ne trouvèrent pas mauvais. Arrivés à la prison des voleurs les malades furent assez peu tourmentées, mais les deux veuves et surtout Jacques subirent des supplices atroces. On voulait savoir de lui le lieu

de retraite de son frère Philippe un des hommes d'affaires de la mission et bientôt ces trois derniers furent transférés au tribunal des crimes.

Le 15 avril les satellites se portèrent à la maison de Tsien Agathe⁴³⁵ et y prirent 11 ou 12 Chrétiens. Tsien Agathe était fille du palais, avait un caractère grâve et ferme et un intelligence remarquable. Instruite de la Religion et voyant trop de difficultés de la pratiquer au palais, elle voulait en sortir et se retirer dans sa famille, mais celle-ci s'y opposant fortement, elle prend le parti de s'exposer à toutes les souffrances, et laissant de côté toutes les délicatesses de sa position, elle se retire chez une Chrétienne attendant de Dieu de subvenir à sa subsistance. Dès lors elle se mit toute entière à la pratique des vertus chrétiennes. Appliquée à la prière, aux lectures et méditations, elle faisait l'admiration de tous, gagna par son affabilité et ses manières humbles non seulement les cœurs de tous les Chrétiens, mais encore ceux de beaucoup de payens qu'elle convertit à la foi. Souvent malade, elle ne se plaignait jamais, et sans regretter la délicatesse des nourritures du palais, elle usait avec joie des vêtements et aliments grossiers. En 1839, elle reçut chez elle Pak Lucie, et ce fut sans doute la cause de son arrestation. Pak Lucie était aussi fille du palais. Dès l'enfance les belles qualités du corps et de l'esprit dont la nature l'avait douée la mettaient au dessus du commun. Sa vertu candide et son caractère ingénu lui attiraient les éloges de toutes parts et on admirait l'aisance et l'affabilité qui paraissaient dans ses rapports avec qui que ce soit. Avant qu'elle eut atteint sa 15ème année, on rapporte que le jeune roi Sioun Tsong alors âgé de 16 ou 17 ans, fut épris de ses charmes et fit tout pour pouvoir en jouir. Dans ce pays, les filles du palais sont à la merci du roi. Qui ne serait heureux de répondre à ses désirs ? Et d'ailleurs qui oserait refuser d'accéder *[illisible] de sa passion ? Toutefois on assure que Lucie par une vertu plus que naturelle, résista courageusement à ses instances et ne voulut jamais lui permettre de se satisfaire.

(Nous avons interrogé plusieurs filles du palais de cette époque et toutes disent que le fait passe parmi elles pour certain.)

Qui n'admiraient cette jeune vierge encore payenne ? Et une telle vertu ne devrait-elle pas en quelque sorte lui mériter la grâce de la conversion ? Aussi quand elle eut environ trente ans, la doctrine Chrétienne parvint à ses oreilles et de suite, elle voulut se mettre à la pratiquer : mais attachée au palais, il lui était d'autant plus difficile d'en sortir, qu'elle était très avant dans les bonnes grâces de la reine Kim, avait l'intendance des autres filles du palais et était vestale de la tablette du roi défunt. Elle ne recule pas devant ces obstacles, prétexte une maladie, obtint sa sortie et comme son père d'ailleurs payen était fort hostile à la Religion, elle s'établit chez un de ses neveux dont elle parvint bientôt à convertir toute la famille, bienfait qu'elle ne put jamais rappeler par la suite sans une vive émotion de reconnaissance envers Dieu. Considérant dès lors le vide et le néant des années qu'elle avait perdues dans le luxe et les délices, elle redoubla de zèle pour remplir exactement tous les devoirs du Chrétien, s'appliqua surtout à la mortification dans les vêtements et la nourriture, bénissait Dieu en tout événement et passa bientôt pour le modèle de tous les Chrétiens. En 1839 elle se retira d'abord seule chez Tien Agathe : mais bientôt la maison de son neveu ayant été dénoncée, il la vendit subitement à perte et ne sachant où se réfugier amena toute sa famille dans cette même maison. Il n'y était que depuis deux ou trois jours quand le 15 avril les satellites arrivèrent et voulurent saisir tous les habitants.

Agathe et Lucie sans se déconcerter dirent : C'est l'ordre de la Providence : puis s'avançant avec calme appaisent le tumulte, engageant tous ceux de la famille à se disposer à partir, et pendant ce temps apportant du vin et des rafraîchissements en donnant aux satellites qu'elles traitent avec libéralité, puis enfin les suivent à la prison avec toute leur famille. Le grand juge s'adressant à elles en particulier leur dit : Vous filles du palais c'est bien différents

⁴³⁵ 전경협 Jeon Gyeong-hyeop 全敬俠 (1790-1839) Agathe. Sainte.

des autres femmes, se peut-il bien que vous suiviez cette mauvaise Religion ? Elles répondent : Nous ne suivons pas de mauvaise doctrine. Honorer et servir Dieu créateur et père de toutes les créatures, c'est ce que tout homme doit faire. On leur demande l'apostasie qu'elles rejettent fortement en démontrant qu'il n'est jamais permis de renier Dieu pour quoi que ce soit. Les supplices sont commencés et toute la famille tint bon. Les deux filles du palais sont plus torturées que tous les autres, mais leur foi et amour de Dieu les soutient . Pendant plusieurs jours ont les fait passer par les mêmes épreuves sans succès et on décide de les envoyer tous au tribunal des crimes. Alors leur famille payenne vint faire de nouvelles instances et moleste tellement cette troupe jusque là si généreuse que la plupart se laissèrent ébranler et faillirent. Nos deux filles du palais furent seules envoyées à ce terrible tribunal.

Après l'arrestation de la maison de Tsien Agathe, une partie des Chrétiens les plus notables se trouvaient pris. Les arrestations discontinuèrent un peu : Les prisons étaient encombrées et il fallait bien prendre quelque parti définitif. Le ministre des crimes qui était alors Tsio Pieng hien i⁴³⁶ (Tsio Pieng hien i quoique de la famille de la reine Tsio la plus hostile du royaume à la religion n'avait pas le même esprit. Il fut toujours favorable aux Chrétiens et les épargna le plus qu'il put. Il mourut vers 1852 victime d'une faction de nobles.) fit un rapport au premier ministre Ni Tsi en i (Ni Tsi en i branche de Tsien tsiou fut ennemi acharné des Chrétiens et leur fit alors le plus de mal qu'il put) alors seul chargé du pouvoir exécutif et celui ci en référa à la régente Kim, grand' mère du jeune roi. Dans ce rapport le premier ministre dit que les Chrétiens sont un rejeton des sectes infâmes des Pe lin kiao et autres, il exagère le nombre des sectateurs de la Religion et les couvre des plus noires calomnies, par exemple de ne pas reconnaître leurs parents, d'être rebelles au roi, de ne point observer les devoirs sociaux et surtout de se faire une joie et un bonheur de souffrir et mourir pour la Religion, pires en cela que les animaux qui craignent la douleur. Il y parle de l'ornement et de la mître comme d'objets singuliers de superstition et propose d'employer la sévérité dès lors pour les détruire. En Chine le style reçu est que les rapports proposés à l'Empereur poussent les choses à la dernière sévérité et Sa Majesté dans sa réponse en rabat plus de la moitié, ce qui fait que les peuples louent la clémence de leur souverain. Mais ici la régente Kim, sans avoir sans doute consulté son frère Kim Hoang San, alors très puissant et favorable aux Chrétiens, répondit dans un sens plus terrible encore que le rapport du ministre. Selon sa réponse, en 1801 on n'avait pas assez exterminé les Chrétiens et ils avaient repullulé. Il fallait dès lors couper l'herbe et arracher les racines ; ce sont ses termes, et établir dans les huit provinces la grande visite domiciliaire de cinq à cinq maisons solidaires entre elles pour saisir tous les Chrétiens et les exterminer.

(Quoiqu'il en soit de ce décret violent que nous sommes loin d'excuser, les Chrétiens avouent que la reine Kim ne leur a jamais été hostile et très souvent favorable, nous en avons eu nous mêmes des preuves dans plus d'une circonstance, mais alors dominée par une faction trop puissante elle ne put agir à son gré, et les décrets devaient paraître sous son nom. Jusqu'à sa mort arrivée en 1857 elle ne paraît pas avoir changé de sentiments.)

Cet ordre qui parut le 19 Avril étonna tout le monde et surtout le ministre des crimes, car quelques jours auparavant, il avait promis de renvoyer tous les Chrétiens hors de cause, et l'ordre royal lui ordonnait de tenir séance tous les jours, même les jours de sacrifices et de les juger selon la sévérité des lois. Quoiqu'à contre cœur il dut donc commencer les jugements définitifs. Dès le 20 Avril son premier acte fut, sous prétexte que la loi ne permet pas de juger les enfants au criminel, de renvoyer à la première prison le jeune fils de Damien, le fils et la fille de Ni Augustin et une nièce de Ni Magdeleine de Pong t'sien. Ces enfants suppliaient avec grâce larmes de ne pas être renvoyés et la grâce les soutenant, ils demeurèrent fermes au milieu des supplices et des souffrances de la faim qu'ils eurent à supporter dans leur nouvelle

⁴³⁶ 조병현 Jo Byeong-hyeon 趙秉鉉 (1791-1849).

prison. En vain les ministres de satan ont voulu leur faire accroire que leurs parents avaient apostasié et étaient retournés libres chez eux, ils leur répondirent : Que nos parents aient apostasié ou non, c'est leur affaire, pour nous, nous ne pouvons renier le Dieu que nous servons depuis notre enfance. — Qui ne tressaillerait de joie à la vue du courage de ces petits innocents convertis en héros de la foi ?

Le ministre des crimes renvoya aussi alors la vieille mère de Ni Augustin âgée de 80 ans avec un de ses petits enfants âgé de 8 ans. Déjà elle avait refusé sa délivrance, mais quand le ministre vit que les choses tendaient à un jugement à mort, il ne lui permit plus de rester et la renvoya sans supplices et sans apostasie par honneur pour son grand âge.

Il fit de même pour une autre vieille de 80 ans et pour la catéchumène marchande de cheveux prise le 28 mars, sous prétexte qu'elle n'avait pas de nom Chrétien. Celle-ci réclama en disant être Chrétienne comme les autres. - Mais quel est ton nom, lui dit-il ? - Je n'en ai pas encore - Tu n'es donc pas Chrétienne - Et il la fit mettre en liberté. Trois ou quatre apostats furent aussi alors congédiés.

Le 21 Avril l'interrogatoire fut de onze personnes que le ministre traita avec la plus grande sévérité pour épouvanter les esprits. Nam Damien surtout eut beaucoup à souffrir au sujet de la mitre et de l'ornement. Le ministre refutait ses mensonges. Ces objets sont neuf, disait-il, comment peuvent-ils être des objets du P.Tsiou en 1801 etc ?... Il lui fit briser les os des jambes et le fit rouer de coups sur les bras, les côtes et tout le corps. Il paraît qu'il voulait le faire mourir pour étouffer l'affaire de ces objets, chose trop délicate s'il était reconnu qu'ils appartinssent aux Européens qui seraient dans le royaume. Il le mit dans un état sans connaissance et il resta ainsi quatre jours sans esp aucun espoir de vivre, mais la divine Providence qui sans doute voulait seulement lui faire expier la peine de ses mensonges et le réservait à un plus glorieux martyre lui rendit peu à peu quelque santé. Les deux filles du palais Pak Lucie et Tsien Agathe eurent aussi de cruels supplices à supporter. On leur brisa les os des jambes et la moëlle en tombait et dès le lendemain, elles étaient presque guéries, ce que les satellites attribuaient à quelque art magique et ils en parlaient beaucoup.

Pendant les tortures Pak Lucie disait : Aujourd'hui seulement je puis comprendre une toute petite partie des mille et mille souffrances de Jésus mon Sauveur, et dans son air rien ne dénotait qu'elle ne fut pas à l'aise. Elle expliqua devant le juge les vérités de la Religion, développa en détail l'origine et la fin de l'homme et le juge confondu dans ses raisonnements resta court et sans paroles : Sa patience et la sagesse de ses réponses excitaient vivement son admiration. Les autres Chrétiens eurent un peu moins à souffrir. Les jours suivants il fit subir la question aux Chrétiens six par six jour. Tous souffraient plus ou moins cruellement. La femme de Damien qui avait imité les mensonges de son mari fut très violemment torturée. Les Chrétiens y pulvérisèrent toutes les calomnies qu'on leur imputait sur les devoirs sociaux et la modestie. Ils refutèrent le culte superstitieux de parents, firent ressortir la chasteté Chrétienne qui règle non seulement le corps, mais aussi le cœur, bref, ils firent briller notre sainte doctrine au point que les payens et surtout le ministre étaient ravis d'étonnement. Dans la nécessité où ils étaient de refuser l'obéissance au roi sur l'article de l'apostasie, ils répondirent comme les apôtres qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et cela avec tant de raison et d'à propos dans les expressions et les comparaisons que le ministre applaudissait avec complaisance et disait en riant : Tu as raison : c'est bien cela. — En sais-tu plus que le roi et les mandarins, disait-il, à la jeune Kim Lucie que nous avons admirée déjà plus haut ? — Elle répondit : La Religion est si belle et si vraie que si le roi et les mandarins voulaient l'examiner un tant soit peu, ils l'embrasseraient tous de suite. — Et le ministre de dire tout content : Tu as vraiment raison. Après plusieurs séances jusqu'au 30 Avril, il en condamne 40 à mort et fit présenter le jugement à l'approbation du conseil royal.

Ce nombre épouvanta le premier ministre Ni Tsi en i et surtout la régente Kim. Ils avaient espéré que les Chrétiens apostasieraient pour conserver leur vie. Ils répondirent donc :

Mettre les Chrétiens à mort, c'est accéder à leurs désirs, il faut recommencer les tortures, les faire apostasier et les renvoyer chez eux. D'après cela le ministre des crimes recommença les supplices surtout envers ceux qui avaient été torturés plus légèrement. La première séance fut de six personnes. Ni Augustin fut le plus maltraité. Il eut les jambes rompues sous les coups. Une seule femme eut le malheur d'apostasier et encore reprise plus tard, elle demeura ferme. Voyant que les supplices étaient inutiles et son cœur étant peiné de faire torturer des innocents sous ses yeux, le ministre des crimes fit dire aux prisonniers payens de molester nuit et jour les Chrétiens dans la prison. Ce moyen lui réussit. Le pauvre T'soi Jacques, François T'ai et son fils plus un autre Chrétien vaincus par ces mauvais traitements apostasièrent ; et la femme de Jacques ayant appris cette nouvelle dans la 1ère prison, suivit cet exemple avec sa fille et tous furent relâchés. Le ministre apprenant aussi que les satellites avaient pris et dilapidé les maisons des Chrétiens, voulurent qu'ils rendissent tout aux Chrétiens délivrés, ce qu'il étendit même aux apostats de Janvier, en sorte que les satellites eurent à faire des restitutions d'autant plus lourdes qu'ils avaient tout pillé. En vain voulurent-ils rendre seulement l'argent reçu des objets vendus, le président fut inexorable, il fallut rendre les objets mêmes ou en acheter de neufs selon le catalogue que chaque Chrétien apporta. Après plusieurs séances jusqu'au 9 mai, 35 confesseurs restèrent fermes, furent pour la 2de fois condamnés à mort et la sentence présentée encore au conseil royale qui après quelques débats la rejetta de nouveau et commanda de nouveaux examens plus précis.

Cependant le 3 mai les satellites conduits par un traître allèrent se jeter sur la famille de Kim Antoine à deux lieues de la capitale près du fleuve. Antoni comptait parmi les membres de sa famille trois sœurs d'une piété éminente qui avaient consacré à Dieu leur virginité et vivaient soutenues par lui. Au bruit de l'invasion toute la maison prit la fuite et on put seulement saisir Colombe et sa cadette Agnès. Elles furent de suite conduites au grand juge criminel et sur leur refus d'apostasier, subirent la question d'une manière effroyable, d'abord devant le juge, puis d'après ses ordres par les satellites en particulier. Ces monstres livrés à eux-mêmes purent satisfaire toute leur rage sanguinaire et abominable malice. Leurs os pliaient et se brisaient dans les supplices, ⁽⁴³⁷⁾ et cependant nos jeunes héroïnes étaient très contentes, ne jetaient ni cris ni soupirs, ne prononçaient pas même le nom de Jésus à haute voix, (Le roi Ieng-tsong qui mourut en 1776 avait aboli nombre de supplices, entr'autres l'écrasement des genoux, l'application du fer rouge sur diverses parties du corps, l'écartement des os sur le haut du mollet ; de percer le front avec des aiguilles, et d'y introduire de l'encre pour marquer les voleurs... les satellites livrés à eux-mêmes semblent avoir alors fait revivre plusieurs de ces supplices.) comme les autres Chrétiens, et priaient en silence, ce qui faisait enrager ces bourreaux, et attribuant leur impassibilité à la magie, on leur fit écrire sur l'épine du dos des caractères antimagiques. Après quoi ces vierges innocentes sont entièrement dépouillées de leurs vêtements et suspendues le corps entièrement nu. On les battait de toutes parts. Elles eurent alors à subir de la part de ces démons les railleries les plus déshonnêtes et mille injures des plus grossières, mais surtout Colombe. Ainsi suspendue on lui appliqua le feu sur différentes parties de corps, la perça d'une douzaine d'halènes rougies au feu et quoique ses chairs brulassent, son air restait toujours le même égal et impassible. A la fin les bourreaux épuisés cessèrent. Dans l'interrogatoire le juge leur leur avait demandé pourquoi elles n'étaient pas mariées, Colombe avec toute sa simplicité de la colombe, répondit que c'était pour garder la virginité et que dans la Religion ceux et celles qui conservaient la chasteté faisaient une œuvre très agréable à Dieu. Les autres vierges prises en Avril plus rusées n'avaient pas osé parler ainsi, mais avaient avec le presque mensonge et finesse coréenne donné différents prétextes, mais notre Colombe parle avec toute sa candeur et franchise, car Dieu voulait que cette persécution fit ressortir aux yeux des payens toutes les pratiques de

⁴³⁷ (Note de Daveluy) tout le corps et surtout les jointures furent mises à des supplices particuliers et ...

notre Ste Religion et il fallait qu'il entendissent aussi un mot de la virginité. Le juge pour leur ravir cette pureté angélique dont elles s'étaient fait honneur commanda qu'elles fussent jettées nues dans la prison des hommes et dit à ceux-ci qu'il les mariaient à elles et d'en abuser à volonté.

Mais notre bon Jésus leur divin époux ne les abandonna pas. Toutes deux avaient le corps fort délicat, mais revêtues de la force d'en haut elles purent repousser tous ces farouches agresseurs et les empêcher d'assouvir leurs désirs brutaux.

(Colombe qui s'était vu appliquer des fers rouges sur le corps comme Ste Agathe, vit comme Ste Lucie sa virginité livrée à la brutalité des impies, mais comme elle appuyée sur la force de Dieu elle triompha et peut dire *duplicabitur ad gloriam*)

Elles restèrent ainsi deux jours parmi ces brigands qui à la fin désespérant d'en venir à bout et rougissant de honte, leurs habits leur furent rendus et elles furent conduites dans la prison des femmes. Ces deux jeunes vierges ne sont pas du reste les seules à qui on ait voulu faire rougir la pudeur naturelle. Quand les jeunes femmes étaient saisies, on encore dans la prison hors de la vue des mandarins, souvent elles étaient dépouillées de leurs corsets par les satellites et dénudées dans la partie supérieure du corps : et si on leur ôtait leur jupe on leur laissait du moins leur caleçon ; Pour nos deux vierges le caleçon lui-même fut enlevé. Quelle horreur ! Quelle honte ! Sont-ce des hommes ?

Cependant le cruel premier ministre Ni tsi en i⁴³⁸ ayant appris que depuis que les satellites étaient obligés de restituer les biens des apostats et qu'ils ne pouvaient plus piller à leur aise, ils n'arrêtaient plus les Chrétiens, il fit son rapport à la régente et lui insinua de permettre la dilapidation comme auparavant. Cette fois la régente Kim par un reste d'honneur n'adhéra pas à son projet, au contraire, elle approuva fortement la conduite du ministre des crimes et ordonna que si dans une maison il y avait quelque payen ou quelqu'un qui apostasiât lors de la saisie on le laissât garder la maison et les meubles, sinon qu'on en fit un inventaire qu'on le confia au chef du quartier qui devait commettre quelqu'un pour la garder. Ce nouvel ordre ralentit encore le zèle des satellites à arrêter les Chrétiens. L'ordre d'établir la grande visite domiciliaire solidaire s'exécutait aussi lentement et à contre cœur, d'abord dans les faux bourgs, puis dans divers quartiers de la ville, mais non généralement, en sorte qu'à la mi-mai il n'était pas encore parvenu dans le quartier où se trouvait la maison de l'Evêque. Il en était de même en province où les mandarins ont agi avec la plus grande répugnance et lenteur.

Le 9 mai Kim Colombe⁴³⁹, sa sœur Agnès et trois autres prisonniers furent transférés à la prison du tribunal des crimes et y complétèrent de nouveau le nombre de 40 confesseurs.

(Leurs blessures étaient guéries, ce qui stupéfita tout le monde, et les satellites l'attribuèrent encore à la magie)

Ils écrivirent de là les lettres les plus saintes et les plus édifiantes, surtout Pak Lucie, la femme de Nam Damien⁴⁴⁰ et notre Colombe. La prison était vraiment le séjour de la paix, de la sainteté et du bonheur. Les lettres de Pak Lucie firent surtout impression sur les Chrétiens. Toutes ses ardentes paroles n'étaient qu'un cantique de louanges pour les bienfaits de Dieu. Elle rendait mille actions de grâce à Marie et à tous les saints et se rabaissait entièrement elle-même. Tous ceux qui les ont lues en furent profondément touchés. Malheureusement ces lettres ne se retrouvent plus. Dans la prison d'ailleurs la joie, la ferveur et l'amour paraissaient sur son visage. Elle consolait et exhortait chacun par de bonnes paroles. Tous trouvaient en elle un appui et quand elle eut obtenu la couronne, chacun la regrettait et disait ne pouvoir l'oublier.

⁴³⁸ 이지연 Yi Ji-yeon 李止淵 (1777-1841).

⁴³⁹ 김효임 Kim Hyo-im 金孝任 (1814-1839) Colombe. Sainte.

⁴⁴⁰ 남명력 Nam Myeong-nyeok 南明赫 Damien

Le 12 Mai Colombe et sa sœur durent paraître devant le ministre des crimes. Il leur dit : Sans être Chrétien ne serait-il pas beau de pratiquer la vertu ? Colombe répond : Cela ne se peut. – Le min : Confucius et Montse ne sont-ils pas des saints ? – R.— Ce sont des saints selon le monde. Et se continua sur ce ton un long dialogue où les réponses réservées et intelligentes de la Chrétienne remplissaient le ministre d’admiration. Quand il fut terminé Colombe dit : Les mandarins étant les pères du peuple, je désire vous déclarer tout ce que j’ai sur le cœur.— Très bien, dit le ministre, dis-moi tout en détail. Alors elle lui fit tout au long le récit naïf de l’outrage que l’on avait fait en sa personne et en celle de sa sœur aux mœurs publique de tout le royaume, elle signala toutes les indécences et insultes qu’on s’était permis sur elle, et ajouta : Une jeune personne qu’elle soit noble ou du peuple, n’est-ce pas tout un ? Qu’on nous tue suivant la loi du royaume, je ne m’en plaindrai point et le supporterai volontiers, mais qu’en dehors de la loi, on nous fasse subir de telles indignités c’est ce qui me pèse sur le cœur.— Le ministre en colère dit : Et qui ose ainsi faire violence à de jeunes personnes précieuses comme l’albâtre ? – De suite il fit aller aux informations et en référa au conseil royal. On n’a pu savoir qu’elle avait été la réponse. Il paraît même qu’on s’y est contenté de baisser la tête de honte et de rougir. Mais le ministre des crimes ne se contenta pas de cela, il fit saisir le chef de la prison et différents satellites, leur fit une verte sermonce, accompagnée pour plusieurs d’une bastonnade bien en règle et finit par en condamner deux à l’exil où ils se rendirent dès le 16 de ce mois, et depuis ce jour le sexe n’eut plus à subir le supplice de la dénudation et de l’application du feu. Ce même jour 12 mai, la divine Providence voulut encore donner un bel exemple à toute la ville.

Tsieng Protais ; dit Kouk po⁴⁴¹, après s’être converti vers l’âge de 30 ans avait donné de bien beaux exemples à toute la chrétienté. Très pauvre et toujours malade il supportait admirablement sa position et en toute occasion ne craignait ni les fatigues, ni les dangers pour rendre service à qui que ce soit. Il supporta avec calme et tranquillité la perte de quatorze enfants dont il ne lui restait aucun et s’appliquait assidûment aux bonnes œuvres. Ayant été pris dès la 3ème lune, il s’était laissé séduire par le juge et avait eu le malheur d’apostasier. Relâché et de retour chez lui, il ne se nourrissait que de ses larmes et témoignait tout son repentir à ceux qu’il voyait ? Un jour qu’il fut extrêmement touché des exhortations d’un Chrétien, il forma la résolution d’aller se remettre lui-même entre les mains de la justice. Il se rend donc au tribunal des crimes et veut se présenter devant le ministre. Les valets lui en demandent la cause. Il leur dit son apostasie et le désir où il est de mourir pour se rétracter. On le traite de fou et l’empêche d’entrer. Le lendemain il revient encore : mêmes efforts et même rebut. Le 3ème jour 12 mai, il voulait encore se présenter, mais sa maladie et les suites de ses blessures ne lui permettaient pas de marcher. Il loue donc une chaise et se fait transporter près du tribunal. Repoussé de nouveau il attend la sortie du ministre et alors va s’incliner devant lui au milieu de la route, il lui dit ses précédents et le prie de le faire mourir comme coupable d’apostasie.

Le ministre le traite d’abord d’insensé et ordonne de le repousser, mais Protais se met à crier à haute voix qu’il veut mourir pour Dieu et le ministre est contraint de l’envoyer à la prison où le pauvre apostât se rend le cœur comblé de joie qu’augmentèrent encore les exhortations et consolations des Chrétiens prisonniers.

Il fut bientôt renvoyé à la prison des voleurs où on le fit battre de 25 coups de la planche à voleurs. Il eût dû mourir sur la place, mais ayant un reste de vie, il fut remis en prison où il mourut la nuit suivante du 20 au 21 mai, victime de son repentir, dans la 41ème année de son âge. Il fut les prémices de cette persécution et sa mort consola d’autant plus la chrétienté que sa faute l’avait désolée et scandalisée.

⁴⁴¹ 정국보 Jeong Guk-bo 丁— (1799-1839) Protase. Saint.

Et nous verrons plus tard qu'il eut encore des imitateurs de son généreux repentir.

La violence de la persécution semblant se ralentir un peu, l'Evêque revint le 13 de ce mois à sa résidence qu'il avait quittée dès le 10 avril pour se cacher dans une pauvre petite maison du quartier voisin. Cependant les ennemis de la Religion et surtout le parti opposé à Kim Hoang san⁴⁴² frère de la régente murmuraient beaucoup et accusaient la régente de ne pas faire exécuter les Chrétiens. Le ministre des crimes las de les torturer inutilement, leur fit une exhortation paternelle à l'apostasie. Un mot d'obéissance au roi, disait-il, ne sera pas un si grand péché... Les autres criminels me demandent la vie, pour vous au contraire, c'est moi qui vous demande de vouloir vivre. Nos confesseurs répondirent poliment et chrétiennement à son exhortation, et profitant des bonnes dispositions où il les voyait, Ni Augustin le supplia de lui rendre ses deux enfants, et surtout sa fille trop exposée seule dans la prison des voleurs. La femme de Damien demanda la même grâce pour son fils. Eh bien dit le ministre à Augustin, apostasie seulement toi, et je te rendrai ta femme et tes enfants même sans qu'ils apostasient. Je ne puis apostasier, répondit le fervent confesseur, et il fut de nouveau condamné à mort âgé de 53 ans, ainsi que Nam Damien⁴⁴³ à cause de l'ornement et de la mître : Il avait 38 ans : Kouen Pierre⁴⁴⁴ âgé de 35 ans confesseur de Janvier pour avoir coulé et vendu des médailles.

Pak Lucie âgée de 39 en sa qualité de gardienne de la tablette du roi défunt.

Pak Anne âgée de 57 ans femme de T'ai François, parce que son mari et son fils ayant apostasié, elle s'obstinait à ne pas vouloir le faire. On y ajouta quatre chrétiennes que nous avons vues condamnées à mort en 1835 ou 36 et dont la sentence n'avait pas encore été exécutée : Ce sont Ni Agathe⁴⁴⁵ veuve sœur de Ho ieng i en prison depuis 1835 et âgée de 56 ans : Kim Magdeleine⁴⁴⁶ veuve sœur de Poki en prison depuis 1836 et âgée de 66 ans ; Han Barbe⁴⁴⁷ veuve mère de Seki Sioun kir i en prison depuis 1836 et âgée de 48 ans : et Kim Agathe⁴⁴⁸ veuve en prison depuis 1836 et âgée de 53 ans.

Ces neuf Chrétiens de nouveau condamnés, on présenta leurs noms à l'approbation du conseil royal. Kouen Pierre appelé Sieng to dont nous avons seulement rapporté la prise pratiquait dès l'enfance, et dès l'âge de 30 ans se fit remarquer par son zèle, sa vraie piété et le plaisir qu'il avait à rendre service aux autres. Il fut chargé d'une partie des affaires de la mission et s'y employait avec dévouement. L'année précédente il avait redoublé de ferveur pour toutes les bonnes œuvres et se disposait ainsi à la grâce du martyr. Il fut traité très cruellement dans les interrogatoires, et outre la faim et sa soif, on employa toutes les vexations possibles dans la prison pour obtenir son apostasie ; mais il déjoua toutes les menées de l'enfer. Pak Anne⁴⁴⁹ femme de T'ai François dont nous n'avons pas eu l'occasion de parler pratiquait aussi dès l'enfance. Sa vraie piété se faisait remarquer dans le soin qu'elle prenait de ses enfants, et quoiqu'elle fut dans d'une maison aisée et très affairée, on voyait qu'elle était toujours sur ses gardes pour ne pas laisser son cœur s'attacher aux choses de la terre. Après avoir été prise, outre les tourments qu'on lui fit subir, elle eut besoin d'un bien grand courage

⁴⁴² 김황산 Kim Hwang-san.

⁴⁴³ 남명혁 Nam Myeong-hyeok 南明赫 Damien 1802-1839. Saint.

⁴⁴⁴ 권득인 Gwon Deuk-in 權得仁 Pierre. (1805-1839). Saint.

⁴⁴⁵ 이조이 Yi Jo-i 李召史 (1784-1839) Agathe. Sainte.

⁴⁴⁶ 김업이 Kim Eop-i 金業伊 (1774-1839) Madeleine. Sainte.

⁴⁴⁷ 한아기 Han Aga 韓阿只 (1792-1839) Barbe. Sainte.

⁴⁴⁸ 김아기 Kim Agi 金阿只 (1792-1839) Agathe. Sainte.

⁴⁴⁹ 박아기 Park Agi 朴阿只 (1783-1839) Anne. Sainte.

pour supporter les épreuves de la part de sa famille. L'apostasie de son mari et de son fils fut aussi un moment de tentation bien critique. On admira la générosité avec laquelle elle repoussa constamment la pensée de ses enfants. C'était là son soin continu. Craignant les suites de ces affections si naturelles, elle y coupait court à chaque instant, élevait sans cesse ses pensées vers les choses du ciel et eut la force de persévérer fidèlement jusqu'à la fin.

La sentence présentée au conseil royal y fut débattue pendant trois jours et acceptée, puis ne tarda pas à être exécutée. Nam Damien écrivit à sa femme prisonnière : Ce monde n'est qu'une hotellerie, et le Ciel est notre véritable patrie. Mourez pour Dieu ; J'espère vous rencontrer éternellement au séjour de la gloire.

Le 24 mai à trois heures d'après midi, (12 de la 4ème lune) heure de la mort de notre divin Sauveur, ces neuf confesseurs furent conduits au lieu de l'exécution en dehors de la petite porte de l'Ouest. Tous avaient une contenance ferme, mais Nam Damien, Kouen Pierre, Pak Lucie se faisaient remarquer par la joie et le bonheur peints sur leurs visages, et bientôt le glaive mit fin à leur glorieux martyre et fit monter ces pûrs holocaustes près du trône de Dieu. D'après l'usage leurs habits devenant la proie des bourreaux, ils subirent l'infamie d'une dénudation complète : mais ayant tout prévu, ils s'étaient ceints les reins de quelques morceaux de toile qu'on leur laissa. Leurs corps restèrent exposés trois jours selon la loi et le 27 au petit point de jour,

Pak André et quelques autres Chrétiens parvinrent à les faire enlever, puis par les soins de l'Evêque, ils furent enterrés tous ensemble sur un petit terrain acheté à cet effet.

J'aurais voulu, écrivait Sa Grandeur, comme dans notre noble et heureuse Europe, les faire envelopper de parfums et d'étoffes précieuses, mais c'eût été trop exposer les braves gens dont je me servais pour cette œuvre. On se contenta donc d'habiller chacun d'une chemise et d'un caleçon selon son sexe, puis le tout fut bien lié et enveloppé dans des nattes. Voilà de nombreux protecteurs dans le Ciel et des reliques en abondance, si jamais la Religion devint publique et florissante en Corée, comme il y a tout lieu d'assurer.

Avant et après le martyre de ces illustres confesseurs, les satellites arrêtaient encore quelques Chrétiens, mais le cruel et barbare chef de la prison piqué des reproches du ministre des crimes à cause des outrages faits à Colombe, et des restitutions qu'il eut à faire les a expédiés à coups de bâton ou fait apostasier et renvoyer. C'est ainsi que le Dimanche de la Ste Trinité 26 mai il fit expirer Joseph Tsiang, fervent néophyte baptisé et confirmé par l'Evêque en avril 1838, et un riche et tiède Chrétien fabricant de soiries qui expira la nuit suivante.

(Nous avons inutilement cherché quel est ce Chrétien noté dans le journal de S.G., personne n'en a l'idée)

Tsiang Joseph dit Sieng tsi⁴⁵⁰ était de la Capitale. A l'âge d'environ 30 ans il fut instruit de la Religion et s'était mis à la pratiquer : mais des doutes sur la foi lui étant survenus tout à coup, peu à peu il se refroidit, reprend les idées du siècle, et les désirs de faire fortune et ne pratique plus. Plusieurs fois on essaya en vain de le faire revenir. Enfin on put dissiper tous ses doutes et il reprit la pratique de ses devoirs. Il dit alors : Ma tiédeur passée vient uniquement de mon attachement au siècle et à la fortune, plus il ferme sa porte pour ne plus sortir, rompt tous ses rapports avec les payens et sans s'inquiéter de la faim et du froid ne s'applique plus qu'à ses devoirs religieux. Sa famille peinée de le voir ainsi souffrir lui disait : Quand vous sortiriez un peu pour vaquer au soutien de votre existence quel mal y aurait-il ? Il répondit : Tous mes péchés passés venant du désir de me mettre dans une position aisée, il vaut mieux geler de froid et souffrir de la faim, plus tôt que de pécher encore par l'abus des aliments et par élégance : et puis en bien supportant les souffrances passagères de ce monde

⁴⁵⁰ 장성집 Jang Seong-jip 張— (1786-1839) Joseph. Saint.

jouir dans le Ciel d'un bonheur éternel après la mort ne sera-ce pas une grande joie ? Et il ne voulut rien écouter.

Baptisé et confirmé en Avril 1838, dès le commencement de la persécution, il voulait se livrer lui-même. Son parrain l'en dissuada. Bientôt apprenant la constance des Chrétiens dans les tourments, son désir du martyre augmentait de jour en jour. Sur ce il fut pris de la peste courante et il n'en était pas encore entièrement guéri quand les satellites vinrent le saisir. On voulait le faire porter en chaise, il s'y refusa et suivit les satellites à pied. Alors ses voisins et amis payens vinrent sur la route lui faire condoléance et l'engageaient à se délivrer par l'apostasie ; les satellites le pressaient aussi : mais Joseph quoique malade se mit à leur annoncer les vérités de la Religion et à montrer qu'il ne faut pas par amour de cette courte vie compromettre l'affaire de l'éternité. Presqu'une demie journée se passa ainsi. A la fin voyant sa fermeté on le conduisit à la prison des voleurs. Le matin au point du jour voyant qu'on ne le faisait appeler, il cria d'une forte voix : Après avoir pris un homme digne de mort, le laisse-t-on de côté sans lui faire subir aucun supplice ? Plusieurs fois il répète la même chose, mais pas de réponse. Il s'avance un peu au dehors et comme il criait fortement, un mandarin en demanda la cause aux valets qui répondent que c'est un malade que la fièvre excite, et il ordonne de le renfermer, mais Joseph se récrie en disant : Ce n'est pas du tout maladie ; c'est tout de bon et sincèrement que je parle. Il est renfermé à la prison. Peu de temps après le grand juge criminel le cite à son tribunal. Il y explique la doctrine de la Religion et ne voulant pas faire soumission, il fut mis aux tortures qu'il supporta courageusement. On mit ensuite en œuvre tous les moyens pour le faire désister, tout fut inutile, et le 14 de la 4ème lune, 26 Mai 1839, ayant été battu de 25 coups de la planche à voleurs, il fut reporté à la prison où il expira de suite à l'âge de 54 ans, emportant avec lui la couronne d'un martyr qui pour être moins glorieux n'en est pas moins vrai et méritoire selon St Cyprien.

Le lendemain⁴⁵¹ 27 Mai une victime bien pûre consommait aussi son sacrifice Ni Barbe⁴⁵² nièce de Ni Magdeleine de Pong t'sien ci-dessus, avait pratiqué dès l'enfance, et ayant perdu de bonne heure ses parents elle se retira chez une tante où elle eût à souffrir les privations d'une pauvreté peu commune qu'elle supporta à la grande édification de tous. Ayant été prise à la 2de lune de cette année, elle fut conduite à la prison des voleurs et son jeune âge eut bien dû arrêter les coups, si tout sentiment n'était pas éteint dans le cœur des tyrans. Elle fut toutefois violemment tourmentée et déploya un courage au dessus de son âge comme de son sexe en supportant le tout sans changer aucunement ; Transférée au tribunal des crimes, le ministre la tenta par toutes les caresses et les ruses sans en pouvoir rien obtenir et il la regardait comme un être extraordinaire. Il la renvoya au tribunal des voleurs comme trop jeune pour venir à sa barre. Elle y subit encore diverses tortures, et souffrait beaucoup de la faim et de la soif, puis fut prise de la peste courante. Tant de souffrances pendant deux mois la conduisirent au tombeau elle mourut paisiblement dans la prison le 27 mai de cette année, âgée seulement de quinze ans qui selon la computation européenne en ferait à peine quatorze : mais bien digne d'aller se réunir au chœur des vierges et de jouir des embrassements du divin Epoux.

Depuis le jour de la grande exécution jusqu'au 7 juin le plus grand silence régna au conseil royal au sujet des Chrétiens qui restaient encore plus de 40 en prison. Le ministre des crimes ne voulait plus les juger, et son second donna sa démission, sa conscience ne tenant plus à tuer des innocents. On parlait de les laisser périr en prison de faim, de misère ou de maladie, car tant de personnes étant entassées dans un petit local, sans pouvoir prendre aucune mesure de propreté, la peste courante s'était mise dans la prison. Ou bien on parlait encore de les renvoyer à la prison des voleurs pour que le barbare geolier les expédiât avec son bâton.

⁴⁵¹ A partir d'ici Daveluy ne cite plus Mgr. Imbert.

⁴⁵² 이 바르바라 Yi Barbara 李—Barbe (1825-1839). Sainte.

Sur ces entrefaites le 2 Juin une de ces généreuses Chrétienne mourut encore, c'était Kim Barbe veuve, appelée mère de Tsin tsiou. Née en province de parents fort pauvres, elle connaissait la Religion dès l'enfance sans pouvoir presque la pratiquer. Mais dès l'âge de 13 ans ayant été mise en service chez un Chrétien de la Capitale, elle remplit dès lors tous ses devoirs avec ferveur. Elle désirait garder la virginité, mais par soumission aux désirs de ses parents consentit enfin à se marier et devint veuve avant la persécution. Prise à la 2de lune, elle subit de violents supplices au tribunal des voleurs et avait les membres hors d'état de servir. Transférée au tribunal des crimes elle eut encore une fois la question à supporter et le fit avec la même constance. Déposée à la prison, elle endura une faim et une soif horribles, fut prise par trois fois de la peste, supporta tant de souffrances avec une patience admirable et mourut enfin de cette maladie à l'âge de 35 ans, après 3 mois de détention.

Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 2. (Daveluy Volume 4 f. 393)

La paix paraissait à peu près rétablie et on prétendait que les satellites avaient défense d'arrêter de nouveau les Chrétiens, mais on était loin de pouvoir se rassurer et quelques généreux Chrétiens avaient formé le projet de préparer un lieu de refuge pour l'Evêque en cas de nouvelles poursuites. Celui qui se chargea de tout arranger fut Son André dit Kieng sie⁴⁵³ dont il sera plusieurs fois parlé dans la suite et sur lequel on sera bien aise d'avoir dès à présent quelques détails. André était du district de Hong tsiou dans la plaine du Nai p'o. D'une famille du peuple, il possédait de grands biens et quoiqu'il fut Chrétien il était souvent empêché de bien pratiquer par ses relations avec les payens. Doué d'un caractère grand et généreux, il venait volontiers au secours des autres et se distinguait surtout par une piété filiale peu commune. Pendant 30 ans de mariage jamais il n'eut la moindre explication avec son épouse. Sa maison malgré le grand nombre d'enfants et d'habitants présentait un beau spectacle de paix, de calme et de bonne harmonie qui frappait toutes ses connaissances. Très capable dans les affaires, il se chargeait volontiers de celles de tous ses parents et amis, les aidait de ses ressources, et passait pour n'avoir jamais excité de murmures de la part de qui que ce soit. Il fut dès le temps de P.Pacifique chargé de plusieurs affaires de la mission et lui rendit plusieurs fois de grands services sans jamais considérer le danger.

En 1838 il subit avec beaucoup de sa famille une persécution de la part de son mandarin, mais voyant qu'il ne s'agissait que d'une affaire d'argent, il se figura faire une bonne œuvre en rachatant la vie de beaucoup de personnes et donna pour cela une forte rançon, malheureusement qu'il ne se fit pas scrupule d'apostasier à une occasion. Revenu chez lui et la persécution de 1839 éclatant avec force, il conçut le projet de préparer à ses frais un lieu de retraite pour l'Evêque et fit de longues recherches avec deux ou trois fidèles compagnons.

Enfin il découvrit un lieu admirable et en fit de suite l'acquisition. Ce lieu s'appelait Siang koi, district de Siou ouen. Il était situé à l'extrémité d'une langue de terre avançant dans la mer, et les maisons étaient cachées à la vue des bateaux qui passaient. Du côté de la terre une vallée seule y aboutissait, mais c'était tellement éloigné de tout autre lieu habité que l'on ne devait avoir par là aucune communication avec personne.

Il prit encore la précaution de placer un bateau près du village pour y faire monter l'Evêque et fuir au besoin. Tout fut préparé à l'insu des Chrétiens ; deux ou trois seulement furent dans le secret. Il y transporta sa famille par mer et monta aussitôt après à la Capitale pour chercher l'Evêque avec Kim Dominique. Celui-ci avait grand besoin de repos. Il quitta donc la Capitale le 3 juin descendit le fleuve en bateau, puis traversant environ 30 lieues sur les bords de la mer au milieu des filets ennemis, il arriva dans cet asyle pour soulager un peu

⁴⁵³ 손경서 Son Gyeong-seo (1799-1839) André.

son cœur de toutes ses angoisses, et se reconforter, tandis que deux autres Prêtres se tenaient sur leurs gardes et donnaient encore quelques soins aux Chrétiens dans la province.

La persécution comme on l'a vu avait éclaté en grand à la capitale. Jetons un coup d'œil sur la province qui jusqu'à alors jouissait d'une paix à peu près générale, il est vrai, mais tout annonçait déjà que la tête ne saurait être violemment agitée sans que les membres s'en ressentent. L'ordre de saisir les Chrétiens ne semble pas y avoir été répandu ou du moins mis à exécution. On attendait que les circonstances vinssent commencer d'elles-mêmes ce drame sanglant. Dans la province de Kang Ouen un mauvais drôle payen accusa les Chrétiens du village de Sie tsi vers la fin de la 1ère lune de cette année, et de suite les satellites furent lâchés pour saisir leur proie. Arrivés au village ils ne purent saisir que la famille de T'soi Jean, dit Iang paki ; tous les voisins avaient pris la fuite, et ils la conduisirent à la prison de Ouen tsiou. Iang paki étant malheureusement le seul dont nous ayons à nous occuper, nous renvoyons toute son histoire à la 8ème lune époque de son martyre. Les satellites avaient suivi les traces des Chrétiens fugitifs qui presque tous s'étaient réfugiés au grand village de Kottangi district de Tsiei t'sien. Ils en avaient la persuasion, mais ne sachant dans quelles maisons ils en trouveraient, ils se bornaient à circuler et à sonder les lieux pour ne pas se compromettre. Sur ces entrefaites l'imprudence d'un vieillard ayant fait tomber un livre Chrétien entre les mains d'un valet du prétoire, on parvint bien à le lui arracher, mais le bruit s'en étant divulgué, un nouveau catéchumène saisi de frayeur et craignant d'être impliqué dans l'affaire pensa ne pouvoir se mettre à l'abri qu'en allant lui-même faire la dénonciation. Il se rendit donc près du mandarin. Arrivé non loin de là pour la surveillance de certains impôts et lui déclara la chose en détails. Sur le champ le mandarin expédia six ou sept satellites et prétoiriens avec ordre d'amener les coupables. Ils font invasion sur différentes parties de ce vaste village, font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent et déjà en avaient liés un bon nombre quand heureusement la nouvelle en parvint aux yeux des Chrétiens Nam, famille mandarine se trouvant comme à la tête du village. Ils appellent aussitôt leurs esclaves tous les Chrétiens qu'ils rencontrent, et sous prétexte d'un usage qui accorde aux nobles la police de leurs villages et ne permet pas aux satellites d'en saisir les habitants sans communication, ils donnent l'ordre d'aller saisir et lier toute cette bande de prétoiriens. Jamais ordre ne fut mieux accueilli. Le chapeau d'esclaves sur la tête et le bâton à la main, on court sus aux prétoiriens, et sitôt rencontrés ils étaient battus et liés. Puis remettant les Chrétiens en liberté, on amena ces nouveaux captifs au chef de la famille Nam. Il les fait suspendre devant à un arbre vis à vis son salon et sous les coups d'une rude bastonnade leur fait déclarer les auteurs de cette échauffourée. Les choses se seraient dès lors arrangées si par malheur un prétoirien qui avait pu éviter d'être saisi n'avait couru avertir le mandarin qui, furieux de la résistance, envoya d'autres hommes avant qu'on eu composé entièrement. Mais tous les Chrétiens avaient fui déjà ou s'étaient mis dans des maisons presque inviolables, et on ne put mettre la main sur aucun d'eux. Les choses en seraient restées là si quelques Chrétiens ne s'étaient trop pressés d'aller retrouver leurs maisons : ils ne voulurent pas écouter les conseils des autres et furent saisis par les satellites restés plusieurs jours en embuscade. Ils furent d'abord conduits à la ville de Tsiei t'sien, puis au juge criminel de T'siong tsiou et enfin devant le gouverneur. Quelques uns après de longs mois de captivité en sortirent, d'autres furent écroués à la prison. Aucun malheureusement ne voulut faire partie de l'honorable légion des confesseurs. Ceci se passait à la 2de lune, à peu près au moment où la persécution commençait en grand à la Capitale. Nous voyons même vers la 3ème lune la prise de Niou Paul dans le district de Hong tsiou, mais nous renvoyons les détails lors de sa mort à la 7ème lune. La province était donc à peu près tranquille. Le premier coup décisif lui vint bientôt lancé par la Capitale elle-même. Lorsque les ennemis de la Religion parvinrent à y faire condamner les premières victimes à la 4ème lune, ils n'oublièrent pas qu'il y avait aussi en province des condamnés détenus depuis

longues années et ils réussirent à obtenir leur exécution. L'ordre en fut évidemment expédié à la même époque.

Allons donc un instant assister à leur glorieux triomphe. D'abord ce sera à Tai kou Capitale de la province de Kieng Siang où le ravissant tableau du séjour de nos trois confesseurs en prison nous a déjà rem plusieurs fois rempli de si douces consolations. L'ordre venait d'arriver au gouverneur de mettre à mort ces trois défenseurs de la Religion persécutée ; il ne l'avait pas encore communiqué et toutefois Pak André⁴⁵⁴ par je ne sais quelle inspiration dit à ses coprisonniers : L'heure de notre mort est proche ; préparons-nous plus que jamais. Qui eut osé le croire ? Cette nouvelle leur fut bientôt notifiée et tous trois remplis de joie se disaient : Nous allons donc cueillir le fruit de tant d'années de travaux. Que faire pour rendre grâce à Dieu de ce bienfait ? Le jour désigné arrivé, ils distribuèrent à des misérables leurs habits et leurs différents objets dont ils se servaient journellement. Ceux qui les recevaient et tous les autres prisonniers étaient sans exception émus jusqu'aux larmes. Les geoliers eux-mêmes regrettaient leur départ et en étaient vivement affligés. Chacun voulait leur donner un peu de vin ou quelque autre rafraîchissement en signe d'adieu, et quand ils sortirent, on entendit des gémissements de toutes parts. Il semblait que chacun perdait un parent ou un ami. C'était le fruit des beaux exemples qu'ils avaient donnés pendant 13 ans. Eux seuls étaient calmes et joyeux, et arrivés au lieu de l'exécution on leur trancha la tête le 14 de la 4^{ème} lune 26 mai 1839. Pak André avait 48 ans : Ni André⁴⁵⁵ 64 ans et Kim André⁴⁵⁶ 46 ans. Chose inouïe, les prétoriens recueillirent leurs corps et les firent ensevelir et enterrer convenablement, tant nos confesseurs avaient su se concilier l'estime et l'amour de tous ceux qui les approchaient. Ces trois André fidèles à suivre les traces de leur saint Patron sont restés en vénération parmi nos Chrétiens et la bonne odeur de leurs vertus comme l'éloge de leur invincible courage sont encore répandus partout.

Allons de là jusqu'à Tsieng Paul Capitale de la province de Tsieng la où le même ordre de la Cour avait été envoyé pour mettre fin aux souffrances de nos cinq confesseurs. Kim Pierre dit Tai koan i était le plus impatient de tous d'apprendre cette bonne nouvelle, et souvent quand les geoliers ou autres leur parlaient de la mort, il disait avec une joie empressée : Quel jour est-ce ? quel jour ? Il arriva enfin ce jour et Pierre fit éclater sa joie et se répandit en actions de grâces envers Dieu.

Tsieng Paul craignant les impressions de la nature pria les geoliers de ne pas laisser venir ce jour là sa femme et ses enfants. Sin Pierre quittait la vie avec peine : mais cette faiblesse ne rend-elle pas le sacrifice plus méritoire ? Tous cinq se rendirent au lieu de l'exécution : Les enfants de Ni Job⁴⁵⁷ le suivaient en pleurant. Il leur dit d'un air gai et d'un ton joyeux : Après longues années que j'ai languï ici, aujourd'hui enfin il m'est donné de faire route vers le Ciel. Pourquoi pleurer un si heureux événement ? Ne vous contristez pas, mais surtout suivez mes traces.

Le glaive trancha le fil de leurs jours au milieu de la foule rassemblée pour le marché et leur âme alla s'unir à leur Dieu. C'était le 17 de la 4^{ème} lune, 29 mai 1839. Ni Pierre dit Sieng hoa⁴⁵⁸ avait 58 ans, Ni Job 73 ans, Tsieng Paul dit T'ai pong⁴⁵⁹ 44 ans, Sin Pierre dit

⁴⁵⁴ 박사의 Park Sa-ui 朴士儀 (1792-1839) André. Bienheureux.

⁴⁵⁵ 이재행 Yi Jae-haeng 李在行 dit 종일 Jong-il (1776-1839) André. Bienheureux.

⁴⁵⁶ 김사건 Kim Sa-geon 金思健 (1794-1839) André. Bienheureux.

⁴⁵⁷ 이일언 Yi Il-eon 李日彦 (1767-1839) Job. Bienheureux.

⁴⁵⁸ 이태권 Yi Tae-gwon 李太權 dit 성화 Seonghwa (1782-1839) Pierre. Bienheureux.

⁴⁵⁹ 정태봉 Jeong Tae-bong 鄭太奉 (1796-1839) Paul. Bienheureux.

T'ai po⁴⁶⁰ environ 70 et Kim Pierre dit Tai koan⁴⁶¹ ans. La province offrait donc aussi au Seigneur ses palmes ensanglantées, et bientôt après des saisies nombreuses vont s'opérer pour compléter le nombre des holocaustes prédestinés de Dieu. Nous les verrons en leur temps, mais nous devons auparavant retourner au centre des événements et tâcher de les présenter avec ordre.

Quelque temps après l'exécution des neuf martyrs de la Capitale, le ministre des crimes fut changé et remplacé par Hong Mieng tsiou⁴⁶²

(Hong Mieng tsiou sous le ministère duquel eurent lieu tant de martyres, n'était pas toutefois hostile aux Chrétiens ; mais poussé par les ordres de son gouvernement, il dût les traiter sévèrement. On rapporte de lui un trait dont on trouverait peu d'exemples dans ce pays. Les frères Hong ses parents ayant été conduits à la prison de Seoul, il engagea un de ses parents payens à aller les visiter à la prison et leur envoya par lui quelque secours en argent.)

Le grand juge criminel aussi fut remplacé par un nouveau Im Seng kou.

(Im Seng kou se montra toujours favorable aux Chrétiens malgré les poursuites qu'il dût faire tout le monde lui rend cette justice. Il se retrouva encore là lors de la persécution de 1846, et se montra si on peu dire plus amis des Chrétiens et en particulier du Père André. Plusieurs vont jusqu'à dire qu'il est Chrétien dans le cœur.)

D'après les instructions de leur gouvernement, ils durent mettre de l'activité d contre les Chrétiens. Les séances furent très fréquentes et les supplices, sans aller à la mort, très douloureux, surtout par la fréquente répétition. Les ministres de Satan ne voulaient pas la mort du corps mais la mort de l'âme par l'apostasie ; à quelque prix que ce soit. Aussi deux femmes eurent elles alors la faiblesse de l'apostasie. Deux veuves âgées succombèrent à cette époque à leurs longues souffrances, mais leur foi resta constante jusqu'à la fin. L'une d'elles quoique signalée dans le journal de Mgr Imbert n'est connue de personne. L'autre est Tsieng Agathe veuve grand' mère de Sioun Tsin i née dans un village près du sur le bord du fleuve près de la Capitale, elle se convertit assez tard et pratiqua dès lors constamment, malgré la violente opposition de son mari payen. Restée veuve et ses deux enfants étant morts, elle vivait dans une extrême pauvreté avec ses deux belles filles et ses petits enfants tous Chrétiens, et dût à l'âge de plus de 60 ans mendier de tous côtés pendant plus de trois ans. Elle fit alors paraître toute sa résignation, toute n'ayant jamais à la bouche que des paroles d'actions de grâces envers Dieu pour ses bienfaits et en particulier pour celui de sa pénible position. Elle avait plus de 70 ans quand elle reçut pour la première fois les sacrements, et à la 3ème lune de 1839 fut prise, conduite d'abord au tribunal des voleurs où, malgré son grand âge, on lui fit subir quelques supplices. Menaces et douces paroles n'ayant pas ébranlé sa constance, elle fut transférée au tribunal des crimes où elle souffrit beaucoup de la faim et de la soif. La fièvre l'ayant prise, ses forces furent bientôt épuisées. Elle mourut ferme dans la confession de sa foi et prononçant les S.S. Noms de Jésus et Marie vers la fin de la 4ème lune à l'âge de 79 ans. –

Pak André qui s'était dévoué pour retirer les corps de nos glorieux martyrs, s'était fait ensuite le serviteur des Chrétiens, remarqué par les satellites, il fut épié par eux et bientôt arrêté. On lui fit subir de grands supplices pour savoir d'où venaient tous ces secours, mais il ne dénonça rien. Les arrestations n'avaient pas été nombreuses à cette époque.

⁴⁶⁰ 신태보 Shin Tae-bo 申太甫 (1769?-1839) Pierre. Bienheureux.

⁴⁶¹ 김대권 Kim Dae-gwon 金大權 Pierre (?-1839). Bienheureux.

⁴⁶² 홍명주 Hong Myeong-ju 洪命周 (1770-?)

(C'est vers cette époque que Tsio pieng kou⁴⁶³ fils de Man iengi et frère de la jeune reine Tsio, veuve et mère du roi enfant, saisit l'autorité, un peu avant la mort de Kim hoang san⁴⁶⁴ malade—Dès lors plus de grâce. C'est la haine pûre qui dirige les actes du gouvernement.)

Mais le 7 juillet se tint un grand conseil d'Etat dont le résultat fut un nouveau décret de la régente Kim reprochant aux chefs des satellites et aux grands juges, leur négligence à exterminer les Chrétiens et leur ordonnant de pousser l'affaire vivement, sans quoi ils seraient coupables à tout le royaume. Jusqu'alors on avait bien pris quelques Chrétiens notables, mais pour quelque raison que ce soit, les véritables chefs n'avaient pas été saisis.

Le traître Kim Ie saing i n'avait pas encore non plus jetté le masque. Quand il allait en pays etra Chrétien il lisait les livres devant les Chrétiens, exhortait tout le monde et disait en partant : Surtout tenez ferme et supportez bien toutes les épreuves. Il est probable qu'il fait alors des dénonciations plus précises ; toujours est-il certain que dès le jour où parut le décret jusqu'au 20 juillet, les satellites tombèrent de toutes parts comme la grêle et firent des prises les plus importantes. La famille de Tsio Charles⁴⁶⁵, la famille de Hien Charles⁴⁶⁶ servant de Mr Chastan, l'Evêché et la famille de Tieng Paul⁴⁶⁷ qui l'habitait etc. Ni Augustin⁴⁶⁸ interprète du gouvernement et qui rendait de si grands services pour la route de Péking, ne leur échappa pas non plus. On cherchait depuis longtemps à le prendre ; mais ayant été introduit près de Kim hoang san frère de la régente Kim et alors tout puissant, celui-ci l'affectionnait beaucoup. Il lui parla certainement en grand de la Religion. Pendant sa dernière maladie il faisait continuellement appeler Augustin et s'enfermait des heures entières avec lui et quelque fois Kim Tsiang ei ministre de 3ème ordre, et plusieurs pensent qu'Augustin le baptisa à l'heure de la mort.

(Kim Tsiangei ministre de 3ème ordre, le 1er savant du royaume était très lié avec Augustin et celui-ci l'instruisit de la Religion qu'il dit alors vouloir pratiquer. Il devait même avoir une audience avec l'Evêque quand celui-ci dut partir pour la province. Kim Tsiang ei est celui qui introduisit Augustin près de Kim hoang san. Il fut peu après disgracié et exilé pour affaire de parti. A son retour il vit bien quelques Chrétiens, mais perdu par son orgueil il n'eut pas la force de pratiquer et mourut en 1857 ou 58 sans même avoir vu sa famille entièrement réintégrée. Une dame de cette famille pratique aujourd'hui. Abscondisti à sapientibus. Pitié sur l'humanité.)

Quoiqu'il en soit, du vivant de cet homme puissant, personne n'eût osé mettre la main sur Augustin ; mais il venait de mourir et il ne put échapper à la griffe de ces tigres.

On commença aussi à cette époque à dire hautement qu'il y avait trois européens dans le royaume et qu'il fallait les prendre. On décréta en même temps une nouvelle exécution publique des Chrétiens condamnés, et le 19 juillet, 10 de la 6ème lune, huit nouveaux martyrs furent encore décapités en dehors de la petite porte de l'Ouest. Le chef de cette généreuse troupe fut Ni Jean dit Kieng Sam i⁴⁶⁹. Frère cadet d'Augustin décapité à la 4ème lune, il avait été converti avec lui, et se fit tellement remarquer par sa droiture, son dévouement et la ferveur de sa pitié, que malgré sa conversion assez récente, les Chrétiens voulurent lui confier l'importante mission des voyages à Péking. Il fut baptisé dans cette Eglise et dès son retour

⁴⁶³ 조병구 Jo Byeong-gu 趙秉龜 (1801-1845)

⁴⁶⁴ 김유근 Kim Yu-geun 金迪根 황산 Hwangsan 黃山 (1785-1840).

⁴⁶⁵ 조신철 Jo Shin-cheol 趙信喆 (1796-1839) Charles. Saint.

⁴⁶⁶ 현석문 Hyeon Seok-mun 玄錫文 (1797-1846) Charles. Saint.

⁴⁶⁷ 정하상 Jeong Ha-sang 丁夏祥 (1795-1839) Paul. Saint.

⁴⁶⁸ 유진길 Yu Jin-gil 劉進吉 (1791-1839) Augustin. Saint.

⁴⁶⁹ 이광렬 Yi Gwang-ryeol 李光烈 (1795-1839) Jean. Saint.

s'astreignit à une abstinence complète de viande ; n'ayant pu jusqu'alors trouver à se marier, il y renonça aussi désormais et résolut de vivre dans le célibat. Les Chrétiens remarquaient quelque chose d'extraordinaire dans son extérieur. On semblait le voir continuellement uni intimement avec Dieu, et ils l'attribuaient aux grâces reçues dans son Baptême. Pris à la 2ème lune avec toute la famille, il eut à partager les interrogatoires et supplices de son aîné, il montra partout une fermeté et constance peu communes et après cinq mois de souffrances porta enfin sa tête sur l'échafaud en ce jour dans la 45ème année de son âge.

(Dans le journal de Mgr Imbert on signale comme martyr de ce jour Agathe fille de Jean. C'est une erreur : Jean n'eut pas d'enfants. Sa Grandeur parle sans doute d'Agathe fille d'Augustin mais elle ne mourut pas cette fois. Nous verrons plus tard sa fin.)

Il était suivi par Ni Magdeleine⁴⁷⁰ de Pong t'sien appelée par Mgr Imbert la haute Magdeleine, âgée de 31 ans vierge. Ni Thérèse⁴⁷¹ tante paternelle de Magdeleine veuve, âgée de 52 ans ; Kim Marthe⁴⁷² dite Pou p'ieng tsip, veuve, âgée de 53 ans : et notre illustre Kim Lucie⁴⁷³ fille de la Pan mou tsip, vierge, âgée seulement de 22 ans.

Toutes s'étant livrées volontairement et dont l'histoire a été vue plus haut.

Les trois autres furent Kim Anne⁴⁷⁴, veuve, dite mère de Ouen tai. Née de parents Chrétiens à la Capitale, elle pratiqua toute sa vie les vertus de son état et supporta patiemment les épreuves de la pauvreté. Elle vivait près de la maison de Ni Kieng Sam i, et les deux familles semblaient par leur harmonie n'en former qu'une seule. Prise aussi avec lui elle ne se démentit pas dans les supplices et fut décapitée à l'âge de 51 ans. – Puis encore : Kim Rose⁴⁷⁵, veuve, dite Kam kol tsip. Convertie seulement après être devenue veuve, elle convertit elle-même sa mère et son frère et vivait avec eux dans la pratique exacte de toutes ses devoirs. Prise à la 11ème lune de l'année Mou sioul, avec Kouen Pierre, elle invoqua à l'instant les noms de Jésus et Marie et forma de suite une résolution ferme d'aller jusqu'au martyre. Les supplices peu communs qu'elle eut à subir dans les deux tribunaux ne la firent pas faiblir et finissait toujours par dire aux juges : J'en serai quitte pour la mort. Elle obtint en effet cette faveur après huit mois de prison étant alors âgée de 56 ans. Enfin la dernière victime de ce jour fut la jeune vierge Ouen Marie⁴⁷⁶ âgée de 22 ans. Née en province et ayant perdu ses parents dès l'enfance, elle vint chez des parents de la Capitale et peu après s'appliqua avec eux à la broderie. Bientôt elle résolut de garder la virginité, et chacun admirait en elle la gravité de l'âge mûr jointe à une égalité d'âme toujours satisfaite.

A la 2ème lune quand les satellites entrèrent, elle put s'enfuir, mais sur sa route ayant été fait rencontre par des gens de sa connaissance, elle fut prise. Pendant un quart d'heure environ, elle fut hors d'elle-même et toute déconcertée, mais bientôt la pensée que c'était un ordre de Dieu calma ses esprits : Elle se remit à l'aise et déposa toutes ses craintes. Dans les deux tribunaux tous les moyens furent mis en œuvre pour obtenir son apostasie ; la douceur, les caresses, les promesses ne lui firent aucune impression et la violence des tourments la trouva aussi inébranlable. Son corps fut roué de coups et à chaque session abîmé de tortures : mais elle conservait sa présence d'esprit et répondit toujours avec calme et dignité. Dans la prison au milieu des atroces douleurs de la faim et de la soif, elle fut encore prise de la peste courante. Cependant l'esprit et le cœur furent toujours tranquille, et après cinq mois de

⁴⁷⁰ 이영희 Yi Yeong-hee 李榮喜 (1809-1839) Madeleine. Sainte.

⁴⁷¹ 이매임 Yi Mae-im 李梅任 (1788-1839) Thérèse. Sainte.

⁴⁷² 김성임 Kim Seong-im 金成任 (1787-1839) Marthe. Sainte.

⁴⁷³ 김루치아 Kim Lucia 金累時阿 (1818-1839) Lucie. Sainte.

⁴⁷⁴ 김장금 Kim Jang-geum 金長金 (1789-1839) Anne. Sainte.

⁴⁷⁵ 김노사 Kim Rosa 金老沙 1784-1839 Rose. Sainte.

⁴⁷⁶ 원귀임 Won Gui-im 元貴任 (1819-1839) Marie. Sainte.

détention, elle eut le bonheur de signer de son sang le contrat des chastes nœces de l'Agneau, le même jour 19 juillet 1839 : 10 de la 6ème lune.

Ainsi le divin père de famille continuait à recueillir ses vendanges dans ce champ fécondé par sa grâce. Et en même temps il permettait que la rage des tyrans s'étendit sur la province. A la 5ème, 6ème et 7ème lune de nombreuses arrestations eurent lieu dans la province de Tsien la, et d'autres aussi dans celle de T'siong t'sieng. Partout un certain nombre se montaient fidèles imitateurs des glorieux exemples donnés par la Capitale, mais pour ne pas embrouiller les faits, nous remettons à en parler au moment du dénouement.

Cependant Mgr Imbert dans sa retraite de province apprenait les graves événements qui se succédaient jour par jour, et la position devenait de plus en plus en plus critique. Dans cette extrémité il jugea qu'il fallait assembler ses prêtres pour conférer des affaires de la mission et pourvoir au bien général. Les routes étaient devenues fort dangereuses, mais Son André le généreux hôte de Sa Grandeur se chargea de les amener.

Il partit donc avec son bateau, le 24 juillet à minuit amena d'abord Mr Chastan et le 29 du même mois revenait avec Mr Maubant. Nous ignorons ce qui se passa dans cette réunion et quelles mesures y furent prises. Nous savons seulement que S.G. opinait à renvoyer les deux prêtres en Chine par mer et rester seule victime de la persécution : mais outre que ces généreux Prêtres ne voulaient pas consentir à quitter le pays dans de telles circonstances, le danger évident de mort pour tous les bateliers et passagers fit rejeter ce projet. Dès le 30 juillet on se sépara avec ordre à chacun d'être prêt à tout événement et d'être sur ses gardes en attendant que les choses se dessinassent et permissent à l'Evêque de donner quelque décision.

Le lendemain 31 juillet les satellites se portèrent à Sourisan, village Chrétien à 50 lys de la Capitale composé de plus de soixante personnes. Là eu lieu un spectacle successivement digne d'admiration et de pitié. T'soi François dit T'siou n⁴⁷⁷ père du Père Thomas T'soi⁴⁷⁸ aujourd'hui dans le ministère en était alors comme le chef. François né à Tarikol au district de Hong tsiou était le dernier de six enfants, et sa famille était fort riche. La Religion ayant été répandue dans cette famille dès le commencement, il pratiqua dès l'enfance. Mais bientôt voyant qu'il y avait dans sa patrie trop d'obstacles au salut de son âme et ne pouvant d'ailleurs déterminer ces aînés à quitter ce lieu de bien être, il prend son parti, et laissant seulement une lettre d'adieu, il part sans rien dire à personne. La lecture de cette lettre fit impression sur toute la maison et de suite on envoya à sa recherche. De retour il appuya uniquement sur la nécessité d'émigrer pour sauver leurs âmes et parla si bien que le départ fut décidé et exécuté peu de mois après. Il sauva ainsi toute sa famille qui sans cela n'eut jamais pratiqué franchement. Emigrés tous à la Capitale, ils durent quelques années après prendre la fuite pour éviter une persécution et perdirent là presque toute leur fortune.

François se retira alors dans les montagnes et devint un Chrétien modèle sous tous les rapports. Appliqué à tous ses devoirs, il instruisait ses enfants et aimait beaucoup les lectures pieuses. Se gênant de toute manière, il trouvait encore le moyen de faire l'aumône et savait se faire aimer et estimer de tous. Bientôt il s'appliqua à l'instruction des Chrétiens et réussit admirablement dans les exhortations qu'il leur faisait au point qu'un grand nombre se réunissait toujours pour l'écouter ; et on ne craignait pas de faire même de longues routes pour avoir le plaisir de l'entendre, et depuis qu'il avait été nommé catéchiste, il redoublait encore de zèle pour cette fonction. La persécution de 1839 ayant éclaté, tous ses desirs se portaient vers le martyre. Ils fit des quêtes en province pour aider à l'enterrement des martyrs, et après avoir porté ces collectes à la Capitale, il revint attendre chez lui les ordres de Dieu. Dès lors

⁴⁷⁷ 최경환 Choe Gyeong-hwan 崔京煥 ou 永煥 Yeong-hwan (1805-1839) François. Saint.

⁴⁷⁸ 최양업 Choe Yang-eop 崔良業 (1821-1860) Thomas. Vénérable.

tous ses soins se portaient à conforter les Chrétiens et les préparer à supporter les épreuves. Tous les jours ils les réunissait et sa parole chaleureuse tous disposait leurs cœurs : Tous étaient en ferveur : Tous semblaient vouloir mourir pour Dieu. Sur ces entrefaites eut lieu le 31 juillet l'irruption des satellites. Presqu'aucun ne prit la fuite, et tous se rendant joyeusement, cette généreuse troupe dût être conduite à la capitale avec femmes et enfants. Quel beau spectacle le long de la route ! et que les passants durent être émerveillés ! Il y avait plus de quarante personnes et toutes arrivées vers le soir furent enfermées à la prison des voleurs. Le lendemain le juge criminel Im Seng kou vint au tribunal et pour effrayer et obtenir plus facilement l'apostasie, il mit les premiers à de violents supplices, à commencer par T'soi François. Bientôt quelques un ayant apostasié toute la bande fut découragée et beaucoup faiblirent même avant les supplices. D'autres furent renvoyés sur demi paroles d'apostasie, quelques uns même, assure-t-on, sur réponse adroite aux paroles ambiguës du juge : et en quelques instants il avait presque tout délivré. Mais s'il est vrai que quelques uns purent se retirer la conscience pure, il faut avouer aussi qu'un grand nombre lâchèrent des paroles bien louches et plusieurs faillirent tout à fait à leur foi : Le juge arriva à son but qui était de se débarrasser. La femme de François très ferme d'une part, et trop compromise d'ailleurs par le fait de son fils envoyé comme élève à l'étranger fut déposée à la prison et avec eux Ni Emérence. Ce sont les seuls qui restèrent de cette troupe d'abord si empressée.

La femme de T'soi François, Ni Marie⁴⁷⁹ née au district de Hong tsiou était de la famille de Ni Louis de Gonzague, martyr en 1801. Pratiquant dès l'enfance et unie à François à l'âge de 18 ans, elle le suivit à la Capitale et dans ses autres émigrations et partagea toutes ses souffrances. Malgré leur dénuement dans les temps de famine et les fatigues de plusieurs émigrations, jamais elle ne fit entendre aucun murmure, et non contente de supporter patiemment toutes ces souffrances, à l'exemple de Jésus, elle les recevait comme une bonne fortune. Quand elle voyait ses jeunes enfants souffrir de la faim ou épuisés dans les routes, elle les confortait et excitait par la brièveté de le ce monde, de l'éternité de l'autre vie et des exemples de N.S. Jésus. Pleine de respect et d'amour pour son mari, elle lui était fort unie et ils traitaient ensemble toutes les affaires de l'âme et de la maison. Pendant le Carême mettant de côté quelques sapèques et quelques grains épargnés les jours de jeûne, elle se concertait encore avec lui et faisait l'aumône.

Prise à Sourisan avec tous ses enfants, on lui fit subir des tortures atroces au tribunal des voleurs : Elle y supporta plus de 300 coups du gros bâton, et aucune partie de son corps n'était restée intacte, mais elle ne faiblit pas un instant et fut remise à la prison. Songeant alors à ces cinq enfants dont l'ainé n'avait qu'une douzaine d'années et qu'elle allait laisser seuls et sans soutien, ses entrailles maternelles furent trop émues et dans la pensée qu'il fallait se conserver la vie pour soigner le corps et l'âme de ces chers enfants, elle eut la faiblesse d'apostasier. Malgré cela elle ne fut pas relachée, mais transférée au tribunal des crimes pour la faire condamner. Tous les Chrétiens l'exhortèrent à se rétracter et leurs efforts l'ayant ébranlée, elle fit franchement sa rétractation devant le juge qui déployant un appareil terrible la fit battre très violemment. Mais tranquille et sans changer de visage elle ne se démentit plus et mérita de se voir condamnée à mort, et fut remise à la prison. Mais la vue de ses quatre enfants qui allaient devenir orphelins révoltait ses sentiments naturels et elle n'y pouvait tenir. Craignant qu'ils ne fussent encore un obstacle à son martyre, elle les renvoya en leur disant : Allez tous et surtout n'oubliez pas Dieu et Marie. Vivez en bonne intelligence et quelque difficultés que vous rencontriez ne nous séparez pas et attendez le retour de votre frère aîné.

(Pour réaliser le vœu de leur mère les 4 frères s'établirent ensemble quelques temps dans un village, et leur frère le Père Thomas alla fixer sa demeure parmi eux pendant deux ans.)

⁴⁷⁹ 이성례 Yi seong-rye 李聖禮 (1801-1840) Marie. Bienheureuse.

Dès lors elle fut plus tranquille et attendait le moment de l'exécution de sa sentence. Elle perdit alors le plus jeune de ses enfants, nommé Etienne, alors à la mamelle. Les supplices de sa mère, la faim et les autres privations de la prison le consumèrent et il alla se mettre au nombre des S.S. Innocents.

Ni Emérence sœur de Ni Pierre dit Sioun pin i était d'une famille honnête du district de Ni ei San et fut mariée à un payen. Mais à l'âge d'environ 20 ans ayant appris la Religion de son frère elle y crut fermement et ne pouvant s'instruire, elle s'abstint du moins dès lors de toutes superstitions et pratiquait les jeûnes et abstinences.

Son mari l'ayant connu, la prohiba et alla jusqu'à la battre violemment au point qu'elle n'avait plus l'usage libre de ses membres. Un jour au milieu des froids et neiges de l'hiver, il la dépouilla de ses vêtements et la suspendit en plein air, plusieurs fois aussi il la chassa de la maison. Ces mauvais traitements durèrent cinq ou six ans : malgré cela Emérence persévérait dans ses sentiments, endurait tout patiemment, avec calme et douceur, conservait un caractère souple et complaisant et toute appliquée aux devoirs de la piété filiale envers ses beaux parents faisait l'admiration de ses proches et de ses connaissances.

Profitant de toutes les occasions pour faire comprendre à son mari la vérité de la Religion, elle le convertit enfin, et les époux n'ayant alors qu'un même sentiment se retirèrent dans les montagnes pour mieux pratiquer, et elle eut le bonheur d'y voir son mari baptisé à l'heure de la mort, finir dans de beaux sentiments de piété. Dès lors elle se retira près de ses frères avec son jeune fils. A la persécution de 1839 elle refusa de fuir pour éviter le danger et disait vouloir attendre les ordres de la Providence. Elle était à Sou ri san et fut prise avec tous les autres. En montant à la capitale elle fit évader son fils, et alla courageusement devant le juge où elle reçut sans faiblir et sans ouvrir la bouche les différents supplices de plusieurs interrogatoires. Son corps avait été mis dans un état affreux. Les autres Chrétiens la plaignaient et la consolaient : Elle répondit : Par mes propres forces que pourrais-je supporter ? Mais avec le secours de Dieu, je puis tout. Puis encore : De grandes souffrances procurent un grand bonheur— Mise encore à de nouvelles tortures, elle ne se laissa pas ébranler. Bientôt ses chairs se corrompirent et les vers s'y engendrèrent. De plus la faim et la soif avaient épuisé ses forces. Trois jours après le dernier de ses supplices elle mourut dans la prison à l'âge de 39 ans. Le jour ne nous en est pas connu. – Cependant toutes les affaires des Chrétiens ayant été dévoilées, un décret d'une prise de corps sur les trois Européens avait été porté par le gouvernement et une grosse récompense promise à celui qui les arrêterait.

Le traître Kim Ie Saing i s'offrit et promit de les livrer si on lui donnait tous les hommes nécessaires. L'offre fut acceptée avec joie. Ce traître aussi rusé que méchant devait bien s'attendre à rencontrer des difficultés, et par le fait, l'Evêque, s'il n'était pas trahi par qu'un de ses rares confidents pouvait tenir longtemps sans soupçon dans son asyle et les Prêtres avaient aussi quelques cabanes où la haine de l'impie ne devait pas vraisemblablement les trouver facilement. Aussi s'y prit-on par la ruse.

Le traître descendu en province à cet effet alla trouver de ses anciens amis Chrétiens et leur dit : A la Capitale les Chrétiens les plus éclairés ayant été pris et ayant développé la Religion devant les mandarins, ils ont ouvert les yeux ainsi que le gouvernement : tous sont disposés à la pratiquer : Le temps de la liberté est enfin arrivé et quand l'Evêque ou les Prêtres se présenteront toute la cour va se faire chrétienne. Je suis porteur d'une lettre de Tieng Paul pour l'Evêque. Indiquez-moi donc où il est. Deux Chrétiens ajoutant peut-être foi à ses paroles dirent que probablement Tieng André connaîtrait sa demeure et le traître suivi des satellites se fit conduire par ces Chrétiens chez Tieng André. André dit hoak ieng i⁴⁸⁰ était un excellent Chrétien natif de Tsieng san. Il avait consumé sa petite fortune en émigrant pour mieux pratiquer, et était adonné par dévouement au service de la mission. Il avait pris beaucoup de

⁴⁸⁰ 정화경 Jeong Hwa-gyeong 鄭-- 1807-1840. André. Saint.

peines ce printemps pour préparer un asyle à l'Evêque et était réellement un des confidents. Malheureusement sa simplicité allait presque jusqu'à la stupidité et Dieu permit qu'il fut rencontré par les émissaires de Satan. Après avoir entendu tout leur récit il y ajoutait bien foi, mais pour ne pas se compromettre, après y avoir songé toute la nuit, il dit qu'il irait seul aux informations.

Pressé d'y aller en compagnie des envoyés, il y consentit enfin à condition que ceux-ci resteraient à mi route et avec la détermination de s'arrêter si les autres le suivaient toujours. Il partit donc avec Kim le saing i seulement, et celui-ci s'arrêtant à quelques lys de la résidence, Tieng André alla seul auprès de l'Evêque. Celui-ci ayant tout entendu lui dit de suite : Tu as été trompé par le diable : Puis réfléchissant que le traître était déjà presque à la porte, la fuite était devenue impossible et ne servirait qu'à faire torturer les Chrétiens, il prit la résolution de se livrer.

(note) (Il conste, d'après la lettre du Vén. Imbert, que la famille où il était caché, saisie de frayeur l'engagea à se livrer. Ce fut un rude coup pour le cœur si sensible de Mgr Imbert, et cette impression pénible contribua de beaucoup à la détermination suprême de se livrer. Ceci se passait, comme il le dit lui-même dans sa lettre, dans la nuit du 9 au 10 Août, jour de St Laurent, Patron de ce Cher et St Prélat. + Em. Verrolles év. v. ap. de Mandchourie)

Il écrivit deux lettres aux missionnaires pour leur annoncer la prise, leur dire de se tenir cachés et d'attendre de nouveaux ordres, puis célébrant la Ste Messe, il fit un petit paquet et se mit en marche pour se rendre au lieu où le traître attendait. De là ayant rejoint les satellites, il renvoya le pauvre André qui voulait le suivre, comme il avait empêché son maître de maison de l'accompagner. Mgr Imbert se mit à annoncer la parole de Dieu aux Satellites et à une vingtaine de personnes réunies là et tous avouèrent que c'était une doctrine véritable. On le dirigea de suite sur la Capitale et il fut remis entre les mains du grand juge criminel à la prison des voleurs pour avoir comme son divin maître l'infâmie de leur être assimilé. Sa prise avait été eu lieu le 7 août. Les interrogatoires ne tardèrent pas à commencer. Malheureusement nous en savons peu de choses. Sa Grandeur eut a subir le supplice de la courbure des os pour l'obtenir qu'il dénonçât la retraite des autres Européens : Puis on lui demanda : Pourquoi êtes-vous venu ici ? Rép. Pour sauver des âmes — Combien avez vous instruit de personnes ? — Environ deux cents — Reniez Dieu — A cette parole l'âme de l'Evêque frémit d'horreur et élevant fortement la voix, il répondit : Non, je ne puis renier mon Dieu —

Sachant bien qu'on n'en pourrait rien obtenir, il fut bientôt remis à la prison. Après toutefois les bastonnades d'usage dont nous ne connaissons pas le détail, mais qui le firent, dit-on, cruellement souffrir. Peu de temps après voyant qu'on ne saisissait guères plus les Chrétiens et que tous les efforts se portaient uniquement à tacher de saisir les Européens à quelque prix que ce soit, et présumant sans doute qu'ils ne pourraient pas tenir longtemps contre la meute lancée contre eux et dirigée par des traîtres apostâts, Sa Grandeur adressa deux lignes aux deux missionnaires. Elle disait seulement : Jésus-Christ a dit que le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, venez donc me rejoindre tous deux, mais ne laissez venir aucun de vos servants.

nota. J'ai possédé nombre d'années ce précieux autographe que je gardais dans mon diurnal, et dont un pieux larcin fait par une main inconnue m'a privé. Il était en latin et ainsi conçu : « In extremis bonus Pastor dat vitam pro ovibus : undé si nundûm profecturi estis venite cum praefecto Hiung che chang sed nullus christianus vos sequatur. Imbert Epus Capsensis. »

Ces paroles si *nundûm profecti estis* paraissent indiquer le second billet dont il est parlé ci-après. Ainsi les deux billets auraient été identiques + Em Verrolles év. vic apost. de Manchourie)

Le pasteur a voulu épargner le sang de ses chères brebis, et dans cette extrémité, il crut devoir prendre ce parti extrême qui paraît peut-être extraordinaire aux yeux de quelques uns. Comment toutefois, éloignés des événements, comment pourrions-nous juger d'un acte de cette importance.

(note : Humainement parlant l'acte de se livrer et de donner l'ordre à ses confrères de se livrer, s'explique facilement par la trempe du caractère de Mgr Imbert, pour ceux qui l'ont connu. Les divers vic. apost. à qui je communiquais ces détails, en 1843, ont en effet blâmé cette étrange résolution. Mgr de St Martin dans un cas bien moins grave avait donné un ordre de ce genre à M.M. Delpont et Devaut, missionnaires du Sutchuen et il s'en est repenti toute sa vie. Je dis, dans un cas bien moins grave, car il s'agissait d'aller à Pékin, pour être sans doute renvoyé en Europe et la mission du Sutchuen ne demeurerait pas sans prêtre, ni même sans son vicaire apost. Mgr Potier ⁽⁴⁸¹⁾ + Em Verrolles év, v. a. Md)

Nous ne pouvons rendre compte de tous les interrogatoires des nombreux Chrétiens saisis au moment de la prise de l'Evêque ; mais nous devons dire un mot des trois plus importants, déjà connus des lecteurs : Nous voulons signaler Tieng Paul, Niou Augustin et Tsio Charles. Ils étaient clairement connus pour les introducteurs des étrangers, et ceux-ci avaient été aussi dénoncés par le traître. Toutefois ils ne dirent rien de compromettant dans les premières séances. Ce ne fut qu'après la prise de Sa Grandeur qu'ils parlèrent librement de tout. Tieng Paul compagnon fidèle de l'Evêque l'avait suivi quand il se cacha pendant un mois à la Capitale, mais quand celui-ci descendit en province Paul dû rester pour garder la maison et ne quitta pas son poste. Prévoyant bien devoir être arrêté, il prépara de concert avec quelques autres Chrétiens une apologie de la Religion pour la présenter au mandarin lors de sa prise : Et en effet l'ayant présentée le lendemain de son arrivée en prison, il subit son premier interrogatoire le 3ème jour devant le grand juge criminel qui lui dit : Pourquoi ne suis-tu pas les usages de ton pays, et adoptant la Religion d'un royaume étranger veux-tu encore en infatuer les autres ? Rép. : Tous les jours dans notre royaume nous recevons pour notre usage les beaux objets des royaumes étrangers, est-il juste de rejeter la Religion Chrétienne, seule Religion véritable, par cela seul qu'elle vient d'un autre royaume ? — Tout homme tel qu'il soit ne peut se dispenser de la pratiquer - Le gd juge : Tu loues seulement la Religion des étrangers, et la prohibition qu'en fait le Roi la dis-tu mauvaise ? Paul : A cela je n'ai rien à dire, je n'ai qu'à mourir — Le juge lui demanda l'explication de son apologie en détail, puis après il dit : Tes paroles seraient-elles justes, dois-tu réunir le peuple et lui enseigner ce que le roi défend ? — et en même temps il le fait lier, broyer les bras et jambes à coup de bâton et le renvoie à la prison. Il subit six fois les supplices atroces de la question. A la 3ème lun il fut confronté avec l'Evêque et à la 6ème fut tourmenté pour faire connaître le lieu de retraite des Prêtres.

Niou Augustin attendait en paix chez lui les ordres de la Providence quand les satellites se présentèrent pour le saisir. Il eut à supporter un moment bien violent pour la nature de la part de ses proches. Son frère aîné et beaucoup de parents payens rassemblés le conjuraient de dire seulement un mot et de ne pas se rendre : mais il eut la force de repousser cette tentation et fut conduit devant le juge criminel. Celui-ci employa d'abord mille moyens de douceur et de persuasion pour le faire désister, mais ne pouvant se faire écouter, il le fait saisir et lui dit : Toi qui reçois des appointements du roi, oses-tu bien faire ce qu'il prohibe ?

⁴⁸¹ (Note de Daveluy) Il est vrai que M. Deport et Devaux moururent de faim dans la prison : mais ce fait

De qui as-tu appris ? Qui as-tu enseigné ? Et remets tes livres entre mes mains.— Augustin : J'ai été instruit par Ni Paul décapité il y a 12 ans pour la Foi : mais n'ayant même pu réussir à instruire ceux de ma maison, combien plus n'ai-je pû le faire pour d'autres — Pour des livres je n'en ai pas — Le juge : Il n'y a pas de maison qui ait autant de livres que la tienne, et tu dis ne pas en avoir ? Et de suite, il lui fait donner par cinq fois des tortures atroces. Auparavant Augustin tremblait à la seule pensée des supplices, depuis son arrestation ses craintes avaient disparu.— L'Evêque était déjà pris et les autres Prêtres bien connus. Dans le prétoire on débitait sur eux mille calomnies et on avait des soupçons sur le motif de leur venue. Le juge en demanda donc la cause à Augustin. Celui-ci profitant de l'occasion parla longuement pour les venger des calomnies et dit : La raison de la venue des docteurs Européens dans notre royaume n'est pas autre : C'est pour étendre la gloire de Dieu et apprendre aux hommes à l'honorer par l'observation des dix préceptes et à sauver leurs âmes. En prêchant cette doctrine ils font éviter les peines éternelles de l'Enfer après la mort et jouir dans le Ciel d'un bonheur sans fin. Désirant répandre cette belle doctrine, comment pourraient-ils la persuader aux autres s'ils n'étaient les premiers appliqués au bien ? Aussi c'est seulement après s'être exercés longtemps à la pratique du bien et être avancé dans la vertu qu'ils vont évangéliser les pays étrangers. Si, comme on le leur impute, ils cherchaient les honneurs, les richesses et les plaisirs de la chair, pourquoi abandonner l'Europe leur patrie, pays magnifique et opulent ? Pourquoi venir ici à 90 mille lys à travers des dangers où neuf sur dix périssent ? De plus revêtus de la dignité d'Evêque, quelle plus haute position peut-on ambitionner ? Ils apportent de leur pays l'argent nécessaire à leur usage, quel désir de richesses peut-on leur supposer ? Avant d'être élevés aux S.S. ordres, ils jurent et font vœu devant Dieu de conserver leur corps pûrs et de garder la continence jusqu'à la mort, où peut-on voir le désir des plaisirs de la chair ? Il répondit encore d'une manière victorieuse à d'autres imputations : Puis le juge lui dit : Que l'a amené ici ? — C'est moi, répondit-il : Et Interrogé aussi sur les deux Prêtres, ils n'ouvrirent pas la bouche et recevaient impassiblement la torture.

Il fut aussi confronté avec l'Evêque et eut six fois à endurer les supplices de la question en grand.

Tsio Charles toujours à la tête des valets qui faisaient l'expédition de Péking pour la Mission avait un vrai désir de souffrir pour J.C. et désirait le martyre. Pendant son voyage de retour, ce printemps 1839, il eût un songe. Il voyait Jésus sur la montagne du Thabor. Les S.S. Apôtres Pierre et Paul étaient à ses côtés, et Jésus lui dit : Cette année je t'accorderai le grand bienfait du martyre. Charles salua plusieurs fois en actions de grâces, et le même songe s'étant présenté par deux fois, il ne pouvait en savoir la cause. De retour chez lui voyant les circonstances si graves de la persécution, il pensa que ce songe pourrait bien devenir réalité, se conforta de plus en plus et se préparait au martyre. Il était sorti de chez lui quand les satellites fondirent sur sa maison, mais quand il vint pour y rentrer il les trouva devant la porte emmenant jusqu'aux enfants à la mamelle. Il les suivit pensant en lui-même : je voudrais bien me livrer, mais quels sont les desseins de Dieu ? Je l'ignore. Il combat donc ces pensées et se détermina à ne pas prévenir les ordres de la Providence et suit les prisonniers au prétoire pour voir ce qui aura lieu. Ils sont envoyés au grand juge criminel et il y va encore. Les valets chassaient tous les curieux, lui seul ne n'en va pas. On le pousse par le dos, mais il fait résistance. Alors on lui dit : Qui êtes-vous donc ? Je suis le maître de la maison de ces prisonniers.

De suite il est saisi et présenté aussi au grand juge. Charles n'avait pas encore eu le temps de vendre les objets achetés à Péking avec l'argent de la Mission qu'il avait reçu, et le lendemain son interrogatoire fut des plus violents pour savoir de lui d'où venaient tous ces objets que l'on avait saisis. Il tint ferme et demeura muet au milieu des souffrances les plus horribles. Bientôt il fut confronté avec l'Evêque et torturé aussi pour connaître la retraite des

deux Prêtres étrangers. Il subit huit fois les horreurs de la question et en sortit toujours calme et victorieux.

Ces trois généreux athlètes étaient aux yeux du royaume les plus coupables de tous. C'étaient eux qui avaient amené les infâmes étrangers ? ⁽⁴⁸²⁾ Aussi furent-ils torturés en conséquence. On déploya sur eux des supplices tout extraordinaires. La courbure des os fut mise en jeu avec raffinement, leurs jambes furent sciées avec des cordes, supplice affreux et inexprimable. Les bâtons triangulaires leur coupèrent toutes les chairs qui tombaient par tranches. Leur parole fut toujours ferme et leur constance calme et digne. L'admiration surpassa la haine dans le cœur de ces tigres de bourreaux.

Honneur à Dieu et à ses saints qu'il sait soutenir.

Il fallait débarrasser les prisons encombrées et l'apostasie ne faisant pas le vide au gré des gouvernants, un nouvel arrêt de mort fut lancé contre six des généreux confesseurs de la Foi. A leur tête nous voyons Pak Jean dit mieng koang ⁱ⁴⁸³ fils d'un martyr de 1801. Il vivait pauvrement avec sa mère qui faisait le métier de porteuse d'eau ; lui-même tressait des souliers de paille et de chanvre et il soutenait ainsi sa femme et ses enfants. Mais il se faisait remarquer par une droiture simple et franche jointe à la pratique fervente de tous ses devoirs de chrétien.

Pris à la 4^{ème} lune de cette année, sa constance s'affermissait au milieu des supplices et il ne donna jamais aucun signe de faiblesse. Jour et nuit il prêchait dans la prison les Chrétiens et même les voleurs et supportait avec un air de joie toutes les souffrances. Au tribunal des crimes de nouvelles tortures sont déployées avec un appareil formidable et le trouvant encore inébranlable. Il mérita par là de couronner par le glaive ses glorieux combats à l'âge de 41 ans. Il fut accompagné dans l'arène par Pak Marie⁴⁸⁴ sœur aînée de Lucie martyre ci-dessus qui vivait et fut prise avec elle et partagea glorieusement ses supplices. Elle avait 54 ans : Kouen Barbe, femme de Ni Augustin martyr ci dessus, qui sut contenir sa tendresse maternelle à la vue des ses enfants prisonniers et torturés et ne faiblit pas jusqu'à la fin. Elle avait 46 ans. Ni Barbe veuve, sœur aînée de Ni Magdeleine⁴⁸⁵ de Pong t'sien martyre ci-dessus ci dessus dont nos avons plus haut admiré les vertus. Elle avait 41 ans : Ni Marie⁴⁸⁶ femme de Nam Damien ci-dessus, si violemment éprouvée par la vue des supplices de son jeune fils et aussi par les tortures atroces qu'elle eut à endurer. Tout le monde admirait sa grandeur d'âme et sa résignation dans les tortures. Elle mourut à l'âge de 36 ans. Enfin Kim Agnès⁴⁸⁷ vierge sœur cadette de notre illustre Colombe⁴⁸⁸ complétait le nombre de six martyrs.

Après les terribles épreuves dont nous avons parlé, elle eut encore mille assaut à soutenir et son caractère doux et candide la faisait remarquer par une détermination de fer qui lui assura la palme à l'âge de 25 ans. Ces six confesseurs furent conduits en dehors de la petite porte de l'Ouest et décapités le 26 de la 7^{ème} lune 4 septembre 1839.

Pendant le cours de cette même 7^{ème} lune quelques Chrétiens avaient encore expiré dans la prison, et rendu aussi par là gloire à Dieu. Ce sont d'abord :

Han Anne et Kim Barbe épouses de deux frères. Sitôt qu'elles connurent la Religion elles l'embrassèrent et ne cessèrent de la pratiquer d'une manière exemplaire. On remarquait

⁴⁸² (Note de Daveluy) Quel coupable comparer à de tels criminels ?

⁴⁸³ 박후재 Park Hu-jae 朴厚載 (1799-1839) Jean. Saint.

⁴⁸⁴ 박큰아기 Park Keunagi 朴大阿只 (1786-1839) Marie. Sainte.

⁴⁸⁵ 이영희 Yi Yeong-hui 李榮喜 Madeleine (1809-1839). Sainte.

⁴⁸⁶ 이연희 Yi Yeon-hee 李連熙 (1804-1839) Marie. Sainte.

⁴⁸⁷ 김효주 Kim Hyo-ju 金孝珠 1816-1839 Agnès. Sainte.

⁴⁸⁸ 김효임 Kim Hyo-im 金孝任 (1814-1839) Colombe. Sainte.

surtout l'harmonie parfaite qui régnait entre elles. Tout le monde en était édifié et les citait comme modèles de charité mutuelle. Pas un geste pas une détermination sans s'être consultées et jamais une parole un peu aigre ne vint troubler leur heureuse intimité. Affaires temporelles ou soins de l'âme tout se faisait en commun. Elles s'aidaient assiduellement et se facilitaient mutuellement les moyens de pouvoir entendre quelqu'instruction qu'elles se communiquaient ensuite. Leurs époux étant morts elles vécurent dans la pauvreté, se soutenant l'une l'autre, et, ce qui est plus rare, cette position ne changea rien à leur intimité fondée sur une charité réelle.

Prises ensemble à la persécution de 1839, elles s'encouragèrent dans les supplices et la prison et étaient déterminées à ne pas se quitter. Des tortures violentes répétées six à sept fois n'ébranlèrent pas leur constance, la faim et la soif ne changea rien à leur tranquillité. Leur mort précieuse devant Dieu ne les sépara que pour quelques jours. Kim Barbe qui avait reçu plus de 340 coups de gros bâtons expira le 15 de la 7^{ème} lune âgée de 49 ans. Cinq jours Han Anne battue à plusieurs reprises de plus de 390 coups du gros baton la rejoignit dans le sein du Seigneur le 20 de la 7^{ème} lune âgée de 55 ans, et leur admirable fraternité n'aura plus de fin.

Kim Lucie, dite la vieille bossue, rendit aussi son âme à Dieu vers cette époque. Dès l'enfance elle avait cette infirmité, et son peu d'intelligence la fit rester jusqu'à la fin dans cet état approchant de l'enfance. Elle passa longues années trop péniblement, désirant observer ses devoirs et ne le pouvait pas à son gré à cause de son mari payen et de l'isolement où elle était sans pouvoir communiquer avec les Chrétiens. A la fin quoique son mari vécut encore, elle quitta sa maison, allait de côté et d'autre chez les Chrétiens, se faisait un plaisir de les servir, remplissait avec joie près d'eux les fonctions les plus basses, donnait ses soins aux malades et aux affligés et brillait par sa ferveur et son humilité.

Prise à cette persécution elle fut tracassée violemment par le juge et les satellites et s'en tint toujours à dire ne pouvoir rien déclarer et être prête à mourir. On la menaça des supplices qu'elle répondit ne pas craindre. Toutefois son grand âge et ses infirmités la firent épargner. Remise à la prison, elle s'y éteignit à l'âge de 71 ans.

Enfin le 5 de la 8^{ème} lune s'envolait aussi vers son Dieu qu'il aimait et servait de si grand cœur T'soi François que nous avons vu à la tête des Chrétiens de Sourisan. Coupable d'avoir envoyé son fils à l'étranger. On ne lui ménagea pas les supplices. Les tortures lui furent infligées par tout le corps et il fut réduit hors d'état de se servir d'aucun membre. Au milieu de tant de souffrances, il semblait par son calme et sa tranquillité défier tous les suppôts de Satan de le séparer de l'amour de son Dieu. Chacun en était stupéfait d'admiration et disait : Ce n'est pas un homme revêtu de chair ; c'est du bois ou de la pierre.

En deux fois on lui appliqua 110 coups de la planche à voleur, et on ne conçoit pas qu'il ait pu survivre à cette horrible torture. Son corps devait être à la lettre haché. Dieu ne permit pas qu'il portât sa tête sur l'échafaud, mais il n'en est pas moins aux yeux de tous un des beaux confesseurs de cette époque. Il soutint les Chrétiens et les fortifia en exemples comme en paroles, fit un grand honneur à la Religion devant les juges et mourut saintement des suites de ses tortures blessures dans la prison, à l'âge de 35 ans.

La province où la persécution avait été plus tardive semblait n'avoir aucune fleur à joindre aux bouquets d'agréable odeur que la Capitale offrait si largement à leur Dieu commun. Toutefois nous remarquerons que plusieurs de nos martyrs ci-dessus étaient vraiment de la province quoiqu'ils soient compris dans les martyrs de la Capitale. Et à cette même 7^{ème} lune Dieu appella encore à lui dans le district de Hong tsiou une âme que nous croyons lui avoir été bien agréable. Nous voulons parler de Niou Paul natif de T'siong tsieng i au district de Tek san.

Il avait embrassé la Religion seul de sa famille, vécut longues années veuf et sans enfant, le plus souvent, au milieu des payens, mais ferme à la foi qu'il avait une fois embrassée.

Adonné à la culture, menant une vie cachée, sans appui ici bas, et peu répandu parmi les Chrétiens. Son nom y est à peine connu : mais ses longues souffrances, sa mort et les suites de sa mort semblent dénoter une âme bien aimée de Dieu, qu'il tient encore cachée jusqu'à ce jour. Pris à la 3ème lune de 1839, il fut conduit à la ville de Hong tsiou où les satellites alliés de sa famille lui promirent sa délivrance s'il voulait dire seulement le mot fatal. Paul était bien éloigné d'en avoir la pensée : traduit devant le mandarin il confessa sa foi et supporta sans se plaindre les divers supplices de la question, puis est remis au cachot. Quelque temps après un grand mouchard royal ayant fait sa tournée dans cette ville, mêmes promesses, mêmes réponses, mêmes supplices. Jour et nuit chargé de la cangue dont on ne le soulagea pas un instant, il souffrait surtout de la faim, car n'ayant pas une sapèque, et personne ne venant le voir, il était obligé de mendier quelques grains de riz aux autres prisonniers : mais on conçoit que ceux-ci fort à la gêne eux-mêmes et d'ailleurs tous payens devaient le soulager assez faiblement. Il supportait sa position avec résignation et prêchait la Religion à ses coprisonniers, mais surtout à un payen Pak T'sioun o alors détenu pour délit civil. Touché de la patience et des vertus de Paul, celui-ci écoutait assez volontiers, et sans prendre de détermination il aimait le Chrétien et lui rendait quelques services. Paul épuisé de faim et de soif, ayant demandé un jour au geolier un peu de résidu de vin, il le prit et en fut fort incommodé. Sentant sa fin approcher, il pressait de plus en plus Pak t'sioun o de se convertir et lui demandait en grâces de lui suggérer à l'heure de la mort les S.S. Noms de Jésus et Marie. Un jour qu'ils se trouvaient seuls dans la chambre, Paul agenouillé et appuyé contre le mur récitait des prières : quand il eut terminé Pak t'sioun o le recoucha et Paul lui dit encore : Surtout quand vous serez délivré faites vous Chrétien. Il prononce ensuite trois fois les Noms de Jésus et de de Marie et expire paisiblement. De suite après sa mort son visage exténué reprit un air de vie et les payens qui l'ont enterré dirent qu'une vive lumière environnait son corps pendant l'enterrement et que bien sûr il était allé au ciel. Cette mort peu éclatante, mais bien précieuse devant Dieu frappa beaucoup Pak T'sioun o et par les mérites sans doute de notre fervent confesseur, il prit sa résolution qu'il exécuta au sortir de prison, et fut plus tard nommé Lucien au Baptême.

Cependant les deux Missionnaires M.M. Maubant et Chastan avaient reçu la lettre que Mgr Imbert leur écrivit en partant pour se livrer et fidèles aux recommandations de leur pasteur, ils se cachèrent un peu et se tenaient sur leurs gardes.

Quelques jours après ils envoyèrent à la Capitale Ni Thomas, veuf, élève de Mgr et T'soi Pierre servant de Mr Maubant pour s'informer de tout ce qui concernait l'Evêque prisonnier, et voir l'état des choses. A peine ceux en route, ceux-ci rencontrèrent le pauvre Tsieng André dont la trop grande bonhomie avait fait livrer l'Evêque, et ils refusaient de faire route avec lui vu qu'il était trop connu des satellites ; mais celui-ci n'ayant que quelques lys à faire insista tellement qu'on le laissa suivre.

En passant vis à vis une auberge, il entre pour allumer le tabac et les deux servants de filer en avant, comme faisant route à part. Malheureusement des satellites se trouvant dans l'auberge Tsieng André est reconnu et les fins limiers de l'accoster avec joie disant que tout est en bon train et que la liberté va être proclamée sitôt que les deux Prêtres seront rendus à la Capitale. En même temps présumant que les deux autres voyageurs pouvaient bien être des Chrétiens, on les rappelle pour les sonder, mais ils firent si bonne contenance qu'on les laissa continuer leur route.

Tsieng André par le fait se trouvait prisonnier et il faut que les satellites aient eu bien foi en sa stupidité pour essayer de le jouer encore : mais ce qui est plus incroyable, pour la seconde fois il fut dupe de leurs mensonges et ajoutant foi à la liberté de Religion il eut encore la sottise d'indiquer que les deux voyageurs du matin étant les servants des Prêtres devaient certainement savoir où ils étaient alors. Ravis de joie, ils se mettent en route avec André pour atteindre les servants dans une maison Chrétienne isolée ;

(à Koun p'oun nai district de Koa t'sien chez la veuve Tsiou)

où ils devaient passer la nuit, ce jour là, et chemin faisant ils parlaient de Religion, s'informaient des dispositions pour se préparer eux-mêmes au Baptême et firent si bien leurs grimaces hypocrites, qu'André jubilait lui-même et voyait comme de ses yeux toute la Cour et le peuple régénéré dans les eaux du Baptême et prosternés aux pieds de notre Dieu. C'est dans ces dispositions qu'ils arrivèrent tous après la nuit tombée dans la maison où se trouvaient les servants et ayant en vain essayé de fuir, ils furent pris. Tout en les saisissant les satellites ne les lièrent pas, mais continuant leur banal refrain, déclarèrent seulement que le gouvernement cherchant les deux Prêtres pour la grande cérémonie ils devaient indiquer leur retraite et les y conduire. Ni Thomas et T'soi Pierre ne furent pas dupes, et qui l'eut été ? Mais pensant qu'abondant dans le sens de ces brigands ils auraient peut-être peu à peu quelque moyen d'évasion, ils firent semblant d'ajouter foi à toutes leurs paroles et dirent qu'avec des recherches ils pourraient peut-être trouver les Prêtres, mais que ne connaissant pas le lieu où ils s'étaient retirés, il faudrait aller de côté et d'autre aux informations. Sur ce on passa la nuit et dès le matin on donna congé au bon homme André et à Ko Pierre pris aussi dans cette maison, sous prétexte qu'ayant des guides capables il était inutile de faire faire route à tant de personnes, et puis devant soi disant devant se retrouver bientôt dans la pratique de la Religion, on se quitta en amis de cœur.

Quelle finesse diabolique ! Ce jour ou le lendemain on pressait d'aller aux informations. Arrivés près d'un village Ni Thomas dit que là on pourrait peut-être avoir quelques nouvelles : Les satellites veulent y aller tandis que lui voulait aller seul pour ne pas, disait-il, donner de soupçons aux Chrétiens et les faire parler franchement. Après quelques débats il part seul et ne revient pas. On l'attendit trois jours impatiemment ; après quoi ils virent avoir été trompés par lui. Ils ne savaient que faire. Les uns voulaient continuer d'essayer ce rôle hypocrite, l'un d'eux voulait remettre T'soi Pierre qui leur restait entre les mains à la torture pour en tirer quelque chose. Comme il ne paraissait pas très souple on en vint à le lier, le suspendre en l'air et le battre.

Il n'ouvrait pas la bouche et après une dernière journée de suspension, on le délia. Il semblait moitié mort et on le coucha dans un appartement. Il paraissait sans connaissance, et les satellites en dehors de la porte se disputaient entre eux et disaient : Ces supplices n'aboutissent à rien. Quand on voit des femmes et des enfants ne rien dénoncer sous les coups, comment croire qu'un des confidents des Prêtres des dénoncera ? Nous avons gâté l'affaire. — Puis on éclata en reproches contre l'auteur des supplices et fâchés entre eux, celui-ci se retira. Pierre avait entendu toutes ces paroles sans qu'ils s'en doutassent. Ils revinrent près de lui et dirent : Ce butor de satellite veut aller trop vite. Il a mal agi envers vous. Nous autres sommes décidés à attendre que vous preniez des informations. — On se remet donc en route et bientôt Pierre demande à aller seul dans un lieu près de là pour demander où sont les Prêtres : on s'y refuse et lui de dire : Y aller avec vous c'est inutile : Personne ne se fiera à moi : Il faut donc renoncer à rien faire : conduisez-moi où vous voudrez, je n'ai plus rien à tenter. Alors les satellites lui dirent : Vous ne nous croyez pas : il faut donc aller à la Capitale et quand vous aurez vu la manière dont on y traite l'Evêque vos doutes tomberont. On le mène à la Capitale et le met chez un des satellites où il fut traité en ami : Puis pour essayer de le tromper on tapissa bien un appartement pendant la nuit et on y plaça l'Evêque devant lequel il fut amené. L'Evêque lui dit aussitôt : Sais-tu où sont les prêtres ? Il répondit : Avec quelques recherches, je pourrai sans doute les rencontrer. L'Evêque : Ils n'ont sans doute pas reçu ma lettre : Veux-tu te charger de leur en porter une ? Je suis disposé à exécuter vos ordres — Et sans plus de paroles Sa Grandeur écrit quelques lignes qu'Elle lui remet entre les mains. —

(C'est ce billet dont j'ai cité le texte- voire la note plus haut

+ Em. Verrolles Ev.v.a. Md)

Et saluant l'Evêque il se retire.— Les satellites sont contents, se mettent sur le même pied qu'auparavant parlant beaucoup de bons traitements faits à l'Evêque etc. Mais Pierre désormais voulait arriver d'une part à faire passer aux Prêtres la lettre dont il était chargé, et de l'autre à s'évader de leurs mains. En allant chez des Chrétiens pour s'informer du lieu où étaient les Prêtres, les Satellites l'ayant suivi, personne ne répondit et ils furent obligés de lui permettre d'y aller seul, il revint fidèlement ; puis une seconde et troisième fois en sorte que l'on se fiait un peu à lui et après avoir ainsi plusieurs fois gagné leur confiance, il dit savoir où à peu près où ils étaient, choisit bien ses lieux et vers le soir les quittant pour aller aux informations, il fila dans les montagnes pendant la nuit ; alla chercher des Chrétiens, fit porter la lettre de l'Evêque et ayant appris que les Prêtres l'avaient reçu et allaient se mettre en route, il s'enfuit à travers bois et alla se cacher en lieu sûr.

Les deux Prêtres avaient reçu depuis quelques jours, nous ne savons par quelle voie, la première lettre de l'Evêque qui les invite à se livrer eux-mêmes. Dès lors ils s'étaient réunis et se concertaient pour partir. Auparavant, ils écrivirent chacun une lettre aux Chrétiens pour les consoler, les encourager et leur faire quelques petites recommandations selon les circonstances. Ils écrivirent aussi quelques lignes d'adieu à tous les membres de la Société des Missions Etrangères dont ils faisaient partie. Elles étaient conçues en ces termes :

Messeigneurs et Messieurs nos chers confrères

La divine Providence qui nous avaient conduit à travers tant d'obstacles dans cette mission permet que la paix dont nous jouissions soit troublée par une cruelle persécution. Le tableau qu'en a laissé Monseigneur avant son entrée en prison et qui sera envoyé avec ces lettres, s'il y a moyen, vous en fera connaître la cause, la suite et les effets.... Détails sur les martyrs....Aujourd'hui 6 7bre est arrivée un second ordre de Mgr de nous présenter au Martyr.— Nous avons le doux plaisir de partir après avoir célébré le dernier St Sacrifice. Qu'il est consolant de pouvoir dire avec St Grégoire : Unum ad palmam iter, pro Christo mortem appeto.

Si nous avons le bonheur d'obtenir cette belle palme quae dicitur suavis ad gustum, umbrosa ad requiem, honorabilis ad triumphum, rendez en pour nous mille actions de grâces à la divine bonté et ne manquez pas d'envoyer au secours de nos pauvres néophytes qui vont de nouveau se trouver orphelins. Pour encourager nos chers confrères qui seront destinés à nous remplacer, nous avons l'honneur de leur annoncer que le premier ministre Ni actuellement grand persécuteur a fait faire trois grands sabres pour couper les têtes. Si quelque chose pouvait diminuer la joie que nous éprouvons à ce moment de départ, ce serait de quitter des fervents néophytes que nous avons eu le bonheur d'administrer pendant trois ans et qui nous aiment comme les Galates aimaient St Paul, mais nous allons à une trop grande fête pour qu'il soit permis de laisser entrer des sentiments de tristesse dans nos cœurs.

Nous avons l'honneur de recommander ces chers néophytes à votre ardente charité. Agrées nos humbles adieux etc. etc. Jacq.Hon. Chastan . Pierre Phil. Maubant . Corée 6 7bre 1839

Après avoir ainsi tout disposé et recevant par T'soi Pierre la 2de lettre de l'Evêque qui les invitait à se livrer, ayant appris que les satellites attendaient à environ dix lys de là, ils se pressèrent d'aller les rejoindre et étaient dans une très grande joie. Bientôt on arrive à la ville de Hong tsiou où on les enchaîne, les fit monter à cheval et on les conduisit droit à la Capitale où ils furent remis entre les mains de grand juge criminel et réunis à leur Evêque. Quelle joie pour ces cœurs généreux de se trouver ainsi ensemble dans les fers pour le Nom de J.C. Aussi n'avaient-ils, assure-t-on ni soucis ni inquiétude, mais conversaient ensemble avec la même aisance et gaieté que dans leurs anciennes réunions.— Le grand juge criminel déployant un appareil formidable traduisit à la barre les trois Européens et leur dit : Qui vous

a logés ? D'où est venu l'argent que vous avez ? Qui vous a envoyés ? Et qui vous a appelés ? Ils répondirent : Celui qui nous a logé c'est Tieng Paul : l'argent pour notre usage nous l'avons apporté avec nous : Nous avons été envoyés par le Souverain Pontife chef de l'Eglise et les Coréens nous ayant appelés pour secourir leurs âmes, nous sommes venus.. Ils reçoivent la bastonnade et pendant trois jours subirent divers interrogatoires et supplices dont les circonstances sont inconnues. Trois fois ils furent frappés de la planche à voleur pour leur faire dénoncer quelques Chrétiens et répondirent ne pouvoir nuire à ces braves gens.—Retournez maintenant dans votre patrie, leur dit-on — Nous ne voulons pas, répondirent-ils : Nous sommes venus pour le salut des âmes des Coréens et mourrons ici sans regrets — Remis à la prison ils étaient gardés jour et nuit : Bientôt transférés au Keum pou prison des dignitaires et des prisonniers de l'Etat, ils y subirent pendant trois jours des interrogatoires devant les grands ministres. On leur y confronta Tieng Paul, Niou Augustin et Tsio Charles et tous ensemble y subirent différentes tortures. Nous savons seulement que l'Evêque et les Prêtres y reçurent 70 coups de bâton, et pendant tous ces supplices, ils se montrèrent dignes de la haute détermination qu'ils avaient prise. Condamnés à mort, le jour de l'exécution fut fixé au 14 de la 8ème lune, tombant cette année le jour de la fête de l'Apôtre St Mathieu 21 7bre. Criminels au plus haut degré, ils devaient être mis à mort avec le grand appareil appelé Koun moun hio siou⁴⁸⁹, et le lieu du supplice n'est plus alors en dehors de la petite porte de l'Ouest, mais en un endroit plus éloigné non loin du fleuve et appelé Sai nam t'e. Toutes les formalités voulues en cette circonstance dûrent être observées à leur égard.

Arrivés à ce nouveau calvaire les dépouillant seulement des vêtements qui couvrent la partie supérieure du corps, ils eurent la tête tranchée et s'envolèrent vers le Ciel martyrs de leur charité pour leurs ouailles, martyrs pour le nom de Jésus leur divin maître.

Mgr Imbert était âgé de 43 ans, et les missionnaires avaient tous deux chacun 35 ans. Ainsi terminèrent glorieusement leur vie sur l'échafaud ces nobles athlètes de la foi. Mgr Imbert étant d'ailleurs le premier Evêque qui soit entré dans ce pays à la dernière extrémité de l'Orient, ne convenait-il pas que son noble chef tût ainsi déposé dans les fondements de ce nouvel édifice chrétien et que son sang devint comme le ciment qui consolidât cette Eglise naissante. Tous les Coréens avaient admiré pendant quelques années les vertus constantes de ces ministres de J.C. Leur assiduité à instruire les Chrétiens, leur infatigable courage au milieu des routes affreuses de ce pays, leur patience à écouter sans cesse les grands et les petits et leur fermeté au milieu de mille épreuves qui sont le pain quotidien des missionnaires dans ce royaume, leur ferveur, leur mortification et la pratique presque habituelle de différents jeûnes les frappa aussi vivement. Aussi sont-ils restés en vénération auprès de tous les Chrétiens sans distinction et leur mémoire ne peut s'effacer du cœur de leurs néophytes qui ont essayé de tracer en quelques lignes les travaux et vertus de leur pères dans la foi. Ce sont ces travaux et vertus, n'en doutons pas, qui leur ont mérité la grâce du martyr et Dieu a voulu les donner ainsi pour modèles et pour protecteurs aux fidèles comme aux pasteurs de l'Eglise Coréenne qui ne dégénérera pas de ses antécédants, nous en avons la confiance.

Les corps des Pasteurs restèrent d'abord exposés trois jours et furent ensevelis dans le sable de la grève. Il tardait aux Chrétiens de recueillir ces restes précieux, mais les satellites déguisés faisaient la garde de tous côtés. Quatre jours après leur martyre, trois Chrétiens s'étant mis aux aguets pour les retirer, l'un d'eux fut pris et force fut d'attendre quelque temps. Une vingtaine de jours après sept à huit Chrétiens décidés à braver la mort firent une nouvelle tentative et réussirent à recueillir les restes des trois martyrs, et après les avoir déposés dans un grand coffre, on les enterra sur la montagne No kou à une trentaine de lys de la capitale et

⁴⁸⁹ 군문효수 Gun-mun-hyo-su 軍門梟首

c'est là qu'ils sont encore aujourd'hui, les circonstances n'ayant pas permis de les transporter dans un lieu plus convenable.

Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 3 (Daveluy Volume 4 f. 429)

Dès le lendemain de l'exécution des trois Etrangers on se hâta de mettre à mort Tieng Paul⁴⁹⁰ la véritable colonne de la Chrétienté dont le dévouement et les efforts constants avaient tant contribué au bien de la Religion : et Niou Augustin⁴⁹¹ dont les voyages persévérants avaient donné des Pasteurs au troupeau. En allant au supplice Paul avait le visage gai et riant : Ils furent décapités ensemble le 22 19 de la 8ème lune 22 7bre en dehors de la petite porte de l'Ouest. Paul avait 45 ans et Augustin 49. La famille payenne d'Augustin fut en même temps mise hors la loi, plusieurs de ses parents dégradés, son frère aîné payen, sa femme et sa fille payenne et son jeune fils âgé d'environ 10 ans furent tous exilés dans les îles du sud et nous n'avons pu en savoir des nouvelles, seulement nous avons appris qu'en 1858 le fils de son frère aîné venait d'être réhabilité.

Quatre jours après eux eut encore lieu au même endroit une solennelle exécution. Neuf de nos intrépides confesseurs allaient en triomphe rejoindre leurs heureux devanciers. C'était d'abord l'immortel Tsio Charles⁴⁹². Apprenant que le jour de sa mort était fixé, il dit à un soldat de la prison : Je vais en bon lieu. Veuillez bien dire de ma part aux personnes de ma famille de ne pas manquer de m'y suivre et ce soldat d'un air fort triste alla leur rapporter ces paroles. Charles fut admirable jusqu'à la fin. Il avait enduré onze fois les terribles supplices de la question, et fut sans contredit un de ceux qui eut le corps le plus broyé. Tranquille et gai jusqu'au dernier moment il riait quand il dû partir et récitait des prières d'un air joyeux. Il fut décapité dans la 45ème année de son âge. Il était suivi de Nam Bastien⁴⁹³. Bastien de race noble avait vu son père exilé et mort presque de suite après en 1801, et lui-même ne put éviter le même sort. Peu instruit il pratiqua alors assez tièdement, mais relâché en 1832, il s'efforça de regagner le temps perdu. Sans craindre le danger il alla jusqu'à la ville de Ei tsiou pour chercher le P. Pacifique, et de retour avec lui il accepta avec f la charge de maître de maison et s'y adonnait avec ferveur à tous les exercices de la piété. En 1839 il s'était caché dans le district de Ni t'sien ; mais trahi par un mauvais Chrétien, il fut pris et conduit à la Capitale. Ferme et constant dans la confession de sa vie, il ne faillit pas sous les cruelles tortures des deux tribunaux des voleurs et des crimes, et même on lui fit l'honneur de passer par la prison Keum pou, où il fut encore battu et condamné à mort. Il fut assez peu de temps en prison et en montant sur le chariot pour aller au supplice, il dit à un valet d'aller dire à son épouse prisonnière : Nous étions convenus de mourir ensemble le même jour ; puisque cela ne se peut, du moins mourrons tous d'eux pour la même cause. Il fut décapité à l'âge de 60 ans.

Le 3ème fut Kim Ignace dit Sin mieng i⁴⁹⁴ petit fils de Kim Pie⁴⁹⁵ dont nous avons vu la mort en 1814 et père de Kim André⁴⁹⁶ Prêtre martyr en 1846.

D'une famille du peuple éprouvée par de fréquentes persécutions il vivait dans les montagnes et avait cédé son fils André à l'âge de 15 ans pour l'envoyer étudier dans les collèges des Missions : Il ne pouvait dès lors échapper aux perquisitions et fut pris à la 7ème

⁴⁹⁰ 정하상 Jeong Ha-sang 丁夏祥 (1795-1839) Paul. Saint.

⁴⁹¹ 유진길 Yu Jin-gil 劉進吉 (1791-1839) Augustin. Saint.

⁴⁹² 조신철 Jo Sin-cheol 趙信喆 (1796-1839) Charles. Saint.

⁴⁹³ 남이관 Nam I-gwan 南履灌 (1780-1839) Sebastien. Saint.

⁴⁹⁴ 김제준 Kim Je-jun 金濟俊 신명 Shinmyeong 信明 (1796-1839) Ignace. Saint.

⁴⁹⁵ 김진후 Kim Jin-ho 金震厚 (1739-1814) Pio. Bienheureux.

⁴⁹⁶ 김대건 Kim Dae-geon 金大建 (1821-1846) André. Saint.

lune par le traître Kim Ie Saing i conduit par le beau fils d'Ignace. Traité en criminel d'Etat il eut le malheur d'apostasier, mais on ne le relacha pas et il fut de même condamné. Excité par les Chrétiens il se repentit de sa faute, retracta son apostasie devant le ministre des cultes crimes et subit en conséquence d'horribles tortures au milieu desquelles il ne se démentit plus. Il fut décapité à l'âge de 44 ans.

La 4ème fut He Magdeleine⁴⁹⁷ mère de Ni Magdeleine⁴⁹⁸ de Pong t'sien dont on a vu les actes plus haut. Elle fut martyre à l'âge de 67 ans.

La 5ème fut Kim Julitte dite Kim Si⁴⁹⁹, fille du Palais. Ses parents étaient de la province et Chrétiens et étaient venus s'établir à la Capitale. Quand elle fut arrivée à l'âge de 17 ans on voulut la marier, mais désirant beaucoup garder la virginité, elle s'arracha les cheveux, en sorte que tout le cuir chevelu paraissait et on fut obligé de différer. Puis ses parents étant retournés en province, elle les quitta et se retira dans un palais où pendant dix ans elle ne peut pratiquer bien exactement. Elle en sortit enfin et vivait seule du travail de ses mains. D'un caractère grâve et peu ouvert, elle avait peu de communications avec les Chrétiens, mais tous admiraient sa vertu et on disait d'elle : Julitte est une femme qui, dut-elle mourir, ne ferait jamais rien de mal. Prise dans sa maison où elle attendait les ordres de la Providence, elle fut violemment torturée aux deux tribunaux et ne s'ébranla pas un seul instant. Elle répondait à ses juges : Devrais-je mourir sous les coups, je ne puis renier mon Dieu. Si je dénonçais quelqu'un vous le mettriez à mort ; si je vous livrais quelque livre, vous le brûleriez, comment pourrai-je jamais ouvrir la bouche. J'en serai quitte pour mourir. Elle obtint la couronne après deux mois de prison, à l'âge de 56 ans.

La 6ème fut Tsien Agathe⁵⁰⁰ dont nous avons admiré le courage et la constance lors de sa prise avec Pak Lucie. Outre les horribles supplices que nous avons rapportés plus haut, Agathe eut à supporter les terribles vexations de sa famille. Son frère était payen et ayant une petite place qui le mettait sur un certain ton parmi ses connaissances. Ne pouvant déterminer sa sœur à l'apostasie il désirait surtout qu'elle mourut dans la prison pour ne pas perdre sa place et être aussi moins déshonoré. Il fait donc préparer des nourritures empoisonnées et les envoie à sa sœur qui, sans se douter de rien les mangea : mais Dieu ne permit pas que son humble servante mourut d'une manière si commune. Elle rendit le poison et eut la vie sauve. N'ayant pas réussi de ce côté, son frère va près des commis et les geoliers et leur donne de tout l'argent pour obtenir à tout prix qu'elle périsse dans la prison ou sous les coups. Elle fut abimée sous les baton triangulaire et toutefois n'en mourut pas. C'est que ses chastes désirs demandaient à Dieu de porter sa tête sur l'échafaud. Cependant les choses trainaient en longueur et Agathe entend dire qu'il était question de la laisser dépérir et se consumer peu à peu dans la prison. C'est ma faute, disait-elle, Toute ma vie je n'ai fait que pécher et n'ai acquis aucun mérite. Cependant elle s'excite plus que jamais à une vive contrition et disait : Mourir ici c'est déjà un trop grand bienfait pour moi, mais tout est ordre de Dieu, et j'ose toujours espérer aller sur l'échafaud.— Dieu entendit la ferveur de sa prière, et les hommes eurent beau faire, après six mois de prison elle fut jointe à la troupe de ce jour et fut décapitée à l'âge de 53 ans.

La 7ème fut Pak Magdeleine⁵⁰¹ veuve. Ayant embrassé la Religion après son veuvage, elle vécut en chambre chez son oncle maternel et se fit remarquer par son une égalité d'âme à toute épreuve au milieu des embarras de la maison. Jamais elle ne laissait paraître la moindre

⁴⁹⁷ 허계임 Heo Gye-im 許季任 (1773-1839) Madeleine. Sainte.

⁴⁹⁸ 이영희 Yi Yeong-hee 李榮喜 (1809-1839) Madeleine. Sainte.

⁴⁹⁹ 김유리대 Kim Julite 金琉璃代 1784-1839 Juliette. Sainte.

⁵⁰⁰ 전경협 Jeon Gyeong-hyeop 全敬俠 (1790-1839) Agathe. Sainte.

⁵⁰¹ 박봉손 Park Bong-son 朴鳳孫 (1796-1839) Madeleine. Sainte.

gène et n'avait qu'une seule crainte à savoir : S'il n'y aurait pas quelque manquement à ses devoirs soit civils soit religieux. Elle prenait toujours le plus mauvais et le plus difficile laissant aux autres les fonctions les plus agréables et les meilleures choses, en sorte que sa charité et ses vertus étaient louées de tout le monde.

Pendant la persécution elle resta à la maison pour la garder et y fut prise, supporta généreusement les tortures, se montra toujours décidée à mourir pour Dieu et obtint cette grâce après sept mois de prison à l'âge de 44 ans.

La 8ème fut Hong Perpétue⁵⁰², veuve, mère de Pak Horang i. Mariée à un payen, elle pratiquait assez froidement, mais devenue veuve, elle renonça à son ménage, allait chez les Chrétiens et se faisait un plaisir de leur rendre les services les plus abjects et attira bientôt les regards par l'exercice continuel des œuvres de charité. Assidue à rendre service, infatigable auprès des malades, sa piété sortait vraiment du commun. Elle ne voulut rien faire pour se cacher à la persécution et attendant seulement l'exécution des dessins de Dieu, elle fut prise dans la maison où elle se trouvait et se conduisit parfaitement aux interrogatoires, et aux dans les supplices. Dans la prison elle dut supporter une épreuve plus sensible que la torture. Les satellites la dépouillèrent de ses vêtements et la suspendant ainsi toute nue lui firent mille railleries et injures grossières auxquelles furent jointes des coups violents. Elle y fut aussi atteinte de la peste trois ou quatre fois et à peine éprouvait-elle quelque mieux qu'elle allait selon sa coutume près des autres prisonniers pansant et essuyant leurs plaies, les débarrassant de la vermine et leur rendant tous les services les plus bas avec une joie et une aisance qui touchait tout le monde et la faisait considérer comme une Sœur bien-aimée. Au milieu de ces Stes pratiques après six mois de prison Dieu lui accorda la palme due à ses travaux ; Elle avait 36 ans.

Enfin le nombre de neuf se trouvait complété par notre Kim Colombe⁵⁰³ que personne n'a oubliée sans doute. Après avoir été remise à la prison, elle y fut attaquée plusieurs fois de la peste, et après avoir passé cinq mois au milieu de souffrances de toute espèce, elle reçut de son bien aimé la couronne du martyr jointe à celle de la Virginité à l'âge de 26 ans.

Ces neuf confesseurs se rendirent avec joie au lieu de l'exécution en dehors de la petite porte de l'Ouest et furent décapités le 19 de la 8ème lune 26 7bre 1839.

Quelle glorieuse réception n'aura pas été faite à ce bataillon serré par les chœurs des Anges et des Saints.

Pendant que le nom de Dieu était si fréquemment confessé sur l'échafaud, d'autres saintes âmes aussi confesseurs de la Foi allaient se rejoindre à eux : quoique d'une manière moins éclatante ; et ce ne sera pas sans admiration que l'on verra l'histoire des familles que nous allons signaler.

Ni Catherine vivait en province et quoique connaissant la Religion, ayant été mariée à un payen, elle ne pouvait guères s'instruire ni la pratiquer. Peu à peu elle parvint à toucher le cœur de son mari et put lui faire conférer le Baptême à l'heure de la mort. Devenue veuve et au milieu de parents payens qui prohibaient sévèrement tout exercice de la Religion, elle prit le parti de se retirer avec ses enfants dans la famille de sa mère pour pouvoir vâquer aux soins de leurs âmes. Sa fille ainée Tsio Magdeleine très docile aux instructions de sa mère était fort assidue à se faire instruire et bientôt remplie d'une ferveur et d'une piété remarquables à cet âge, elle brillait par un amour de Dieu et du prochain bien sincère et se levait tous les jours de grand matin pour vâquer librement à ses exercices et ne les omettait jamais. N'ayant rien d'ailleurs pour se sustenter, Magdeleine se livrait également avec activité au travail, et par le

⁵⁰² 홍금주 Hong Geum-ju 洪今珠 1804-1839 Perpétue. Sainte.

⁵⁰³ 김효임 Kim Hyo-im 金孝任 (1814-1839) Colombe. Sainte.

moyen de la couture et du tissage soutenait sa mère et son jeune frère. Arrivé à l'âge de 18 ans, on voulait la marier à un Chrétien. Magdeleine éprise des charmes de la virginité ne voulut pas y consentir et tout ce qu'on put lui dire sur les dangers de sa position ne put ébranler sa po détermination. Conseils et menaces tout échoua. Bientôt on ne put tenir contre les cris des payens et elle dut s'enfuir à la Capitale. Là elle se mit au service chez un Chrétien et ne regardant ni au service ni à l'insuffisance de ses forces, elle se mettait en quatre pour contenter ses maîtres et satisfaire en même temps sa dévotion : mais étant tombée malade de fatigue, elle se retira et se mettant en chambre chez un Chrétien continua à travailler diligemment au point qu'elle put envoyer quelques soulagements à sa mère. Puis étant parvenue à un certain âge et pensant que le danger de la part des payens serait passé, elle retourna à la maison de sa mère. Elle devint alors le modèle des Chrétiens par sa piété filiale d'une part et de l'autre par son application aux œuvres de Charité. Elle instruisait les ignorants, consolait les pauvres et surtout les malades, baptisait des enfants payens en danger de mort et se multipliait tellement qu'on a à peine à croire qu'une femme put suffire à tout ce qu'elle faisait. Toujours prête à se charger des choses pénibles et foulant aux pieds toutes les fausses idées du monde, elle savait parfaitement joindre l'exercice des vertus avec l'exactitude aux travaux de son état. Dieu voulait éprouver cette pieuse famille. En 1838 forcés par la persécution d'abandonner leur maison, ils vinrent à la Capitale dans le plus grand dénuement, et avec quelques secours que la charité leur offrit on les fit placer dans une même maison avec Tsio Barbe que la même détresse avait réduite à l'extrême. Cette Tsio Barbe était épouse d'un noble payen. Dieu qui avait prédestiné cette généreuse femme permit que sa vieille mère Chrétienne restée sans appui vint se retirer près de sa fille et bientôt elle l'instruisit de la Religion ainsi que ses deux jeunes filles Ni Magdeleine et Ni Marie. Toutes l'embrassèrent avec ardeur mais il fallait que tout se fit dans le plus grand secret à cause du mari qui était fort opposé à la Religion. On se figurerait difficilement la pauvreté où vivait cette famille. Mais aussi leur patience et résignation attiraient les regards du Seigneur.

Après la mort de la vieille mère on profita d'un moment où le mari était allé en province et s'échappant de la maison Tsio Barbe et ses deux filles allèrent recevoir le Baptême. Ni Magdeleine arrivée à l'âge nubile, son père voulait la marier à un payen, mais en outre qu'elle ne pouvait consentir à aller avec un payen, un violent désir la poussait à garder la virginité. Elle feignit donc une maladie et dit ne pouvoir se marier et on ne saurait croire toutes les peines et vexations qu'elle eut à cette occasion à supporter de la part de son père. Celui-ci ne cédant pas, Magdeleine se fit une coupure au doigt et écrivit à son propre père avec son propre sang, sans pouvoir se faire écouter.

Parvenue à l'âge de 27 ans et ne voyant plus aucun moyen d'éviter, elle demanda à l'Evêque de s'enfuir. Celui-ci ne le permit pas et lui dit qu'il fallait tenir ferme tout en restant à la maison : mais bientôt les choses étant à l'extrême Tsio Barbe et ses deux filles s'enfuirent de leur maison et vinrent chez des Chrétiens. A cette nouvelle Sa Grandeur ordonne d'abord de retourner chez elles, mais une femme et des jeunes personnes nobles ayant ainsi fui, retourner c'était aller à une mort presque certaine de la part du mari en fureur.

Voyant qu'il n'y avait plus aucun remède l'Evêque donna quelques secours et recommanda aux catéchistes d'arranger cette affaire. Elles furent placées dans quelque maison disponible et souffrirent beaucoup de la faim et du froid ; mais libres enfin de pratiquer leur Religion, qu'était-ce que ces souffrances ? C'est là que Ni Catherine et sa fille Tsio Magdeleine vinrent les rejoindre. Unies par le même dévouement et la même ardeur de servir Dieu, elles s'encourageaient mutuellement, ne pensaient qu'à orner leurs âmes des vertus et s'exhortaient à bien supporter la persécution et la mort même si Dieu les y appelait.

Un jour quelqu'un venant à dire : Si l'Evêque est pris livrons-nous nous mêmes : Tsio Magdeleine répondit de suite : S'il y a des raisons pour nous livrer, faisons-le pour suivre les pas de notre Seigneur Jésus et de notre Pasteur : mais bientôt elles n'en eurent pas la peine.

Les satellites vinrent tomber sur la maison et emmenèrent ces cinq personnes. Conduites au grand juge criminel, elles supportèrent toutes admirablement les coups et les tortures, et après trois mois, consumées des suites de leurs supplices auxquels vint se joindre la peste, Ni Catherine, veuve, âgée de 57 ans, sa fille Tsio Magdeleine, vierge, âgée de 33 ans et Tsio Barbe âgée de 57 ans moururent toutes les trois dans cette même prison, dans le cours de la 8ème lune et allèrent les premières recevoir la couronne. Restèrent les deux filles de Tsio Barbe. Ces pauvres enfants étaient réservées à de nouvelles épreuves. Elles souffrirent horriblement de la faim et de la soif et après cinq mois de prison furent transférées au tribunal des crimes où de nouvelles tortures sont en vain mises en jeu pour éprouver leur constance, et l'arrêt de mort porté contre elles. Ni Magdeleine âgée de 27 ans fut décapitée le 24 de la onzième lune après sept mois de captivité : et Ni Marie âgée de 22 ans eut le même honneur le 27 de la 12ème lune après huit mois de détention, toutes deux présentant au divin Epoux leur corps dans sa pureté virginale. Qu'il est beau de voir la Providence réunissant dans une même maison ces cinq ferventes chrétiennes éprouvées par le malheur, permettre ensuite aux ministres de Satan de jeter les mains sur elles, puis les soutenant jusqu'à la fin de sa grâce victorieuse pour la honte de cet ennemi des hommes et la gloire de sa Religion. Quoique d'un sexe et d'un âge bien faible cinq sont entrées dans l'arène et toutes les cinq ont obtenu la palme, joie et gloire sans mélange pour l'Eglise du Ciel et pour celle de la terre.

Transportons-nous un instant à Ouen Tsiou capitale de la province de Kang Ouen pour y être encore témoins des triomphes de la foi. Nous avons vu que dès la 1ère lune de cette année un payen ayant dénoncé la famille T'soi du village de Sie tsi, les satellites y avaient fait leur descente, et n'avaient pu saisir que peu de Chrétiens tous ayant réussi à prendre la fuite.

T'soi Jean appelé Iang pak i⁵⁰⁴ fut le seul qui se montra sans reproches. Sa famille était de Tarai kol au district de Hong tsiou et il était cousin au 7ème degré de T'soi François dont nous avons vu dernièrement la mort précieuse à la Capitale. Son grand père ayant été exilé en 1801, tous ses enfants avaient été s'établir près de lui au lieu de l'exil et c'est là que Jean naquit. Sous l'influence d'une éducation chrétienne son caractère devint doux et droit. Appliqué aux devoirs de la piété filiale et en harmonie parfaite avec ses frères et voisins on en fit prématurément l'éloge. Devenu grand et trouvant beaucoup d'obstacle à pratiquer dans ce lieu, il émigra avec sa famille dans les montagnes au village de Sie tsi où vivant très pauvrement tous songeaient surtout au soin de leur âme. Jean malgré son peu de ressources se livrait volontiers à faire l'aumône.

Il exhortait souvent les Chrétiens, fortifiait leur foi en leur parlant du bonheur de donner leur vie pour Dieu et lui-même désirait vivement obtenir le martyre. L'occasion s'en présenta à la 1ère lune 1839. Comme il passait pour un hercule, on avait envoyé pour le prendre des soldats armés de verges de fer, et il l'entourèrent en frappant sur lui de toutes parts ; mais Jean qui était loin d'avoir la pensée de résister fut pris sans efforts et conduit au tribunal de Ouen tsiou dont il dépendait. Le juge lui dit : Est-il vrai que tu suis la mauvaise doctrine ? Je ne connais pas de mauvaise doctrine, répondit-il, seulement je pratique la Religion Chrétienne. Il fut alors violemment battu pour le faire dénoncer le lieu de retraite de sa famille et de ses voisins, mais résolu à ne pas dire un mot, il est envoyé à la prison où la horde prétorienne vint le charger d'injures et de coups sans nombre au point qu'il était presque sans connaissance et ne pouvait plus remuer aucun de ses membres. Quelques jours après ses plaies étaient guéries et on le cite de nouveau. Le juge lui dit avec douceur : Si tu apostasies ta Religion, tu deviens un sujet fidèle à son roi et je te fais rendre tous tes biens : mais si tu ne le fais pas, tu vas subir de violents tourments. Jean répond : Quand vous me donneriez tout le district de Ouen tsiou, je ne puis renier mon Dieu.

⁵⁰⁴ 최해성 양복 Choe Hae-seong dit Yangbok 崔海成 1811-1839 Jean. Bienheureux.

(Cette belle réponse est devenue proverbiale dans cette ville et encore aujourd'hui les enfants payens l'emploient dans leurs discussions dans ce sens, que si la vérité a été confessée avec tant de force comment pourrions nous mentir pour des bagatelles.)

Sur ce le juge lui fait appliquer plus de 100 coups de bâton et le renvoie en prison. Le lundi de Pâques il est rappelé et on lui dit : Décidément tu désires donc mourir. La crainte de mourir et le désir de vivre est un sentiment commun à tous, mais comment pourrais-je refuser de mourir pour la justice ? Si tu meurs ainsi, où iras-tu ? J'irai au Ciel — Devrais-tu mourir tu ne devrais veu donc pas apostasier – et il le fait mettre aux tortures que Jean supporta gaiement, et son amour pour Dieu croissait sous les coups. En voyant la manière dont il supportait les supplices le juge disait : C'est vraiment un hercule. Renvoyé au cachot il fut ensuite conduit devant le Gouverneur. Là les supplices du bâton, de la planche, de l'écartement des os des bras et des jambes, tout est mis en œuvre pour lui faire dénoncer des Chrétiens, mais en vain. On lui demanda d'expliquer les vérités de la Religion et il le faisait avec joie, quand bientôt on recommence et redouble les tortures et son corps était réduit à un état affreux. Il ne pensait toutefois qu'à invoquer le secours de Jésus et de Marie. Deux jours après, reprise de la question. Il est battu toute la nuit, ses chairs sont en lambeaux : Ses os sortent de toutes parts et il n'avait plus la connaissance.

(Un jour il pria le géolier de lui enlever un instant la cangue pour faire la chasse aux punaises qui s'y étaient logées ; après quoi il leur dit de lui replacer – celui-ci l'engagea à rester quelque temps libre de ce fardeau— Non dit Jean, c'est l'ordre du mandarin que je la porte, et je veux la porter.)

Les bourreaux le traînent ainsi au dehors, lui enferment les pieds entre deux planches disposées à cet effet et le suspendent à la renverse pendant une demie journée. Un des valets en ayant enfin pitié alla le désuspendre et lui donna quelque nourriture, mais longtemps après seulement la connaissance lui revint et alors il ne cessait de remercier Dieu et Marie d'être venus le consoler et leur demandait de l'appeler de suite à eux. Il semble qu'il eut pendant ses longs tourments une apparition de Dieu et de la Ste Vierge. Cependant on ne peut l'assurer. Deux jours plus tard reconduit au tribunal des voleurs on lui lie fortement les bras derrière le dos et le suspend par là pendant une demie journée. On conçoit à peine qu'il ait conservé un souffle de vie. Mais les tigres de persécuteurs inventaient supplice sur supplice pour dévorer son âme, et infatigable dans leur haine, on le remet encore aux tortures deux jour plus tard et le juge ne pouvant rien obtenir ordonne de frapper à volonté pour presser sa mort. On le fit pendant environ une demie heure. Après quoi il est traîné à la prison. C'était un vrai cadavre déchiqueté. Il ne mourait pas toutefois et après lui avoir laissé reprendre des forces pendant une vingtaine de jours, on le reconduisit devant le tribunal et demande encore l'apostasie. Jean répond : Si Je ne veux maintenant conserver à mon corps une vie de quelques instants, mon âme po mourra pour toujours. Un sujet qui après avoir résolu de mourir pour son roi et la justice viendrait à se révolter, ne serait-il pas infidèle et rebelle ? Comment pourrais-je moi qui ai commencé à servir le grand Dieu du Ciel et de la terre le renier aujourd'hui par crainte des tourments. Le juge en fureur ordonne de redoubler les coups : Les deux os des jambes sont brisés et deux morceaux de deux à trois pouces chacun en tombent par terre. Le baton ne trouvait plus de place à s'appliquer sur le corps. Le dos était entr' ouvert et les viscères en sortaient au dehors. Jean conservait un air noble et calme : Il ne pensait qu'à la passion du Sauveur et à lui rendre amour pour p amour, vie pour vie. Vers cette époque il éprouva une tentation des plus violente et s'en trouvait tout agité et troublé. Heureusement une grâce toute spéciale lui fut accordée et vint peu après le conforter et consoler. Il put étouffer les cris de la nature et son cœur retrouva la paix et la joie. Une dernière torture lui fut encore imposée et il reçut sa condamnation à mort. Il dû toutefois en attendre l'exécution pendant environ deux mois. Le jour en étant arrivé il prit gaiement et mangea en entier le repas le repas préparé pour les condamnés. Quand il sortit pour aller aux supplices tous les geoliers étaient vivement

touchés et témoignaient leurs regrets, tant ses beaux exemples les avaient impressionnés. Le 29 de la 8ème lune 1839 après huit mois de prison il eut la tête tranchée et vola dans le sein des délices. Il avait alors 29 ans.

Nous n'avons pu rapporter qu'une bien faible partie des atroces tourments qu'eut à endurer cet invincible athlète de la foi, véritable héros du christianisme. Il est, sans contredit avec Pak Laurent et quelques autres, un de ceux qui ont supporté ce que la pensée pourrait à peine imaginer, et nous ne pouvons ne pas croire à un secours tout spécial de Dieu qui lui conserva la vie contre les règles de la nature pour faire en lui éclater sa gloire et enrichir son incomparable couronne. Il subit vingt et un interrogatoires et supporta dix huit fois en grand toutes les horreurs de la question. Tout se passant dans un lieu assez retiré des Chrétiens, il fut alors peu connu, mais Dieu qui a ses desseins partout permit que quelques Chrétiens trop lâches pour le suivre fussent presque constamment les témoins des combats de son serviteur, et sortis de ces cachots, ils ont fait connaître les merveilles du tout Puissant et révélé les ineffables victoires de cet immortel martyr.

La tante de paternelle de Jean, T'soi Brigitte⁵⁰⁵ (quelques uns disent Catherine) restait dans cette même prison. Cette excellente Chrétienne avait été mariée à un Chrétien nommé Iou qui fut exilé en 1801 pour avoir caché Hoang Alexandre. Elle suivit son mari au lieu de l'exil et le voyant sur le point de mourir sans pouvoir appeler aucun Chrétien pour le faire baptiser, par respect pour la loi de l'Eglise qui a porté empêchement de mariage pour l'affinité spirituelle, elle fit d'abord résolution de vivre toute sa vie en frère et sœur avec lui s'il revenait des portes de la mort. Après quoi elle lui conféra elle-même le Baptême. Son mari étant mort, et n'ayant par là aucun appui, elle revint près de son frère. On rapporte qu'à l'époque où les Chrétiens ne pouvaient se procurer de Calendrier, il lui arriva un jour de manger de la viande, puis ayant quelque doute si ce ne serait pas jour de Carême, elle alla aux informations et ayant reconnu que par le fait se devait être le temps du Carême ; elle prit dès lors la résolution de ne plus jamais manger de viande et y tint jusqu'à la fin de sa vie. Cette anecdote suffit pour nous montrer quelle exactitude elle désirait apporter à la pratique de la Religion.

En 1839 voulant voir encore une fois son neveu Jean prisonnier à Ouen tsiou, elle s'y rendit à la 8ème lune, pensant que comme dans ce pays les femmes passent partout à volonté, il lui serait facile d'arriver jusqu'à son neveu. Elle entre donc tout simplement à la préfecture pour se rendre à la prison : mais le juge l'ayant appercue demanda quelle était cette femme — Elle répond être la mère du prisonnier T'soi Jean et être venue pour le voir — Mais ne serais-tu pas aussi Chrétienne, reprend le juge — Oui sans doute je le suis — Dans ce cas, dit le juge, tu ne pourras voir ton fils ni t'en aller qu'après avoir apostasié — Devrais-je ne plus revoir mon fils dit alors Brigitte, devrais-je même mourir, je ne puis renier mon Dieu. Homme ou femme qui jamais pourrait renier le souverain maître ? — Cette femme est mauvaise, dit le juge, et il commande de la mettre aux tortures qu'elle supporte sans fléchir et on la fait déposer à la prison avec ordre de la laisser mourir d'inanition. Cet ordre fut assez mal exécuté et après quatre mois qu'elle passa dans les souffrances de ces cachots, le juge réitéra son ordre, ajoutant de lui apporter sous trois jours la nouvelle de sa mort. Cet espace de temps ne suffisant pas pour éteindre en elle tout souffle de vie, les geoliers allèrent à la prison pendant la nuit et lui pressant la cangue qu'elle portait au cou l'étranglèrent ainsi. C'était la nuit du 3 au 4 de la 11ème lune de cette même année Décembre 1839. Elle était âgée de 57 ans. C'est ainsi qu'elle obtint la palme des confesseurs et alla rejoindre celui qu'elle aimait véritablement comme son propre fils.

⁵⁰⁵ 최 비르지타 Choe Brigid 崔— (1783-1839). Bienheureuse.

(La mère du géolier dit à un Chrétien alors en prison à cette ville que Brigitte était certainement allée au Ciel, car quand on l'étrangla, il parut un rayon lumineux partant de son corps et s'élevant vers le ciel.)

Si nous nous reportons maintenant au centre des affaires et considérons la conduite du gouvernement, il semble qu'après la mort des Européens et des principaux chefs de la Chrétienté, le fort de la persécution eût dû être passé et que de nouvelles arrestations du moins n'eussent plus dû avoir lieu. Telle était son intention et bien des raisons nous portent à le croire, mais le traître Kim Ie Saing i voulut mettre la dernière main à son œuvre de destruction et pour faire valoir d'avantage son dévouement au roi et son amour du bien public, il osa bien émettre le fatal avis que pour empêcher la chrétienté de se relever et assurer le succès des mesures violentes dictées pendant quelques mois par une haute nécessité, il fallait absolument sacrifier tous les hommes de la mission capables d'agir, et que dès lors tous les autres Chrétiens devenus comme un troupeau sans pasteurs se dissiperaient d'eux mêmes peu à peu. Admirable conseil !

Et satan lui même n'eut pas mieux raisonné dans l'assemblée de ses bandes infernales. Mais ayant perdu entièrement la foi, il oubliait qu'il ne s'agitssait pas ici d'une chose humaine et que la Foi est plantée et soutenue par Dieu lui-même. Ses infâmes mesures furent adoptées et on ne réussit que trop bien à saisir tous les Chrétiens importants. La Religion toutefois s'est relevée et a grandie dans ce pays.

Non content de donner le conseil, sa rage le porta à se faire lui même l'exécuteur de ces mesures et ayant depuis longtemps jetté le masque il commença dès lors à se faire porter en chaise de côté et d'autres accompagné de satellites pour mieux découvrir sa proie et la saisir. Connaissant la plupart des chrétientés au moins dans un rayon assez vaste autour de la capitale, il pouvait rencontrer ceux qu'il cherchait dans ses tournées. Il surpassa les satellites en cruauté comme en raffinement d'impiété et d'immoralité. Quand il arrivait quelque par, les Chrétiens sachant qu'on ne faisait plus de saisies en masse, ne s'enfuyaient plus tous sur les montagnes. Il commençait souvent par les engager avec un rire sardonique à bien souffrir pour le nom de Dieu, ensuite il prenait les renseignements dont il avait besoin, et pour y mieux réussir faisait lier et battre quelques personnes du village, et souvent en faisait torturer plusieurs pour le seul plaisir de les voir souffrir et pour voir s'ils étaient solides Chrétiens, puis les relachait en disant : Un tel n'irait pas loin : Un tel pourrait bien aller jusqu'au martyr : Et il se moquait des plus lâches en leur faisant donner encore quelques coups. Il se faisait aussi amener quelques femmes parmi les jeûnes sous prétexte de les interroger, mais au fond pour en repaître ses yeux passionnés, les faisant dénuder dans la partie supérieure, les battait ou tracassait un peu, le tout pour satisfaire ses désirs fangeux et finissait souvent par tomber sur sa proie pour rassasier sa brutalité toute animale. Il circula ainsi pendant un certain temps et on vit bientôt un certain nombre de Chrétiens capables tomber sous la griffe du tigre.

(Ni Mathias⁵⁰⁶ dernier fils de Seng houn i renommé par sa littérature et sa science médicinale et qui avait servi les Prêtres quelques temps s'était réfugié dans la province de Kang Ouen au village de Mal ko kai⁵⁰⁷ district de T'sien t'sien. Il fut trahi par Kim Tsin Sie et pris le 17 de la 8ème lune puis conduit à la capitale.)

C'est ainsi que Kim Dominique, Ni Cosme, Tieng André et bien d'autres furent pris à cette époque. Quelques apostats relâchés furent aussi pris de nouveau, et il semble que le dernier mot de ce vil traître fut alors la loi du gouvernement : Tenez celui-ci : on peut lâcher celui-là s'il apostasie. La vie et la mort semblaient entre ses mains. Son André qui avait donné asile à l'Evêque, emmena de là toute sa famille presque aussitôt après le départ de Sa Grandeur

⁵⁰⁶ 이신규 Yi Shin-gyu 李身達 Mathias (1794-1868)

⁵⁰⁷ 말고개 Mal-gogae

et se cacha. Ne le trouvant pas on s'en prit on s'en prit à divers membres de sa famille qui furent torturés et perdirent beaucoup de biens, et André ne pouvant supporter la pensée qu'il était cause de tous ces maux finit par se livrer lui-même.

Les recherches étaient trop actives et trop bien dirigées par les traîtres pour que beaucoup de Chrétiens importants échappassent longtemps. Aussi vers la fin de la 9ème lune on parvint à mettre la main sur le catéchiste Pak Isien i.

Pak Augustin dit Isien i⁵⁰⁸ descendait d'une famille de la classe moyenne de la Capitale. D'un caractère humble, doux et affable, il se faisait remarquer par ses moyens et ses connaissances. Ayant perdu son père dès l'enfance il vécut dans une extrême pauvreté, résigné à sa position, donnant tous ses soins à sa mère, fidèle à tous ses devoirs de Chrétien, et s'exerçant sans cesse à l'amour de Dieu et du prochain. Assez instruit de la Religion il se faisait un devoir et un plaisir d'enseigner et exhorter les autres, engageait beaucoup de payens à se convertir, s'occupait à procurer le Baptême aux enfants de payens en danger de mort et autres bonnes œuvres de ce genre.

Il disait souvent en pensant à la croix de Jésus : Puisque Notre Seigneur Jésus m'a aimé, il est bien juste que je l'aime aussi ; Puisque Jésus a daigné souffrir et mourir pour moi, il est juste que moi aussi je meure souffrir et meure pour Jésus – et la pensée du martyr excitait souvent ses désirs. Dormant peu, il faisait de longues veilles en s'appliquant à la prière et à la lecture, instruisait continuellement les personnes de sa maison, les dirigeait et redressait leurs torts, mais avec une tendresse toute maternelle. Voyait-il une bonne action dans les autres, il la répandait et faisait connaître : s'apercevait-il au contraire de quelque vice ou défaut, il s'efforçait doucement de les faire revenir par des paroles affables. La peine dont il était touché de les voir dans cet état paraissait sur son visage et il trouvait dans sa charité des paroles si onctueuses que rarement les coupables ne se rendaient pas. Sa douceur était devenue comme proverbiale et les Chrétiens disaient en riant : Quand donc verrons-nous Augustin fâché ou en colère ? Ne reculant devant aucun travail ou difficulté, il prenait toujours pour lui les tâches épineuses, laissant aux autres ce qu'il y avait de facile, et quand on faisait des préparatifs pour recevoir des Prêtres, il se donnait mille peines, circulant jour et nuit par quelque temps que ce fut, pour contribuer selon ses forces à cette grande œuvre. Ceux-ci étant heureusement arrivés, il sa vertu et ses talents l'eurent bientôt fait remarquer et signaler d'ailleurs par la voix publique, on lui confia la charge de catéchiste de la Capitale et dès ce moment regardant comme peu de chose ce qu'il avait fait par le passé pour ses frères, il redoubla ses travaux pour leur être utile, et se prêtait à tout avec tant de joie que personne ne put lui refuser une estime et un amour sincères. Comment eut pu resté inconnu des ennemis de la Religion un homme aussi dévoué ? Aussi dès la 2de lune 1839, il fut recherché et dut se cacher. Malgré cela, il allait encore consoler et conforter les Chrétiens. Sans regarder au danger il allait voir ce qui se passait dans les prisons, communiquait avec les prisonniers et fit connaître beaucoup des détails de cette époque. Ayant ainsi passé près de huit mois, il fut enfin saisi avec sa femme. Cette vertueuse Chrétienne Ko Barbe⁵⁰⁹ était fille de Ko Koang sien i martyr en 1801 et témoigna dès son enfance son attachement à ses devoirs et à la Religion que son père avait scellée. Mariée à Pak Augustin leur maison devint le modèle des ménages Chrétiens et secondant de toutes ses forces son mari dans l'exercice des bonnes œuvres, elle s'appliquait de son côté à exciter les tièdes et à soulager les malades de son sexe. Son mari ayant été pris, elle songeait à se livrer elle-même. Elle n'en eut pas le temps, car dès le lendemain les satellites avaient la main sur elle. Les deux époux se rencontrant à la prison des voleurs remerciaient Dieu ensemble de ce bienfait, se félicitaient mutuellement et s'encourageaient à marcher d'un pas ferme dans cette nouvelle voie de souffrance. Le grand juge criminel leur fit subir ensemble les interrogatoires

⁵⁰⁸ 박종원 Park Jong-won 朴宗源 (1793-1840) Augustin. Saint.

⁵⁰⁹ 고순이 Go Sun-i 高順伊 (1798-1839) Barbe. Sainte.

et leur fermeté étant la même ils subirent aussi ensemble les supplices de la question. Ils y furent soumis à six séances consécutives, et le juge ayant poussé les tortures d'une manière atroce tous deux furent réduits à ne pouvoir plus se servir ni des bras ni des jambes, sans que leur air changeât ou que le calme les abandonnât et dix jours plus tard furent encore envoyés ensemble au tribunal des crimes. Là encore nouveaux supplices et même constance et ils furent ensemble condamnés à mort. Qu'il est beau de voir ces deux époux dont la bonne harmonie avait été si édifiante pendant leur vie, supporter encore ici les souffrances d'un cœur si unanime, et qu'ils mériteront bien d'être sous peu réunis dans la joie du Seigneur.

Ko Barbe disait dans la prison : Autrefois en entendant seulement parler du martyr je tremblais ; mais le St Esprit daignant environner de ses grâces une pécheresse telle que je suis, je n'ai plus aucune crainte et suis dans la joie. Je ne savais pas que ce fut chose si facile. Puis contente et tressillante de bonheur elle attendait avec impatience et comptait sur ses doigts le nombre de jours qui restaient encore.

Ils furent bientôt rejoints par Ni Jean autre catéchiste de la Capitale.

Ni Jean appelé Kieng t'sien i⁵¹⁰ était d'une famille noble de Tong San mite⁵¹¹ au district de Ni t'sien et avait sucé avec le lait la piété de ses parents, mais devenu orphelin dès l'âge de 5 ans, il fut placé comme fils adoptif et élevé chez une femme de la Capitale. Dès le jeune âge son obéissance et sa piété envers sa bienfaitrice se firent remarquer et il n'eût pu faire d'avantage même pour les auteurs de ses jours. Quoique désirant vivre dans le célibat, il céda par déférence aux vives instances de sa mère adoptive et vivait en harmonie exemplaire avec son épouse. Mais quand Dieu eut appelé à lui sa femme, et les deux petits enfants qu'il en avait eus, aucune instance ne put le déterminer à se remarier et il vécut désormais seul. Tout appliqué aux bonnes œuvres et jaloux de rendre service aux Chrétiens il accompagna plus d'un an Mr. Maubant dans les fatigues de l'administration, et quand éclata la persécution de 1839, sans considérer le danger il allait partout recueillir des aumônes pour les faire passer aux prisonniers, alla plusieurs fois aussi trouver l'Evêque ou les Prêtres en province pour les tenir au courant des événements et malgré que son nom fut très connu le danger de jour en jour plus pressant il ne put jamais se décider à ne pas circuler pour consoler et fortifier les Chrétiens dans la position critique où ils étaient et se cachait assez peu. Il venait de faire résolution avec plusieurs autres de recueillir les corps de tous les martyrs que l'on avait pu encore retirer et d'aller ensuite seulement se réfugier en province, quand au commencement de la 10ème lune, les satellites entrèrent brusquement dans la maison où il dormait. Interdit au premier moment, il se remit aussitôt en pensant : Dieu m'appelle par un bienfait spécial. Comment pourrais-je ne pas répondre à sa voix ? Il se présenta donc aux satellites et les pressant de partir, il est conduit à la prison des voleurs et le lendemain cité devant le grand juge criminel qui l'interroge sur toutes les affaires de la chrétienté ; et il répondit sans détour, tout étant connu et la plupart des Chrétiens déjà morts. Le juge lui dit : Toi qui es jeune et me parait bien né, ne te serait-il pas glorieux de te faire un nom dans les lettres ou dans les armes ? Pourquoi donc veux-tu en suivant une mauvaise doctrine enfreindre les ordres du roi et te faire livrer à la mort ? Maintenant encore si tu ne la suis plus, j'en référerai aux ministres et te sauverai la vie. Penses y bien : Pourquoi voudrais-tu absolument mourir sans motifs comme cette masse d'impies ? – Jean répond : Comment pourrais-je absolument vouloir la mort ? Mais pour obéir aux ordres de roi, il faudrait renier mon grand roi et père, Créateur de toutes choses. Or, devrais-je mourir, je ne le puis. Il y a longtemps que j'ai pensé à tout ce que vous voulez bien me dire. Veuillez bien ne plus m'interroger d'avantage. — On attend quelque temps : On lui donne du vin et emploie tous les moyens de persuasion. Tout est inutile et on le renvoie à la prison. Ce fut à l'appartement des voleurs. Les Chrétiens apostats y étaient pêle mèle

⁵¹⁰ 이문우 Yi Mun-woo 李文祐 dit 경천 Gyeong-cheon (1810-1840) Jean. Saint.

⁵¹¹ 동산밑 Dongsan-mit

confondus avec eux. Cette vue était affreuse et présentait l'idée de l'enfer. Jean tout contristé s'était assis sans savoir où porter les yeux et ses pensées quand tout à coup un mandarin le fait appeler et lui dit : Tes habillements ne sont pas trop mal : Tu as certainement quelque repaire : Dénonce tout. – Il le fait aussitôt battre de 20 coups du gros bâton et lui met le corps tout en sang. Jean ne dénonçant rien est renvoyé à la prison, mais dans un autre appartement. Là encore se trouvaient des Chrétiens soit apostâts soit disposés à tacher de se sauver la vie. Jean s'en trouve tout saisi par la pensée que ces gens là avaient eu une conduite bien supérieure à la sienne. Il soupirait et jettait son espoir en la miséricorde de Dieu quand il en fut de suite tiré pour aller au tribunal des crimes, et il ne savait comment remercier Dieu de ce bienfait. Son interrogatoire n'y eut rien d'extraordinaire. Il subit quelques supplices assez violents, mais voyant sa fermeté inaltérable il fut condamné à mort et remis à la prison pour attendre l'exécution. Il s'y retrouva en paix avec d'autres confesseurs.

Ce fut nous croyons vers cette époque que le 1er ministre Ni Tsi en i⁵¹² si grand ennemi de la Religion et si ardent persécuteur fut changé : mais selon le proverbe en ce pays en évitant un daim les Chrétiens rencontrèrent un tigre. Il fut en effet remplacé par Tsio Im ieng i⁵¹³, oncle de la reine Tsio, homme qui s'est rendu immortel par ses cruautés et sa haine de la Religion, qualités du reste presque héréditaire dans la famille, du moins en ces derniers temps et que l'on est étonné de rencontrer jusque dans le sexe en la personne de cette reine.

Il semble que ce fut à cette époque que l'on commença à se défaire des Chrétiens prisonniers par la strangulation. On se lassait de tant d'exécutions publiques, outre qu'elles occasionnaient au gouvernement des dépenses assez considérables. Toujours est-il que nous voyons désormais ce mode de supplice assez fréquemment employé.

Les premiers que nous rencontrons sont T'soi Philippe dit Hei teuk i fils de Tal sam i était d'une famille chrétienne de la capitale. Ayant perdu ses parents de bonne heure, il n'avait plus personne pour l'instruire et le diriger et mena bien des années une vie toute payenne, puis ensuite revenu à lui par les exhortations des Chrétiens, il ne cessa plus de remplir ses devoirs. Pris à la 3ème lune il ne put tenir à la seconde question et apostasia, mais de retour chez lui tourmenté par les remords de sa conscience et pressé par la grâce, il ne pouvait ni dormir ni manger et était insupportable à lui-même. Ayant dit un jour en conversation aux satellites qu'il rencontra qu'il était bien fâché de son apostasie, ils n'oublièrent pas ce mot et bientôt le firent saisir de nouveau. Le grand juge lui dit : Es-tu encore comme précédemment ? Il répond : Je regrette vivement mon apostasie passée. — Le juge : Après avoir apostasié par quelle idée voudrais-tu encore pratiquer ? — J'ai beau réfléchir : Cette doctrine est véritable, et dussé-je mourir je ne puis ne pas la suivre — Malgré cela il paraissait peu ferme et ne fut vraiment déterminé qu'après les exhortations que Tsio Charles lui adressa dans la prison. Il eut de violents tourments à supporter. Son corps fut mis dans un état affreux et surtout il fallut tout son courage pour tenir bon contre les tracasseries des satellites qui venaient souvent l'importuner et lui reprocher de vouloir encore se dire Chrétien après apostasie. En 12 séances, il reçut 290 coups de la planche à voleur sans parler des autres supplices : mais la grâce le soutenant, il ne fut plus ébranlé et mérita d'être étranglé dans la prison le 25 de la 9ème lune à l'âge de 33 ans. Il eut ce même jour pour compagnon de supplice Niou Pierre dit Tai t'siel i⁵¹⁴, fils aîné d'Augustin. La famille d'Augustin présentait un spectacle bien étonnant. Sa foi, sa ferveur et son dévouement étaient connus partout. Ses deux jeunes fils suivaient en tout les exemples de leur père, mais rien ne put déterminer sa femme et sa fille aînée à se mettre à la pratique de la Religion. Bien plus elles ne cessèrent de déclamer contre elle et allèrent jusqu'à

⁵¹² 이지연 Yi Ji-yeon 李止淵 (1777-1841)

⁵¹³ 조인영 Jo In-yeong 趙寅永 (1782-1850)

⁵¹⁴ 유대철 Yu Dae-cheol 劉大喆 (1826-1839) Pierre. Saint.

tourmenter ceux qui la pratiquaient. Telle était la position où se trouvait notre jeune Pierre. Fervent et fidèle à tous ses devoirs, il rencontrait sans cesse opposition de la part de sa mère et de sa sœur aînée et subissait fréquemment des persécutions domestiques. Pourquoi, disaient-elles, n'écoutes-tu pas tes parents et t'entêtes-tu à faire ce qu'ils te défendent ? — Puis on venait à le maltraiter violemment. Pierre n'avait que de généreuses paroles pour répondre et continuait à respecter sa mère, à lui prodiguer tous les soins d'un pieux enfant, et devant Dieu déplorait cet aveuglement. La persécution éclate : Il redouble de sa ferveur et excite son âme au désir du martyre. Les beaux exemples et la fermeté des confesseurs de la Foi enflamment son cœur d'amour et l'enthousiasme pour Dieu le poussant, il alla de lui-même se livrer entre les mains des mandarins. On employa mille moyens pour obtenir son apostasie. Aux menaces furent jointes les tortures, mais son corps tout déchiré et la vue de son sang coulant de toutes parts n'ébranlèrent pas ce jeune enfant.

Il était calme et semblait peu impressionné. Les geoliers lui firent subir aussi trois ou quatre fois des supplices en leur particulier et l'accablèrent d'injures. Lui répondait en expliquant les vérités de la Religion et les faisant voir clairement (1) Il exhortait et excitait aussi les autres Chrétiens prisonniers par des paroles vives et instantes et montrait en tout une maturité remarquable. Il subit quatorze interrogatoires et il semble que la vue de son petit corps délicat, au lieu de toucher le cœur des juges, les ait enflammés de fureur ; car outre les autres supplices il dût endurer plus de 600 coups de verges et 40 coups de la planche à voleurs. Tout était plaies dans son corps, ses nerfs étaient rompus ; les chairs tombaient par lambeaux et au milieu de tant de souffrances, son âme conservait le calme, son air était content et joyeux, son amour pour Dieu paraissait au dehors et sa contenance eut toujours quelque chose de grand et majestueux. Il semblait par moment se rire des supplices et défier la rage de ses bourreaux. Saisissant des lambeaux de chairs pendant sur son corps il les arrachait lui-même, comme si ce n'eut pas été son propre corps, et tous les juges frémissaient. Que les Anges du Ciel devaient contempler avec complaisance ce petit Ange de la terre à peine sorti de l'enfance et déjà buvant au calice amer de son Sauveur, pouvant à peine faire entendre un langage correct et déjà devenu un des grands confesseurs du nom de Dieu. Ce n'était plus un corps vivant, et la vie toute fois ne le quittait pas.

(Un satellite se servant de sa pipe de cuivre comme d'un emporte pièce la lui enfoncea dans la cuisse et enleva le morceau, seras-tu encore Xtien ; certainement, dit l'enfant, ce n'est pas cela qui m'en empêchera ; alors le satellite prenant un charbon ardent lui dit d'ouvrir la bouche ; tiens, dit Pierre en présentant la bouche toute grande ouverte et le satellite recula désespéré. Les autres Xtiens lui dirent : Tu crois peut-être avoir beaucoup souffert, mais cela n'est rien en comparaison des grands supplices. Je le sais bien, reprit Pierre, c'est un grain de riz comparé à une grande écuelle de riz. Plus tard lorsqu'après les supplices on le reportait sans connaissance et que les autres prisonniers s'empressaient de le faire revenir à lui, sa première parole fut : Ne vous donnez pas tant de peine, ce n'est pas cela qui me fera mourir.)

Ses juges honteux sans doute de faire paraître aux yeux du public ce petit être surprenant, et n'osant pas l'envoyer à l'échafaud, il fut étranglé dans la prison avec T'soi Philippe le 25 de la 9ème lune âgé seulement de 14 ans qui selon la manière de compter des Européens n'en feraient que treize. Il est un des martyrs les plus frappants de ce pays et en lisant ses actes notre pensée se reporte involontairement sur le glorieux martyr St Venant avec lequel il semble avoir plusieurs traits de ressemblance.

Mille fois gloire à Dieu qui a fait éclater les merveilles de sa grâce jusque dans cet âge tendre !

Fut encore étranglé vers cette époque

Ko Pierre dit Tsiop tsiung i, il vivait à la Capitale en bon Chrétien et fut pris par hasard à la 7ème lune dans la maison de la veuve Tsiou avec les servants des Prêtres. Ayant été relâché, il rencontra quelques jours plus tard les deux Prêtres menés captifs à la capitale. Il les suivit et fut pris. Mis à la question il ne se laissa pas ébranler. On lui demanda de boire de l'eau dégoûtante pour preuve de la confession de sa foi, il le fit avec joie et fut étranglé environ deux mois après sa prise.

Il est temps de reporter nos regards sur la province où la persécution moins générale, avait toutefois porté ses ravages assez loin.

Dans la province de T'siong t'sieng de nombreuses prises avaient eu lieu dans beaucoup de préfectures et les différents tribunaux criminels avaient procédé au jugement des Chrétiens malheureusement moins fidèles à leur Foi que leurs frères de la Capitale.

Un certain nombre ayant été élargis, le gouverneur de la province, alors Tsio Kei ien i fit appeler les autres à sa barre vers la 9ème lune pour porter enfin un jugement définitif. On vit alors de toutes les parties de la province des prisonniers dirigés vers le chef-lieu. Une soixantaine y furent réunis et il est bien triste de penser que la plupart avaient déjà essayé au prix de leur conscience de mettre leur vie en sûreté. Aussi la tristesse et la honte étaient-elles sur tous les fronts ; les cachots n'avaient rien que de hideux même aux yeux des Chrétiens. Six ou huit seulement avaient tenu ferme et semblaient déterminés à cueillir la palme. De ce nombre se trouvait un Chrétien noble accompagné de sa femme et de sa sœur, veuve. Le gouverneur n'ayant pas réussi à le gagner par menaces essaya de le prendre par les sentiments et ce que les tourments n'avaient pu obtenir il l'arrache au malheureux Chrétien. Qui ne tremblerait ? Ce n'est pas tout le gouverneur fait de suite appeler séparément sa femme et sa sœur et leur représente que le chef de maison ayant apostasié elles ne doivent plus faire de difficultés de se rendre aussi. D'abord elles n'ajoutent pas foi à ces paroles et demandent l'autorisation d'aller voir leur frère et mari. Elle est accordée : Il dit avoir laché une parole d'apostasie, et de retour près du gouverneur, ces deux femmes ont aussi la lacheté de trahir leur Dieu. Combien est donc puissante la force de l'exemple. Si cet homme eut tenu encore quelques temps instants tout porte à croire que les trois eussent remporté la couronne ; sa défection les précipite aussi dans l'abîme. Peu à peu les autres courbent aussi la tête et l'enfer triomphait.

Il restait pourtant encore un fidèle confesseur de J.C. inébranlable jusque là, mal tourné, maladif, boiteux et d'une intelligence plus que bornée. Chacun le méprisait et le tournait en ridicule. Il s'appelait Tien Pierre, natif de Iang tei au district de Mien t'sien il pratiquait assez froidement dans sa jeunesse, mais ayant grandi et émigré à Hoang mo sil parmi les Chrétiens, il se mit de tout cœur à la pratique de ses devoirs et secondé de la grâce il se fit bientôt remarquer au milieu de tous, ne craignant ni peines ni travail quand il s'agissait du service de Dieu.

Il s'était ainsi affermi dans la pratique des vertus quand éclata la persécution de 1839. Après s'être caché quelque temps, il voulait se livrer lui-même et on l'en dissuada à grand'peine. Son frère aîné ayant été sur les entrefaites trahi et saisi, il voulait aller de suite le rejoindre. On parvint encore à l'en empêcher et pendant qu'il retournait chez lui à contre cœur, il fut rencontré et arrêté par les satellites qui le conduisirent à la prison de hai mi où déjà son frère avait été consigné. Il est traduit devant le tribunal et sur son refus d'apostasier et de dénoncer les Chrétiens, malgré son état d'infirmité, on lui fait subir l'écartement des os, la puncture des batons et autres supplices. Entre autres on lui scia les jambes avec les cordes d'une manière si atroce que les chairs formaient des morceaux détachés, et aucune partie du corps ne resta intacte. Pierre ne se démentait pas et supportait tout d'une manière admirable. Les tortures furent répétées dans 4 ou 5 séances, et quoique pendant huit jours on ne lui donna

pas même un verre d'eau, il resta inébranlable au grand étonnement de tous qui ne s'attendaient pas à tant de fermeté de la part de cet infirme mi imbécille.

1839 2è cahier

Son frère aîné ne pouvant plus supporter les tortures, céda et retourna chez lui où il mourut peu de temps après. Cette défection n'ébranla pas la constance de Pierre. Il eut cependant une fois la faiblesse de dénoncer un chrétien, mais reprenant de suite son inébranlable détermination il refusa l'apostasie.

La persuasion n'eut pas plus de succès — Estropié que tu es, lui disait-on, pourquoi veux-tu encore t'exposer aux supplices ? Mais lui rétorquait l'argument : Estropié comme je suis à quoi bon retourner chez moi et qu'ai-je à faire dans ce monde ? Je désire livrer ma vie pour Dieu et dussé-je mourir sous les coups je ne puis le renier. Il avait donc été déposé à la prison de hai mi, puis fut transféré au tribunal du gouverneur. Il ne s'y laissa pas impressionner par la défection générale, et se montra aussi ferme que par le passé dans plusieurs interrogatoires où des témoins encore existants ont admiré sa foi et sa constance, et un ou deux jours après le dernier interrogatoire il mourut en prison de faim et des suites de ses blessures à l'âge de plus de trente ans et dans le courant de la 9ème lune. Quel beau spectacle ! lui pauvre estropié, être borné, fut le seul à confesser hardiment sa foi jusqu'à la fin. Heureuse stupidité qui sut si bien répondre à la grâce de Dieu ! Il y avait là des nobles, des lettrés, des Chrétiens capables. A quoi bon tous ces titres, toutes ces qualités ? C'est le pauvre estropié Tien Pierre qui les a tous devancés et condamnés. Les satellites furent si étonnés de son courage que plusieurs années après ils disaient encore dans leur grossier langage. Ce coquin là était fièrement entêté : et quand les mandarins voulaient à tout prix lui conserver la vie, il s'obstina à vouloir mourir.

Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 4 (Daveluy Volume 4 f. 457)

Suivons les faits dans la province de Tsien la où, comme nous l'avons vu, cinq martyrs avaient ouvert la carrière à la 4ème lune. Cette province si terriblement bouleversée en 1827 ne le fut pas autant cette fois : Cependant il y eut de nombreuses arrestations et pendant les 5, 6, 7 et 8ème lunes il n'y eut guères un moment de tranquillité. Les districts de Tsin san, Ko san, Keum san, Iong tam et Koang tsiou⁵¹⁵ furent surtout le théâtre des dévastations de la part des satellites, et la Capitale Tsien tsiou fut encore le centre où vinrent se réunir la plupart des prisonniers et où le nom de Dieu fut plus glorifié par le courage de quelques généreux confesseurs.

Les premières victimes immolées cet automne furent cinq Chrétiens d'abord apostats il est vrai, mais dont la rétractation paraît avoir été faite convenablement.

Sin Jean et son frère cadet Ignace descendaient d'une famille noble de An tong qui était venue s'établir au district de Ko san. Elle subit la persécution de 1827 et même Jean avait été envoyé en exil dont il revint cinq ans après. Il fut repris à la 5ème lune de 1839 et son frère Ignace à la 7ème. Après avoir courageusement supporté les tortures devant le juge criminel, tous deux eurent la faiblesse d'apostasier pendant la question vis à vis du gouverneur et ils furent réunis à la prison.

Nim Pierre descendant d'une famille de Nam p'o vivait chez des Chrétiens et commença à pratiquer lors de son mariage et dès lors fut très exact à ses devoirs. Il vivait au district de Tsin san quand éclata la persécution et fut pris le 6 de la 7ème lune. Conduit à la préfecture criminelle de Tsien tsiou il supporta vaillamment les supplices au premier

⁵¹⁵ Gosan, Geumsan, Yongdam et Gwangju

interrogatoire, mais au second devant le gouverneur il céda aux tortures, apostasia et fut remis à la prison.

Pak Paul dit T'sioun hoa était d'une famille du peuple du district de Tek san : l'ainé de neuf frères. Ils pratiquaient tous avec ardeur, mais trouvant trop d'obstacles à éviter les superstitions dans leur patrie, ils émigrèrent au loin dans le district de Sioun t'sien et se mirent dans une fabrique Chrétienne de poteries. Paul s'y fit remarquer par sa charité envers les nécessiteux, son dévouement envers ses parents et son assiduité à instruire toute sa famille. Chassé de là par la persécution de 1839, il se refugia dans une autre poterie au district de Ko san où bientôt à la 8ème lune, il fut pris avec son père et un de ses frères. En se rendant à Tsien tsiou il fit remarquer aux satellites que lui et son frère étant saisis on pouvait bien relacher le père et fit tant d'instance que ceux ci charmés de sa piété filiale mirent le son père en liberté.

Bientôt après une occasion favorable se présentant, son cade l'engagea à prendre la fuite, ce qu'il refusa disant qu'il fallait suivre l'ordre de la Providence. Cité devant le juge criminel il se montra résolu à tout et fut remis en prison chargé d'une lourde cangue. Traduit au tribunal du gouverneur il montra encore la même fermeté et subit des tortures très violentes et enfin ayant la raison toute troublée il lacha une parole d'apostasia et fut renvoyé à la prison.

Ni Augustin dit Tok sim i naquit au district de Hong tsiou et pour mieux observer sa religion avait émigré au district de Iong tam. Ferme dans les supplices vis à vis du juge criminel de Tsien tsiou, il ne put tenir contre la violence des tortures devant le gouverneur et apostat, il fut remis à la prison.

Ces cinq Chrétiens malgré l'apostasia que les souffrances leur avaient arrachée étaient loin d'avoir perdu la foi. Dans la prison ils regrettaient leur indigne faiblesse, s'encourageaient à réparer leur faute et priant Dieu instamment de leur pardonner, ils firent résolution de profiter de la première occasion pour rétracter publiquement leur apostasia. Un mandarin spécial ayant été délégué pour terminer les causes, ces cinq coupables lui furent présentés le même jour et tous se retractèrent, témoignant leurs regrets d'avoir si lâchement renié Dieu. Ce mandarin furieux de les voir revenir sur leurs pas commanda de les battre violemment de 60 coups de la planche à voleur. Il n'en fallait pas tant pour les faire mourir. Tous restèrent sur la place à l'exception de Nim Pierre que l'on rapporta à la prison où il expira de suite. Il avait seulement 27 ans.

Pak Paul était âgé de 43 ans, Ni Augustin de 46 ans, Sin Jean de 57 ans et son frère Ignace de 41 ans. Ainsi reparèrent-ils leur faute et scandale et nous osons bien espérer que Dieu agréa leur sacrifice. C'était le 12 de la 10ème lune dans la ville de Tsien tsiou.

A cette époque Song Jacques fit beaucoup d'honneur à la Religion par sa brillante confession, comme il avait édifié les Chrétiens par sa vie exemplaire.

Song Jacques dit In Ouen i vivait au district de Mok t'sien. Dès l'enfance docile aux instructions de ses parents, il se donnait tout entier aux exercices de la piété. Modèle des Chrétiens par son application à la prière et aux lectures pieuses, il devint bientôt leur soutien par son assiduité à instruire et exhorter les autres. Il ne faisait jamais rien qui put déplaire à ses parents ou être à charge à qui que ce soit : Aussi tous et les payens eux mêmes en parlaient avec éloges, et les missionnaires charmés de son dévouement joint à une intelligence ouverte ne pouvaient ne pas le chérir. Disant souvent que sans le martyre il était difficile de bien répondre aux bienfaits de Dieu et de sauver son âme, il désirait avoir l'occasion de souffrir pour Dieu. En 1839 le danger devenant pressant, son frère aîné Philippe l'engageait à chercher les moyens d'éviter. Il répondit : Notre Pasteur et tous les Chrétiens un peu capables étant pris, à quoi bon vivre dans un tel isolement ? Le meilleur parti est d'être aussi p martyr pour Dieu. Sur ces entrefaites ayant été dénoncé par quelques Chrétiens aux interrogatoires de Tsien tsiou, les satellites furent envoyés pour le prendre vers la fin de la 7ème lune et l'ayant rencontré en chemin ils le saisirent. Les prétoriens de sa propre ville lui étant fort attachés le consolèrent et

se chargeaient de le faire relacher pourvu qu'il dit un seul mot. Jacques répondit : Tout ce que vous me dites là par amitié m'est bien sensible, mais je sers le grand Dieu du ciel et mourir pour lui a été mon désir de toute la vie, comment pourrais-je essayer de me sauver la vie en le reniant ? Il fut donc conduit à Tsien tsiou. Il défendit vivement la Religion dans l'interrogatoire devant le juge criminel et y eut beaucoup à souffrir. Envoyé au tribunal du gouverneur, on lui fit mille questions délicates et il n'ouvrit pas la bouche pour répondre : Ce qui facha son juge et il le fit torturer extraordinairement. A la fin, il le fit suspendre en l'air et donna l'ordre de le battre en aveugle jusqu'à ce qu'il fit ses déclarations. Mais n'ayant rien obtenu, il entra en fureur et le remit entre les mains du juge criminel avec injonction de le torturer de dix en dix jours et Jacques endura ces tourments pendant deux mois. Son courage plus que commun et sa fermeté inébranlable devaient le faire aller sur l'échafaud : mais les formalités pour les autres condamnés ayant toutes été remplies et déjà envoyées au gouvernement, on ne voulut pas les recommencer de nouveau, et on mit fin à ses jours en l'étranglant dans la prison vers la fin de la 10ème lune. Il n'avait que 23 ans. C'est un des beaux confesseurs de la Foi dans cette partie méridionale du royaume, et nous ne doutons pas qu'il ait obtenu une bien belle couronne. Les Chrétiens de ces parages ne tarissent pas d'éloges sur sa foi vive et toutes ses vertus.

Nous trouvons encore parmi les confesseurs de cette province

Ni Pierre dit T'sioun hoa natif du district de Hong tsiou et fut alors saisi au district de Na tsiou où il demeura ferme dans les supplices et mourut dans cette prison à la 11ème lune à l'âge de 33 ans. Mais nous avons trop peu de renseignements sur ce tribunal isolé pour pouvoir en parler en détail.

Puis Pak Barbe, belle sœur de Ni Pierre native du district de T'sieng tsiou. Toujours adonnée à ses devoirs de chrétienne, d'épouse et de mère, elle vivait au district de Ko san en 1839, y fut prise et conduite à cette ville. Déployant une force au dessus de son sexe, et ne se laissant pas ébranler par la vue de trois jeunes enfants amenés avec elle, elle était sortie victorieuse des épreuves de la torture et attendait avec joie dans le cachot, le moment de confesser encore son Dieu, quand saisie de la peste, on la transporta dans une cabane de paille hors de la prison pour empêcher la contagion de se propager. Ainsi abandonnée avec ses petits enfants, ceux-ci s'amuserent à exciter le feu dans le vase où il était enfermé, et se communiquant à la paille de la cabane, elle fut incendiée et tous y périrent à la fois. Pak Barbe avait 28 ans : son fils aîné Ni Vincent 7 ans le 2d Ni André 4 ans et sa fille Marie était encore à la mamelle. Quoique victime de cet accident causé d'ailleurs par suite de son emprisonnement, sa courageuse confession si bien commencée ne doit-elle pas lui donner part aux mérites et à la gloire des confesseurs de la foi ?

Il est temps de faire connaître l'histoire de la famille de Hong Protais qui offrit tant de beaux exemples à cette époque. – Protais appelé Tsa ieng i était le troisième fils du noble Hong Nak min i dont nous avons vu les actes illustres en 1801.

A l'automne de cette année sanglante, son nom ayant été trouvé sur une liste de confrérie dans les papiers de célèbre Hoang Alexandre, Protais fut pris et quelqu'ait été alors sa conduite sur laquelle il ne nous reste aucun détail monument, mais que nous pouvons présumer n'avoir pas été très honorable, il fut envoyé en exil à la ville de Koang tsiou, province de Tsien la. Isolé de tous les Chrétiens, il passa quelques années sans pratiquer ; puis bientôt réveillé par un bienfait tout spécial de la grâce, il reprit tous ses exercices et sa ferveur ne fit qu'aller en augmentant jusqu'à la fin. Son épouse alla le rejoindre au lieu de l'exil et s'y établissant comme ne devant jamais en sortir, il s'appliqua assiduellement à bien régler sa maison et à instruire ses enfants d'une manière chrétienne. Exact à toutes ses prières et se livrant à la méditation, dans le vingt quatre heures, il ne donnait que quelques quarts d'heure au sommeil et au repos. S'il priait c'était toujours à genoux dans une posture modeste et devant le crucifix,

ne laissant jamais paraître aucun air de paresse et de nonchalance : et de là se forma une grosse tumeur à ses genoux : Il jeunait trois fois la semaine, s'excitait continuellement à la contrition au point de verser souvent des larmes et de pousser de longs gémissements. Adonné aussi aux œuvres de charité, quand il savait quelqu'un dans le besoin, il emportait secrètement quelque chose de la maison et allait lui même le soulager, sans vouloir que sa famille en sut rien, mais il fut surpris plus d'une fois par des payens et tout le monde le louait hautement. En l'année 1832, le gouvernement promulgua une amnistie à peu près générale pour tous les exilés. Le gouverneur en conséquence écrivit au mandarin de Koang tsiou pour le faire relâcher s'il était revenu à de meilleurs sentiments. Le mandarin fit donc venir Protais et lui demanda s'il s'est amendé. Je n'ai pas changé de sentiments, répond-il. Le mandarin stupéfait lui dit : Tu es exilé depuis plus de trente ans et maintenant arrivé à la vieillesse, combien ne te serait-il pas doux de retourner dans ta patrie ? Quelle parole me dis-tu donc là ? Pendant plusieurs jours il employa mille moyens de douceur et de menaces pour l'attirer, mais rien ne put changer la résolution ferme de Protais, et il pensait devoir être mis à mort par suite de cela, mais il n'en fut rien. Naturellement d'une constitution faible, il ne pouvait marcher 50 ou 60 lys sans être plusieurs jours hors d'état de sortir. Toutefois depuis l'entrée des Prêtres en Corée, soutenu et conforté par sa ferveur, chaque année il se rendait à la Capitale à plus de 700 lys, à pied et par quelque temps que ce fut, pour passer les fêtes de Pasques et recevoir les sacrements ; et malgré cela n'en devenait pas malade.

Pendant la persécution de 1839 non seulement il donna l'hospitalité en passant à beaucoup de Chrétiens fugitifs, mais consentit à garder chez lui quatre femmes qui ne savaient où se réfugier et les entretenait pendant longtemps. Apprenant le martyre de beaucoup de confesseurs son cœur en était excité et il désirait marcher sur leurs traces. Dieu lui accorda cette grâce. En effet le 14 de la 6ème lune les satellites de Tsien tsiou vinrent et saisirent toute sa famille ainsi que les personnes réfugiées chez lui, Kim Anastasie, Ni Anastasie, Ni Magdeleine et T'soi Barbe. Conduit d'abord au propre mandarin, on lui fait passer au cou une petite cangue et l'envoie accompagné des satellites à Tsien tsiou. Quand il sortit de la préfecture ; quelques centaines de gens de la ville de tout âge et de tout sexe le suivaient en disant : D'après ce que nous voyons ici les bonnes qualités elles mêmes ne servent de rien. — Puis les uns le retenaient : d'autres poussaient des cris de douleur. On eut cru voir la séparation d'un père d'avec ses enfants. Protais les consolait en disant que cette route était pour lui toute glorieuse. Il arriva le 18 à Tsien tsiou avec tous les autres de sa maison, et dès le soir même cité devant le juge criminel, il fait bonne contenance et refuse l'apostasie et les dénonciations qu'on lui demandait. Deux jour après il est traduit devant le gouverneur. Celui-ci entouré de ses quatre vingt sicaires lui fait les mêmes interrogations et sur refus de se rendre, on lui applique les supplices de la question auxquels il ne cède pas d'avantage. Plusieurs interrogatoires s'étant succédés sans succès, sa sentence fut signée à la 7ème lune et il revint à grand' peine à la prison au milieu des coups et des injures des valets qui ne ménageaient rien avec lui.

A peine y fut-il arrivé qu'il perdit connaissance et ne la recouvre que pour se consoler par la pensée de la passion de Notre Seigneur. Le 15 de la 9ème lune il est cité encore et on lui dit : Non seulement tu es perdu dans une secte sévèrement prohibée, mais encore tu as reçu chez toi des étrangers. Ne trouve donc pas mauvais qu'on te punisse du dernier supplice. — Il répond : Traitez moi selon la loi du royaume — et on lui applique la volée d'usage après les sentences, et il est déposé à la prison civile où il attendit avec résignation le moment du triomphe définitif.

Sim Barbe épouse de Hong Thomas fils aîné de Protais avait été prise avec lui. Née de parents nobles et élevée au district de In t'sien, elle remplissait tous ses devoirs avec fidélité ; mais d'une intelligence très bornée, tous ses efforts ne lui avaient pas permis d'acquérir une instruction ordinaire. Toutefois elle avait la foi bien ancrée dans le cœur, et l'on se demandait

comment avec si peu de connaissances, elle avait su déposer dans son cœur un amour de Dieu si véritable et si ardent. Appliquée à tous les devoirs de sa position, elle fit surtout paraître sa générosité et charité quand en 1839 elle dût traiter de nombreux Chrétiens allant et venant, et surtout par la bonté et la joie avec lesquelles elle entretint longtemps quatre femmes Chrétiennes réfugiées dans sa maison. Jamais on n'aperçut chez elle la moindre impatience, et son air ne dénotait pas qu'ils lui étaient à charge. Pris avec son beau père, elle ne changea pas de couleur et conserva tout son calme. Les interrogatoires la trouvèrent inébranlable, et on admira comment d'un sexe faible et d'une complexion délicate, elle put ne pas se laisser intimider par l'appareil terrible du tribunal du gouverneur joint aux horribles vociférations qui accompagnent tous les ordres qui y sont donnés. Elle supporta de nombreuses bastonnades et plusieurs fois les tortures de la question, toujours avec la même intrépidité. Son corps plein de plaies, les injures des satellites et geoliers, les affreuses souffrances d'un cachot hideux, rien ne fut capable de lui tirer une plainte. C'est qu'elle souffrait pour son Dieu. Généreuse jusqu'à la fin, elle signa sa sentence de mort avec son beau père à la 7ème et 9ème lune. Ayant avec elle un jeune fils de deux ans, dès son entrée dans la prison, elle le regarda d'un œil indifférent pour ne pas se laisser ébranler par la nature. Il fut toujours malade, et que son cœur de mère dût souvent être transpercé en le voyant dépérir de faim et de souffrances. Attaquée d'une violente diarrhée qui vint se joindre aux autres souffrances, elle maigrissait à vue d'œil et se prépara à la mort. Elle en souffrit violemment pendant plus de deux mois et Dieu ne permit pas qu'elle attendit l'exécution glorieuse de sa sentence. Consumée peu à peu, elle rendit saintement son âme à son Créateur le 6 de la 10ème lune de cette année à l'âge de 27 ans. Si elle ne reçut pas le glaive, n'est-elle pas également martyre du Dieu qu'elle a si généreusement confessé ? Par une disposition toute bienveillante de la Providence, son jeune fils Hong Pierre, mourut aussi ce même jour épuisé par les souffrances de la prison. Ne pouvons-nous pas le compter au nombre des S.S. Innocents comme victime de la cruauté des persécuteurs.

Sim Barbe et son fils obtinrent donc les premiers la palme, entre tous ceux qui furent pris dans sa maison. Mais suivons l'histoire de cette troupe si intéressante et si chère à Dieu. Avaient encore été prises avec eux Kim Anastasie et sa jeune fille Ni Anastasie.

Kim Anastasie née d'une famille du peuple au district de Tek san, pratiquait la Religion avec ferveur depuis son enfance. Mariée à Ni Paul de Sien sami, son heureux caractère la faisait aimer de tous et sa maison se faisait remarquer entre les Chrétiens. Assidue à tous les devoirs de son sexe, son attention se portait surtout sur l'instruction de ses enfants et son zèle s'étendait de plus à toutes les femmes du village qu'elle se plaisait à instruire et exhorter habituellement, de sorte que chacun recueillait des fruits précieux de son voisinage. Ne sachant où se réfugier à la persécution de 1839, elle alla se retirer chez Hong Protais au lieu de son exil et fut prise avec toute cette maison. Arrivée à Tsien tsiou, elle dût subir plusieurs interrogatoires devant le juge criminel, et aux menaces succédèrent les tortures : mais sa détermination ferme n'en fut pas ébranlée. Elle répondit toujours avec calme et dignité et refusa constamment de renier son Dieu, comme de dénoncer son mari à l'occasion duquel on lui fit souffrir des supplices peu communs. Sortie victorieuse de plusieurs interrogatoires à ce tribunal, elle fut conduite au gouverneur qui la traita d'une manière plus cruelle encore, sans pouvoir toutefois rien gagner sur cette âme forte unie à son Dieu par l'amour, et on finit par lui faire signer sa sentence avec la bastonnade d'étiquette. Remise à la prison les plaies très graves qu'elle avait reçues la faisait beaucoup souffrir. Elle n'en fut pas moins fidèle à tous ses exercices ; mais surtout ses pensées et ses soins se portaient sur sa jeune fille Anastasie. Cette pauvre enfant qui avait suivi sa mère chez Hong Protais tomba aussi alors entre les mains des cruels satellites que son âge tendre eut bien du arrêter, si un sentiment d'humanité leur fut resté, et partageait les horreurs du cachot avec les autres Chrétiens. Anastasie appelée Pong keum i était un petit ange d'une piété charmante. Douée de belles qualités du corps et de l'esprit, les bonnes instructions de sa pieuse mère avaient jetté de profondes racines dans son

cœur dès l'âge le plus tendre. Elle savait remplir ses devoirs et savait aussi aimer son Dieu, tellement que dès l'âge de sept ans, la piété, la modestie et la gravité paraissaient dans tout son extérieur et attiraient sur elle les regards et les louanges de tous ceux qui la voyaient. A dix ans ayant appris tout son catéchisme et les longues prières du matin et du soir, elle eut le bonheur de rencontrer le missionnaire, et ses dispositions l'ayant frappé, il fit un examen très spécial de son instruction et crut pouvoir lui permettre la communion. Pong Keum i qui avait répandu tant de larmes devant Dieu dans la crainte de ne pas être admise à ce banquet céleste but de tous ses désirs, fut dès lors au comble de ses vœux, et ses larmes excitées désormais par la joie et la reconnaissance furent plus abondantes que jamais. Ce fut un vrai jour de fête pour cette famille, et ses père et mère heureux du bonheur de leur enfant n'étaient pas moins émus juste récompense de leur généreux efforts. De si beaux commencements ne firent que se développer : et elle était dans toute la force de la ferveur, quand Dieu permit qu'elle passât par l'épreuve de la persécution. Le juge l'interrogea sur les Prêtres Européens lui demandant s'ils avaient été chez elle et où ils étaient maintenant. — Oui certainement ils sont venus chez moi, mais j'ignore où ils sont. Comment voulez-vous qu'une petite fille comme moi, soit au courant des affaires des Missionnaires ? Eh bien ! dit le juge, renie seulement Dieu et injurie le et je te sauverai la vie. Sinon ajouta-t-il d'un ton sévère et menaçant je te fais mettre à mort. — Elle répond : Avant l'âge de sept ans, n'ayant guères l'usage de raison, ne sachant pas lire et ne connaissant rien, je n'ai pu bien honorer Dieu ; mais depuis l'âge de sept ans que je le sers et l'honore, comment voulez-vous que je le renie aujourd'hui ? Combien plus ne puis-je l'injurier. Devrais-je mourir, je ne le puis. Les tigres n'osèrent pas cette fois mettre aux tortures ce petit corps délicat et on la renvoya à la prison. Sa bonne mère était surtout inquiète pour elle, et usant de pieux artifices et pour la conforter dans la résolution de mourir plutôt que d'apostasier, elle la stimulait continuellement. Pour toi, disait-elle, je suis bien sûre que tu apostasieras — La petite fille de se défendre et la mère de reprendre : Si on te fait souffrir la torture, tu céderas de suite : Tu n'es pas de taille à tenir ferme. — La jeune enfant de promettre fidélité et la mère de dire : Eh bien ! nous verrons : serais-tu bien capable de quelque chose ? Les petits Anges du paradis ne devaient-ils pas écouter avec complaisance ces pieux agacements de la mère et les élans d'amour de Dieu qu'ils faisaient naître dans le cœur de cette petite prisonnière ? C'était aussi un beau spectacle de voir les féroces satellites et les durs geoliers aux prises avec notre Anastasie dont le jeune âge et la modestie avaient amoli leurs cœurs. Ils la priaient la conjuraient de se conserver la vie par une parole. A ses pieds, pour ainsi dire, ils voulaient à toute force la sauver, et le moindre signe équivoque l'eut mise en dehors des poursuites. Elle ne le donna pas ce signe. Enfant prédestinée, elle savait repousser les tentations des ministres de satan, et restait froide à toutes leurs caresses. Plusieurs fois citée devant le juge, elle ne se laissa pas séduire non plus par ses douces paroles et ses appâts trompeurs, et celui-ci irrité finit par la faire mettre aux tortures. Ne pouvons-nous pas dire ici ce que St Ambroise disait de la glorieuse Ste Agnèse : Où y aura-t-il sur ce petit corps, un lieu pour appliquer les coups ? Mais si son corps peut à peine recevoir le fer, il pourra triompher du fer — Toujours inébranlable elle est condamnée à mort et signe sa sentence. Sa mère consumée par les suites de ses blessures jointes à la dyssenterie partit la première pour recevoir la couronne vers la 10ème lune à l'âge de 51 ans — Notre petite héroïne restée seule sous les griffes des tigres trouva sa force et sa consolation dans le sein du Dieu qu'elle aimait et qui ne lui fit pas défaut. Elle sut rester là même jusqu'au bout et ses juges vaincus n'osant présenter à la guillotine cette petite tête enfantine, commandèrent de l'étrangler dans la prison, ce qui fut fait la nuit même de la 10 ou 11ème lune de cette même année : et les anges conduisirent son âme au séjour de la joie et de la paix.

Anastasie est, croyons nous, la plus jeune de tous les martyrs qui ont reçu la mort directement dans ce royaume, car quoique plusieurs notices lui donnent 14 ans, elle n'en avait certainement pas plus de douze, étant née après la fuite de ses parents pendant la persécution

de 1827. Quelle gloire pour la Religion d'avoir d'intrépides défenseurs à cet âge et quelle gloire pour elle, assise aujourd'hui dans l'assemblée des saints couronnée de la double auréole du martyr et de la virginité ! Ainsi se dirigeaient un à un vers le ciel les différents membres de la troupe des héros saisis chez Hong Protais. Suivons encore les autres.

Ni Magdeleine était née de parents Chrétiens au district de Keum San. Mariée au frère de Kim François dit Sieng Sie, elle devint veuve avant l'âge de 20 ans, et restée sans enfants s'appliqua dès lors uniquement au soin de son âme et de ses beaux parents. Soutenue par son beau frère François elle se fit remarquer par son application aux œuvres de piété et remerciait Dieu fréquemment de l'avoir mise dans une position où la pratique de ses devoirs et le salut de son âme lui étaient faciles. Vivant dans la pauvreté, elle ne s'en exerçait pas moins à la pratique de la mortification et s'imposait des jeûnes ou abstinences volontaires ; puis poussée par la Charité s'efforçait de soulager tout le monde, et prenait soin d'instruire les ignorants, malgré toute l'ingratitude de cette fonction. Prise dans la maison de Protais, elle fit hardiment sa profession de foi et supporta les diverses tortures de la question sans faiblir, et renvoyée à la prison s'occupant peu de ses souffrances, prenait à tâche d'exhorter les Chrétiens prisonniers à demeurer fermes. Surtout, disait-elle, agissons franchement, et allons tous ensemble au Ciel : Qu'aucun n'y manque. Citée ensuite devant le gouverneur elle y montra la même fermeté, fut encore inébranlable dans les supplices et mérita d'être condamnée à mort, puis reentra en prison pour aller attendre le jour décisif.

T'soi Barbe était fille de T'soi Marcellien martyr de Nie tsiou en 1801. Une bonne éducation réforma son caractère peu discipliné et bientôt on admira sa patience dans la misère, sa charité envers Dieu et le prochain et son parfait accord avec tout le monde. Dévouée à tous, elle consolait les affligés, donnait secours aux nécessiteux et épuisait volontiers ses forces et ses ressources en faveur du prochain. Mariée au fils de Sin Pierre dit T'ai po, elle devint veuve peu après. Elle resta seule près de son beau père et ne témoigna jamais aucune peine ou tristesse au milieu des embarras que les hôtes multipliés suscitaient chaque jour. Prise avec son beau père en 1827, elle fut de suite relâchée sans apostasie et on ne sait pourquoi. Dès lors sans maison, elle vivait chez des parents ou amis, et malgré son état continuel de maladie et de langueur, elle alla souvent visiter son beau père pendant sa longue détention et s'efforçait d'y conforter les prisonniers — En 1839 elle fut prise chez Protais comme nous l'avons vu, subit près du juge criminel un premier interrogatoire et quelques légers supplices qu'elle endure avec calme. Conduite devant le gouverneur, il lui demanda qui elle est. Barbe répondit avec franchise et liberté : Je suis la fille de T'soi Marcellin décapité en 1801 et la belle fille de Sin Pierre décapité ce printemps dans cette ville. — S'il en est ainsi, tu t'es confessée, sans doute ? Vraiment oui — Dans ce cas, il faut que tu meures — Je m'y attends bien et il y a longtemps que je m'y prépare. Sans en dire d'avantage, elle fut condamnée et renvoyée en prison sans aucun supplice.

Tous ces généreux confesseurs pris dans une même maison, se retrouvaient en prison et s'encourageaient à persévérer. La Providence leur adjoignit un autre compagnon, O Jacques né d'une famille chrétienne noble au district de Eun tsiu. Marié depuis peu de temps, il vivait au district de Ko San, mais ayant été voir son frère aîné au village de Tsin san, il fut pris avec lui et plusieurs autres à la 7ème lune. Le juge criminel lui dit : Pour un enfant comme toi, dis seulement que tu ne le feras plus et on te relâchera aussitôt. Il répondit : Après avoir servi mon Dieu, comment pourrais-je le renier par crainte des supplices ? — Et le juge ne pouvant rien obtenir par insinuation, le fit mettre aux tortures, sans rien gagner d'avantage. Envoyé devant le gouverneur, son aîné ayant apostasié, on le tentait de toutes manières. Il ne s'en laissa pas ébranler et tint ferme jusque dans les supplices longs et très violents, ce qui lui valut la sentence de mort qu'il désirait sincèrement. Il partagea dans la prison les souffrances des autres confesseurs. On les laissa languir long temps, mais enfin toutes les formalités ayant été remplies, le jour du supplice fut fixé. Le terme arrivé Protais exhorta ses fils jusqu'alors peu

pratiquants et les émut par ses vives paroles, et comme ils versaient des larmes en le voyant partir, il leur dit : Ce n'est pas une chose dont on doive pleurer. — Il se rendit au lieu de l'exécution d'un air calme et serein. On remarquait aussi l'air content et joyeux de Ni Magdeleine.

Ainsi le 30 de la 11^{ème} lune, 4 Janvier 1840, ces quatre martyrs s'envolèrent vers le ciel : Protais avait 60 ans : O Jacques 19 : Ni Magdeleine 32 ans et T'soi Barbe cinquante et quelques années.

Les glorieux confesseurs pris dans la maison représentaient tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions. Protais leur chef, veuf noble viell et parvenu à la vieillesse ; Kim Anastasie et Sim Barbe dans l'état de mariage : Ni Magdeleine et T'soi Barbe dans l'état de viduité : Ni Anastasie vierge encore dans l'enfance et Hong Pierre âgé de deux ans que nous assimilons aux S.S. Innocents. Quelle belle réunion ! Quel heureux assemblage ! et que leur union d'ici-bas se consolida bien par la foi pour ne plus jamais se voir séparés.

C'est une des pages glorieuses de l'histoire de la province de Tsien là ; et c'est par cette exécution que se termina la persécution dans cette province

Avant de nous reporter à la Capitale pour y suivre le dénouement de la persécution, arrêtons-nous quelques instants en passant au district de Iang keun, berceau de notre Sainte Religion en Corée, dont nous n'avons guères eu l'occasion de nous occuper depuis 1801 et où nous rencontrons une épisode matière à notre édification. Les Chrétiens étaient assez peu nombreux dans ce district : Toutefois la haine des persécuteurs avait été les y chercher et nous regrettons vivement de voir que la noble famille qui répandit autrefois la Religion avec tant de zèle ait refusé de la sceller aujourd'hui de son sang. Dieu saura bien toutefois trouver là ses fidèles témoins, moins éclatants peut-être aux yeux des hommes, mais toujours dignes du choix de sa sagesse. A cette époque vivait à dix lys de cette ville Tsiang Pierre dit Sa koang i, descendant d'une famille honnête de la Capitale et établi non loin de la famille des Kouen de Han kam kai qui l'avait instruit de la Religion. Refroidi par les désastres de 1801 ; il était reste sans pratiquer jusqu'en 1828, quand à cette époque les exhortations de ses parents se joignant à l'impulsion de la grâce, il prit sa détermination tout de bon. Dès lors il fait sa profession de foi vis à vis des parents payens, brule ses tablettes, fait effacer son nom des registres du temple de Confucius, rompt avec le vin qu'il aimait passionnément et travaille sans relache à dompter son caractère dût et violent.

Fidèle désormais à tous ses devoirs, sa ferveur ne fit qu'augmenter et s'accrut encore par la réception des Sacrements lors de l'entrée des Prêtres. Son épouse s'appellait

Son Magdeleine, fille de Son Kieng ioun i catéchiste de la Capitale et martyr en 1801. Fervente Chrétienne dès la maison paternelle elle se trouva isolée de tous les Chrétiens quand mariée à Tsiang Pierre celui-ci abandonna ses pratiques religieuses, et jour et nuit elle se désolait de ne pouvoir satisfaire ses désirs de piété, priait Dieu de la secourir et d'ouvrir les yeux à son mari. Quelle ne fut pas sa joie quand enfin il revint à résipiscence ! Et il serait difficile d'exprimer son bonheur et l'ardeur qu'elle apporta dès lors à tous ses exercices. Les deux époux ayant été pris avec leurs deux fils à la 8^{ème} lune de 1839 furent conduit au mandarin de Iang keun. Il voulut obtenir leur apostasie et les fit mettre pour cela à de violents supplices. Pierre ne s'en ébranla pas un instant et Magdeleine un moment sur le point de faiblir reprit de suite une détermination ferme qui trompa l'attente du tyran. Ne pouvant rien en obtenir, on les menaça de torture et faire mourir sous leurs yeux leurs deux enfants. Et, en effet on commença à leur faire subir les supplices. Quoique leurs entrailles paternelles furent transpercées ils ne se rendirent pas et Pierre répondit : L'amour des enfants est naturel à l'homme et je suis désolé de les voir ainsi traiter : mais comment pourrais-je par amour pour eux renier mon Dieu ? Non, mille fois non, je ne le ferai pas. L'affaire ayant été portée au gouverneur, il ordonna de les presser ; et sur ce plus de dix fois ils furent mis tous deux aux

supplices de la question sans succès. Les deux fils avaient été relâchés après deux mois sur apostasie, et tous les jours les petits fils apportaient à manger à leurs parents restés à la prison. Bientôt le mandarin désespérant de vaincre nos deux confesseurs par les tourments, espérant en triompher par la faim, défendit de laisser venir ces enfants et aussi de donner aucune nourriture aux prisonniers, puis quelques jours après les cita de nouveau à son tribunal. Il avait perdu ses peines. La fermeté de nos deux nobles athlètes ne s'ébranlait pas sous l'horrible supplice de la faim.

(La plupart des Chrétiens revenus des prisons disent que les tortures sont la partie la plus douce des épreuves. L'infection et la vermine des cachots est moins supportable ; et le supplice de la faim et de la soif est, au dire de tous le plus cruel et celui qui fait tomber bien des Chrétiens fidèles d'abord sous les coups des bourreaux.)

Ils sont donc renvoyés en prison avec injonction de ne leur laisser prendre aucune nourriture et sous peu de temps consumés de la faim et des suites des supplices joints peut-être au bâton du geolier, ils rendirent leur âme à Dieu, Pierre le 13 de la 11ème lune, âgé de 53 ans (1) Martyre peu brillant peut-être aux yeux des hommes, mais plus méritoire et plus terrible que les autres, et que Dieu saura bien récompenser en conséquence.

Cependant le gouverneur avait entre ses mains à peu près tous les Chrétiens importants qu'il voulait saisir. Les arrestations avaient cessé et la fin de cette longue et sanglante tragédie sentait approcher. Depuis la dernière exécution publique du 19 de la 8ème lune, les affaires paraissaient moins pressantes et le pouvoir faisait préparer une instruction au peuple pour le détourner de la soi disant infâme doctrine dont on décimait les sectateurs depuis tant de mois. Elle parut enfin le 18 de la 10ème lune et fut répandue dans tout le royaume, soit en caractères chinois, soit en caractères coréens afin que tous, hommes et femmes, savants et ignorants, pussent recueillir les fruits de la sollicitude du gouvernement. La rédaction en avait été confiée à Tsio siou sam i de la classe du peuple ;

(Tsio Kieng iou surn. T'siou tsai : nom légal Siou Sam i, tsin sa, précepteur de Tsio In ieng i)

mais renommé par sa littérature, précepteur et ami du premier ministre Tsio In ieng i et partageant bien sa haine contre les Chrétiens. Nous l'avons sous les yeux et voudrions bien en présenter la traduction aux lecteurs, si elle était traduisible. C'est une production étrange dont nous avons essayé inutilement de nous faire donner le fil, tous ceux qui l'ont vue avouent n'y appercevoir eux-mêmes que des phrases et des tirades sans suite. On commence par y jeter en avant quelques sentences obscures des livres sacrés de Chine dont on ne voit pas la portée, puis après avoir recommandé la doctrine des lettrés que tout le monde doit suivre, on traite la Religion de vaine, fourbe, deshonnête et la signale comme méconnaissant les parents. On y donne comme base de notre Religion l'adoration du ciel et nous y fait dire que Jésus est devenu le Ciel. Nous omettons les injures que l'on n'épargne pas à ce divin Sauveur. Parlant du célibat et de la virginité on les dit contraires à l'ordre de la nature qui a fait les deux sexes l'un pour l'autre, et on ajoute que ceux qui ne gardent pas le célibat usent des femmes en commun. Les sacrements y sont appelés choses deshonnêtes, et le Ciel et l'enfer traités de niaiseries (1) Si on eut voulu parler de notre doctrine la chose était facile : Beaucoup de mandarins l'avaient entendue expliquer clairement, tous les livres de doctrine chrétienne étaient aussi entre les mains du gouvernement : mais alors on n'aurait plus pu accuser ; il eut fallu reconnaître la vérité ; et la haine se gardait bien de pareils procédés. Enfin, il est dit que le Roi comme père de son peuple à dû combattre l'erreur pour l'empêcher d'y tomber et mettre ses chefs à mort. Il attribue à ses fautes la cause de si grands malheurs et il engage tous ses sujets à pratiquer mieux que jamais la religion des lettrés. Telle est au fond cette pièce qui a été dénigrer notre Sainte Religion jusque sous le toit du pauvre peuple pour l'aveugler de plus en plus. Pour l'honneur du gouvernement il est à déplorer que des productions si informes paraissent sous

son nom. Il sait bien du reste que tout sera reçu sans critique et son but est en partie atteint, sauf à voir plus tard sa mauvaise foi et son impudence dévoilées.

Le jour même ou se publiait cet acte solennel une généreuse chrétienne qui par sa confession et sa vie avait défendu l'honneur de cette Religion calomniée lui rendait encore hommage par sa mort. C'est Niou Cécile⁵¹⁶, mère du martyr Tieng Paul, que le célèbre martyr de 1801 Tieng Augustin avait épousée en secondes noces. Instruite de la Religion par son mari, elle conserva toute sa vie ses pratiques religieuses.

Quand Augustin fut victime de la rage de nos ennemis, Cécile fut enfermée avec ses trois enfants et ne fut relâchée qu'après la ruine complète de tout ce qu'ils avaient. N'ayant plus alors aucun appui elle se retira à Ma tsai chez son beau frère qui loin de venir à son secours lui suscita mille persécutions domestiques, en sorte que sa vie fut une épreuve continuelle jointe à une pauvreté extraordinaire. L'ainée de ses jeunes filles mourut bientôt, ainsi que la femme et le fils de Tieng Charles⁵¹⁷ martyr et elle restait avec Paul et sa sœur Elisabeth. — Un jour elle eut un songe. Son mari Augustin la consolait et lui disait : J'ai bâti au Ciel une demeure de huit appartements. Déjà cinq sont remplis, les trois autres attendent. Supportez patiemment toutes les misères de la vie, et surtout ne manquez pas de venir nous rejoindre. La famille d'Augustin se composait en effet de huit personnes dont cinq déjà mortes à savoir : Augustin, son fils Charles (1) et enfin une jeune fille d'Augustin. Ce songe la frappa beaucoup et la conforta étonnamment : mais n'est-il pas plus frappant encore maintenant que nous avons vu les trois survivants mourir martyrs en 1839.

Paul pour réaliser ses grands projets dut vivre longues années séparé de sa mère ; ce qu'elle supportait difficilement et surtout quand ensuite il partait pour faire ses routes de Péking, son cœur était chaque fois déchiré. Elle croyait lui faire des adieux éternels et ne pouvait se tranquilliser qu'après son retour. Quand Paul fut près des Prêtres et de l'Evêque, sa mère l'y suivit, et trop âgée pour s'occuper des travaux de la maison, elle pria sans cesse et se livrait à la mortification. Quand la persécution de 1839 éclata, un de ses neveux vint l'engager à éviter le danger en se retirant chez lui. Elle répondit avoir toujours désiré le martyre et vouloir le partager avec son fils Paul.

Elle fut bientôt prise en effet le 9 de la 6ème lune. Liée de la corde rouge, elle fut traduite devant le grand juge criminel et malgré son grand âge mise à l'épreuve des supplices. Sa conduite et ses réponses furent jusqu'à la fin franches et dignes et dans un grand nombre d'interrogatoires reçut 230 coups de bâton, sans compter d'autres supplices. La loi ne permettant pas de décapiter les vieillards, elle languit dans la prison et consumée des suites des supplices, elle rendit le dernier soupir en prononçant les SS. noms de Jésus et Marie après cinq mois de prison, âgée de 79 ans, le 18 de la 10ème lune 1839.

Restait encore à la prison sa fille Elisabeth, femme vraiment forte, élevée à l'école de l'adversité. Emprisonnée dès le jeune âge, elle n'en sortit que pour aller subir les vexations de sa famille ruinée pour cause de Religion et dès lors acharnée à ne plus en laisser paraître aucune trace. Elle conserva sa foi et sa pratique au milieu de tant d'épreuves, et grandissant au milieu des souffrances, du froid et de la faim, elle s'appliqua à la couture et au tissage pour soutenir sa mère et son frère. Ses beaux exemples rallièrent à la Religion quelques uns de ses parents, mais bientôt obligée de quitter ce pays, elle dut émigrer à divers endroits et se consolait de sa pauvreté par la liberté où elle se trouvait d'y vaquer à ses exercices de piété. D'une modestie admirable, elle ne regardait jamais en face ses parents et résolut de consacrer à Dieu sa virginité. Elle eut à cette occasion une violente tentation à l'âge de 30 ans, et désespérant d'en sortir, elle penchait à se mettre dans la voie commune. Ces combats durèrent deux ans dans toute leur force. Elle attaqua la nature par des jeûnes et mortifications

⁵¹⁶ 유조이 Yu Jo-i dite 유소사 Yu So-sa 柳召史 (1761-1839). Cécile. Sainte.

⁵¹⁷ 정철상 Jeong Cheol-sang 丁哲祥 (? -1801). Charles. Bienheureux.

continuelles joints à une prière fervente et enfin elle retrouva le calme dans le corps et dans l'esprit. Heureuse de soulager le prochain on la vit souvent se priver du nécessaire pour subvenir à ses besoins, et se livrait avec joie à l'instruction des ignorants et ne négligeait rien pour exhorter ses connaissances et les préparer aux sacrements. Ayant suivi son frère au service des Prêtres et de l'Evêque elle remerciait Dieu de la mettre ainsi à la source des grâces et témoigna toujours une activité et un dévouement qui faisaient l'admiration de tous.

Quand s'éleva la persécution de 1839, elle était saisie de crainte et disait que le martyre était au dessus de ses forces. Toutefois elle s'efforça encore d'encourager et consoler les Chrétiens, et se préparait elle même à la mort. Prise avec toute la maison, on lui promit la vie si elle voulait apostasier ; mais la persuasion non plus que les supplices ne firent pas impression sur son cœur. Sept interrogatoires mêlés de violents supplices et de 320 coups du gros bâton furent supportés avec calme et d'un air ordinaire, et ne laissant au juge aucun espoir de succès, il l'envoya le 2 de la 10ème lune au tribunal des crimes. Là six interrogatoires accompagnés de supplices mirent le comble à ses longues épreuves et elle fut condamnée à mort. Remise à la prison elle s'occupait à prier et à servir les prisonniers, ne craignait pas d'avoir des rapports au dehors pour obtenir des secours et leur venir en aide et parvint à les faire soulager fréquemment. Elle avait pris si à tâche ses œuvres de charité qu'en partant pour l'exécution, ses dernières paroles aux Chrétiens, furent comme un testament de Charité. Surtout, dit-elle, priez bien pour les pauvres et les affligés - Après quoi, elle partit gaiement pour le supplice et fut décapitée à l'âge de 43 ans le 24 de la 11ème lune où nous le noterons. Sa mort complète le nombre de cinq martyrs dans cette famille bénie, son père et sa mère, ses deux frères Charles et Paul. Paul et Elisabeth avaient tous deux consacré leur virginité au Seigneur.

Dallet Volume 2 Livre 2 Chapitre 5 (Daveluy Volume 4 f. 479)

Les prisons de la Capitale ne se desemplissaient pas guères, et les défections n'étant pas aussi nombreuses que le gouvernement l'espérait du temps, on se détermina après trois mois à une exécution publique en dehors de la petite porte de l'Ouest. Sept des Chrétiens déjà condamnés à mort furent choisis et le jour fixé au 24 de la 11ème lune, 29 décembre 1839 :

Tous eussent désiré avoir la préférence, mais plusieurs devaient encore se purifier par les tribulations avant d'arriver au terme. Le chef de cette glorieuse troupe fut T'soi Pierre⁵¹⁸, frère cadet de T'soi Jean dit T'siang hien i⁵¹⁹ un de nos premiers martyrs de 1801.

T'soi Pierre appelé le t'sir i, descendait d'une famille de la classe moyenne de la Capitale, de race en race jusqu'en 1801 dans les charges spéciales à cette classe. Agé de 13 ans quand son frère fut martyrisé, il fut alors isolé des Chrétiens et sans pratiquer pendant quelques années, puis se remit en rapport avec eux, mais ne devient vraiment exact et fervent qu'en 1821 où la présence du cholera lui fit recevoir le baptême, et depuis lors ne se refroidit plus. D'un caractère affable et très humble, il voyait seulement le bien dans les autres et se mettait au dessous de tous, ce qui le fit généralement aimer et admirer. Pensant sans cesse à la tiédeur où il avait vécu passé tant d'années de sa vie, il en soupirait et disait : Quand je pense à ma vie passée, je ne vois que le martyre qui puisse, me faire sauver mon âme — et il excitait ce désir dans son cœur. Il avait été marié à Son Magdeleine⁵²⁰, elle aussi d'une famille ruinée par la persécution de 1801, et qui malgré ses désirs purs et candides n'avait pu bien pratiquer dans sa jeunesse, faute de pouvoir s'instruire ; mais un peu avant son mariage avec Pierre, elle s'était mise entièrement à la pratique de ses devoirs, s'excita ensuite mutuellement avec son

⁵¹⁸ 최창흠 Choe Chang-heup 崔昌洽 dit 여칠 Yeochil (1787-1839) Pierre. Saint.

⁵¹⁹ 최창현 Choe Chang-hyeon 崔昌顯 (1759-1801) Jean. Bienheureux.

⁵²⁰ 손소벽 Son So-byeok 孫小碧 (1801-1840) Madeleine. Sainte.

mari à avancer dans la vertu, fut baptisée aussi à l'époque du choléra et toujours fidèle aux vertus propres à son sexe et à son état, donna l'exemple d'une maison chrétienne et bien réglée. De onze enfants nés de leur mariage, neuf étaient morts baptisés et il leur restait l'aînée Barbe⁵²¹ et une petite fille de deux ans.

Barbe suivait bien les pieuses traces de ses parents, mais surtout depuis l'âge de 15 ans. Elle se fit remarquer par sa ferveur et son empressement à s'instruire. Quand il fut question de son mariage, elle fit part de ses désirs à ses père et mère. Veuillez, leur dit-elle, ne pas regarder à la condition plus ou moins élevée ou basse, aux richesses ou à la pauvreté. Je désire seulement être unie à un Chrétien fervent et bien instruit. D'après ses vœux ainsi nettement formulés, malgré que la condition et l'âge fussent en désaccord avec sa position, elle fut donnée à notre brave Tsio Charles, et n'eût qu'à remercier le Seigneur. Les deux époux n'ayant qu'une pensée, celle de s'exciter l'un l'autre à l'amour de Dieu, et à la pratique du bien ; et elle avait eu de lui un fils. Cette famille bénie fuyant la persécution en 1839 se trouvait toute réunie dans une seule maison, quand les satellites les surprirent à la 5ème lune, et tous furent conduits devant le grand juge criminel. Ils y subirent sept interrogatoires des plus violents, et les objets rapportés de Chine par Tsio Charles, qui avaient été saisis dans cette maison, leur firent appliquer des tortures peu communes. La courbure des os leur fut répétée nombre de fois. Pierre y fut battu de 150 coups de la planche à voleur.

Magdeleine et Barbe reçurent chacune 260 coups du gros baton : Et malgré différents autres supplices, leur fermeté ne se démentit pas. La vie n'est pas une chose qui m'appartienne, disait au juge Son Magdeleine ; et vous voulez que je vive. Je remercie le Dieu qui me l'a donnée. Non ; devrais-je mourir pour ce divin arbitre de la vie et de la mort, je ne puis le renier — Couverts de plaies affreuses, ils rendaient grâce à Dieu et Magdeleine disait encore dans sa prison : Si ce n'était le secours de Dieu, je ne pourrais même supporter un instant cette masse de puces et de poux. La force pour supporter les supplices vient uniquement de lui. Magdeleine et Barbe avaient chacune à la prison un jeune enfant. Sentant plusieurs fois leur cœur de mère trop impressionné et craignant que les cris de la nature ne devinssent un obstacle à leur fidélité, elles se séparèrent de leur nourrisson et l'envoyèrent chez des parents de la ville. Ils furent bientôt tous les trois transférés au tribunal des crimes et témoignèrent le même courage qu'auparavant dans les supplices.

Aucun moyen ne pouvait les faire changer, ils furent condamnés à mort et remis en prison. Pierre obtint le premier la palme. En allant au supplice, il dit au geolier : Vas dire à ma femme et à ma fille, qui sont dans la prison des femmes, de ne pas s'appitoyer sur mon sort, ce serait un sentiment trop naturel, mais bien de louer Dieu et de le remercier pour un si grand bienfait. Il fut décapité après sept mois de détention le 14 de la 11ème lune à l'âge de 53 ans. — Son Magdeleine le suivit sur l'échafaud après un mois à l'âge de 39 ans ; et leur fille Barbe âgée de 22 ans fut décapitée la dernière comme nous le marquerons en son lieu : et ces trois confesseurs réunis à T'soi Jean de 1801 et à T'soi Charles époux de Barbe nous donnent encore cinq martyrs pour ainsi dire dans la même maison.

T'soi Pierre fut suivi à l'échafaud par six généreuses chrétiennes. Ni Magdeleine⁵²² vierge, fille de Tsio Barbe dont nous avons vu les actes à la 8ème lune, Ko Barbe⁵²³ femme du catéchiste Pak Isien i dont la vie a été signalée plus haut et qui reçut le coup de la mort au milieu d'une joie toute céleste à l'âge de 42 ans ; Tieng Elisabeth⁵²⁴ vierge, sœur de Tieng

⁵²¹ 최영이 Choe Yeong-i 崔榮伊 (1818-1840) Barbe. Sainte.

⁵²² 이영덕 Yi Yeong-deok 李榮德 (1812-1839) Madeleine. Sainte.

⁵²³ 고순이 Go Sun-i 高順伊 (1798-1839) Barbe. Sainte.

⁵²⁴ 정정혜 Jeong Jeong-hye 丁情惠 (1797-1839) Elisabeth. Sainte.

Paul que nous admirions récemment ; auxquelles il faut joindre Hien Benoite⁵²⁵ veuve, Tsio Barbe et Han Magdeleine veuve, à la mémoire desquelles nous devons ici quelques détails.

Hien Benoite, sœur de Hien Charles servant de Mr Chastan, était d'une famille d'interprètes, fille de Hien kiei heum i⁵²⁶ martyre en 1801 : vivant avec son frère Charles et sa vieille mère, ils étaient dans une grande pauvreté, et la persécution les ayant fait souvent fuir soit à la Capitale, soit en province, il serait difficile de dire toutes les épreuves auxquelles ils furent alors en bute. Mariée à 17 ans au fils du glorieux martyr T'soi T'siang hien i, elle devint veuve après trois ans, et n'en ayant pas d'enfants retourna près de son frère où elle soutenait son existence par la couture, et malgré sa position pénible et trop gênée, toujours égale et tranquille, elle remerciait Dieu de l'avoir mise à même de travailler librement au salut de son âme. On admirait la parfaite concorde et le règlement de cette pieuse maison. Les prières méditations et lectures s'y faisaient à heures fixes : jamais de tiédeur ou nonchalance au service de Dieu. Benoite à qui son travail procurait quelques petites ressources ne s'en réservait jamais une sapèque, mais déposait le tout pour l'usage commun avec un désintéressement peu ordinaire.

Bientôt son zèle se porta jusque sur le prochain, instruisant les ignorants, exhortant les tièdes, confortant tous ceux qu'elle rencontrait et s'appliquant à donner le baptême aux enfants payens en danger de mort, elle ouvrit le ciel à un grand nombre. Toujours occupée des affaires de la Religion son habileté et ses beaux exemples la faisaient citer comme le modèle des Chrétiens. On admira aussi l'activité et la charité avec lesquelles elles réunissait les Chrétiens chez elle pour les préparer et leur faire recevoir les sacrements. En 1839 son nom ne pouvait rester inconnu ; aussi dû-elle se cacher dès le commencement ; mais à la 5ème lune, elle tomba entre les mains des satellites et elle eût à subir devant le juge criminel des interrogatoires d'autant plus violents que l'on voulait savoir d'elle, le lieu où était son frère Charles avec le Prêtre. Outre les huit séances de la question qu'elle dut supporter avec tous les supplices, les satellites la mirent plus de dix fois en leur particulier aux tortures pour en tirer quelques mots. Mais Benoite ferme et résignée ne lacha pas un seul môt et déjoua tous les efforts de leur haine. Transférée à la 8ème lune au tribunal des crimes, le ministre la fit mettre à des supplices tout particuliers, et son corps fut totalement mis hors d'état de service. Son calme et sa joie toute spirituelle n'en furent pas troublés, et la peste dont elle fut alors attaquée vint encore ajouter à des souffrances si horribles. Enfin on dut la condamner à mort avec les bastonnades d'usage — De sa prison elle écrivit à son frère Charles une lettre où ses beaux sentiments de piété se peignaient naturellement et édifia beaucoup tous ceux qui en prirent lecture. Malheureusement cette lettre ne s'est pas conservée. Elle était si tranquille que le jour de l'exécution, en attendant l'heure fixée, elle reposa d'un sommeil doux et paisible, puis partit avec joie et sans aucune crainte, comme si elle eut été à une réunion de plaisir. Elle avait passé sept mois à la prison et reçut le coup de sabre à l'âge de 46 ans.

Tsio Barbe⁵²⁷ épouse de Nam Bastien⁵²⁸ était de la noble famille de Tsio Justin⁵²⁹ dit Tong Siem i, pratiqua dès l'enfance et mariée à Bastien avant la persécution de 1801, elle vit alors ses beaux parents mourir victimes de la rage des ennemis du nom chrétien et son mari envoyé en exil. N'ayant plus aucun soutien, elle retourna dans sa propre famille en province et y passa dix ans au milieu de mille souffrances et sans pouvoir bien remplir ses devoirs ; après quoi remontant à la capitale, elle voulut réparer le temps mal employé et se livra avec

⁵²⁵ 현경련 Hyeon Gyeong-ryeon 玄敬連 (1794-1839) Benoîte. Sainte.

⁵²⁶ 현계흠 Hyeon Gye-heum 玄啓欽 (1763-1801) Flore. Bienheureux.

⁵²⁷ 조증이 Jo Jeung-i 趙曾伊 (1782-1839) Barbe. Sainte.

⁵²⁸ 남이관 Nam I-gwan 南履灌 (1780-1839) Sebastien. Saint.

⁵²⁹ 조동섬 Jo Dong-seom 趙東暹 (1738-1830) Justin.

ferveur à toutes les bonnes œuvres. Parente de Tieng Paul, elle s'efforça de de l'aider à réaliser ses projets et travaillait beaucoup pour subvenir aux frais de ses voyages. Puis son mari étant revenu de l'exil, elle se mit avec lui au service du Père Pacifique, et plus tard se mit au service de la Mission en préparant chez elle un oratoire pour les Chrétiens. Elle disait souvent : Si la persécution s'élève, nous ne pouvons éviter la mort. Il faut donc à tout prix nous préparer au martyre tout de bon, pour tacher de rendre gloire à Dieu et de sauver notre âme. — Ce n'étaient pas de vaines paroles. Sa ferveur et toute sa conduite répondaient à ses sentiments. Son mari était allé se cacher en province : Elle fut prise seule à la 6ème lune et fut mise à des tortures sans nombre, surtout pour la faire découvrir son mari : mais elle sut résister vaillamment à tout. Remise à la prison, les satellites la torturèrent eux mêmes plus de vingt fois dans le même but, et sans plus de succès, en sorte que son corps n'avait plus où recevoir les coups. Après cinq séances de la question, transférée au tribunal des crimes, elle subit trois interrogatoires sévères et fut enfin condamnée à mort. Quand elle fut arrivée au jour de l'exécution, toutes les chrétiennes de la prison se désolaient sur son départ : elle les consola et exhorta avec force, puis reposa d'un sommeil calme jusqu'à ce qu'on la réveilla pour partir, ce qu'elle fit d'un air libre et joyeux. Elle reçut le coup de la mort à l'âge de 58 ans.

Han Magdeleine⁵³⁰, veuve, la dernière des confesseurs de cette journée avait été mariée à la capitale au noble bachelier Kouen tsin sa renommé à cette époque dans les lettres. Ayant connu la Religion, il en fit part à son épouse, puis ayant été pris de maladie, il lui recommanda de bien la pratiquer et mourut baptisé à ses derniers moments. Magdeleine devenue veuve se retira dans la maison d'un chrétien pour vaquer au salut de son âme et y eut à endurer toutes les privations d'une grande pauvreté. Sa fille Kouen Agathe⁵³¹ avait fait les cérémonies du mariage, mais son mari trop pauvre n'avait pas encore pu vivre réuni avec elle et elle restait chez Tieng Paul parent de son mari. Doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit, Agathe désirait garder la virginité, et quand le Père Pacifique arriva, elle parvint à obtenir qu'il cassât le mariage, et elle resta au service du Prêtre. Malheureusement, elle n'eut la force de résister aux tentations et donna à la chrétienté des scandales dont les suites furent si graves et qui ne cessèrent qu'après l'arrivée de Mr Maubant qui la fit rentrer en elle même. Et dès lors constamment appliquée à ses devoirs, elle s'efforça de réparer les torts que sa conduite avait occasionnés, s'excitait sans cesse à la contrition et disait souvent vouloir être martyre pour expier ses fautes. — Agathe vivait ainsi avec sa mère quand vint se réunir à elle Ni Agathe⁵³² née de parents Chrétiens de la province, qui ayant été mariée sans le connaître à un eunuque, venait de faire casser son mariage par l'Evêque, et ne trouvant pas d'appui chez ses parents trop pauvres, venait pour essayer de soutenir son existence dans cette maison. Toutes les trois réunies se livraient avec ferveur aux exercices de la piété, quand les affaires de Kouen Agathe ayant été révélées, on mit les satellites à sa recherche et le 7 de la 6ème lune pendant la nuit elles furent prises toutes les trois avec une jeune esclave. Le mandarin ayant pris leurs noms avait fait déposer la mère à la prison et les trois autres dans un appartement sous caution. Le traître Kim Ie saing i alla les voir et par de belles paroles il s'efforça d'engager Kouen Agathe à fuir avec lui. Elle ne répondit que par des paroles graves et sévères. Les satellites épris de sa jeunesse et de la beauté de son visage en furent touchés et lui facilitèrent les moyens de s'évader, ce qu'elle fit.

Mais le gouvernement l'ayant appris, cassa le grand juge criminel et exila plusieurs des gardiens. Sa mère Magdeleine subit à cette occasion de violentes tortures. On se mit de nouveau à sa poursuite, et plusieurs Chrétiens furent saisis à cette occasion. Elle avait renvoyé la jeune esclave chez sa mère en province. Les satellites allèrent la saisir et par son moyen

⁵³⁰ 한영이 Han Yeong-i 韓榮伊 (1784-1839) Madeleine. Sainte.

⁵³¹ 권진이 Gwon Jin-i 權珍伊 (1819-1840) Agathe. Sainte.

⁵³² 이경이 Yi Gyeong-i 李璟伊 (1813-1840) Agathe. Sainte.

furent remis sur les traces d'Agathe qui finit par retomber entre leurs mains. Le grand juge criminel fit subir de forts supplices à Magdeleine et aux deux Agathe. Elles ne faiblirent pas, et furent envoyées au tribunal des crimes où de nouveaux interrogatoires et souffrances les attendaient. Constantes dans leurs premières résolutions, elles furent condamnées à mort. Han Magdeleine fut décapitée la première en ce jour, âgée de 56 ans, sa fille Kouen Agathe à l'âge de 21 ans, et Ni Agathe à l'âge de 27 ans le furent un mois plus tard, comme vous le noterons en son lieu.

Ainsi se termina l'exécution de ces sept martyrs le 24 de la 11ème lune, 29 Décembre 1839. Ils allèrent rejoindre leurs glorieux devanciers et faisaient un vide dans la prison. Toutefois le premier ministre Tsio In ieng i⁵³³ trouvait que les choses allaient trop lentement et voulant en finir avant le jour de l'an Coréen, et d'autre part n'osant pas faire des exécutions publiques coup sur coup, il donna des ordres pour qu'on étranglât nombre de prisonniers sans bruit dans leurs cachots. Ces exécutions secrètes furent alors très nombreuses et nous avons la douleur d'y voir des apostâts dont le retour à Dieu est bien loin d'être clairement prouvé et dont par conséquent nous n'avons point à nous occuper : mais heureusement aussi plusieurs furent de vrais confesseurs de la Foi et d'autres vraiment repentants firent une rétractation devant les juges et auront pu recevoir du Dieu de Miséricorde la couronne qu'il ne refusa pas au repentir de St Pierre.

De ce nombre semble avoir été Tsiioi Jacques qui d'abord apostât avait été relâché comme nous l'avons vu. Repris à la 9ème lune dans le but de pouvoir mettre la main sur son frère Philippe, il paraît qu'il se conduisit bien jusqu'à la fin et fut étranglé dans la prison à l'âge de 46 ans.

Notre intéressante vierge, Ni Agathe âgée de 17 ans, fille du martyr Ni Augustin que vous avons vu renvoyée du tribunal des crimes à la prison des voleurs par le ministre Tsio Pieng hien i, sous prétexte de son jeune âge fut admirable de patience et de fermeté jusqu'à la fin. Elle supporta long temps la faim et la soif, fut attaquée de la peste, et surtout son isolement entre les mains d'infâmes geoliers fut une épreuve digne des vétérans de la Religion. Le martyre de son père et de sa mère ne fit que l'encourager. Elle reçut outre d'autres supplices, plus de 300 coups de verges et 90 coups du gros bâton. Onze mois de prison purifièrent entièrement son âme toute innocente et elle fut étranglée le 5 de la 12ème lune.

Elle eut pour compagne de supplice Kim Thérèse veuve, fille de Kim André⁵³⁴ martyr à Tai kou en 1816. Mariée à Son Joseph dit Ien ouk i⁵³⁵, elle vit son mari mourir dans la prison de Haimi, confesseur de la foi, et continua dans sa viduité à donner les beaux exemples que l'on admirait dès son enfance. Elle jeûnait trois fois la semaine, malgré l'extrême pauvreté où elle vivait continuellement, et consentit avec une rare humilité à aller faire les fonctions d'esclave dans la maison du P. Pacifique. Elle faisait encore encore partie de la maison de l'Evêque, quand éclata la persécution de 1839, ne voulut pas la quitter au moment du danger et fut prise avec tous les autres. Ferme dans les supplices et au milieu des souffrances de toute espèce, elle reçut 280 coups de verge, sans parler des autres supplices de six interrogatoires, et après sept mois de prison, fut étranglée à l'âge de 44 ans.

Le lendemain 6 de la 12ème lune, Ni Magdeleine veuve, mère de Kim koan ho, finit aussi par le supplice de la strangulation une longue vie toute semée d'épreuves. Mariée à la capitale à l'âge de 17 ans, elle y fut instruite de la Religion et peu à peu engagea son mari et sa belle mère à la pratiquer, et était quelque peu écoutée. Dès lors elle engagea sa belle mère à rompre avec le culte des génies et à détruire tout ce qui servait à les honorer. Par hasard on y consentit et à l'instant Magdeleine avait tout mis en pièces. Cependant le mari battait à froid,

⁵³³ 조인영 Jo In-yeong 趙寅永 (1782-1850).

⁵³⁴ 김종한 Kim Jong-han 金宗漢 (?-1816) André. Bienheureux.

⁵³⁵ 손연옥 Son Yeon-Wook

et la belle mère craignant qu'il ne lui arrivât des malheurs pour avoir détruit ces objets superstitieux reprit ses anciennes pratiques, tourmenta sa belle fille pour l'y faire coopérer, et en peu de temps mari et belle mère ne faisaient plus que décrier la Religion et la prohiber sans pouvoir toutefois ébranler la foi de Magdeleine. Sa belle mère étant venue à mourir, les superstitions se firent sans discontinuer ; quelle position pour notre chrétienne ! quel martyre continuel ! et elle tenait bon. Le jour du second anniversaire, une multitude de parents réunis voulurent la forcer de se prosterner devant la tablette. Il pouvait y aller de sa vie : elle osa encore résister en face, et depuis cette époque les persécutions domestiques furent portées à leur comble : Plus moyen d'avoir un livre : Plus moyen de communiquer avec aucun chrétien, ni d'entendre un mot d'exhortation ou d'apprendre un mot de prières, quoique son désir devint de plus en plus ardent. Dieu ne l'abandonna pas dans la tribulation. Elle avait appris la première partie de la prière aux cinq plaies et désirait sans cesse apprendre la fin sans pouvoir se la procurer ; Un jour pendant la nuit, assise en soupirant, elle se disait : Si Jésus et Marie voulaient me faire voir cette prière, ce serait facile ; et ses ardents soupirs redoublaient. Tout à coup une voix claire partie du milieu des airs se fait entendre, et dit une phrase de cette prière. Magdeleine aussitôt n'ayant pas de doute que ses vœux ne fussent exaucés se prosterna en terre et récite cette phrase, puis continue le reste comme si elle l'eût su naturellement, et chaque jour depuis elle ne l'omettait pas. Par la suite ayant eu occasion de voir cette prière dans les livres, il se trouva qu'elle était parfaitement conforme à celle qu'elle récitait.

A la persécution de 1801, elle dût abandonner sa maison et son petit avoir, se retira en province et n'ayant plus aucune ressource, soutint sa vie par la couture et le tissage. Bientôt après devenue veuve, elle remplit ses devoirs avec d'autant plus de liberté ; mais ayant eu le malheur d'apostasier une fois dans une persécution, elle s'excita toujours depuis au repentir, retourna à la capitale et devint par sa ferveur et son zèle aux bonnes œuvres une chrétienne signalée parmi toutes les autres. Prise à la 5ème lune de 1839, elle fit résolution de réparer sa chute d'autrefois, subit avec courage sept interrogatoires où elle dût supporter deux fois la courbure des os et 230 coups de bâton. Inflexible désormais, tout son désir était de porter sa tête sur l'échafaud. Dieu ne le permit pas, et après huit mois de détention, elle fut étranglée à l'âge de 69 ans.

Nous voyons encore à cette époque Ham Cécile, Tso Paul et sa femme Ni Claire, Min Anne, Nam Thérèse et Son Thérèse, tous enfermés dans une même prison, apostats d'abord, et qui paraissent s'être retractés ; mais il y a si peu de détails sur cette prison séparée, que nous n'osons en parler avec assurance. Tous les 6 périrent par la strangulation.

Puis encore notre pauvre homme Tieng André deux fois dupe de sa simplicité et deux fois relâché tel quel. On le fit ressaisir et il témoigna une grande fermeté dans les supplices qui ne lui furent pas ménagés, malgré le grand service qu'il avait bonnement rendu au gouvernement. Abimé par les tortures et couvert de plaies, on lui assena encore 100 coups de la terrible planche à voleurs et finit par l'étrangler, après cinq mois de prison, le 19 de la 12ème lune. Il avait 33 ans.

Son André, recéleur de l'Evêque, après s'être livré lui-même fut conduit à la capitale et fut aussi torturé en règle. Tenté par l'espoir de la vie ; il apostasia, mais le ministre des crimes ayant été changé, tout espoir de vie disparut. Il se retracta donc et regretta son crime : Après avoir été battu en deux fois de 70 coups de la planche à voleurs, on lui passa au cou la corde fatale et il fut tué le 21 de la 11ème lune à l'âge de 41 ans. D'un excellent cœur, malheureusement il était riche et voulant trop arranger les choses à prix d'argent, il se fit trop peu scrupule de lacher plusieurs fois des paroles d'apostasie. Nous osons espérer toutefois que sa dernière rétractation lui aura fait trouver grâce devant Dieu.

Vers le 20 de cette même lune, les traîtres de concert avec les satellites, courant le pays pour essayer de prendre quelques lambeaux de terrain appartenant à la mission, mirent la main sur Min Etienne au district de In t'sien non loin de la Capitale.

Min Etienne dit keuk ka descendait d'une famille noble de ce district et fut converti avec son père et ses frères. D'un caractère doux, mais droit et ferme, il pratiquait franchement sa Religion. Devenu veuf à l'âge de 20 ans, il ne voulait pas se remarier, et passa seul quelques années : mais ensuite il s'unit de nouveau à une veuve, et quoique bien d'accord en ménage il était fâché d'avoir repris femme. Celle ci étant venue à mourir, Etienne voulut absolument vivre seul, allait de côté et d'autre chez les Chrétiens, les exhortait vivement, s'occupait de bonnes œuvres, prêchait les payens dont il convertit un grand nombre, et cependant subvenait à sa subsistance en copiant des livres de Religion. Bientôt ayant été nommé catéchiste, il redoubla ses soins envers les Chrétiens et par ses paroles comme par ses exemples fit un bien dont les effets furent très sensibles. Pendant la persécution de 1839, tantôt à la capitale, tantôt en province, il excitait partout les Chrétiens et se chargeait de beaucoup d'affaires pour la mission. Ayant été pris tout à la fin de la persécution, le grand juge criminel lui dit : Si tu veux ne plus suivre cette Religion, je te relâcherai – Quand à cela, reprit Etienne, je ne le puis — On le mit donc à de violents tourments, et on lui criait sans cesse : Apostasie et de suite tu es relâché. — Lui répondit aussi sans se lasser : Si vous me relâchez, non seulement je la suivrai encore, mais je la prêcherai aussi à d'autres. — Le juge entra en fureur, fit prendre la planche à voleurs et dit : C'est un être digne de mort : frappez à mort. A chaque coup le juge surveillait lui-même pour exciter les bourreaux et il alla jusqu'au nombre de 40, mais voyant bien qu'il ne viendrait pas à bout du patient, il l'envoya à la prison. L'arrivée d'Etienne y fit sensation. Malgré ses blessures, il se mit de suite à faire des reproches aux apostâts, à stimuler ceux qui voulaient conserver la vie, et ses efforts furent couronnés par la rétractation de plusieurs et la réexcitation de tous. Il ne s'inquiétait ni de geoliers ni de satellites, disait franchement aux Chrétiens ce qu'il avait à dire et semblait se jouer de la mort qu'il désirait souffrir pour son Dieu. Il fut mis de nouveau à la question le lendemain, mais c'était peine perdue. Peu de confesseurs furent aussi libres et déterminés que lui : aussi on s'en défit aussitôt ; et après cinq ou six jours de prison pendant lesquels il gagna quelques âmes au repentir et fit grand honneur à notre Sainte cause, il fut étranglé le 26 de la 12ème lune à l'âge de 53 ans. Athlète intrépide, généreux confesseur, il est resté en vénération parmi ceux qui l'ont vu et connu. Parmi les apostâts qu'il ramena à Dieu, nous citerons Kim Dominique et Nie Cosme.

Kim Dominique appelé Tsiel piek i était du district de Sin t'siang. Orphelin de bonne heure, un Chrétien charmé de son bon caractère l'instruisit et le convertit pour en faire son gendre ; et devenu ferme dans la foi, il convertit bientôt nombre de ses parents et connaissances. Heureux de rendre service il travailla souvent pour le bien de la Mission. Mais surtout pendant la persécution de 1839, il employa toutes ses forces pour préparer avec Son André une retraite à l'Evêque, alla le chercher par mer en bateau, alla aussi plusieurs fois près des Prêtres et les amena près de Sa Grandeur. Toutes ses affaires ayant été dévoilées par les traîtres, il fut pris, conduit à la Capitale. Mis aux tortures, il s'était bien conduit ; mais entrevoyant l'espoir de se sauver la vie, il eut le malheur d'apostasier.

Déjà à demi relâché, il fut remis en prison, se retracta sur les exhortations de Min Etienne, après quoi battu pendant trois jours consécutifs de 180 coups de la planche à voleurs, il fut étranglé.

Nie Cosme dit Sa reng i né d'une famille du district de Teksan fut instruit par sa mère de la Religion, et malgré toute l'opposition que son père y mettait, il continua à la pratiquer assidûment au milieu de beaucoup d'épreuves. Après la mort de celui-ci, il émigra dans la province de Kang ouen où toute sa fortune se consuma à peu près : et revenant dans son pays natal, il amena nombre de ses parents à la Religion. De là ayant émigré à Liong t'son, il fut trompé par le traître Kim Ie saing i et conduit à la Capitale, apostasia et fut relâché. Mais

bientôt repris à la 8ème lune encore par les menées du traître, il témoigna son regret d'avoir apostasié, supporta bien les supplices et fut étranglé avec Kim Dominique un des derniers jours de la 12ème lune.

Cependant les derniers jours de l'année approchaient : on voulait en finir avec les Chrétiens et presque tous avaient été expédiés par la strangulation, mais il fallait terminer la persécution d'une manière éclatante, et on décréta de faire encore deux exécutions publiques coup sur coup.

La première procura la palme à sept Chrétiens. Nous voyons à leur tête le catéchiste Pak Augustin dit Isien i⁵³⁶, dont nous avons donné la notion plus haut. Il fut décapité à l'âge de 48 ans.

(Cette exécution et la suivante eussent dû avoir lieu en dehors de la petite porte de l'ouest, mais les marchands demandèrent qu'on la fit ailleurs pour ne pas gêner le commerce de ces derniers jours, et elle fut faite au lieu nommé Tang ko kai ou bien Sai nam t'e.)

Il était accompagné de Hong Pierre⁵³⁷ que nous devons faire connaître ainsi que son frère Paul⁵³⁸. Ces deux frères Hong étaient d'une famille très distinguée, petits fils de Hong Nak min i martyr en 1801, et neveux de Hong Protais décapité à Tsien tsiou un mois auparavant. Leur père après les désastres de 1801, avait été s'établir à Ie sa ol, district de Liei san, dans la plaine du Nai p'o, et ayant reçu la Religion comme patrimoine de famille, tous deux s'y adonnaient entièrement et leurs vertus étaient citées de tous côtés. Plus tard nommés catéchistes, leur ferveur s'en accrût encore par les soins assidus qu'ils donnaient aux Chrétiens ; instructions, exhortations, soins des malades et toutes sortes de bonnes œuvres se partageaient leur temps et les missionnaires frappés de leur aptitude et dévouement leur confièrent plusieurs fois des affaires très importantes.

Ils donnèrent quelque fois temps asile au Prêtre pendant la persécution de 1839, et persuadés qu'ils ne pourraient échapper, ils se préparaient de tout cœur au martyre. En effet, leur nom était trop connu pour que le traître ne les mit pas au nombre des Chrétiens importants.

A la 8ème lune, ils furent pris et conduits à la capitale au grand juge criminel. La question fut des plus violentes, mais les deux frères la supportèrent en vrais descendants de martyrs et furent transférés au tribunal des crimes. Le ministre des crimes était alors un de leurs parents. Il dut renvoyer la cause à son second, et dit de tout faire pour obtenir leur apostasie et par là éviter la mort. D'après ses ordres on connaît quelques lles tortures ont été infligées à nos deux frères, et ce qui ne fut pas moins pénible, tous les employés de la prison, pour s'en faire un mérite auprès du ministre, mirent en œuvre tourments et vexations pour les ébranler. Tout fut inutile, on les condamna donc à mort, et Hong Pierre l'ainé, fut décapité avec Pak Augustin. Il était âgé de 42 ans.

Ils étaient suivis de cinq chrétiennes : Kouen Agathe⁵³⁹ et Ni Agathe⁵⁴⁰ veuve dont on a vu les actes au 24 de la 11ème lune, au martyre de Han Magdeleine⁵⁴¹ : Son Magdeleine⁵⁴² femme de T'soi Pierre dont la vie se trouve avec celle de son mari au même endroit : Ni

⁵³⁶ 박종원 Park Jong-won 朴宗源 dit 이선 Iseon (1793-1840) Augustin. Saint.

⁵³⁷ 홍병주 Hong Byeong-ju 洪秉周 (1798-1840) Pierre. Saint.

⁵³⁸ 홍영주 Hong Yeong-ju 洪永周 (1801-1840) Paul. Saint.

⁵³⁹ 권진이 Gwon Jin-i 權珍伊 1819-1840 Agathe. Sainte.

⁵⁴⁰ 이경이 Yi Gyeong-i 李璟伊 (1813-1840) Agathe. Sainte.

⁵⁴¹ 한영이 Han Yeong-i 韓榮伊 (1784-1839) Madeleine. Sainte.

⁵⁴² 손소벽 Son So-byeok 孫小碧 (1801-1840) Madeleine. Sainte.

Marie⁵⁴³ vierge, fille de Tsio Barbe que nous avons fait connaître à la 8ème lune en parlant de sa mère, et enfin Ni Marie⁵⁴⁴ femme du généreux confesseur T'soi François sur laquelle nous avons donné quelques détails lors de la sa prise à la 7ème lune. Après avoir renvoyé tous ses enfants dont la séparation lui déchirait si fort le cœur, elle tint ferme jusqu'à la fin, et après six mois de prison se rendit gaiement au lieu du supplice ; et nous osons espérer que sa chute déplorable aura été lavée par cette effusion de son sang. Elle mourut âgée de 39 ans.

Cette grande exécution eut lieu le 27 de la 12ème lune, 31 janvier 1840, et dès le lendemain 28, eut lieu au même lieu nommé Tang ko kai⁵⁴⁵ la cloture solennelle des terribles boucheries de cette année. Trois Chrétiens seulement y furent immolés, mais tous les trois victimes de choix et bien chers à la mémoire de leurs frères dans ce pays. D'abord Hong Paul⁵⁴⁶ frère du martyr précédent, remis sans doute à cause de la loi de ce pays qui fait éviter de mettre ensemble sur le même échafaud deux frères ou le père et le fils. Il reçut le coup de sabre à l'âge de 39 ans.

(La famille Hong a donné comme nous l'avons vu de nombreux martyrs à l'Eglise. Hong Luc, son fils Protais, ses petits fils Pierre⁵⁴⁷ et Paul, Sim Barbe belle fille de Protais, et son fils Hong Pierre âgé de 2 ans)

Puis le vaillant catéchiste Ni Jean dit Kieng t'sien i dont les actes sont à la 9ème lune. Il périt âgé de 31 ans : Enfin T'soi Barbe⁵⁴⁸ femme du brave Tsio Charles⁵⁴⁹, que vous avons fait connaître en même temps que son père T'soi Pierre⁵⁵⁰ au 24 de la 11ème lune. Et par là se termina cette succession pour ainsi dire journalière d'holocaustes offerts à la gloire du grand Dieu en union avec le sacrifice réparateur du Dieu rédempteur immolé sur le Calvaire.

L'un des derniers jours de cette année, la grâce divine fit encore éclater sa miséricorde sans bornes en la personne de He Paul dit He im i⁵⁵¹ soldat de la division To kam à la Capitale. Il était fervent Chrétien. Pris pendant cette persécution, après avoir courageusement confessé son Dieu sous de violentes tortures, il eut la faiblesse d'apostasier : mais bientôt repentant de son crime, il alla faire sa rétractation devant le juge. Les geoliers lui dirent : Te rétracter de bouche n'est pas suffisant. Nous ne croirons que te parles franchement qu'après que tu auras mangé une pâte d'excréments et d'urine. — Et ils indiquèrent comment il devait la faire. Le pieux pénitent s'empressa de la faire, en mange une écuelle et allait continuer si on ne lui eut dit que c'était suffisant. Après quoi ils lui présentèrent un crucifix en disant : Il faut te prosterner devant pour preuve que tu ne renonces plus à Dieu.

Paul s'y prosterna de suite avec joie. Il fut remis à la prison des voleurs où il resta quelques mois, y fut encore battu de 130 coups de la planche à voleurs et mourut sous les coups ou de suite après à l'âge de 45 ans. Sa pénitence suivie du martyr fut une grande joie pour toute la Chrétienté qui loua plus que jamais la miséricorde infinie de Dieu. On peut dès ce moment considérée comme terminée la seconde persécution générale de la Corée.

⁵⁴³ 이인덕 Yi In-deok 李仁德 (1818-1840) Marie. Sainte.

⁵⁴⁴ 이성례 Yi Seong-rye 李聖禮 (1801-1840) Marie. Bienheureuse.

⁵⁴⁵ 당고개 Danggogae

⁵⁴⁶ 홍영주 Hong Yeong-ju 洪永周 (1801-1840) Paul. Saint.

⁵⁴⁷ 홍병주 Hong Byeong-ju 洪秉周 (1798-1840) Pierre. Saint.

⁵⁴⁸ 최영이 Choe Yeong-i 崔榮伊 1818-1840. Barbe. Sainte.

⁵⁴⁹ 조신철 Jo Shin-cheol 趙信喆 (1796-1839) Charles. Saint.

⁵⁵⁰ 최창흠 Choe Chang-heup 崔昌洽 (1787-1839) Pierre. Saint.

⁵⁵¹ 허임 Heo Im Paul

Il restait bien quelques Chrétiens dans les prisons de la Capitale ou des provinces ; mais c'était peu de choses, et peu à peu les uns furent envoyés en exil, les autres laissés prisonniers indéfiniment. Les exilés furent d'ailleurs cette fois en très petit nombre.

L'année kei hai 1839 est sans contredit le second acte de la sanglante tragédie commencée en Sin iou 1801. Toutefois l'esprit en fut différent. En 1801 nous voyons beaucoup de familles haut placées, encore dans les dignités, et la haine des partis civils poussant encore les P ennemis de la Religion. Nous voyons de toutes parts nobles et dignitaires s'élever comme une phalange et pousser le gouvernement à écraser ce qu'en style voltairien ils appellent l'infâme. Ce fut une véritable crise politique qui excitait partout des échos. Cette fois si nous voyons encore quelques nobles, ce sont les descendants de ces familles ruinées et désormais sans nom et sans puissance. La haine des partis s'y mêle à peine, et on pourrait dire que le gouvernement fut poussé et entraîné malgré lui par quelques familles puissantes à la tête desquelles se mit le ministre Ni tsi en i et la famille de la reine Tsio. Hors de là on ne trouve que peu d'échos et les adresses communes au gouvernement pour extirper la soi disant hérésie ne se rencontrent guères. On voit même beaucoup de juges et mandarins agir à contre cœur et adoucir les mesures émanées du gouvernement. La rage n'est plus générale.

Si nous considérons l'étendue de cette persécution, elle alla partout où se trouvaient les Chrétiens et tout fut bouleversé par la fuite des uns et le pillage des autres que subirent les autres. Les prises furent très peu nombreuses dans la province de Kang ouen ; celle de Kieng Siang en compte à peine. Celle de Tsien la fut plus maltraitée et on y trouve plus de cent Chrétiens arrêtés. Dans la province de T'soung T'sieng plus de cent Chrétiens aussi furent emprisonnés ; mais la moitié engagea à peine le combat. Tout le fort tomba donc sur la Capitale et sa province, et nous devons dire que tout l'honneur lui revient de droit. Malgré de nombreuses défections, le nombre proportionnel des généreux confesseurs y fut sans contredit beaucoup plus considérable qu'ailleurs et la Capitale a vraiment marché à la tête des combats du Seigneur et ses nobles enfants ont par leur mort assuré la victoire à notre Sainte Religion. Il y eut en tout près de 70 martyrs décapités.

(Dans leur sentence on les disaient coupables de doctrine perverse. Tous se justifèrent de cette fausse accusation et refusaient de signer leur sentence selon la loi de ce pays. Alors on leur prenait de force la main et leur faisait tracer de les quelques caractères voulus.)

Environs soixante moururent ou sous les coups, ou étranglés, ou des suites de leurs blessures. De ce nombre quelques uns avaient apostasié, il est vrai, mais presque tous se retractèrent avant la mort et étaient dans les sentiments d'une vive contrition. Aussi les bourreaux eux mêmes quand ils devaient les tuer ne le faisaient guères qu'après leur avoir dit de s'exciter à la contrition et disaient partout : Les Chrétiens n'apostasient que de bouche. Leur cœur n'est nullement changé. Les Chrétiens qui sont restés à la prison jusqu'à la fin et sont revenus disaient : Ceux même qui avaient d'abord apostasié et jusqu'aux enfants, tous mourraient d'une manière si joyeuse qu'en les voyant on n'avait pas de regret.

Les suites de tant de sang répandu ne répondirent pas à l'attente de nos ennemis. Les Chrétiens y perdirent, il est vrai, leurs pasteurs et la plupart de leurs chefs éminents, mais la chrétienté ne fut ébranlée qu'un moment. D'autre part l'esprit public fut loin de savoir bon gré au gouvernement d'en être venu à cette extrémité et les familles qui le poussaient dans cette voie barbare et cruelle, au lieu de gagner l'estime, se virent notées de cruauté, et leur nom déprécié. Enfin la doctrine chrétienne fut entendue et vue en détails par une multitude de payens. Les juges et mandarins, les satellites, les attachés à la prison des voleurs et au tribunal des crimes, les prisonniers pour cause civile ou criminelle, tous furent mis au courant de l'ensemble de notre Sainte Religion, souvent même de ses détails. Les livres saisis chez les Chrétiens furent lus par beaucoup d'entre eux et tous avouaient la vérité de la Religion

chrétienne : quelques uns même la louaient hautement. Les geoliers et bourreaux torturaient nos prisonniers parce qu'ils ne pouvaient s'en dispenser, mais presque tous en avaient pitié. La bonne foi, la pudeur, la patience, la charité et toutes les vertus que nos confesseurs firent paraître sur tous les théâtres où ils furent appelés, jeta un grand éclat, et par une disposition de la divine Providence, il nous semble prouvé que c'est à dater de cette grande persécution que l'esprit public a vraiment commencé à changer pour se rapprocher de nous et préparer des jours plus sereins qui chaque année paraissent de plus en plus devoir bientôt luire sur ce pays fécondé par le sang.

Enfin l'infâme traître Kim Ie Saing i qui croyait avoir acquis de grands mérites et s'attendait à obtenir quelque haute dignité, n'obtint pour toute récompense qu'un petit grade appelé ooui tsiang tang siang. Il n'en eut aucun bénéfice, et au contraire s'acquit même parmi les payens la réputation d'un mauvais être sans foi ni loi ; capable de toutes les horreurs possibles. La suite fit voir qu'on ne se trompait guères. Dès l'année suivante, de concert avec Hong En mo, fils de Hong Nak an i un de nos plus grands ennemis dont il a été tant parlé en 1791 et 1801, il voulut de nouveau tourmenter les Chrétiens à la capitale, mais saisi par le grand juge criminel ils furent violemment battus et de là envoyés au tribunal des crimes qui après force tortures les exila à vie dans les îles. Ce fut l'effet de la haine et du mépris que les mandarins avaient conçus contre ces mauvais sujets. On assure que Hong En mo périt très misérablement peu après. Pour Kim Ie saing i, son vieux père fit tant d'insistances qu'il obtint grâce vers 1852 ou 1853.

Il revint donc toujours signalé par le public, comme un polisson. On a prétendu qu'il avait cherché à nuire aux Chrétiens. Nous n'en croyons rien : mais il alla plusieurs fois dans un pays Chrétien pour affaires de commerce et parla fort mal de la Religion. Bientôt il fut obligé de fuir pour se soustraire aux recherches de la police que ses escroqueries avaient éveillée. Sorti de là, il accompagna comme homme d'affaires un petit mandarin dans une province du nord et bientôt les deux revinrent chargés de fers, et n'auraient pas évité la mort, assure-t-on, si ce petit mandarin n'eut été le père d'une des concubines de l'homme le plus puissant du gouvernement. Il parvint à leur sauver la vie, mais les deux furent encore envoyés en exil, emportant l'exécration de tous, grands et petits. Ceci se passait il y a quatre ans. Dieu veuille que ce malheureux revienne enfin à de meilleurs sentiments. Il y a toutefois peu à espérer. Il paraît avoir perdu la foi, et le désespoir l'a saisi : Il disait après son premier retour : S'il est vrai qu'il y a un Paradis, ce ne peut être pour un polisson comme moi je suis. Aurait-il donc si fidèlement ressemblance avec Judas qu'il imita si fidèlement en 1839.

(Dire quelque part plus haut quelques mots de l'affreuse famine de ces années, des morts, etc...les Chrétiens en furent protégés dans leur fuite.)

Le jour de l'an avait mis fin à la grande tempête qui bouleversa la chrétienté pendant toute une année : la paix était rétablie : mais quel affligeant spectacle de tous côtés ; des milliers de Chrétiens sans gîte ni ressource aucune, des familles décimées par la famine et le glaive, les parents dispersés, les amis séparés etc. Nous ne pouvons nous en faire une idée qu'en pensant à l'invasion qu'auraient faite des hordes barbares et qui se retireraient après avoir porté la mort et le pillage partout. Les enfants sont à la recherche de leurs parents, le frère de sa sœur, le mari de sa femme et de ses enfants. A la longue on parvient à se réunir et ce n'est que pour compter les vides faits dans la famille. Le glaive a dévoré celui-ci, la famine consumé celui-là, telle femme, telle enfant sont devenues la proie de la brutale passion des satellites et ne peuvent revenir à leur poste. Quel long et dure triste thème aux conversations du retour et quelles larmes amères durent être répandues au milieu de la joie de se retrouver enfin sains et saufs ! C'était le printemps : Il fallait songer à planter sa tante quelque part pour se livrer à la culture. Chacun se tourne vers les montagnes et va recommencer à les défricher.

(Histoire de Sien ir i à T'sieng tsiou et peinture de ce pays)

C'est dans des pays inconnus et pas un boisseau de grains, pas une sapèque pour se mettre au travail. Qui pourrait se figurer les tribulations et souffrances de toute cette année ? Qu'elle fut encore pénible et semée de croix ! – Toutefois la Providence qui nourrit les oiseaux du Ciel n'abandonnera pas son petit troupeau au milieu des épreuves qu'elle permet lui arriver et le moyen de salut réservé aux Chrétiens fut bien honorable pour la Religion. Malgré le mépris dont on poursuit les Chrétiens qu'on appelle ici les hordes montagnardes, ces montagnards s'étaient fait remarquer jusqu'âlor par leur fidélité à payer les dettes, on avait confiance en eux. Les payens habitant non loin des montagnes voyant que les nouveaux arrivés étaient de cette même clique, comme ils disent, se fièrent assez à eux pour leur accorder des emprunts qu'ils refusent même à leurs connaissances payennes, et nos pauvres Chrétiens presque tout nouvellement établis dans ces lieux, tirèrent profit de la bonne foi de leurs frères dévanciers et trouvèrent moyen de se sustenter. Nous sommes loin de vouloir faire croire que leur exactitude sous ce rapport soit très grande ; mais comparés aux payens, il y a une différence telle que la bonne foi des Chrétiens est devenue proverbiale.

Il fallait en outre que les Chrétiens dispersés partout se reformassent en un seul corps uni et s'entr'aidassent mutuellement. La plupart des chefs étaient morts, il est vrai, mais ici encore la Providence ne leur fit pas défaut, et ceux qu'elle avait réservés pour cet effet, furent :

Hien Charles servant du Mr Chastan, Ni Thomas petit fils de Ni Pierre dit Seng houni, alors veuf et devenu élève de Mgr Imbert, enfin T'soi Pierre servant de Mr Maubant. Ils avaient la confiance des Chrétiens et ont contribué beaucoup à relever le courage partout et rétablir la chrétienté sur ses bases. Toutefois recherchés sévèrement par le gouvernement, ils furent obligés de se tenir à peu près cachés pendant plusieurs années et ne purent se montrer librement qu'à la longue.

Dallet Volume 2 Livre 3 Chapitre 1 (Daveluy Volume 4 f. 500)

Ce fut alors et pendant un certain temps que ces trois fidèles Chrétiens s'occupèrent de compléter les actes des martyrs de 1839. Dans les papiers de Mgr Imbert nous voyons qu'il avait chargé Tieng Paul et Hien Benoit de recueillir différents actes, et nous ne trouvons rien de plus. Les Chrétiens assurent que Ni Jean, dit Kieng t'sien i, martyr ci dessus, T'soi Philippe et Hien Charles s'en occupèrent aussi d'après l'ordre de Sa Grandeur, et ils les ont considérés comme délégués à cet effet. Quoiqu'il en soit, nous pouvons leur rendre témoignage d'y avoir employé assiduellement leurs soins. T'soi Pierre et Ni Thomas se sont joints à eux à la fin, et leurs travaux ont obtenu une approbation générale dans le pays et ont conservé à la postérité quelques uns des détails édifiants qui abondèrent dans les glorieux combats de tant de généreux martyrs. Honneur donc à leurs efforts constants et gloire à Dieu qui a permis que ces détails fussent connus de toute l'Eglise.

La persécution avait cessé, mais les satellites toujours affamés et jamais rassasiés désiraient encore faire des captures pour se livrer au pillage. D'ailleurs ils avaient ordre de rechercher toujours quelques uns des chefs que l'on n'avait pu saisir. Ces deux raisons firent qu'il y eut encore par intervalle des escarmouches et quelques arrestations.

Le célèbre Ni Mathias arrêté comme nous l'avons vu plus haut, n'avait pas été mis à mort. Sa science remarquable et ses connaissances en médecine faisaient pencher, assure-t-on, à lui conserver la vie pour ne pas le ravir à l'utilité publique : et son courage non plus ne le portait pas à désirer le martyre. Il fut condamné pendant plus d'un an à accompagner les satellites pour aider leurs recherches et fit par le fait beaucoup d'excursions avec eux. On lui reprocha alors bien des choses, mais, sans vouloir le justifier sous tous les rapports, nous pensons que la jalousie dicta la plupart de ces accusations, et il nous paraît loin d'avoir les culpabilités qu'on lui a imputées. Enfin, pour quelque raison que ce soit, il fut relâché, et

n'ayant plus de ressources, il se retira près de quelques anciens élèves dans l'île Ieng tsong, non loin de l'embouchure du fleuve de la Capitale et y resta jusqu'en 1846 où nous l'y retrouverons en son temps.

Vers la fin de la 3^{ème} lune, de l'année Kieng tsa, 1840, quelques Chrétiens avaient pu se réunir dans un village de la province de Kang Ouen et espéraient y soutenir quelque temps leur existence. L'un d'eux allant chercher ses effets fut rencontré à son retour par les satellites qui le traitèrent de voleur et mirent la main sur son bagage. Le pauvre homme ne sachant comment sortir du mauvais pas, aima mieux se déclarer Chrétien, fut en conséquence déposé à la prison, et on mit aussi la main sur sa famille et les voisins. Ces neuf Chrétiens enfermés à la prison de T'sioun t'sien ne firent guères honneur à notre Ste cause.

L'un d'eux mourut en prison, sans être confesseur ni apostât ; le chef sauva sa vie misérablement et fut exilé, et dès la 6^{ème} lune les autres furent relâchés au prix de leur conscience.

A la 5^{ème} lune de cette même année, T'soi Joseph, laissé dans les prisons de Hong tsiou, terminait sa carrière de souffrance. — T'soi Joseph, appelé Tai tsioung i, était du village de Tarai kol, district de Hong tsiou et parent du martyr T'soi François, et la difficulté de bien pratiquer dans son pays l'avait décidé à émigrer dans les montagnes. En 1829 il s'établit donc à Kim tai ol district de Kong tsiou. Tous les environs admiraient les pieux soins qu'il donnait à ses parents et surtout à son vieux père âgé de 80 ans. Devenu veuf et chargé de trois jeunes enfants, il supporta toujours avec résignation sa pénible position, et l'extrême pauvreté où il vivait ne l'empêchait pas d'être joyeux et assidu à toutes ses pratiques religieuses. Trahi par un mauvais Chrétien, il fut pris en route à la 8^{ème} lune de 1839, et après avoir été battu et violemment torturé par les satellites fut conduit au tribunal criminel de Hong tsiou. Il y eut à subir de nombreux et terribles interrogatoires : Tout son corps fut mis hors de service, sans que sa constance en fut ébranlé. Remis à la prison au milieu des voleurs, jour et nuit chargé d'une lourde cangue, et sans pouvoir même étendre son corps ; il souffrit plus encore des injures dont cette race infâme l'accablait, et ces coquins allaient jusqu'au point de lui ravir sa nourriture, d'où la faim et la soif le mirent à une cruelle épreuve. Remis plusieurs fois aux tortures et ayant à peine un reste de connaissance, il eut le malheur de lâcher une parole d'apostasie, mais bientôt reprenant ses sens, et fortement affligé de sa faute, il paraît s'être retracté convenablement. En conséquence de nouveaux supplices lui sont appliqués, et sur un ordre du gouverneur mis encore à la question, il fut renfermé indéfiniment avec la cangue sur le cou. Dans cette position un de ses frères vint le voir plusieurs fois et comme il lui demandait quels supplices il avait eu à supporter, il répondit : Si mon vieux père l'apprenait en détail, il en serait trop impressionné — et quelqu'instance qu'on lui fit, il ne voulut jamais répondre : au contraire il s'efforçait de dire ce qu'il pouvait pour consoler son père et ses enfants. Presque tous les autres Chrétiens étaient relâchés : Il faisait seul ses exercices de piété avec ferveur, et conservait un air content. Vêtu très légèrement il dut supporter ainsi toutes les rigueurs de l'hiver sans jamais se plaindre ; et après environ neuf mois de prison, il rendit paisiblement son âme à Dieu le 5 de la 5^{ème} lune à l'âge de 51 ans. Tout nous porte à croire que Dieu aura accepté ce long martyre en expiation de sa défection, et si nous n'osons le mettre au nombre des premiers confesseurs de la foi, il est certain toutefois qu'il fit honneur à la Religion et semble avoir réparé son premier scandale.

La colère de Dieu semblait apaisée. Après plusieurs années de famine mémorable dans l'histoire de ce pays, la recolte fut enfin assez bonne, et si elle rendit la joie partout, elle servit surtout aux Chrétiens pour se remettre de leurs longues souffrances et pouvoir se caser là où ils avaient planté leurs tentes. L'esprit public aussi est plus souple et plus généreux que

dans les temps de disette où chacun ne pense qu'à soi et où les rapines si multipliées rendent soupçonneux les plus francs des hommes et disposent peu à rendre service.

C'est une chose affreuse que l'esprit public en temps de famine.

Nous avons eu mille fois occasion de parler du courage des confesseurs dans les tourments et on a admiré souvent leur généreuse constance. Le lecteur ne sera pas moins édifié du récit des vertus cachées d'une âme revenue tard à son Dieu, il est vrai, mais qui dans ses dernières années semblent avoir marché à pas de géant et a par suite laissé autour d'elle des souvenirs dont l'impression ne s'efface pas par le temps.

Nous allons donc essayer d'édifier le lecteur par les détails de cette vie.

Ni Pierre appelé Pa oui et connu au loin sous le nom de Ni T'siem tsi⁵⁵², naquit d'une famille du peuple au district e Nie tsiou. Il eut deux sœurs aînées, mariées, la cadette à Siou Ouen, l'aînée à la Capitale, et son père étant venu à mourir, Pierre encore enfant suivit sa mère tantôt chez l'une tantôt chez l'autre de ses sœurs. C'est dans cette position que sa mère apprit la Religion pendant un séjour à la Capitale, et après s'en être bien instruite, elle l'enseigna de suite à ses trois enfants. Quoique l'aîné des beaux frères de Pierre ne voulut pas pratiquer, il n'inquiétait pas ceux de sa famille dans leurs exercices, et Pierre suivait alors tous les avis de sa pieuse mère. Elle tomba malade à la Capitale et mourut au milieu des soins et exhortations de ses enfants. Mais ceux-ci ne pouvaient contenir leur douleur et au milieu des gémissements que cette événement leur arrachait, ils criaient : Ma mère, allez auprès de Jésus et Marie. Alors une voix se fit entendre dans les airs répondant : Oui, oui - Et elle se répéta distinctement par trois fois. Tous les assistants l'entendirent avec surprise et admiration, et ils embrassèrent de suite la Religion, y compris le beau fils jusque là infidèle. Pierre restant chez sa sœur aînée pratiquait sans être baptisé.

Il se maria à une chrétienne et la persécution de 1801 ayant fait rompre tous les rapports avec les Chrétiens, il se trouva trop à la gêne et se mit à exercer le métier de cordonnier avec son beau père. (Note sur les vagabonds de ce royaume.) Ce métier considéré comme très vil dans ce pays le fit mépriser de ses connaissances, et Pierre ne pouvant le supporter se lia avec des gens sans aveu et n'eut plus de conduite. Bientôt il quitta la capitale, circula en province de tous côtés sans avoir de demeure fixe, et on conçoit que dans cette vie nomade et toute aventurière il ne devait guères pratiquer la Religion. Seulement il continuait à l'aimer et désirait la suivre. Pendant longues années il continua sur ce pied et perdit de vue tous les Chrétiens en sorte qu'il ne pouvait en rencontrer. A la fin cependant il put retrouver la maison de sa sœur seconde sœur, et l'ayant fréquentée il reprit peu à peu quelques exercices, sans être encore fixé et se laissait encore entrainer par les vagabonds. Au milieu de ses égarements une vertu lui était restée et qui sait si ce ne fut pas ce qui lui obtint de Dieu sa conversion ? Il évita toujours d'attacher les et fixer les yeux sur les femmes, d'où on peut penser qu'il savait se contenir en matière plus grâve. Tombé malade à l'âge de 51 ans, il fut baptisé dans le danger, et sorti de cette extrémité, il forma la résolution ferme de s'appliquer désormais uniquement à l'affaire de son salut.

Dès lors ce ne fut plus le même homme : La grâce l'avait touché et pour base de sa sanctification il porta tous ses efforts vers la sainte humilité ; et continuellement frappé de sa bassesse et de son néant, il se regardait comme la dernière des créatures et indigne de la vie. Une détermination si franche et accompagnée d'une prière vraiment humble le fit marcher à grands pas dans la route des saints. Lui qui autrefois avait tant redouté le mépris en faisait déjà ses délices. Toute la fiereté de la vie des vagabonds avait disparu, et son caractère devenu étonnement humble faisait l'admiration de tous ceux qui l'avaient connu. Grands et petits,

⁵⁵² 이바위 Yi Pa-ui, ou 이침지 Yi Cheom-ji

nobles petits ou roturiers, il considérait un chacun comme son supérieur et le traitait en conséquence, toujours heureux de se mettre à la dernière place. Sa ferveur dans la prière et méditation et la vivacité de sa contrition excitait tous ceux qui l'approchaient et ils se retiraient toujours le cœur plein de Dieu. Sans maison et dans le fort d'une famine, Pierre partit pour mendier quelques grains. Un Chrétien touché de sa misère et de son grand âge lui donna 10 nhangs (20 francs) D'abord il les avait acceptés ; puis après quelque réflexion, il les rend au propriétaire. Celui ci ne voulant pas les reprendre, Pierre les dépose à terre et partit, n'osant pas recevoir de telles sommes, et croyant déjà trop pour lui de pouvoir sustenter son existence en mendiant journellement. Il n'avait que des habits de simple toile et encore toujours rapiécés. Toutefois dans les grands froids et les chaleurs, jamais une parole de sa bouche ne fit savoir à qui que ce soit qu'il souffrit du froid ou du chaud. Lors de l'invasion des satellites à Kattengi en 1839, il fut rencontré par eux, et ils lui dirent : Toi aussi suis-tu la Religion chrétienne ? Pierre dont toutes les paroles resentaient l'humilité de son cœur répondit ingénument : Vraiment, oui, je la suis ; mais ce que je fais est bien peu de chose — Les satellites se dirent : Ce Chrétien là n'est pas grand' chose, à quoi bon le saisir ? — et ils passèrent outre. Cette parole certainement plus vertueuse que coupable, excita depuis les regrets de Pierre, dans la crainte qu'on ne l'aie prise pour une parole d'apostasie. S'il rencontrait des Chrétiens, il se mettait à pleurer et demandait si ça avait pu être une parole coupable. Après cela il se retira dans les montagnes où souvent même il passa la nuit. Il ne voulait plus aller chez les Chrétiens dans la crainte que sa présence ne les compromit, se nourrissait d'herbe et racines, et remerciait Dieu dans cesse de lui accorder cette nourriture dont il se regardait même indigne.

Sa femme étant décédée en 1840, il se retira chez sa fille aînée alors à Ien p'ong dans la maison du noble Ni Ambroise, connaissant la Religion sans la pratiquer.

Il y fut bientôt pris d'une maladie grave qui le tint plusieurs mois couché. C'était la dernière épreuve dont Dieu voulait purifier sa Sainte âme. Payens et Chrétiens tous admirèrent plus que jamais son humilité et sa patience. Si quelqu'un venait le voir, et ne pouvait plus se lever et aller en dehors de la chambre, pour lui faire les honneurs de l'introduction, ce à quoi il ne manquait jamais auparavant, il était tout confus et en témoignait vivement son regret. Il eut longtemps le corps crevassé en plusieurs endroits et couvert du pus qui en coulait sans que personne put s'en apercevoir, et il n'en disait pas mot. Quand il était seul et qu'on ne le voyait pas, il s'étendait sur la terre nud ou sur des pierres, dans la pensée qu'une natte était trop pour lui. Dieu lui fit la grâce de revoir un de ses neveux qu'il attendait ardemment pour le préparer à la mort. Quand celui-ci arriva, le corps de Pierre jettait une odeur fétide, mais son intelligence était claire et ses idées lucides. Il passa la nuit en conversation pour le disposer à la mort et le lendemain vers midi pendant qu'ils parlaient encore de Jésus et Marie, tout à coup Pierre dit encore avec calme : Voilà Jésus et Marie qui viennent à moi du côté de l'ouest — et en disant ces mots, il rendit le dernier soupir à l'âge de 66 ans. C'était le 6 de la 1ère lune 1841. Quand il eut expiré l'odeur qui s'exhalait de son corps ne se fit plus sentir. Tout à coup, quoique le jour fut très pûr, une espèce d'arc en ciel parut et se reposa sur l'appartement où était le corps de Pierre. Le bruit s'en répandant nombre de Chrétiens et de payens sortirent pour le voir et ne pouvaient retenir leur admiration. Quand on voulut l'enterrer, la terre était partout gelée et couverte d'une neige abondante. On ne savait où creuser la fosse. On découvrit enfin un petit endroit où la neige était fondue ; c'était juste la place du cercueil. On commence à creuser et l'étonnement redouble en voyant que la terre n'était pas gelée. Les payens surtout ne revenaient pas de leur surprise. Telle fut la vie et la mort de cet homme dont l'humilité étonnante a tant frappé les Chrétiens, qui l'ont encore aujourd'hui en grande vénération. C'est un vrai saint, disent tous ceux qui l'ont connu. C'est un homme tout extraordinaire, disent de leur côté les payens. Il n'est pas douteux que Pierre n'ait porté la vertu d'humilité à un haut degré et se soit sanctifié par elle. Serait-ce la raison pour laquelle Dieu a voulu faire éclater sa vertu par un signe éclatant ? Nous n'ajouterons rien, sinon que plusieurs témoins oculaires de

l'arc en ciel reposant sur la chambre où reposait son corps ont fait leur déposition entre nos mains, et personne n'ose révoquer en doute la gloire de ce fidèle serviteur de Dieu.

Il y avait au village de Kouï Sam, district de Koang tsiou une famille renommée Kim se composant de trois frères, vivant dans l'aisance et dont le caractère droit et doux leur avait attiré l'estime et l'amour de toutes leurs connaissances. Dieu ayant permis qu'ils fussent évangélisés, plusieurs d'entr'eux se rendirent de suite, et bientôt la grâce poursuivant son ouvrage, non seulement le troisième se joignit à eux, mais touchés de la beauté de leurs exemples, autres parents et voisins embrassèrent aussi la foi, en sorte que ce petit village devint une fervente chrétienté.

A l'arrivée du P. Pacifique, l'ainé Antoni émigra à la Capitale pour être plus à portée de jouir du bienfait des sacrements, et à l'aide des petites ressources qu'il avait, y forma un oratoire où il recut même Mr Maubant pendant tout un été.

A la persécution de 1839, les satellites au courant de tout, ne manquèrent pas d'essayer de les prendre pour mettre la main sur leur petit avoir. Antoni averti à temps se retira en cachette en province, et put d'abord éviter ; mais ses frères restés à Kouï San tombèrent entre les mains de ces brigands,

(Pris et rachetés d'abord sans apostasie, les satellites y allèrent une seconde fois) ainsi qu'un de leurs cousins germains, et après plusieurs interrogatoires vis à vis des commis, aucun moyen ne pouvant les déterminer à renoncer leur foi, ils furent présentés devant le juge. Augustin le second des trois frères, appelé Tek sim i, qui, d'abord arrêté par les idées du monde, avait tardé à embrasser la Religion, était devenu un fervent chrétien et assidu à s'instruire. Il s'était encore appliqué à prêcher ses connaissances. Devenu veuf, il n'avait pas voulu se remarier, dans l'intérêt de ses quatre enfants, et occupé à les former, il avait supporté d'une manière peu commune tous les tracasseries et les peines qu'une telle position entraîna nécessairement. Arrivé devant le juge, il se montra ferme, développa en détail la doctrine chrétienne et fut mis aux tortures, sans se laisser ébranler.—

Plusieurs interrogatoires successifs toujours accompagnés de supplices ne le firent pas changer, et tous les moyens de persuasion ayant également échoués, il fut déposé avec son frère et son cousin à la prison de Koang tsiou. Dès lors on s'occupa à peine de lui, et il menait patiemment cette vie de souffrances. L'année suivante ses enfants eurent permission de communiquer avec lui. On espérait même que les choses pourraient s'arranger.

Augustin languissait dans la prison et laissa même échapper quelques paroles un peu louches, rien toutefois ne se décidait, et il gémissait de ne pouvoir obtenir ni le martyre ni la liberté.

Il tomba malade enfin et après deux mois de maladie mourut dans sa prison le 28 de la 1ère lune, au milieu de sentiments de contrition à l'âge de 43 ans, ayant passé deux ans prisonnier.

Son frère aîné Antoni n'avait pu cependant échapper long temps aux perquisitions faites contre lui et avait été pris avec toute sa famille. Conduit au grand juge criminel de la Capitale, il se monta franc et déterminé, et les supplices n'influant pas sur sa volonté ferme, on le déposa à la prison. Il s'y établit dans le même ordre que s'il eut été chez lui, disposa tout pour y passer le reste de ses jours, et rien dans son air ou ses paroles ne témoigna jamais qu'il eut la moindre envie de vivre ou d'être délivré. Il n'était pas dès longtemps à la prison que les prisonniers payens admiraient la beauté de la Religion, et il les exhortait avec tant de piété que tous l'écoutaient volontiers, et d'eux d'entre eux convertis se déterminèrent à pratiquer. Le 8 de la 3ème lune intercalaire 1841, on le battit de nouveau de 60 coups de la planche à voleurs, et demeurant inébranlable, on le renvoya à la prison où on l'étrangla. Il avait alors 47 ans. Antoni fit beaucoup d'honneur à la Religion par sa fermeté simple et modeste, et fut un beau confesseur de la foi.

Son troisième frère restait à la prison de Koang tsiou avec son cousin germain. Leur fermeté ne semble pas avoir été à l'abri de tout reproche. Toujours est-il qu'ils ne furent désormais ni battus, ni relâchés, et ils passèrent dans le cachot de longues années, jusqu'en 1859 où ils furent relâchés en vertu de la grande amnistie proclamée à l'occasion de la naissance de l'héritier présomptif du trône.

On recherchait encore sourdement quelques Chrétiens échappés aux perquisitions de 1839, mais surtout on voulait à tout prix mettre la main sur T'soi Philippe⁵⁵³ qu'il ne faut pas confondre avec T'soi Philippe dit hei teuk i étranglé à la 9ème lune 1839. T'soi Philippe dont il s'agit ici s'appellait hei ouen i et était frère aîné de T'soi Jacques dont nous avons parlé dans cette histoire. Son père exilé à heug hai en 1801 y étant mort, Philippe qui n'avait alors que dix ans chargea le corps sur ses épaules et alla l'enterrer dans un lieu éloigné, et sa mère étant aussi venue à mourir, il se retira avec son frère Jacques chez un de leurs oncles et s'y livrait à la culture. Marié et devenu veuf presque aussitôt, il prit la résolution de rester seul, et quand son frère Jacques se maria, il se fixa chez lui et les deux frères allèrent s'établir à la capitale.

Dans une parfaite harmonie avec tous les gens de sa maison, Philippe s'occupait surtout beaucoup du salut des Chrétiens de la Capitale ; sans cesse occupé à les exhorter et consoler, assidu à réchauffer tous les tièdes, à instruire les ignorants, il était devenu un des Chrétiens les plus connus, et après l'arrivée des Prêtres, l'ardeur qu'il mit à faire préparer des oratoires et à préparer les Chrétiens aux sacrements jointe aux soins qu'il avait apportés à plusieurs affaires de la mission fit que son nom fut recherché dès le commencement de la persécution de 1839. Absent de la maison quand son frère Jacques fut pris, il dû dès lors se cacher avec soin. Toutefois il s'occupait encore de recueillir beaucoup de corps des martyrs, puis avec Hien Charles et Ni Jean donna ses soins à recueillir les documents relatifs aux actes de tous les martyrs, et cependant se préparait lui-même à la mort, pensant bien ne pouvoir l'éviter

Vers la seconde lune 1841, le gouvernement paraît avoir poussé de nouveau les perquisitions, et plusieurs Chrétiens ayant été mis à la question, plusieurs par leurs dénonciations mirent sur les traces de Philippe et quelques autres Chrétiens furent pris à cette occasion.

Le 1er He André, dit Tai pok i⁵⁵⁴, d'un caractère droit, doux et dévoué. Il pratiquait avec beaucoup de ferveur, puis venant à s'attédir, il oublia ses devoirs et prit concubine. Les exhortations des Chrétiens le firent enfin rentrer en lui-même. Il eut le courage de rompre ce commerce illicite, et depuis pleurait sincèrement ses égarements. Il se fit surtout remarquer par sa charité, rendait volontiers service à ses dépens, exerça son zèle envers beaucoup de Chrétiens tièdes et amena à la foi beaucoup de payens. Depuis 1835 à 1839, il alla souvent aux prisons soulager les Chrétiens prisonniers, soit le jour, soit la nuit, par les froids et les pluies, puis enterra beaucoup de corps des martyrs. Chacun admirait son courage. Dénoncé à la 2de lune 1841, il supporta les tortures sans rien déclarer, et inébranlable dans sa résolution, on le déposa à la prison.

A la même époque fut aussi dénoncé Kouen Sieng ie⁵⁵⁵ que l'on signale comme devant connaître le lieu de retraite de T'soi Philippe. – Kouen Fçois, dit Sieng ie, était le frère aîné de Kouen Pierre⁵⁵⁶ martyr à la 4ème lune 1839. Son père était Chrétien, mais l'ayant

⁵⁵³ 최희원 Choe Hui-won 崔希遠 Philippe.

⁵⁵⁴ 허대복 Heo Dae-bok

⁵⁵⁵ 권성여 Gwon Seong-yeo

⁵⁵⁶ 권득인 Gwon Deuk-in 權得仁 (1805-1839) Pierre. Saint.

perdu dès l'enfance, sa famille se trouva perdue au milieu des parents payens et il ne connaissait la Religion que de nom : sa vie était toute payenne. Le hasard ou plutôt la grâce de Dieu permit qu'il rencontra enfin des Chrétiens, et dès lors assidu à s'instruire il fit pratiquer toute sa maison. Depuis l'entrée des Prêtres il fut souvent mêlé aux affaires de la Mission et s'occupait beaucoup d'exhorter et exciter les Chrétiens. En 1837, il émigra dans la province de Kang Ouen pour éviter la persécution qui menaçait ; puis ayant appris les désastres de la maison de son frère Pierre, il fut lui-même recherché et n'échappa qu'à grand' peine aux poursuites. Etabli en pays payen, il se croyait à l'abri, quand trahi par un mauvais Chrétien qui connaissait sa demeure, il fut pris à l'improviste dans le district de T'siong tsiou, à la fin de la 3ème lune intercalaire 1841. Aucun moyen de fuir, il prend son parti en brave, et reçoit généreusement les satellites joyeux de leur capture. Conduit d'abord à la ville et interrogé par le mandarin, il lui exposa toute la Religion longuement et fut dirigé sur la Capitale où le juge criminel lui demanda la retraite de T'soi Philippe. Il répondit ne pas la connaître et fut en conséquence mis aux tortures. Six interrogatoires violents ne l'ébranlèrent pas. Ses supplices furent atroces et son corps réduit à un état affreux. Désespérant d'en rien tirer, on le remit à la prison indéfiniment.

Peu de jours après la prise de Kouen François, la bande infernale fit irruption sur une maison suspecte. On y rencontre un homme qui n'était pas de la famille et lui demande son nom. Je m'appelle T'soi, répondit-il — Les satellites ajoutent : Votre nom de baptême ne serait-il pas Philippe ? — Oui, répond le chrétien — Aussitôt ceux-ci de claquer des mains en jetant des cris de joie féroce. C'est bien cela : c'est donc T'soi Philippe. Il est donc attrappé, le coquin — Puis tressaillant de joie ils le lient avec tous ceux de la maison et le conduisent au grand juge criminel qui ne se contenait pas de joie et lui dit avec un sourire amère : Tu es un fin luron de nous avoir ainsi échappé pendant trois ans, mais on n'échappe pas toujours. Te voilà donc pris. Eh bien ! maintenant commence par renier Dieu.— Philippe répond : Pour tout au monde je ne le puis — On le met aux tortures, et on se figure avec quelle joie la horde des bourreaux devait appliquer les coups sur ce coupable si long temps en vain recherché. Après s'être ainsi mis le cœur au large, le juge lui expose tous les chefs d'accusation contre lui — Non content de suivre cette infâme Religion, tu as instruit un nombre infini de personnes. Tu as souvent reçu les étrangers dans ta maison : tu as reçu d'eux beaucoup d'objets en dépôt. Ta faute est dix fois plus grave que celle des autres ; La mort t'est due à bien des titres.— Quel beau panégyrique dans la bouche du juge de notre confesseur ! On lui passe alors au cou une lourde cangue et il est conduit à la prison. Pendant quatre mois il n'eut plus d'interrogatoires à subir : mais rien ne saurait décrire toutes les vexations qu'il eut à souffrir de la part des geoliers et satellites, non plus que toutes les misères et souffrances qui éprouvèrent sa vertu. Il fut admirable de patience, toujours assis sans remuer, et confortant sans cesse par de vives paroles les Chrétiens ses coprisonniers.

Après quatre mois, cité de nouveau devant le juge qui lui demande encore l'apostasie que Philippe rejetta bien loin malgré les tortures violentes et des coups sans nombre, et il fut encore remis à la prison.

Avec lui avait été pris un certain nombre de Chrétiens parmi lesques nous citerons
Ni Jacques et Tsiang Anastasie.

Ni Jacques, dit Koun kiem i, était d'une famille un peu noble du village de Mot meri au district de In t'sien. Après avoir pratiqué dès l'enfance, il se fit toujours remarquer par sa fidélité et son exactitude à tous ses devoirs. Quand les satellites entrèrent chez lui pour chercher T'soi Philippe, il ne fit paraître aucune frayeur, leur servit le riz et un mangea lui même avec calme. Il se montra inébranlable au milieu des nombreuses vexations des satellites et parmi les quelques supplices qu'il dût subir dans les interrogatoires au tribunal ; et bientôt pris de la dysenterie jointe aux suites de ses blessures, ses forces furent épuisées, et après

environ deux mois de prison, y rendit le dernier soupir à la 5ème lune. Il était veuf et âgé de 36 ans.

Tsiang Anastasie était la tante de Ni Jacques. Descendant d'une famille quelque peu noble, elle naquit dans l'île Iok niou to dans le golfe de la Capitale. Elle fut instruite de la Religion au moment de devenir veuve, à l'âge de 25 ans, et s'y montra depuis fortement attachée. Sans demeure ni ressources, elle avait passé la persécution de 1839 en se cachant de côté et d'autre : puis enfin réunie à son neveu Jacques pour se soutenir mutuellement, fut prise avec lui en 1841, ne faiblit pas dans des supplices assez violents et fut remise à la prison criminelle.

Tous ces prisonniers furent gardés à la prison plusieurs mois, mais n'ayant plus de perquisitions à faire, ils ne furent plus mis aux tortures de la question. Il fallait cependant s'en débarrasser, un Chrétien non apostât ne pouvait être rendu à la liberté. On ne voulait pas non plus recommencer les grands appareils des exécutions publiques. On décida donc de s'en défaire par la strangulation. He André et Kouen François furent étranglés les premiers après plus de six mois de prison, le 10 de la 8ème lune 1841.

François avait alors 44 ans. Un Chrétien délivré le matin de ce même jour leur faisant ses adieux et condoléances sur leur triste position, He André lui répondit d'un air joyeux : Comment oses-tu bien dire que nous sommes dans une position triste ? D'où l'on voit qu'il ne s'effrayait pas de la mort. Kouen François la subit aussi généreusement et a toujours été regardé comme un excellent confesseur de la foi. Quelques jours plus tard le 14 de cette même huitième lune, Tsiang Anastasie fut étranglée aussi à l'âge de 48 ans. Et enfin notre brave Philippe périt par le même supplice après sept mois de prison le 23 de la 9ème lune à l'âge de 51 ans. Ce fut là la dernière cloture de la persécution de 1839. Désormais plus de perquisitions, plus de vexations : il n'en fut plus question.

Cette année 1841 quoique ayant eu peu d'éclat, est certainement une des belles pages de cette page histoire, puisque sur un si petit nombre de prisonniers nous avons la consolation de compter six confesseurs de la foi, fermes et inébranlables jusqu'à la fin. Et si leur confession a eu à raison des circonstances moins de retentissements, doivent-ils avoir moins de mérites devant Dieu ou moins de gloire vis à vis de l'Eglise.

Cependant l'Europe chrétienne attendait des nouvelles de ses frères de Corée, et l'interruption de toute communication y faisait pressentir de graves événements survenus...

Nomination de Mgr Ferreol – Démarches pour entrer de Sa Grandeur, Mr Maistre, Kim André — voir leurs lettres.....

Lettre de Mgr Daveluy sur cette même époque etc.

[Fin du dernier cahier du Volume 4]

(Daveluy Volume 5 ff. 277-9. Dallet n'a pas suivi ce texte mais a suivi la lettre de Mgr. Ferréol.)

1846

Dans l'impossibilité où je suis de tracer toute l'histoire de cette persécution, je vais tacher d'en noter la suite.

Tout était en paix, le P. André avait reçu Mission de sa Grandeur d'aller visiter quelques îles sur les côtes de la prov. Hoang hai pour essayer de faire entrer des confrères par cet endroit ; après quoi Mgr se rendit à la plaine du Nai p'o pour en faire l'administration et cependant je visitais les Xtiens de la prov. Tsien la....

Quand on fit demander au P. André son bateau de la part du mandarin pour aller en mer il n'y avait aucun danger, pas même de deshonneur à le prêter ; tout le monde en convient ; mais André, équipé sur le pied noble, le refusa comme le feraient souvent d'autres nobles, il se croyait encore sur les navires Européens vis à vis des Chinois et sans penser qu'il n'avait au fond aucune force et que son langage et l'ignorance des usages le trahiraient. Il tint ferme dans son refus, et tout le faible de sa position ayant été révélé par les faits il fut pris et accepta franchement les nouveaux combats qu'il s'était attirés lui même. Partout il fit grand honneur à la religion et à son caractère personnel, il parut aux yeux de tous un grand homme se concilia partout l'estime et le roi lui même voulait lui sauver la vie.

Sa prise eut lieu à la fin de la 4ème lune ou aux 1ers jours de la 1ère 5ème lune. Les distances étant fort éloignées, bien du temps se passa dans divers tribunaux avant qu'il n'arrivat à la Capitale. Cependant la nouvelle y fut portée et bientôt la maison que le prêtre habitait à Seoul et qu'on avait évacué fut prise ; les satellites allèrent aussi à la maison de l'Evêque, mais elle avait été confiée à des payens qui s'en dirent les propriétaires et elle échappa ; elle fut toutefois perdue par la mauvaise foi des dépositaires qui la vendirent et en firent leur profit.

Les choses n'étaient pas poussées fortement, on n'avait de prisonnier que le chef batelier et son père payen Nim Koun tsip i qui se présenta pour réclamer son fils et se déclara alors Xtien. Ni Mathias fils de Seng-houn introducteur de la Religion en 1784 ne pratiquait guères plus depuis qu'il avait été relâché en 1839 et vivait parmi les payens_

Il fut pris je ne sais pourquoi. Mais le grand juge criminel Im Seng kou était bien disposé, il traitait bien les prisonniers ; ne chercha pas à faire de nombreuses prises et voulait seulement saisir quelques Xtiens dénoncés et compromis. Enfin le 17 de la 5ème lune intercalaire, on en pris six réunis, c'était presque tous, de ceux que l'on cherchait, Hien Charles, Kim Thérèse, Tsieng Catherine dite Tok i, Ni Agathe, Ou Susanne et O Barbe ; puis le lendemain 18 Nam Pierre fut aussi pris sur les dénonciations d'un Xtien de province.

Hien Charles était très connu des payens ; fils de Hien Kiei-heim i martyr en 1801 il était depuis longtemps un des Xtiens notables et s'occupait sans cesse d'aider et soutenir ses frères dans la foi. Dès avant 1827 nous le voyions occupé avec zèle de tout ce qui pouvait être utile à la Xtienté ; ami de Ni Paul martyr en 1827 nous voyons que celui ci le avertit remercie d'avoir bien voulu l'avertir de ses défauts, parole qui fait l'éloge de l'un et de l'autre. Plus tard il fut de toutes les affaires pour l'entrée des Prêtres et suivit presque constamment Mr Chastan dans ses courses. En 1839 il fut activement recherché de la police, mais il parvint à échapper et après avoir rédigé les actes des martyrs de cette époque, mit tous ses efforts à encourager et rétablir la Xtienté dispersée. Il fut du voyage de Chang hai pour introduire Mgr Ferréol et jusqu'à la fin s'occupa des affaires de la mission.

5ème l. Avant cette époque les satellites guidés par les papiers trouvés sur la barque du P. André avaient fait une descente à Kang Kieng i, lieu situé sur le fleuve, sur les confins des provinces de T'siong-t'sieng et t'sien-la. C'est là que nous étions abordés, à notre arrivée.

La Mission y avait acheté une maison et des sommes assez fortes n'en avaient pas encore été retirées. Dans leur voyages les satellites vexèrent q.q. Xtiens en passant mais rien de grave. Ils saisirent la maison de la mission la vendirent et son chef fut fait prisonnier ; sa femme et ses enfants ne furent pas inquiétés. De là ils firent une excursion dans deux villages de la prov. de Tsien la, presque tous avaient fui et n'y trouvant pas le gérant des affaires de la Mission qu'ils cherchaient, ils se retirèrent sans trop de dégâts*(sic).

A la 7ème lune. On envoya de Seoul à Eug i dist. de Iang tsi pour prendre le catéchiste Ni, neveu de Ni Mathias. Il avait fui, le village fut assez maltraité et Han Laurent autre catéchiste y fut pris, cruellement torturé et emmené à la Capitale. En remontant avec ce captif les satellites se dirigèrent vers la maison des Kouen d'han Kang Kai au district de iang-keun. Cette famille si connue de tout temps dans notre histoire y avait quelques descendants, on leur fit force misères, mais aucun ne fut emmené captif.

Tous les prisonniers eurent quelques supplices à supporter, mais on les traita avec certains égards. Beaucoup des grands penchaient à ne pas mettre à mort le Prêtre Kim André, mais à le conserver comme un homme extraordinaire qui pouvait rendre des services à l'Etat dans beaucoup de circonstances, le roi lui même inclinait de ce côté.

Sur ce l'amiral Cécile mouilla sur les bords de la Corée.....

Son départ précipité fut cause d'une réaction ; et l'esprit de plusieurs changea. Le 1er ministre Kouen tonini, craignant que par la suite quelque coterie lui reprochât d'avoir laissé en vie les Xtiens et surtout un chef de Religion, et ne s'élevassent par suite de là pour le faire tomber lui même, demanda instamment au roi la mort du Prêtre, assumant sur lui toute la responsabilité et se chargeant des suites. Il fit tant qu'il emporta de force l'assentiment du roi et sans tarder l'exécution eut lieu (Ce ministre fut peu après compromis dans une autre affaire et exilé, il sortit de l'exil et revint chez lui mais mourut bientôt sans avoir pu être réintégré entièrement.)

André périt par l'exécution militaire le 16 7bre (26 de la 7ème lune) il ne devait d'après la loi être enterré qu'après trois jours ; mais le grand juge donna ordre de l'inhumer après trois 3 demi journées et de l'ensevelir convenablement, ce qui eut lieu. La tête était replacée sur le cou et le corps bien lié dans des nattes propres au dessus des habits qui lui furent laissés sur le corps. Un Xtien était aux aguets pour voir où il serait enterré et pour éviter les soupçons changea trois ou quatre fois d'accoutrement, enfin il le vit mettre en terre ; et environ 40 jours après les Xtiens allèrent recueillir ces restes et les enterrèrent convenablement sur la montagne Mirinai.

Hien Charles fut décapité 3 jours après aussi par l'exécution militaire. C'est le seul Xtien qui reçut ce genre de mort en Corée.

Les autres martyrs périrent ou sous les coups ou étranglés, j'ai envoyé leur vie en France.

Quand Nim Joseph dit Koun tsip i⁵⁵⁷ alors payen revit son fils au retour de l'expédition de Chang hai, il lui demanda d'où il venait. Je revins de Chine où j'ai été pour chercher l'Evêque. Pourquoi ne m'as tu pas avarti de cela avant de partir, repris la père, je t'aurais donné de quoi subvenir à tes besoins pendant ce temps. Un si bon cœur a bien pu lui attirer les regards de Dieu et lui a peut être mérité la grâce de son martyr.

Toute la Xtienté reçut peu de commotion de cette petite persécution, tout resta en place et c'est la 1ère fois que l'on vit si peu de haine pour le nom Xtien. Les esprits étaient bien changés sur le passé.

⁵⁵⁷ 임군집 Im Gun-jip 林君執 (1804-1846) Joseph. Saint.